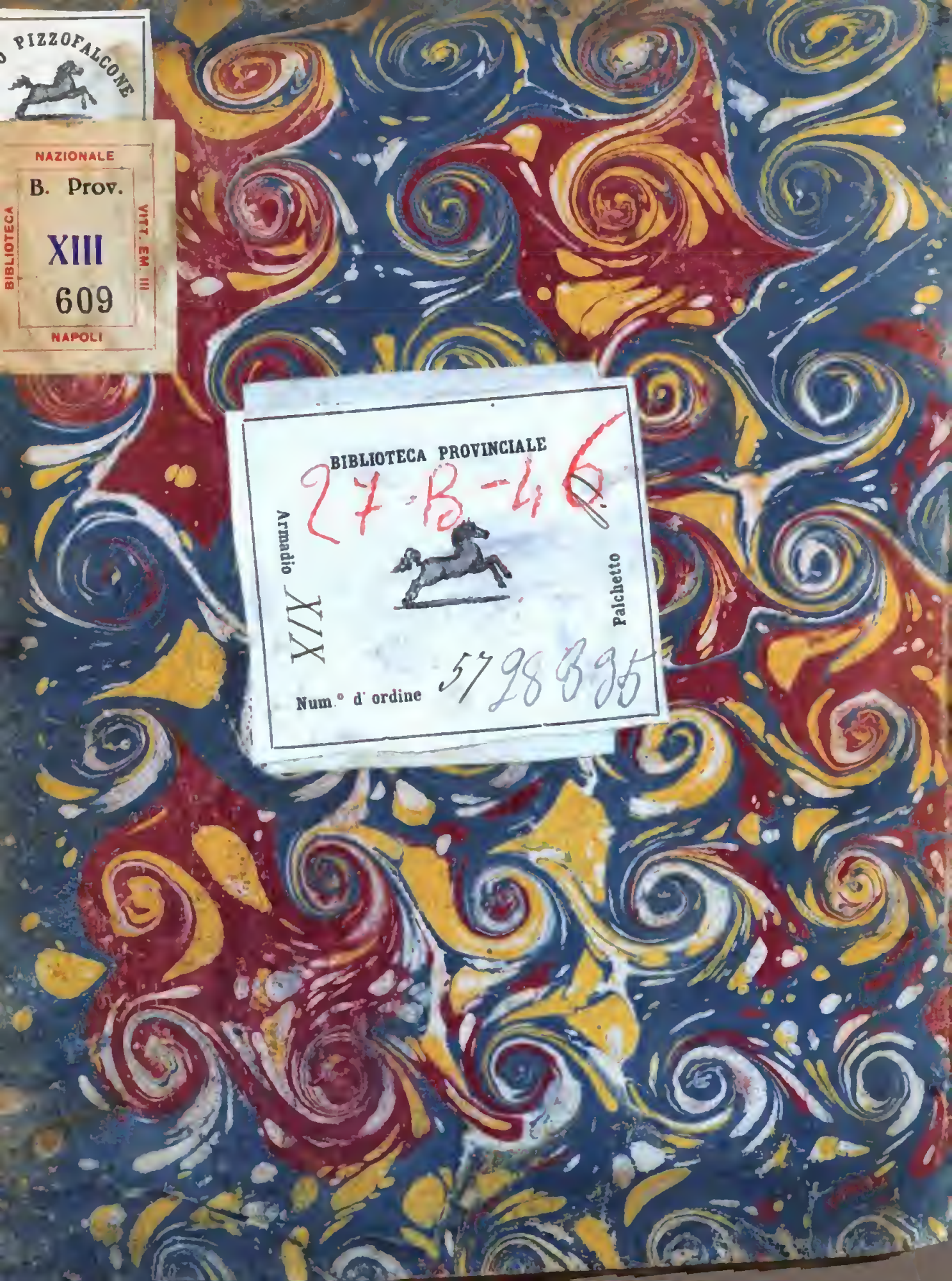
Digitized by Google

PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
609
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III



BIBLIOTECA PROVINCIALE
27-B-46
Armadio XIX
Palchetto
Num.° d' ordine 57983935

Digitized by Google

109
9
12

8. Rec.
TIL
609

Google

HISTOIRE
DE
POLYBE.
TOME QUATRIE'ME.

Digitized by Google

645919

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.*

TICINI

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, ſoit pour l'Offenſive, ſoit pour la Défenſive, ſont expliquées, démontrées, & repréſentées en Figures.

Ouvrage très-utile non ſeulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui ſuivent le parti des Armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Meſtre de Camp d'Infanterie.*

TOME QUATRIE'ME.

A PARIS,

Chez { PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Theréſe.
NICOLAS-PIERRE ARMAND, Rue Saint Jacques, à Saint Benoît.

M. DCC. XXVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

PRÉFACE.

CE quatriéme Volume de mon Commentaire ne renferme que le troiſiéme Livre de mon Auteur. Il a eu le ſoin de nous avertir que les deux précédens ne ſervent que d'Introduction aux autres. C'eſt donc ici le commencement de ſa grande Hiſtoire, comme il l'appelle lui-même, & qu'il avoit diviſée en quarante Livres. S'il en faut juger par les cinq premiers qui nous reſtent en entier, & qui ont échapé aux malheurs des tems, il ne paroît pas qu'elle renfermât un fort grand nombre de Volumes. Rien ne le démontre davantage que ce troiſiéme Livre, qui fait l'ouverture de la guerre d'Annibal, juſqu'à la bataille de Cannes, qui le termine. Il eſt ſi rempli d'événemens extraordinaires, de marches, de manœuvres ſurprenantes & profondes, de combats, de batailles, & de tout ce que la guerre peut fournir de grand, de beau & de capable d'arrêter l'eſprit & l'attention des Lecteurs, & toutes ces choſes ſont décrites avec tant d'art & d'exactitude, qu'on peut regarder ce troiſiéme Livre de Polybe comme le chef-d'œuvre & le plus beau

morceau d'Hiſtoire qui ſoit ſorti de la plume d'aucun Ecrivain de l'antiquité. Il ne falloit rien moins qu'un Guerrier d'une expérience conſommée dans le métier des armes, & un excellent génie comme le ſien, pour bien démêler cette guerre, & aſſigner les cauſes véritables des divers événemens qu'il décrit, & de la gloire du Général de Carthage.

L'Hiſtoire ancienne & moderne ne nous offre rien qui égale une entrepriſe auſſi ſurprenante & auſſi hardie que celle de ce grand Capitaine. Sa marche du fond de l'Eſpagne juſqu'au Rhône, le paſſage de ce fleuve, défendu par une puiſſante armée, les Alpes traverſées malgré les efforts de tant de peuples qui s'oppoſent à ſa marche, & ſon entrée dans l'Italie à la tête d'une armée, dont la plus grande partie avoit péri dans la route, ſaiſiſſent d'étonnement & d'admiration. Il a la hardieſſe d'aller attaquer une République auſſi formidable que celle de Rome, de battre par tout ſes nombreuſes armées; ces légions ſi aguerries & ſi redoutables à Carthage elle-même, lui cédent la gloire des armes par leurs défaites continuelles en Italie. Il s'ouvre l'entrée de ce païs par la défaite de la cavalerie Romaine auprès du Téſin, qu'il paſſe ſans nul obſtacle : le Pô, qui ſembloit devoir l'arrêter, ne fait aucune réſiſtance : trois batailles complettes & déciſives, la Trébie, Thraſyméne & Cannes, réduiſent les Romains aux derniéres extrémitez. La derniére, qui mit le comble à leur miſére, acquit autant de gloire à Annibal que de honte par ſa nonchalance à profiter de la victoire du monde la plus grande & la plus complette, dont l'Hiſtoire faſſe mention. Cette faute, à peine concevable dans un ſi grand homme, défigura étrangement ſa réputation, & fit le

ſalut d'une République réduite à ſa Capitale, où il n'y avoit qu'à marcher pour s'en rendre le maître, avant qu'elle eût pû revenir d'une ſecouſſe ſi furieuſe & ſi accablante. Pour ne l'avoir pas fait, Rome a le tems de ſe reconnoître, & le victorieux nonchalant la trouve auſſi forte & auſſi puiſſante que jamais lorſqu'il fut queſtion d'entrer en campagne.

Ces événemens ſont le ſujet du troiſiéme Livre de Polybe, qui n'eſt guéres plus gros que les précédens, & je m'étonne qu'il ait pû renfermer en ſi peu d'eſpace des actions & des événemens ſi mémorables : encore s'engage-t-il dans le détail des affaires d'Eſpagne, & d'une victoire navale que Scipion remporta dans l'embouchure de l'Ebre. Mais comme cet irréprochable témoin de ce qu'il a vû ou appris de gens dignes de foi, qui ſe ſont trouvez dans les guerres dont il parle, & qui vivoient encore dans le tems même qu'il écrivoit ſon Hiſtoire, eſt infiniment plus digne de foi qu'aucun de ceux qui ont écrit pluſieurs ſiécles après lui, & que les Hiſtoriens militaires, qui veulent écrire des grandes révolutions & des ſuccès bons ou mauvais des guerres de leur tems, conſultent ordinairement les gens du métier plus que les autres, qui n'en ont pas été les témoins, il ne faut pas être ſurpris s'ils s'étendent beaucoup plus ſur la deſcription des ſiéges, des marches & des combats, que ſur les affaires politiques qui ne ſont pas liées à celles de la guerre, ils gliſſent légérement ſur celles-ci. Polybe ne s'eſt pas tant attaché à ces derniéres qu'aux autres, marque qu'il a rempli parfaitement ſon deſſein. Il eſt le ſeul qui nous en ait le plus appris. Bien que les Romains fuſſent grands Politiques, & des Maîtres dans cet art, on ne remarque pas que leurs Hiſto-

riens le ſoient autant que leurs admirateurs le prétendent, ſi l'on en excepte Tacite, qui n'a écrit que vers le tems de leur décadence. Si les admirateurs de cet Hiſtorien, où les hommes d'Etat y trouvent, dit-on, des leçons & des préceptes pour bien gouverner, moins prévenus pour le Romain, étudioient le Grec avec la même attention que l'autre, qui a fait fortune en fait de politique, comme les Commentaires de Céſar à l'égard de la guerre, ils tiendroient un autre langage.

Je ne vois pas qu'il y ait un ſi grand ſujet de ſe récrier ſi fort ſur la ſublimité & la grandeur des miſtéres que l'Hiſtorien politique & le Vainqueur des Gaules nous débitent chacun dans ſon orbe. Tacite a fait une Hiſtoire, où il n'applique aucun précepte de politique ſur les choſes qui ſembloient devoir l'engager à donner carriére à ſes talens pour l'inſtruction des hommes d'Etat; au lieu que Polybe, homme d'Etat lui-même, & excellent homme de guerre, entre dans un récit exact & fidéle de tout ce qui ſe ménage dans les Aſſemblées du Sénat de Rome, de Carthage & des autres Républiques, pénétre dans les intrigues du Cabinet des Princes, nous découvre leur politique, les alliances & les motifs véritables des guerres & des autres entrepriſes, ſans négliger les fourberies & les artifices de leurs Courtiſans & de leurs Miniſtres, & pouſſant plus loin qu'aucun autre Hiſtorien de l'antiquité, il nous inſtruit également dans les parties les plus ſublimes de la ſcience des armes. Les autres s'arrêtent ſimplement au récit des faits, & laiſſent au Lecteur le ſoin de faire lui-même ſes réflexions: comme ſi tous les Lecteurs étoient également capables de pénétration & de diſcernement. L'on regarde comme un défaut dans

dans Polybe de ne laiſſer rien à deviner. Reproche ridicule & extravagant, puiſque la principale partie de l'Hiſtorien eſt celle que ces Critiques blâment. Elle eſt ſi rare, que je ne vois que trois Hiſtoriens qui l'aient remplie, encore ſont-ils Grecs; Thucydide, Xénophon, & Polybe.

Céſar eſt fort ſuccint dans ſes Commentaires. Je ne vois rien ou fort peu de choſe de ce qu'on prétend, & les préceptes qu'on en peut tirer par la méditation ſur les combats, ſur les batailles & ſur la grandeur de ſes entrepriſes, conduites avec un art admirable, ſe trouvent dans tous les Hiſtoriens anciens & modernes, qui écrivent des actions des Capitaines les plus illuſtres. Il éclipſe ſouvent certaines circonſtances capitales, qu'il n'eût dû jamais négliger, & qui ſont très-néceſſaires aux gens du métier, afin de faire les réflexions les plus inſtructives; ce qui eſt un grand défaut. Il n'en eſt pas ainſi de mon Auteur. Je ne dis pas qu'il en ſoit exemt; mais il y tombe ſi rarement, que je n'ai pas trop grand ſujet de m'en plaindre. Il ne pouvoit guéres l'éviter, aiant à traiter des guerres continuelles des Romains pendant un eſpace de cinquante-trois ans. Cette entrepriſe n'étoit pas petite. Il étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'il pût ſe renfermer dans certaines bornes ſans de grandes difficultez. Il reconnut la néceſſité d'écrire une Hiſtoire générale & univerſelle de ſon tems, il le falloit abſolument. Pouvoit-il s'en diſpenſer ſans faire un Ouvrage imparfait? La raiſon en ſaute aux yeux, puiſque toutes les affaires des Romains influoient ſur toutes celles des autres peuples du monde connu. Les événemens des deux premiers Livres, qui renferment la premiére guerre Punique,

celle contre les Gaulois Inſubriens, qui appellérent à leur ſecours ceux d'en-deçà des Alpes, qui furent preſque tous taillez en piéces à la journée de Télamon; ces événemens, dis-je, intéreſſoient peu les Grecs & les autres Puiſſances plus éloignées. La ſeconde Punique, lors même que les Romains commencérent à prendre le deſſus par leurs conquêtes en Eſpagne, & de là en Afrique, ne leur fournit aucun ſujet de jalouſie; l'abaiſſement de Carthage leur importoit extrémemént, & il leur ſembloit que l'élevation & l'agrandiſſement de la République Romaine aux dépens des Etats de l'autre, mettroient un ſi juſte équilibre entre elles, que leur jalouſie & leur haine réciproques empêcheroient qu'aucune des deux ne fit la guerre aux autres plus foibles, & ne ſe rendit plus puiſſante en tournant ſes armes d'un autre côté.

Les Romains ne furent jamais ſi à craindre que les Carthaginois après la premiére Punique, qui leur aſſûra la Sicile après une guerre très-longue & très-meurtriére. Ces derniers étoient bien autrement redoutables par leurs forces navales, qui ſont à peine concevables. Elles étoient telles, que lorſqu'ils tentérent la conquête de la Sicile, ils y entrérent avec plus de cent mille hommes de débarquement. A la bataille d'Ecnome leur armée navale étoit compoſée de cent cinquante mille hommes d'équipage. Pourroit-on ſe le perſuader, ſi Polybe & tous les Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit de la premiére Punique n'étoient tous unanimes ſur ce point-là? La guerre d'Annibal fit voir que les Carthaginois aſpiroient viſiblement à la Monarchie univerſelle. Ils y fuſſent infailliblement parvenus, ſi Annibal eût marché droit à Rome après la bataille de Cannes. Il ſemble que

c'eſt une fatalité, dit je ne ſçai quel Auteur, à ceux qui ſçavent le mieux vaincre de ne ſçavoir pas profiter de leurs victoires ; pour en goûter le plaiſir ils en perdent le fruit: faute que nous n'aurons garde de laiſſer en repos dans le cours de cet Ouvrage. Toute la Gréce & les peuples les plus éloignez craignirent pour leur liberté, ſi Rome ſuccomboit contre les efforts de Carthage, & toute la terre s'intéreſſoit en faveur des Romains, autant par la grandeur de leurs infortunes, que par la réputation qu'ils s'étoient acquiſe par leurs vertus & par la douceur de leur gouvernement ; au lieu que les Carthaginois ne s'attiroient que du mépris & de la honte par leur domination injuſte & tyrannique ; outre que Rome en ce tems-là, moins puiſſante & moins riche, ne ſe repaiſſoit pas de ſi hautes penſées que ſa Rivale, ce qui n'excitoit point la jalouſie des Grecs. Ils voioient au contraire que cette République ne ſongeoit à autre choſe qu'à ſe défendre contre les Gaulois Inſubriens, les Cénomans & les autres peuples en-delà des Alpes Cotiennes & maritimes, qui occupoient les plus fertiles Provinces de l'Italie, & à ſe ſoumettre ceux-ci pour ſe former en même tems une puiſſante barriére contre l'invaſion des autres qui habitoient en-deçà, beaucoup plus redoutables, & qui les avoient réduits aux derniéres extrémitez. Il falloit que Carthage fût vaincue & preſque ſoumiſe pour leur ouvrir les yeux, & les faire craindre pour leur liberté. Ils ne s'imaginérent pas que la ſeconde Punique, ſi honteuſe au nom Romain en Italie par tant de combats & trois batailles perdues de la maniére du monde la plus complette, ſans preſque aucun fruit pour Carthage, dût finir ſi malheureuſement pour celle-ci, & qu'Annibal, tou-

jours victorieux en Italie, abandonnât ces contrées pour courir en Afrique au ſecours de ſa patrie chancellante, où il ſe fit battre ſi à pur & ſi à plein, quoique ſupérieur en nombre de plus de la moitié, que l'on peut dire ſans exagérer, que la honte de Varro à la journée de Cannes n'égala jamais celle d'Annibal à Zama. Ce que celui-ci n'avoit pû faire par tant de victoires remportées en Italie, Scipion plus habile le fait en Afrique. Cette Carthage, ſi puiſſante & ſi redoutable à toute la terre, eſt renverſée en un ſeul jour, & fait voir évidemment qu'une Puiſſance, quelque formidable qu'elle puiſſe être, peut être aiſément renverſée par une plus foible, ſi celle-ci eſt attentive à profiter des coups déciſifs ſans perdre aucun tems, & ſi elle fait une diverſion hardie, bien concertée, & qui porte dans l'endroit le plus ſenſible d'un Etat.

Voilà en peu de mots ce qu'il m'importoit de dire avant que de rendre compte à mes Lecteurs des matiéres que je traite dans ce quatriéme Volume. Elles ſont d'autant plus intéreſſantes & plus inſtructives aux gens de guerre & à toute ſorte de gens, que les événemens qui ouvrent la ſcéne de la ſeconde guerre Punique ſont tout ce qu'il y a de plus grand & de plus illuſtre dans l'Hiſtoire Romaine. Mais en vain chercherions-nous ce grand & ce beau dans la conduite & les actions des Romains depuis le commencement de cette guerre juſqu'à la bataille de Cannes, qui termine ce troiſiéme Livre de mon Auteur, je n'y vois rien que de fort médiocre; au lieu que tout eſt admirable dans Annibal. Que peut-on imaginer de plus grand & de plus hardi? Je ne dis pas que d'attaquer une Puiſſance auſſi formidable que celle de Rome: il n'y a rien là de fort merveilleux; les Etoliens, qui

ne poſſédoient qu'un petit coin de la Gréce, oſérent bien lui faire la guerre après l'humiliation de Carthage & la conquête de la Macédoine ; mais que de penſer que Rome ne pouvoit être vaincue que par ſes revers, c'eſt-à-dire en entrant dans le cœur de l'Italie par les Alpes, à l'exemple des Gaulois, qui l'avoient pluſieurs fois inondée de leurs forces, & percé juſqu'à Rome. Que ce grand homme ait formé ſon projet ſur cette penſée, loin que pour cela il doive être regardé comme imprudent & téméraire, ce projet au contraire eſt très-ſage & digne d'un grand Capitaine, qui n'entreprend rien que ſelon les regles de la prudence. Les Gaulois l'avoient encore fait tout récemment ; & s'ils l'ont fait ſans preſque nul obſtacle avec des Capitaines médiocres & des troupes ſans diſcipline & très-mal armées, que ne devoit-il pas attendre de ſon habileté, de ſon eſprit également grand & porté aux entrepriſes les plus difficiles, & du courage d'une armée aguerrie, dreſſée & formée de ſa main, & pleine de cette confiance qui ne s'épouvante de rien ? Car il n'y a d'extraordinaire & d'inſurmontable en apparence dans une ſi grande entrepriſe, que ſa marche depuis Sagonte au travers de tant de nations belliqueuſes juſqu'au Rhône, ce qui n'eſt pas fort ſurprenant, lorſqu'elles nous livrent le paſſage en vertu des alliances contractées avec elles, & même au-delà du Rhône juſqu'aux peuples voiſins des Alpes. Voilà le ſujet de cette marche célébre de l'armée Carthaginoiſe juſqu'au Rhône, où elle ſe trouva arrêtée par les Gaulois, ſujets ou alliez de ceux de Marſeille. Le paſſage de ce fleuve, un des plus mémorables de l'antiquité, eſt décrit avec tout l'art & l'exactitude militaire qu'on ſçauroit déſirer dans un Hiſtorien

habile & conſommé dans la ſcience des armes.

Cette action hardie m'a fourni l'occaſion de traiter du paſſage des grandes riviéres. Je n'ai eu que cette ſeule partie en vûe : encore ne l'ai-je pas approfondie autant que je l'aurois ſouhaité, me réſervant de donner un Traité entïer du paſſage des grands fleuves, riviéres, ruiſſeaux, &c. en préſence d'une armée & de vive force : partie de la guerre, dont aucun Auteur n'a encore écrit. Je l'ai entrelaſſée d'un grand nombre d'exemples tirez des Hiſtoriens les plus célébres, anciens & modernes, & particuliérement des actions de Charles XII. Roi de Suéde. J'ai obſervé la même méthode dans mes Obſervations ſur le paſſâge du Rhône : je compare celui-ci à pluſieurs autres qui ne ſont pas moins mémorables.

Tite-Live n'eſt pas tout-à-fait conforme à mon Auteur dans ce qu'il rapporte de ce paſſage à l'égard de certaines circonſtances, qui ſentent fort l'Hiſtorien qui eſt ſans ceſſe à la quête du ſublime & du merveilleux : car il dit que les *Eſpagnols paſſérent le fleuve ſans avoir beſoin ni de ponts ni de bateaux. Ils mirent*, continue-t-il, *leurs boucliers ſur des peaux de chévre enflées de vent, & leurs habits ſur leurs boucliers ; & s'étant couchez par deſſus, ils traverſérent de l'autre côté.* On voit aſſez que l'Auteur Latin ne veut pas paroître copier ſcrupuleuſement Polybe, c'eſt ce qui l'oblige à recourir quelquefois à des faits imaginaires ou fort ſuſpects : ſans que cela empêche qu'on ne l'accuſe d'avoir traduit preſque tout l'Auteur Grec, & de ne l'avoir pourtant cité qu'une fois avec un éloge aſſez froid, dit un Ecrivain moderne. Véritablement les Eſpagnols ſe ſervoient de ces peaux de chévre enflées pour traverſer les riviéres, comme Céſar le rapporte

dans ſes Commentaires. On faiſoit même des ponts de ces ſortes de peaux. Xénophon en parle lui-même dans ſa retraite des dix mille. On prétend qu'un Chanoine de Pampelune en fit un ſur ce modéle-là ſur la Ségre en 1707. pendant le ſiége de Lérida. Ce pont n'étoit fait que de peaux de boucs enflées, qui ſoutenoient des chaſſis couverts de planches & liez bout à bout les uns aux autres, ſur lequel on communiquoit des deux côtez de la riviére, qui eſt d'un rapide ſurprenant. Il ſe peut que le Chanoine ait penſé comme le Grec qui propoſa ce même pont à Xénophon, & qu'il n'ait jamais lû la retraite des dix mille. Revenons à Polybe, & au compte des matiéres traitées dans ce quatriéme Volume.

La deſcription qu'il fait de la marche du Général de Carthage depuis le Rhône juſques aux Alpes, & de là dans l'Italie ou la Gaule Ciſalpine, eſt certainement le chef-d'œuvre de cet Hiſtorien. Cette marche fameuſe n'eſt pas ſans embarras parmi les Sçavans. La plûpart *ſéduits par les Manuſcrits de Tite-Live*, dit M. de Mandajor, *ont cru qu'Annibal allant d'Eſpagne en Italie, avoit campé entre le Rhône & la Saone; au lieu qu'il s'arrêta entre le Rhône & l'Iſére.* Je puis dire, ſans faire un jugement téméraire, que ceux qui ſont d'un ſentiment contraire, ſe trompent beaucoup. On ſe fonde, il eſt vrai, ſur l'autorité de pluſieurs grands hommes. Mais ces autoritez valent moins que rien, ſi elles ne ſont appuiées de bonnes raiſons, & il paroît qu'elles en ſont entiérement dépourvûes. Car outre que cette marche en longeant le Rhône & remontant juſqu'à la fourche d'entre ce fleuve & la Saone, ne conduiſoit pas Annibal où il avoit deſſein d'aller, il lui étoit encore impoſſible d'y arriver en quatre jours

LeCmmentateur de la nouvelle Hiſtoire Romaine n'y penſe pas, l'orſqu'il fait marcher cette armée juſqu'à Lyon. Il met en ordre de bataille tout ce qu'il a d'érudition pour prouver une marche abſolument impoſſible. J'ai jugé à propos de donner une Diſſertation ſur cette marche. Si on ſe donne la patience de l'examiner, il n'y a qui que ce ſoit qui ne convienne que le ſentiment de M. de Mandajor eſt le plus raiſonnable & le plus ſenſé. Il prétend, & dit vrai, qu'Annibal s'arrêta entre le Rhône & l'Iſére, & non entre le Rhône & la Saone: cette derniére opinion eſt la choſe du monde la moins ſoutenable. Les armes qu'il emploie pour combattre celle-ci, ne ſont pas celles dont il auroit dû ſe ſervir, ce me ſemble. Je n'ai garde de recourir aux autoritez qui ſont combattues par d'autres en auſſi grand nombre, ce n'eſt pas le moien de gagner ſa cauſe. Il faut non des autoritez, mais des raiſons d'une telle force qu'elles ſoient ſans réfutation, & je les produis. Je ne prétens pas juſtifier Tite-Live, chacun ſçait qu'il n'écrivoit pas à vûe de païs. Il ſuffit qu'il ait dit que l'armée Cárthaginoiſe paſſa la Durance, pour faire évanouïr & tomber par terre la marche d'Annibal juſqu'à la fourche entre le Rhône & la Saone; ce qui eſt ſi abſurde, (car cette réfléxion ne m'étoit pas venue à l'eſprit lorſque j'ai donné ma Diſſertation ſur cette marche,) qu'il eût fallu, pour s'approcher de la Durance, que l'armée Carthaginoiſe fût revenue ſur ſes pas pour paſſer cette riviére. En voilà aſſez pour caſſer les bras & les jambes au parti contraire à notre Académicien.

J'ai jugé à propos de donner une Carte exacte de cette marche d'Annibal, non de l'Eſpagne au Rhône,

ni

ni de ce fleuve à l'Iſére ; mais ſeulement des Alpes, depuis Vizile, qui eſt à l'entrée de la vallée de la Romanche, juſqu'au Pô. Je n'ai pas crû devoir m'en tenir là, j'ai donné les divers campemens d'Annibal. Vous donnez vos conjectures, diront quelques-uns : je n'ai garde de le nier. Mais comme j'ai une connoiſſance parfaite de ces montagnes, & que j'en ai fait une étude particuliére, comme de tous les païs où j'ai fait la guerre, je vois à peu près le chemin qu'une armée peut faire dans un jour, & dans la ſaiſon où ces montagnes ſont peu pratiquables. Je conſidére en même tems le nombre des troupes autant que celui des équipages, & les défilez qui ſubſiſtent encore, & c'eſt là-deſſus que j'ai réglé mes campemens. C'eſt aux Lecteurs à juger ſi j'ai bien ou mal fait.

M. de Lille dans ſa Carte de la retraite des dix mille, auroit-il été blâmé s'il s'étoit hazardé de marquer tous les campemens de l'armée de Cyrus le jeune juſqu'à la pleine de Cunaza, où il perdit la bataille contre ſon frere Artaxerxès ? C'étoit la choſe du monde la plus aiſée. Quel meilleur guide que Xénophon ? Il explique tous les endroits où l'armée campa, & le chemin qu'elle faiſoit chaque jour. C'étoit le moins que cet habile Géographe devoit faire. Le défaut de cette Carte me choqua un peu ; mais comme il étoit difficile de mettre toutes ces choſes dans un ſi petit eſpace, je fis cette Carte plus grande il y a environ douze ans. Il ne me fallut pas moins de huit pieds pour y ajoûter tout ce qui me parut néceſſaire pour la rendre parfaite & digne de la curioſité des Sçavans & des gens de guerre, au cas qu'il prît envie à quelqu'un de donner une nouvelle édition de ce fameux Ouvrage de Xénophon, qu'on doit regarder comme le chef-d'œuvre de l'antiquité,

& de l'orner d'Obſervations militaires ſur les actions, les mouvemens, les campemens & les ordres de bataille les plus conſidérables, partagé en pluſieurs Cartes : dépenſe vraiment Roiale, & digne d'un Prince guerrier. Qui voudroit l'entreprendre, ſe trouveroit un peu moins embaraſſé, & n'auroit que faire de marcher ſur la route des conjectures, comme je m'y ſuis vû contraint dans cette Carte ; mais je ne crains pas que qui que ce ſoit s'en plaigne.

Le détail que Polybe nous donne des combats qui ſe livrérent dans ces affreuſes montagnes, eſt tout ce qu'on peut déſirer de plus exact & de plus circonſtancié. Avec un tel guide, un Commentateur expérimenté dans les choſes de la guerre ne ſçauroit s'égarer ; ce qui m'a donné de grandes ouvertures, & fourni des ſujets d'Obſervations ſur la guerre des montagnes, qu'aucun Auteur militaire avant moi ne s'étoit encore aviſé de traiter. J'ai tâché de la réduire en principes & en méthode autant que j'en ſuis capable, ſans croire pourtant l'avoir épuiſée : auſſi ne ſuis-je pas encore à la fin, & mon Auteur me fournira aſſez d'occaſions, dans le cours de ſon Ouvrage, d'y revenir & de la reprendre. On voit aſſez, m'a-t-on dit, que vous avez à cœur cette matiére. Je l'avoue franchement, & j'en uſe ainſi de toutes les autres, où je ſçai que je marche tout le premier & ſans le ſecours de perſonne. J'entrelaſſe dans ce que je traite, ſelon ma coutume, pluſieurs choſes qui pourroient paroître incidentes ; mais qui ne laiſſent pas d'entrer naturellement dans les matiéres que j'ai principalement pour objet.

Scipion ouvrit la ſcéne de la ſeconde Punique par un grand combat de cavalerie qui fut donné auprès du Téſin, où il fut entierement défait & mis en dé-

route : ce qui me donne lieu de traiter des combats de cavalerie. Cette matiére n'eſt pas neuve, une infinité de nos Auteurs en ont écrit ; mais c'étoit dans un tems où elle ſe rangeoit & combattoit d'une toute autre maniére qu'elle ne fait aujourd'hui. Il s'en faut bien que cette partie de la guerre ſoit auſſi profonde qu'on ſe l'imagine, & il y a peu d'Officiers d'infanterie qui ne puiſſent en parler & en écrire tout auſſi bien que les plus expérimentez : c'eſt avec raiſon qu'on dit en commun proverbe, qu'on ne ſçauroit faire un fantaſſin médiocre d'un bon cavalier ; au lieu qu'on fera toujours un bon cavalier d'un mauvais fantaſſin. Chacun ſçait combien le fameux George Baſta, un des grands Guerriers de ſon ſiécle, étoit exercé dans la cavalerie. Il étoit Commiſſaire Général de la cavalerie d'Eſpagne en 1580, & vivoit du tems d'Henri IV. Il a fait deux Ouvrages ſur la guerre. On imprima ſon *Maeſtro di Campo generale* en 1606, & ſon *Governo della Cavalleria leggiera* en 1612. Ces deux Ouvrages furent d'abord traduits en François, & le dernier tout auſſitôt attaqué & renverſé de fond en comble par Jacques Walhauſen, célébre Officier d'infanterie.

Le célébre Auteur Eſpagnol des *Reflexiones militares*, qui eſt un cours de ſcience de la guerre, a traité de la cavalerie auſſi bien qu'aucun Ecrivain ait jamais fait, & cependant il a toujours ſervi dans l'infanterie.

Le Marquis de Santa-Cruz, Ambaſſadeur Plénipotentiaire au Congrez de Soiſſons.

L'Auteur anonyme des *Réflexions ſur le I. & le II. Tome des Commentaires de Polybe, & ſur* mon *Livre de la nouvelle Découverte*, comme il l'appelle, accuſera-t-il Walhauſen de témérité, d'avoir attaqué George Baſta ? Il s'en rendroit coupable lui-même de le trouver étrange ; puiſqu'il a ſi bien réuſſi dans ſa

Critique, que l'autre ne put jamais y répondre. En ſeroit-ce une à moi de lui faire un petit reproche, (ſans pourtant rien rabattre de l'eſtime que je fais de lui,) à l'égard de ſa Critique, où il paroît qu'il n'a pas lû mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, & les deux premiers Volumes de mon Commentaire ſur Polybe, avec toute l'attention que la choſe le méritoit? Cependant il en faut beaucoup lorſqu'on s'embarque dans une Critique, & ſur tout lorſqu'on a affaire à un Auteur autant aſſûré de ſon fait que je crois l'être. Je ne doute nullement de la capacité ni de l'expérience de l'Anonyme en fait de cavalerie; mais j'aurois ſouhaité que dans l'Article où il prétend que je n'y entens rien, il eût fait paroître un peu moins de partialité. Il ne cite de mon Ouvrage que deux mots inutiles, & ç'en eſt aſſez pour m'accuſer de n'avoir pas aſſez ménagé mes expreſſions à l'égard d'un Corps auſſi reſpectable que la cavalerie. J'en ai toujours fait un très-grand cas, & j'en reconnois l'utilité autant qu'homme du monde. S'il eût été plus exact, il auroit cité tout le paſſage & la page où il ſe trouve. Cela eût été dans les regles, & je n'aurois pas eu occaſion de me plaindre. Pourquoi mettre en mauvaiſe humeur contre moi toute la cavalerie du monde? Pourquoi faire entendre même que j'en ai quelqu'une en vûe? *J'ai fait*, dit-il, *différentes remarques* que je propoſe aux Officiers de cavalerie, pour *augmenter en mieux le ſçavoir & l'expérience.* Il dit là-deſſus que ſi j'en *avois fait autant*, ma *plume auroit été plus circonſpecte en écrivant ſur le ſervice & l'utilité d'un Corps reſpectable, dont je ne connois point l'uſage.* Là-deſſus le Critique, qui eût dû citer le paſſage tout entier, puiſqu'il m'en fait un crime, ſe contente ſeulement de faire remar-

Réflex. ſur le Comm. de Polybe, ch. 14. pag. 9.

quer deux ou trois mots qui le terminent. *Il viendra un tems*, dis-je, *qu'on en connoîtra l'abus*. C'eſt dequoi je ne fais aucun doute.

L'on demandera peut-être dequoi il s'agit dans ce paſſage, qu'il éclipſe : c'eſt que je blâme le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, qui ruine les peuples & les finances des Princes ſans néceſſité ; ai-je tort ? Ne le démontré-je pas par l'exemple des deux derniéres guerres ? Eſt-ce que les faits ne prouvent rien ? S'il ne s'en contente pas, qu'il faſſe du moins attention aux raiſons que j'ajoute aux faits : s'il n'y a aucun égard, je ne ſçai qu'y faire. Il faudroit qu'il prouvât du moins que j'ignore l'uſage de la cavalerie ; mais le moien de pouvoir réuſſir ? Je lui dirai en paſſant qu'une armée peut fort bien ſe paſſer de cavalerie, & n'aller pas moins ſon train. Les Grecs & les Romains dans les commencemens n'avoient que de l'Infanterie. Il y avoit même une loi à l'égard de ces derniers, qui défendoit au Général d'aller à cheval. Les Juifs n'eurent pendant un très-longtems que de l'infanterie. Leurs ennemis leur oppoſoient grand nombre de cavalerie, dont ils tenoient ſi peu de compte, qu'ils l'attaquoient même en raſe campagne, & la battoient perpétuellement. David, qui étoit ſi grand Capitaine, avoit ſi peu d'envie de ſe ſervir de cavalerie dans ſes armées, qu'il fit couper les jarrets aux chevaux qu'il avoit pris ſur les Syriens.

Je prie l'Auteur des Réflexions de penſer un peu ſur ce qu'il avance. N'eſt-ce pas un peu trop hazarder pour être cru, que de dire que je ne connois point l'uſage de la cavalerie ? Je ſerois donc encore au berceau après quarante ans de ſervices continuels. Trouveroit-il bon qu'en lui rendant juſtice ſur ſa capacité dans

la cavalerie, où il a toujours ſervi avec diſtinction, je diſſe qu'il n'entend rien à l'uſage de l'infanterie ? Goûteroit-il que pour le prouver je relevaſſe les mépriſes où il tombe en prétendant relever celles dont il me croit coupable ? Une preuve que je ne ſuis pas ignorant ſur la cavalerie, c'eſt qu'il adopte pluſieurs des Remarques que j'ai faites ſur ce corps. S'il prend la peine d'examiner ce que j'en dis, il ne pourra diſconvenir que je la ſçais autant qu'on la peut ſçavoir. Car enfin je raiſonne moins que je ne démontre. D'ailleurs ce que j'en ai dit en pluſieurs endroits des Volumes précédens, ſelon que mon texte m'en a fourni l'occaſion, & plus encore dans ce quatriéme, où j'entre dans le grand de cette partie de la guerre, juſtifie aſſez le témoignage que je me rens. Je ſuis en commerce de Lettres avec les plus habiles Officiers de l'Europe, & preſque tous m'exhortent de traiter de la cavalerie, parce que tous ceux qui en ont écrit juſques ici, ne nous ont donné que des choſes triviales.

Au compte de l'Anonyme, j'y reviens encore, je ſerois dans les plus épaiſſes ténébres, uniquement parce que j'ai paſſé toute ma vie dans l'infanterie. Cela ne prouve rien. Le célébre de la Noue, un de nos Maîtres, pour mieux dire, avoit-il ſervi dans la cavalerie ? Et cependant il en a écrit & parlé infiniment mieux que Baſta, & nous a donné d'excellens préceptes : les choſes aiant changé, je donne les miens avec la même liberté.

Je prie l'Auteur des Réflexions de me rendre un peu plus de juſtice, & de ne pas mépriſer ce qui réellement n'eſt pas mépriſable. Il échape quelquefois aux perſonnes les plus polies des maniéres de parler dures & indécentes qu'elles auroient peine à pardonner dans

les autres. On peut mettre de ce nombre le trait ſuivant, que je veux bien croire n'avoir été décoché qu'en l'air : *Pourquoi ſe partager*, dit-il, *dans l'eſtime qu'on doit avoir pour tous ceux qui ſont dans la même profeſſion ? Il n'y a que des eſprits médiocres qui veulent à leur honte ſe ſingulariſer, & qui ignorent la guerre de campagne.* Je ne puis me perſuader que ce ſoit à moi que cette botte eſt portée. Le Critique anonyme adopte & copie la plûpart de mes principes de Tactique. Quelle apparence qu'un homme conſommé dans toutes les parties de la guerre, s'abaiſſe juſqu'à prendre les ſentimens d'un homme qui ne ſçait pas ſeulement la guerre de campagne ? Revenons maintenant au compte des matiéres renfermées dans ce quatriéme Tome de mon Commentaire.

J'entre dans un détail inſtructif des fautes de Scipion après la défaite de ſa cavalerie, & de-là je paſſe à des Obſervations ſur la bataille de la Trébie, qui ne fut perdue que par l'ignorance & l'impatience de Sempronius. De là je viens à la marche célébre d'Annibal dans les marais de Cluſium ou de Chiana. Cette marche tient preſque du merveilleux & de l'incroiable, ſi Charles XII. Roi de Suéde ne nous avoit fait voir par les ſiennes, beaucoup plus difficiles, & peut-être plus ſurprenantes, que ce qui eſt incroiable n'eſt pas toujours faux.

Les marais de Chiana ne ſont pas moins célébres aujourd'hui par la marche ruſée d'Annibal, qui fut le réſultat d'un grand deſſein, que le détroit de Thraſyméne ſe l'eſt rendu par la victoire de cet homme extraordinaire. Cette journée fameuſe fait le ſujet d'une Diſſertation fort étendue, ou je traite des embuſcades d'armées dans les détroits des montagnes, &

des marches fauſſes & toutes oppoſées en apparence aux différentes vûes qu'on pourroit avoir, ſans que l'ennemi puiſſe juger du véritable deſſein, & ſe précautionner autrement qu'en demeurant en repos, adreſſe ordinaire du grand Turenne. Cette partie de la guerre n'aiant jamais été traitée, je l'ai examinée avec tant d'étendue & de ſoin, que la plûpart croient qu'il ne me reſte plus rien à dire : & cependant je ne me promets pas de l'épuiſer entiérement ailleurs.

Ce troiſiéme Livre de Polybe eſt tellement rempli d'événemens extraordinaires, qu'on ne doit pas être ſurpris s'il remplit un Volume entier d'Obſervations ſur différentes parties de la guerre. Je n'ai pû même ajouter une Diſſertation fort intéreſſante que j'avois promis d'y inſerer. Elle rouloit *ſur les avantages qu'a la guerre offenſive ſur la défenſive*, où je démontre qu'il faut infiniment plus de capacité, d'expérience & de fermeté dans un Général d'armée pour celle-ci que pour l'autre. Nous trouverons aſſez l'occaſion de la placer dans les Volumes ſuivans, je l'avois faite à tout autre deſſein que de la mettre dans cet Ouvrage. Cette Diſſertation venoit à propos du changement qui arriva dans les affaires, lorſque Fabius en prit la conduite. C'eſt ce Fabius qui ſauva ſa patrie, lorſqu'elle étoit prête à crouler, malgré les perſécutions de ſes envieux & l'ingratitude prodigieuſe du peuple Romain. Mais il faut toujours ou preſque toujours que les plus grandes vertus ſoient détruites, ou calomniées, ou perſécutées en la perſonne de ceux qui en ſont les mieux fournis, & que les envieux ou ceux qui n'en ont aucune triomphent de la miſére des gens de bien. L'on verra ce Fabius, l'un des plus honnêtes hommes, & le plus grand Capitaine en ſon genre que Rome ait jamais

prod[illegible],

produit, attaqué en ſon honneur, perſécuté, & puis remercié de ſes ſervices pour faire place, & céder le commandement des armées aux nouveaux Conſuls, dont l'un (*a*), qui en étoit très-digne, & ami du Dictateur, ne fut pas écouté; & l'autre (*b*) de la lie du peuple, ſans aucune expérience de la guerre, regardé comme un Oracle, quoiqu'il fût ſeul la cauſe de l'infortune de Cannes. Remercîment fatal à la République. La façon de faire la guerre de Fabius, & ſes belles campagnes, m'ont fourni une infinité de ſujets & d'obſervations militaires. Je traite particuliérement des mouvemens & des campemens des armées, & de la guerre des montagnes.

(a) *Paul Emile.*

(b) *Terentius Varro.*

Le ſtratagéme d'Annibal, enfermé dans le détroit ou le défilé de Caſſilinum, eſt unique dans ſon eſpéce, & les Romains les ſeuls au monde qui aient pû donner dans un piége auſſi groſſier que celui-là: tant Fabius étoit malheureux en Officiers Généraux. C'étoit à la vérité des hommes courageux; mais d'une préſomption inſupportable, & par conſéquent très-malhabiles, & d'une envie prodigieuſe, toujours compagne de l'ignorance, & ennemie implacable des grandes vertus.

Les combats de Gérunium ſuivent de près le ſtratagéme de Caſſilinum. Ils terminérent cette campagne. Les Obſervations ſur ces différentes actions ſont dignes de remarque, & d'une inſtruction peu commune. Les deux armées campérent tout l'hiver en cet endroit-là. Jamais le Général de Carthage ne ſe vit dans de plus grands embarras qu'en ce camp-là. Il ſemble qu'il l'avoue lui-même au dernier combat, que Minucius perdit: combat qui eût entraîné la défaite de toute l'armée Romaine, ſi Fabius ne fût venu au ſecours. Ce

que dit Annibal enſuite de cette action, eſt un ſigne qu'il ſe voioit réduit à l'extrémité.

Dès l'ouverture de la campagne, ce grand homme ſentit plus que jamais cette extrémité. Mais malheureuſement pour les Romains, la fortune le remit dans ſes avantages. Fabius fut obligé de ſe démettre de ſa Dictature, & l'ennemi reprit de nouvelles eſpérances pour la victoire. Connoiſſant parfaitement les gens auſquels il avoit affaire, il ne ſe trompa point. Il gagna la bataille de Cannes. Cette victoire fut ſi complette, ſi déciſive, & fit à Rome une telle plaie, que ſi Annibal eût ſçû profiter de ſa victoire, il terminoit la guerre, & l'Hiſtoire Romaine finiſſoit au troiſiéme Livre de mon Auteur.

Les Obſervations ſur cette bataille ſont fort étendues. Je m'y ſuis plû, comme a fait Polybe, à raconter un événement ſi mémorable. Je ſouhaite que mes Lecteurs prennent autant de plaiſir à les lire qu'ils en trouveront dans le texte.

Je donne le plan des deux ordres de bataille des armées Romaine & Carthaginoiſe. Je n'ai garde de dire que je l'ai trouvé dans Caſaubon, qui n'a pas bien compris le texte de Polybe. Je ne pouvois m'imaginer que cet habile Hiſtorien eût pû décrire d'une façon ſi obſcure, ou pour mieux dire ſi incompréhenſible ; l'ordonnance Romaine eſt-elle moins galimatias dans Tite-Live que dans Caſaubon ? Je défie qu'on la puiſſe comprendre dans l'un ni dans l'autre, & cependant le texte Grec eſt aſſez clair. Mais il ne faut pas trouver étrange que le dernier ſe ſoit abuſé en cet endroit-là, tout grand homme qu'il étoit. Il ne ſuffit pas même d'être habile dans la milice des Anciens, puiſque l'ordre de bataille des Romains à leur

infanterie étoit entiérement oppoſé à leur maniére de ſe ranger, quoique Polybe nous donne trois ordres de bataille ſemblables, celui de Régulus contre Xantippe, celui de Cannes & celui de Zama; mais tous les trois n'ont guéres été entendus des Traducteurs, qui ne ſont pas militaires. Où trouver des Guerriers auſſi ſçavans dans le Grec? On ne doit donc pas trouver étrange que Caſaubon ait trouvé un banc de ſable à la traduction de l'ordre des Romains. Je ne crois pas qu'on m'accuſe de donner mes imaginations dans la deſcription de cet ordre de bataille: puiſque Dom Thuillier a trouvé que les Conſuls s'étoient rangez ſur une ſeule ligne, les cohortes à la queue les unes des autres, c'eſt-à-dire en colonnes, ſur plus de trente de profondeur. J'ai mon texte pour garant. La maxime d'Ariſtote doit ſervir de regle ici comme par tout ailleurs, qu'il faut croire chacun en ſon art. Tite-Live eſt moins excuſable que Caſaubon, il étoit plus en état d'attraper le ſens de Polybe. Car bien qu'il n'eût aucune expérience de la guerre, s'il trouvoit cet endroit obſcur, mille gens du métier l'euſſent éclairé là-deſſus, s'il eût pris la peine de les conſulter, & par-là il eût évité le galimatias où il eſt tombé dans l'explication de cet ordre.

La Diſſertation ſur la conduite des Romains, depuis l'ouverture de la ſeconde Punique juſqu'à la bataille de Cannes, qui fait la clôture de ce quatriéme Volume, m'a paru néceſſaire & importante. Je reviens à bien des choſes que j'ai dites ailleurs, & par occaſion: je ne pouvois me diſpenſer de les remettre encore ſous les yeux du Lecteur; outre qu'elles me conduiſent à des réflexions différentes, qui regardent la guerre & la politique des Romains dans ce tems-là.

J'écarte une infinité de matiéres, dont je ne crois pas devoir rendre compte dans cette Préface. On ſçait le plan que je me ſuis formé dans cet Ouvrage. C'eſt un Commentaire ſur Polybe, orné d'Obſervations, de Diſſertations ſur les événemens que l'Hiſtorien rapporte, & que j'accompagne de Notes dans les endroits où elles m'ont paru néceſſaires, & ces Notes amuſent & délaſſent. Aucun de mes Lecteurs n'y a trouvé à redire, hors les Révérends Péres Journaliſtes de Trévoux. S'il leur eût plû d'alléguer des raiſons bonnes ou mauvaiſes pourquoi ces Notes & ces Réflexions leur déplaiſent, nous les aurions examinées, & pris là-deſſus le parti que nous aurions jugé à propos de prendre.

Ils ſe ſont plaints dans leur Journal du mois de Mai, que le texte de Polybe ſe perd *dans un abîme de Notes & de Réflexions.* C'eſt bien tard qu'ils s'aviſent de prononcer que l'Ouvrage eſt digne de leur cenſure. Mais il faut attendre ce qu'ils diront, ce n'eſt ici qu'une ſimple eſcarmouche, & bientôt nous les verrons dans la plaine. Après dix-huit mois de méditation, ils m'ont décoché un petit trait de ſatyre, comme pour m'avertir en attendant mieux. Ils trouvent enfin que *c'eſt dommage qu'on ne puiſſe pas lire de ſuite* Polybe, *& qu'il faille pour ainſi dire courir après le texte, qui ſe perd à chaque moment dans un abîme de Notes & de Réflexions.*

Ces Notes & ces Réflexions pourroient être véritablement un *abîme* pour ceux, qui n'entendant pas & n'aiant jamais étudié la matiére, ſe trouvent dans les ténébres les plus épaiſſes, ils s'y perdent. Mais tout Commentaire n'eſt pas un abîme pour tous les Lecteurs. Je crois au contraire que ce ſeroit un grand

bien pour les Lettres & le bon goût, qu'on commentât, ainſi que je fais pour Polybe, les Hiſtoriens les plus célébres de l'antiquité, comme Hérodote, Thucydide, Xénophon, Céſar & quelques autres. On en tireroit plus de profit que nous n'en tirons des Notes & des Réflexions de la nouvelle Hiſtoire Romaine.

Je ne demande point qu'on m'épargne dans les critiques qu'on me fera, je ſçai que je ne ſuis pas exemt de fautes. Je reconnois en avoir fait un bon nombre, & je ne trouverai jamais mauvais qu'on m'en avertiſſe & qu'on me reléve, pourvû que ce ſoit avec politeſſe & de bonne foi.

Ceux qui ont envie de me critiquer ne feroient-ils pas mieux d'imiter l'Auteur anonyme des *Réflexions ſur le I. & le II. Tome des Commentaires ſur Polybe*, & ſur mon Livre des *Nouvelles Découvertes* ? Je lui ſçai bon gré d'en avoir uſé avec politeſſe. Il y a un peu de chagrin en quelques endroits. Ses remarques ſont foibles, & peu capables de perſuader ceux qui ſont exemts des préjugez de la coutume, & qui liſent avec diſcernement. Je les réfuterai dans cette Préface, au moins celles où l'Auteur paroît m'avoir un peu compris. Je ne doute pas qu'il n'en ſoit capable ; mais c'eſt ſeulement par défaut d'attention. Bien que mon Livre ne mérite peut-être pas tant d'honneur ; je crois cependant que lorſqu'il eſt queſtion d'écrire pour le public, & de réfuter les opinions d'un Auteur, on doit prendre garde de plus près à ce qu'on fait ; non pas par l'eſtime qu'on a de ſon Ouvrage, mais par pure conſidération pour le public, peut-être prévenu en faveur de ſes ſentimens, ſur tout lorſque cet Auteur ne marche jamais qu'à l'ombre des preuves, d'une longue expérience, & des faits ſur leſquels on ne diſ-

pute point ſans témérité. D'ailleurs on ne propoſe rien qu'on n'ait vû auparavant ſi l'Ecrivain qu'on attaque n'a pas pris les devants, s'il ne s'eſt pas fait les mêmes objections, & s'il n'a pas déja répondu à celles qu'on lui fait de nouveau. Or toutes celles de l'Anonyme ont été déja réfutées & renverſées dans les Volumes précédens ; à moins qu'on n'en ait de plus fortes à faire pour rétablir un édifice ruiné, & cela ne paroît pas dans l'Anonyme. Il étoit inutile qu'il revînt au reproche que certaines perſonnes m'ont fait d'abord d'être mon propre Panégyriſte. J'ai répondu à ces perſonnes-là dans la Préface de mon ſecond Tome page xxiv. par un côté qui a dû les édifier & les guérir du ſoupçon apparent d'orgueil & d'immodeſtie, qui ſembloit ſi fort les choquer. J'ai déclaré que je ne prenois ce parti qu'à regret, & ceux qui me connoiſſent ſçavent bien que j'étois réduit à la fâcheuſe néceſſité de rendre bon témoignage de ma perſonne pour une bonne fin. Si l'Anonyme avoit lû ma Préface, il ſe ſeroit diſpenſé de la peine & de la fatigue qu'il a bien voulu ſe donner pour me corriger ſur cet article, bien loin d'en prendre ſcandale. Il me ſemble un peu étrange qu'il n'ait pas lû mes Préfaces, car c'eſt par-là que l'on commence. Il n'a pas même eu la patience de lire mon Livre avec toute l'exactitude qu'il demande, il eſt encore viſible qu'il n'a fait que courir ſur les Paragrafes qui ont donné lieu à ſes Réflexions. S'il eſt permis de comparer le petit au grand, Xénophon dans ſa retraite des dix mille, Périclés, Scipion & tant d'autres ont été leurs propres Panégyriſtes, & tous ces gens-là y étoient forcez. Ce ne ſont jamais que les envieux, auſquels toute vertu fait ombrage, qui nous y obligent : c'eſt l'unique moien de couvrir de honte ces Meſſieurs-là.

Digitized by Google

Dans la page 8 chap. 2. le Critique eſpére qu'après avoir parlé des Anciens, je ne négligerai pas les Modernes, & que je n'oublierai pas les campagnes de M. le Prince de Condé, ni celles de M. de Turenne. S'il eût lû les deux premiers Volumes, il eût trouvé que j'ai rapporté quelques-unes de leurs plus belles actions : il faut que ſa mémoire l'ait trompé. Je ſuis le premier qui ait avancé qu'Henri IV. étoit non ſeulement le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, mais encore un Maître dans l'infanterie, & qu'il ne l'étoit pas moins dans la tactique. Un peu moins de précipitation en me liſant, il auroit vû que ce que je rapporte de cet habile Guerrier n'a été que dans le deſſein d'appuier mon principe des pelotons, de l'entrelaſſement des deux armes & de la profondeur des corps de l'infanterie. Comment peut-il avancer que je mets en *paralléle des principes certains avec un probléme* ? Je ne propoſe aucun probléme, je n'ai jamais regardé mon principe comme une choſe problématique. Je le démontre, il falloit de bonnes preuves contre cela. Où ſont-elles ? Le Critique ſe contente de décider, cela eſt fort abrégé. Les plus grands Maîtres n'oſeroient ſe ſervir de cette méthode. Bien que l'Anonyme aſſûre qu'il ne fait que propoſer ſes doutes, il ne laiſſe pas que de décider, & de regarder comme problématiques les véritez les plus démontrées.

Il me permettra s'il lui plaît de lui repréſenter qu'à l'égard des Anciens, on ne peut pas dire que je ſois trop prévenu en leur faveur : je leur rens juſtice. Qui doute qu'ils ne ſoient nos Maîtres, & que nous n'aions tout pris d'eux ? Pour décider ſur cette prévention, il faut allier à l'expérience, dont cet habile Officier eſt tout plein, une étude profonde dans l'antiquité mili-

Réflex. ſur le Com. de Pol. t. 10. ch. 3.

taire. Dire que je ſuis prévenu, cela ne ſuffit pas : il faut le prouver.

Ibid. p. 12. chap. 4. L'Anonyme trouve la bataille de Mantinée *plus curieuſe par ſon antiquité, qu'elle n'eſt néceſſaire pour notre inſtruction.* Cela eſt déciſif. A ce que je vois ces Capitaines illuſtres de l'antiquité, qui font tant de bruit à nos oreilles, ne ſont que des enfans comparez aux nôtres, qui cependant ont toujours cherché à les imiter. La ligne oblique n'eſt pas de ſon goût, je crois qu'il a tort : c'eſt l'ordre le plus ruſé & le plus dangereux de tous, & celui contre lequel un Général, quelque habile qu'il ſoit, n'a rien à oppoſer, ſi l'ennemi paroît tout d'un coup dans cet ordre : car pour pouvoir y réſiſter, on ſe voit obligé à des mouvemens qu'il eſt impoſſible de faire quand on a l'ennemi ſur les bras, & ces mouvemens demandent beaucoup de tems. Pour les faire, il faut tranſporter toute une droite à une gauche, ou toute une gauche à une droite. Je demande à l'Anonyme s'il trouve ces manœuvres bien aiſées ? S'il les trouvoit telles, il nous eût fait un grand plaiſir de nous communiquer ſes lumiéres : nous en aurions profité. M. de Puyſegur, qui trouve cet ordre admirable, & qui ſûrement n'eſt pas un Ecolier dans la ſcience des armes, lui en eût marqué ſa reconnoiſſance. Il faut certainement que le Critique ſe ſoit trouvé un peu neuf dans cette façon de ſe ranger. Il n'a pas compris non plus que l'oblique ſe forme à deux cens pas de l'ennemi. Car, en quoi conſiſte ce mouvement ? Quel en eſt le ſecret ? C'eſt d'avancer une aîle & de reculer l'autre, ou faire qu'elle ne bouge point. S'il avoit lû nos Hiſtoriens modernes, il eût trouvé mille exemples de ces ſortes de manœuvres admirables. Mais pourquoi s'arrêter à cette

bataille ?

bataille ? Il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur ma Préface du Tome II. page x. il eût trouvé la réponſe à ſes objections, & les nouvelles qu'il propoſe ſont trop peu dignes d'un homme de ſon expérience, pour mériter d'être réfutées.

La mépriſe où il tombe à l'égard de la bataille de Lutzen, eſt difficile à excuſer. Il eût dû lire le détail que j'en donne avec plus d'attention qu'il n'a fait. Il ne s'agit point ici d'oblique, qu'il n'a pas compriſe, mais de colonnes, & Guſtave en inſera entre les brigades. Epaminondas attaqua ſur une ſeule colonne à Mantinée, & je fais voir que le Guerrier Suédois combattit ſur pluſieurs à Lutzen. Je n'entre en paralléle que par rapport à ces colonnes. Ecoutons ceci. » Le Général Walſtein fit ſans doute une mauvaiſe diſpoſition de ſes » troupes, *dit-il*; & quoiqu'en diſe l'Auteur, ſon champ » de bataille n'étoit point avantageux, ſe trouvant contraint par un chemin creux qui s'étendoit bien loin, » & qui faiſoit le front de ſa droite; de ſurplus pluſieurs moulins à vent dont il ſe ſervit pour établir » de l'artillerie. Tout cela fait partager le mouvement » général dans une charge; à moins qu'on ne diſe que » l'armée Impériale vouloit être ſur la défenſive, ce » qui ne paroît pas dans la relation.

Tout cela ne ſçauroit ſe paier. L'Anonyme n'avoit qu'à examiner le plan, qu'il n'a pas mieux étudié que la relation. Le chemin creux s'étendoit ſur tout le front de la ligne des Impériaux, & non ſur tout celui de la droite, dont une partie avoit la ville de Lutzen en face. S'il y prend garde, je n'ai pas dit que Walſtein ſe ſervit de ſes moulins à vent *pour établir de l'artillerie*: car de la maniere dont il s'exprime, qui ne croiroit que le canon étoit poſté dans les moulins? cepen-

dant le canon fut placé en-delà. Je ne ſçai ce qu'il veut dire par ces batteries qui partageoient le mouvement. Mais comment peut-on avancer que le champ de bataille de Walſtein *n'étoit point avantageux ?* L'Auteur y a-t-il bien penſé ? Un chemin creux ſur tout le front de ſa ligne n'eſt pas un avantage, & un double avantage. Si Guſtave marchoit d'abord à lui, il étoit maître du chemin creux qu'il avoit bordé d'un grand feu de mouſqueterie ; il ſe mit en devoir d'y arrêter l'ennemi, s'il lui plaiſoit de l'attaquer, & en effet il l'attaqua & s'en rendit le maître, ou de paſſer le chemin pour aller à lui. Peut-il avancer ſérieuſement que ce n'eſt pas là un avantage ? J'en laiſſe le jugement aux gens expérimentez : je dis plus, à ceux-là mêmes qui ne ſont pas guerriers.

Quant aux colonnes que Guſtave-Adolphe inſera entre les brigades, le Critique les révoque en doute : bien que ce Prince ait commencé à s'en ſervir à la bataille de Léipſik en 1631, il ne veut pas que ce grand Capitaine s'en ſoit ſervi, *ſi ce n'eſt*, dit-il, parlant de moi, *qu'il veuille donner le nom de colonnes à un gros d'infanterie, qui s'étoit peut-être uni par hazard pour paſſer le chemin ou le ravin.* Qu'il prenne donc garde qu'il ne s'agiſſoit pas d'une ſeule colonne, mais de huit colonnes de dix-huit cens hommes chacune. Je m'explique aſſez bien, ce me ſemble, & il convient lui-même que je le fais en homme du métier. Le récit de cette journée vient d'un Ecrivain contemporain, un des premiers hommes de ſon tems, Secrétaire du Chancellier Oxentiel, & qui a écrit ſa belle Hiſtoire ſur les lettres & les relations envoiées de l'armée avec une telle exactitude, qu'il y a peu d'Hiſtoriens qui l'aient pouſſée ſi loin. Cet Ouvrage en langue Allemande en

cinq Volumes in-folio, & orné de plus de neuf cens Figures, ne contient pourtant qu'un eſpace de trente-trois années. On voit bien que les figures des ordres de bataille expliquez par des lettres numérales, ont été faites ſur les lieux mêmes. Je ne vois rien de plus admirable que cet Ouvrage, & peu de Princes guerriers en ont entrepris de plus grands. Ce Critique ignore pourtant ſon exiſtance.

Pour revenir aux colonnes, le Duc de Weimar s'en eſt ſervi, & les Généraux Suédois après la mort de Guſtave-Adolphe à la bataille de Hult, ainſi que le Maréchal de Guébriant. J'ai donné ces colonnes dans mon ſecond Tome & dans mon Traité de la Colonne, pages xxxv. & xxxvj. Il eſt fort ſurprenant que l'Anonyme ne les ait pas remarquées. *Seroit-il poſſible*, dit-il, *que M. de Turenne qui a ſervi avec le Duc de Weimar, n'eût pas eu la moindre notion de la colonne, ni que le Maréchal de Gaſſion qui étoit le Diſciple du Roi de Suéde, n'ait pas jugé à propos d'en faire uſage?* Je n'examine pas le foible de cette objection, & je n'ai garde de la réfuter : cela n'eſt pas néceſſaire. Encore moins la réflexion ſur la colonne, qu'il ne trouve bonne que dans certaines ſituations, plus propres que la plaine à la faire valoir. Elle ne part pas d'un fantaſſin.

Réflexions ſur le I. & le II. Tom. des Com. de Polybe, ch. 4. p. 20.

Je ne répons pas non plus aux raiſonnemens qu'il fait ſur la bataille de Zama, lorſque pour ſe tirer d'embarras, où l'évidence le jette, il récuſe les témoignages des faits, pour y placer ſes propres conjectures, & qu'il décide en même tems ſur des matiéres qu'il auroit, je m'aſſûre, très-bien compriſes, s'il les avoit étudiées avec plus de ſoin. Du moins s'il nous alléguoit quelques Auteurs, contraires aux faits, à l'ombre deſquels je marche preſque toujours, nous l'écouterions

volontiers ; ou s'il nous donnoit quelques raiſons un peu ſupportables, nous nous ferions un plaiſir de lui en faire voir le foible. On peut décider hardiment lorſqu'on ajoute les faits aux raiſonnemens. Cette façon de ruiner un ſyſtême démontré, me paroît un moien admirable pour ne demeurer jamais court.

Ibid. ch. 6. pag. 27. Je le trouve plus ſolide ſur ce que j'ai rapporté de la diſpoſition de Céſar à la bataille de Pharſale. Si j'avois eu recours à ſes Commentaires, je fuſſe entré dans des raiſonnemens qui m'euſſent ſans doute mené loin, & c'eſt ce que je n'avois pas deſſein de faire. Céſar a combattu pluſieurs fois ſur une ligne ſans intervalles, & cela arrivoit ſouvent aux Romains dans les derniéres extrémitez. Les Princes, c'eſt-à-dire ceux de la ſeconde ligne, entroient d'abord dans les intervalles des cohortes des Haſtaires, & les Triaires, qui formoient la troiſiéme ligne, s'y enchâſſoient comme les autres : ce qui formoit une phalange parfaite. Tite-Live explique parfaitement cette pratique des Romains. Il paroît aſſez par le commencement & les ſuites de cette action célébre de Céſar, qu'il combattit ſur une ſeule ligne. Ce ne fut pas ſeulement à Pharſale, mais encore en pluſieurs autres actions. On peut remarquer cela dans la guerre des Gaules & dans celle d'Afrique. Il faut d'ailleurs conſidérer les tems. Il n'eſt plus parlé des Haſtaires, des Princes ni des Triaires après la troiſiéme Punique. Chaque légion étoit compoſée de dix cohortes ou bataillons, partagées ſur les trois lignes : les quatre de la tête s'appelloient les cohortes du premier ordre, c'eſt-à-dire de la premiere ligne. Les trois autres faiſoient la ſeconde, & le reſte à la troiſiéme. Lorſque Céſar dit qu'il tira quelques cohortes de la troiſiéme, cela ne prouve pas qu'il combattit ſur trois

Tit. Liv. liv. 7.

Prima acies, ſecunda acies, tertia acies.

lignes. On voit par le *Triplici acie in fronte* de Frontin, qu'on diviſoit ſouvent l'infanterie en trois corps ſur une ſeule ligne. Cela ſe remarque auſſi dans Appien. J'ai expliqué tout cela dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, & l'Anonyme ne s'en eſt pas ſouvenu. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiere, parce que je la traite dans une Diſſertation qui entrera peut-être dans le Tome ſuivant.

Le Critique n'apporte dans ſon Chapitre VIII. que des préjugez. Il paroît cependant qu'il n'en eſt point mal imbû, & qu'il aime mieux errer avec la routine que de ſe rendre à la vérité lorſqu'elle lui eſt contraire. Il s'y rendroit ſans doute; mais pour cela il faudroit exiger de lui ce que Deſcartes demande de ſes Lecteurs avant que de lire ſes Ouvrages. Mais le moien, puiſqu'on ferme les yeux ſur les faits mêmes, & qu'on les rejette! Il faut d'ailleurs entendre l'infanterie, mais il eſt trop tard. Lorſqu'on dit que ma Tactique eſt trop compoſée, on n'y penſe pas. Elle l'eſt infiniment moins que la nôtre. Dire qu'il ne faut rien changer aux uſages communément reçûs, c'eſt ignorer qu'il ſe fait de perpétuels changemens depuis un ſiécle dans les armes, dans la maniére de ſe ranger & de combattre, & dans la diſcipline militaire. Il avance que toute mutation eſt dangereuſe à la guerre, & il propoſe des changemens lui-même.

Ce que l'Auteur hazarde ſur les pelotons eſt à peine concevable. Comment peut-il avancer que je ne donne aucune raiſon convaincante à l'égard de mes pelotons entrelaſſez entre les eſcadrons? Je démontre l'excellence de ce principe en cent endroits de mes deux premiers Tomes. Ce principe eſt d'ailleurs appuié de faits depuis les Anciens juſqu'à nous, & ces faits ſont citez.

Les pelotons inſerez entre les diſtances des eſcadrons n'ont paru chez les Modernes qu'à la bataille de Pavie ſous le regne de François I. Je cite l'exemple de quinze cens Arquebuſiers diviſez par petites pelotes entre les intervales des eſcadrons Eſpagnols, & ces pelotes furent la cauſe de la défaite de la gendarmerie Françoiſe. L'Amiral de Coligny, Henri IV, Guſtave-Adolphe, & ſes Capitaines après lui, ſuivirent toujours cette méthode. Ces pelotons n'ont jamais été battus. Je traite encore cette matiére dans ce Volume. Quand il dit que les ennemis retorqueront par le même principe, il ne prend pas garde qu'en voulant réfuter une méthode ſi admirable, il s'y prend de telle ſorte, qu'il la confirme & la fait trouver à ſes Lecteurs telle que je la fais voir aux miens. *De plus*, dit-il, *l'Auteur de ce Syſtême croit-il qu'un combat de cavalerie ſe donne de pied ferme ? L'on ne ſçauroit ſe diſpenſer de marcher en avant : ce n'eſt que par l'impétuoſité qu'on a pour joindre l'ennemi, que l'avantage ſe déclare. Que deviendront ces pelotons ?* Prend-on bien garde à ce raiſonnement ? Eſt-ce que la cavalerie va au galop à la charge ? Eſt-ce qu'elle ne combat pas de pied ferme lorſqu'elle en vient aux mains ? Eſt-ce qu'il prend mes pelotons pour immobiles ? Que de réfléxions qui ne ſignifient & ne prouvent rien ! Il déſapprouve ailleurs les colonnes aux aîles, & y ſubſtitue un corps de quinze cens grenadiers à chacune : voilà tous les grenadiers aux aîles. Eſt-ce qu'on ſe démunit ainſi de tous les grenadiers d'une armée, dont chaque compagnie ſert comme de réſerve à ſon corps ? Il ne veut pas d'infanterie parmi la cavalerie, & il en met. Ce qui me paroît bien ſurprenant, eſt la maniére dont il réfute les pelotons. *Je dis donc*, dit-il, *que ſi c'eſt par le feu*

qu'ils doivent faire, tout médiocre qu'il ſoit, il attirera conſéquemment celui de l'ennemi qui déſunira vos eſcadrons. J'ignorois qu'il ne fallût pas tirer dans une bataille, de peur de s'attirer du feu.

L'Auteur fait quelques obſervations page 59. ſur la bataille d'Ivry. Il dit qu'il lui paroît par le récit de cette bataille, *que les deux armées ont combattu* chacune ſur une ligne; *à moins*, dit-il, *qu'on ne prenne pour la premiere les troupes de la cavalerie qui furent miſes en avant; ce qui n'eſt pas évident, & qui ſeroit aujourd'hui une diſpoſition bien dangereuſe.* Je le crois bien: mais il ne prend pas garde qu'il ſe contredit, car il trouve cette méthode fort bonne dans le Chapitre VIII. page 38. Comme il n'approuve pas mes colonnes aux aîles de la cavalerie, il propoſe *deux petits corps de quinze cent grenadiers, ou de quatre bataillons.* Il appelle cela deux petits corps, *accompagnez de huit eſcadrons qui marcheroient à la hauteur des deux aîles pour les favoriſer & les garantir d'être débordez.* A la page 59. il trouve cette méthode très-mauvaiſe, & blâme fort M. de Maïenne de l'avoir ſuivie. *Mettre la cavalerie légére à la tête de la ligne, cela doit paroître ſingulier*, dit-il: *c'étoit l'expoſer à être battue en détail ſans utilité.* L'Anonyme ne propoſe-t-il pas la même choſe, & ne l'expoſe-t-il pas à ſe faire battre *ſans utilité?* Tout cela lui a *donné l'idée de propoſer d'entrelaſſer nos brigades de cavalerie & d'infanterie, ce qui doit faire un meilleur effet.* Il fait voir au long l'excellence de cette méthode, & le prouve bien. Cela m'a fait un grand plaiſir, puiſqu'il propoſe le même ordre de bataille que j'ai donné dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre* page 238. Graces au Critique, il trouve quelque choſe de bon dans cet Ouvrage. Du moins auroit-il dû, je ne dis

pas m'en faire honneur ; mais avouer que j'avois propoſé & penſé quatre à cinq ans avant lui, ce qu'il propoſe quatre à cinq ans après. Ce principe ſe trouve encore dans les deux premiers Volumes de mon Commentaire, & cependant il le propoſe comme ſien & s'en fait fête. Nous voilà tous les deux contens.

Au reſte je fais une eſtime toute particuliére de l'Anonyme. Il m'a fait beaucoup d'honneur, en faiſant voir, par la foibleſſe de ſes objections, que la vérité eſt à l'abri des plus fortes armes. Il eſt toujours glorieux à un Auteur d'être attaqué par un Officier auſſi conſommé en expérience & auſſi habile homme que lui. Je lui ſçai bon gré de m'avoir critiqué, & je l'en remercie. Il m'apprend par-là à continuer conſtamment, comme je fais, de ne décider jamais ſans avancer au préalable des raiſons & des faits. Un principe ſuivi d'un tel cortége, eſt à couvert de toute inſulte. Je ſuis perſuadé qu'à cet égard l'Anonyme n'a rien à me reprocher.

On a omis dans les Volumes précédens de marquer dans les Tables en quel ordre les Planches devoient être rangées. Les Tables que l'on trouvera à la fin de celui-ci répareront cette faute, que l'on ne commettra plus dans la ſuite.

Fin de la Préface.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES ET DES OBSERVATIONS

Contenus dans ce quatriéme Volume.

CHAPITRE PREMIER. *But que Polybe ſe propoſe en écrivant l'Hiſtoire de ſon tems. Diſtribution des événemens qu'il doit raconter,* page 1

CHAPITRE II. *Quelles furent les vraies cauſes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Hiſtorien Fabius ſur ces cauſes,* 7

CHAPITRE III. *Premiére cauſe de la ſeconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : ſeconde cauſe, la nouvelle exaction des Romains ſur les Carthaginois : troiſiéme cauſe, la conquête de l'Eſpagne par Amilcar,* 12

CHAPITRE IV. *Annibal eſt nommé Général des armées, ſes conquêtes dans l'Eſpagne. Il ſe brouille avec les Romains ſur un mauvais prétexte. Priſe de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains ſur Demetrius,* 15

CHAPITRE V. *Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambaſſade des Romains à Carthage. Différens Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois,* 24

CHAPITRE VI. *Lequel des deux peuples eſt cauſe de la ſeconde guerre Punique. Raiſons de part & d'autre. Utilité de l'Hiſtoire. Avantages d'une Hiſtoire univerſelle ſur une particuliére,* 32

CHAPITRE VII. *Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la ſûreté de l'Afrique & de l'Eſpagne. Précautions qu'il prend avant que de ſe mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digreſſion géographique,* 35

CHAPITRE VIII. *Chemin qu'Annibal eut à faire pour paſſer à Carthage la neuve en Italie. Les Romains ſe diſpoſent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur ſuſcitent les Boiens.*

Annibal arrive au Rhône, & le paſſe, 41

OBSERVATIONS *ſur le paſſage du Rhône,* 47

§. I. *Difficulté de cette entrepriſe.* ibid.

§. II. *Diſpoſitifs d'Annibal pour le paſſage du Rhône. Ruſe de ce Général. Diſpoſition des Gaulois dans la défenſe de cette riviére. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples paralléles. Paſſage de l'Hydaſpe, du Rhin & de la Dune,* 50

OBSERVATIONS *ſur le paſſage des grandes riviéres,* 56

§. I. *Avantages de ceux qui défendent les paſſages des grandes riviéres. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverſeurs de riviéres que M. le Prince Eugéne,* ibid.

§. II. *De l'ordre ſur lequel l'on doit combattre au paſſage des grandes riviéres. Moien pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre,* 59

§. III. *De la défenſe contre le paſſage des grandes riviéres. Le ſyſtéme de l'Auteur eſt le ſeul ſur lequel on puiſſe ſe défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque,* 63

§. IV. *Des radeaux pour le paſſage des grandes riviéres. Explication de celui de l'Auteur,* 66

CHAPITRE IX. *Diſcours de Magile, Roi des Gaulois, & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoiez à la découverte. Paſſage des éléphans. Extravagance des Hiſtoriens ſur le paſſage des Alpes par Annibal,* 70

CHAPITRE X. *Annibal ſur ſa route remet ſur le Trône un petit Roi Gaulois, & en eſt récompenſé. Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. Il leur échape, mais avec beaucoup de riſque & de perte,* 76

CHAPITRE XI. *Annibal achéve de paſſer les Alpes. Difficultez qu'il eut à eſſuier. Pourquoi juſqu'ici Polybe a obmis certaines choſes qui cependant paroiſſoient eſſentielles à l'Hiſtoire,* 80

OBSERVATIONS *ſur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné, & ſa route à travers les Alpes juſqu'à ſa décente dans l'Italie,* 86

OBSERVATIONS *ſur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes,* 91

§. I. *Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être*

l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées, 91

§. II. *Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur ſur la guerre des montagnes. Qu'elle eſt de toutes la plus difficile & la plus profonde : qu'elle demande une grande connoiſſance du païs, un eſprit ruſé, & une théorie peu commune dans la ſcience des armes,* 93

§. III. *Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces ſortes de païs eſt la choſe du monde la plus délicate. Précautions à obſerver. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y ſoutenir une défenſive. Que la défenſive, quelque foible que l'on ſoit, nous met en état de tout eſpérer & d'opprimer le plus fort, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être,* 95

§. IV. *Qu'il y a une infinité de précautions à prendre avant que de s'engager dans un païs de hautes montagnes, pour quelque entrepriſe que ce ſoit. Qu'on peut être attaqué dans ſa marche ou dans ſa retraite. Ordre ſur lequel l'on doit attaquer ou ſe défendre. Que celui par colonnes eſt le ſeul qu'on doive ſuivre dans ces lieux reſſerrez,* 103

§. V. *Que les païs de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui ſe défend : que peu de gens connoiſſent ces avantages : que les paſſages qu'on garde pour une retraite ne nous l'aſſûrent pas toujours : que la diſpoſition dans celui qui ſe défend doit être la même que celle que j'ai propoſée,* 105

CHAPITRE XII. *Etat de l'armée d'Annibal après le paſſage des Alpes. Priſe de Turin. Sempronius vient au ſecours de Scipion. Annibal diſpoſe ſes ſoldats à un combat,* 110

CHAPITRE XIII. *Harangue de Scipion. Bataille du Téſin. Trahiſon des Gaulois à l'égard des Romains,* 114

OBSERVATIONS *ſur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Téſin,* 120

§. I. *Que la guerre d'Annibal contre les Romains eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile,* ibid.

§. II. *Que tout dépend du ſuccès d'une premiére expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains eſt plus digne de l'admiration des Connoiſſeurs, que celle d'Alexandre contre les Perſes. Remarques ſur le combat du Téſin. Diſpoſition des troupes des deux partis,* 123

§. III. *Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la pré-*

voiance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualitez dans Scipion. Ses fautes ſont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de ſon ennemi & ſa hardieſſe à tout entreprendre, euſſent dû le tenir dans une perpétuelle défiance, 125

OBSERVATIONS *ſur la Cavalerie, & ſur les combats de cette ſorte d'arme,* 133

§. I. *Sentiment ſur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuſe. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées eſt inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur ſur cette arme. Qu'elle n'eſt forte & redoutable que lorſqu'elle eſt ſoutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâſſez entre les eſcadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie,* ibid.

§. II. *Suite du Paragrafe précédent,* 137

§. III. *Que l'on ne doit jamais faire de détachemens conſidérables de cavalerie ſans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie,* 141

§. IV. *Sentiment de l'Auteur ſur la cavalerie Eſpagnole. Qu'elle n'a jamais connu ſa force. Preuves que cette cavalerie eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie peſante ne ſçauroit lui réſiſter. Avantage de l'épée Eſpagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puiſſe lui réſiſter, & la battre par l'avantage ſeul de ſes armes,* 147

CHAPITRE XIV. *Scipion paſſe la Trébie, & perd ſon arriéregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvement que cette défection cauſe à Rome. Annibal entre par ſurpriſe à Claſtidium. Combat de cavalerie. Conſeil de guerre entre les deux Conſuls. Ruſe d'Annibal,* 154

CHAPITRE XV. *Bataille de la Trébie,* 158

OBSERVATIONS *ſur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois,* 161

§. I. *Inconvéniens d'un commandement partagé. Caractére de Sempronius, & l'uſage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains,* ibid.

§. II. *Fautes de Sempronius,* 169

§. III. *Autres fautes du même Conſul,* 175

§. IV. *Regles pour la guerre défenſive,* 178

§. V. *Utilité des pelotons d'infanterie entrelaſſez parmi les eſca-*

drons. Ordre de bataille contre un ennemi ſupérieur en cavalerie, 182

CHAPITRE XVI. *Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Eſpagne. Adreſſe d'Annibal pour attirer à ſon parti les Gaulois. Paſſage du marais de Cluſium,* 186

OBSERVATIONS *ſur la marche d'Annibal dans les marais de Cluſium ou de Chiana,* 196

§. I. *Que la marche d'Annibal dans les marais de Cluſium fut l'objet d'un deſſein profond. Sentiment de l'Auteur ſur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connue. Explication de cette marche,* ibid.

§. II. *Que la marche d'Annibal eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne ſont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entrepriſe. Que la néceſſité dans l'exécution le ſauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains ſont injuſtes dans ce qu'ils diſent des Gaulois,* 202

§. III. *Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces ſortes d'entrepriſes. Quelques exemples remarquables,* 208

CHAPITRE XVII. *Caractére de Flaminius. Réflexions de Polybe ſur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille du Thraſyméne,* 212

OBSERVATIONS *ſur la bataille du Thraſyméne,* 221

§. I. *Ruſe d'Annibal dans cette grande action,* ibid.

§. II. *Que les fautes de Flaminius ſont énormes. Qu'il y a certains piéges où les Généraux tombent, qui les deshonorent, & dont on ne ſçauroit parler ſérieuſement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur ſur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Conſul étoit en état de ſe bien défendre, & de réparer ſa mauvaiſe conduite, s'il eût été auſſi prompt à remédier à un ſi grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter,* 226

§. III. *Que les Romains ne blâmoient la ruſe & le ſtratagême dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en ſont très-bien ſervis lorſqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réuſſiſſent difficilement contre les ſots. Exemples des embuſcades d'ar-*

mées, 236

§. IV. *Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa façon de faire la guerre, eſt irréprochable. Indignitez des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général : qu'ils lui attribuent des vices & des défauts qu'on peut retorquer avec plus de juſtice ſur les Romains*, 241

§. V. *Des précautions qu'on doit obſerver dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les rivières. Ordre de marche ſelon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, ſi l'on eſt attaqué dans la marche de tous côtez*, 247

OBSERVATIONS *ſur les paſſions déſordonnées qui nuiſent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, ou à ceux qui par leur naiſſance ſont deſtinez au ſuprême commandement des armées*, 254

§. I. *Que l'yvrognerie eſt un grand défaut dans un homme de guerre : mais qu'elle eſt plus ſupportable, moins honteuſe & moins dangereuſe à l'Etat que les autres paſſions qui amolliſſent le courage. Que l'amour des femmes étouffe toutes les vertus militaires, ſans qu'il en reſte aucune : qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité*, ibid.

§. II. *Que le luxe eſt la ſource de tous les vices & la cauſe de tous les maux d'un Etat & du renverſement des Empires*, 260

§. III. *A quels dangers un Général yvrogne eſt expoſé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice ſi groſſier*, 265

§. IV. *La lâcheté nait du luxe & de la ſuperfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir*, 270

CHAPITRE XVIII. *Diſtinction que fait Annibal entre les priſonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliez. Grande conſternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius eſt fait Dictateur*, 277

CHAPITRE XIX. *Fabius ſe borne à la défenſive, les raiſons qu'il avoit pour ne rien hazarder. Caractére oppoſé de M. Minucius Rufus, Colonel Général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât*, 280

CHAPITRE XX. *Stratagême d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Eſpagne ſur Aſdrubal par Cnéius Scipion.*

Publius ſon frere eſt envoié en Eſpagne. Les Romains paſſent l'Ebre pour la premiére fois, 286

OBSERVATIONS *ſur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Caſſilinum*, 291

§. I. *Le plus ruſé Capitaine eſt en même tems le plus brave. Réflexions ſur le plan de guerre que Fabius ſe propoſe*, ibid.

§. II. *Raiſons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits*, 305

OBSERVATIONS *ſur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre*, 313

CHAPITRE XXI. *Trahiſon d'Abilyx. Annibal décampe & prend ſes quartiers d'hiver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage*, 321

CHAPITRE XXII. *Minucius eſt fait Dictateur auſſi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dreſſe un piége, il y tombe, & confus de ſa défaite, il rend ſes troupes à Fabius & ſe ſoumet à ſes ordres. Les deux Dictateurs cédent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro*, 327

OBSERVATIONS *ſur les combats donnez auprès de Gérunium*, 336

§. I. *Raiſons qui ont déterminé au premier combat*, ibid.

§. II. *Des fourrages : qu'on ne les ſçauroit faire avec trop de précautions*, 341

§. III. *Réflexions ſur le ſecond combat*, 347

§. IV. *Fautes de Minucius. Annibal n'en eſt pas exemt : il manqua de hardieſſe & de réſolution. Raiſons qui peuvent juſtifier la conduite de ce Capitaine*, 353

§. V. *Précautions dans les campemens. Diſtribution de chaque arme. Ordre de bataille ſelon le principe de l'Auteur*, 358

CHAPITRE XXIII. *Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la néceſſité de combattre. Préparatifs pour cette bataille. Harangues de part & d'autre pour diſpoſer les troupes à une action déciſive*, 361

CHAPITRE XXIV. *Bataille de Cannes*, 373

OBSERVATIONS *ſur la bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois*, 385

Digitized by Google

§. I. *Eclairciſſemens ſur quelques expreſſions dont Polybe ſe ſert dans la deſcription de cette bataille*, 385
§. II. *Ordonnance des deux armées. Stratagéme d'Annibal*, 387
§. III. *Combat*, 390
§. IV. *Réflexions ſur les fautes des Romains*, 397
§. V. *Remarques ſur la prétendue trahiſon des Numides rapportée par Tite-Live*, 403
§. VI. *Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes*,

DISSERTATION *ſur la politique & la conduite des Romains pendant la ſeconde guerre Punique*, 413

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE.

Tab. I.
REGIONES
ITALIAE
GALLIA CISALPINA
ITALIA
GRAECIAE PARS
MARE LIGUSTICU
Occidens
Oriens
Genua
Vercellae
Augusta Taurinorum
Augusta Praetoria
Alpes Cottiae
Vapincum
Ebrodunum
Alba Pompeia
Dertona
Hasta
Nicaea
Albium Ingaunum
Gallinariae Insf.
Alpes

HISTOIRE DE POLYBE

LIVRE TROISIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

But que Polybe ſe propoſe en écrivant l'Hiſtoire de ſon tems. Diſtribution des événemens qu'il doit raconter.

ON a vû dans le premier Livre, que nous commencerions cet Ouvrage par la guerre Sociale, celle d'Annibal & celle de la Cœloſyrie. Nous y avons dit auſſi pourquoi, remontant à des tems plus reculez, nous écririons les deux Livres qui précédent celui-ci. Il faut maintenant rapporter ces guerres, & rendre compte

tant des raiſons pourquoi elles ont été entrepriſes, que de celles pour leſquelles elles ſont devenues ſi conſidérables. Mais auparavant diſons un mot ſur le deſſein de cet Ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a été de faire voir comment, en quel tems & pourquoi toutes les parties de la terre connues ont été réduites ſous l'obéiſſance des Romains ; événement dont le commencement eſt connu, le tems déterminé, & le ſuccès avoué & reconnu de tout le monde. Pour y parvenir, à ce but, il eſt bon de faire mention en peu de mots des choſes principales qui ſe ſont paſſées entre le commencement & la fin, rien n'eſt plus capable de donner une juſte idée de toute l'entrepriſe. Car comme la connoiſſance du tout ſert beaucoup pour aquerir celle des choſes particuliéres, & que réciproquement la connoiſſance des choſes particuliéres aide beaucoup à connoître le tout ; nous ne pouvons mieux faire, à mon ſens, que d'inſtruire le Lecteur de ces deux maniéres.

J'ai déja fait voir quel étoit en général mon deſſein, & juſqu'où je devois le conduire. Tout ce qui s'eſt paſſé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, & finit au renverſement de la Monarchie Macédonienne ; & entre le commencement & la fin, il s'eſt écoulé cinquante-trois ans, pendant leſquels tant & de ſi grands événemens ſont arrivez, qu'on n'en a jamais vû de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la cent quarantiéme olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Annibal ; nous dirons de quelle maniére les premiers ſe jettérent ſur l'Italie, & y ébranlérent la domination des Romains juſqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, & de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet Empire. Nous verrons enſuite Philippe Roi de Macédoine venir ſe joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il avoit vers le même tems contre les Etoliens, & qu'il eut pacifié les affaires de la Gréce. Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator (*a*) ſe diſputeront la Cœloſyrie, & ſe feront la guerre

(a) *Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator.*] Preſque tous les Rois de Syrie s'appelloient Antiochus, & ceux d'Egipte Ptolémée. Cela a produit des embarras

pour ce Roiaume. Puis les Rhodiens & Pruſias ſe déclareront contre les Biſantins, & les forceront de ſe déſiſter du péage qu'ils exigeoient de ceux qui navigeoient dans le Pont. Là nous interromprons le fil de notre narration, pour examiner la forme du gouvernement des Romains, & l'on verra qu'il ne pouvoit être mieux conſtitué, non ſeulement pour ſe rétablir dans l'Italie & dans la Sicile, & pour ſe ſoumettre les Eſpagnes & les Gaules; mais encore pour défaire entiérement les Carthaginois, & penſer à conquérir tout l'univers. Cela ſera ſuivi d'une petite digreſſion ſur la ruine de Hiéron Roi de Syracuſe: d'où nous paſſerons en Egypte pour voir les troubles qui y arrivérent, lorſqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus & Philippe, conſpirant enſemble de ſe partager le Roiaume laiſſé au fils de ce Roi, tâchérent par fraude & par violence de ſe rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte & de la Carie, celui-là de la Cœloſyrie & de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui ſe paſſa entre les Romains & les Carthaginois dans l'Eſpagne, dans la Lybie & dans la Sicile, d'où nous nous tranſporterons en Gréce, où les affaires changérent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus & des Rhodiens contre Philippe, de quelle maniére les Romains firent la guerre à ce Prince, quelles en furent les cauſes, & quel en fut le ſuccès. Nous joindrons à cela ce que produiſit la colére des Etoliens, lorſqu'aiant

très-grands dans l'Hiſtoire, & l'on en eſt encore là. Ceux qui ont eut recours aux Médailles, ne ſont pas plus avancez que les autres. Il eſt impoſſible, ou du moins très-difficile, de les ranger par ordre chronologique. Les Antiquaires qui l'ont voulu faire, n'ont produit que des conjectures & des probabilitez, en un mot rien de certain dans l'explication de ces Médailles, & rien de plus aiſé que de les déſigner par de tels moiens. Comment prouver que c'eſt le premier ou le ſecond Antiochus? Cela me paroît impoſſible. La même difficulté ſe trouve auſſi dans les Ptolémées, puiſqu'ils ont tous les mêmes noms. Peut-on aſſûrer que M. Vaillant ait réuſſi dans ce qu'il nous a donné de l'Hiſtoire des Rois de Syrie par Médailles? Je crois qu'il ſeroit plus aiſé de dénombrer les Ptolémées, & de les ranger par ordre chronologique que les Antiochus. Polybe parle de deux Ptolémées, l'un fils de Lagus, & l'autre ſurnommé Céraunus; il donne auſſi le ſurnom de Philopator à ce Ptolémée, auquel Antiochus fit la guerre pour la baſſe Syrie. C'eſt celui dont il eſt parlé dans le Livre des Maccabées, & le même Antiochus n'eſt pas oublié. Mais Polybe ne fait pas la moindre mention de la guerre de celui-ci contre les Juifs, & ne parle non plus des grandes actions de ceux-ci, ni de celles des Maccabées dans ſon Hiſtoire, que s'il n'y avoit jamais eu de Juifs & de Maccabées au monde. Cela me ſemble ſurprenant: car les événemens qui ſont rapportez dans l'Ecriture ſont ſi grands & ſi mémorables, que je ne vois pas comment ils ne ſont pas venus à la connoiſſance de Polybe, d'ailleurs ſi exact dans la deſcription & les circonſtances des guerres d'Antiochus dans la baſſe Syrie. Encore une fois, pas un mot des Juifs, ni pas une ombre de leurs guerres contre Antiochus.

appellé d'Aſie Antiochus, ils allumerent le feu de la guerre entre les Achéens & les Romains. Nous dirons les cauſes de cette guerre, & enſuite nous ſuivrons Antiochus en Europe. D'abord il ſera obligé de ſe retirer de la Gréce; puis défait il abandonnera tout le païs qui eſt en deçà du mont Taurus; & enfin les Romains après avoir réprimé l'audace des Gaulois, ſe rendront maîtres de l'Aſie, ſans que perſonne la leur oſe conteſter, & délivreront l'Aſie citérieure de la crainte des Barbares & de la violence des Gaulois. Nous expoſerons après cela les malheurs dont les Etoliens & les Céphalléniens furent accablez, d'où nous paſſerons aux guerres qu'Euménes eut à ſoutenir contre Pruſias & les Gaulois de Gréce, & à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque choſe de l'union & du gouvernement des Péloponnéſiens, & des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'Hiſtoire & les faits qu'on y aura vûs ſeront repréſentez en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Epiphanés dans l'Egypte, la guerre de Perſée, & la ruine entiére de la Monarchie Macédonniene.

Par-là on verra en détail par quelle conduite les Romains ſont venus à bout de ſoumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devoit juger de ce qu'il y a de louable ou de repréhenſible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des événemens, je devrois là borner mon Ouvrage, puiſque mon deſſein eſt rempli, que les cinquante-trois ans finiſſent à ces derniers événemens, que la puiſſance Romaine fut alors à ſon plus haut point, que tout le monde étoit forcé de reconnoître qu'il ne reſtoit plus qu'à leur obéir & à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux ſuccès des batailles ne ſuffit pas pour donner une juſte idée des vainqueurs ni des vaincus; ſouvent les ſuccès les plus heureux, faute d'en avoir fait un bon uſage, ont été cauſe de très-grands malheurs, comme il y a eu nombre de gens à qui des accidens très-fâcheux ont été d'une très-grande utilité, parce qu'ils ont ſçû les ſupporter avec courage. Outre les événemens, il faut donc encore conſidérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différens ſentimens qu'on a eus de ceux qui étoient à la tête des affaires, les penchans & les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le domeſtique, que par rapport

au gouvernement. Par ce moien notre ſiécle connoîtra ſi l'on doit ſe ſouſtraire à la domination Romaine (*a*) ou s'y ſoumettre ; & les ſiécles à venir jugeront ſi elle étoit digne de louange ou de blâme. C'eſt de là que dépend preſque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette Hiſtoire, tant pour le préſent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les Chefs d'armées n'ont, en faiſant la guerre, d'autre fin que de vaincre & de ſubjuguer, ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires & par leurs conquêtes. Il n'y a perſonne qui faſſe la guerre dans la ſeule vûe de triompher de ſes

(*a*) *Si l'on doit ſe ſouſtraire à la domination Romaine ou s'y ſoumettre.*] Les Romains nnt été dignes de enmmander à toute la terre, depuis le cnmmencement de leur Republique juſqu'à la fin de la guerre contre Perſée, & même un peu après, bien qu'on s'apperçnive de beaucoup de cnrruptinn ; mais cnmme elle mnnta à ſon comble après la troiſiéme guetre Punique, on ne vit plus de vertus dans la République : elle devint trop puiſſante pour que ſa domination fût ſupportable. Le luxe, l'avarice, l'inſolence, & tous les vices qui ſuivent les grandes conquêtes, ſe débnrdérent dans Rnme & dans toute l'Italie comme un torrent, & corrompirent lrs mœurs de ſes Citoiens. Tous ces vices s'accturent à tel pnint & ſi exceſſivement, qu'on regarderoit comme un pnr roman ce que les Hiſtoriens nnus en diſent, ſi le luxe d'aujnurd'hui n'alloit preſque auſſi loin que celui des Rnmains, & par conſéqnent leurs vices : ſi nons oppoſions tnut cela enſemble, nnus ne ſerinns pas peu ſurpris du paralléle, & ſi nnus comparinns de même la frugalité de nos péres avec celle que les Romains gardérent juſqu'à la ſeconde Punique, nnus trnuverións une égalité très-grande entre l'une & l'autre. L'aiſe & l'abondance produiſent la cnrrnption des mœurs, celle-ci celle des loix ; on ne ſçauroit plus y revenir. Il faut les changer nn les affoiblir, & en diminuer la ſévérité, pnur les accnmmnder à nns fnrces, que le luxe énerve. La gloire des Romains acquiſe par tant de victnires & de conquêtes, lorſque la République étoit dans ſa fleur, étnit plutôt dûe à leur prudence qu'à la vinlence : leur dnmination étnit équitable & douce, les peuples alliez comme les autres ſoumis à leur puiſſance conſervérent lnngtems leurs lnix & leur liberté : ils painient un léger tribnt à la République, nu l'nn ſe contentoit d'un certain nnmbre de troupes que chacun fournilſnit ſelon ſon pouvnir, ſans rien contribuer au-delà. Cela leur paroiſſoit raiſonnable & juſte, & en ce tems henreux ils ſentnient aſſez qu'il leur étoit plus avantageux de ſe ſnumettre que de ſe ſouſtraire à la dnminatinn Rnmaine, qui les faiſoit reſpecter de leurs vniſins. Les antres qui avoient été ſoumis par les armea, jnuiſſoient des mêmes avantages ; nu leur joug étoit ſi léger en comparaiſnn de celui des peuples ſujets des autres Puiſſances, qu'il ne s'en trouvoit aucun qui ne ſnuhaitât de paſſer ſous la domination Rnmaine. Mais cette dnuceur & cette équité ne ſubſiſtérent qu'autant que Rnme eut à craindre au dehnrs. Lnrſque tout fut vaincu, la tyrannie s'établit peu à peu au-dedans, & ſans rien craindre nu du moins ſans trop appréhender une révolution générale, parce que l'nn eut tonjours de bonnes armées ſur pied. Son joug devint alors très-peſant ; il n'y eut plus à balancer ſur l'un de ces deux partis, ſi l'nn devnit ſe ſnumettre ou ſe ſnuſtraire à la domination Romaine. Le dernier étoit ſans dnute le meilleur que les alliez euſſent à prendre, s'ils ſe fuſſent tnus unis pour la défenſe de leur liberté. Il eſt certain que les peuples ſurent plus heureux ſnus le regne même des plus méchans Empereurs, que pendant les cinquante ou ſoixante derniétes années de la République. Ce Sénat autrefois compoſé de tant de gens de bien & de têtes ſages, & dont Cyneas diſnit à Pyrnhus, qu'il lui avoit paru nne aſſemblée de Rois, n'étoit plus le même. S'il l'eût vû dans le tems dont je parle, il l'eût regardé avec un très-grand mépris, & cnmme une aſſemblée de gens corrompus, injuſtes & brigans, en un mnt comme les tyrans du monde entier.

ennemis. On ne ſe met pas ſur mer pour paſſer ſimplement d'un endroit en un autre. Les ſciences & les arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connoiſſance. On cherche en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile. Cet Ouvrage ne ſera donc parfait & accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, juſqu'au tems où de nouveaux troubles ſe ſont élevez, & qu'il s'eſt fait un nouveau changement dans les affaires. C'eſt ſur ce changement que je me ſuis propoſé d'écrire. L'importance des faits & les choſes extraordinaires qui s'y ſont paſſées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raiſon, c'eſt que j'ai été témoin oculaire de la plûpart des événemens, que j'ai contribué à l'exécution de certaines choſes, & que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce ſoulévement que les Romains allérent porter la guerre chez les Celtibériens & les Vacéens; que les Carthaginois la firent à Maſſaniſſe Roi dans l'Afrique; qu'en Aſie Attalus & Pruſias ſe la déclarérent l'un à l'autre; qu'Oropherne aidé par Demetrius chaſſa du trône Ararathe Roi de Cappadoce, & que celui-ci par lui-même y remonta; que Séleucus fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le Roiaume & la vie par la conſpiration des autres Rois; que les Romains permirent aux Grecs, accuſez d'avoir été auteurs de la guerre de Perſée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence; que peu de tems après ces mêmes Romains attaquérent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de païs, mais enſuite dans le deſſein de les détruire entiérement, pour des raiſons que nous déduirons dans la ſuite; qu'enfin vers le même tems les Macédoniens aiant renoncé à l'alliance des Romains, & les Lacédémoniens s'étant détachez de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Gréce commencer & finir tout enſemble.

Tel eſt le deſſein que je me ſuis propoſé. Faſſe la fortune que ma vie ſoit aſſez longue pour l'exécuter & le conduire à ſa perfection. Je ſuis cependant perſuadé que quand même je viendrois à manquer, il ne ſeroit pas abandonné, & que d'habiles gens charmez de ſa beauté ſe feroient un devoir de le remplir. Maintenant que pour donner aux Lecteurs une connoiſſance générale & particuliére de toute cette Hiſtoire,

Digitized by Google

nous avons rapporté ſommairement les principaux effets ſur leſquels nous devons dans la ſuite nous étendre ; il eſt tems de rappeller ce que nous avons promis, & de reprendre le commencement de notre ſujet.

CHAPITRE II.

Quelles furent les vraies cauſes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Hiſtorien Fabius ſur ces cauſes.

QUelques Hiſtoriens d'Annibal donnent deux raiſons de la ſeconde guerre que les Romains déclarérent aux Carthaginois. La premiére eſt, ſelon eux, le ſiége mis par ceux-ci devant Sagonte ; & l'autre, l'infraction du Traité par lequel ils avoient ſolemnellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi j'accorderai bien que ce furent là les commencemens de la guerre, mais je ne puis convenir que ç'en aient été les motifs. En effet c'eſt comme ſi l'on diſoit que l'irruption d'Alexandre en Aſie a été la cauſe de la guerre contre les Perſes, & que la guerre des Romains contre Antiochus eſt venue de la décente que ce Roi fit à Demetriade. Ces deux cauſes, loin d'être les vraies, ne ſont pas même probables. Car qui pourroit penſer que l'irruption d'Alexandre ait été la cauſe de pluſieurs choſes que ce Prince, & avant lui Philippe ſon pére, avoient faites pour ſe diſpoſer à la guerre contre les Perſes ? On doit dire la même choſe de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vînt à Demetriade. Pour raiſonner de la ſorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cauſe & prétexte, & ne ſçavoir pas que ces deux derniers ſont ce qui dans toute choſe eſt avant tout, & que le commencement n'eſt que le dernier des trois. J'appelle commencement les premiéres démarches, les premiers mouvemens que l'on ſe donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire ; mais les cauſes, c'eſt ce qui précéde tout jugement & toute délibération. Ce ſont les penſées qui ſe préſentent, les diſpoſitions que l'on prend, les raiſonnemens qui ſe font en conſéquence, & ſur leſquels on ſe détermine à juger & à former un deſſein. Ce que je vais dire éclaircira ma penſée.

Digitized by Google

Rien n'eſt plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perſes. Le premier fut le retour des Grecs ſous la conduite de Xenophon, leſquels revenant des Satrapies de l'Aſie ſupérieure, & traverſant toute l'Aſie, avec laquelle ils étoient en guerre, n'avoient néanmoins trouvé perſonne qui oſât s'oppoſer à leur reraite. Le ſecond fut le paſſage d'Agéſilas Roi de Lacédémone en Aſie, où il ne rencontra rien qui mît obſtacle à ſes deſſeins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en ſortir ſans avoir rien fait, rappellé qu'il étoit dans la Gréce par les troubles dont elle étoit alors agitée. Car Philippe faiſant réflexion d'un côté ſur la moleſſe & la lâcheté des Perſes, & de l'autre ſur les grandes parties qu'il avoit lui & les ſiens pour la guerre; excité d'ailleurs par l'éclat & la grandeur des avantages qu'il remporteroit de la conquête de cet Empire; après s'être concilié la faveur des Grecs, il prit enfin ſon eſſor, conçut le deſſein d'aller porter la guerre chez les Perſes, & diſpoſa tout pour cette expédition, ſous prétexte de venger les Grecs (*a*) des injures qu'ils en avoient reçûes. Il eſt donc hors de doute que les

(a) *Sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes.*] Ne cherchons pas d'autre ſource de la guerre des Grecs contre les Perſes, que les richeſſes, l'aiſe & l'opulence de ces derniers, les tréſors immenſes de leurs Rois, ceux des Satrapes qui gouvernoient les Provinces, & des Grands de cet Empire, la foibleſſe de leurs frontiéres, la beauté & la bonté du pais, capable de fournir à l'entretien des plus nombreuſes armées, la molleſſe & la lâcheté de ces peuples, le peu de diſcipline de leurs troupes, & leur incapacité dans la ſcience des armes. Voilà la ſeule & unique cauſe, & le ſujet de cette guerre. Le retour des Grecs ſous la conduite de Xénophon, qui ne trouva aucune réſiſtance dans ſa retraite, la décente de Xerxès dans la Gréce, dont Polybe ne parle pas, l'oppreſſion des villes Gréques; toutes ces choſes enſemble ne ſont que les prétextes de cette guerre. Le paſſage d'Agéſilas en Aſie, où il ne trouva rien qui oſât s'oppoſer à ſes conquêtes, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée contre un ennemi infiniment ſupérieur, n'aida pas peu auſſi à déterminer les Grecs à entreprendre la conquéte de ce grand Empire: car ſi ce Roi de Lacédémone n'eût pas vû renverſer ſon projet par une ruſe de politique que Conon inſpira au Roi de Perſe, il eſt certain que ce Roi de Lacédémone eût fait ce qu'Alexandre fit depuis.

La ruſe de Conon n'étoit point mal imaginée. Il vit bien que toutes les forces de l'Aſie ne tiendroient jamais contre les plus braves hommes & le plus grand Capitaine de la Gréce, & que toute la puiſſance du Roi de Perſe courroit riſque d'être renverſée, s'il n'employoit d'autres moiens pour rendre inutiles tous les deſſeins d'un tel ennemi, & lui faire tout abandonner, pour courir au plus preſſé. Quelle fut donc cette ruſe de politique que Conon propoſa au grand Roi? La plus efficace qu'on puiſſe imaginer: il lui conſeilla de faire paſſer de bonnes ſommes d'argent dans la Gréce, & de les diſtribuer abondamment aux Orateurs, qui ne manqueroient pas de ſe tourner de ſon côté, & d'exciter les peuples chacun dans ſa ville contre les Lacédémoniens. Cette diverſion de piſtoles fit infiniment plus d'effet qu'une armée de cent mille hommes; elle en fit un tel & ſi prompt, qu'en peu de tems toute la Gréce ſe ſouleva contre eux, & forma une ligue ſi formidable, appuiée ſans doute ſur l'or des Perſes, qu'Agéſilas fut inceſſamment rappellé, &

deux

deux choſes que nous avons rapportées les premiéres, ont été les cauſes de la guerre contre les Perſes, que la derniére n'en a été que le prétexte, & qu'enfin le commencement ç'a été l'irruption d'Alexandre dans l'Aſie.

Il eſt clair encore qu'il n'y a point d'autre cauſe de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci croiant que les Romains, enflez du ſuccès qu'avoit eu la guerre contre Philippe, les mépriſoient, comme j'ai dit plus haut, non ſoulement appellérent à leur ſecours Antiochus, mais la colére les emporta juſqu'à prendre la réſolution de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour ſe venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'eſt à quoi ils exhortoient & animoient ſans raiſon toutes les villes, les parcourant avec Antiochus l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la décente d'Antiochus à Démétriade.

obligé d'abandonner l'Aſie qu'il alloit ſubjuguer, pour ne ſonger qu'à défendre les Etats de Lacédémone, beaucoup moins conſidérables que l'un des parcs du Roi de Perſe.

Philippe, pére d'Alexandre, voioit aſſez que l'expéditioo de l'Aſie n'étoit pas une entrepriſe fort difficile: il n'avoit rien à craindre des Grecs, dont il s'étoit concilié la faveur. Il n'avoit pas non plus beſoin que l'on emploiât contre lui les mêmes machioes qui chaſſérent Agéſilas de l'Aſie. Il étoit maître abſolu de la Gréce, il s'y étoit ſi bien cramponné, & l'avoit tellement bridée par de bonnes forteresſes, que toute l'éloquence des Orateurs & tout l'or de l'Aſie n'euſſent ſervi de rien. Il comparoit de l'autre part ſes rares talens pour la guerre, & la valeur de ſes troupes aguerries & formées de ſa main, avec l'état où il voioit le grand Roi, beaucoup de Généraux, & pas un ſeul capable de commander; des armées innombrables, & pas un ſoldat; des tréſors immenſes: mais avec tout l'or du monde, on ne formera pas d'excellens ſoldats & d'habiles Officiers. Il n'en falloit pas davantage pour exciter l'ambition d'un grand Capitaine, & pour regarder la conquête de l'Aſie comme une entrepriſe fort peu difficile. *Il prit enfin ſon eſſor*, dit mon Auteur, *conçut le deſſein de porter la guerre chez les Perſes, & diſpoſa tout pour cette expédition, ſous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçûes. Il eſt donc hors de doute que les deux choſes que nous avons rapportées les premiéres, ont été les cauſes de la guerre contre les Perſes, & que la derniére n'en a été que le prétexte.*

Philippe n'eût pas moins réuſſi qu'Alexandre, qui hérita de ſes talens & du déſir de cette expéditioo, qu'il regardoit avec raiſon comme un choſe faite, mais non pas ſi aſſûrément après le paſſage du Granique, qu'après la mort de Memnon, le ſeul Capitaine du Roi de Perſe capable de tenir bon contre Alexandre, & de le renvoier au plutôt dans la Gréce. Si Darius, ſans croire ſes Courtiſans lâches, efféminez, & jaloux de la gloire de cet étranger, eût daigné ſe livrer aux ſages conſeils de ce grand homme, ſon deſſein étoit de porter la guerre dans la Macédoine, pendant que les Macédoniens la faiſoient à ſon Maître dans l'Aſie. Il avoit fort bien débuté pour cette entrepriſe, & avoit déja commencé de nouer des intelligences avec les Grecs: il eût ſans doute chaſſé Alexandre de l'Aſie par ſon eſprit, par ſa valeur & par l'or de ſon Maître ſemé dans la Gréce, ſuivi d'une bonne armée; mais ſa mort fit que les choſes allérent à rien. Pour revenir à Alexandre, il ne ſe croioit pas moins excellent Chef de guerre qu'Agéſilas, & l'on peut bien avancer hardi-

Je me ſuis arrêté longtems ſur cette diſtinction, non que j'euſſe en vûe de cenſurer les Hiſtoriens ; mais parce que l'inſtruction des Lecteurs le demandoit. Car de quelle utilité eſt pour les malades un Médecin qui ne ſçait pas les cauſes des maladies ? Que peut-on attendre d'un Miniſtre d'Etat, qui ne connoît ni la raiſon ni l'origine des affaires qui arrivent dans un Roiaume ? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais des remédes convenables, il n'eſt pas non plus poſſible que l'autre, ſans la connoiſſance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'eſt pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de ſoin que les cauſes des événemens. Car ſouvent une bagatelle, un rien donne lieu à des affaires très-conſidérables, & en toute matiére on ne remédie à rien plus aiſément que les ſoldats Macédoniens valoient bien ceux de Lacedémone, s'ils ne les ſurpaſſoient pas.

Tite-Live dit une choſe que je ne trouve pas dans Polybe, touchaot la guerre qu'Antiochus déclara aux Romains, qui me paroît fort ſenſée. Il prit pour prétexte l'aſſaſſinat de Brachille, & quelques autres raiſons juſtificatives ; mais le véritable étoit le relâchement de la diſcipline des Romains, dont il étoit très-bieo informé. Il fooda toutes ſes eſpérances ſur ce relâchement : je n'en vois point de mieux fondées. Un Prince ambitieux, qui cherche à s'agrandir aux dépeos de ſes voiſins, doit choiſir ces tems de relâchement & d'oubli des loix miliraires pour leur faire la guerre. Belle leçon pour les Princes & pour leurs Miniſtres, qui les négligeot & qui ne les maintienneot pas en vigueur !

Le feu Roi ne manquoit pas de raiſons juſtificatives lorſqu'il attaqua la Hollande en 1672. mais ce o'étoit pas aſſez, il falloit être aſſûré de la facilité d'une ſi grande entrepriſe pour l'expédier en peu de tems, & o'avoir pas toutes les forces des Princes de l'Europe ſur les bras : car l'oppreſſion de cette République, alors plus redoutable par ſes richeſſes qu'elle ne l'étoit par ſes forces de terre, qu'elle avoit négligées, les intéreſſoit tous généralement ; ils voloient bien qu'en laiſſant la Hollande en proie, ils perdroient le moien de ſe ſauver eux-mêmes : car il étoit aiſé enſuite de cette conquête de cooquerir tout le reſte de la Flandre. Si ce grand Prince n'eût pas préféré les conſeils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, qui en ſçavoieot plus que lui, & qui propoſoient de faire raſer toutes les places fortes des Hollandois dont oous nous érions rendus les maîtres, & de oe garder que celles qui leur ſervoient de frontiére du côté de l'Allemagne, je oe ſçai ſi l'Empereur & les autres Puiſſances de l'Europe euſſent oſé remuer. Le Roi n'igooroit pas, lorſqu'il eotreprit cette guerre, que les Hollandois s'étoient endormis ſur leurs coffres forts, fiers de les voir tout pleins, comme s'il n'y avoit qu'à les ouvrir pour en voir ſortir des ſoldats aguerris, des Officiers habiles & expérimentez ; il n'en ſortit pas un ſeul de ceux qu'ils avoient conſervez qui oſât paroître devant l'ennemi, taot ils furent malheureux, négligens & mal informez des deſſeins d'un grand Roi contre uoe République qui parloit haut ſans être armée : preuve évideore que l'argeot o'eſt le nerf de la gueire, qu'autant qu'on ſçait s'en ſervir pour avoir du fer, & du meilleur. Si cette République ne croula pas entiérement, à quoi tint-il ? Un ſeul bon conſeil, que le Roi rejetta pour en écouter un autre qui ne valut jamais rien, fut le ſalut de cette République, & une leçon aux Princes guerriers de s'arrêter plutôt aux avis des geos habiles & expérimentez dans la ſcience de la guerre, qu'aux auttes d'une profeſſion toute différente, avec tout leur bel eſprit & leurs ceonoiſſances dans la ſcience du gouvernement.

ment qu'aux premiers mouvemens & aux premiéres penſées.

Réfutation de Fabius.

Selon Fabius, Hiſtorien Romain, ce fut l'avarice & l'ambition déméſurée d'Aſdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cauſe de la ſeconde guerre Punique : que ce Général s'étant acquis une domination fort étendue en Eſpagne, ſe mit en tête, à ſon retour dans l'Afrique, d'abolir les loix de ſa République, & de l'ériger en Monarchie ; que les principaux Magiſtrats, s'étant apperçûs de ſon deſſein, s'y étoient unanimement oppoſez : qu'Aſdrubal alors ſortit d'Afrique, & que de retour en Eſpagne, il la gouverna à ſa fantaiſie, ſans aucun égard pour le Sénat de Carthage ; qu'Annibal, qui dès l'enfance étoit entré dans les vûes de ſon oncle, & qui avoit tâché de le ſuivre, garda la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Eſpagne ; que ce fut pour ſe conformer à ces vûes d'Aſdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un ſeul, du moins entre les plus diſtinguez, qui approuvât ce qu'Annibal avoit fait à l'égard de Sagonte. Il ajoute, qu'après la priſe de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le deſſein ou de ſe faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais que l'on demande à cet Hiſtorien pourquoi, ſuppoſé que l'entrepriſe d'Annibal eût déplû aux Carthaginois, cette République n'a pas ſaiſi une occaſion ſi favorable de ſe délivrer de la guerre qui la menaçoit : que pouvoient faire les Carthaginois de plus juſte & de plus avantageux, que de ſe rendre à ce que les Romains demandoient d'eux ? En abandonnant l'auteur des injuſtices faites aux Sagontins, ils ſe ſeroient défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur Etat, ils auroient aſſuré la tranquillité à leur patrie, ils auroient étouffé le feu de la guerre, & pour ſe vanger il ne leur en auroit coûté qu'un Sénatuſconſulte : que l'on faſſe, dis-je, cette queſtion à notre Hiſtorien, il eſt clair qu'il n'aura rien à répondre : puiſque les Carthaginois ont été ſi éloignez d'une ſi ſage conduite, qu'après avoir fait la guerre ſous les ordres d'Annibal pendant dix-ſept ans de ſuite, ils ne la finirent que lorſqu'il n'y eut plus rien à eſpérer, & qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de ſa perte.

Au reſte ſi j'ai fait ici mention de Fabius & de ſon Hiſtoire,

ce n'eſt pas de peur que la vraiſemblance qu'il jette ſur ce qu'il dit n'en impoſe à ſes Lecteurs : car il n'y en a point, de Lecteurs, qui, ſans qu'on l'avertiſſe, ne puiſſe voir par lui-même combien cet Hiſtorien eſt peu judicieux : mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ſes Livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, & d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte. Car on voit des gens, qui faiſant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, & ſe laiſſant prévenir par ce préjugé qu'il étoit contemporain & Sénateur, dès-là ſe perſuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit pas tout-à-fait mépriſer ſon autorité, mais que ſeule elle n'eſt pas ſuffiſante, & qu'il faut conſidérer les choſes mêmes qu'il écrit, pour juger enſuite ſi on doit le croire ou non. Je reviens à mon ſujet.

CHAPITRE III.

Premiére cauſe de la ſeconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : ſeconde cauſe, la nouvelle exaction des Romains ſur les Carthaginois : troiſiéme cauſe, la conquête de l'Eſpagne par Amilcar.

JE crois donc qu'entre les cauſes pour leſquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la premiére eſt le reſſentiment d'Amilcar ſurnommé Barças, & pere d'Annibal. Car quoiqu'il eût été défait en Sicile, ſon courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avoit commandées à Eryce étoient encore entiéres, & dans les mêmes ſentimens que leur Chef. Si cédant aux tems il avoit fait la paix après la bataille qu'avoient perdue ſur mer les Carthaginois, ſon indignation reſtoit toujours la même, & n'attendoit que le moment d'éclater. Il auroit même pris les armes auſſitôt après, ſans la guerre que les Carthaginois eurent à ſoutenir contre les ſoldats mercénaires. Mais il fallut d'abord penſer à cette révolte, & s'en occuper tout entier. Ces troubles appaiſez, les Romains étant venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'héſitérent pas de ſe mettre en défenſe, ſe perſuadant qu'aiant la juſtice de leur côté, ils ne manqueroient pas d'avoir le deſſus, comme j'ai dit dans les Livres précédens.

Digitized by Google

& ſans leſquels on ne pourroit comprendre ni ce que je dis ici, ni ce que je dois dire dans la ſuite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égard à cette juſtice, ils furent obligez de s'accommoder aux conjonctures. Accablez & n'aiant plus de reſſource, ils conſentirent pour vivre en paix, de vuider la Sardaigne, & d'ajouter au tribut, qu'ils paioient déja, douze cens talens.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la ſeconde cauſe de la guerre qui l'a ſuivie. Car Amilcar, animé par ſa propre indignation & par celle que ſes Citoiens en avoient conçûe, n'eut pas plutôt affermi la tranquillité de ſa patrie par la défaite des révoltez, qu'il tourna toutes ſes penſées vers l'Eſpagne, s'imaginant bien qu'elle ſeroit pour lui d'un puiſſant ſecours dans la guerre qu'il méditoit contre les Romains.

Les grands progrès qu'il fit dans ce vaſte païs, doivent être regardez comme la troiſiéme cauſe de la ſeconde guerre Punique : les Carthaginois ne s'y engagérent, que parce qu'avec les ſecours des troupes Eſpagnoles ils crurent avoir de quoi faire tête aux Romains.

Quoiqu'Amilcar ſoit mort dix ans auparavant que cette guerre commençât, il eſt cependant aiſé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raiſons ſans nombre dont on pourroit ſe ſervir pour cela, je n'en apporterai qu'une qui mettra la choſe en évidence. Après qu'Annibal eut été vaincu par les Romains, & qu'il fut ſorti de ſa patrie pour s'aller refugier chez Antiochus, les Romains ſçachant ce que méditoient contre eux les Etoliens, envoiérent des Ambaſſadeurs chez ce Prince dans le deſſein de le ſonder, & de voir quelles pourroient être ſes vûes. Les Ambaſſadeurs aiant découvert qu'il prêtoit l'oreille aux propoſitions des Etoliens, & qu'il n'épioit que l'occaſion de ſe déclarer contre les Romains, tâchérent de lui rendre Annibal ſuſpect, & pour cela lui firent aſſidument leur cour. La choſe réuſſit ſelon leurs ſouhaits. Antiochus continua de ſe défier d'Annibal, & ſes ſoupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occaſion ſe préſenta de s'éclaircir l'un l'autre ſur cette défiance. Annibal ſe défendit du mieux qu'il put. Mais voyant que ſes raiſons ne ſatisfaiſoient pas Antiochus, il lui tint enfin ce diſcours : Quand mon pere ſe diſpoſa à entrer dans l'Eſpagne avec une armée, je n'avois alors que neuf ans : j'étois auprès

de l'Autel pendant qu'il ſacrifioit à Jupiter ; après les libations & les autres cérémonies preſcrites, Amilcar aiant fait retirer tous les Miniſtres du Sacrifice, il me fit approcher, & me demanda en me careſſant ſi je n'avois pas envie de le ſuivre à l'armée : je répondis avec cette vivacité qui convenoit à mon âge, non ſeulement que je ne demandois pas mieux, mais que je le priois inſtamment de me le permettre ; là-deſſus il me prit la main, me conduiſit à l'Autel, & m'ordonna de jurer, ſur les victimes, que jamais je ne ſerois ami des Romains ; jugez par là quelles ſont mes diſpoſitions ; quand il ne s'agira que de ſuſciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter ſur moi comme ſur un homme qui vous ſera ſincérement dévoué : quand vous penſerez à vous accommoder & à faire la paix avec eux, n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi, mais défiez-vous & tenez-vous ſur vos gardes, je ferai certainement tout ce qui ſera en moi pour traverſer vos deſſeins. Ce diſcours, qui paroiſſoit ſincére & partir du cœur, diſſipa tous les ſoupçons qu'Antiochus avoit auparavant conçûs contre la fidélité d'Annibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Amilcar & de tout le projet qu'il avoit formé contre les Romains, eſt précis & ſans replique. Mais cette haine paroît encore plus dans ce qu'il fit enſuite. Car il leur ſuſcita deux ennemis, Aſdrubal ſon gendre & Annibal ſon fils, qui étoient tels, qu'après cela il ne pouvoit rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portoit. Aſdrubal mourut avant que de pouvoir faire éclore ſon deſſein : mais Annibal trouva dans la ſuite l'occaſion de ſe livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avoit héritée de ſon pere contre les Romains. De-là ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puiſſances à traiter de paix ou à faire alliance avec eux. Si ce n'eſt que pour céder au tems, on doit ſe tenir ſur la réſerve, & avoir toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches : mais ſi leur ſoumiſſion eſt ſincére, on peut en diſpoſer comme de ſes ſujets & de ſes amis, & demander d'elles avec confiance tout le ſervice qu'elles ſont capables de rendre. Telles ſont donc les cauſes de la guerre d'Annibal. En voici les commencemens.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Annibal eſt nommé Général des armées, ſes conquêtes dans l'Eſpagne. Il ſe brouille avec les Romains ſur un mauvais prétexte. Priſe de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains ſur Démétrius.

LEs Carthaginois étoient fort ſenſibles à la perte qu'ils avoient faite de la Sicile : mais ils avoient encore plus de peine à ſupporter celle de la Sardaigne, & l'augmentation du tribut qu'on leur avoit impoſé. C'eſt pour cela qu'après s'être ſoumis la plus grande partie de l'Eſpagne, tout ce qui leur étoit rapporté contre les Romains, étoit toujours bien reçû. Lorſqu'ils eurent appris la mort d'Aſdrubal, qu'ils avoient fait Gouverneur d'Eſpagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent à lui nommer un ſucceſſeur, qu'ils ſçûſſent de quel côté pancheroient les troupes; & dès que la nouvelle fut venue qu'elles s'étoient choiſi pour Chef Annibal d'un conſentement unanime, auſſitôt le peuple s'étant aſſemblé, on confirma l'élection, & l'on donna à Annibal le commandement de l'armée. Elevé à cette dignité, il penſa d'abord à ſe ſoumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, & en fit le ſiége avec tant de vigueur & d'impétuoſité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Ils les vendit enſuite à prix d'argent, & s'étant ainſi amaſſé de grandes richeſſes, il vint prendre ſon quartier d'hiver à Carthagéne. Généreux à l'égard de ceux qui ſervoient ſous lui, paiant libéralement les ſoldats, & leur promettant des gratifications, il ſe gagna les cœurs, & donna de grandes eſpérances aux troupes. L'Eté venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui étoit grande, bien peuplée, & défendue par des habitans d'une extrême valeur, lui donna beaucoup de peine, mais enfin il l'emporta. Il courut grand riſque en revenant. Les Carpéſiens, nation la plus puiſſante du païs, avoient pris les armes : & les peuples voiſins, ſoulevez par ceux des Olcades & des Salmantiquois qui s'étoient ſauvez par la fuite, étoient

accourus à leurs ſecours Si Annibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, ſa défaite étoit immanquable. Mais il eut la prudence de ſe retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, & de ſe réduire à diſputer aux ennemis le paſſage de ce fleuve. Cette conduite lui réuſſit. Les Barbares s'efforcérent de paſſer la riviére par pluſieurs endroits: mais la plûpart, à la décente, furent écraſez par les quarante éléphans qui marchoient le long des bords. Dans la riviére même il y en eut beaucoup qui périrent ſous les pieds de la cavalerie, qui rompoit plus aiſément le cours de l'eau, & du haut de ſes chevaux combatoit avec avantage contre de l'infanterie. Enfin Annibal paſſa lui-même le fleuve, & fondant ſur ces Barbares, il en jetta ſur le champ de bataille plus de quarante mille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, qu'il n'y reſta perſonne, hors les Sagontins, qui oſât faire mine de réſiſter aux Carthaginois. Annibal ſe donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidéle aux avis d'Amilcar ſon pére, il ne vouloit pas ſe brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paiſible poſſeſſeur du reſte de l'Eſpagne. Pendant ce tems-là les Sagontins craignant pour eux, & prévoiant le malheur qui devoit leur arriver, envoioient à Rome courriers ſur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faiſoient les Carthaginois. On fut longtems à Rome ſans faire grande attention à ces progrès: mais alors on fit partir des Ambaſſadeurs pour s'éclaircir de la vérité des choſes.

Annibal après avoir pouſſé ſes conquêtes juſqu'où il s'étoit propoſé, revint mettre ſon armée en quartiers d'hiver à Carthagéne, qui étoit comme la ville capitale de la nation, & comme le palais de cette partie de l'Eſpagne qui obéiſſoit aux Carthaginois. Là il rencontra les Ambaſſadeurs Romains, & leur donna audience: ceux-ci prenant les Dieux à témoins, lui recommandérent de ne pas toucher à Sagonte, qui étoit ſous leur protection, & de demeurer exactement en-deçà de l'Ebre, ſelon le Traité fait avec Aſdrubal. Annibal, jeune alors, & paſſionné pour la guerre, heureux dans ſes projets, & animé depuis longtems contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une ſédition s'étoit depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avoient pris les Romains pour arbitres, & que ces

Romains

Romains avoient injuſtement condamné à mort quelques-uns des Magiſtrats ; qu'il ne laiſſeroit pas cette injuſtice impunie ; que de tout tems la coutume des Carthaginois avoit été de prendre la défenſe de ceux qui étoient injuſtement perſécutez. Et en même tems il dépêchoit au Sénat de Carthage pour ſçavoir comment il en agiroit avec les Sagontins, qui fiers de l'alliance des Romains, en uſoient mal avec quelques-uns des ſujets de la République. En un mot il ne raiſonnoit pas, il n'écoutoit que la colére & l'emportement dont il étoit aveuglé. Au lieu des vraies raiſons qui le faiſoient agir, il ſe jettoit ſur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, peu touchez de l'honnête, ne ſuivent que les paſſions dont ils ſe ſont laiſſez prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire, qu'il falloit que les Romains rendiſſent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeaſſent du tribut qu'ils leur avoient injuſtement impoſé, dans les tems malheureux, où ceux-ci avoient été chaſſez de cette Iſle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition ! Il lui eſt arrivé de là que pour avoir caché la vraie raiſon qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a paſſé pour avoir commencé la guerre non ſeulement contre le bon ſens, (a) mais encore contre toutes les regles de la juſtice.

(a) *Il a paſſé pour avoir commencé la guerre non ſeulement contre le bon ſens, mais encore contre toutes les regles de la juſtice.*] Les Romains étoient auſſi peu, & peut-être moins ſcrupuleux à violer les Traitez de paix les plus ſolemnels que ne l'étoient les Carthaginois. Je prie mes Lecteurs de ſe ſouvenir de ce que j'ai dit dans mon ſecond Tome, encore n'ai-je pas approfondi cette matiére autant qu'elle le mérite à l'égard des premiers, qui ne le cédoient guéres, ou qui ſurpaſſoient même les derniers en matiére de fourberie, de mauvaiſe foi & de perfidie dans leur politique & dans les Traitez faits avec leurs voiſins. On a eu tort de croire que cette guerre d'Annibal étoit injuſte, & une infraction formelle du Traité de paix. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les raiſons que le Général Carthaginois allégue aux Ambaſſadeurs Romains pour juſtifier ſa guerre contre les Sagontins, on conviendra de la juſtice de cette guerre. Annibal ſe plaint aux Ambaſſadeurs, & leur fait voir qu'il eſt en droit de faire la guerre à Sagonte ; qu'il ne fait rien au préjudice du Traité en vengeant les injures reçûes ; il leur en fait l'énumération : on ne voit pas que ces Ambaſſadeurs les traitent d'imaginaires. Il eſt aſſez ordinaire à des alliez qui ſe ſentent ſoutenus d'une puiſſance redoutable, de peu ménager & d'uſer de violence envers ceux d'une autre plus foible, moins à craindre, & moins en état d'en tirer raiſon par les armes, pour venger les outrages des amis du plus fort. Ces plaintes d'Annibal ſont fort aiſées à perſuader.

» C'eſt une queſtion, *dit un Auteur* » *célébre*, de ſçavoir, ſi le nom d'alliez » ne comprend que ceux qui le ſont effectivement, lorſqu'on traite enſemble ; » ou s'il comprend auſſi ceux qui le deviennent après le Traité conclu, tel » qu'étoit le Traité entre le peuple Romain & les Carthaginois après la guerre » de Sicile, par lequel il étoit porté, que » les alliez des deux peuples ne pourroient être attaquez par l'une ni par

Les Ambaſſadeurs ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile à Carthage, dans le deſſein de demander aux Carthaginois, comme ils avoient fait à Annibal, l'obſervation du Traité conclu avec ſon oncle. Mais ils ne penſoient pas qu'en cas que ce Traité fût violé, la guerre dût ſe faire dans l'Italie, ils croioient plutôt que ce

» l'autre des deux parties.

» Les Romains en inféroient, qu'encore que ce Traité fait avec Aſdrubal » pour ne point paſſer l'Ebre, ne pût pas » leur ſervir de prétexte pour rompre, » parce que les Carthaginois ne l'avoient » pas ratifié, ils avoient néanmoins droit » de leur déclarer la guerre, en cas qu'ils » avouaſſent le ſiége qu'Annibal avoit mis » devant Sagonte; ils prétendent que cet » aveu fut une infraction du Traité: par » cette raiſon, que depuis qu'il avoit été » conclu, les Romains avoient fait alliance avec les Sagontins. Tite-Live » en rapporte les raiſons, que nous n'allégueron pas, puiſqu'il a copié Polybe » tout entier en cet endroit-là comme en » bien d'autres.

» Que dirons-nous à tout cela? Il n'y » a point de doute que le mot d'*alliez* » ne puiſſe recevoir, ſans préjudice du » bon langage, un ſens précis & étroit, » qui ne ſignifie que ceux qui étoient du » tems du Traité d'alliance, & qu'il n'en » puiſſe recevoir auſſi un plus ample & » plus étendu, qui comprenne ceux qui » viendroient après. Il faut donc ſçavoir » par les regles, que nous avons données » plus haut, quelle ſignification eſt la » meilleure. Or ſelon ces mêmes regles, » nous diſons que les alliez à venir ne ſont » point compris dans la clauſe du Traité: » car il s'agit de rompre ici d'une part une » alliance, ce qui eſt une matiére odieuſe; » & il s'agit de l'autre d'ôter aux Carthaginois la liberté de tirer par les armes raiſon de ceux dont ils croient avoir » reçû injure: ce qui eſt contre la liberté » naturelle, dont il ne faut pas croire témérairement ou ſans raiſon qu'un peuple ſe ſoit dépouillé.

» Quoi donc! eſt-ce qu'il n'étoit pas » permis aux Romains de faire alliance » avec les Sagontins, ou de prendre leur » défenſe après l'avoir faite? Oui ſans » doute il leur étoit permis; mais ce n'étoit pas en conſéquence de ce Traité de » paix conclu avec les Carthaginois, c'étoit en vertu du droit naturel, auquel » on n'avoit point dérogé par ce Traité: » en ſorte que les Sagontins étoient à l'égard des uns & des autres, comme s'il » n'y eût eu rien de ſtipulé en faveur des » alliez; & cela étant, les Carthaginois » d'une part ne faiſoient rien au préjudice » du Traité, de prendre les armes contre » les Sagontins. C'eſt la même choſe que » du tems de Pyrrhus, lorſqu'il fut accordé entre les Carthaginois & les Romains, que ſi l'un ou l'autre de ces peuples faiſoit alliance avec Pyrrhus, cette » alliance n'empêcheroit pas la liberté d'aſſiſter celui que Pyrrhus attaqueroit.

» Je ne dis pas que la guerre eût pû » être juſte des deux côtez; mais je dis » qu'elle n'étoit pas un violement du Traité de paix. Ainſi que Polybe diſtingue » ſur le différend concernant le ſecours » que les Romains avoient envoié aux Mamertins, il diſtingue ſi cela étoit juſte, » & ſi cela étoit permis par le Traité.

» C'eſt auſſi ce que ceux de Corcyre » ou Corfou dans Thucydide alléguent, » pour perſuader les Athéniens de les aſſiſter contre les Lacédémoniens, leur » diſant qu'ils avoient toute liberté d'envoier du ſecours à Corcyre, ſans craindre de bleſſer le Traité qu'eux Athéniens avoient fait avec les Lacédémoniens, puiſqu'il étoit permis par ce » Traité de faire de nouveaux alliez. Auſſi » ce fut le parti que les Athéniens prirent » après un autre fait: car pour ne pas » violer le Traité qu'ils avoient avec les » Corinthiens, ils donnérent ordre à leurs » troupes de ne venir aux mains avec eux, » qu'en cas qu'ils ſe miſſent en état de » faire décente à Corcyre, pour l'attaquer, ou en quelque autre terre de la » juriſdiction des Corcyriens.

Je n'ai que faire de chercher les véritables intentions d'Annibal dans cette guerre contre Sagonte, mais ſeulement la cauſe publique, qui étoit la vengeance des injures faites aux Carthaginois ou à leurs alliez. Les Romains prétendoient-ils qu'ils

Digitized by Google

ſeroit en Eſpagne, & que Sagonte en ſeroit le théatre. Le Sénat Romain, qui ſe flattoit de la même eſpérance, prévoiant que cette guerre ſeroit importante, de longue durée, & fort éloignée de la partie, crut qu'avant toutes choſes il falloit mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Car Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avoit

ſe dépouillaſſent de ce droit, puiſqu'on leur laiſſoit celui de les défendre? L'on peut dire en rigueur que cette guerre étoit également juſte des deux côtez : car *il n'eſt pas en effet incompatible*, dit Grotius, *ni contraire à un Traité de paix, que les uns défendent & que les autres attaquent, la paix demeurant pour tout le reſte en ſon entier.* Il cite Juſtin, qui parlant de cette guerre de Corcyre : *ils rompoient*, dit-il, *pour les intérêts de leurs alliez, la trêve qu'il avoient faite en leur propre nom, croiant que c'étoit être moins parjure de s'attaquer en donnant ſecours aux autres, que de ſe faire eux-mêmes une guerre ouverte.*

Si Polybe, prévenu en faveur des Romains, avoit été plus équitable, il n'eût jamais avancé que cette guerre d'Annibal étoit inique & injuſte, & contraire à la foi des Traitez. *Combien n'eût-il pas mieux fait de dire*, dit-il, *qu'il falloit que les Romains rendiſſent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeaſſent du tribut qu'ils leur avoient injuſtement impoſé dans les tems malheureux où ceux-ci avoient été chaſſez de cette Iſle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition! Il lui eſt arrivé de là que pour avoir caché la vraie raiſon qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a paſſé pour avoir commencé la guerre non ſeulement contre le bon ſens, mais encore contre toutes les régles de la juſtice.* Encore une fois, mon Auteur, prévenu injuſtement en faveur des Romains, mérite d'être relevé. Les Carthaginois paroiſſent dans cette guerre plus honnêtes gens & de meilleure foi que ces Romains, dont on vante ſi fort la droiture & l'équité, & cela paroît évidemment dans tous les Traitez qu'ils ont conclus avec eux. Ils les exécutérent tous ponctuellement, & ceux-ci ne ſe firent jamais conſcience de les tompre, de les enfraindre, & d'en éluder groſſiérement l'obſervation, lorſque leurs intérêts l'exigeoient. Suffit-il de dire qu'ils ont attaqué les Sagontins ſous de faux prétextes & des plaintes imaginaires, ſans faire voir par des raiſons évidentes que ces plaintes ſont injuſtes & mal fondées? Les Ambaſſadeurs ſe récrient-ils là-deſſus? Cela ne ſe voit point : ils paſſent de là à Carthage, après avoir ſi mal négocié en Eſpagne. Ils demandent en plein Sénat qu'on leur livre Annibal, avec beaucoup moins d'équité & de juſtice qu'en fit paroître Philippe en exigeant des Athéniens qu'on lui livrât Démoſthéne.

Annibal n'avoit que faire de prendre pour prétexte de la guerre l'indigne & injuſte uſurpation de la Sardaigne ſur les Carthaginois, & les ſommes exorbitantes qu'ils leur firent payer dans le tems que leurs affaires étoient réduites à un tel point d'extrémité, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir deux guerres tout à la fois : ce qui les obligea de conſentir à des conditions ignominieuſes, telles qu'il plût aux Romains de leur impoſer. En prenant le prétexte de l'injuſtice de la guerre de Sardaigne, celle de Sagonte eût été peu honnête, & viſiblement ils euſſent été coupables d'une extréme déloiauté, s'ils n'euſſent eu d'autres raiſons perſuaſives & juſtificatives que celles que mon Auteur auroit jugé plus à propos qu'ils alléguaſſent, ç'eût été s'accommoder aux maximes très-corrompues de la politique Romaine.

Je ſuis bien perſuadé que les Carthaginois avoient en vûe & ſur le cœur l'uſurpation de la Sardaigne, & une paix tout-à-fait honteuſe & préjudiciable, que la néceſſité ſeule avoit extorquée, & qu'ils ſe virent obligez d'accepter pour ſe garantir de leur ruine entiére. Ils connoiſſoient trop bien les Romains, dont on pouvoit dire ce qu'on diſoit des Athéniens, qu'ils étoient nez pour n'être jamais en repos, & pour n'y pas laiſſer les autres. Avec de telles gens les Carthaginois pouvoient raiſonnablement eſpérer de trouver les occaſions de ſe relever, le tems & les conjonc-

reçûes des Romains, & paſſant même juſqu'à les mépriſer, parce qu'il avoit vû la fraieur où les avoient jettez les Gaulois, & qu'il voioit celle où les jettoient actuellement les Carthaginois, eſpérant d'ailleurs beaucoup des Rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléoméne s'étoient joints à Antigonus, s'aviſa vers ce tems-là de ravager & de renverſer

tures ne les aménent que de reſte, & il eſt permis de les attendre, de les ſouhaiter & de les ſaiſir, lorſqu'on ſe voit en état de venger des offenſes ſi affreuſes & ſi iniques. Les Sagontins leur fourniſſent le prétexte, ſans qu'on pût les accuſer d'avoir enfraint les articles d'une paix honteuſe & forcée, lorſqu'ils ſe trouvent en poſture d'en réparer la honte & la perte. On ne peut lire cette guerre des Romains pour la Sardaigne, & le tribut tyrannique que la force extorque, ſans une extréme indignation. On ne peut non plus, ſans un ſecret dépit, réfléchir ſur les triſtes & malheureuſes infortunes des Sagontins, que les Romains voient périr pour leur avoir été trop fidéles, ſans leur donner le moindre ſecours, & ſans ſe remuer de leur place; non pas tant par impuiſſance & par manque de tems & de forces, que par une inſenſibilité & une négligence tout-à-fait honteuſe à ſecourir & à protéger des alliez, dont la perte pouvoit avoir des ſuites terribles. Elle en eut en effet, & l'on peut dire que l'abandon des Sagontins & la deſtruction de leur ville, précipitérent la République de Rome dans un abîme de malheurs qui l'ébranlérent juſqu'aux fondemens. Cette action eſt à peine concevable, elle eſt lâche, infame, & digne du dernier mépris. Diſons hardiment que la fin de cette guerre, ſi heureuſe & ſi glorieuſe aux Romains, ne lavera jamais la honte & l'infamie du commencement.

Qu'on réfléchiſſe ſur la conduite des Romains dés le tems que Sagonte fut menacée & que ſa ruine fut réſolue, rien de plus pitoiable que cette conduite. On ne vit jamais moins de politique, moins de prévoiance, moins de prudence & de régularité que dans tout ce qu'ils firent. S'ils euſſent connu leurs véritables intérêts & leurs forces, Annibal perdoit l'eſpérance de voir jamais l'Italie. Rome ne pouvoit ignorer un ſi grand deſſein. Il paroît aſſez par le narré de Polybe, & par Tite-Live, qu'Annibal ne faiſoit pas un grand miſtére de ce deſſein: car toute l'Eſpagne en étoit imbûe, & le Sénat de Rome en avoit reçû pluſieurs avis, & les avoit toujours négligez. Ce qui doit ſurprendre les moins pénétrans, c'eſt que parmi tant de têtes ſages il ne s'en ſoit pas trouvé une ſeule qui ait propoſé de jetter une puiſſante armée en Eſpagne, & d'en faire le théatre de la guerre. S'ils euſſent pris ce parti, tous les vaſtes deſſeins du Carthaginois s'évanouiſſoient comme une ombre. Sa guerre en Italie eût été auſſi imaginaire que la Croiſade du Capucin Joſeph. On lui eût donné tant d'affaires, & taillé tant de beſogne en Eſpagne, qu'il n'en fût jamais ſorti; mais ce ne fut pas là la moindre des bévûes énormes où Rome tomba. Nous les ferons voir en leur lieu.

Il me reſte encore à faire quelques réfléxions, que je crois neuves, eat j'ignore que qui que ce ſoit les ait jamais faites; tout n'eſt pas dit, il s'en faut bien, & je vais écrire ce que je crois n'avoir pas été remarqué. Je dirai donc que l'éloignement que les Romains firent paroître pour cette guerre, me ſurprend au dernier point. Ce n'étoit guéres leur coutume d'éviter ou d'éloigner les guerres, mais plutôt de les chercher & de les faire naître par toutes ſortes de moyens bons ou mauvais, & par toutes les regles de leur politique occulte, peu honnête & très-artificieuſe Dans cette guerre c'eſt toute autre choſe, ils dorment tranquillement ſur la foi de leur renommée & ſur la terreur de leur nom tandis que les autres veillent; ce n'eſt pourtant pas ſans être avertis des avantages & des progrès de leurs ennemis en Eſpagne, de l'oppreſſion des Sagontins, & de leur ruine prochaine. Ils écoutent toutes ces nouvelles, & ſe rendormene très-profondément. Leur politique fut toujours de prévenir l'agrandiſſement des Carthaginois, aujourd'hui ils attendent qu'ils ſoient agrandis, & que leur puiſſance ait augmenté au point qu'ils ſoient en état de les attaquer, pour venger l'uſurpation de la Sardaigne & les conditions honteuſes

les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, de paſſer avec cinquante frégates au-delà du Liſſe, contre la foi des Traitez, & de faire le dégât dans la plûpart des Iſles Cyclades. Ces deſordres attirérent l'attention des Romains, qui voioient la Maiſon Roiale de Macédoine dans un état floriſſant, & ils mirent tous leurs ſoins à pacifier & à s'aſſûrer les Provinces ſituées à l'Orient de l'Italie ; ils ſe perſuadoient qu'il ſeroit encore tèms de prévenir Annibal, lorſqu'ils auroient fait repentir les Illyriens de leur faute, & châtié l'ingratitude & la témérité de Demetrius. Ils ſe trompoient, Annibal les prévint, & ſe rendit maître de Sagonte. Ce qui fut cauſe que la guerre ne ſe fit pas en Eſpagne, mais aux portes de Rome & dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, ſuivant leur premier projet, envoiérent une armée en Illyrie ſous la conduite de L. Emilius, vers le Printems de la premiére année de la cent quarantiéme olympiade. Annibal alors ſortit de Carthagéne, & s'avança vers Sagonte. Cette ville eſt ſituée à ſept ſtades de la mer, ſur le pied de ces montagnes où ſe joignent les frontiéres de Cel-

attachées à un Traité de paix tyrannique qu'une triſte néceſſité extorqua dans l'extrémité de leurs affaires. Les Romains ſe réveillent enfin de leur profond aſſoupiſſement : ſeroit-ce pour marcher au ſecours de Sagonte, ou pour en empêcher le ſiége ? Non : le croira-t-on d'un peuple actif, qui croioit perdre beaucoup dans la paix & ſans la guerre ? Bien loin de la déſirer & de la faire, il a recours à la négociation. Ce peuple ſi haut & ſi fier, ne trouve pas qu'il lui ſoit honteux d'envoier des Ambaſſadeurs au Général de Carthage, pour écarter une guerre où leur honneur les oblige d'entrer. A-t on pris garde à une démarche ſi timide & ſi indigne ? Seroit-ce qu'ils craignoient la ſupériorité du génie, la hardieſſe détetminée & la grande habileté du Général Carthaginois ? Parlons ſincérement, ſes grandes qualitez & ſes actions extraordinaires faiſoient peur aux Romains, qui ſentoient aſſez leur indigence & leur diſette en matiére de pareils hommes : en un mot ils manquoient de Généraux capables de tenir tête contre Annibal, & leur Sénat n'étoit pas mieux fourni de gens capables de bons conſeils. Il paroît même auſſi que leur diſcipline militaire avoit été négligée. Le moien que cela n'arrive pas avec des Généraux malhabiles, ſans génie, ſans application, ſans aucune expérience, & par conſéquent d'une ignorance extréme : car la préſomption ne marche jamais ſans l'avoir pour compagne. Tout cela ſe remarque dans les Généraux qu'il plut au Sénat d'oppoſer à un Chef d'armée tel qu'Annibal, qui les joua d'une étrange ſorte. Il ne faut pas être ſurpris, après ce que je viens de dire, ſi les Romains parurent ſi circonſpects & ſi incertains dans le parti qu'ils avoient à prendre. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne ſe promettoient rien d'avantageux de cette guerre. Un Prince ſage & éclairé doit l'éloigner autant qu'il lui eſt poſſible, lorſqu'il ſe voit dépourvû de gens capables de la bien conduire : la négociation eſt le ſeul & l'unique moien, lorſqu'on s'y prend d'une maniére qu'on ne puiſſe ſoupçonner que l'on craint. Les Romains n'en uſérent pas ainſi, ils s'humiliérent juſques-là d'envoier des Ambaſſadeurs au Général Carthaginois, avec ordre de paſſer à Carthage. Mais leur négociation en Eſpagne & à Carthage aboutit à rien, elle fit voir leur foibleſſe dans toute ſon étendue, & ne leur apporta que de la honte & du deshonneur.

tibérie & d'Eſpagne, & qui s'étend juſqu'à la mer. C'eſt le païs le plus fertile de toute l'Eſpagne. Annibal vint camper devant cette ville, & en pouſſa le ſiége avec vigueur. Il prévoioit que de la priſe de cette ville il tireroit pour la ſuite tous ces avantages : que par là il ôteroit toute eſpérance aux Romains de faire la guerre dans l'Eſpagne ; qu'après avoir jetté l'épouvante dans les eſprits, ceux qu'il avoit déja ſubjuguez ſeroient plus dociles, & ceux qui ne dépendoient encore de perſonne, plus circonſpects ; que ne laiſſant pas d'ennemi derriére lui, ſa marche en ſeroit plus ſûre & plus tranquille ; qu'il amaſſeroit là de l'argent pour l'exécution de ſes deſſeins ; que le butin que les ſoldats en remporteroient les rendroit plus vifs & plus ardens à le ſuivre ; & qu'enfin avec les dépouilles qu'il envoieroit à Carthage, il ſe gagneroit la bienveillance des Citoiens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour venir heureuſement à bout de ſon ſiége. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, & ſe trouvoit à tous les travaux. Tantôt il exhortoit les ſoldats, tantôt il s'expoſoit aux dangers les plus évidens. Enfin après huit mois de ſoins & de peines, il emporta la ville d'aſſaut, & fit un butin prodigieux d'argent, de priſonniers & de meubles. L'argent, il le mit de côté pour ſervir à ſes deſſeins ; il diſtribua aux ſoldats, chacun ſelon ſon mérite, ce qu'il avoit fait de priſonniers, & envoia les meubles à Carthage. Le ſuccès répondit à tout ce qu'il avoit projetté. Les ſoldats devinrent plus hardis à s'expoſer ; les Carthaginois ſe rendirent avec plaiſir à tout ce qu'il demandoit d'eux, & avec l'argent, dont il s'étoit abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choſes qui lui réuſſirent.

Sur la nouvelle que les Romains ſe diſpoſoient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jetta dans Dimale une forte garniſon & toutes les munitions néceſſaires, il fit mourir dans les autres villes les Gouverneurs qui lui étoient oppoſez, mit en leur place des perſonnes de la fidélité deſquels il étoit ſûr, & choiſit entre ſes ſujets ſix mille des plus braves hommes pour garder Pharos. Le Conſul Romain arrive dans l'Illyrie, & parce que les ennemis comptoient beaucoup ſur la force de Dimale, qu'ils croioient imprenable, & ſur les proviſions qu'ils avoient faites pour la défendre, il réſolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce ſiége. Il

exhorte les Chefs chacun en particulier, & pouſſe les ouvrages par pluſieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au ſeptiéme jour la ville fut priſe d'aſſaut. Ç'en fut aſſez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent auſſitôt de toutes les villes ſe rendre aux Romains, & ſe mettre ſous leur protection. Le Conſul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, & auſſitôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius même. Mais aiant appris que la ville étoit forte, que la garniſon étoit nombreuſe & compoſée de ſoldats d'élite, & qu'elle avoit des vivres & des munitions en abondance, il craignit que le ſiége ne fût difficile & ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvéniens, il eut recours à un ſtratagême. Il prit terre pendant la nuit dans l'Iſle avec toute ſon armée. Il en poſta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts, & le jour venu il ſe remit ſur mer, & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaiſſeaux. Demetrius l'apperçut, & croiant ſe jouer d'une ſi petite armée, il marcha vers ce port pour s'oppoſer à la décente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains, que le combat s'échauffant, il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au ſecours. Enfin toutes ſe préſentérent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arrivérent dans ce moment. Entre la ville & le port il y a une hauteur eſcarpée. Ils s'en emparérent, & arrêtérent de là ceux qui de la ville venoient pour ſoutenir les combattans. Alors Demetrius ne ſongea plus à empêcher le débarquement; il aſſembla ſes troupes, les exhorta de faire leur devoir, & les mena à la hauteur dans le deſſein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchoient avec impétuoſité & en bon ordre, vinrent ſur eux, & les chargérent avec une vigueur étonnante. Pendant ce tems-là les Romains qui venoient de décendre à terre, donnoient auſſi par les derriéres. Les Illyriens envelopez de tous côtez, ſe virent dans un déſordre & une confuſion extrême. Enfin preſſez de front & en queuë, ils furent obligez de prendre la fuite. Quelques-uns ſe ſauvérent dans la ville, la plûpart ſe répandirent dans l'Iſle par des chemins écartez. Demetrius monta ſur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachez, & faiſant voile pendant la nuit, il arriva heureuſement chez Philippe, où il

Digitized by Google

paſſa le reſte de ſes jours. C'étoit un Prince hardi & brave; mais d'une bravoure brutale & ſans prudence. La fin de ſa vie ne démentit point ſon caractére. Il périt à Meſſéne, qu'il avoit entrepris de prendre du conſentement de Philippe, pour s'être expoſé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorſqu'il en ſera tems.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, & la raſa : puis s'étant rendu maître du reſte de l'Illyrie, & y aiant donné ſes ordres, l'Eté fini, il revint à Rome, & y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, & il reçut tous les applaudiſſemens, que méritoient la dextérité & le courage avec lequel il s'étoit conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V.

Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambaſſade des Romains à Carthage. Differens Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois.

LOrſque l'on apprit à Rome la priſe de Sagonte, on n'y délibéra point ſi l'on feroit la guerre aux Carthaginois. Quelques Hiſtoriens diſent que cela fut mis en délibération, & ils rapportent même les diſcours qui ſe tinrent pour & contre. Mais c'eſt la choſe du monde la moins vraiſemblable. Comment ſe ſeroit-il pû faire que les Romains, qui l'année précédente avoient déclaré la guerre aux Carthaginois, s'il leur arrivoit de mettre le pied ſur les terres des Sagontins, après la priſe de la ville même, doutaſſent, héſitaſſent un moment s'ils feroient la guerre, ou non ? Comment paſſer à ces Hiſtoriens ce qu'ils diſent, que les Sénateurs conſternez de cette nouvelle, menérent au Sénat des enfans de douze ans, & que ces enfans à qui l'on avoit fait part de tout ce qui s'y étoit paſſé, ne s'ouvrirent ni á leurs parens ni à leurs amis ſur le ſecret qui leur avoit été confié ? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on ajoute, ce qui eſt ridicule, que les Romains ont reçû de la fortune ce privilége, d'apporter la prudence en naiſſant. De pareilles Hiſtoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, ſi cependant on peut appeller Hiſtoires ce

ce que nous débitent là-deſſus Chéreas & Soſile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de Barbier, ou répétez d'après la plus vile populace.

Dès que l'on ſçut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoia ſur le champ deux Ambaſſadeurs à Carthage, avec ordre de propoſer deux choſes, dont l'une ne pouvoit être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte & à leur préjudice; & l'autre étoit, pour Rome & pour Carthage, le commencement d'une affaire très-embaraſſante & très-meurtriére. Car leurs inſtructions portoient, ou de demander qu'on leur livrât Annibal & ceux qui avoient part à ſes deſſeins, ou de dénoncer la guerre. Les Ambaſſadeurs arrivez à Carthage, déclarent en plein Sénat leurs intentions, les Carthaginois ne les entendent qu'avec horreur, & donnent au plus capable commiſſion de défendre la cauſe de la République. Celui-ci ne parla non plus du Traité fait avec Aſdrubal que ſi jamais il n'eût été fait, ou que s'il eût été fait ſans ordre du Sénat. Il juſtifia ſon ſilence ſur cet article, en diſant, que lorſque les Carthaginois n'avoient aucun égard pour le Traité d'Aſdrubal, ils ne faiſoient en cela que ſuivre l'exemple du peuple Romain, qui dans la guerre de Sicile caſſa un Traité fait par Lutatius, ſous prétexte qu'il avoit été conclu ſans ſon autorité. Les Carthaginois appuioient beaucoup ſur le Traité qui avoit mis fin à la guerre de Sicile, & y revenoient à tout moment, prétendant qu'il n'y avoit rien qui regardât l'Eſpagne: qu'à la vérité il y étoit marqué que de part ni d'autre on ne feroit aucun tort aux alliez, mais que dans le tems du Traité les Sagontins n'étoient point encore alliez du peuple Romain, & là-deſſus on ne ceſſoit de relire le Traité. Les Romains refuſérent abſolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette diſcuſſion auroit lieu, ſi Sagonte étoit encore dans ſon premier état, qu'en ce cas les paroles ſuffiroient peut-être pour terminer le différend; mais que cette ville aiant été ſaccagée contre la foi des Traitez, les Carthaginois ne pouvoient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, ſe purger de l'infidélité dont ils étoient accuſez; qu'autrement il falloit qu'ils tombaſſent d'accord de la part qu'ils avoient dans l'infraction, ſans ſe défendre, comme ils faiſoient par des termes vagues & généraux, qui ne décidoient rien. Il étoit à propos, ce me ſemble, que je ne paſſaſſe pas trop légérement ſur cet endroit. On peut ſe

trouver dans des délibérations, où il ſeroit important de ſçavoir au juſte ce qui ſe paſſa dans cette occaſion : & d'ailleurs les Hiſtoriens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance & de partialité, que, ſans ce que je viens de dire, je ne ſçai où l'on pourroit prendre une connoiſſance exacte des Traitez qui ſe ſont faits juſques à préſent entre les Romains & les Carthaginois. Car il y en a eu pluſieurs.

Le premier eſt du tems de L. Junius Brutus & de Marcus Horatius, les deux premiers Conſuls qui furent créez après l'expulſion des Rois, & par l'ordre deſquels fut conſacré le Temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'irruption de Xercés dans la Gréce. Le voici tel qu'il m'a été poſſible de l'expliquer. Car la langue Latine de ces tems-là eſt ſi différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choſes.

Entre les Romains & leurs Alliez, & entre les Carthaginois & leurs Alliez, il y aura alliance à ces conditions : Que ni les Romains ni leurs Alliez ne navigeront au-delà du beau Promontoire, s'ils n'y ſont pouſſez par la tempête, ou contraints par leurs ennemis : qu'en cas qu'ils y aient été pouſſez par force, il ne leur ſera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, ſinon ce qui ſera préciſément néceſſaire pour le radoubement de leurs vaiſſeaux, ou le culte des Dieux, & qu'ils en partiront au bout de cinq jours : Que les Marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui ſe paie au Crieur & au Scribe : que tout ce qui ſera vendu en préſence de ces deux témoins, la foi publique en ſera garant au vendeur : que tout ce qui ſe vendra en Afrique ou dans la Sardaigne..... Que ſi quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne juſtice en tout : que les Carthaginois s'abſtiendront de faire aucun dégât chez les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Tarraciniens, chez quelque peuple des Latins que ce ſoit, qui obéïſſe au peuple Romain. Qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui n'y ſeront pas ſous la domination Romaine : que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains en ſon entier : qu'ils ne bâtiront aucune forteresſe dans le païs des Latins : que s'ils y entrent à main armée, ils n'y paſſeront pas la nuit.

Ce beau Promontoire c'eſt celui de Carthage, lequel regarde le Septentrion, & au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains paſſent ſur de longs vaiſſeaux

vers le Midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connuſſent ces campagnes qui ſont aux environs de Byzace & de la petite Syrie, & qu'ils appellent *les Marchez*, à cauſe de leur fertilité. Ils conſentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront pouſſez, y prennent ce qui leur ſera néceſſaire pour radouber leurs vaiſſeaux ou pour les ſacrifices, pourvû que ce ſoit ſans violence, & qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le païs qui eſt en-deçà du beau Promontoire d'Afrique, la Sardaigne & la Sicile, dont les Carthaginois ſont les maîtres, il eſt permis aux marchands Romains d'aller dans tous ces païs, & on leur promet ſous la foi publique que par tout on leur fera bonne juſtice. Au reſte dans ce Traité on parle autrement de la Sardaigne & de l'Afrique que de la Sicile. Car on parle des deux premieres comme en étant les maîtres; mais à l'égard de la Sicile on diſtingue, les conventions ne tombant que ſur ces parties de la Sicile qui obéiſſent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le païs Latin ſont conçûes de la même maniére. Ils ne font point mention du réſte de l'Italie, parce qu'il ne leur étoit pas ſoumis.

Il y eut encore depuis un autre Traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens & les Uticéens, & où l'on ajoute au beau Promontoire Maſtie & Tarſéion, au-delà deſquels on défend aux Romains de piller & de bâtir quelque ville. Mais rapportons les termes du Traité.

Entre les Romains & leurs Alliez, & entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens, & les Alliez de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions : Que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau Promontoire, de Maſtie & de Tarſéion : que ſi les Carthaginois prennent dans le païs Latin quelque ville qui ne ſoit pas de la domination Romaine, ils garderont pour eux l'argent & les priſonniers, & remettront la ville aux Romains : que ſi des Carthaginois prennent quelqu'un d'entre les peuples qui ſont en paix avec les Romains par un Traité écrit, ſans pourtant leur être ſoumis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains; que s'il y entre & qu'il y ſoit pris par un Romain, on lui donnera liberté de ſe retirer : que cette condition ſera auſſi obſervée du côté des Romains : que ſi ceux-ci prennent dans un païs qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourages, ils ne s'en

ſerviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix & alliance avec les Carthaginois..... Que ſi cela ne s'obſerve pas, il ne ſera pas permis de ſe faire juſtice à ſoi-même : que ſi quelqu'un le fait, cela ſera regardé comme un crime public : que les Romains ne trafiqueront ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique ; qu'il ne leur ſera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaiſſeaux : que s'ils y ſont portez par la tempête, ils ne pourront y reſter que cinq jours : que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois & à Carthage, un Romain aura de faire ou de vendre la même liberté qu'un Citoien : qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voit encore dans ce Traité, que les Carthaginois parlent de l'Afrique & de la Sardaigne comme de deux païs qui leur ſont ſoumis, & qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire en parlant de la Sicile, ils déſignent celle qui leur obéit. Les Romains font la même choſe à l'égard du païs Latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardéates, aux Circéens & aux Tarraciniens, qui ſont les peuples du païs Latin qui occupent les villes maritimes.

Au tems de la décente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois penſaſſent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troiſiéme Traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédens ; mais on ajoute : *Que ſi les uns ou les autres ſont alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur ſera permis de porter du ſecours à ceux qui ſeront attaquez : que quel que ſoit des deux qui ait beſoin de ſecours, ce ſeront les Carthaginois qui fourniront les vaiſſeaux, ſoit pour le voiage, ſoit pour le combat ; mais que les uns & les autres paieront à leurs frais la ſolde à leurs troupes : que les Carthaginois ſecoureront les Romains même ſur mer, s'il en eſt beſoin : qu'on ne forcera point l'équipage de ſortir d'un vaiſſeau malgré lui.*

Ces Traitez étoient confirmez par des ſermens. Au premier les Carthaginois jurérent par les Dieux de leurs péres, & les Romains par une pierre (*a*), ſuivant un ancien uſage, par Mars

(a) *Et les Romains par une pierre, ſuivant un ancien uſage.*] Trouve-t-on dans les Hiſtoriens anciens & modernes aucun Traité de paix, de tréve ou d'alliance, qui tôt ou tard n'ait été violé par l'une des Puiſſances contractantes ? Rien de plus en l'air que la bonne foi & les ſermens les plus ſaints & les plus ſolemnels

& Enyalius. Le jurément par une pierre ſe faiſoit ainſi : celui qui confirmoit un Traité par un ſerment, après avoir juré ſur la foi publique, prenoit une pierre dans la main & prononçoit ces paroles : *Si je jure vrai, qu'il m'arrive du bien, ſi je penſe autrement que je ne jure, que tous les autres jouiſſent tranquillement de leur patrie, de leurs loix, de leurs biens, de leurs pénates, de leurs tombeaux, & que moi ſeul je ſois exterminé, comme l'eſt maintenant cette pierre*, & en même tems il jettoit la pierre.

Ces Traitez ſubſiſtent encore, & ſe conſervent ſur des tables d'airain au Temple de Jupiter Capitolin dans les Archives des Ediles. Il n'eſt cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus : de notre tems même il y avoit de vieux Romains & de vieux Carthaginois, qui, quoiqu'habiles dans les affaires de leur République, n'en avoient aucune connoiſ-

eotre les Souvetains, c'eſt la choſe du monde qui leur eſt la plus incoooue. S'ils entrent en négociatioo, ce o'eſt ordinairement que pour ſe tromper. C'eſt une graode flétriſſure à la réputation d'un Prioce, que la violation d'une promeſſe ſolemoelle confirmée par ſerment : c'eſt uoe batriére qu'on oe peut guéres violer ſans un trés-grand deshooneur ; mais cela n'empêche pas qu'on ne la franchiſſe éternellement, & l'oo trouve toujours, à l'aide de la rhétorique, que l'oo a raiſon. Tout a ſes uſages dans uo Etat, la boone & la mauvaiſe foi. Ce que dit Ciceroo dans ſes Offices, me paroît d'un relâchement de morale politique que je n'approuve nullement. L'infraction du ſerment, dit-il, peut être légitime lorſqu'il n'a pas été fait dans l'inteotioo de l'accomplir. Sur ce pied-là il n'y auroit point de Puiſſances parjures, car il n'y en a point qui ne jure à ceite inteotion. Voilà bien des Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois, je demanderois volontiers qui des deux peuples a été le premier infracteur ? Polybe, toujours prêt à ſe déclarer pour le parti des Romains, ne manque pas de les juſtifier ſelon ſa coutume ; il répand ſans modératioo toute l'iniquité ſur Carthage : eſt-il bien équitable ? Je m'apperçois preſque par tout du contraire. On accuſoit les Carthaginois de manquer de foi, ils furent mis en proverbe ignominieuſement. Je demaude ſi la réputation des Romains eſt bien pure & bien nette de ce côté-là ? Parlons ſincérement, ils ont fait paroître moins de droiture, moins d'équité & moios de bonne foi dans tous leurs Traitez avec Carthage, que Carthage o'eo a mootré eovers eux & envers toutes les Puiſſaoces avec leſquelles elle a traité. Le *Fides Punica* n'eſt pas une chimére, dira-t-on, je le veux, pour ne point paroître trop ſingulier dans mes ſentimens ; mais qu'on m'accorde auſſi le *Fides Romana*, qui n'eſt pas moins vrai dans le ſens que chacun l'entend de Carthage. De grace qu'on examine eo rigueur la cooduite de ces Romains ſi vertueux & ſi meſurez, leurs allûres de politique dans tous les Traitez qu'ils ont faits, & les guerres qu'ils ont déclarées à leurs voiſins, à leurs alliez & à toute la terre ; & l'oo remarquera en eux bien plus que chez les Carthagioois la vérité de cette maxime, que l'ambition étouffe tous les ſentimens de la oature, tous les droits de l'amitié & des alliances. Je ne vois pas comment ils pourroot échaper à la critique de ceux qui voudront examiner au plus près leur cooduite. On y trouvera des pas bieo gliſſans, des guerres injuſtes, des parjures & des perfidies en ſi grand nombre, que ſi oo les croioit les gens du monde les plus équitables, on changera bientôt de langage. On reconooîtra, contre le ſentiment de Polybe, leur prodigieux excès de mauvaiſe foi & de perfidie à l'égard des Carthagioois. J'eo ai aſſez dit dans les Volumes précédens.

ſance. Mais qui ne ſera ſurpris qu'il ait oſé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monumens : qu'il y avoit entre les Romains & les Carthaginois un Traité, par lequel toute la Sicile étoit interdite à ceux-là, & à ceux-ci toute l'Italie ; & que les Romains avoient violé le Traité & leur ſerment, lorſqu'ils avoient fait leur premiére décente en Sicile. Il parle de ce Traité comme s'il l'avoit vû de ſes propres yeux, quoique jamais pareil Traité n'ait exiſté, & qu'il ne ſe trouve nulle part. Nous avions déja dit quelque choſe de ces Traitez dans notre Introduction : mais il falloit ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avoit impoſé.

A regarder cependant la décente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Mamertins, & du ſecours qu'ils avoient porté à ce peuple ;

On ſoutiendra, on prouvera, il eſt vrai, l'équité & la bonne foi des Romains par un grand nombre d'exemples, depuis le commencement de leur République juſqu'à la fin de la premiere guerre Punique : voilà qui eſt bien. Mais qu'on prenne bien garde à une choſe, c'eſt ce que nous réfuterons par d'autres exemples contraires en beaucoup plus grand nombre : les vertus & l'équité de leurs péres ne juſtifieront pas la mauvaiſe foi & la perfidie de leurs décendans : tout cela ne leur ſervira de rien, & ne ſera pas que la réputation des derniers en ſoit meilleure, car ils ont extrémement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. Les Carthaginois, comme les autres, ont eu beau faire intervenir la religion du ſerment dans les Traitez qu'ils ont faits avec eux, les Romains ne les ont pas moins violez, lorſqu'ils leur ont paru contraires à leurs intérêts, & leurs Dieux vengeurs des parjures ſe ſont tournez perpétuellement contre ces perfides. Cette pierre jettée avec tant de cérémonie & d'imprécation contre les infracteurs, n'a point tombé ſur eux.

L'Hiſtoire nous fournit une infinité de ſorte de ſermens tout-à-fait bizares, chacun ſelon les rites de ſa religion. Celui-ci des Romains eſt particulier. Homére nous en apprend un tout-à-fait burleſque. Ce Poëte n'y a pas penſé, car il jette ſur le dos de ſes Dieux tout ce qu'on peut imaginer de plus extravagant & de plus fou, & nous prouve en même tems qu'il n'eſt guéres ſage. Il dit que ceux qui juroient un Traité de paix, ſouhaitoient aux infracteurs entr'autres peines celle de porter les cornes, & qu'on ſouhaitoit la même choſe aux malfaiteurs : comme ſi c'étoit un grand mal que d'en porter, & qu'il fût beſoin de ſouhait pour parvenir à ce grade. On y monte aſſez ſans le déſirer. Sans doute qu'Homére avoit oublié que tous les Dieux dont il parle, du moins ceux qui s'étoient mariez, y étoient parvenus avec plus ou moins d'éclat, ſelon que leurs femmes étoient de plus ou de moins bonne compoſition. Il nous fait voir Jupiter le plus grand des Dieux, ſous la parure d'un inſigne ſcélérat, & tout ce qu'il fait ſouhaiter contre les parjures les plus déterminez & les plus grands vauriens pour la punition de leurs vices & de leurs crimes ; Jupiter en eſt tout chargé. Il nous le donne ſous le titre d'un franc cocu. Mais ce qu'il y a de plus que les autres Dieux, c'eſt qu'il ne l'eſt pas moins avant qu'après le mariage, de ſorte que voilà ſa tête garnie de cornes en herbe & en gerbe : car le géant Eurymédon avoit couché avec Junon un peu avant ſon mariage, d'où naquit Prométhée. Elle n'eut garde d'en demeurer là, elle eut pluſieurs autres galans, pour ſe venger de Jupiter, qui couroit trop au change à ſon gré. Il fut traité à la pareille & ſi exactement, qu'on ſeroit bien embaraſſé de compter le nombre des bâtards faits de part & d'autre.

malgré la perfidie avec laquelle il avoit ſurpris Meſſene & Rhége, il ne ſeroit peut-être pas aiſé de la juſtifier de tout reproche. Mais on ne peut dire ſans une ignorance groſſiere, que cette décente fut contre quelque Traité précédent.

Après la guerre de Sicile il ſe fit un quatriéme Traité, dont voici les conditions : *Que les Carthaginois ſortiront de la Sicile, & de toutes les Iſles qui ſont entre la Sicile & l'Italie : que de part ni d'autre on ne fera aucune peine aux Alliez : que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y levera point de ſoldats ; qu'on ne fera point d'alliance avec les Alliez de l'autre parti : que les Carthaginois paieront pendant dix ans deux mille deux cens talens, & cent d'abord après le Traité : que les Carthaginois rendront ſans rançon tous les priſonniers qu'ils ont fait ſur les Romains.*

La guerre d'Afrique finie, les Romains aiant fait un Décret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajouta ces deux conditions : *Que les Carthaginois vuideroient la Sardaigne, & qu'ils paieroient mille deux cens talens au-delà de la ſomme* marquée ci-deſſus.

Enfin dans le dernier Traité, qui fut celui que l'on fit avec Aſdrubal dans l'Eſpagne, on convint de ce nouvel article : *Que les Carthaginois ne feroient pas la guerre au-delà de l'Ebre.* Tels ſont les Traitez conclus entre les Romains & les Carthaginois juſqu'au tems d'Annibal, où l'on voit que les Romains pouvoient paſſer en Sicile ſans violer leurs ſermens. Mais il faut avouer qu'au tems où ils conclurent le Traité pour la Sardaigne, ils n'avoient ni cauſe ni prétexte plauſible de ſuſciter une ſeconde guerre aux Carthaginois. Il eſt de notoriété publique, que ce fut contre la foi des Traitez que l'on força les Carthaginois, dans des circonſtances fâcheuſes, de ſortir de la Sardaigne, & de payer le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs Marchands furent maltraitez en Afrique pendant la guerre des ſoldats mercénaires. Cette faute étoit pardonnée, depuis que les Romains aiant reçû des Carthaginois dans leurs ports, ils leur avoient remis par reconnoiſſance & ſans rançon tous les priſonniers Carthaginois qu'ils avoient chez eux.

CHAPITRE VI.

Lequel des deux peuples eſt cauſe de la ſeconde guerre Punique. Raiſons de part & d'autre. Utilité de l'Hiſtoire. Avantages d'une Hiſtoire univerſelle ſur une particuliére.

IL nous reſte à examiner ſur qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit rejetter la guerre d'Annibal. Nous avons vû ce que diſoient ceux-ci pour ſe juſtifier. Voions maintenant, non pas ce que diſoient les Romains de ce tems-là, car ils étoient alors ſi outrez du ſac de Sagonte, qu'ils ne penſoient point aux raiſons qu'on leur prête aujourd'hui; mais ce que ceux de nos jours ne ceſſent de répéter. Ils diſent donc premiérement, que les Carthaginois avoient grand tort de ne faire nul cas des conventions faites avec Aſdrubal: qu'il n'en étoit pas de ce Traité-là comme de celui de Lutatius, où l'on avoit ajouté, *Qu'il ſeroit authentique & inviolable, ſi le peuple Romain le ratifioit*; au lieu qu'Aſdrubal avoit fait le ſien avec pleine autorité: que ce Traité portoit en termes exprès, *Que les Carthaginois ne paſſeroient pas à main armée au-delà de l'Ébre.* Il eſt vrai, comme l'aſſûrent les Romains, que dans le Traité fait au ſujet de la Sicile, il étoit porté: *Que les Alliez des deux Nations ſeroient en ſûreté chez l'une comme chez l'autre*, & que par ces *Alliez* on ne doit pas ſeulement entendre ceux qui l'étoient alors, comme le prétendent les Carthaginois. Car on auroit ajouté: *Que l'on ne feroit point d'autres Alliez que ceux que l'on avoit déja*; ou bien: *Que les Alliez que l'on feroit après le Traité, n'y étoient pas compris.* Puis donc que l'on ne s'eſt exprimé ni de l'une ni de l'autre façon, il eſt évident que les Alliez des deux Etats, ſoit préſens, ſoit à venir, devoient chez l'un & l'autre être en ſûreté. Cela eſt d'autant plus raiſonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure un Traité, par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliez ou de nouveaux amis, quand même on en trouveroit à ſa bienſéance, ou de défendre ceux qu'on auroit pris de nouveau ſous ſa protection. On ne prétendoit donc rien autre choſe de part & d'autre, ſinon qu'à l'égard des Alliez préſens il ne leur ſeroit fait aucun tort, & qu'il ne ſeroit permis en aucune maniére aux

aux deux Etats de ſe faire des Alliez l'un chez l'autre : & par rapport aux Alliez à venir : *Que l'on ne leveroit point de ſoldats ; que l'on ne commanderoit rien dans les Provinces ni chez les Alliez les uns des autres, & que les Alliez des deux Etats ſeroient chez l'un & l'autre en ſûreté.*

Il eſt encore de la derniére évidence que longtems avant Annibal, Sagonte s'étoit miſe ſous la protection des Romains. Une raiſon inconteſtable, & dont les Carthaginois mêmes conviennent, c'eſt qu'une ſédition s'étant excitée parmi les Sagontins, ce ne furent pas les Carthaginois, quoique voiſins & maîtres de l'Eſpagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains ; & que ce fut auſſi par leur entremiſe qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raiſons, que ſi la deſtruction de Sagonte eſt la cauſe de la guerre, on doit reconnoître que c'eſt injuſtement & contre la foi des Traitez faits, l'un avec Lutatius, & l'autre avec Aſdrubal, que les Carthaginois prirent les armes ; puiſque le premier portoit que les alliez des deux nations ſeroient en ſûreté chez l'une comme chez l'autre ; & que le ſecond défendoit de porter la guerre au-delà de l'Ebre. Mais s'il eſt vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre, que parce que chaſſez de la Sardaigne, ils avoient en même tems été chargez d'un nouveau tribut, & pour ſaiſir l'occaſion favorable de ſe venger de ceux qui dans un tems, où ils ne pouvoient réſiſter, leur avoient fait cette inſulte, il faut abſolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains ſous la conduite d'Annibal, étoit très-juſte.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en liſant ceci, qu'il étoit aſſez inutile de s'étendre ſi fort ſur ces ſortes de choſes. J'avoue que ſi l'homme, dans quelque circonſtance que ce ſoit, pouvoit ſe ſuffire à lui-même, la connoiſſance des choſes paſſées ne ſeroit peut-être que curieuſe, & point du tout néceſſaire. Mais il n'y a point de mortel qui puiſſe dire cela ni de lui-même, ni d'une République entiére. Quelque heureux & tranquille que ſoit le préſent, la prudence ne permet pas qu'on ſe promette avec aſſûrance le même bonheur & la même tranquillité pour l'avenir. Il n'eſt donc pas ſeulement beau, il eſt encore néceſſaire de ſçavoir les choſes qui ſe ſont paſſées avant nous. Sans la connoiſſance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on

dans les injuſtices qui nous ſeront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des ſecours ou des alliez ? Si l'on veut acquerir ou entreprendre quelque choſe de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, & qui nous aident à les exécuter ? Et en cas que l'on ſoit content de l'état où l'on eſt, comment portera-t-on les autres à nous l'aſſûrer & à nous y conſerver ? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent preſque toujours au préſent. Ils ne parlent & n'agiſſent que comme des perſonnages de théatre ; de ſorte que leurs vûes ſont difficiles à découvrir, & que la vérité eſt ſouvent cachée ſous d'épaiſſes ténébres. Il n'en eſt pas de même des actions paſſées. Elles nous font clairement connoître quelles ont été les diſpoſitions & les ſentimens de leurs auteurs. C'eſt par là que nous connoiſſons de qui nous devons eſpérer des faveurs, des bienfaits, du ſecours, & de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin c'eſt dans les choſes paſſées que nous prévoions qui aura compaſſion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui ſera le vengeur des injuſtices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, ſoit pour nous en particulier, ſoit pour la République en général ? Ceux donc qui liſent ou qui écrivent l'Hiſtoire, ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'eſt fait auparavant, en même tems & après. Otez de l'Hiſtoire les raiſons pour leſquelles tel événement eſt arrivé, les moiens que l'on a emploiez, le ſuccès dont il a été ſuivi, le reſte n'eſt plus qu'un exercice d'eſprit, dont le Lecteur ne pourra rien tirer pour ſon inſtruction. Tout ſe réduira à un plaiſir ſtérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un Ouvrage comme le mien, compoſé d'un grand nombre de gros Livres, coûtera trop à acheter & à lire, ne ſçavent apparemment pas combien il eſt plus aiſé d'acheter & de lire quarante Livres, qui apprennent par ordre & avec clarté ce qui s'eſt fait en Italie, en Sicile & en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'Hiſtoire de Timée, juſqu'à la priſe de Carthage, & ce qui s'eſt paſſé dans les autres parties du monde depuis la ſuite de Cléoméne Roi de Sparte, juſqu'au combat donné entre les Romains & les Achéens à la pointe du Péloponéſe, que de lire & d'acheter les Ouvrages qui ont été faits ſur chacun des événemens

en particulier. Car ſans compter que ces Ouvrages ſont en bien plus grand nombre que mes Livres, on n'y peut rien apprendre de certain. Les faits n'y ſont pas rapportez avec les mêmes circonſtances. On n'y dit rien des choſes qui ſe ſont faites dans le même tems: cependant en les comparant enſemble, il eſt aſſez ordinaire d'en penſer d'une autre maniére que lorſqu'on les examine ſéparément. Une troiſiéme raiſon, c'eſt qu'il eſt impoſſible d'y toucher les choſes qui ſont les plus importantes. Nous l'avons déja dit, ce qu'il y a de plus néceſſaire dans l'Hiſtoire, ce ſont les choſes qui ont ſuivi les faits & celles qui ſe ſont paſſées en même tems, & plus encore les cauſes qui les ont précédez. C'eſt ainſi que nous ſçavons que la guerre de Philippe a donné occaſion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, & celle de Sicile à celle d'Annibal, & qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événemens, qui tendoient tous à une même fin. Or l'on ne peut apprendre tout cela que dans une Hiſtoire univerſelle; celle des guerres particuliéres, comme de Perſée & de Philippe, nous laiſſe dans une parfaite ignorance de toutes ces choſes, à moins qu'en liſant de ſimples deſcriptions de batailles, on ne croie voir l'économie & la conduite de toute une guerre. Or rien ne ſeroit plus mal fondé. Concluons donc qu'autant qu'il eſt plus avantageux de ſçavoir que d'écouter, autant mon Ouvrage l'emportera ſur des Hiſtoires particuliéres. Retournons à notre ſujet.

CHAPITRE VII.

Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la ſûreté de l'Afrique & de l'Eſpagne. Précautions qu'il prend avant que de ſe mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digreſſion géographique.

LEs Ambaſſadeurs Romains laiſſérent parler les Carthaginois ſans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'Ambaſſade, montrant ſon ſein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avoit apporté pour eux la guerre ou la paix, qu'ils n'avoient qu'à choiſir laquelle des deux ils vouloient qu'il en fît ſortir. Celle des deux qu'il vous plaira,

repliqua le Roi des Carthaginois. L'Ambaſſadeur aiant repris qu'il en jettoit la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptoit. Et auſſitôt l'aſſemblée ſe ſépara. Annibal étoit alors à Carthagéne en quartier d'hiver. Il commença par renvoier les Eſpagnols dans leurs villes: ſon deſſein étoit de ſe gagner par-là leur amitié, & de ſe mériter leurs ſervices pour la ſuite. Il marqua enſuite à ſon frere Aſdrubal de quelle maniére il falloit qu'il s'y prît pour gouverner l'Eſpagne, & pour ſe mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Annibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des meſures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faiſant paſſer pour cela, par une conduite pleine de ſageſſe, des ſoldats d'Afrique en Eſpagne, & d'Eſpagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples ſerrât, pour ainſi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Eſpagne qui paſſérent en Afrique, furent les Therſites, les Maſtiens, les Eſpagnols des montagnes & les Olcades; ce qui faiſoit en tout douze cens chevaux, & treize mille huit cens cinquante fantaſſins. Il y fit auſſi paſſer les Baleares, peuple ainſi appellé, auſſi bien que leur Iſle (*a*), parce qu'il ſe bat avec la fronde. La plûpart de ces nations furent miſes dans la Métagonie, les autres furent envoiées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre

(a) *Peuple ainſi appellé, auſſi bien que leur Iſle, parce qu'il ſe bat avec la fronde.*] Ce que les Hiſtoriens nous apprennent des frondeurs des Iſles Baleares, aujourd'hui Maiorque & Minorque, leur adreſſe à tirer de la fronde eſt digne d'admiration. Ce ne ſont pas ſeulement les Hiſtoriens qui le confirment, mais une infinité d'Auteurs de l'antiquité. Les bons frondeurs ne s'amuſoient pas toujours à jetter des pierres, dont la légéreté & la figure diminnoient beaucoup du mouvement: ils ſe ſervoient de bales de plomb, qu'ils tiroient avec une telle violence, qu'on auroit cru qu'elles partoient d'une catapulte. Ni les boucliers, ni les cuiraſſes, ni aucune arme défenſive, n'étoient à l'épreuve d'un coup de ces bales lancées par une fronde: elles briſoient tout.

Végece nous aſſûre dans ſon ſecond Livre chap. 23. que les frondeurs tiroient au blanc de ſix cens pas avec une telle adreſſe, qu'ils manquoient rarement leur coup. Il s'en faut bien que les plus fortes arbalettes portent ſi loin, & nos fuſils mêmes. J'ai vû en Rouſſillon un paiſan tirer une bale de plomb de demie livre à plus de mille pas. Les pierres des Romains peſoient ordinairement une livre. Les bales de plomb que Céſar fit fondre à ſon camp de Ruſpine en Afrique, étoient fondues ſans doute pour jetter avec la fronde, quoiqu'il ne le diſe pas. Les Poëtes ſe ſont mêlez de nous parler de bales chaſſées par la fronde, entre autres Ovide. Pour celui-ci je le laiſſe là; mais je ne paſſerai pas ce que dit Sénéque (*a*) le Philoſophe: *Liqueſcit excuſſa glans fundâ, & attritu aëris, velut igne diſſilat.* Nos bouches à feu font-elles un ſemblable effet? Sénéque n'eſt cependant pas le ſeul Auteur qui nous apprend une telle merveille, car je me ſouviens fort bien d'en avoir lû de ſemblables ailleurs que dans ſes Ecrits.

Strabon dans ſon Livre 3, remarque que ſi les Phéniciens ne ſe fuſſent pas rendus maîtres des Iſles Baleares, les habitans de ces Iſles ne ſe ſeroient jamais rendus ſi fa-

(a) *Senec. natur. quæſt.* 2. c. 56.

mille hommes de pied, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'ôtages & de troupes auxiliaires.

Il laiſſa à Aſdrubal ſon frére dans l'Eſpagne cinquante vaiſſeaux à cinq rangs, deux à quatre, & cinq à trois. Trente-deux des premiers, & les cinq derniers, avoient leur équipage. La cavalerie étoit compoſée de quatre cens cinquante Libyphéniciens & Africains, de trois cens Lorgites, de dix-huit cens tant Numides que Maſſyliens, Maſſéliens, Maciens & Mauritaniens, peuples qui habitent vers l'Ocean. Et l'infanterie conſiſtoit en onze mille huit cens cinquante Africains, trois cens Liguriens & cinq cens Baleares. Il laiſſoit outre cela vingt & un éléphans. Je prie que l'on ne ſoit pas ſurpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Annibal en Eſpagne, que dans les Auteurs mêmes qui en ont écrit en particulier, & qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs menſonges pour les rendre croiables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crûe très-authentique, l'aiant trouvée à Licinium écrite ſur une table d'airain par ordre d'Annibal, pendant qu'il étoit dans l'Italie. Je ne pouvois ſuivre de meilleurs Mémoires.

Annibal aiant ainſi pourvû à la ſûreté de l'Afrique & de l'Eſpagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoioient. Car il les avoit priez de l'informer

mieux à tirer de la froode qu'ils le firent depuis: car Pline (a) prétend que les peuples de la Paleſtine ſont les premiers qui ſe ſoient ſervis de cette arme de jet; & qu'ils y étoient ſi exercez, qu'ils ne manquoient jamais le but. Il falloit que ces gens-là tiraſſent au maître, ſuivant ce que nous apprend l'Ecriture au chap. 20. verſet 16. du Livre des Juges: car l'Auteur ſacré parlant des habitans de Gabaa, dit qu'*ils étoient ſept cens hommes très-vaillans, combattans de la gauche comme de la droite, & ſi adroits à jetter des pierres avec la fronde, qu'ils auroient pû frapper un cheveu, ſans que la pierre qu'ils avoient jettée ſe fût tant ſoit peu détournée de part ou d'autre.* C'eſt apparemment une expreſſion figurée, qui ne ſignifie qu'une adreſſe extraordinaire.

(a) *Plin, l. 7. c. 56.*

Les frondeurs étoient très-utiles dans une armée, lorſqu'il falloit combattre de loin & mêlez avec les autres troupes. Cyrus, qui aimoit à joindre ſon ennemi pour en avoir plutôt raiſon, ne faiſoit guéres de cas de ces ſortes de gens-là, au rapport de Xénophon. Mais ne ſeroit-ce pas Xénophon lui-même, plutôt que Cyrus? Etant ſeuls, dit-il, tous les frondeurs du monde ramaſſez enſemble, ne pourroient jamais faire tête contre une petite troupe de gens armez & qui cherchent à les joindre. Je ne ferois guéres plus de cas de cent mille tirailleurs, qui font conſiſter tout leur avantage dans leur feu. Si nos Généraux dans la derniére guerre de 1701 avoient traité les troupes des Alliez contre la France en vrais frondeurs, & que ſans délibérer ils les euſſent joints la baionette au bout du fuſil, ils en auroient eu bientôt raiſon.

de la fertilité du païs qui eſt au pied des Alpes & le long du Pô, quel étoit le nombre des habitans, ſi c'étoient des gens belliqueux, s'il leur reſtoit quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avoient faite auparavant, & que nous avons rapportée dans le Livre précédent, pour diſpoſer le Lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la ſuite. Il comptoit beaucoup ſur les Gaulois, & ſe promettoit de leur ſecours toutes ſortes de ſuccès. Pour cela il dépêcha avec ſoin à tous les petits Rois des Gaules, tant à ceux qui regnoient en deçà, qu'à ceux qui demeuroient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvoit porter la guerre en Italie, qu'en ſurmontant toutes les difficultez qu'il y auroit à paſſer dans les païs dont nous venons de parler, & qu'en faiſant entrer les Gaulois dans ſon entrepriſe. Enfin les courriers arrivérent, & lui apprirent quelles étoient les diſpoſitions & l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devoit s'attendre à eſſuier dans ce paſſage, quoiqu'abſolument il ne fût pas impoſſible. Le Printems venu, Annibal fit ſortir ſes troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage ſur ce qui s'y étoit fait en ſa faveur, lui enflérent le courage, & ſûr de la bonne volonté des Citoiens, il commença pour lors d'exhorter ouvertement les ſoldats à faire la guerre aux Romains. Il leur repréſenta de quelle maniére les Romains avoient demandé qu'on le leur livrât lui & tous les Officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du païs où ils alloient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, & de l'alliance qu'ils devoient faire enſemble. Les troupes lui aiant marqué qu'elles étoient prêtes à le ſuivre par tout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, & congédia l'aſſemblée. Tout cela s'étant fait pendant le quartier d'hiver, & tout étant reglé pour la ſûreté de l'Afrique & de l'Eſpagne, au jour marqué il ſe met en marche à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & d'environ douze mille chevaux. Aiant paſſé l'Ebre, il fait paſſer ſous le joug les Ibergétes, les Barguſiens, les Erénéſiens, les Andoſiens, c'eſt-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre juſqu'aux monts Pyrénées. Après s'être ſoumis tous ces peuples, & avoir pris quelques villes d'aſſaut avec beaucoup de rapidité, quoiqu'après bien de ſanglans combats & avec perte, il laiſſa Annon au-deçà de l'Ebre pour y commander,

& pour retenir auſſi dans leur devoir les Barguſiens, dont il ſe défioit, principalement à cauſe de l'amitié qu'ils avoient pour les Romains.

Il détacha de ſon armée dix mille hommes de pied & mille chevaux, qu'il laiſſa à Annon, avec les bagages de ceux qui devoient marcher avec lui. Il renvoia un pareil nombre de ſoldats chacun dans leur partie, premiérement pour s'y ménager l'amitié des peuples, & en ſecond lieu pour faire eſpérer & aux ſoldats qu'il gardoit, & à ceux qui reſtoient dans l'Eſpagne, qu'il leur ſeroit aiſé d'obtenir leur congé; motif puiſſant pour les porter à prendre les armes dans la ſuite, s'il arrivoit qu'il eût beſoin de leur ſecours. Son armée ſe trouvant alors déchargée de ſes bagages, & compoſée de cinquante mille hommes de pied & ne neuf mille chevaux; il lui fait prendre ſa marche par les monts Pyrénées pour aller paſſer le Rhône. Cette armée n'étoit pas à la vérité extrémement nombreuſe, mais c'étoit de bons ſoldats, des troupes merveilleuſement exercées par les guerres continuelles qu'elles avoient faites en Eſpagne.

Mais de peur que par l'ignorance des lieux on ait de la peine à ſuivre le récit que je vais faire, il eſt à propos que je marque de quel endroit partit Annibal, par où il paſſa, & en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas ſe contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves & les villes, comme font quelques Hiſtoriens, qui s'imaginent que cela ſuffit pour donner une connoiſſance diſtincte des lieux. Quand il s'agit des lieux connus, je conviens que pour en renouveller le ſouvenir, c'eſt un grand ſecours que d'en voir les noms: mais quand il eſt queſtion de ceux qu'on ne connoît point du tout, il ne ſert pas plus de les nommer, que ſi l'on faiſoit entendre le ſon d'un inſtrument, ou tout autre choſe qui ne ſignifieroit rien. Car l'eſprit n'aiant pas ſur quoi s'appuier, & ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reſte qu'une notion vague & confuſe. Il faudroit donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le Lecteur à la connoiſſance des choſes inconnues, en les rapportant à des idées ſolides & qui lui ſeroient familiéres.

La premiére, la plus étendue & la plus univerſelle notion qu'on puiſſe donner, c'eſt celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la diviſion de cet Univers en

Digitized by Google

quatre parties, & l'ordre qu'elles gardent entre elles, ſçavoir l'Orient, le Couchant, le Midi & le Septentrion. Une autre notion, c'eſt celle par laquelle, plaçant par l'eſprit les différens endroits de la terre ſous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapporterons les lieux qui nous ſont inconnus, à des idées communes & familiéres. Après avoir fait cela du monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même maniére la terre que nous connoiſſons. Celle-ci eſt partagée en trois parties. La prémiere eſt l'Aſie, la ſeconde l'Afrique, la troiſiéme l'Europe. Ces trois parties ſe terminent au Tanais, au Nil & au détroit des Colonnes d'Hercule. L'Aſie contient tout le païs qui eſt entre le Nil & le Tanais, & ſa ſituation par rapport à l'Univers eſt entre le Levant d'Eté & le Midi. L'Afrique eſt entre le Nil & les Colonnes d'Hercule, ſous cette partie de l'Univers qui eſt au Midi & au Couchant d'hiver juſqu'au Couchant équinoxial, qui tombe aux Colonnes d'Hercule. Ces deux parties conſidérées en général occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'Orient juſqu'au Couchant.

L'Europe, qui leur eſt oppoſée, s'étend vers le Septentrion, & occupe tout cet eſpace depuis l'Orient juſqu'au Couchant. Sa partie la plus conſidérable eſt au Septentrion entre le Tanais & Narbonne, laquelle au Couchant n'eſt pas fort éloignée de Marſeille, ni de ces embouchures du Rhône, par leſquelles ce fleuve ſe décharge dans la mer de Sardaigne. C'eſt autour de Narbonne juſqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerrannée juſqu'à l'Ocean. Le reſte de l'Europe depuis ces montagnes juſqu'au Couchant & aux Colonnes d'Hercule, eſt borné partie par notre mer & partie par la mer extérieure. Cette partie qui eſt le long de la Méditerranée juſqu'aux Colonnes d'Hercule, c'eſt l'Eſpagne. Le côté qui eſt ſur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom commun, parce que ce n'eſt que depuis peu qu'on l'a découvert. Il eſt occupé par des nations barbares, qui ſont en grand nombre, & dont nous parlerons en particulier dans la ſuite. Or comme perſonne juſqu'à nos jours n'a pû diſtinguer clairement ſi l'Ethiopie, où l'Aſie & l'Afrique ſe joignent, & qui s'étend vers le Midi, eſt un continent ou eſt environnée de la mer : nous ne connoiſſons non plus rien de l'eſpace qui eſt entre le Tanais & Narbonne juſqu'au Septentrion. Peut-être que dans la ſuite

à

à force de chercher nous en apprendrons quelque choſe. Mais tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment aſſûrer qu'ils parlent & écrivent ſans ſçavoir, & qu'ils ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avois à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connoiſſance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre en ſe réglant ſur celles de l'Univers en général. Car comme en regardant on a coutume de tourner le viſage vers l'endroit qui nous eſt montré ; de même en liſant il faut ſe tranſporter en eſprit dans tous les lieux dont on nous parle. Mais il eſt tems de reprendre la ſuite de notre Hiſtoire.

CHAPITRE VIII.

Chemin qu'Annibal eut à faire pour paſſer de Carthage la neuve en Italie. Les Romains ſe diſpoſent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur ſuſcitent les Boiens. Annibal arrive au Rhône, & le paſſe.

LEs Carthaginois, dans le tems qu'Annibal partit, étoient maîtres de toutes ces Provinces d'Afrique qui ſont ſur la Méditerrannée, depuis les Autels des Philéniens, qui ſont le long de la grande Syrte, juſqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de ſeize mille ſtades de longueur. Puis aiant paſſé le détroit, où ſont les Colonnes d'Hercule, ils ſe ſoumirent toute l'Eſpagne juſqu'à ces rochers, où du côté de notre mer aboutiſſent les monts Pyrénées, qui diviſent les Eſpagnols d'avec les Gaulois. Or de ces rochers aux Colonnes d'Hercule il y a environ huit mille ſtades. Car on en compte trois mille depuis les Colonnes juſqu'à Carthagéne ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent : depuis cette ville juſqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cens : depuis là juſqu'aux Marchez ſeize cens, & tout autant des Marchez au paſſage du Rhône. Car les Romains ont diſtingué cette route avec ſoin par des eſpaces de huit ſtades. Depuis le paſſage du Rhône en allant vers ſes ſources juſqu'à ce commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cens ſtades. Les hauteurs des Alpes, après leſquelles on ſe trouve dans les plaines d'Italie, qui ſont le

long du Pô, s'étendent encore à douze cens ſtades. Il falloit donc qu'Annibal traversât environ neuf mille ſtades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avoit déja fait preſque la moitié de ce chemin, mais ce qu'il lui en reſtoit à faire étoit le plus difficile.

Il ſe préparoit à faire paſſer à ſon armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignoit fort que les Gaulois ne l'arrêtaſſent; lorſque les Romains apprirent des Ambaſſadeurs envoiez à Carthage ce qui s'y étoit dit & réſolu, & qu'Annibal avoit paſſé l'Ebre avec une armée. Auſſitôt on prit la réſolution d'envoier en Eſpagne une armée ſous le commmandement de Publius Cornelius, & une autre en Afrique ſous la conduite de Tibérius Sempronius. Pendant que ces deux Conſuls levérent des troupes & firent d'autres préparatifs, on ſe preſſa de finir ce qui regardoit les Colonies, qu'on avoit auparavant deſtiné d'envoier dans la Gaule Ciſalpine. On enferma les villes de murailles, & on donna ordre à ceux qui devoient y habiter, de s'y rendre dans l'eſpace de trente jours. Ces Colonies étoient chacune de ſix mille perſonnes; une fut miſe en-deçà du Pô, & fut appellée Plaiſance, & l'autre au-delà du même fleuve, à laquelle on donna le nom de Crémone.

A peine ces Colonies furent-elles établies, que les Gaulois appellez Boiens, qui déja autrefois avoient cherché à rompre avec les Romains, ſans avoir pû rien exécuter faute d'occaſion, apprenant que les Carthaginois approchoient & ſe promettant beaucoup de leur ſecours, ſe détachérent des Romains, & leur abandonnérent les ôtages, qu'ils avoient donnez, après la derniére guerre. Ils entraînérent dans leur révolte les Inſubriens, qu'un ancien reſſentiment contre les Romains diſpoſoit déja à une ſédition, & tous enſemble ravagérent le païs que les Romains avoient partagé. Les fuiards furent pourſuivis juſques à Mutine, autre Colonie des Romains. Mutine elle-même fut aſſiégée. Ils y inveſtirent trois Romains diſtinguez qui avoient été envoiez pour faire le partage des terres, ſçavoir C. Lutatius, perſonnage Conſulaire, & deux Préteurs. Ceux-ci demandérent d'être écoutez, & les Boiens leur donnérent audience; mais au ſortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en ſaiſir, dans la penſée que par leur moien ils pourroient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle Lucius Manlius, qui commandoit une armée

dans le païs, ſe hâta d'aller au ſecours. Les Boiens le ſentant proche, dreſſérent des embuſcades dans une forêt, & dès que les Romains y furent entrez, ils fondirent deſſus de tous les côtez, & tuérent une grande partie de l'armée Romaine. Le reſte prit la fuite dès le commencement du combat. On ſe rallia à la vérité quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle ſorte, qu'à peine cela pouvoit-il paſſer pour une honnête retraite. Ces fuiards furent pourſuivis par les Boiens, qui les inveſtirent dans un bourg appellé Tanés. La nouvelle vient à Rome que la quatriéme armée étoit enfermée & aſſiégée par les Boiens : ſur le champ on envoie à ſon ſecours les troupes qu'on avoit levées pour Publius, & on en donna le commandement à un Préteur. On ordonna enſuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les Alliez. Telle étoit la ſituation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous avions déja dit dans nos premiers Livres.

Au commencement du Printems les Conſuls Romains aiant fait tous les préparatifs néceſſaires à l'exécution de leurs deſſeins, ſe mirent en mer, Publius avec ſoixante vaiſſeaux pour aller en Eſpagne (*a*), & Tibérius Sempronius avec cent ſoixante vaiſſeaux longs à cinq rangs pour ſe rendre en Afrique.

(a) *Publius avec ſoixante vaiſſeaux pour aller en Eſpagne, & Tibérius Sempronius avec cent ſoixante vaiſſeaux longs à cinq rangs pour aller en Afrique.*] La diverſion des Romains en Eſpagne, & enſuite en Afrique, eſt célébre dans l'Hiſtoire ; mais elle ne l'eſt pas à beaucoup près tant que celle d'Agathocles contre les mêmes ennemis. Il n'y a pas de comparaiſon, & cependant l'on admire moins celle-ci que l'autre. Quelle en peut être la raiſon ? Il y a pourtant beaucoup plus de grandeur d'ame, plus d'habileté & de hardieſſe dans celle de ce dernier que dans celle des Romains.

Je répondrai à cela que la guerre d'Annibal a quelque choſe de plus éclatant par rapport à la Puiſſance que ce Général attaque, & à l'idée avantageuſe que nous nous formons des Romains ; au lieu qu'Agathocles n'étoit qu'un petit Roi de Syracuſe, & cependant ce petit Roi réduit à l'extrémité & à ſa ſeule ville capitale, aſſiégée par les Carthaginois, a le courage d'en ſortir & de s'embarquer pour aller attaquer ſes ennemis dans leur propre païs à la tête d'une petite armée, & oblige les Carthaginois d'abandonner la Sicile pour courir au plus preſſé. Je demande ſi cette diverſion du Roi de Syracuſe n'eſt pas infiniment plus admirable que celle des Romains. Cependant celle de ces derniers n'eſt pas celle qui ſauva Rome, qui délivra l'Italie, & qui obligea les Carthaginois de rappeller Annibal. Il paroît par cette premiére diverſion que les Romains manquoient de bons Généraux. On s'en appercoit aſſez par la mauvaiſe conduite & le peu de hardieſſe de Tibérius, qui avoit aſſez de troupes pour faire un coup d'éclat en Afrique, comme fit Agathocles avec des forces & une flote beaucoup moins redoutables, & ſans aucune autre reſſource : car ſi ce dernier eût été battu, il n'avoit plus alors rien à perdre.

Je m'étonne que cette diverſion des Romains ait été réduite à rien. Polybe dit que Tibérius fut inceſſamment rappellé d'Afrique, lorſque le Sénat fût informé qu'Annibal étoit déja entré dans l'Italie. A l'égard de l'Eſpagne, les Carthaginois s'y étoient ſi bien précautionnez, qu'ils ne s'étonnérent point de la décente des Romains dans ce pais-là. Ils y avoient un

Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuoſité, fit des préparatifs ſi formidables à Lilybée, aſſembla de tous côtez des troupes ſi nombreuſes, qu'on eût dit qu'en débarquant il vouloit mettre le ſiége devant Carthage même. Publius rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquiéme jour dans le voiſinage de Marſeille, & aiant abordé à la premiére embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marſeille, il mit ſes troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avoit paſſé les Pyrénées; mais il croioit ce Général encore bien éloigné, tant à cauſe des difficultez que les lieux lui devoient oppoſer, que du grand nombre des Gaulois au travers deſquels il falloit qu'il marchât. Cependant Annibal, après avoir obtenu

grand nombre de places fortes & de bonnes alliances, de ſorte qu'il fallut toute l'habileté d'un grand Capitaine pour réuſſir dans cette guerre, & un grand nombre de campagnes conſidérables pour s'y affermir ſi fortement, qu'on pût entreprendre ſur l'Afrique par une diverſion qui obligeât le Sénat de Carthage de rappeller Annibal. Mais cette diverſion ne ſe fit que vers la fin de la guerre. Pendant tout ce tems-là les Carthaginois demeurérent en repos à la faveur de leurs armées navales. Dès qu'ils s'apperçûtent que les Romains avoient des deſſeins ſur l'Afrique, par l'entrepriſe manquée de Tibérius, ou plutôt par ſon rappel, ils ſongérent à augmenter leurs forces navales, & à porter la guerre dans la Sicile & ſur les côtes de l'Italie.

Les bonnes diverſions ſont celles qui ſe font dès le commencement de la guerre, & au moment qu'on s'apperçoit que l'ennemi entre dans notre païs. Celles qu'on tire d'un coffre-fort ne ſont pas moins efficaces. Telle fut celle de Conon dont j'ai déja parlé. Memnon propoſa à Darius toutes les deux enſemble. Il avoit très-bien débuté en ſemant beaucoup d'argent parmi les Grecs, & par-là la diſcorde, afin de faire un parti contre Alexandre. Il prétendoit joindre à cet or une bonne armée, qu'il étoit réſolu de jetter dans la Macédoine, où il n'eût pas moins trouvé de gens avides de l'or des Perſes, & capables de former un puiſſant parti. La ruïne de Thébes, & l'oppreſſion des Grecs, n'avoient que trop aigri les humeurs. C'étoit le plus ſûr expédient que le Roi de Perſe pût prendre pour ſe délivrer d'un ennemi auſſi redoutable qu'Alexandre, qui étoit à la tête d'une armée aguerrie, bien diſciplinée, & capable de tout oſer & de tout entreprendre.

Agéſilas ne ſe trouva jamais aſſez puiſſant pour les grands deſſeins. Il étoit cependant en état de gagner des batailles, quelque inférieur qu'il fût, & d'être toujours maître de la campagne; mais ſa foibleſſe le diſpenſoit de s'en aſſûrer par la priſe des places fortes. Il n'eût ſçû comment s'y prendre, outre que les Lacédémoniens n'entendoient rien dans cette ſorte de guerre. Il faut une armée nombreuſe pour réſiſter contre les ennemis du dehors comme contre ceux du dedans, ſans compter les chicanes qu'on peut rencontrer en ſon chemin, où le nombre fait beaucoup, & ſur tout lorſqu'un habile homme s'en mêle. La réputation & la grande capacité de Memnon n'étoient pas moins connues des Macédoniens qu'elles l'étoient des Perſes: ç'en étoit aſſez pour inſpirer à ceux-ci tout le courage & la confiance imaginable, & pour les changer en tout autres hommes. Il y parut au paſſage du Granique. Cela n'empêchoit pas que Memnon ne s'en défiât beaucoup, & qu'il ne fût preſque aſſûré que toute leur valeur ne feroit que reboucher contre les phalanges Macédonienne & Gréque. Car lorſqu'on délibéra ſur le parti qu'on avoit à prendre, quand Alexandre eut paſſé l'Héleſpont, il fut d'avis qu'on brûlât & qu'on ruinât toutes les frontiéres, & qu'on ne fit qu'un deſert de ce beau païs, afin que l'ennemi ne pût pas avancer faute de ſubſiſtance, & d'embarquer tout ce qu'on avoit de troupes d'élite pour les tranſporter dans la

des Gaulois, partie par argent, partie par force, tout ce qu'il vouloit, arriva au Rhône avec ſon armée, aiant à ſa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étoient arrivez, Publius, ſoit que la célérité de cette marche lui parût incroiable, ſoit qu'il voulût s'inſtruire exactement de la vérité de la choſe, envoia à la découverte trois cent cavaliers des plus braves, & y joignit, pour les guider & ſoutenir, les Gaulois qui ſervoient pour lors à la ſolde des Marſeillois. Pendant ce tems-là il fit rafraîchir ſon armée, & délibéroit avec les Tribuns quels poſtes on devoit occuper, & où il falloit donner bataille aux ennemis.

Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône, entreprit de le paſſer, parce que ce fleuve n'avoit là que la ſimple largeur de ſon lit. Pour cela il commença par ſe concilier l'amitié de tous ceux qui habitoient ſur les bords, & acheta d'eux tous leurs canots & chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cauſe de leur commerce par mer.

Macédoine. Toute la Gréce, jalouſe de ſa liberté, & mécontente depuis longtems, ſouffroit avec aſſez d'impatience la domination & l'orgueil des Macédoniens; elle ſe feroit d'autant plus aiſément déclarée en faveur des Perſes, que Memnon avoit chez elle de grandes intelligences par les grandes ſommes qu'il y avoit fait paſſer. Il avoit deja fait des préparatifs extraordinaires, & dreſſé une grande flote pour cette entrepriſe. De tous les partis que les Perſes púſſent jamais prendre, celui-là étoit le meilleur & le plus honorable. Memnon ne fut point écouté. Paſſer en Macedoine, une telle réſolution n'étoit pas au goût de ces Satrapes efféminez: conſentir à la ruine des plus belles Provinces de l'Aſie, où ils commandoient en Rois, fort à leur aiſe & dans l'abondance, ce ſeroit ſe priver de tous ſes biens & des honneurs qu'ils y reçoivent. Ils n'ont eu garde de ſe rendre à un tel avis, comme s'ils euſſent été aſſûrez d'y commander toute leur vie en prenant un parti contraire. L'événement leur fit bientôt voir qu'ils s'étoient mépris: ceux qui commandoient dans les Provinces les plus éloignées s'en virent chaſſez, pour n'avoir pas écouté un conſeil qui ſaiſoit le ſalut de tout un grand Empire, par l'incendie & le dégât de deux ou trois Provinces frontiéres, où Alexandre n'eût jamais pénétré; obligé qu'il eût été de courir au ſecours de ſes propres Etats, qui devenoient le théatre de la guerre: tant Memnon avoit pris de juſtes meſures pour réuſſir dans ſon entrepriſe, & tant les réſolutions ſages & vigoureuſes trouvent de puiſſantes oppoſitions dans les Cours des Princes où les ſots & les lâches ſont les maîtres, & cela arrive toujours, lorſque ceux qui gouvernent reſſemblent à ceux qu'ils conſultent: car rarement un ſot s'adreſſe à un homme d'eſprit, ferme & réſolu. Athénes, Lacédémone, & toutes les Puiſſances de la Gréce, ſe fuſſent tournées du côté des Perſes, & euſſent ſecoué le joug des Macédoniens, que Philippe leur avoit impoſé, & qu'Alexandre qui lui ſuccéda leur rendit encore moins ſupportable. Darius, pour s'être aveuglé ſur des conſeils qui tendoient à le ſauver, y perdit la vie & l'Empire. Il avoit encore de grandes eſpérances de ſe tirer d'embarras, s'il n'eût pas perdu Memnon, le ſeul capable de tenir tête à Alexandre, & à lui ſuſciter des affaires dans ſon propre Roiaume. Ce grand homme mourut de maladie: ſa mort laiſſa les Perſes tout à découvert, & précipita leur chûte. *Tant il eſt vrai*, dit un ſçavant homme, *qu'un homme de plus ou de moins influe quelquefois beaucoup ſur le ſort des plus vaſtes Empires.*

Il acheta outre cela tout le bois qui étoit propre à conſtruire encore de pareils bâtimens, & dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de ſe mettre en état de n'avoir pas beſoin de ſecours étranger pour paſſer le fleuve. Tout étoit déja préparé, lorſqu'un grand nombre de Barbares s'aſſembla ſur l'autre bord pour s'oppoſer au paſſage des Carthaginois. Annibal alors faiſant réflexion qu'il n'étoit pas poſſible d'agir par force contre une ſi grande multitude d'ennemis; & que cependant il ne pouvoit reſter là, ſans courir riſque d'être enveſopé de tous les côtez, détacha à l'entrée de la troiſiéme nuit une partie de ſon armée ſous le commandement d'Annon fils du Roi Bomilcar, & lui donna pour guides quelques gens du pays. Ce détachement remonta le fleuve juſqu'à environ deux cens ſtades, où il trouva une petite Iſle qui partageoit la riviére en deux; on s'y logea, on y coupa du bois dans une forêt voiſine, & les uns façonnant les piéces néceſſaires, les autres les joignant enſemble, en peu de tems ils ſe firent autant qu'il falloit de radeaux pour paſſer le fleuve, & le paſſérent en effet ſans que perſonne s'y oppoſât. Ils s'emparérent enſuite d'un poſte avantageux, & y reſtérent tout ce jour-là pour ſe délaſſer & ſe diſpoſer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avoit donné.

Ce Général faiſoit auſſi de ſon côté tout ce qu'il pouvoit pour paſſer le reſte de l'armée. Mais rien ne l'embaraſſoit plus que ſes éléphans, qui étoient au nombre de trente-ſept. Cependant à la cinquiéme nuit ceux qui avoient traverſé les premiers s'étant avancez ſur l'autre bord vers les Barbares à la pointe du jour, alors Annibal, dont les ſoldats étoient prêts, diſpoſa tout pour le paſſage. Les peſamment armez devoient monter les plus grands bateaux, & l'infanterie légére les plus petits. Les plus grands étoient au-deſſus, & les plus petits au-deſſous; afin que ceux-là ſoutenant la violence du cours de l'eau, ceux-ci en euſſent moins à ſouffrir. On penſa encore à faire ſuivre les chevaux à la nage, & pour cela un homme ſur le derriére des bateaux en tenoit par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moien dès le premier paſſage on en jetta un aſſez grand nombre ſur l'autre bord. A cet aſpect, les Barbares ſortent en foule & ſans ordre de leurs retranchemens, perſuadez qu'il leur ſeroit aiſé d'arrêter les Carthaginois à la décente. Cependant Annibal voit ſur

l'autre bord une fumée s'élever, c'étoit le ſignal que devoient donner ceux qui étoient paſſez les premiers, lorſqu'ils ſeroient près des ennemis. Il ordonne auſſitôt que l'on ſe mît ſur la riviére, donnant ordre à ceux qui étoient ſur les plus grands bateaux de ſe roidir tant qu'ils pourroient contre la rapidité du fleuve. On vit alors le ſpectacle du monde le plus effraïant & le plus capable d'inſpirer la terreur. Sur les bateaux les uns s'encourageoient mutuellement avec de grands cris, les autres luttoient pour ainſi dire contre la violence des flots. Les Carthaginois reſtez ſur le bord, animoient par des cris leurs compagnons; les Barbares ſur l'autre bord demandoient à combattre en faiſant des hurlemens affreux : en même tems les Carthaginois, qui étoient de l'autre côté du fleuve, fondant tout d'un coup ſur les Barbares, les uns mettent le feu au camp, les autres en plus grand nombre chargent ceux qui gardoient le paſſage. Les Barbares ſont effraiez, une partie court aux tentes pour arrêter l'incendie, le reſte ſe défend contre l'ennemi. Annibal animé par le ſuccès, à meſure que ſes gens débarquoient, les range en bataille, les exhorte à bien faire, & les méne aux ennemis, qui épouvantez & déja mis en déſordre par un événement ſi imprévû, furent tout d'un coup enfoncez & obligez de prendre la fuite.

OBSERVATIONS

Sur le paſſage du Rhône.

§. I.

Difficulté de cette entrepriſe.

VOici un des plus beaux endroits & des plus intéreſſans de l'Hiſtoire de Polybe. Comme il étoit ſçavant homme de guerre, on n'aura pas de peine à concevoir qu'il ſe ſoit plû à nous donner une deſcription exacte d'une entrepriſe auſſi célébre que celle-ci, & que ce ſoit l'endroit le plus achevé de ſon Hiſtoire.

Qu'Annibal ait traverſé un fleuve ſi large & ſi rapide, & qu'il ſe ſoit conduit avec toute la prudence, le courage & l'habileté d'un grand Capitaine, ce n'eſt pas ce qui me ſurprend. Je ne vois même rien de fort ſurprenant dans ſon entrepriſe, parce qu'elle n'eſt pas ſans exemple, & qu'il s'en trouve une infinité dans les Hiſtoriens de l'antiquité fort au-deſſus de celle du paſſage du Rhône, conduites avec un plus grand art, & beaucoup plus difficiles & plus dangereuſes, & même les Hiſtoriens modernes nous en fourniſſent

de plus difficiles & de plus brillantes. Avant lui on avoit paſſé de plus grands fleuves, en préſence d'une armée qui s'y oppoſoit vigoureuſement par des ruſes toutes ſemblables, & pluſieurs ſiécles après lui l'on a vû des Guerriers fameux qui ont réuſſi dans de ſemblables deſſeins.

On ceſſe d'admirer cette action d'Annibal, lorſqu'on ſe repréſente tout ce qu'il fait après & les obſtacles qu'il doit rencontrer en ſon chemin : que s'il dit, dans la harangue faite à ſes ſoldats après le paſſage de ce grand fleuve, que le plus fort de ſon entrepriſe étoit fait, il parloit en Orateur ; il ſentoit fort bien le contraire, & nous le ſentons auſſi. Que d'obſtacles à ſurmonter ne lui reſtent-ils pas encore ? Quels ſont les ennemis qu'il va chercher ? Il s'en faut bien qu'il les trouve ſemblables à ceux qu'il vient de vaincre au paſſage du Rhône.

Qu'Alexandre ait traverſé l'Héleſpont, & percé l'Aſie d'un bout à l'autre, qu'il pouſſe juſqu'aux Indes, je ne vois rien là qui arrête longtems mon admiration. Ignoroit-il quels hommes étoient les Perſes ? Heurter de droit front cette Puiſſance, c'eſt, le dirai-je, moins que rien ; mais les Romains furent-ils jamais mépriſables ? Les Carthaginois n'avoient-ils pas éprouvé par tant de défaites & tant de diſgraces dans la premiére guerre Punique, à quels hommes ils avoient affaire ? Que voioient-ils dans la ſeconde ? C'étoit le même peuple, devenu plus puiſſant par les conquêtes qu'il avoit faites ſur eux & ſur d'autres peuples.

Annibal dut en avoir l'imagination toute remplie. Il ne voioit que difficultez & qu'embarras à ſurmonter dans un ſi grand deſſein, tout à craindre, rien que de douteux & d'incertain ; il les voioit peut-être avec les yeux d'un grand Capitaine, & cela joint à la haine qu'il conſerva toute ſa vie contre le nom Romain, ſon grand cœur & ſon habileté lui rendoient les choſes moins effroiables. Il ſentoit bien la grandeur de ſon entrepriſe, & les épines qu'il y trouveroit ; mais il ne la vit jamais impoſſible. Un eſprit & un courage médiocre l'eût regardée ſur ce pied, & peut-être l'eût-il traitée de folle & de chimérique dans celui qui ſe ſeroit aviſé de lui propoſer pour venger de grandes injures.

Alexandre donna tout à ſes amis avant que de paſſer en Aſie, il ne ſe réſerva que l'eſpérance. Croit-on que ce ſoit peu de choſe dans un grand Capitaine ? C'étoit beaucoup, ſi l'on conſidére les ennemis qu'il a à combattre. Sans doute que ſa portion étoit la plus groſſe, & tout auſſi aſſurée que ce qu'il venoit de donner ; mais dans Annibal cette eſpérance dans l'opinion de ceux qui le virent marcher à une entrepriſe ſi ſurprenante, parut très-mal fondée par rapport à ſes ennemis, & aux obſtacles infinis qu'il trouveroit dans ſes marches. Il falloit avoir affaire à des hommes qui lui feroient éprouver tout ce que la guerre a de plus triſte & de plus redoutable. On peut dire un projet deſavantageux, lorſqu'il eſt difficile, qu'il apporte du préjudice, & qu'il nous cauſe une ruine totale, au cas que le ſuccès ne réponde pas à nos eſpérances, & par conſéquent on ne ſçait comment appeller utile une entrepriſe où les pertes paroiſſent être certaines dans l'opinion de la plûpart de ceux qui ne pouvoient pénétrer dans les vûes de ce grand Capitaine, & les eſpérances très-

douteuſes

douteuſes chez ceux qui connoiſſoient parfaitement la grandeur & le courage de ce Général tout extraordinaire.

Il comptoit ſur la haine & l'averſion que les Gaulois avoient pour les Romains, & ſur la défection générale de ces peuples, qui lui promirent de ſe déclarer en ſa faveur : ce qui étoit fort incertain. Il falloit une victoire avant qu'ils priſſent ce parti, autre ſujet d'incertitude. Je panche fort à croire que ce grand homme n'eut jamais d'autre eſpérance que celle qu'il avoit dans ſon habileté, car rien n'éléve davantage le cœur & ne nous porte plus aux grandes actions. Ajoutons à cela la néceſſité de vaincre, qui nous fait vaincre effectivement : car c'eſt par cette néceſſité que le ſoldat brave & aguerri ſe change en ſoldat intrépide, & ſouvent même en deſeſpéré ; & lorſque ces choſes ſont jointes à l'art, je ne vois pas que les ſeuls motifs de gloire & de liberté qui remuoient le cœur des Romains, tout pleins de valeur, pûſſent emporter la balance ſur les troupes Carthaginoiſes. Tout ce que je viens de dire, la corruption de la diſcipline militaire qui s'étoit introduite dans les armées Romaines, & le manque d'Officiers capables de les commander, n'aidérent pas peu à affermir Annibal dans l'éxécution d'un ſi grand deſſein. Il traverſe toute l'Eſpagne, les Pyrénées, & rien ne l'arrête juſques ſur les bords du Rhône, où il ne trouve que de foibles obſtacles par ſon admirable conduite. Il ſe jette de là dans les montagnes les plus affreuſes des Alpes, il s'y ouvre une marche au milieu de mille dangers, où preſque les deux tiers de ſon armée périſſent bein moins dans les combats qu'il fallut donner, que par la miſére, pour s'être mis en marche dans une ſaiſon où ces montagnes ſont abſolument impratiquables : & bien qu'il arrive en Italie auſſi débiffé qu'un Général qui vient de perdre une grande bataille, après tant de diſgraces ce Héros oſe attaquer une Puiſſance auſſi formidable que Rome avec une armée d'environ ſeize mille hommes, cela ſemble preſque incroiable, ſi l'Hiſtoire ne nous fourniſſoit des événemens tout auſſi extraordinaires, & même plus ſurprenans.

La marche de Dion contre Denis Roi de Syracuſe eſt-elle moins digne de notre admiration ? C'eſt Diodore (a) qui la rapporte dans M. Dacier. » Qui auroit jamais cru, dit-il, » qu'un homme avec deux vaiſſeaux » de charge fût venu à bout d'un » Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, » une auſſi groſſe proviſion d'armes, » de bled & de richeſſes qu'il en » falloit pour entretenir largement, » & pour ſoudoier des troupes ſi » nombreuſes ? qui outre cela habitoit la plus grande partie des » villes de la Gréce, & avoit des » ports, des arſenaux & des citadelles imprenables, qui de plus » étoit fortifié par un grand nombre d'alliez très-puiſſans ? La cauſe » des grands ſuccès de Dion fut premiérement ſa magnanimité & ſon » courage & l'affection de ceux à » qui il devoit procurer la liberté. » Mais la principale cauſe, ce fut » la lâcheté du Tyran, & la haine » que ſes ſujets avoient pour lui : » car toutes ces choſes concourant » dans le même tems, menérent » contre toute apparence à une » heureuſe fin ces grandes actions

(a) *Diod. l. 16.*

» qu'on a de la peine à croire.

Appliquons à Annibal ce que dit Diodore de Dion : on l'eût encore pû dire de Timoleon dans un cas preſque ſemblable. Qu'un homme comme le Carthaginois ait traverſé toute l'Eſpagne, les Pyrénées, un grand fleuve, ſur les bords duquel il trouve une armée pour le défendre : qu'il ſe jette en plein hiver dans les Alpes, alors impratiquables, qu'il les paſſe avec des travaux infinis à la tête de plus de cinquante mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux, & qu'il ſe voie réduit, après les avoir traverſez, à huit mille hommes d'infanterie Eſpagnole, douze mille Africains & ſix mille chevaux ; & que cet homme réduit preſque à rien oſe entrer dans l'Italie, & attaquer une Puiſſance auſſi redoutable que Rome, on a de la peine à le concevoir, & beaucoup moins ce que fit Dion contre Denis.

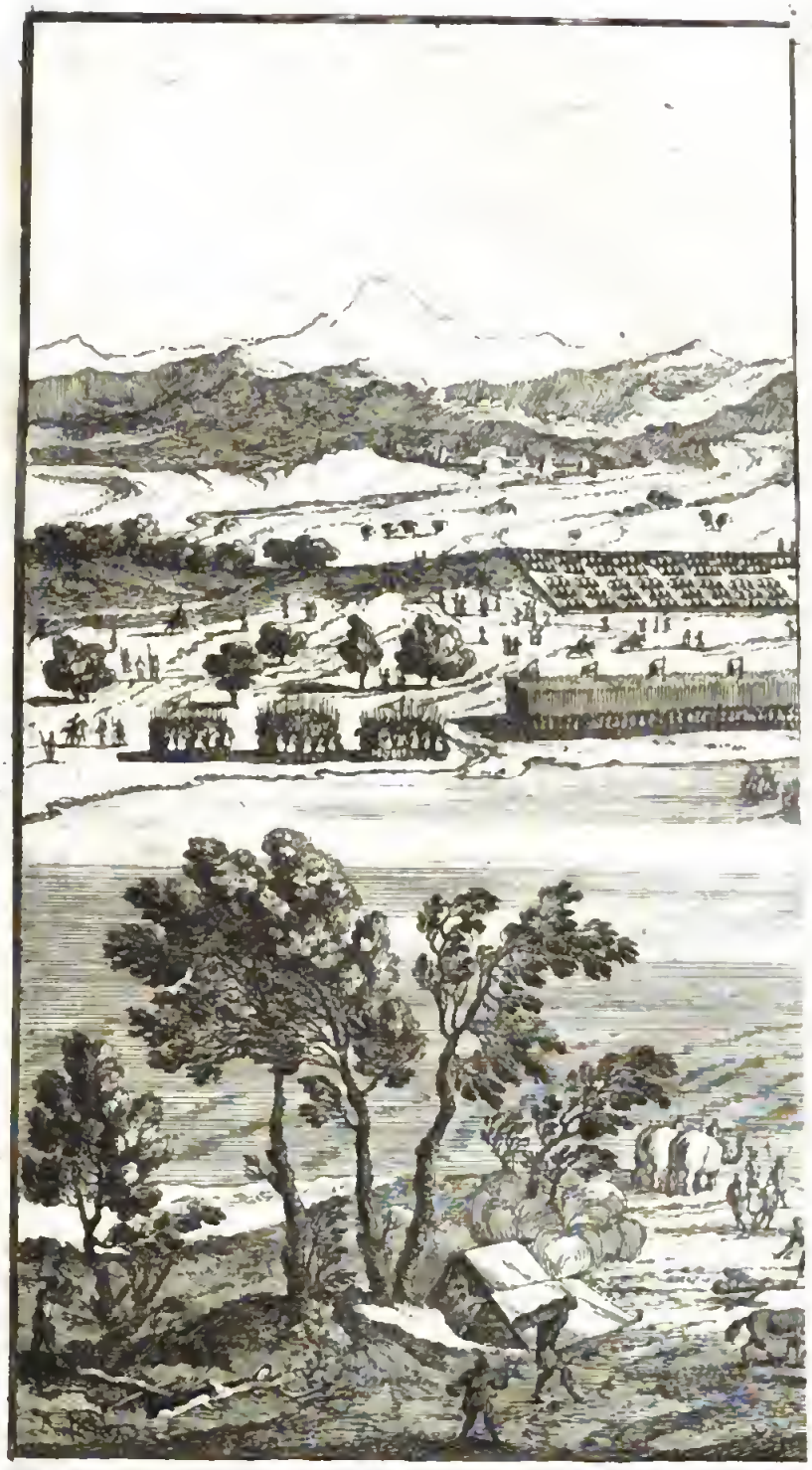
§. II.

Diſpoſitifs d'Annibal pour le paſſage du Rhône. Ruſe de ce Général. Diſpoſition des Gaulois dans la défenſe de cette riviére. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples parallèles. Paſſage de l'Hydaſpe, du Rhin & de la Dune.

ANnibal n'ignoroit pas l'amitié & l'alliance qui étoit entre les Romains & ceux de Marſeille, dont le païs s'étendoit fort avant le long du Rhône. Il ne douta point qu'ils ne ſe portaſſent ſur le bord de ce fleuve pour en défendre le paſſage, & que Publius qui étoit en mer avec une armée navale, ne vînt à leur ſecours. Il falloit prévenir les Romains, & paſſer avant cette jonction, qui eût infailliblement renverſé tout ſon projet & ſes eſpérances. Car de remonter le fleuve plus haut & hors des terres des Marſeillois, il n'y avoit aucune apparence de réüſſir ; outre qu'il ſe fût engagé dans un païs très-difficile, couvert de défilez & de chicannes ſans nombre, peu connu, & où le fleuve ſe trouve très-reſſerré & bordé de hautes montagnes, les rives des deux côtez eſcarpées, & par conſéquent fort aiſées à défendre, & des peuples avec leſquels Annibal n'avoit contracté aucune alliance, comme il avoit fait avec ceux du Languedoc & du Rouſſillon.

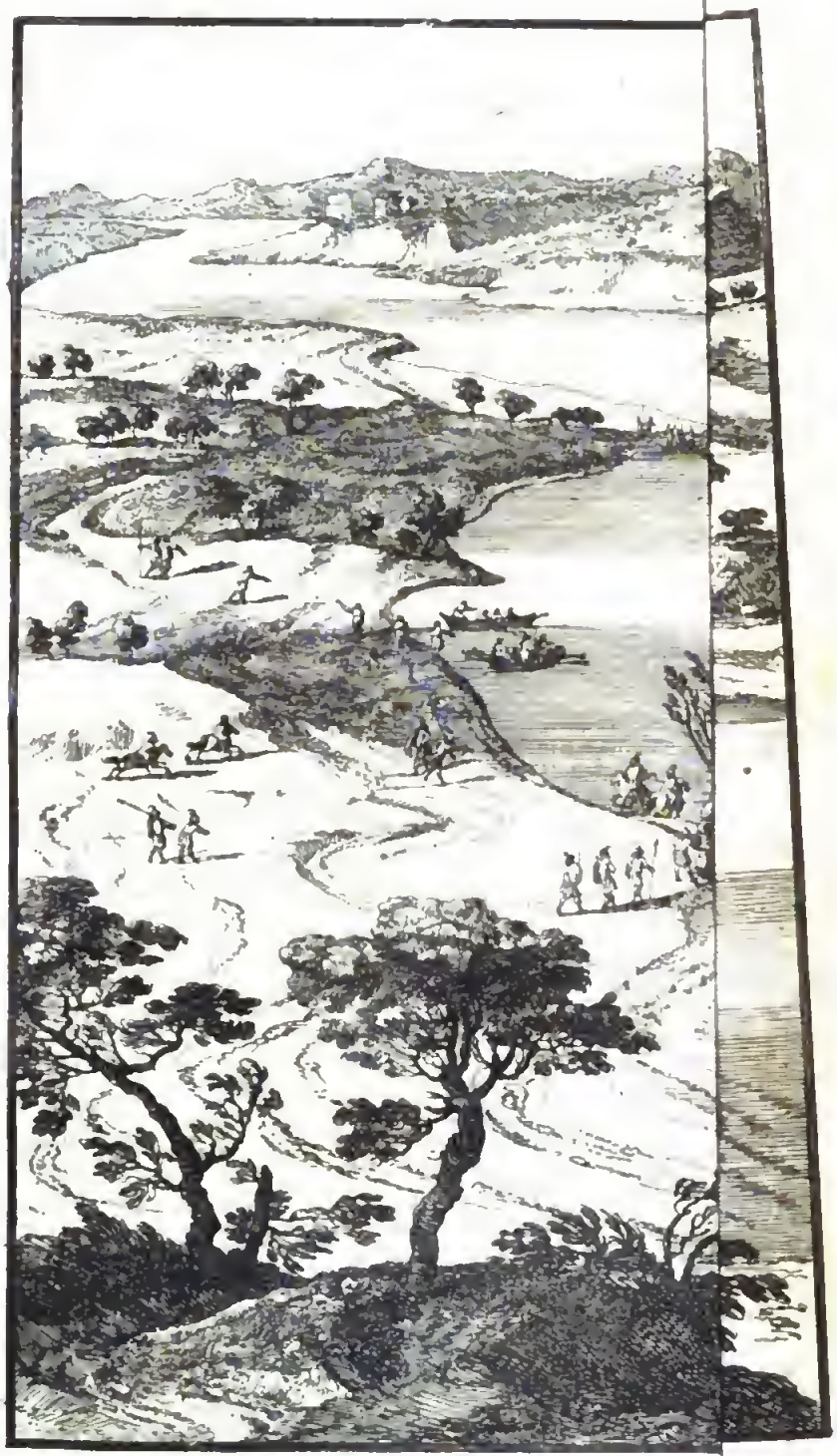
Il vit bien qu'il n'avoit d'autre endroit pour ſon paſſage que celui qu'il prit entre Avignon & la riviére de Sorgues. L'entrepriſe étoit difficile & dangereuſe, mais lorſqu'on en voit la néceſſité, & que l'on n'a rien de mieux à faire, on doit fermer les yeux ſur les obſtacles quels qu'ils puiſſent être. Le tems preſſoit extraordinairement. Il n'avoit pas aſſez de bateaux pour embarquer un grand nombre de troupes, tel qu'il le faut pour ſoutenir un aſſez long tems contre l'ennemi après avoir débarqué, & donner le tems aux bateaux de faire un ſecond voiage. Il en fait fabriquer autant qu'il peut par les ſoldats de ſon armée. S'il n'eût eu que cette ſeule reſſource, il échouoit infailliblement dans ſon entrepriſe. J'ai de la peine à me perſuader que le nombre de ces bateaux fût auſſi grand qu'il le paroît dans Polybe, cet ouvrage exigeoit trop de tems, & ces arbres qu'il fit creuſer, comme les Indiens font leurs canots, me paroiſſent un peu chimériques pour bien des raiſons. J'aime mieux croire, avec Tite-Live, qu'il joignit des radeaux aux bateaux

Digitized by Google



T. 4. 2.

Digitized by Google



T. 4. 3.

PASSAGE DE

Digitized by Google

qu'il tira des gens du païs. Ce qui fortifie ma conjecture, c'eſt qu'on voit qu'Annon, qui paſſa ſecrétement à quatre lieues au-deſſus du fleuve, ſe ſervit de radeaux. Eſt-ce que cette penſée ne ſeroit pas venue à l'eſprit d'Annibal? Il lui falloit fort peu de tems pour les conſtruire: outre que ces ſortes de machines ſont plus ſimples & plus propres à porter un corps conſidérable de troupes, avec cet avantage, qu'elles peuvent s'y ranger en bataille, & débarquer en bon ordre: ce qui n'arrive pas dans les bateaux, où les ſoldats ſe trouvent en confuſion, & débarquent de même.

Annibal toujours juſte dans ſes deſſeins, & toujours inépuiſable en reſſources, ne ſe contenta pas des moiens qu'il eut en main pour réuſſir dans une entrepriſe ſi délicate; il voioit trop bien que cela ne ſuffiſoit pas contre les troupes qui bordoient le fleuve de l'autre côté; il penſa à joindre la ruſe à la force: car qui peut entreprendre deux choſes à la fois, ne doit pas s'arrêter à une ſeule. Ce grand Capitaine détache Annon avec un grand corps de troupes, auquel il ordonne de longer le fleuve en remontant, & de s'arrêter à quatre lieues au-deſſus de ſon camp, où il jugea bien que l'ennemi ne ſe ſeroit guéres précautionné.

Annon force une marche nocturne pour n'être pas découvert, & arrivé à l'endroit où il s'étoit réſolu de paſſer, il ne trouve perſonne pour lui diſputer le paſſage. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, que ce grand détachement de l'armée Carthaginoiſe s'arrêta entre Roquemaure & le pont Saint-Eſprit.

Annibal averti par les ſignaux concertez, qu'Annon étoit de l'autre côté du fleuve, & fort près du camp des Gaulois (2), qui bordoient en bataille le bord du fleuve, rangez ſelon leur méthode ordinaire, ſe hâta de faire embarquer ſes troupes, & le traverſa dans un très-grand ordre, les bateaux (3) près-à-près les uns des autres pour débarquer en plus grand nombre, & non à la file. Les Gaulois furent effraïez de voir la fumée de l'embraſement & les Carthaginois (4) de l'autre côté tout prêts à fondre ſur leurs derriéres, & un nombre infini de bateaux & de nacelles qui s'approchent d'eux; que faire dans un état de ſurpriſe, & l'ennemi ſur les bras? Rien: lorſque ceux qui commandent ſont fort malhabiles, ſans expérience, ſans prévoiance, & ſi peu capables d'une bonne réſolution. On s'en apperçut par leur conduite, car leurs troupes ne firent qu'une foible & courte réſiſtance comme par maniére d'acquit, & puis s'en allérent.

Je ne vois pas comment Annibal, qui n'avoit point de tems à perdre, a pû faire conſtruire en deux jours un ſi grand nombre de bateaux & de nacelles, outre ceux qu'il avoit tirez des gens du païs. Cela me fait un peu ſoupçonner le narré de Polybe. J'aime mieux croire qu'il ſe ſervit de radeaux, comme en effet il en fit faire pour le paſſage de ſes éléphans (5). Polybe explique la maniére dont on leur fit paſſer le fleuve, qui me paroît digne de la curioſité des Lecteurs.

On voit de tems en tems quelques exemples dans les Hiſtoriens anciens & modernes de Généraux qui ont emploié les radeaux dans le paſſage des grandes riviéres de vive force; mais on voit un beaucoup plus grand nombre de paſſages où il y a beaucoup moins d'art, plus

de difficultez, & beaucoup moins de certitude du ſuccès. Si ceux qui les défendent n'ignoroient pas abſolument leurs avantages, pour peu qu'ils fuſſent en forces, & qu'ils priſſent de précautions, on ne peut s'imaginer comment ceux qui entreprennent de paſſer pourroient y réuſſir; cependant ils réuſſiſſent preſque toujours, & ſans trouver le moindre obſtacle.

César ne nous fournit pas beaucoup de paſſages de riviéres conſidérables, ſi ce n'eſt celui de la Tamiſe. Ils les traverſa preſque toutes à la faveur des machines, à l'abri deſquelles il dreſſoit ſon pont, comme nous établiſſons les nôtres ſous la protection d'une nombreuſe artillerie. Cette ruſe d'Annibal a été emploiée avant & après lui, & juſqu'à nous, par une infinité de grands Capitaines, & même par des Généraux médiocres contre d'autres plus médiocres qu'eux; & plus l'on remonte dans les ſiécles les plus reculez, & plus la ruſe augmente notre admiration, lorſque l'on y trouve plus ou moins d'obſtacles & de difficultez.

Le paſſage de l'Allier par Céſar eſt fin & ruſé, & à peu près ſemblable à celui du Rhône à l'égard du ſtratagême, dans lequel Vercingentorix donna. Le paſſage de la Seine par Labiénus eſt encore plus profond qu'aucun autre de l'antiquité, quoique l'artifice ſoit dans le même eſprit que celui du Rhône. Décendons juſqu'à notre tems, nous trouverons de ſemblables entrepriſes fondées ſur les mêmes artifices en très-grand nombre, & les Généraux qui s'y laiſſent prendre tout auſſi nouveaux que les premiers qui y furent pris.

Le Prince Eugéne de Savoie traverſa l'Adigé en 1701 par une ruſe ſemblable à celle d'Annibal. Ç'auroit dû être une bonne leçon à M. de Saint-Frémont, qui ſe laiſſa ſurprendre, d'être une autre fois un peu plus ſur ſes gardes. Point du tout: cinq ans après le Prince Eugéne paſſe encore la même riviére, & emploie le même ſtratagême contre le même de Saint-Fremont, au confluant de cette riviére dans la mer, qui eſt extraordinairement large en cet endroit. Il eſt vrai que l'Officier Général François avoit écrit à la Cour que les ennemis ne trouveroient nul obſtacle ſur cette riviére, & ce fut peut-être à deſſein d'élever un trophée à ſa prévoiance qu'il crut devoir leur laiſſer le paſſage libre & ſans nul obſtacle; ce qui fit qu'il ne jugea pas à propos de s'y tranſporter en perſonne, ni d'y envoier le moindre ſecours.

Le paſſage du Rhin en 1702. par le Maréchal de Villars, eſt preſque une copie de celui du Rhône, & fait auſſi peu d'honneur au Prince Louis de Bade qu'il illuſtre le Général François. Voilà bien des exemples, dira-t-on: nullement, puiſque l'Hiſtoire en eſt toute remplie. Le plus recommandable, & celui qui frappe le plus, eſt le paſſage de l'Hydaſpe par Alexandre le Grand. Je le regarde comme l'original de celui du Rhône. Chacun ſçait combien Annibal eſtimoit Alexandre. Ne ſe ſeroit-il pas ſervi de ſes lumiéres à l'égard de ſon paſſage? Je ne l'aſſûrerai pas. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis d'avis de copier tout le paſſage (a), qui me paroît digne de la curioſité des gens du métier.

» Ce grand Capitaine voiant qu'il » lui étoit impoſſible de paſſer l'Hy» daſpe à la vûe de l'ennemi, à cauſe

(a) *Arrian. liv. 5.*

» de la multitude de ſes éléphans, » qui étonnoient même les chevaux » de leurs cris & de leur préſence, » réſolut de dérober ſon paſſage, & » s'y gouverna de la ſorte. Il fit » tenter la nuit divers lieux par ſa » cavalerie, & jetter divers cris, » comme s'il eût eu envie de paſſer. » Tout étant prêt pour cet effet, » Porus y accouroit tout auſſitôt » avec ſes éléphans; mais Alexan- » dre demeuroit en bataille ſur le » bord. Comme cela fut arrivé plu- » ſieurs fois, & que Porus vit que » ce n'étoit qu'un bruit & de vaines » menaces, il ne s'ébranla plus pour » cela, & ſe contenta d'envoier des » coureurs par tout le rivage. Après » qu'Alexandre ſe fut ôté l'appré- » henſion de l'avoir ſur les bras » avec toute ſon armée dans un paſ- » ſage de nuit, il fit ce deſſein. Il » y avoit à quatre ou cinq lieues » du lieu où il étoit un rocher, au- » tour duquel le fleuve ſe recour- » boit, & vis-à-vis une Iſle déſerte, » l'un & l'autre couverts de bois, » partant très-propre à former une » entrepriſe. Il réſolut de paſſer en » cet endroit, après avoir diſpoſé » auparavant le long du rivage des » corps-de-garde de diſtance en diſ- » tance, d'où l'on pouvoit ſe voir » & s'entendre, & il faiſoit jetter » des cris toutes les nuits & allu- » mer des feux. Enſuite il fit pré- » parer publiquement tout ce qui » étoit néceſſaire pour faire croire » qu'il vouloit paſſer vis-à-vis ſon » camp. Il y laiſſa un corps de trou- » pes, avec défenſe de paſſer qu'il » ne vît Porus décampé, ſoit pour » ſe retirer, ou pour le venir com- » battre: car s'il vient contre moi, » dit-il, avec une partie de ſes trou- » pes, & qu'il laiſſe l'autre dans ſon » camp avec ſes éléphans, vous y » demeurerez; mais s'ils partent » vous partirez auſſi, quand une » partie de l'armée demeureroit. » Car il n'y a rien à craindre pour » le paſſage que les éléphans, à » cauſe de la cavalerie. Voilà l'or- » dre qu'il laiſſa à Craterus, qui » commandoit ce corps. Or entre » l'Iſle & le camp il avoit mis Mé- » leagre, Attalus & Gorgias avec » la cavalerie & l'infanterie ſou- » doiées, & leur avoit comman- » dé de paſſer par troupes lorſqu'ils » le verroient attaché au combat. » Après avoir donné ces ordres, il » prit ſa compagnie Roiale avec les » régimens de cavalerie d'Epheſ- » tion, de Perdicas, de Demetrius, » ceux de la Bactriane & de la Sog- » diane; les Scythes & les Dahes, » qui ſont des archers à cheval, & » pour l'infanterie les Argyraſpides » avec les phalanges de Clite & de » Cœnus, les Archers & les Agriens, » & s'éloignant du bord pour n'être » pas apperçû, tira la nuit vers » l'Iſle où il avoit réſolu de paſſer. » Cependant on y empliſſoit ſecré- » tement les peaux qu'on y avoit » amaſſées, & on les couſoit avec » ſoin. On y raſſembloit auſſi les » bateaux qu'on y avoit portez par » piéces ſur des chariots, & princi- » palement les galéres à trente ra- » mes, la forêt empêchant qu'on » n'apperçût rien de ce qui s'y paſ- » ſoit. Mais ce qui ſervit encore » plus à couvrir l'entrepriſe, fut un » orage effroiable qui dura toute la » nuit, dont le bruit empêchoic » qu'on n'ouït celui des troupes, & » le tumulte qui ſe fait dans l'exé- » cution des ordres. Sur le point » du jour l'orage étant appaiſé, » toute l'armée paſſa vis-à-vis de » l'Iſle ſans être apperçûe des enne- » mis. La cavalerie étoit ſur les » peaux, & l'infanterie ſur les na- » vires; les Argyraſpides paſſérent

» ſur les galéres à trente rames, » une partie avec Alexandre, & l'au» tre ſéparément.

Le paſſage de l'Hydaſpe, comme celui du Rhône, ſont très-remarquables, tous les deux d'une conduite admirable & d'un détail ſurprenant. Alexandre, comme Annibal, ſe fuſſent expoſez à une défaite inévitable, s'ils ne ſe fuſſent bornez qu'à une attaque ouverte & de vive force. Quelquefois la ruſe nous diſpenſe d'y joindre l'autre, & c'eſt toujours ou preſque toujours celle dont Alexandre ſe ſervit au paſſage de l'Hydaſpe. Porus manqua moins de prévoiance & de conduite que les Gaulois. Rien n'empêchoit ceux-ci de faire battre l'eſtrade le long du fleuve, ou d'y poſter des petites gardes qui ſe communiquaſſent & s'entr'avertiſſent de l'une à l'autre par des ſignaux concertez, particuliérement aux endroits où il y avoit le plus à craindre : ce qui ſuffit à l'égard des grands fleuves, où l'ennemi ne ſçauroit paſſer ſans grand appareil, & ſans qu'on ait le tems d'en être averti. Cette faute des Gaulois eſt une preuve de la malhabileté de leurs Généraux. Il ne faut pas s'étonner s'ils furent ſurpris. Ces ſortes de ſurpriſes ſont d'autant plus dangereuſes, qu'on croit le mal plus grand qu'il n'eſt en effet, & on ſe retire lorſqu'on ſe trouve en état de repouſſer l'ennemi, comme cela arriva au paſſage de l'Eſcaut en 1708. car ceux qui les premiers ſe rendirent maîtres du pont, n'étoient pas capables de réſiſter contre une compagnie de grenadiers. Tout ce que les Gaulois pouvoient faire dans une choſe ſi imprévûe, étoit de détacher un corps de troupes qui euſſent été à la rencontre d'Annon, pendant que le reſte de l'armée eût diſputé le paſſage du Rhône à Annibal.

Polybe ne nous dit pas ſi les Gaulois avoient de la cavalerie. Il ſembleroit qu'ils en manquoient, & c'eſt dans ces ſortes d'actions qu'elle me paroît la plus néceſſaire. Cependant le ſoin qu'Annibal marque de faire paſſer la rienne, me perſuaderoit preſque qu'il y en avoit dans cette armée. La maniére dont celle des Carthaginois traverſa le fleuve, me paroît bien imaginée. Tite-Live, qui ne fait que copier notre Auteur en bien des endroits de ſon Hiſtoire, l'explique un peu moins clairement, quoiqu'il le faſſe aſſez entendre.

Bien des gens prétendent que la maniére dont Annibal s'y prit pour faire paſſer les chevaux de ſa cavalerie, ne ſe trouve nulle part dans l'Hiſtoire, & que ſi Polybe & Tite-Live ne nous l'avoient appriſe, elle ſeroit encore inconnue. Ces gens-là ſe trompent beaucoup. L'exemple que Plutarque nous fournit dans la Vie de Timoleon, eſt bien autrement remarquable. Il dit que les Corinthiens étant arrivez à Rhége, & ne pouvant paſſer le détroit pour aller en Sicile au ſecours de Timoleon à cauſe des vaiſſeaux des Carthaginois qui croiſoient ſur ce parage, apprirent que la flote avoit fait voile du côté de Syracuſe ; ils ne perdirent pas un moment, & » ſe jettent promtement, dit-il, » dans les premiéres barques de » pécheurs qu'ils rencontrent par » hazard, & paſſent en Sicile » avec tant de ſûreté par une ſi » grande bonace, qu'ils menérent » leurs chevaux par la bride tou» jours nageant à côté de leurs ba» teaux.

Je trouve un exemple d'une pareille invention dans le paſſage du Rhin par M. le Duc de Longueville

en 1639. Le Vaſſor le rapporte dans ſon Hiſtoire de Louis XIII. Il ne le croit pas inférieur, au jugement même de pluſieurs Auteurs, dit-il, au fameux paſſage du Rhin que Céſar a ſi ſoigneuſement décrit dans ſes Commentaires. Se mocque-t-il? Ce ſentiment eſt abſurde : ce paſſage n'a nul rapport avec l'autre. Il le donne comme quelque choſe de merveilleux & de fort hardi. Rien de tout cela : à moins qu'on ne veuille le prendre dans la façon dont on fit paſſer les chevaux de la cavalerie, ce qui ſeroit ridicule. Venons à l'exemple que j'ai promis.

Le Duc de Longueville qui vouloit paſſer le Rhin dans un cas, où la néceſſité ne pouvoit être plus grande, envoie des eſpions pour ſçavoir ſi l'armée Bavaroiſe étoit retirée. Aſſûré de ce côté-là, il ordonna que les troupes ſe rendiſſent le 28. Décembre aux environs de Bacarra & d'Obervezel. Le 25. du même mois le Comte de Guébriand alla reconnoître les lieux les plus propres à paſſer la riviére. Le Lieutenant d'artillerie avoit préparé des barques. Le Duc de Longueville arriva vers la nuit à Bacarra. Le Comte de Guébriand commande au Capitaine des bateaux de partir avec ſes batelliers. Ils firent monter les petites barques au-deſſus de Lorik. A deux heures après minuit le Comte de Guébriand fit paſſer Roqueſerviéres avec cent quarante mouſquetaires & ſoixante piquiers, gens choiſis. Dès qu'ils eurent mis pied à terre ſur l'autre bord, Roqueſerviéres les mit en bataille. Après que le Comte de Guébriand eut fait paſſer la plus grande partie des quatre régimens, il paſſa lui-même, attaqua Lorik, & le prit. Le lendemain il paſſa la cavalerie. Comme il étoit impoſſible de paſſer les chevaux dans des barques auſſi petites que les nôtres, le Colonel Roze eſſaia une nouvelle maniére, qu'il avoit vû pratiquer à un Officier nommé Koulhaſte. Un cavalier décend dans une barque, fait entrer ſon cheval dans l'eau, le conduit par la bride, & le cheval paſſe à la nage : on en mena trois enſuite dans la même barque, & la choſe paroît ſi facile que tous les autres ſuivent l'exemple. Après cet heureux eſſai toutes les barques furent emploiées à la fois pendant huit jours & huit nuits. Le reſte de la cavalerie arriva en bon ordre au-delà du Rhin.

Cette nouvelle maniére de faire paſſer les chevaux eſt, comme l'on voit, fort ancienne & fort ſûre à l'égard des riviéres extraordinairement larges & dangereuſes; mais la queſtion eſt de ſçavoir ſi le paſſage des chevaux des Corinthiens de Rhége en Sicile n'eſt pas une fable. Je ſuis perſuadé que non, quoique le trajet ſoit de près de deux lieues : les chevaux nagent très-longtems, lorſque ceux qui ſont dans les bateaux les ſoutiennent par la bride d'une main, & leur relévent la tête de l'autre en ſe baiſſant ſur le bord du bateau. C'eſt ce que j'ai vû pratiquer en 1708. à un régiment de dragons des troupes de Hollande, qui fit paſſer à tous ſes chevaux le bras de mer qui ſépare la ville de l'Ecluſe de l'Iſle de Cadſant, dont nous nous étions rendus les maîtres. Je me rendis dans cette ville pour aller prendre les ôtages, & mon cheval paſſa de la même ſorte que les autres.

OBSERVATIONS

Sur le paſſage des grandes Rivières.

§. I.

Avantages de ceux qui défendent les paſſages des grandes rivières. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverſeurs de rivières, que M. le Prince Eugéne.

JE ne vois rien de plus difficile que le paſſage des grandes rivières, ſoit par la ruſe ou de vive force, lorſqu'on a affaire à un ennemi vigilant & entendu, & cependant on les paſſe, & rarement échoue-t-on dans ces ſortes d'entrepriſes. J'ai lieu d'en être étonné, non pas dans celle où le ſtratagéme en a ſeul la gloire, ou qu'il eſt lié à la force ouverte, mais uniquement dans celle ci. Cela me paroît ſurprenant, vû l'avantage de celui qui ſe défend, qui eſt ſi grand qu'il eſt à peine concevable, & cependant on ſe laiſſe emporter en fort peu de tems. Seroit-ce que la méthode de celui qui attaque, & l'ordre qu'il obſerve dans le combat, ſeroient au-deſſus des précautions de celui qui ſe défend? Rien de tout cela. Je l'ai déja dit, l'avantage eſt toujours du côté de ce dernier, & malgré cela il eſt emporté, quoiqu'il ait des forces capables de faire une forte & vigoureuſe réſiſtance, & d'empêcher le débarquement, & en même tems l'établiſſement du pont que l'on établit à la faveur du canon & de ceux qui paſſent.

Véritablement celui qui tente le paſſage d'un grand fleuve rapide & impétueux, a cet avantage ſur celui qui ſe défend, que s'il ne peût employer le ſtratagéme ordinaire & dont j'ai parlé, il eſt toujours en état d'obliger ſon ennemi à une grande diverſion de ſes forces, par de fréquentes tentatives en différens endroits éloignez du véritable, où il a deſſein de paſſer & de jetter ſon pont; mais il eſt aiſé à celui qui ſe défend de connoître ces ſortes d'endroits, & de diſtinguer les fauſſes des vraies attaques. Car s'il n'en eſt point capable, ou s'il néglige d'éxaminer par lui-même le cours du fleuve, & les lieux qui peuvent être les plus favorables à l'ennemi, il réduira ſon armée à rien, par la multitude des poſtes qu'il ſera obligé d'occuper.

M. le Maréchal de Catinat s'étant porté ſur l'Adigé en 1701. pour en défendre le paſſage à l'armée Impériale, diviſa tellement ſes forces en divers petits campemens & en differens poſtes, qu'il ſe trouva hors d'état de ſe défendre en aucun endroit, par l'éloignement des quartiers ou des petits camps répandus le long du cours de cette riviére, ſur un front de plus de douze lieues. Cette faute, qui n'eſt que trop ordinaire dans la défenſe des grandes rivières, comme dans celle des petites, fut reprochée à M. le Maréchal de Catinat avec beaucoup de raiſon.

Cinq ans après M. le Duc de Vendôme tomba dans une faute ſemblable, comme j'ai dit plus haut. Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que

que M. le Prince Eugéne ſe ſervit de la même ruſe contre tous les deux, ſur la même riviére, & l'ennemi paſſa toujours à l'endroit où M. de Saint-Fremont commandoit le plus commodément du monde : tant cet Officier Géneral étoit entendu, alerte & vigilant. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il fut toujours écouté & récompenſé comme un habile homme. Il ne manqua jamais de raiſons pour excuſer ſes fautes, & les rejetter ſur d'autres, qui n'y avoient nulle part, pour bien faire ſes affaires, & aſſez mal celles de ſon Maître.

Dans ces ſortes de conjonctures celui qui veut paſſer a un très-grand avantage ſur ſon ennemi, qui ne ſçauroit recevoir aucun avis, ni rien connoître de ſes mouvemens qu'après le coup fait. On donne jalouſie en pluſieurs endroits à trois ou quatre lieues les uns des autres, & l'on fait même mine de négliger le véritable. Lorſqu'on s'eſt apperçû de ces différens mouvemens, & que l'ennemi s'eſt partagé en pluſieurs campemens & ſelon ſes craintes, qu'il s'eſt par conſéquent affoibli par tout, & que ſes quartiers ſont trop éloignez les uns des autres pour s'entreſecourir, on doit alors tenter en ces endroits-là : on a le tems de s'établir & de battre tout ce qui s'oppoſe d'abord à notre paſſage, avant qu'on ait le tems de raſſembler d'aſſez grandes forces pour attaquer ce qui a déja paſſé, qui groſſit & augmente toujours à meſure qu'il en paſſe davantage. Pendant ce tems-là on établit ſon pont, on ſe ſaiſit des poſtes les plus avantageux, on ſe rempare avec des arbres coupez à la tête du pont, & l'on ſe forme derriére cet abattis que l'on étend à meſure qu'il paſſe des troupes.

Si l'on trouve une riviére qui ait ſon confluant dans le fleuve que l'on veut paſſer, on doit choiſir cet endroit préférablement à tout autre : l'ennemi ne s'apperçoit ni ne voit rien de ce qui ſe paſſe en dedans, les préparatifs ſe font ſans péril & avec beaucoup plus de ſecret & de diligence. Pendant ce tems-là l'on tâche de faire diverſion des forces de l'ennemi, par des contremarches dont il ne puiſſe être informé, & qui lui puiſſent faire croire qu'on n'a nulle envie d'attaquer de ce côté-là, où l'on laiſſera un grand corps de troupes embuſqué ; on fera même mine de jetter un pont à trois ou quatre lieues au-deſſous ou au-deſſus du fleuve. Il eſt bien difficile que l'ennemi ne prenne pas le change, lorſqu'il voit une armée qui décampe d'un endroit pour tenter le paſſage en tout autre, pendant qu'on lui dérobe la connoiſſance des préparatifs qu'on fait ailleurs, & des troupes pour la décente. La nuit toute cette armée qui aura tenté le jour, décampera à la ſourdine pour ſe rendre en diligence à l'endroit où l'on aura réſolu le paſſage. Tous les bateaux ſortiront de la riviére, & entreront dans le fleuve pour paſſer au-delà.

Les premiéres troupes qui auront débarqué, attaqueront fortes ou foibles tout ce qui ſe préſentera devant elles ; elles occuperont les maiſons les plus proches de la rive du fleuve & des endroits les plus avantageux, & s'y fortifieront le mieux qu'il leur ſera poſſible par des arbres coupez, autant que le tems & les lieux leur pourront permettre. Le meilleur & le plus prudent, eſt d'attaquer d'abord l'ennemi, qui ſe trouvant ſurpris fait moins de réſiſtance. Il arrive ſouvent qu'on abandonne le poſte pour ſe joindre au gros, ou

pour attendre le ſecours des troupes les moins éloignées, pour marcher enſuite à celles qui ont d'abord percé ; mais lorſqu'on prévient ce ſecours & qu'on attaque ce qui ſe raſſemble, ce premier avantage, quelque petit qu'il ſoit, groſſit extraordinairement, jette la terreur par tout, & anime davantage le victorieux, dont le monde augmente à meſure que les bateaux ou les radeaux reviennent chargez de nouvelles troupes. On ignore même le nombre qui a paſſé à cauſe de la nuit, qui eſt toujours l'heure la plus favorable pour ces ſortes d'entrepriſes, parce qu'elle fait paroître les choſes plus grandes qu'elles ne le ſont en effet. L'audace & la hardieſſe avec laquelle on attaque, font qu'on s'imagine qu'on ne prendroit pas ce parti ſi on n'étoit en forces, & ſur ce fondement il eſt rare qu'on faſſe grande réſiſtance, diſons plutôt on n'en fait aucune.

Le paſſage de l'Allier, que Céſar décrit ſi bien dans ſes Commentaires, eſt preſque conforme à la ruſe que je propoſe ; mais comme il s'agit ici du paſſage des grands fleuves, & non pas de l'Allier, qui n'eſt qu'un ruiſſeau en comparaiſon, je crois devoir m'attacher uniquement à ce qui appartient à mon ſujet, c'eſt-à-dire à certains événemens extraordinaires, & ceux qui ſe ſont paſſez de nos jours ſont toujours ceux qui intéreſſent & plaiſent le plus.

Je ne penſe pas que depuis les Anciens il ſe ſoit jamais vû un plus grand traverſeur de fleuves & de riviéres que le Prince Eugéne, ni aucun meme plus habile, plus ruſé & plus expérimenté que lui dans cette grande partie de la guerre. J'ai déja dit que ce grand Capitaine paſſa l'Adigé en 1706. peu de jours après il traverſa le Canal-Blanc, autre riviére très-large & très-difficile : Saint-Fremont s'y tranſporta, & Saint-Fremont la lui laiſſa paſſer ; & lorſque M. de Vendôme arriva, il n'étoit plus tems, car les ennemis étoient preſque en-deçà. Cette conduite fut le ſujet d'une infinité de ſpéculations, & chacun dans l'armée en fit à ſa maniére. Les Impériaux n'avoient plus que le Pô à traverſer. M. de Vendôme ſe hâte d'y envoier un corps conſidérable de troupes, & deux Officiers Généraux. Les ennemis s'imaginérent qu'il n'en ſeroit pas de même du Pô que des autres riviéres, mais ils ſe trompérent : car ils rencontrérent infiniment moins d'obſtacles & de chicaneries au paſſage de celle-ci, beaucoup plus large & plus difficile que le Rhône, qu'aux autres qu'ils venoient de paſſer. Les ennemis manquoient de bateaux pour faire leur pont, & il en falloit un grand nombre, car le tems preſſoit. Ils en trouvérent quelques-uns du premier rang dans l'Adigette qu'on appelle Bucentaures, ſur leſquels on peut embarquer quatre à cinq cens hommes, & quelques autres un peu moindres. L'Adigette eſt un canal qui ſe jette dans le Pô, & où il y a une magnifique écluſe. Il nous étoit facile de retirer tous ces bateaux, de les faire paſſer de l'autre côté du fleuve, ou d'y mettre le feu. Cette précaution étoit dans les regles, on ne la prit pourtant pas. L'Officier qu'on avoit poſté en cet endroit-là ne le jugea pas à propos.

Le Prince Eugéne, ravi de trouver tout ce qui pouvoit favoriſer ſon deſſein, ſe campe à la Poliſſelle, aſſemble tous les bateaux qu'il trouva dans le canal, y laiſſe un corps conſidérable de troupes, qui ne pa-

rut rien à nos gens, décampe en plein jour, & fait mine de tenter le paſſage au-deſſous, où il manquoit de tout pour cette entrepriſe. On le crut pourtant, & on en fut d'autant plus perſuadé, que le Pô forme deux ou trois petites Iſles en cet endroit-là. Nous cotoions les ennemis, & nous nous réglons ſur leur marche, au lieu que nous euſſions dû les laiſſer aller, très-aſſûrez qu'il reviendroient ſur leurs pas. Si l'on vouloit les ſuivre, on eût dû tout au moins laiſſer un bon corps de troupes vis-à-vis l'écluſe de l'Adigette, & s'y précautionner d'une bonne batterie. Pour le coup cette penſée ne nous vint pas; mais après l'événement, on jugea que ç'eût été un bon coup à faire. Parlons ſincérement, la tête nous avoit tourné: car pour de la valeur, il y en avoit dans notre armée au-delà de ce qu'on en pouvoit deſirer pour réduire à l'abſurde tous les deſſeins de nos ennemis. Nous manquâmes du côté de la tête. Quoiqu'il en ſoit, M. le Prince Eugéne profita habilement de la bonté & de la fermeté de la ſienne; voiant que nous donnions dans le piége, il fait une marche ſecréte & nocturne, & retourne ſur ſes pas.

Pendant qu'il eſt en marche & que nous l'ignorons, les troupes ennemies s'embarquent: on ouvre tout à coup l'ecluſe de l'Adigette, & l'on voit ſortir gravement & à la file un nombre de gros bateaux dans le plein jour qui traverſent le fleuve, & débarquent ſans preſque aucune oppoſition, occupent les endroits des bords qui leur paroiſſent les plus avantageux, & attendent un ſecond voiage pour ſe mettre un peu plus au large. Les troupes qu'on avoit laiſſé là en fort petit nombre, effraiées d'une avanture ſi inopinée, portent l'alarme par toutes ceux des poſtes plus éloignez auroient eu le tems de venir au ſecours, outre que le gros n'étoit pas loin, & tout cela joint enſemble eût pû faire avorter un ſi grand deſſein. Deux mauvais Généraux délibérent là-deſſus, & après une conſultation aſſez courte, on juge à propos de marcher du côté du Panaro & de s'en couvrir, ce qu'on fit; cette riviére étoit très-ſoutenable, malgré cela on l'abandonna dix ou douze jours après: car il ne fallut pas moins de tems aux ennemis pour faire leur pont ſur le Pô. Cette action du Prince Eugéne eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Je l'eſtime d'autant plus, qu'elle fut l'objet d'un grand deſſein, qui étoit le ſecours de Turin, & d'une marche qui a peu d'exemple dans l'Hiſtoire.

§. II.

De l'ordre ſur lequel on doit combattre au paſſage des grandes riviéres. Moien pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre.

JE ne vois rien dans notre méthode à l'égard du paſſage des grandes riviéres, non plus que dans l'art de les défendre, qui ſoit digne de quelque attention & fort inſtructif. Il n'y a rien même que de fort mauvais, & quant à l'ordre à l'égard du combat, & quant aux précautions pour s'empêcher d'être rompus & culbutez dans la riviére par le grand nombre. Combattre par bataillons & ſelon la méthode ordinaire, n'eſt pas un moien propre pour réſiſter contre le nombre qui nous double. Donnons une maniére de combattre plus aſſûrée,

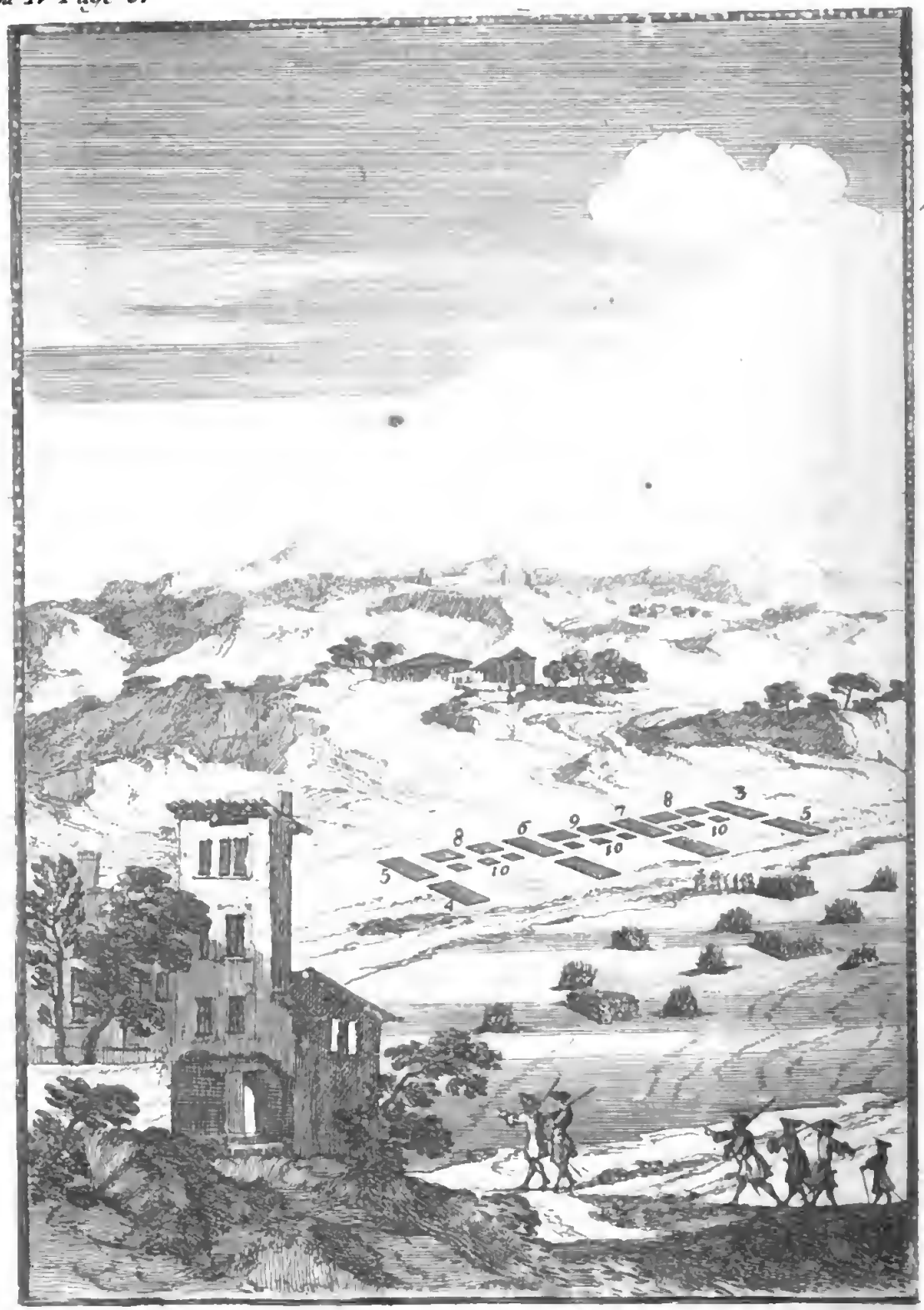
plus ſimple, & qui ſoit exemte de tous les défauts de l'autre.

Pour le paſſage des grandes rivières, il faut avoir un grand nombre de bateaux auſſi gros qu'il ſera poſſible, & les armer, s'il ſe peut, d'un blindage mobile de faſcinage d'oſier, ou de radeaux blindez de même : les premiers bateaux ou radeaux qui feront la tête, ſeront remplis de quelques compagnies de grenadiers & d'un nombre de pertuiſanniers pour réſiſter contre un effort de cavalerie. Le gros qui ſera dans les autres bateaux, ſe formera en arrivant ſur deux colonnes (2) (3), ſur vingt files de hauteur & ſur vingt-huit de profondeur, fraizées ſelon ma méthode. A meſure qu'on gagnera du terrain, elle groſſira & s'avancera en bon ordre. Il ſuffit qu'une colonne ait percé pour donner paſſage à celle qui ſuit, qui doit ſe mettre à côté, & s'éloigner à un certain eſpace de l'autre, marchant toutes deux par leur front à droit & à gauche, pour laiſſer un terrain pour la cavalerie, qui ſe mettra entre deux. S'il arrive de l'infanterie, elle formera une ſeconde ſection (4) (5) derriére les deux premiéres. Quelque brave & déterminé que l'ennemi puiſſe être, il ne ſçauroit enveloper les deux colonnes de toutes parts ſans un deſavantage manifeſte : car s'il s'engage entre l'intervalle qu'elles laiſſent entre elles pour les troupes qui paſſent à tout moment, il ſe trouveroit entre trois feux. Le ſecond paſſage doit être encore d'infanterie, qui formera les deux colonnes du centre (6)(7); les bateaux qui reviendront enſuite, porteront ce qu'il y aura de cavalerie d'élite (8) (9), & des compagnies de grenadiers (10) s'introduiront entre les eſpaces des colonnes, & ainſi ſucceſſivement on ſe rangera dans le même ordre, & l'on attaquera l'ennemi bruſquement & ſans délibérer pour s'étendre, gagner du terrain, & occuper les endroits qui paroîtront les plus avantageux. Par cette méthode chaque arme ſe trouve à ſa place, & chacune ſe ſoutient réciproquement.

Pendant qu'on en eſt aux mains, qu'on avance, & qu'on s'étend le long des rives du fleuve, qu'on fait occuper le haut des digues, s'il s'en trouve, comme M. le Prince Eugéne fit ſur le Pô & le Canal-Blanc, on y place du canon, & l'on tâche de le placer ſous la protection des colonnes, n'y en aiant pas de meilleure, au jugement des plus habiles Officiers d'artilerie.

Comme il eſt à craindre après une premiére action qui aura réuſſi, que les divers corps campez le long du fleuve ne viennent ſe raſſembler, & qu'ils ne marchent après cette jonction pour fondre ſur ce qui aura paſſé, choſe rare pourtant ; il eſt toujours bon de ſe précautionner. Le meilleur n'eſt pas de lever terre, on ne le doit point, ſi l'on peut ſe couvrir par des arbres coupez, qui, comme je l'ai dit ſi ſouvent, eſt l'obſtacle le plus redoutable & le plus grand qu'on puiſſe oppoſer au nombre & à la valeur.

Si l'ennemi s'eſt retranché ſur le bord de l'eau ſans laiſſer aucun terrain pour ſe former, l'attaque devient très-difficile & très-dangereuſe. Il faut néceſſairement que les ſoldats puiſſent combattre ſur un terrain ferme, & capable de contenir deux cens hommes de front ſur dix de profondeur : car quand les bateaux ne tireroient qu'un pied d'eau, il n'eſt guéres poſſible que les ſoldats puiſſent agir & combattre avec quelque eſpérance de ſuccès ; s'ils



PASSAGE DE RIVIERES SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR

Digitized by Google

ont le pied dans l'eau, ils perdent toute leur force, & cette légéreté, ſi néceſſaire dans une attaque bruſque & impétueuſe. L'ennemi peut oppoſer encore d'autres obſtacles & des piéges dans l'eau comme ſur le bord, qui peuvent rendre la décente preſque impratiquable. Celui qui attaque doit prévoir tous ces obſtacles qu'on pourroit lui oppoſer, & s'être précautionné contre tout événement. On plante ſouvent des pieux dans l'eau à une certaine diſtance, ce qui empêche que les bateaux ou les radeaux ne puiſſent avancer. On y jette des arbres entiers avec toutes leurs branches, autre obſtacle qui vaut bien les pieux. On pratique quelquefois des puits près du bord. Tout cela fait perdre un tems infini, pendant qu'on eſt expoſé à des ſalves continuelles, qui font périr une infinité de braves gens; mais il eſt très-rare que l'on ſe ſerve de ces ruſes. Si on les mettoit en œuvre dans le paſſage des grandes riviéres comme dans celui des plus médiocres, ces ſortes d'entrepriſes deviendroient plus ſérieuſes qu'on ne penſe; mais par je ne ſçai quelle fatalité, on trouve preſque toujours des Généraux qui négligent ces ſortes d'obſtacles, & qui ſe moquent même de ceux qui les leur propoſent, ce qui eſt à peine concevable; ils croient l'ennemi capable de ſurmonter tout, & font connoître par-là qu'ils ne ſont eux-mêmes capables de rien. Le Marquis de Santa-Cruz, qui a donné au public de ſi beaux Ouvrages ſur la guerre, pratiqua cette méthode dans la mer même: car craignant une décente à Cagliari, capitale de la Sardaigne, il fit enfoncer de gros pieux dans l'eau ſur pluſieurs rangs, de ſorte qu'il étoit impoſſible d'aborder le rivage.

Le meilleur expédient pour ſurmonter ces ſortes d'embarras dont je viens de parler, eſt de faire des ponts ſur un des côtez des bateaux qu'on retient avec des cordages, ou par deux mâts qu'on laiſſe tomber, ou qu'on baiſſe en maniére de pont-levis. Leur longueur doit être au moins de deux toiſes: ce ſont des eſpéces de ſambuques, pour parler le langage des Anciens. J'en donnerois la figure, s'il n'y en avoit une dans mon troiſiéme Tome page 25. C'eſt une échelle de quarante pieds de largeur qu'on abat ſur la muraille; mais on peut l'imaginer ſemblable à un pont, & l'on ſe trouvera au fait.

A la ſurpriſe du château d'Hoſtilia, que j'avois propoſé à M. le Grand Prieur de Vendôme en 1704. je fis faire quatre de ces ponts ſur le bordage de quatre grands bucentaures, & quelques autres ſur de moindres bateaux. M. le Chevalier de Laubepine, alors Capitaine de Galére, & qui vit encore, devoit commander cette petite flote. Le ſuccès de cette entrepriſe étoit infaillible, & la retraite de l'armée Impériale entiérement coupée, ſi le Grand Prieur ne ſe fût pas laiſſé entraîner aux conſeils pernicieux d'un Officier Général: de ſorte qu'on laiſſa là le château, pour paſſer du côté de la Stelata, que j'avois regardé comme la fauſſe attaque. Elle devint la véritable, & elle réuſſit; mais en attaquant par cet endroit-là la retraite des ennemis étoit aſſûrée, & ils s'en allérent en effet. Ces ponts ſont encore meilleurs ſur des radeaux. On les fait de toute la largeur de la machine, de ſorte qu'on débarque en bataille.

Charles XII. Roi de Suéde, un des plus grands Capitaines de notre tems, excelloit au-deſſus de tout ce

qu'on peut dire dans le paſſage de rivières. Il ne les paſſa jamais que ſur des radeaux. Ils étoient conſtruits avec un tel art, que les ſoldats s'y mettoient deſſus en bataille ſur dix de profondeur, & même avec du canon. Ces radeaux étoient compoſez de pluſieurs lits de poutres en long & en travers, fort près-à-près fortement liées. Celui qu'il fit faire en 1718. pour paſſer le lac de Suind-Sund à Friderichalle, eſt de tous le plus parfait. Les poutres étoient équarries ſur quatre ou cinq lits avec un bordage de poutres, deux pièces de vingt-quatre & cinq cens hommes deſſus. Son paſſage de la Dune en 1701. eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus profond & de plus inſtructif; & comme il eſt unique dans ſon eſpéce, je trouve à propos de le copier tout entier. (a)

» Le Roi de Suéde partit de » Derpt à la tête de quinze mille » hommes d'infanterie & de cinq » mille de cavalerie, & ſe croiant » aſſez fort pour entrer en cam- » pagne, commença à marcher » vers Riga. Il s'attendoit que les » Saxons viendroient au-devant de » lui, & paſſeroient la Dune pour » lui donner bataille ; mais aiant » appris qu'ils ſe retranchoient de » l'autre côté, il réſolut de paſſer » lui-même cette rivière, pour les » attaquer juſques dans leur camp. » On ne pouvoit le faire qu'à la » vûe de quelques Iſles, où les Sa- » xons avoient placé des batteries. » Charles l'entreprit à la faveur de » certains radeaux de nouvelle in- » vention, ſur leſquels il avoit fait » mettre de l'artillerie, & de quel- » ques barques remplies de paille » mouillée où l'on mit le feu, afin » que la fumée dérobât la vûe de » ſes troupes à l'ennemi. Il fit pre- » miérement jetter un pont depuis » Riga juſqu'à une Iſle ſituée au » milieu de la rivière, dont les Sa- » xons n'étoient pas les maîtres. » Six bataillons y paſſent pour s'em- » barquer dans dix grands bateaux, » dont les bords étant fort élevez » couvroient les troupes, & pou- » voient s'abaiſſer pour ſervir de » pont au débarquement, & ſur » chacun deſquels il y avoit deux » piéces de canon.

» Le matin du 18. Juillet à la » pointe du jour, les troupes s'a- » vancérent vers le rivage oppoſé, » favoriſées de l'artillerie des rem- » parts de Riga, & par le canon » de la citadelle. Elles abordérent » en un endroit marécageux, & à » meſure qu'elles débarquoient, les » bateaux alloient ſe ranger à droit » & à gauche pour les ſoutenir par » le feu de leur canon. Le vent qui » ſouffloit alors avec aſſez de véhé- » mence, & qui étoit favorable aux » Suédois, chaſſa du côté des Sa- » xons une fumée ſi épaiſſe des » barques pleines de paille mouil- » lée, que le Roi avoit eu la pré- » caution de prendre avec lui, qu'ils » en furent tout offuſquez, & ne » pûrent s'oppoſer au débarque- » ment auſſitôt & auſſi vigoureuſe- » ment qu'il auroit fallu. On com- » mença enſuite à débarquer les » troupes, & à meſure que l'in- » fanterie arrivoit, elle ſe rangeoit » derriére ſes piques, *c'eſt-à-dire* » *derriére les manches des piquiers*, » & ſes chevaux de friſe, & s'en » faiſoient un retranchement. Là- » deſſus les Saxons s'avancérent au » nombre de cinq *régimens* & dix- » ſept eſcadrons. Mais ſoit que le » terrain ne leur fût pas favorable, » ſoit qu'ils fuſſent effraiez de la

(a) *Limiers, Hiſt. de Suéde ſous le regne de Charles XII.*

» contenance hardie des Suedois, » ils ſe retirérent dans un lieu ſec » flanqué d'un marais & d'un bois, » où étoit placée leur artillerie. » Alors les Suédois marchérent à » eux, & ſoutenant leur feu ſans » ſe rompre, les attaquérent avec » tant de vigueur qu'ils les obli- » gérent à reculer.

L'Auteur d'où je tire ce fait, ne craint point qu'on l'accuſe de narrer médiocrement bien ce qu'il nous apprend des actions du grand homme dont il décrit la vie. Ce qu'il rapporte du paſſage de la Dune, eſt très-conforme à ce que j'en ai appris de pluſieurs Officiers Suédois qui s'y ſont trouvez. Il oublie pourtant qu'il y avoit pluſieurs radeaux chargez d'un corps conſidérable de troupes, & que ces radeaux étoient compoſez de pluſieurs rangs de longues poutres de ſapin. Ce paſſage eſt admirable, de même que le Capitaine, qui mit tout à profit & juſqu'au vent pour réuſſir dans ſon entrepriſe : car cette fumée que le vent pouſſoit au viſage des Saxons n'aida pas peu à favoriſer la décente, les ennemis n'aiant pû la ſoutenir. Je ne m'étendrai pas davantage ſur le paſſage des grandes riviéres, me réſervant d'en traiter ailleurs, & d'épuiſer la matiére dans un Traité particulier, où nous joindrons la défenſe : car ce que j'en vais dire dans le Paragrafe ſuivant ne roulera que ſur ce qui m'a paru le plus eſſentiel.

§. III.

De la défenſe contre le paſſage des grandes riviéres. Le ſyſtême de l'Auteur eſt le ſeul ſur lequel on puiſſe ſe défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque.

IL s'agit maintenant de traiter de la défenſe des grandes riviéres contre une attaque de vive force. Si celle-ci eſt tout ce qu'il y a de plus difficile, de plus dangereux & de moins certain à la guerre, on conviendra peut-être que la défenſe eſt tout ce qu'il y a de plus aiſé & de plus facile, ſi l'on peut rendre inutile & de nul effet la ruſe & l'artifice : car alors l'ennemi ne voit rien au-delà que d'en venir à la force ouverte. Avouons-le franchement, un Général d'armée y penſeroit plus de deux fois avant que de s'y réſoudre, ſi celui qui ſe défend étoit plus habile & plus réſolu, & qu'il connût auſſi bien les précautions attachées à cette partie de la guerre & ſes avantages, que les piéges dont il peut les accompagner.

Le paſſage des grandes riviéres, ou de celles qui ne ſont point guéables, ne roule que ſur un nombre de ſtratagémes ſurannez & mille fois répétez. Peu de Généraux l'ignorent, s'ils ont la moindre expérience. Les plus grands Capitaines comme ceux qui ne le ſont pas, les ont pratiquez les uns après les autres. Si on vouloit en faire un recueil, à peine rempliroient-ils une page d'écriture. Il y a un aſſez grand nombre d'Ecrivains anciens & modernes qui ont traité des ſtratagémes ſur toutes les parties de la guerre. Il ſeroit à ſouhaiter que ces ſortes de Livres fuſſent ſouvent lûs & bien méditez des gens du métier. Frontin en a fait un Livre qui

eſt très-eſtimé des connoiſſeurs; il les a rangez avec un tel ordre & avec tant de méthode, que chaque partie de la guerre a les ſiens; & bien que Polyen qui a écrit en Grec & fort poliment en ſoit fourni, il plaît moins pour avoir ſuivi un ordre moins méthodique.

Lorſqu'un Général s'eſt porté ſur un fleuve pour en défendre le paſſage, il doit être en de perpétuelles défiances aux endroits mêmes où il ſemble avoir le moins à craindre: car le plus fort ſe trouve ſouvent le plus foible, lorſqu'on n'y fait aucune garde. La premiére de toutes les précautions qui rendent les autres plus faciles, eſt de retirer tous les bateaux qui ſe trouvent du côté oppoſé du fleuve, fort avant le long de ſon cours. On doit les faire paſſer en-deçà, les couler à fond aux endroits les plus aiſez, ou les brûler. Je dis généralement tous les bateaux, ſans en oublier un ſeul. Cette diſette réduit l'ennemi à ne ſçavoir où ſe prendre. Le ſeul expédient qui lui reſte, eſt de recourir aux radeaux; mais comme toute ſorte de bois n'eſt pas propre pour ces ſortes de machines, il ſe voit dans la néceſſité de démolir les maiſons pour en faire; ce qui nous donne le loiſir de prendre des précautions plus aſſûrées, & d'en chercher pour les rendre inutiles, ou d'empécher un travail qui ne ſe peut faire que ſur la riviére même, ce qui eſt un avertiſſement & une aſſûrance qu'on paſſera en ce ſeul endroit où l'on travaille, ce qui fait qu'on eſt en état de ſe mettre en forces.

Dans ces ſortes d'affaires, on doit encore obſerver s'il n'y a pas quelque riviére qui ſe jette dans le fleuve, où l'ennemi peut aiſément faire, ſecrétement & à couvert ſes préparatifs, & ſortir tout à coup & lorſqu'on s'y attend le moins.

On en reconnoîtra le cours avec un très grand ſoin, ſes ſinuoſitez, les endroits les plus acceſſibles: on y fera élever de bonnes redoutes, auſquelles on joindra des courtines, s'il eſt néceſſaire: on les élevera le plus près des bords qu'il ſera poſſible; on obſervera de couper les retours qui peuvent être favorables à l'ennemi, & des redoutes avancées pour ne laiſſer aucun terrain où il puiſſe ſe former, & ne pas imiter les Hollandois, qui en 1672. s'étant retranchez ſur l'Iſſel, laiſſérent paſſer & former les François de l'autre côté, leurs retranchemens s'étant trouvez trop éloignez des rives du fleuve. Il y a une infinité d'autres précautions que j'écarte ici; mais celles dont je fais le plus grand cas, ſont les arbres coupez avec toutes leurs branches, que l'on coulera à fond par le moien de pluſieurs paniers ou de ſacs remplis de pierres liez fortement aux branches, ou en les retenant avec des pieux plantez entre les branches pour les tenir plus fermes.

Tout cela pourtant n'eſt d'aucune conſidération, s'il n'y a des troupes pour le défendre. Le plus grand nombre des Généraux craignant également par tout, diviſent tellement leurs troupes, & les portent en tant d'endroits, où il y a ſouvent le moins à craindre, qu'ils trouvent le ſecret par cette conduite d'avoir à craindre par tout, & par tout ils ſont hors d'état de ſe défendre. Le meilleur expédient eſt de former de petits camps de deux ou trois mille hommes, à une lieue ou deux l'un de l'autre avec des gardes entre deux qui ſe communiquent de l'une à l'autre avec des ſignaux concertez, afin de marcher

cher en forces aux endroits où l'ennemi aura tenté le paſſage.

Il y a encore une précaution à prendre, qui me paroît excellente, & qui me ſemble n'avoir jamais été pratiquée. On doit avoir en différens endroits le long du cours du fleuve, de petits bateaux ou canots fort légers à ſix rames, pour aller la nuit reconnoître le côté oppoſé, & pour aller aux nouvelles ou faire quelques priſonniers. On doit ſur toutes choſes ſe défier de ces grands feux qu'on fait dans le camp, cela ſignifie d'ordinaire une marche nocturne. C'eſt alors que l'on doit envoier reconnoître à la faveur de la nuit, avec ordre aux rameurs de ſe laiſſer aller au courant, ou de paſſer à vogue ſourde pour n'être pas découverts, & ceux qui ſeront décendus prêteront l'oreille à terre: ils ſçauront bientôt s'il y a une marche. Je trouve un exemple de ces ſortes de décampemens nocturnes & de ces feux allumez dans l'Hiſtoire de Timur-Bec, (a), que je n'ai garde d'écarter. Il vient trop à propos.

Encatoura s'étant révolté, l'armée de Timur marcha en diligence contre ce Rebelle juſques ſur le bord du Sihon. » * Les troupes des deux » partis, dit M. de la Croix, s'é- » tant ſaiſies des paſſages, cam- » pérent en préſence les unes des » autres, & elles marchérent de » même durant quelques jours ſur » les deux rivages, pour trouver » l'occaſion d'en venir aux mains.

» Pendant une certaine nuit Enca- » toura ſe ſervit d'une ruſe de guerre; » il laiſſa mille hommes dans le camp » qu'il venoit de quitter, & il leur » ordonna que pendant qu'il mar- » cheroit à la tête du reſte de ſes trou- » pes ſur le bord du fleuve, ils fiſ- » ſent des feux en divers endroits » du camp, afin de faire croire que » toute l'armée y étoit encore. Il fit » une telle diligence, qu'il trouva un » lieu propre pour paſſer le Sihon. » Il le traverſa en même tems. » Omarcheik averti que les enne- » mis étoient en-deçà du fleuve, » leur vient au-devant en homme » ſurpris. Il ſe donna un grand » combat, où Encatoura fut victo- » rieux.

Comme il ſe rencontre quelquefois des Iſles derriére leſquelles l'ennemi pourroit faire ſes préparatifs à couvert, comme fit Charles XII. au paſſage de la Dune, & y communiquer par un pont, ce qui accourcit extrémement le chemin, ſelon la méthode du grand Turenne; il eſt important de s'en rendre les maîtres, & de s'y fortifier par quelque fort, ou du moins par quelques gardes qui puiſſent avertir de ce qui ſe paſſe derriére. Comme on ne doute plus alors qu'on a choiſi cet endroit pour le paſſage, on eſt aſſûré d'agir avec moins d'incertitude des véritables deſſeins de l'ennemi, & l'on s'y fortifie en rapprochant ou en s'affoibliſſant aux poſtes les plus proches, ſans négliger les plus éloignez, & où l'ennemi pourroit tenter une fauſſe attaque qui peut devenir la véritable par néceſſité. Ceux qui ont traverſé en certain endroit peuvent s'y maintenir par les avantages qu'ils y ont trouvez, & par le peu de ſuccès d'une véritable attaque où l'on aura échoué.

Voilà fort ſuccintement ce que je m'étois réſolu de dire touchant les précautions & les devants qui me paroiſſent les meilleurs pour la défenſe des grandes riviéres. Paſſons maintenant à l'ordre qu'on doit obſerver dans le combat.

(a) *Liv. 2. ch. 62.*

* *Fleuve qui ſe jette dans la mer Caſpienne.*

Il eſt ordinaire dans le paſſage des riviéres de vive force, que celui qui ſe défend eſt toujours ſupérieur à ſon ennemi. Il ne ſçauroit jamais paſſer d'abord un aſſez grand nombre de troupes pour être en état de réſiſter contre la ſupériorité de ceux qui attendent de pied ferme, il n'en paſſe qu'une petite partie. Il eſt toujours bon d'attendre qu'il en ait paſſé un certain nombre, on eſt toujours en pouvoir de l'accabler par un plus grand. Cette méthode me paroît excellente en ſe rangeant ſelon celle que nous pratiquons aujourd'hui; mais comme il n'en eſt pas ainſi lorſqu'on attaque ſur mon ſyſtéme, il eſt bon de tomber bruſquement ſur les premiers paſſez, puiſque le petit nombre rangé par colonnes ſoutiendra toujours contre le grand, & par-là il donne le tems aux troupes qui arrivent ſucceſſivement de ſe joindre à celles qui ſe défendent. Je ne vois point de meilleur moien pour accabler & battre ce qui a déja paſſé, que de ſe former ſur pluſieurs colonnes, & d'en oppoſer deux ou trois contre une ſeule des ennemis, en les attaquant par les têtes & par les côtez: elles ſe jetteront même entre les intervales que les colonnes ennemies laiſſent entre elles. La cavalerie attaquera l'épée à la main, chaque eſcadron entrelaſſé de deux compagnies de grenadiers.

On eſt quelquefois ſurpris dans ces attaques de vive force, lorſque l'ennemi débarque tout d'un coup avec un grand corps de troupes, & ſur tout lorſqu'il a donné jalouſie en pluſieurs endroits, & qu'on a été obligé de ſe dégarnir à celui-là même où l'on eſt attaqué; il eſt, je penſe, meilleur de céder, & d'attendre les ſecours qui accourent des poſtes plus éloignez, obſervant d'empêcher que les troupes n'arrivent à la file & les unes après les autres. Il faut que les plus proches attendent les renforts qui arrivent ſucceſſivement. On ne doit jamais envoier de petits corps, c'eſt une très-grande & très-lourde faute: ſeuls ils ne peuvent rien, & ſont auſſitôt défaits par la déroute des autres. Il faut marcher en forces, ſi la choſe eſt importante: car où il s'agit du tout il faut donner avec le tout, ou du moins avec un corps capable de repouſſer ce qui eſt paſſé; mais dans ces ſortes d'actions on doit attaquer bruſquement ſans délibérer & ſans tirer un ſeul coup, joindre l'ennemi à coups d'armes blanches; alors les troupes qui arrivent pendant le combat animant celles qui ſont déja engagées, on combat avec plus d'ardeur, & l'eſpérance redouble à meſure qu'il en arrive de nouvelles. Si l'on avoit ſuivi cette excellente méthode au paſſage de l'Adigé en 1701, M. le Prince Eugéne eût échoué dans ſon entrepriſe, & tout ce qui avoit paſſé eût été culbuté dans la riviére.

§. IV.

Des radeaux pour le paſſage des grandes riviéres. Explication de celui de l'Auteur.

J'Ai parlé de l'avantage des radeaux ſur les bateaux pour le paſſage des grandes riviéres: ceux-ci demandent beaucoup de ſoin, de temps & de dépenſe. On ne ſçauroit guéres les conſtruire ſur les lieux: ſi on les fait faire dans les places voiſines, il faut les tranſporter à l'armée. Il y a quelquefois des riviéres navigables qui ſe jettent dans le fleuve que l'on veut paſſer; mais ces commoditez ne ſont pas

fort ordinaires. S'il n'y a point de riviéres, on en fera faire des petits qui contiendront fort peu de monde, & les grands ſi néceſſaires ne ſe tranſportent pas aiſément. D'ailleurs les gros bateaux ſont ſujets à mille accidens fâcheux que je n'explique point ; mais le plus grand de tous eſt qu'ils peuvent être coulez bas d'un ſeul coup de canon, & les coups ſont d'autant plus certains, que ces bateaux donnent beaucoup de priſe, & que la perte d'un grand fait périr tous ceux qui ſont dedans.

C'eſt toute autre choſe dans les radeaux. Ils ſont très-ſimples, très-aiſez à conſtruire, & l'on en fait un très-grand nombre en fort peu de tems. On ne ſçauroit les couler bas, ils ne donnent aucune priſe, étant à fleur d'eau. On m'objectera peut-être qu'on ne trouve pas toujours le bois propre pour la fabrique de ces ſortes de machines. Je répons qu'il s'en trouve toujours, où il y a des poutres de ſapin ou des ſoliveaux qu'on tire de la démolition des maiſons & des tonneaux pour les ſoutenir, car on en fait de pluſieurs ſortes ; mais je doute qu'on trouve fort communément tous les bois & les choſes néceſſaires, & des ouvriers méme pour la conſtruction des bateaux. Mais de quoi s'agit-il ici ? Eſt-ce des bateaux ou des radeaux ordinaires ? Nullement : je propoſe ici des radeaux que j'appelle portatifs, & purement de mon invention, hors ces caiſſes que je tire des Anciens, & qu'on peut tranſporter aiſément ſans grand attirail : les matériaux ſe trouvent par tout, dans le camp comme dans les villes, & par le moien deſquels on peut embarquer autant de monde que l'on veut, ſans qu'il ſoit beſoin de les conſtruire ſur la riviére comme les gros radeaux compoſez de pluſieurs lits de poutres les unes ſur les autres, en long & en travers comme ceux du Roi de Suéde, qu'ils appellent *Prames*, ainſi que certains bateaux plats. Comme ils ſont très-légers, & qu'on les forme par chaſſis, les ſoldats les font dans le camp, & les tranſportent aiſément ſur la riviére. On amarre ces chaſſis à côté les uns des autres, & cet ouvrage eſt fait en un inſtant. Paſſons à l'explication.

Ce radeau eſt compoſé de pluſieurs chaſſis A. de quinze à ſeize pieds de longueur ſur dix ou douze de largeur. Ces chaſſis ſont compoſez de ſoliveaux équarris B. de bois de ſapin, ſous leſquels on met pluſieurs rangs de caiſſes poiſſeus C. près-à-près les unes des autres, & qu'on lie ſerrément aux mémes chaſſis. Ces caiſſes doivent avoir quatre à cinq pieds de long ſur deux de largeur. On couvrira le chaſſis A. de planches de ſapin D. fort légéres qu'on clouera deſſus.

On joint pluſieurs de ces chaſſis les uns aux autres par de fortes amarres F, & des bouts de ſoliveaux F. pour les mieux retenir. Chaque chaſſis doit avoir une eſpéce de mantelet G. haut de ſept à huit pieds, qui ſe baiſſe ou s'abat en maniére de pont-levis, retenu par deux cordages H. qu'on lâche lorſqu'on eſt arrivé ſur la rive du fleuve. Ce pont ou mantelet, car il eſt à deux uſages, eſt couvert de planches K, & doublé de matelats L. qui entrent dans l'eau, pour garantir les caiſſes des coups de fuſil. On attachera aux extrémitez de ces ponts mobiles des griffes de fer M. qui ſe prennent à terre, & empêchent que la machine ne ſoit emportée par le courant.

On pratiquera aux deux côtez

du radeau N. le montant P. pour y attacher les rames Q. On ſe ſervira de gens capables de bien conduire ces ſortes de machines. On bordera le derriére de chaque chaſſis d'une faſcine d'oſier R. d'un demi pied de diamétre.

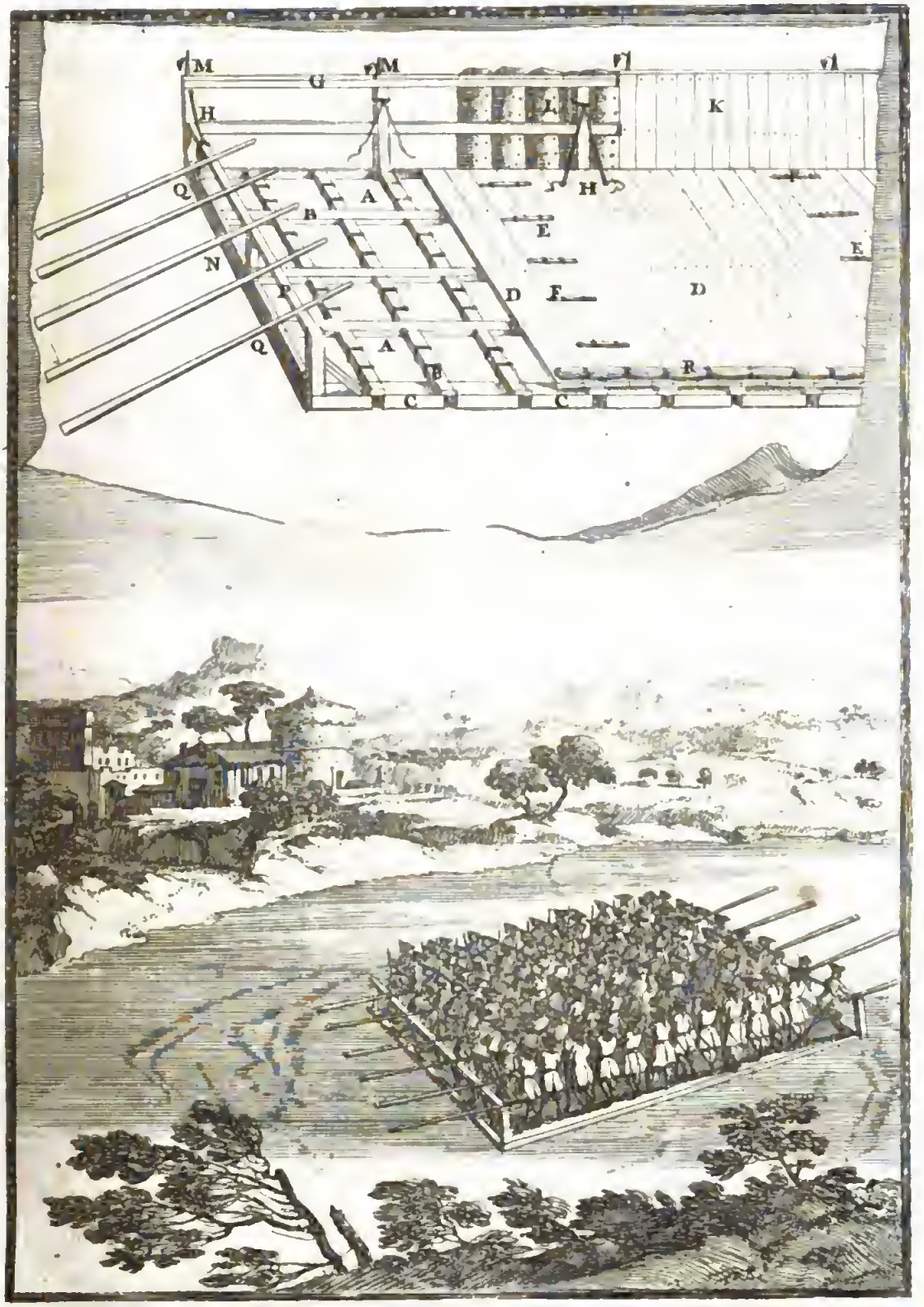
Les ſoldats ſe rangeront ſur chaque radeau comme ſur terre, les rangs & les files ſerrées autant qu'il ſera poſſible; mais comme il y a toujours un côté du radeau qui peut être vû de l'ennemi, on le couvrira d'une blinde de cinq à ſix pieds de haut. Au lieu de caiſſes poiſſées, on peut ſe ſervir de peaux de bouc enflées. Un chariot en peut porter autant qu'il en faut pour ſix radeaux, & ces ſix radeaux peuvent débarquer d'un ſeul coup ſept mille cinq cens hommes d'infanterie.

Les anciens peuples de l'Aſie, & ceux mêmes d'aujourd'hui, qui habitent ſur les bord du Tigre & de l'Euphrate, ſe ſervoient de peaux de bouc ou de chévre enflées pour paſſer les grandes riviéres. Tite-Live prétend qu'une partie de l'infanterie d'Annibal paſſa le Rhône à la nage ſur des peaux enflées: je le croirois aſſez par ce que nous apprend Céſar (a) dans ſes Commentaires, en parlant de la guerre contre Afranius. Il dit que l'infanterie légére des Portugais & celle de l'Eſpagne citérieure étoit accoutumée à traverſer les fleuves à la nage ſur des peaux de chévre. Alexandre ſe ſervit du même moien au paſſage de l'Hydaſpe & de l'Acéſine. Quinte-Curce (b), dans la guerre de ce grand Capitaine contre les Scythes, lui fait dire, étant arrêté ſur le Tanaïs, qu'il feroit paſſer ſa cavalerie & ſa phalange ſur des radeaux, & ceux qui étoient armez à la légére ſur des peaux.

Xenophon dans la Retraite des dix mille, parle d'un ſoldat qui propoſa de faire un pont compoſé de peaux de bouc liées à des perches pour traverſer une grande riviére. Celui qui propoſa à la Cour il y a peu de tems un pont ſoutenu ſur des peaux enflées & couſues comme nos balons, n'avoit que faire de s'applaudir de cette invention. Il y a plus de deux mille ans qu'elle nous eſt connue, & qui que ce ſoit qui a lû ne peut l'ignorer. On trouvera ſon ſecret dans une infinité d'Hiſtoriens, dans le Végéce imprimé il y a plus de deux ſiécles, & dans le Commentaire de Stéwéchius ſur cet Auteur, qui en donne la figure comme l'autre. L'auteur de ce pont n'a rien produit de ſa tête. Ces ſortes d'inventeurs qui ſe font fete des inventions d'autrui, ſe trouvent par tout.

J'ai lû dans les Voiages de Thévenot ce que j'ai dit plus haut des peuples qui habitent le long du cours du Tigre & de l'Euphrate, & qui ne ſe ſervent pas d'autres bateaux pour traverſer ces deux grands fleuves que de peaux enflées. Pour faire ces ſortes de bateaux, dit-il, on attache pluſieurs outres enſemble, qu'on joint des quatre côtez par autant de longues perches liées étroitement enſemble, & l'on couvre le tout de pluſieurs branches miſes en travers & liées aux memes perches. On borde cette eſpéce de radeau de petits fagots d'oſier d'un demi pied de diamétre. Il faut arroſer ces outres par deſſus tous les demi quarts d'heure, de peur qu'elles ne ſe deſenflent. Il faut tous les ſoirs reſſouffler ces outres, qui ne laiſſent pas, dit l'Auteur, de porter quinze ou vingt

(a) *Caſ. Comm. de Bel. Civ. l.* 1.
(b) *Q. Curt. l.* 7.



RADEAU DE LINVENTION DE L'AUTEUR.

Digitized by Google

Gravé par Crepy le Fils Parocelle del.

INVENTION DE L'AUTEUR POUR FAIRE PASSER LA CAVALERIE A LA NAGE

Digitized by Google

quintaux de marchandiſes, & autant d'hommes.

Si on connoiſſoit l'uſage qu'on pourroit faire de ces peaux enflées, il n'y a point de riviéres, quelque larges & rapides qu'elles puiſſent être, qu'on ne traverſât facilement & ſans riſque. Il eſt certain que dix mille outres dans une armée ſuffiſent pour le paſſage de quinze mille hommes, & au-delà.

Bien que je ne ſois pas dans la réſolution de donner toutes les découvertes que j'ai faites dans ce qui regarde la guerre, je ſuis pourtant réſolu, puiſque l'occaſion s'en préſente, de donner un moien ſur & facile pour paſſer la cavalerie, ſans qu'il ſoit beſoin de radeau ou de bateau. J'en ai fait l'expérience une infinité de fois tout ſeul & la nuit pour un deſſein que j'avois ſur la fin de la guerre de 1701. La paix le rompit, car la Cour y avoit conſenti. On va juger ſi j'aurois eu beſoin de pont ou de bateaux pour paſſer pluſieurs canaux & de grandes riviéres. Voici mon ſecret.

J'avois demandé cinq cens dragons choiſis & bien montez, & mille peaux de chévreou de bouc, dont on ſe ſert dans les montagnes de Provence & de Dauphiné pour porter le vin. Je prétendois garnir chaque peau d'une ſoupape ſemblable à celle dont on ſe ſert pour enfler les balons, avec un goulot ou tuiau de deux pouces de longueur pour ſouffler & enfler plus commodément. Chaque cheval devoit avoir deux de ces peaux S. attachées en long, une de chaque côté, liées au-deſſous de la ſelle, mais deſenflées; & lorſqu'on auroit eu une riviére à paſſer, chaque dragon en ſe baiſſant auroit enflé ſes deux peaux l'une après l'autre, pour ſe jetter enſuite à l'eau, & paſſer ainſi à la nage en mettant les deux pieds deſſus, comme on le voit dans la Figure. On peut juger avec quelle facilité les chevaux auroient nagé: car dans l'expérience que j'ai faite pluſieurs fois, il me parut que le cheval pouvoit ſe ſoutenir ſur l'eau ſans nager. Avec cette machine cinq cens chevaux iront où ils voudront dans le païs ennemi ſans rien craindre, & ſans être coupez au paſſage d'une riviére; & lorſqu'on en paſſe pluſieurs, il eſt impoſſible qu'on puiſſe jamais les atteindre. Beau moien pour pouſſer les contributions auſſi loin que l'on veut.

CHAPITRE IX.

Diſcours de Magile Roi Gaulois, & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoyez à la découverte. Paſſage des Eléphans. Extravagance des Hiſtoriens ſur le paſſage des Alpes par Annibal.

ANnibal maître du paſſage, & en même tems victorieux, penſa auſſitôt à faire paſſer ce qu'il reſtoit de troupes ſur l'autre bord, & campa cette nuit le long du fleuve. Le matin ſur le bruit que la flote des Romains étoit arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cens chevaux Numides pour reconnoître où étoient les ennemis, combien ils étoient, & ce qu'ils faiſoient. Puis, après avoir donné ſes ordres pour le paſſage des éléphans, il aſſembla ſon armée, fit approcher Magile, petit Roi qui l'étoit venu trouver des environs du Pô, & fit expliquer aux ſoldats par un Interpréte les réſolutions que les Gaulois avoient priſes, toutes très-propres à donner du cœur & de la confiance aux ſoldats. Car ſans parler de l'impreſſion que devoit faire ſur eux la préſence des gens qui les appelloient à leur ſecours, & qui leur promettoient de partager avec eux la guerre contre les Romains; il ſembloit qu'on ne pouvoit ſe défier de la promeſſe que les Gaulois faiſoient de les conduire juſqu'en Italie par des lieux, où ils ne manqueroient de rien, & par où leur marche ſeroit courte & ſûre. Magile leur faiſoit encore des deſcriptions magnifiques de la fertilité & de l'étendue du païs où ils alloient entrer, & vantoit ſur tout la diſpoſition, où étoient les peuples, de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Annibal s'approcha, & commença par rappeller à ſes ſoldats ce qu'ils avoient fait juſques alors : il dit que quoiqu'ils ſe fuſſent trouvez dans des actions extraordinaires & dans les occaſions les plus périlleuſes, ils n'avoient jamais manqué de réuſſir, parce que dociles à ſes conſeils, ils n'avoient rien entrepris que ſur ſes lumiéres; qu'ils ne craigniſſent rien pour la ſuite; qu'après avoir paſſé le Rhône & s'être acquis des Alliez auſſi affectionnez que ceux qu'ils voioient eux-mêmes, ils avoient déja ſurmonté les plus grands

obſtacles ; qu'ils ne s'inquiétaſſent point du détail de l'entrepriſe ; qu'ils n'avoient qu'à s'en repoſer ſur lui : qu'ils fuſſent toujours promts à exécuter ſes ordres ; qu'ils ne penſaſſent qu'à faire leur devoir, & à ne point dégénérer de leur premiére valeur. Toute l'armée applaudit, & témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loua de ſes bonnes diſpoſitions, fit des vœux aux Dieux pour elle, lui donna ordre de ſe tenir prête pour décamper le lendemain matin, & congédia l'Aſſemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avoient été envoiez à la découverte. La plûpart avoient été tuez, le reſte mis en fuite. A peine ſortis du camp, ils étoient tombez dans la marche des coureurs Romains envoiez auſſi par Publius pour reconnoître les ennemis, & ces deux corps s'étoient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant Romains que Gaulois, & de l'autre plus de deux cens Numides. Après ce combat le Romains en pourſuivant s'approchérent des retranchemens des Carthaginois, examinérent tout de leurs propres yeux, & coururent auſſitôt pour informer le Conſul de l'arrivée des ennemis. Publius ſans perdre de tems, mit tout le bagage ſur les vaiſſeaux, & fit marcher le long du fleuve toute ſon armée dans le deſſein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour, Annibal poſta toute ſa cavalerie du côté de la mer comme en réſerve, & donna ordre à l'infanterie de ſe mettre en marche. Pour lui il attendit que les éléphans & les ſoldats qui étoient reſtez ſur l'autre bord euſſent joint. Or voici comme les éléphans paſſérent. Après avoir fait pluſieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faiſoient enſemble cinquante pieds de largeur, & on les mit au bord de l'eau, où ils étoient retenus avec force & arrêtez à terre. Au bout qui étoit hors de l'eau on en attacha deux autres, & l'on pouſſa cette eſpece de pont ſur la riviére. Il étoit à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté expoſé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordoient le rivage. Quand on eut pouſſé ces radeaux à la longueur d'environ deux cens pieds, on en conſtruiſit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liez fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fût

aiſé de les détacher. On avoit encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moien deſquelles les nacelles deſtinées à les remorquer pûſſent les affermir contre l'impétuoſité de l'eau, & les amener juſqu'au bord avec les éléphans. Les deux grands radeaux furent enſuite couverts de terre & de gazons, afin que ce pont fût ſemblable en tout au chemin qu'avoient à faire les éléphans pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étoient toujours laiſſez manier à leurs conducteurs; mais ils n'avoient encore oſé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on met à leur tête deux éléphans fémelles, qu'ils ſuivent ſans héſiter. Ils arrivent ſur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenoient ceux-ci attachez aux deux plus grands, les nacelles remorquent & emportent bientôt les éléphans loin des radeaux qui étoient couverts de terre. D'abord ces animaux effraiez, inquiets, allérent & vinrent de côté & d'autre. Mais l'au dont ils ſe voioient environnez leur fit peur, & les retint en place. C'eſt ainſi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva le ſecret de faire paſſer le Rhône à la plûpart de ſes éléphans. Je dis à la plûpart. Car ils ne paſſérent pas tous de la même façon. Il y en eut qui au milieu du trajet tombérent de fraieur dans la riviére. Mais leur chute ne fut funeſte qu'aux conducteurs. Pour eux la force & la longueur de leurs trompes les tira de danger. En levant ces trompes au-deſſus de l'eau, ils reſpiroient, & éloignoient tout ce qui pouvoit leur nuire, & par ce moien ils vinrent droit au bord malgré la rapidité du fleuve. (*a*)

(*a*) Je ne ſçai pas trop comment accorder ici le Pére Catrou & Dom Thuillier. Le premier cite le troiſiéme Livre de Polybe*; c'eſt ce Livre-là même que traduit le Bénédictin. Il ſembleroit que dans l'un & dans l'autre on dût trouver, ſinon le même tour & les mêmes expreſſions, du moins les mêmes circonſtances. Pourquoi donc des circonſtances ſi différentes? Dans la nouvelle Hiſtoire Romaine je vois un traîneau joint à la terre de part & d'autre avec des cables, & deux bacs attachez au bout du traîneau, & capables de tranſporter *deux éléphans à la fois*, quoiqu'ils ne les tranſportent que *l'un après l'autre*. Je ne trouve rien de tout cela dans le nouveau Traducteur. Il n'y a pas de milieu, il faut que l'un ou l'autre n'ait pas bien entendu ſon Auteur. Mais entre eux le débat. En attendant qu'ils jugent à propos de vuider ce différend, ſi la choſe en vaut la peine, voici ce que je penſe des deux. Le Bénédictin qui n'avoit en vûe que de repréſenter fidélement ſon original, s'eſt uniquement attaché à décrire le paſſage des éléphans tel que Polybe lui-même l'avoit décrit: & ce qui me porte à croire qu'il y a réuſſi, c'eſt qu'à quelques légéres différences près, il convient parfaitement avec Tite-Live, qui avoit traduit Polybe avant lui. Au lieu que le Jéſuite, en grand Hiſtorien, ſe rendant maître des Mémoires, d'après leſquels il écrivoit, s'eſt cru en droit d'y ajoûter ce qu'il penſoit devoir jetter plus de clarté dans la deſcription de l'Auteur Grec, & la rendre plus intelligible aux Lecteurs de ſon tems.

* *Hiſt. Rom. tom. vij. p.* 168.

Quand

Quand les éléphans furent paſſez, Annibal fait d'eux & de la cavalerie ſon arriéregarde, & marche le long du fleuve, prenant ſa route de la mer vers l'Orient comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres Européennes. Car le Rhône a ſes ſources au-deſſus du golfe Adriatique, coulant vers l'Occident, & venant de ces parties des Alpes qui regardent le Septentrion. Il prend ſon cours vers le Couchant d'hiver, & ſe décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traverſent toute une vallée, dont les Gaulois appellez Ardyens occupent le côté ſeptentrional, & le méridional eſt bordé par les racines des Alpes, qui ſont vers le Septentrion. Cette vallée eſt ſéparée des plaines des environs du Pô par les Alpes, qui s'étendent depuis Marſeille juſqu'à l'extrémité du golfe Adriatique, & qu'Annibal venant du Rhône traverſa pour entrer dans l'Italie.

Quelques Hiſtoriens, pour vouloir étonner leurs Lecteurs par des choſes prodigieuſes, en nous parlant de ces montagnes, tombent ſans y penſer dans deux défauts qui ſont très-contraires à l'Hiſtoire, ils comptent de pures fables & ſe contrediſent. D'abord ils nous repréſentent Annibal comme un Capitaine d'une hardieſſe & d'une prudence inimitable; cependant à en juger par leurs écrits, on ne peut ſe défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins ſenſée. Lorſqu'engagez dans leurs fables ils ſont en peine de trouver un dénoument, ils ont recours aux Dieux & aux demi-Dieux, artifice indigne de l'Hiſtoire qui doit rouler toute ſur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes ſi roides & ſi eſcarpées, que loin de les pouvoir faire paſſer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphans, à peine l'infanterie légére en tenteroit le paſſage. Selon ces Hiſtoriens les païs d'alentour ſont ſi déſerts, que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal, (*a*) ſa perte & celle de toute

(a) *Que ſi un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal.*] Il y a toute ſorte d'appatence que les Auteurs à fables & à prodiges, dont Polybe ſe moque, ſont les mêmes où Tite-Live a puiſé tant de contes de vieilles, dont ſon Hiſtoire eſt toute parſemée: ç'eût été une eſpéce de merveille, ſi dans l'endroit le plus achevé d'un ſi bel Ouvrage, il ne ſe fût pas échapé. Il n'y introduit ni Dieux ni Déeſſes, il n'a garde de les faire manœuvrer parmi les glaces & les neiges qui couvrent ces affreuſes montagnes, & dans un païs ſi triſte; mais en récompenſe il nous fournit une telle abondance de vinaigre, que les ſoldats d'Annibal en trouvent aſſez pour calciner & faire ſauter les rocs, & pour s'ouvrir un paſſage dans ces montagnes inacceſſibles. Tout cela vaut bien les extravagances des Hiſtoriens dont mon Auteur ſe joue dans ſa digreſſion. Il falloit que le Général Carthaginois eût

ſon armée étoit inévitable. N'eſt-ce pas là viſiblement débiter des fables & ſe contredire ? Car ce Général n'eût-il pas été le plus inconſidéré & le plus étourdi des hommes, s'il ſe fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuſe, & ſur laquelle il fondoit les plus belles eſpérances, ſans ſçavoir ni par où il devoit aller, ni la nature des lieux où il paſſeroit, ni les peuples chez qui il tomberoit ? Il eût été même plus qu'inconſidéré s'il eût tenté une entrepriſe, qui non ſeulement n'étoit pas raiſonnable, mais pas même poſſible. D'ail-

prévû, malgré les promeſſes de ſes guides, qu'il auroit un très-grand beſoin de cette liqueur. Comment ſe peut il que de telles puérilitez aient pû entrer dans la tête d'un Auteur auſſi ſenſé & auſſi plein d'eſprit que Tite-Live ? Je ſuis très-perſuadé du pouvoir de ſon vinaigre ſur un morceau de rocher après neuf ou dix ans d'infuſion. On voit dans Juvenal qu'on faiſoit fauter les rochers avec du vinaigre, & *montem rupit aceto*, mais Juvenal étoit un Poëte, & ceux de cette profeſſion ont été de tout tems en droit de nous débiter des folies & des fornettes. Mais un Hiſtorien grave, tel que Tite-Live, dans un cas comme celui-là, auroit pû ſe diſpenſer d'une ſi grande dépenſe, & de porter la prévoyance du Général Carthaginois ſur un plus grand amas de vivres qu'il ne fit. L'Abbé Lafemas a traduit en burleſque ces mots de Juvenal :

Oxiermant des monts les épaules maſſives.

L'Ecrivain Latin eſt d'un burleſque achevé par la gravité avec laquelle il nous débite, je ne dis pas les choſes les plus incroiables & les moins ſenſées, dont ſon Hiſtoire eſt toute remplie, mais une infinité de choſes ridicules qu'il nous donne en titre de prodiges : telles que ſont une ſouris qui aura rongé un ſoulier ; tel un eſſaim d'abeilles qui s'arrêtera ſur un arbre, tel un loup qui ſera entré dans une ville, le débordement d'une riviére, & une infinité d'autres choſes de cette eſpéce, toutes plus ridicules & plus impertinentes les unes que les autres. Il adopte ſi à pur & ſi à plein le dogme des préſages, qu'il n'y a point de vieille, point de nourrice, point d'enfant qui puiſſe les pouſſer plus loin. En liſant toutes ces choſes, on ſe perſuade aiſément qu'il reconnoiſſoit que Dieu produiſoit par miracle tous les effets naturels. Le rat qui ronge le ſoulier, le loup qui entre dans une ville, & mille autres choſes de cette nature qu'il regarde comme des prodiges, ou qu'il prend ſur le pied de pronoſtics, ſeroient auſſi fréquens que les effets naturels. Quelle étrange abſurdité ! dit un Philoſophe.

Il n'y a rien de plus naturel aux mortels, dit Euripide, qu'une ſage incrédulité : j'ajoûterai une autre maxime à celle-ci, que c'eſt un très-grand mal qu'une aveugle & ſotte incrédulité. Je n'ai garde de trouver à redire à ceux qui croient naturelles toutes les choſes qui arrivent tous les jours, & que l'Hiſtorien Romain nous donne en titre de prodiges ridicules. Mais quant aux autres, qui pourroit s'empêcher d'en rire ? Il faut avoir bien mauvaiſe opinion des hommes pour s'attendre qu'ils ajoûteront foi à tant de fadaiſes qu'on leur oſe débiter comme des choſes bien certaines. Les Hiſtoriens des derniers ſiécles ne ſont pas exemts de ce défaut. Peut-on rien imaginer de plus ſottement crédole que la plûpart des anciens Moines Hiſtoriens, quoique ſouvent l'on y trouve d'excellentes choſes, qui dédommagent amplement du tems que l'on perd à la lecture de leurs hiſtoriettes ? De quelle corruption de crédulité & de ſimplicité n'ont-ils pas inondé l'Hiſtoire ? Dans ce qu'il peut y avoir de vrai, ils l'ont aſſaiſonné ſouvent de prodiges & de miracles imaginaires, tels que ceux dont Tite-Live nous régale avec profuſion. Les eſprits ſimples, ſots & ſuperſtitieux prenoient tous ces contes de vieilles pour des véritez indubitables. Ils ne peuvent s'imaginer qu'un Ecrivain, ſous cet habit, voulût en faire accroire, & cependant ces bonnes gens trompez eux-mêmes les premiers croioient rendre ſervice à Dieu en le faiſant. Les gens d'eſprit qui ont la patience de lire ces Auteurs, pour tâcher de débrouiller le vrai d'avec la fable, rient de ces puérilitez.

leurs conduiſant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus, il lui ſont faire, dans un tems où il avoit tout à eſpérer, ce que d'autres feroient à peine, quand ils auroient tout perdu ſans reſſource, & qu'ils ſeroient réduits à la derniére extrémité. Lorſqu'ils nous diſent encore que dans ces Alpes ce ne ſont que déſerts, que rochers eſcarpez, que chemins impraticables, c'eſt une fauſſeté manifeſte. Avant qu'Annibal en approchât, les Gaulois de deſſus le Rhône avoient paſſé plus d'une fois ces montagnes, & venoient tout récemment de les paſſer pour ſe joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes mêmes ne ſont-elles pas habitées par un peuple très-nombreux? C'étoit là ce qu'il falloit ſçavoir, au lieu de nous faire décendre du ciel je ne ſçai quel demi-Dieu qui veut bien avoir la complaiſance de ſervir de guide aux Carthaginois. Semblables aux Poëtes tragiques, qui pour avoir choiſi des ſujets faux & extraordinaires, ont beſoin pour la cataſtrophe de leurs piéces de quelque Dieu ou de quelque machine; ces Hiſtoriens emploient auſſi des Dieux & des demi-Dieux, parce qu'ils ſe ſont d'abord entêtez de faits qui n'ont ni vérité ni vraiſemblance. Car comment finir raiſonnablement des actions dont les commencemens étoient contre la raiſon? Quoiqu'en diſent ces Ecrivains, Annibal conduiſit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il étoit informé exactement de la nature & de la ſituation des lieux où il s'étoit propoſé d'aller. Il ſçavoit que les peuples où il devoit paſſer n'attendoient que l'occaſion de ſe révolter contre les Romains; enfin pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faiſoit conduire par gens du païs, qui s'offroient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avoient les mêmes intérêts & les mêmes eſpérances. Je parle avec aſſûrance de toutes ces choſes, parce que je les ai appriſes de témoins contemporains, & que j'ai été moi-même aux Alpes pour en prendre une exacte connoiſſance.

CHAPITRE X.

Annibal ſur ſa route remet ſur le Trône un petit Roi Gaulois ; & en eſt récompenſé. Les Allobroges lui tendent des piéges à l'entrée des Alpes. Il leur échape, mais avec beaucoup de riſque & de perte.

TRois jours après le décampement des Carthaginois, le Conſul Romain arrive à l'endroit du fleuve, par où les ennemis l'avoient paſſé. Sa ſurpriſe fut d'autant plus grande, qu'il s'étoit perſuadé que jamais ils n'auroient la hardieſie de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cauſe de la multitude des Barbares dont ces quartiers ſont peuplez, que du peu de fond qu'on peut faire ſur leurs promeſſes. Comme cependant ils l'avoient fait, il retourna au plus vîte à ſes vaiſſeaux, & embarqua ſon armée. Il envoia ſon frére en Eſpagne, & revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal. Celui-ci après quatre jours de marche vint à un endroit appellé l'Iſle, lieu fertile & très-peuplé, & à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône & la Saone coulant des deux côtez, l'aiguiſent en pointe au couſluent de ces deux riviéres. Cette Iſle reſſemble aſſez, & pour la grandeur & pour la forme, au Delta d'Egypte, avec cette différence néanmoins, qu'un des côtez du Delta eſt fermé par la mer, ou ſe déchargent les fleuves qui ferment les deux autres, & que ce ſont des montagnes preſque inacceſſibles qui bornent un des côtez de l'Iſle.

Annibal trouva dans cette Iſle deux freres, qui armez l'un contre l'autre ſe diſputoient le Roiaume. Le plus ancien mit Annibal dans ſes intérêts, & le pria de lui aider à ſe maintenir dans la poſſeſſion où il étoit. Le Carthaginois n'héſita point, il voioit trop combien cela lui ſeroit avantageux. Il prit donc les armes, & ſe joignit à l'aîné pour chaſſer le cadet. Il fut bien récompenſé du ſecours qu'il avoit donné au vainqueur. On fournit à ſon armée des vivres & des munitions en abondance. On renouvella ſes armes, qui étoient vieilles & uſées. La plûpart de ſes ſoldats furent vêtus, chauſſez, mis en état de franchir plus aiſément les Alpes. Mais le plus grand ſervice qu'il en tira, fut que ce

Roi ſe mit avec ſes troupes à la queue de celles d'Annibal, qui n'entroit qu'en tremblant dans les terres des Gaulois nommez Allobroges, & les eſcorta juſqu'à l'endroit d'où ils devoient entrer dans les Alpes.

Il avoit déja marché pendant dix jours, & avoit fait environ huit cens ſtades de chemin le long du fleuve ; déja il ſe diſpoſoit à mettre le pied dans les Alpes, lorſqu'il ſe vit dans un danger, auquel il étoit très-difficile d'échaper. Tant qu'il fut dans le plat païs, les Chefs des Allobroges ne l'inquiétérent pas dans ſa marche, ſoit qu'ils redoutaſſent la cavalerie Carthaginoiſe, ou que les Barbares, dont elle étoit accompagnée, les tinſſent en reſpect. Mais quand ceux-ci ſe furent retirez, & qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandoient ceux par où il falloit néceſſairement que l'armée d'Annibal paſſât. Ç'en étoit fait de ſon armée, ſi leurs piéges euſſent été plus couverts : mais comme ils ſe cachoient mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Ce Général averti du ſtratagême des Barbares, campa au pied des montagnes, & envoia quelques-uns de ſes guides Gaulois pour reconnoître la diſpoſition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que pendant le jour les ennemis gardoient exactement leurs poſtes, mais que pendant la nuit ils ſe retiroient dans une ville voiſine. Auſſitôt le Carthaginois dreſſe ſon plan ſur ce rapport, il fait en plein jour avancer ſon armée près des défilez, il campe aſſez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laiſſe la plus grande partie de ſon armée dans le camp, & avec un grand corps d'élite il perce les détroits & occupe les poſtes que les ennemis avoient abandonnez. Au point du jour les Barbares ſe voiant dépoſtez, quittérent d'abord leur deſſein : mais comme les bêtes de charge & la cavalerie, ſerrées dans ces détroits, ne ſuivoient que de loin, ils ſaiſirent cette occaſion pour fondre de pluſieurs côtez ſur cette arriéregarde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant ſous les coups des Barbares, que par la difficulté des chemins. Ils perdirent là ſur tout beaucoup de chevaux & de bêtes de charge, qui dans ces défilez & ſur ces rochers eſcarpez ſe ſoutenant à peine, tomboient au pre-

mier choc. Le plus grand déſaſtre vint des chevaux bleſſez, qui tomboient dans ces ſentiers étroits, qui en roulant pouſſoient & renverſoient les bêtes de charge & tout ce qui marchoit derriére.

Annibal, pour remédier à ce déſordre, qui, par la perte de ſes munitions, alloit l'expoſer au riſque de ne pas trouver de ſalut, même dans la fuite, courut au ſecours à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étoient rendus maîtres des hauteurs, & tombant d'en haut ſur les ennemis, il en tua grand nombre; mais dans le tumulte & la confuſion qu'augmentoit encore le choc & les cris des combattans, il perdit auſſi beaucoup de ſon monde. Malgré cela la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, & le reſte réduit à prendre la fuite. Il fit enſuite paſſer ces défilez, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce qu'il lui étoit reſté de chevaux & de bêtes de charge: puis ſe faiſant ſuivre de ceux qui lui parurent le moins fatiguez du combat, il fut attaquer la ville d'où les ennemis étoient ſortis ſur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitans, dans l'eſpérance du butin qu'ils croioient faire, l'avoient abandonné. Il la trouva preſque déſerte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge & de priſonniers; & outre cela du bled & de la viande pour deux ou trois jours, ſans compter que par-là il ſe fit craindre de ces Montagnars, & leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois ſa marche.

Il campa dans cet endroit, & s'y rafraîchit un jour entier. Le lendemain l'on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut aſſez tranquille. Au quatriéme, voici un nouveau péril qui ſe préſente. Les peuples qui habitoient ſur cette route, inventent une ruſe pour le ſurprendre. Ils viennent au-devant de lui portant à la main des rameaux d'olive & des couronnes ſur la tête. C'eſt le ſignal de paix & d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut ſuſpect à Annibal; il s'informa exactement quel étoit leur deſſein, quel motif les amenoit. Ils répondirent qu'aiant ſçû qu'il avoit pris une ville ſur leurs voiſins, & qu'il avoit terraſſé quiconque avoit oſé lui tenir tête, ils venoient le prier de ne leur faire point de mal, & lui promettre de ne lui en faire point; s'il doutoit de leur bonne foi, qu'ils étoient prêts à donner des ôtages.

Annibal héſita longtems ſur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avoit lieu d'eſpérer que cette condeſcendance les rendroit plus réſervez & plus traitables. De l'autre, en les rejettant, il étoit immanquable qu'il s'attireroit ces Barbares ſur les bras. Sur ces deux raiſons, il fit du moins ſemblant de vouloir bien les mettre au nombre de ſes Alliez. Auſſitôt on lui apporta des ôtages, on le fournit de beſtiaux, on s'abandonna entiérement à lui ſans aucune précaution, ſans aucune marque de défiance. Annibal de ſon côté ſe livra tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilez qui reſtoient à franchir. Ils marchérent donc à la tête pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtez étoit fermé par des rochers inacceſſibles, ces perfides attroupez vinrent fondre ſur l'arriéregarde d'Annibal. Ce vallon eût ſans doute été le tombeau de toute l'armée, ſi le Général Carthaginois, à qui il étoit reſté quelque défiance, & qui s'étoit précautionné contre la trahiſon, n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, & les peſamment armez à la queue. Cette infanterie ſoutint l'effort des ennemis, & ſans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais malgré ce ſecours il périt là grand nombre d'hommes, de chevaux & de bêtes de charge. Car ces Barbares, avançant ſur les hauteurs à meſure que les Carthaginois avançoient dans les bas, de-là tantôt rouloient, tantôt jettoient de groſſes pierres, qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé de ſe tenir pendant toute une nuit avec la moitié de ſon armée ſur un rocher fort & découvert pour veiller à la défenſe des chevaux & des bêtes de charge; encore cette nuit ſuffit-elle à peine pour les faire défiler.

Le lendemain les ennemis s'étant retirez, il joignit ſa cavalerie, & s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route il ne ſe rencontra plus de Barbares qui l'attaquaſſent en corps. Quelques pelotons ſeulement voltigeoient en quelques endroits, & ſe préſentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevoient quelques bagages. Les éléphans lui ſurent alors d'un grand ſecours. C'étoit aſſez qu'ils paruſſent pour effraier les ennemis & les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au ſommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire prendre haleine à ceux qui étoient montez heureuſement, que pour donner aux traîneurs le

tems de joindre le gros. Pendant ce ſéjour, on fut agréablement ſurpris de voir paroître la plûpart des chevaux & des bêtes de charge qui avoient été abattus dans la route, & qui ſur les traces de l'armée étoient venus droit au camp.

CHAPITRE XI.

Annibal achéve de paſſer les Alpes. Difficultez qu'il eut à eſſuier. Pourquoi juſqu'ici Polybe a omis certaines choſes qui cependant paroiſſoient eſſentielles à l'Hiſtoire.

ON étoit alors ſur la fin de l'Automne, & déja la neige avoit couvert le ſommet des montagnes. Les ſoldats conſternez par le reſſentiment des maux qu'ils avoient ſoufferts, & ne ſe figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avoient encore à eſſuier, ſembloient perdre courage. Annibal les aſſemble; & comme du haut des Alpes, qui ſemblent être la citadelle de l'Italie, l'on voit à découvert toutes ces vaſtes plaines que le Pô arroſe de ſes eaux, il ſe ſervit de ce beau ſpectacle, l'unique reſſource qui lui reſtoit, pour remettre ſes troupes de leur fraieur. En même tems il leur montra du doigt où Rome étoit ſituée, & leur rappella quelle étoit pour elles la bonne volonté des peuples, qui habitoient le païs qu'elles avoient ſous les yeux. Le lendemain il léve le camp, & commence à décendre. A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étoient embuſquez, il n'eut point là d'ennemis à repouſſer: mais l'âpreté des lieux & la neige lui firent perdre preſqu'autant de monde qu'il en avoit perdu en montant. La décente étoit étroite, roide & couverte de neige. Pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tomboit dans des précipices affreux. Cependant le ſoldat endurci à ces ſortes d'accidens, ſoutint encore courageuſement celui-ci. Enfin l'on arrive à certain défilé qui s'étend à la longueur d'un ſtade & demi, & que les éléphans ni les bêtes de charge ne pouvoient franchir. Outre que le ſentier étoit trop étroit, le penchant déja rapide auparavant, l'étoit encore devenu davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres. Ce fut alors que les troupes furent ſaiſies de fraieur, & que le courage commença de leur manquer. La premiére penſée qui vint à Annibal, fut d'éviter le défilé par quelque détour. Mais la neige

neige ne lui permit pas d'en ſortir. Il y fut arrêté par un incident particulier, & qui eſt propre de ces montagnes. Sur la neige de l'hiver précédent, il en étoit tombé de nouvelle : celle-ci, étant molle & peu profonde, ſe laiſſoit aiſément ouvrir : mais quand elle eut été foulée, & que l'on marcha ſur celle de deſſous, qui étoit ferme & qui réſiſtoit, les pieds ne pouvant s'aſſûrer, les ſoldats chancelans faiſoient preſqu'autant de chûtes que de pas ; comme il arrive quand on met le pied ſur un terrain couvert de glace. Cet accident en attiroit un autre plus fâcheux encore. Quand les ſoldats étoient tombez & qu'ils vouloient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque choſe pour ſe relever, ils entraînoient avec eux tout ce qu'ils avoient pris pour ſe retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir caſſé la glace en ſe relevant, elles reſtoient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avoient creuſez, ſans pouvoir, ſous le peſant fardeau qu'elles portoient, vaincre la dureté de la neige qui étoit tombée là depuis pluſieurs années. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Il prit le parti de camper à la tête du défilé, & pour cela il en fit ôter la neige. On creuſa enſuite par ſes ordres un chemin dans le rocher même, & ce travail fut pouſſé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avoit été entrepris, les bêtes de charge & les chevaux décendirent ſans beaucoup de peine. On les envoia auſſitôt dans des pâturages, & l'on établit le camp dans la plaine, où il n'étoit pas tombé de neige. Reſtoit à élargir aſſez le chemin pour que les éléphans y pûſſent paſſer. On donna cette tâche aux Numides, que l'on partagea par bandes qui ſe ſuccédoient les unes aux autres, & qui pûrent à peine finir en trois jours. Au bout de ce tems les éléphans décendirent, exténuez par la faim, ne pouvant qu'avec peine ſe ſoutenir. Car quoique ſur le penchant des Alpes il ſe trouve des deux côtez des arbres, des forêts, & que la terre y puiſſe être cultivée, il n'en eſt pas de même de la cime & des lieux voiſins. Couverts de neige pendant toutes les ſaiſons, comment pourroient-ils rien produire ? L'armée décendit la derniére, & au troiſiéme jour elle entra enfin dans la plaine, mais beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle étoit au ſortir de l'Eſpagne. Sur la route elle avoit beaucoup perdu de ſon monde, ſoit dans les combats qu'il fallut ſoutenir ſoit au paſſage des riviéres. Les rochers & les défilez des Alpes lui avoient encore fait perdre beaucoup de

ſoldats, mais incomparablement plus de chevaux & de bêtes de charge. Il y avoit cinq mois & demi qu'Annibal étoit parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le paſſage des Alpes, lorſqu'il planta ſes étendarts dans les plaines du Pô & parmi les Inſubriens, ſans que le déchet de ſon armée (*a*) eût rien diminué de ſon audace. Cependant il ne lui reſtoit plus que douze mille Africains &

(a) *Sans que le déchet de ſon armée eût rien diminué de ſon audace.*] Entrer dans un pais à pas de Conquérant, le traverſer d'un bout à l'autre, aſſiéger de bonnes places, ſe les ſoumettre, ſe les aſſûrer par de fortes garniſons, établir ſa ligne de communication & une nouvelle frontiére à meſure que l'on avance, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne ſoit dans les régles de la guerre & de la prudence. Eſt-on maître d'une Province, on paſſe de là à une autre, & l'on ſuit la même méthode. Un mauvais ſuccès, la perte d'une bataille, ne produiſent point une ruine entiére: on trouve des reſſources & le tems de ſe remettre. A tout perdre & à tout gagner en certaines conjonctures, il n'y a qu'un coup périlleux: mais dans cette guerre d'Annibal contre les Romains, il s'en trouvoit pluſieurs pour gagner peu: c'étoit la tête de l'hydre. Une armée étoit à peine battue & terraſſée, qu'il en renaiſſoit une autre. Il faut toujours vaincre, & la ruine entiére du Général de Carthage dépendoit de la perte d'une ſeule bataille, qui ne lui laiſſoit ni reſſource, ni retraite, ni eſpérance de ſalut, & cela pouvoit arriver. Alors ceux qui nous ont d'abord admiré changent de langage, ſe moquent de nous & de notre projet, on nous appelle imprudens & téméraires, & pis encore. *Tout ce qui paroît extraordinaire*, dit Saint-Evremont, *paroît grand, ſi le ſuccès eſt heureux; comme tout ce qui eſt grand paroît fou quand l'événement eſt contraire.* Annibal a-t-il la fortune favorable, couvre-t-il de honte & de confuſion le nom Romain, il paſſe pour l'un des Guerriers le plus digne de nos éloges & des plus illuſtres de l'antiquité, & il l'eſt en effet dans toutes les qualitez qui forment les grands hommes, quand même il auroit été exterminé après la bataille de Cannes: puis nous ne jugeons pas du mérite des Généraux d'armées par les événemens. Je ne vois que Céſar qui puiſſe lui être comparé. Appliquons à cet habile Chef de guerre ce que Plutarque applique à Paul Emile. *Pour ce qui eſt des glorieux ſuccès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie eſt dûe à ſon audace, une autre à ſa prudence, une autre à la confiance de ſes troupes, une autre enfin à la conſtance avec laquelle il ſe maintint dans les plus grands périls, & prit toujours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avoue que dans tous ſes exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de ſingulier qu'on puiſſe imputer à la fortune.*

Je dis plus de cet Africain célébre, il doit tout à lui-même ſans aucun partage de gloire. Mais, diront quelques-uns, quel langage tiendriez-vous s'il avoit péri dans les Alpes, ou s'il avoit ſuccombé ſur la Trébie ou à Cannes? Pas autre choſe, ſinon que nous rabattrions beaucoup de nos éloges: car c'eſt la victoire contre un ennemi redoutable par le nombre, par la valeur & par la conduite qui caractériſe les grands Capitaines; & lorſqu'on ſe fait battre dans des batailles, où l'on commet de lourdes fautes, c'eſt manque d'habileté, lorſqu'il n'arrive aucun de ces fortes d'accidens qui ſont au-deſſus de la prévoiance humaine. On ne laiſſe pas pourtant malgré la mauvaiſe fortune, après pluſieurs victoires, d'admirer la grandeur de l'entrepriſe & la hardieſſe de l'exécution. J'aurois loué Annibal, s'il eût été battu ſur la Trébie ſans pouvoir s'en relever, comme je loue Charles XII. Roi de Suéde de ſon expédition en Moſcovie après tant de victoires remportées. Il n'avoit plus qu'un pas à faire. Combien en avoit-il déja fait de bons? Il en fit un très-malheureux à Pultowa: je dis très-malheureux, une bleſſure qu'il reçut deux ou trois jours avant cette malheureuſe journée le mit hors d'état d'agir, & un grand Capitaine eſt rarement remplacé par un de ſes Lieutenans contre un puiſſant ennemi digne du Maître qu'il n'a plus en tête, & fort au-deſſus de celui qui prend ſa place.

Digitized by Google

huit mille Eſpagnols d'infanterie & ſix mille chevaux. C'eſt de lui-même que nous ſçavons cette circonſtance, qui a été gravée par ſon ordre ſur une colonne près du Promontoire Lacinien.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit envoié en Eſpagne Cneius ſon frere, & lui avoit recommandé de tout tenter pour en chaſſer Aſdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Piſes avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en paſſant par la Thyrrénie, où il prit les légions qui, ſous le commandement des Préteurs, avoient été envoiées là pour faire la guerre aux Boiens. Avec cette armée il vint auſſi camper dans les plaines du Pô, preſſé d'un ardent déſir d'en venir aux mains avec le Général Carthaginois.

Mais laiſſons pour un moment ces deux Chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenez, & avant que d'entamer le récit des combats qu'ils ſe ſont donnez, juſtifions en peu de mots le ſilence que nous avons gardé juſqu'ici ſur certaines choſes qui conviennent à l'Hiſtoire. Car on ne manquera pas d'être en peine de ſçavoir pourquoi, après m'être fort étendu ſur pluſieurs endroits de l'Afrique & de l'Eſpagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les Colonnes d'Hercule, ni de la mer qui eſt au-delà, ni de ce qu'il y a ſur cette mer de particulier, ni des Iſles Britanniques, ni de la maniére de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Eſpagne produit, choſes cependant ſur leſquelles les Auteurs qui en ont écrit fort au long, ne ſont pas trop d'accord entre eux.

Il eſt vrai, je n'ai rien dit ſur toutes ces matiéres. Ce n'eſt pas que je les cruſſe étrangéres à l'Hiſtoire; mais deux raiſons m'ont détourné d'en parler. Premiérement, une narration interrompue par autant de digreſſions qu'il ſe ſeroit préſenté de ſujets à traiter, eût été rebutante, & auroit écarté le Lecteur du but que je m'étois propoſé. En ſecond lieu, il m'a paru que toutes ces curioſitez valoient bien la peine qu'on les traitât exprès & en particulier. Le tems & l'occaſion viendront d'en dire tout ce que nous avons pû en découvrir de plus aſſûré.

Que l'on ne ſoit donc pas ſurpris dans la ſuite, ſi parlant de certains lieux, nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonſtances. Vouloir que par tout & à toute occaſion, un Hiſtorien s'arrête à ces ſortes de ſingularitez, c'eſt

reſſembler à cette eſpéce de friands, qui portant la main à tous les plats, ne ſavourent aucun morceau à loiſir, & qui par cette diverſité de mets nuiſent plutôt à leur ſanté, qu'ils ne l'entretiennent & ne la fortifient. Il en eſt de même de ceux qui n'aiment l'Hiſtoire, qu'autant qu'elle eſt parſemée de particularitez détachées du ſujet principal. Ils n'ont pas le loiſir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, & il ne leur en reſte rien dont ils puiſſent faire uſage.

Il faut cependant convenir que de toutes les parties de l'Hiſtoire il n'en eſt point qui ait plus beſoin d'être traitée au long & avec quelque exactitude que ces particularitez-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre tems. Entre pluſieurs exemples que je pourrois citer, en voici un qui ne ſouffre pas de replique. De tous les Hiſtoriens qui ont décrit la ſituation & les propriétez des lieux qui ſont aux extrémitez de cette terre où nous habitons, il n'en eſt point ou il y en a très-peu qui ne ſe ſoient ſouvent trompez. Or l'on ne doit épargner aucun de ces Hiſtoriens. Il faut les réfuter tous non légérement & en paſſant, mais en leur oppoſant quelque choſe de ſolide & de certain. On feroit cependant mal de les reprendre avec mépris & avec hauteur. Il eſt juſte au contraire de les louer en corrigeant les fautes que le peu de connoiſſance qu'ils avoient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenoient au monde, changeroient & redreſſeroient ſur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le tems qu'ils vivoient, il étoit rare de trouver des Grecs qui s'intéreſſaſſent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre. Il n'étoit pas même poſſible d'en acquerir la connoiſſance. On ne pouvoit alors ſe mettre ſur mer ſans s'expoſer à une infinité de dangers. Les voiages ſur terre étoient encore plus périlleux. Quelque néceſſité, ou quelque inclination qui nous conduiſît dans ces lieux, vous n'en reveniez guéres plus inſtruit. Comment examiner tout par ſes yeux dans des endroits qui ſont tout-à-fait barbares, où il ne régne qu'une ſolitude affreuſe, où vous ne pouvez tirer aucun éclairciſſement de la part de ceux qui les habitent, & dont le langage vous eſt inconnu? Je veux que quelqu'un eût ſurmonté tous ces obſtacles. Mais eût-il été aſſez raiſonnable pour ne débiter pas des choſes incroiables, pour ſe renfermer dans l'exacte vérité, pour ne raconter que ce qu'il auroit vû? On ne ſeroit donc pas équitable de relever

avec aigreur des Hiſtoriens, pour s'être quelquefois trompez, ou pour avoir manqué de nous donner, ſur les extrémitez de la terre, des lumiéres, qu'il n'étoit pas ſeulement difficile, mais même impoſſible qu'ils euſſent eux-mêmes. Louons ces Auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été juſqu'à un certain point, & de nous avoir aidez à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Aſie par Alexandre, & celle de preſque tout le reſte du monde par les Romains, il n'eſt point d'endroit d'ans l'univers où l'on ne puiſſe aller par mer ou par terre ; & que de grands hommes, déchargez du ſoin des affaires publiques & du commandement des armées, ont emploié les momens de ce loiſir à ces ſortes de recherches : il faut que ce que nous en voulons dire ſoit beaucoup plus exact & plus aſſûré. C'eſt de quoi nous tâcherons auſſi de nous acquitter dans cet Ouvrage, lorſque l'occaſion s'en préſentera, & nous prierons alors nos Lecteurs curieux de nous donner toute leur attention. J'oſe dire que je m'en ſuis rendu digne par les fatigues que je me ſuis données, & par les dangers que j'ai courus, en voiageant dans l'Afrique, dans l'Eſpagne, dans les Gaules & ſur la mer extérieure dont tous ces païs ſont environnez, pour corriger les fautes que les Anciens avoient faites dans la deſcription de ces lieux, & pour en procurer aux Grecs la connoiſſance. Mais fermons ici cette digreſſion, & voions les combats qui ſe donnent en Italie entre les Romains & les Carthaginois.

OBSERVATIONS

Sur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné, & ſa route à travers les Alpes juſqu'à ſa décente dans l'Italie.

JE n'entre dans l'examen & la deſcription de cette fameuſe marche d'Annibal, depuis ſon paſſage du Rhône entre Avignon & Orange, & de là dans les Alpes qu'il traverſa pour entrer dans l'Italie, qu'avec une connoiſſance exacte & militaire des différens païs où il plaît à pluſieurs ſçavans hommes de le faire marcher, les uns entre le Rhône & les Alpes juſqu'à Lyon, où ils lui font repaſſer ce fleuve pour entrer dans ce païs, ceux-ci entre le Rhône & la Saone, ce qui n'eſt pas concevable. Ce ne ſont que conjectures & probabilitez, & tous ſe trouvent preſque également appuiez de preuves tirées de Polybe & de Tite-Live; il ne manque à tous que l'expérience de la guerre & une grande connoiſſance du païs qu'ils n'ont pas. J'oſe me flatter que cette intelligence, qui manque à la plûpart, rendra mon hypotheſe plus recevable que celle des perſonnes qui ne s'appuient que ſur l'autorité de Polybe. Cette autorité eſt certainement grave. Ce n'eſt pas parce qu'il étoit contemporain d'Annibal, mais parce qu'il s'étoit tranſporté ſur les lieux pour voir par lui-même & reconnoître la marche de cet homme vraiment extraordinaire depuis les rives du Rhône, & de là à travers les Alpes juſques ſur celles du Pô. Il nous apprend cela dans ſon troiſiéme Livre. La deſcription de la marche de ce fameux Guerrier paroît dans mon Auteur dans toute l'exactitude militaire qu'on ſçauroit déſirer dans un Ecrivain tel que lui; c'eſt, ſelon mon ſentiment, l'endroit le plus achevé de ſon Hiſtoire. » Je parle, *dit-il*, avec aſſu-» rance de toutes ces choſes, parce » que je les ai appriſes de témoins » contemporains, & que j'ai été » moi-même aux Alpes pour en » prendre une exacte connoiſſance.

Il n'y a pas lieu d'en douter & de le ſoupçonner même de la moindre inadvertance; mais le nom d'une riviére viſiblement altéré dans tous les Manuſcrits, à la place duquel on lit *Scoras*, a produit deux ſentimens oppoſez entre les Sçavans. Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que tous les deux partis s'appuient de l'autorité de Polybe, les uns ſur le mot *Scoras* qui eſt dans le texte fort mal placé, & les autres ſur un grand nombre de circonſtances qui prouvent manifeſtement qu'Annibal ne fut jamais dans le païs appellé l'Iſle dans la fourche du Rhône & de la Saone, c'eſt-à-dire, entre ces deux rivéres, où eſt aujourd'hui la ville de Lyon, ſi elle n'eſt pas plus ancienne que le tems d'Annibal. Ceux qui prétendent qu'il ne tint jamais cette route, ſont à mon ſens les moins raiſonnables, & c'eſt de quoi l'on ne pourra diſconvenir pour peu qu'on veuille examiner, non les

preuves qu'ils alléguent, mais le chemin qu'une grande armée peut faire en un jour. Les gens de guerre ne ſeront jamais de cette opinion par une infinité de raiſons. M. de Mandajors n'a eu garde de l'embraſſer dans ſon *Examen de la route d'Annibal entre le Rhône & les Alpes*. Je laiſſerai là toute ſa belle érudition pour prouver ſon ſentiment, parce que ſes Adverſaires en ſont également fournis. Je m'en tiens à ſes raiſonnemens. Citons ce ſçavant Académicien.

» Les partiſans des deux opi-
» nions, dit-il, tombent d'accord
» qu'Annibal aborda ſur la rive gau-
» che du Rhône entre Orange &
» Avignon, & que quatre jours
» après ſon départ de ce camp il
» arriva au lieu contentieux.

» Ceux qui ſoutiennent qu'il ne
» remonta pas juſqu'au confluant de
» la Saone & du Rhône, avouent à
» leurs Adverſaires qu'Annibal ne
» prit pas le plus court chemin pour
» aller du Rhône aux Alpes; mais
» qu'il ſe détourna ſur la gauche
» dans le deſſein d'éviter les occa-
» ſions de combattre avant que d'ar-
» river en Italie. Le chemin le plus
long dans un païs où tout eſt ſuſpect, eſt toujours plus court que celui où tout eſt ennemi. Annibal choiſit le premier avec beaucoup de ſageſſe. Il étoit d'ailleurs appellé par Brancus, qui étoit en guerre avec ſon frére, bien que Polybe ne le diſe pas, & dont il eſpéroit des ſecours conſidérables pour ſon paſſage des Alpes, après avoir fini cette guerre. Mais comment prouver qu'il eſt le plus long? Il faut, avant que de prendre le ton déciſif, connoître parfaitement le païs, & il eſt évident que celui qu'il prit étoit le plus court par rapport aux obſtacles, qui ſont beaucoup moindres que ceux des autres vallées, où il y a une infinité de pas très-dangereux.

Il eſt certain qu'Annibal n'avoit que faire de ſe couvrir de l'Iſére contre les Romains, deux marches lui ſuffiſoient pour arriver dans un païs où ils n'euſſent jamais oſé l'attaquer. Scipion ne penſa jamais de l'inquiéter dans ſa marche, il n'étoit venu que dans l'unique but de l'arrêter au paſſage du Rhône, & de ſe joindre aux Gaulois qui s'étoient portez ſur le bord de ce fleuve. Les Tricaſtins n'étoient pas ſujets de ceux de Marſeille. Annibal en entrant dans leur païs n'avoit rien à craindre des forces Romaines & des Gaulois leurs alliez. Je ſuis très-perſuadé qu'il ne s'inquiétoit pas beaucoup de Scipion & de ſon armée, à la tête d'une autre brave, aguerrie, & infiniment ſupérieure à celle des Romains. Il ne lui en falloit pas tant pour les vaincre, puiſqu'il lui en fallut ſi peu pour en ſurmonter de plus grandes à ſon arrivée en Italie. M. de Mandajors lui fait paſſer l'Iſére par la crainte des Romains. J'ai de grandes & puiſſantes raiſons de le laiſſer en-delà.

Si ceux qui tiennent qu'Annibal cotoioit le Rhône en remontant juſqu'à Lyon, & qu'il paſſa encore ce fleuve pour entrer dans la fourche d'entre celui-ci & la Saone: ſi ceux-là, dis-je, ſçavoient ce que c'eſt qu'une marche d'armée, ils conviendroient qu'il étoit impoſſible qu'Annibal eut pû faire trente-cinq lieues de Dauphiné en quatre jours. Je ferai voir bientôt combien cette opinion eſt peu ſoutenable. L'armée d'Annibal étoit toute entiére lorſqu'elle entra dans le Dauphiné. Tite-Live la prétend de cent mille hommes, Polybe en retranche quel-

que choſe. Conſidérons un peu le païs depuis les Tricaſtins juſqu'à Lyon. Il y a trois riviéres à traverſer : le Roubion, qui ſe jette dans le Rhône auprès de Montelimart, la Droume & l'Iſére. Celle-ci eſt très-conſidérable. Il n'eſt pas poſſible qu'une grande armée comme celle d'Annibal, ait pû la paſſer en un jour, non plus que les deux autres, bien qu'elles ſoient guéables en certain tems. Mais ce n'eſt pas ce que je conſidére le plus, c'eſt qu'il ſe ſoit trouvé des gens aſſez peu raiſonnables pour faire faire trente cinq lieues en quatre jours à l'armée Carthaginoiſe. S'ils connoiſſoient bien le païs, ſans ſçavoir même ce que c'eſt que marche d'armée, il y a grande apparence qu'ils auroient tenu un autre langage. Ce païs entre le Rhône & les Alpes, eſt un perpétuel défilé juſqu'à deux petites lieues de Lyon, de ſorte qu'elle n'a jamais pû marcher que ſur une colonne. Mettons ſur deux, compris celle des équipages : je demande ſi une armée de trente-huit mille hommes de pied & de huit mille chevaux, traverſera tant de païs en ſi peu de tems ? Cela me ſemble impoſſible. Qu'on remarque bien une choſe, c'eſt qu'il ſe trouve huit défilez très-étroits dans cette route, ſans y comprendre le paſſage du Roubion, qui coule auprès de Montelimart, & celui de la Droume & de l'Iſére, où l'on ne ſçauroit jamais marcher que ſur ſix, ou tout au plus ſur huit de rang. Je demande ſi une grande armée, & tous les équipages qu'elle traîne à ſa ſuite, feront beaucoup de chemin en un jour ? Eſt-il bien poſſible qu'elle puiſſe arriver en quatre jours à Lyon ? » Ces ſeules » conſidérations, (dit l'éclairé & très-ſenſé Auteur de l'Examen,) » ſur le chemin qu'Annibal a pû » faire en quatre jours, & ſur l'inu- » tilité d'une plus longue marche, » devoient ſuffire pour convaincre » Accioli, (& tous ceux qui ſoutiennent qu'il remonta juſqu'au confluent de la Saone & du Rhône,) » qu'Annibal s'étoit arrêté entre le » Rhône & l'Iſére, ſur tout étant » fortifiées par les noms de peuples » qu'Annibal trouva dans ſa route, » & par la deſcription du païs où il » arriva quatre jours après avoir » paſſé le Rhône.

Qu'on y prenne bien garde. Il y a quatre bonnes marches d'armées depuis Orange juſqu'à l'Iſére, & bon nombre de défilez. Il ne faut pas croire qu'il ait joint cette riviére à ſon confluent : il alla droit à Romans, & prit enſuite la route de Grenoble. Il s'arrêta un peu trop à la vérité dans ce païs-là, & en entrant dans les hautes Alpes il ne s'apperçut pas que ſa route, très-aiſée dans toute autre ſaiſon, étoit devenue impratiquable par les neiges & par les glaces. Tout autre que ce grand Capitaine ſeroit revenu ſur ſes pas ; mais une ame ſi élevée & ſi extraordinaire que celle-là, ne voit nuls obſtacles & nulles difficultez au-deſſus d'elle.

Suivons maintenant ce grand homme dans ſa route, & cette route que je vais donner eſt, ſelon mon ſens, viſiblement celle de Polybe. Il alla chez les Allobroges, où le païs n'eſt pas moins beau & moins fertile que celui d'entre le Rhône & la Saone, où Annibal ne fut jamais. Il devoit l'être infiniment plus en ce tems-là, parce qu'il étoit beaucoup plus peuplé qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Cela ſaute aux yeux. Ceux qui ſoutiennent que l'armée Carthaginoiſe remonta le Rhône juſqu'à Lyon, me permettront, s'il leur plaît, d'être d'un ſentiment différent du leur. Les

deux

Digitized by Google

deux fréres, qu'Annibal trouva engagez dans une guerre, ſeront Allobroges comme Polybe nous l'aſſûre ; ils ſeront placez entre le Rhône & l'Iſére & des deux côtez, & Polybe s'accordera avec ce que Tite-Live, Silius Italicus & Ammien Marcellin nous ont dit, qu'Annibal arriva aux Alpes par les Tricaſtins, les Vocontiens & les Trigoriens. La Saone ne ſortira jamais des Alpes tant qu'on ſera dans ſon bon ſens. Le Rhône & l'Iſére repréſenteront un Delta parfait, & fort inutilement le cherchera-t-on entre le Rhône & la Saone ; & M. de Mandajors raiſonnera toujours juſte, toujours ſenſément, & ſe préſentera toujours hériſſé de preuves, bien que ſes adverſaires n'en manquent pas en apparence. Le Commentateur de la nouvelle Hiſtoire Romaine en a produit un nombre plus capables de faire illuſion que de convaincre.

Les huit cens ſtades, ſans qu'il ſoit beſoin d'évoquer l'ombre de Polybe pour nous tirer d'embarras, ſeront une imagination, une faute de Copiſtes, dont mon Auteur ſe moqueroit s'il mettoit la téte hors de ſon tombeau.

Pour ce qui nous regarde, nous laiſſerons le mont Saint-Bernard en repos ; il n'y paſſera pas une ame, ſes neiges ne ſeront point foulées, il ne s'illuſtrera pas par tant de combats, par tant d'équipages pris ou perdus, par tant d'Officiers ruinez & de ſoldats morts de miſére : car Annibal éprouva dans ces effroiables montagnes tout ce qu'on peut imaginer de terrible, de plus triſte & de plus deſeſpérant pour un Général qui voit périr plus de la moitié de ſon armée ſans ſe laiſſer abattre, ni ſans rien diminuer de ſes eſpérances.

Je ſuis perſuadé que la route la plus ordinaire & la plus pratiquée des Gaulois en Italie, étoit celle qu'Annibal prit, qui conduit du mont de Lens, du Lautaret & de Briançon au mont Génévre, le col de Seſtriéres & la vallée de Prajelas. Il eſt certain qu'Annibal prit ſa marche de ce côté-là, il dut laiſſer Grenoble à ſa gauche. Je ne ſçaurois me perſuader qu'Annibal partant du païs des Tricaſtins, ait pû diriger ſa marche du côté des Alpes Pennines. Il eſt certain que le mont Senis étoit inacceſſible à une armée en ce tems-là, & je doute même que ce paſſage fût alors ouvert. Le mont Saint-Bernard étoit le ſeul paſſage du côté des Alpes Pennines ; mais il n'eſt pas naturel qu'Annibal bien informé des gens du païs, ait jamais pû prendre une telle route : car avant que de joindre cette vallée, il avoit une infinité de pas très-dangereux à paſſer, où cent hommes étoient capables de l'arrêter, & l'on doit moins conſidérer en fait de marches les facilitez en certains endroits, que les difficultez & la nature des poſtes en certains autres : car ce qui eſt paſſé aujourd'hui, quoique difficile, deviendra le lendemain tout-à-fait impratiquable, ſi l'on ſe trouve arrêté dans un païs où il n'y a plus moien de paſſer outre, & de forcer ceux qui le défendent : ſi l'on ſe trouve engagé entre deux pas ou deux gorges, dont l'un eſt abandonné & l'autre défendu, ou dans une vallée où il n'y a aucune iſſue pour ſe retirer, ſi l'ennemi ſe rend maître des deux entrées, que devenir ? Et cela ſe trouve en une infinité d'endroits du mont Saint-Bernard ; au lieu que les montagnes des Alpes Cotiennes, & ſur tout où Annibal paſſa, ſont moins eſcarpées, moins coupées en précipices, & les pas moins fré-

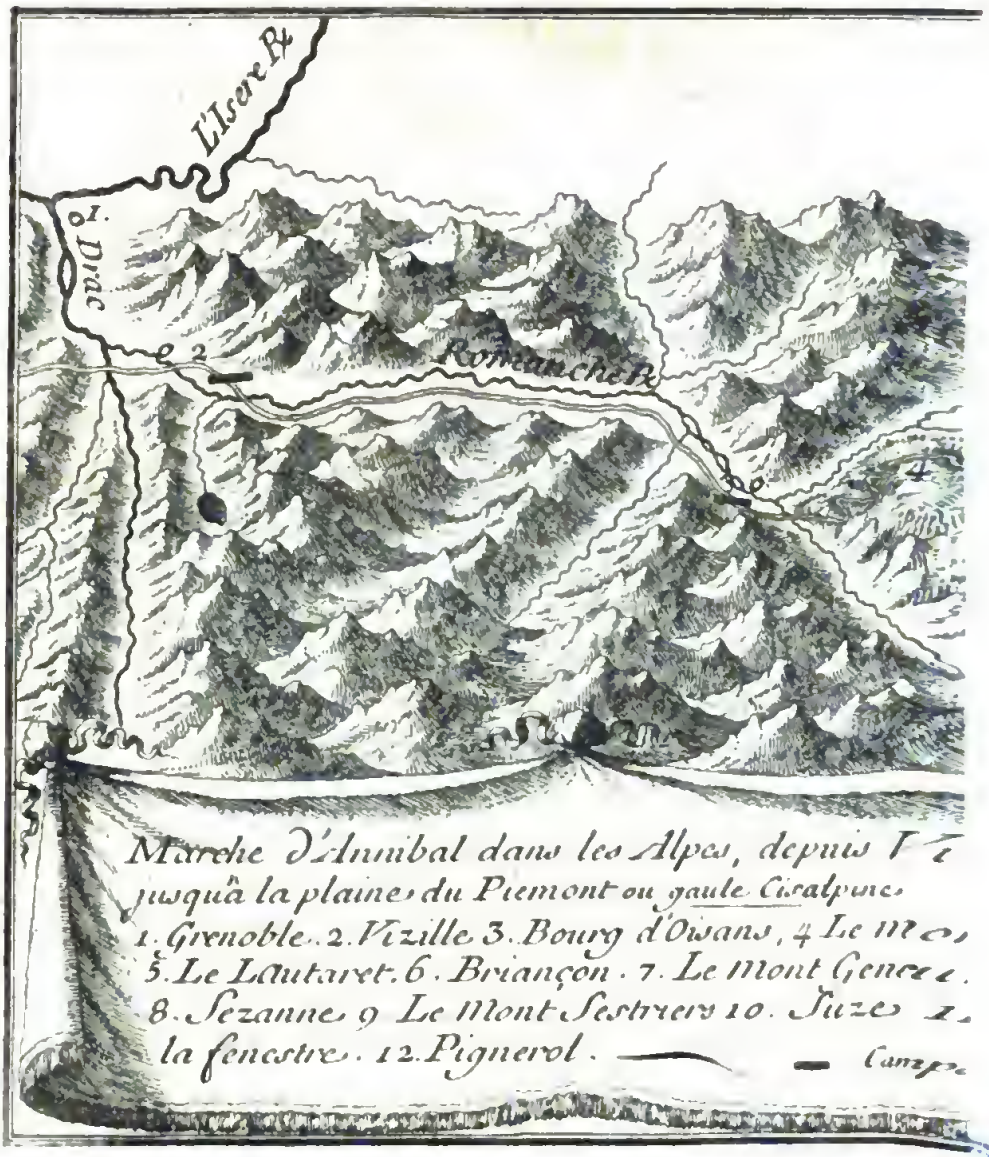
quens & les chemins plus pratiquables.

Annibal laiſſant Grenoble à gauche, comme je l'ai dit plus haut, paſſa le Drac vis-à-vis Vizille, & entra dans la vallée du bourg d'Oiſans, où il put marcher ſur deux colonnes des deux côtez de la petite riviére de Romanche, qui ſe replie du côté du mont de Lens, où il dut camper à une lieue en-deçà. Il monta le lendemain cette montagne, qui eſt fort difficile & fort eſcarpée, où il y a un chemin taillé dans le roc en pluſieurs endroits, & décendit juſqu'au Lautaret. Il y eut là un combat contre ceux du païs. Il paſſa le lendemain cette montagne couverte de neige, mais peu difficile, où Polybe dit qu'il commença d'entrer dans les hautes Alpes; mais ce n'étoit ſûrement pas le plus dangereux de ſa marche: car de là juſqu'à Briançon le païs eſt aſſez ouvert, quoique les montagnes des deux côtez ſoient fort élevées. Il dut camper dans la vallée à une lieue de l'endroit où eſt aujourd'hui Briançon & des bords de la Durance, n'y aiant qu'une marche du Lautaret.

Tite-Live lui fait paſſer cette riviére, & Tite-Live a raiſon, quoiqu'il ſoit bien peu raiſonnable dans la deſcription qu'il fait de cette marche. Il l'eſt encore moins dans le paſſage de cette riviére, qui n'eſt qu'un fort petit ruiſſeau: car pour rendre ſa narration plus recommandable, il a eu recours à la fiction & au merveilleux, & a fait une grande & impétueuſe riviére d'un filet d'eau. Polybe, plus véritable & plus ſenſé, n'en dit pas un mot, & ne fait aucune mention des riviéres que ce grand Capitaine a traverſées dans ſa marche après celle du Rhône. La raiſon de cela eſt qu'il n'en paſſa aucune: car le Drac eſt fort peu de choſe, & guéable par tout, lorſqu'il n'eſt pas groſſi par les pluies ou par la fonte des neiges.

Annibal dut, comme je l'ai dit, camper près de Briançon; il monta le lendemain le mont Genévre, & il dut camper dans la petite plaine qui eſt au-deſſus, & le décendit le lendemain pour aller à Sezanne, où il campa certainement, pour paſſer le mont de Seſtriéres. C'eſt l'endroit où il dut trouver des ennemis en grand nombre & de grands embarras, à cauſe des neiges, qui commencent à tomber vers la fin de Septembre, & au mois d'Octobre tous les chemins ſont fermez de là juſqu'à l'entrée de la vallée de Prajelas. Les pas ſont très-dangereux & très-peu pratiquables, & le ſont toujours davantage lorſqu'on a les ennemis ſur les bras. Il gagna enfin le col de la Fenétre qu'il avoit à ſa gauche par le haut des montagnes. C'eſt ſur le plateau de cette montagne, où eſt aujourd'hui le village de Barbottet, qu'Annibal dut camper, afin de faire travailler aux chemins pour décendre à Feneſtréles.

On juge d'une marche d'armée, non par la longueur du chemin, mais par les défilez & les difficultez qu'on y trouve: car dans une ſaiſon telle que celle qu'Annibal prit pour traverſer les Alpes, il y a trois grandes marches depuis le col de la Fenétre juſqu'au bord du Pô, c'eſt-à-dire dans la plaine du Piémont. C'eſt dans ce camp de Barbottet, je l'appelle ainſi, qu'Annibal fit remarquer à ſes ſoldats toute la plaine du Piémont juſqu'au païs des Inſubriens. Il n'y a que ce ſeul endroit au plus haut du col de la Fenétre d'où l'on puiſſe découvrir l'Italie; mais il n'y a perſonne qui puiſſe



Marche d'Annibal dans les Alpes, depuis l'I
jusqu'à la plaine du Piemont ou gaule Cisalpine.
1. Grenoble. 2. Vizille. 3. Bourg d'Oisans, 4 Le Mo
5. Le Lautaret. 6. Briançon. 7. Le Mont Genev
8. Sezanne. 9 Le Mont Sestrieres. 10. Suze. 1
la fenestre. 12. Pignerol. —— — Camp

dire qu'il ait découvert la plaine du Piémont à trois grandes marches, pas même à deux lieues de la plaine, à cauſe de la hauteur des montagnes interpoſées qui en dérobent la vûe. J'ai fait pluſieurs campagnes dans ce païs-là pendant les deux guerres de 1688. & dans la derniére de 1701. & paſſé des hivers entiers dans ces vallées. On me permettra d'être un peu déciſif ſur ce point que je poſſéde bien. Cela me ſiéd beaucoup mieux qu'à un autre qui ne les aura ni vûes ni étudiées, comme j'ai fait dans les Alpes & dans les Pyrénées. Je cherchois à me rendre utile en ce tems-là, ſans ſçavoir que cette étude dût me ſervir un jour pour toute autre choſe que pour celle de la guerre.

Annibal entra dans la plaine à la tête d'une armée plus ruïnée, plus miſérable & plus débiffée que s'il eût perdu trois batailles. Le voilà placé où il doit être pour avoir affaire à ceux de Turin, & pour continuer ſa marche le long du Pô, qu'il laiſſa toujours à ſa droite.

OBSERVATIONS

Sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes.

§. I.

Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées.

IL eſt difficile de pouvoir bien déterminer l'endroit où ſe paſſa cette grande action entre Annibal & les Allobroges. La connoiſſance que j'ai des lieux me feroit croire que ce Général fut attaqué entre Sezanne & le mont de Seſtriéres. Le rocher, où Polybe dit qu'Annibal paſſa une nuit ſi triſte, ſe trouve là comme fait exprès, & exiſte encore. Ce pas de montagne eſt très-dangereux & très-propre à illuſtrer un Général qui voudroit le défendre; parce que peu de monde ſuffit pour arrêter les plus grandes armées, à cauſe que les hauteurs qui le bordent ne fourniſſent aucune iſſue pour s'en dégager: ſi l'ennemi en bouchant la ſortie eſt attentif à en fermer l'entrée, & que l'on n'ait pas la prévoiance de la faire garder, comme il eſt arrivé pluſieurs fois aux Romains. On ſe ſouviendra des fourches Caudines & de la vallée de la Hache, où Amilcar Barcas enferma les Rebelles d'Afrique, en ſe ſaiſiſſant de l'entrée. On doit bien obſerver, lorſque je parle de vallées, qu'on les nomme de trois noms différens, que les montagnars diſtinguent fort bien. Celles qui ſervent de lit aux torrens, ſont des vallées proprement dites, parce qu'elles ſont plus ouvertes que les autres, & que les chemins ſont ordinairement dans le fond. Celles qui ont de l'eau, ou qu'on prend vers la ſource de ces torrens, ſont ſeulement regardées comme des détroits. Celles qui ne ſervent de paſſage à aucun torrent, & qui ſont creuſes, ſans néanmoins renfermer

aucune plaine, & qui fourniſſent un aſſez long eſpace de chemin entre deux montagnes, ſe nomment gorges. Quant à ce qu'on appelle col ou pas, ce ſont des paſſages très-étroits, où l'on eſt obligé de défiler ſur un petit front, ſans pouvoir prendre à droit & à gauche par les revers de montagnes & des ſentiers détournez. Les Anciens appelloient ces derniers *Portes*. Telles ſont celles des portes Caſpiennes, qui ſont très-célébres dans l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand, dans la retraite des dix mille, & dans un grand nombre d'Hiſtoriens. Cette digreſſion, qui m'a paru néceſſaire, m'a un peu écarté de ma marche; mais nous allons la reprendre.

Ce combat d'Annibal contre les Allobroges peut être mis au rang de ceux qui décident du ſalut ou de la ruïne entiére d'une armée. Annibal ſe vit réduit aux plus grandes extrémitez. Jamais marche ne fut plus environnée de périls & de piéges, qui ſe multiplioient à chaque pas que ce grand Capitaine faiſoit. Le païs lui étoit abſolument inconnu, il ne faiſoit jamais un pas qu'il ne craignît au centiéme en-dela. Il avoit également à craindre à la tête comme à la queue de ſon armée & ſur les flancs de ſa marche, & c'étoit là le plus dangereux.

Tout ce que ce Général avoit à faire, étoit de ſe rendre maître du ſommet des montagnes qui dominoient ſur la marche, & d'aller de hauteur en hauteur à meſure qu'on avançoit. Il prit ces précautions en certaines occaſions; mais il les négligea dans celle-ci, s'étant fié un peu trop légérement ſur la foi de ces peuples. S'il eût eu affaire à des gens qui euſſent connu leurs avantages dans des détroits, où la ſupériorité du nombre eſt tout comme rien, il couroit riſque de rendre cet endroit célébre par ſa défaite. Il ſe tira de ce mauvais pas par ſon adreſſe & par le courage extraordinaire de ſes troupes réduites dans la triſte néceſſité de vaincre ou de mourir à la peine. Car dès qu'il ſe vit engagé dans ce défilé, & qu'il s'apperçut qu'il n'avançoit pas, il courut ſe rendre maître des paſſages en-delà; ſoit que les ennemis les euſſent négligez, ou qu'ils y fuſſent en petit nombre. Quoiqu'il en ſoit, il s'en rendit le maître. Si les montagnars les euſſent occupez, ou qu'ils les euſſent mieux défendus, Annibal bornoit là ſon entrepriſe, & il ſe fût vû dans la néceſſité de retourner ſur ſes pas, démarche honteuſe & pleine de dangers. Je doute même qu'il eût pû reprendre le chemin de l'Eſpagne, car il eût trouvé un nombre infini d'obſtacles, & les peuples qu'il venoit de quitter autrement diſpoſez; & quand même il auroit fait une retraite honorable, ſa réputation n'en eût pas moins ſouffert.

Il ne négligea rien pour ſe tirer d'un défilé ſi embaraſſant, il ne cherchoit pas l'ennemi: au contraire il tâchoit de l'éviter autant qu'il lui étoit poſſible; mais comme le païs étoit un peu plus ouvert vers une demie marche de la vallée de Prajelas, il eut la précaution de prévenir les ennemis aux poſtes les plus favorables à ſa marche. Il ſentoit aſſez qu'il ſeroit attaqué à ſon arriére-garde, c'eſt pourquoi il s'y porte en perſonne, après avoir donné ordre à ſa cavalerie (2) & à ſon infanterie légére (3) de marcher avec les bâgages, dont ils dûrent couvrir la marche. Annibal ſuivit avec tout ce qu'il avoit d'infanterie d'élite, ce qui fit ſon ſalut. Les ennemis qui épioient l'occaſion de l'attaquer avec

COMBAT D'ANNIBAL CONTRE LES ALLOBROGES DANS LES ALPES.

Digitized by Google

avantage dans ces détroits, décendirent de leurs montagnes, & remplirent toute la vallée de leur nombre, où ils ſe mirent en bataille ſelon la méthode de ces tems antiques, qui n'eſt pas ſi mauvaiſe qu'on diroit bien dans ces lieux reſſerrez, c'eſt-à-dire qu'ils ſe rangérent en phalange (5). Ils jettérent le reſte (6) de leurs gens ſur les hauteurs, d'où ils firent rouler une grêle de pierres & de roches entiéres ſur les troupes Carthaginoiſes. Annibal voiant qu'il alloit être attaqué, fait alte, ſe met en bataille dans l'ordre (7), & remplit toute la vallée de ſes troupes. L'Auteur ne nous apprend rien de la diſpoſition des Carthaginois. L'affaire me paroît ſi conſidérable, que j'ai cru devoir hazarder mes conjectures, que j'emprunte de la nature du païs, que Polybe décrit parfaitement. Il eſt fort vraiſemblable qu'on ſe rangea de part & d'autre dans le même eſprit. On ne pouvoit ſe former autrement dans un détroit qui ne ſouffre pas qu'on ſe range ſur pluſieurs lignes, mais ſur une ſeule & ſur une grande profondeur.

Il ne tarda pas d'être attaqué avec toute la valeur & la hardieſſe poſſible. Le combat fut également bien ſoutenu des deux côtez. Il dut être fort opiniâtré, puiſqu'Annibal fut obligé de paſſer la nuit ſur un rocher avec ſes peſamment armez, pendant que le reſte de ſon armée profitoit des avantages de la nuit pour ſe tirer de ces lieux dangereux. Tous les Hiſtoriens ſont unanimes ſur ce point, qu'Annibal fut réduit aux derniéres extrémitez: ſon grand' cœur & la valeur extraordinaire de ſes troupes réparérent la faute du Général, qui fut attaqué de front, aiant beaucoup de deſavantage, & accablé à ſes flancs par une grêle de groſſes pierres qu'on faiſoit rouler ſur ſes gens du ſommet des hauteurs, où il avoit appuié ſes aîles. Il eſt difficile de croire que ces deſavantages n'aient été accompagnez de quelque défaut de prévoiance. La nuit qu'Annibal paſſa ſur ſon rocher fut ſans contredit la plus mauvaiſe & la plus inquiéte que ce Général ait jamais paſſé. Il ſe tira pourtant de ce mauvais pas: un ſecond de cette nature eût été le dernier de ſa vie. Voilà en peu de mots comme l'action ſe paſſa, & comme je conjecture que ce grand Capitaine avoit diſpoſé ſes gens.

§. II.

Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur ſur la guerre des montagnes. Qu'elle eſt de toutes la plus difficile & la plus profonde; qu'elle demande une grande connoiſſance du païs, un eſprit ruſé, & une théorie peu commune dans la ſcience des armes.

UN Général qui s'endort ſur la foi d'un Traité, s'éveille dupe. Cela arrive preſque toujours lorſqu'on entre dans un païs ſans avoir au préalable demandé le paſſage. La bonne politique exigeoit qu'Annibal le traverſât ſans le demander, de peur qu'étant refuſé, ces peuples ne s'aſſemblaſſent pour lui diſputer le paſſage de leurs montagnes, & qu'ils n'appellaſſent les Romains à leur ſecours. D'ailleurs il n'y avoit pas trop à s'y fier, comme il y parut: car après avoir fait un Traité avec eux, ils le rompirent ſans façon; s'il eût marché ſans nuls équipages, il eût paſſé fort tranquillement. Quoiqu'en diſe notre Auteur, le Carthaginois fut ſurpris, & manqua dans les précau-

tions dans un païs où l'on ne ſçauroit trop en prendre, & où l'on doit être dans une perpétuelle défiance. Il oublia de ſe ſaiſir des paſſages & du ſommet des montagnes qui fermoient la vallée, il eût dû y porter ſon infanterie légére, il couvroit par là ſa marche. Cette faute, qui n'eſt pas peu conſidérable, donna la hardieſſe à ſes ennemis d'entreprendre ſur ſon arriéregarde, & de profiter des hauteurs, dont ils firent leur capital; ce qu'ils n'euſſent jamais fait, s'ils n'en euſſent été les maîtres, ſans s'expoſer aux mêmes dangers dont les Carthaginois ne purent ſe garantir. Quand on ſe trouve engagé dans un détroit de montagne, on commence par ſe ſaiſir du haut qui domine ſur la marche; on fait fouiller les bois & les villages qui les bordent, on y prend poſte, & on les abandonne à meſure que l'armée avance. Cette faute d'Annibal faillit à le perdre, & l'eût perdu en effet, ſi ces peuples n'euſſent manqué de Chefs capables de les commander.

Les fautes où ces Chefs tombérent ſont d'autant moins excuſables, que les hommes qu'ils commandoient ne le cédoient en rien aux Carthaginois. Il y paroît aſſez par ce qu'ils firent. Ils n'avoient donc qu'à ſe ſervir des avantages que le païs leur offroit, mais ils les négligérent. On auroit cru qu'ils leur étoient entiérement inconnus. Le deſſein d'Annibal n'étoit pas de leur faire la guerre & d'attenter ſur leur liberté, ils ne pouvoient l'ignorer: il ne demandoit que le paſſage. Ils le ſçavoient bien. Ils n'ignoroient pas non plus que, quelque mal qu'ils fiſſent à Annibal, ce Général penſoit à toute autre choſe qu'à leur faire la guerre & à ſe venger. C'eſt ce qui les rendit moins contraints à l'attaquer en vertu de ſes équipages, dont ils déſiroient fort de ſe ſaiſir. Ce fut la ſeule raiſon qui leur fit tenter un deſſein autant bien conçu que mal digéré: car s'ils n'en vouloient qu'aux bagages, pourquoi attaquer l'arriéregarde, puiſqu'ils étoient maîtres des hauteurs qui dominoient ſur la marche? Il falloit paſſer ſur le ventre de tout ce qu'il y avoit d'infanterie d'élite de l'armée Carthaginoiſe avant que de percer juſqu'au bagage, ce qui n'étoit pas fort aiſé. N'euſſent-ils pas mieux fait de ſe préſenter à l'arriéregarde & de la tenir en échec, que de l'attaquer de droit front pendant que le plus fort fût tombé ſur la file des équipages, qui n'étoit eſcortée que de la cavalerie & des armez à la légére, ſans qu'il fût poſſible aux troupes de la tete, comme à celles de la queue, d'accourir au ſecours dans des chemins étroits & parmi la file des bagages: outre qu'il falloit un tems conſidérable pour arriver au lieu du combat, & que dans ces ſortes de cas on fait pluſieurs attaques ſans ſçavoir où courir: car il eſt difficile de s'y porter lorſque la file eſt coupée, & qu'on eſt maître du chemin des deux côtez. Si ces gens là euſſent pris de ſemblables meſures, c'étoit fait des bagages de cette armée. C'eſt ce qu'Annibal craignoit ſur toutes choſes, & ce qui le tenoit le plus en crainte & en inquiétude: ce que l'ennemi ne put faire, le mauvais tems & les mauvais chemins le firent.

Une armée qui perd ſes équipages n'a plus rien à perdre, je l'ai dit quelque part: la campagne eſt finie, il ne ſçauroit lui arriver pis. Annibal les perdit, du moins une bonne partie. Sa mauvaiſe fortune alla encore plus loin. Il vit périr la moitié

de ſon armée. Malgré une avanture ſi étrange, ce grand Capitaine fit voir qu'il étoit au-deſſus des diſgraces les plus accablantes. Il fait voir qu'il a encore beaucoup à perdre avec un reſte malheureux & les triſtes débris d'une armée qui entre en Italie ſans équipages, & preſque nûe, au milieu d'un peuple ennemi. Il ſuffit à des ſoldats que leur Général reſte debout pour tout eſpérer & pour ne rien craindre. Rien ne doit plus nous faire ſoupçonner en ce grand Capitaine des qualitez qui ſurpaſſent l'imagination. Qu'on examine ſa marche depuis les Pyrénées juſqu'aux Alpes, & le deſſein d'aller attaquer dans ſon propre païs une Puiſſance auſſi redoutable que celle de Rome, cela ſurprend. On y remarque des difficultez & des obſtacles ſans nombre. Mais enfin c'eſt un grand Capitaine, qui fait une marche de près de trois cens lieues à la tête d'une armée nombreuſe, brave, bien diſciplinée, & accoutumée aux occaſions, & il eſt aſſez fort pour tenir tête à ſes ennemis. Mais qu'eſt-elle devenue cette armée après le paſſage des Alpes? Elle eſt réduite à rien & dans la plus affreuſe miſére, auſſi bien que ſon Général, qui n'avoit avant ſa diſgrace que des obſtacles & des difficultez à ſurmonter. Qui ne les croiroit inſurmontables après? Et cependant avec les triſtes débris d'une armée auparavant ſi floriſſante, ce Général ſuit un projet que tout autre que lui n'auroit oſé entreprendre, avec tant de courage, de hardieſſe & de réſolution, que rien ne lui réſiſte, & que tout plie devant lui, bien qu'inférieure à ſes ennemis. Cet éloge m'a échapé: le moien, je vous prie, de s'en empêcher dans une choſe ſi ſurprenante. Revenons à notre ſujet.

Parlons ſincérement, Annibal ne fut jamais ſi habile que ſon pére dans la guerre des montagnes: il fut ſeulement heureux dans cette affaire. Sa conduite ne fut pas des meilleures, car il manqua de meſures & de prévoiance. Il étoit perdu, ſi ſes ennemis euſſent fait uſage de leur bon ſens dans un païs qu'ils connoiſſoient, & qui leur fourniſſoit par tout des piéges & des poſtes qu'on ne peuvoit ni forcer ni éviter. Quoiqu'il en ſoit, on voit bien à quelles gens ce Général avoit affaire. Il s'en apperçut aſſez pour ne ſe point rebuter, & c'eſt auſſi ce qui juſtifie ce qu'on peut trouver de téméraire ou d'imprudent dans ſon entrepriſe: car de traverſer ces montagnes dans la ſaiſon qu'il convient, l'entrepriſe n'eſt que hardie; mais en plein hiver, c'eſt une témérité manifeſte.

§. III.

Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces ſortes de païs eſt la choſe du monde la plus délicate. Précautions à obſerver. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y ſoutenir une défenſive. Que la défenſive, quelque foible qu'on ſoit, nous met en état de tous eſpérer & d'opprimer le plus fort, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être.

IL s'agit maintenant d'entrer dans cette partie de la guerre qui a du rapport à l'action d'Annibal. Nous en avons dit quelque choſe dans nos Obſervations ſur la guerre d'Amilcar Barcas contre l'armée rebelle d'Afrique; mais il s'en faut bien que nous aions épuiſé cette matiére, & il s'en faudra de beaucoup auſſi que nous en puiſſions voir

le bout dans ce Paragrafe. Elle renferme trop de cas particuliers. Polybe nous fournira encore quelque occaſion d'en parler. Il faut avouer que cette ſorte de guerre eſt peu connue. Cela paroît par tout ce que nous avons vû pratiquer dans les Alpes & les Pyrénées. Auſſi nous nous ſommes déterminez à la creuſer auſſi profondément que nous en ſommes capables, & d'appliquer aux faits nos principes & notre méthode, ſelon que ces faits ſe préſenteront dans le cours de cet Ouvrage.

Une longue expérience dans cette ſorte de guerre ne ſuffit pas pour nous y rendre capables, puiſque nous avons vû de nos jours que ceux qui l'ont le plus pratiquée, ſont tombez dans les fautes du monde les plus groſſiéres; & ce qu'il y a de moins excuſable dans toute leur conduite, c'eſt qu'ils ont laiſſé échaper des occaſions capables de finir la guerre, bien moins par défaut de courage & de hardieſſe, que par manque d'habileté. Car il en faut tant, que je ne ſuis nullement ſurpris qu'il ſe ſoit trouvé ſi peu d'Officiers qui ſe ſont apperçûs de leurs fautes. Cette ſorte de guerre demande des qualitez extraordinaires dans celui qui s'en mêle, un grand ſens, un génie ruſé & entreprenant, une intelligence du païs toute particuliére, & une théorie peu commune.

Les marches renferment le plus difficile. Le ſuccès d'une entrepriſe importante ou d'une retraite, & notre ſalut même, en dépendent le plus ſouvent. Vous voilà dans une vallée ſerrée de hautes montagnes, n'y a-t-il qu'à marcher? Si les précautions, qui ne ſont pas en petit nombre, ne nous aſſûrent ce paſſage, ces montagnes, dit-on, ſont impratiquables. Cela arrive ſouvent. Mais ſi l'on y fait bien attention, il n'y en a preſque point d'inacceſſibles, & qui n'aient des revers. On ſera ſurpris comment tant d'armées n'ont pas péri dans ces détroits. Bien qu'il y en ait une infinité d'exemples dans l'Hiſtoire, nous ne ſommes pas pour cela plus ſages, ni l'ennemi, qui nous y voit engagez, plus habile pour profiter de l'occaſion & aller nous boucher l'entrée, pendant qu'il peut aiſément en faire tout autant à la ſortie. On doit donc s'informer des revers des montagnes par où l'on doit paſſer, & ſonger que ce qui nous paroît inſurmontable ne l'eſt pas toujours, & que ce qui l'eſt effectivement en certains endroits ne l'eſt pas en certains autres. On fait quelquefois marcher de l'infanterie à mi-côte, pendant qu'on laiſſe le haut, qui eſt le plus important. Annibal faillit à périr avec toute ſon armée, pour avoir négligé ces ſortes de précautions.

Les poſtes & le nombre ſervent ſouvent de peu, ſi en s'aſſûrant d'un paſſage & des montagnes qui reſſerrent des deux côtez la marche, on néglige les autres poſtes plus loin, & ceux mêmes qu'on abandonne, & dont on ne croit plus avoir beſoin. Tout eſt ſérieux, tout eſt digne de méditation, tout eſt d'une extrême importance, & les moindres fautes ſont capitales dans ces ſortes de païs tout couverts de piéges contre un ennemi vigilant, habile & entreprenant. Tel croit avoir la clef des champs, qui ſe trouve pris au piége, & enfermé comme dans un coffre-fort. Celui qui agit offenſivement, ſe trouve ſouvent plus embaraſſé que celui qui ſe défend; & lorſqu'il ſe croit au-deſſus de ſes eſpérances, que tout

ſemble

ſemble lui rire, qu'on lui céde les paſſages les plus importans, un poſte avantageux, dont ſon ennemi s'empare, le réduit au parti de la défenſive ſans l'avoir craint, & d'une défenſive d'autant plus difficile à ſoutenir, que cette grande armée devenue inutile dans ces lieux étroits ne fait plus que l'embaraſſer. L'infortune des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar Barcas ſçut attirer dans une vallée, entre deux pas de montagnes, en eſt une bonne preuve. Ziſca faillit à en faire autant à la Nobleſſe de Bohéme, qui s'engagea imprudemment dans un détroit de montagnes, où elle fut preſque toute taillée en piéces: car ſi Ziſca en eût bouché l'entrée comme il avoit fait la ſortie, on eût vû un événement tout ſemblable aux fourches Caudines, dont le reproche ne déplaiſoit pas moins aux Romains que la honte de Cannes: car de tous les peuples du monde, il n'en eſt peut-être point qui nous aient fourni plus libéralement de ces ſortes d'exemples.

Nulles vallées ne ſe prêtent tant d'avantures, de piéges & de ſtratagémes réciproques que les deux d'Oulx & de Prajelas. Ce ſeroit, ce me ſemble, une choſe fort curieuſe & digne d'être bien obſervée, qu'une guerre dans ce païs entre deux grands Capitaines. Je connois parfaitement ces deux vallées comme celle de Saint-Martin, où j'ai commandé en 1707. ce qui me met un peu plus au fait pour l'intelligence militaire des deux autres. Cela m'engage à hazarder mon ſentiment touchant la campagne de 1708. Dans le tems que le Roi de Sardaigne étoit occupé au ſiége de Feneſtréles, M. le Maréchal de Villars marcha pour ſecourir cette place; mais ce fut inutilement, tant les ennemis s'étoient précautionnez contre ſes attaques. Suppoſez qu'ils fuſſent aſſez forts pour ſuivre leur ſiége & défendre leurs lignes, & que ceux de la vallée de Saint-Martin euſſent voulu leur prêter la main ou ne prendre aucun parti, il étoit en leur pouvoir de faire un bon coup, & de couper les vivres & la retraite à l'armée de France, quoique le Maréchal de Villars occupât le poſte de Sezanne, dont il s'étoit rendu le maître. L'entrepriſe étoit hardie & fort délicate, mais non pas ſi difficile qu'on pourroit s'imaginer. Ceux qui connoiſſent le païs autrement que par la Carte, & qui n'ignorent pas que les ennemis étoient maîtres de la vallée d'Oulx, jugeront de cette entrepriſe tout comme j'en juge.

Un Général qui fait la guerre dans ces ſortes de païs, & qui eſt à la tête de ſon armée inférieure à celle de ſon ennemi, doit d'autant plus donner à la fortune, que s'il vient à être battu, il ne l'eſt jamais tant qu'il ne lui reſte encore quelques reſſources: car elles ſont infinies, & ſa retraite eſt preſque toujours aſſûrée. On gagne aiſément les hauteurs, on ſe trouve preſque toujours poſté à deux pas de ſoi, & les hauteurs que l'on gagne empêchent l'ennemi de nous donner chaſſe: car la fuite dans ces ſortes de lieux eſt beaucoup moins dangereuſe que la pourſuite. C'eſt ce qu'un Général habile & victorieux n'a garde de faire, de peur de donner dans quelque embuſcade: ce qui fait que ceux d'en-bas ſe retirent à la faveur de ceux qui ont gardé le haut, & l'on ne va pas loin, lorſque les hauteurs des deux côtez ſont bien garnies de troupes. Polyen (a) dans

(a) *Polyen, Stratag. l. 2, ch. 38.*

ſes ſtratagémes nous en fournit un bel exemple, que nous allons rapporter.

» Onomarque étoit en guerre » contre les Macédoniens, dit-il, il » avoit à dos une montagne con- » tournée en forme de croiſſant. Il » cacha aux deux extrémitez de » cette montagne des archers & des » frondeurs, il fit avancer ſes trou- » pes dans la plaine qui étoit au- » devant de cette montagne. Quand » les Macédoniens eurent commen- » cé à lancer leurs traits, les Pho- » ciens firent ſemblant de fuir vers » le milieu & le fond de la mon- » tagne : les Macédoniens les ſui- » vent avec beaucoup d'ardeur. » Ceux qui étoient poſtez aux deux » pointes de la montagne, incom- » modérent extrémement la pha- » lange Macédonienne à coups de » traits & de pierres. En même tems » Onomarque tourne tête contre la » phalange. Les Phociens donnent » courageuſement ſur la phalange » Macédonienne, qui ſe trouvant » en même tems attaquée de front, » & maltraitée à ſes flancs & ſur » ſes derniéres par une gréle de » traits & de pierres, eut bien de » la peine à faire retraite. C'eſt » dans cette fuite qu'on rapporte » que Philippe Roi de Macédoine » dit : *Je n'ai pas fui, mais j'ai fait comme le belier, j'ai reculé pour recommencer à fraper avec plus de force.* Apparemment pour avoir ſa revanche à la premiére occaſion. Quand même l'ennemi après une victoire ſe lâcheroit ſur les hauteurs comme dans le bas de la vallée, les retours des chemins étroits & bordez de précipices, où peu de gens peuvent faire ferme, peuvent bientôt faire tourner la chance, ſi l'on ſçait en profiter. On voit peu de batailles complettes dans ces ſortes de païs, ſi l'on s'eſt précautionné à l'entrée de la vallée & ſur les hauteurs, qu'on laiſſe ſur ſes derriéres.

Si comme Annibal l'on n'avoit autre deſſein que celui de traverſer un païs de hautes montagnes, ſinon tout ennemi, du moins fort ſuſpect, ſi l'on y entre ſans aucun Traité qui puiſſe nous aſſûrer le paſſage, je ne vois guéres d'entrepriſe plus délicate, plus embaraſſante, & où la défiance ſoit plus néceſſaire. Le ſecret, la diligence & le bon ordre dans la marche ſont les ſeuls & uniques moiens pour eſpérer de paſſer, ou du moins d'empêcher que les peuples ne puiſſent s'aſſembler en aſſez grand nombre pour s'oppoſer au paſſage, & gagner les pas des montagnes plus éloignez. Tout dépend d'une bonne & groſſe avantgarde, qui marche avec ſes vivres, ſes munitions & des outils en grand nombre, & d'excellens guides qu'on renvoiera contens, pendant qu'on en prendra d'autres qui ſeront d'autant plus fidéles, qu'ils verront que les autres auront été bien traitez.

Cette avantgarde, compoſée de tous les dragons & d'un bon nombre de compagnies de grenadiers, ſe partagera en trois corps, qui marcheront à une lieue l'un de l'autre : le premier de ces corps ſervant comme d'avantgarde perdue pour ſe ſaiſir des paſſages les plus importans : ils ſeront relevez par les troupes de l'armée lorſqu'elle en approchera, afin que ces trois corps puiſſent gagner les poſtes ou les paſſages à une lieue du camp ; obſervant d'avoir toujours des détachemens entre les trois avantgardes, pour avoir plutôt des nouvelles de ce qui ſe paſſe entre elles. Que s'il ſe trouvoit quelque détroit, quel-

que pas, quelque torrent difficile à paſſer à une ou deux marches de l'armée, il faut le gagner avec une extrême diligence, avant que ceux du païs nous y préviennent : on s'y retranchera par des arbres abattus ; en un mot, on doit s'établir par tout où l'on met le pied, en s'aſſûrant des paſſages au plus loin qu'il eſt poſſible lorſqu'ils ſont de grande importance. Je ne vois point d'autres expédiens & de meilleures précautions à prendre.

Quant au gros de l'armée, on ne peut pas douter que traverſant tant de lieux différens, il ne faille regler ſa marche ſelon qu'ils changent de nature, ou du moins autant qu'il dépend de nous. Pour moi je crois qu'il ſeroit mieux de diſtribuer chaque arme de telle ſorte, que chacune pût ſe ſoutenir réciproquement, ou que l'une qui ne ſe trouveroit pas à ſon avantage en certains lieux pût couvrir l'autre : je penſe que le meilleur expédient ſeroit de marcher un bataillon & un eſcadron alternativement mêlez, & les équipages de chaque corps enſemble, & de doubler toujours où les chemins le permettront ; & où le païs s'ouvrira, le remplir autant qu'il eſt poſſible ; obſervant de faire toujours marcher de l'infanterie ſur la croupe des montagnes des deux côtez de la vallée, & faiſant en ſorte lorſqu'elles ſont d'un accès aiſé, qu'une partie de l'armée cotoie l'autre par leur ſommet : lorſqu'elles ne ſeront pas inacceſſibles, ceux d'en haut ſe regleront ſur le corps d'en-bas, & varieront toujours les précautions ſelon les craintes, les deſſeins qu'on peut avoir, & les changemens qu'on trouve à meſure qu'on avance. On obſervera ſur toutes choſes d'avoir une forte & puiſſante arriéregarde, compoſée de tout ce qu'on peut avoir de troupes d'élite.

On ne ſçauroit marcher ſûrement ſi l'on ne voit bien loin devant ſoi, & ſi l'on n'a encore préſens & très-préſens dans l'eſprit le païs & les paſſages qu'on laiſſe derriére. Cela regarde l'avantgarde, ſi l'on agit ſur un deſſein ſemblable à celui d'Annibal : car ſi l'on entroit dans ces ſortes de pais pour tout autre deſſein que celui de le traverſer, comme pour faire quelque conquête ou pour toute autre entrepriſe, il faudroit ſe gouverner ſur d'autres principes, & garder les entrées des vallées, de peur d'être coupé d'un côté & prévenu de l'autre.

Si cela n'eſt pas arrivé dans nos derniéres guerres dans les Alpes & dans les Pyrénées, chacun des deux côtez en a ſouvent fourni l'occaſion ſans le ſçavoir, & ſans qu'aucun en ait ſçû profiter. Rien ne m'a tant ſurpris que cela, & ne m'a donné une plus mauvaiſe opinion de bien des Généraux, qui penſent bien plus à ſe défendre dans un païs de montagnes, où l'ennemi s'eſt engagé pour entrer dans le païs, qu'à profiter des occaſions qui ſe préſentent preſque à tout moment dans le cours d'une campagne & dans une guerre défenſive, qu'on doit tout auſſitôt tourner en offenſive : ſur tout quand on a en tête un ennemi, qui ſe confiant un peu trop en ſes forces, ne ſonge guéres à ſe précautionner aux endroits qu'il laiſſe derriére lui. Il y a dans l'Hiſtoire une infinité d'exemples d'événemens célébres, où des Généraux habiles nous font voir qu'on avance ſouvent plus dans cette ſorte de guerre par des mouvemens retrogrades que par d'autres contraires. Un Général fin, ruſé,

& autant inſtruit du païs où il fait la guerre, que du métier qu'il profeſſe, céde quelque tems, & attend celui de l'occaſion, & l'occaſion ſe plaît beaucoup plus aux montagnes que dans les plaines; mais elle n'eſt guéres apperçûe des Généraux de vûe courte.

Je l'ai dit en pluſieurs endroits des Volumes précédens, & je le répéte encore : la guerre des montagnes eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus difficile & de plus profond. Que ſi nous n'avons pas éprouvé ni vû de nos jours tant de cas particuliers, tant d'obſtacles & de chicanes, tant d'excellentes précautions, tant de manœuvres ſçavantes & dignes d'être admirées, & qu'en un mot nous n'aions rien vû que de fort commun & de fort ordinaire dans les guerres que nous avons faites dans les Alpes, & depuis peu dans les Pyrénées, où perſonne ne s'eſt préſenté devant nous, par foibleſſe ou par ignorance : ſi nous ou nos ennemis n'ont pas obſervé la méthode la plus ſûre, & ſçû profiter des occaſions, ſi nous n'avons pas connu la facilité de nous défendre ou d'attaquer; qu'il me ſoit permis de dire à la honte des deux partis, que c'eſt un grand préjugé de malhabileté, de manque de hardieſſe & de réſolution, de peu d'intelligence du païs & de défaut d'eſprit ruſé, ſi néceſſaire dans cette ſorte de guerre : car l'ignorance rend toujours le courage inutile & ſans fruit.

Si en 1719. le Général qui commandoit ſur la frontiére des Pyrénées, avoit bien voulu ſe préſenter au défilé du port du paſſage, nous aurions repris le chemin d'où nous étions venus : car ce qu'il y avoit de troupes ne ſe fit voir que par maniére d'acquit, & puis s'en alla. Lorſqu'on ne trouve aucune réſiſtance dans un païs ſi aiſé à défendre, on doit regarder cela comme un coup de fortune, & remercier le Seigneur très-humblement qui aveugle nos ennemis. C'eſt la réſiſtance ferme & vigoureuſe, l'ordre & la conduite des deux côtez qui illuſtrent une action; & lorſqu'il n'y a rien de tout cela, il faut rendre graces à Dieu qui bénit nos armes.

N'avons-nous pas vû pendant toute la guerre de 1688. deux mille ou quinze cens Barbets, ou habitans de la vallée de Saint-Martin, tenir en reſpect quarante bataillons tout au moins de nos troupes dans toute l'étendue de la vallée de Prajelas, où le Ciſon coule au fond entre des montagnes fort hautes, d'un accès aſſez difficile, & que chacun gardoit de ſon côté ? Ces montagnards en décendoient quelquefois, paſſoient le torrent, attaquoient & enlevoient nos convois. Si l'on eût fait reconnoître avec ſoin cette chaîne de montagnes qui borde le côté de la vallée qui nous étoit oppoſé, & connu la facilité qu'il y avoit de nous en rendre les maîtres, & de tomber s'il nous eût plû dans celle de Saint-Martin, n'aurions-nous pas été honteux qu'ils euſſent occupé tant de troupes avec ſi peu de monde dans des endroits ſi faciles à franchir ? A peine avoient-ils dix ou douze hommes à chaque poſte, & nous y avions des corps entiers. Ils ſe raſſembloient lorſqu'ils avoient quelque entrepriſe en tête, ce qui arrivoit lorſqu'ils ſentoient quelque convoi en campagne. Je connois le païs & la vallée de Saint-Martin, comme je l'ai dit ailleurs : j'avoue ſincérement que je ne ſçaurois revenir de ma ſurpriſe. Rien n'étoit plus aiſé que de ſe rendre maître de toute cette vallée.

Si cette entrepriſe fût entrée dans la tête de quelqu'un, & qu'on l'eût exécutée, trente bataillons étoient plus que ſuffiſans pour couvrir toute notre frontiére du Dauphiné, & nous en avions près de ſoixante-dix. Que qui que ce ſoit de ceux qui ont ſervi dans ces montagnes ne ſe ſoit apperçû d'un ſi grand avantage, rien ne me ſemble plus ſurprenant. Les lumiéres naturelles ne ſuffiſoient-elles pas pour nous le faire comprendre ? Rien n'eſt plus vrai que ce que diſoit M. de Turenne : ſouvent il échape de belles occaſions de faire de grandes choſes, faute de gens qui les connoiſſent, ou qui ſçachent s'en ſervir. Il diſoit cela à l'occaſion d'un Officier Général qui s'étoit fait battre enſuite d'une belle occaſion qu'il laiſſoit aller.

Bien que j'aie ſervi deux campagnes dans l'armée du Maréchal de Catinat, je ne ſçaurois dire s'il excelloit dans la guerre des montagnes. Je crois que ce n'étoit pas là ſon plus fort ; mais il y avoit un Officier Général de ſon armée qui entendoit auſſi parfaitement cette guerre qu'on peut l'entendre. On ſent bien que je veux parler du Marquis de Feuquiéres. C'eût été un vrai Sertorius, s'il eût plû à certaines gens, à qui ſon mérite faiſoit ombrage, de s'empreſſer un peu moins à travailler à ſa diſgrace, & à le perdre dans l'eſprit du Roi, après l'avoir gâté dans l'eſprit du Miniſtre ; ce qui fit perdre à ce Prince un des meilleurs & des plus braves Officiers Généraux de ſes armées, & qui le ſervoit mille fois mieux & avec plus de courage & d'intelligence que ſes indignes ennemis.

Un habile Général ſe trouve peu embaraſſé dans une guerre de hautes montagnes, ſi la diſpoſition des forces n'eſt pas exceſſive, juſqu'à ne pouvoir paroître. Sa foibleſſe lui eſt ſouvent avantageuſe contre le fort, par cela ſeul qu'il eſt moins à craindre. Il ne s'imagine jamais qu'un ennemi qui l'évite & qui met à cela tout ſon ſçavoir, puiſſe changer tout à coup l'état de la guerre, & tourner une défenſive circonſpecte & timide en apparence en une offenſive pleine & audacieuſe. Les païs des montagnes ſont ceux qui fourniſſent le plus aiſément ces ſortes de changemens de ſcéne, auſquels on ne ſe ſeroit jamais attendu. Il faut avouer qu'ils ne ſont pas peu rares ; mais il n'appartient qu'aux Capitaines de la premiére volée d'en uſer ainſi. Ils changent tout l'ordre de la guerre ſelon le tems, les lieux, les conjonctures, & ſouvent ſelon l'eſprit & le génie des acteurs qui leur ſont oppoſez. C'étoit la grande maxime d'Annibal contre les Romains. Il ſe tournoit ſouvent en défenſive pour ſauter tout d'un coup à l'offenſive ſelon l'occaſion ; mais le plus grand Maître dans cet art a été ſans doute Sertorius. Avouons-le ingénûment, peu de gens de guerre me ſeront contraires, ce Romain célébre valoit bien Annibal, & valut infiniment plus qu'aucun Capitaine de ſon ſiécle. Je doute que Rome en ait jamais produit un ſemblable à bien des égards. Sa façon de faire la guerre eſt digne d'admiration, nul n'en a tant approché que le fameux Scanderberg ſans l'atteindre. La guerre du premier en Eſpagne contre les plus fameux Capitaines que Rome peut lui oppoſer, eſt tout ce que la ſcience des armes a de plus fin & de plus achevé. Il s'étoit niché dans les montagnes à la tête d'une petite armée de montagnars Eſpagnols, qu'il avoit diſciplinez

& formez de ſa main, & cependant cette petite armée, avec un tel homme à ſa tête, mit à bout l'art & les efforts des Capitaines les plus braves & les mieux entendus. Pompée, qui s'en faiſoit ſi fort accroire, apprit à ſe mieux connoître contre cet homme tout extraordinaire. Sertorius le fit donner dans une infinité de piéges & d'embuſcades, bien que celui-ci lui fût infiniment ſupérieur. Il le battit toujours, & de la maniére du monde la plus honteuſe; & ce qu'il y a de bien remarquable dans un Général dont la foibleſſe ne permet aucun équilibre, c'eſt d'avoir fait des ſiéges & pris des places fortes à la vûe du grand Pompée, ſpectateur paiſible & immobile des actions d'un Guerrier habile, qui ſe rioit des vaines menaces & de la vanité de ſon ennemi, ſans qu'il lui fût poſſible de rien faire, tant la guerre des montagnes offre d'avantages & de gloire à acquerir à celui qui les connoît bien, & de honte à ceux qui ſe mêlent d'y faire la guerre avec une intelligence bornée. C'eſt dans cette ſorte de guerre plus que dans aucune autre, que l'on connoît ce que valent les hommes.

La race des Sertorius ne ſeroit-elle point perdue? Je le croirois aſſez. S'il s'eſt trouvé quelques grands hommes qui ont fait paroître quelques-unes de ſes qualitez dans les guerres des montagnes, comme un Scanderberg, un Ziſca, un Caſtrucio même, je n'en trouve aucun qui l'ait égalé en tout. Cette ſorte de guerre nous eſt ſi peu connue, depuis ces trois célébres Modernes, dont les deux derniers ne l'ont pas pratiquée longtems, qu'on ſeroit fort étonné ſi je me mettois en tête de faire voir que nous n'en ſommes pas aux premiers principes, que les Anciens ſont nos Maîtres; & qu'à leur égard nous ſommes encore dans l'enfance. On croit avoir beaucoup fait lorſqu'on a pû déconcerter les deſſeins de l'ennemi ſans aller plus loin que la défenſive, avec des forces avec leſquelles un Sertorius eût fait ce que bien des Généraux regarderoient aujourd'hui comme impratiquable. Voilà une ſorte de guerre, diront quelques-uns, que qui que ce ſoit juſqu'aujourd'hui n'avoit cru ſi ſçavante, ſi profonde & ſi épineuſe. A votre avis les lumiéres naturelles, quelque grandes qu'elles puiſſent être, ne ſuffiront jamais pour la bien remplir, quand même elles ſeroient aidées d'une longue expérience dans le métier, à moins qu'elles ne ſoient ſoutenues d'une théorie peu commune, ou des conſeils d'un ami ſincére, qui aura étudié ce que ſon Général ignore. Qui en a jamais douté? La difficulté eſt de trouver de ces ſortes de gens dans les armées, car ils ſont rares; mais il eſt encore plus rare de trouver des Généraux qui veulent bien ſe donner la peine de les connoître, encore moins de les conſulter. On ne trouve pas toujours des Paul Emile, des Sylla, des Scipion & des Turenne.

§. IV.

Qu'il y a une infinité de précautions à prendre, avant que de s'engager dans un païs de hautes montagnes pour quelque entrepriſe que ce ſoit. Qu'on peut être attaqué dans ſa marche ou dans ſa retraite. Ordre ſur lequel l'on doit attaquer ou ſe défendre. Que celui par colonnes eſt le ſeul qu'on doive ſuivre dans ces lieux reſſerrez.

LOrſqu'on eſt dans le deſſein d'entreprendre dans un païs de hautes montagnes pour quelque expédition ou pour quelque ſiége important, que l'on a de profondes vallées à traverſer, des pas, des gorges & des détroits difficiles & dangereux, & qu'on a également à craindre d'être attaqué dans ſa marche comme dans ſa retraite; lorſque l'ennemi ſe trouve maître de certaines vallées qui communiquent par les revers & le ſommet des montagnes dans celle où l'on doit entrer, ou qu'il peut y communiquer par d'autres qui verſent dans celle-là: lors, dis-je, qu'on s'engage dans ces ſortes d'entrepriſes, il y a tant de meſures à prendre, que je ne m'attens pas de pouvoir les épuiſer dans ce Paragrafe. Ce n'eſt pas auſſi mon deſſein, mais ſeulement d'en expliquer le plus eſſentiel.

C'eſt une maxime pour un Général d'armée qui s'eſt formé un projet de campagne de grande importance, de conſidérer avant toutes choſes ſi ce projet eſt l'objet d'un deſſein utile & glorieux à ſa patrie, & s'il peut raiſonnablement en attendre un ſuccès avantageux, bien qu'il ſe préſente des difficultez & des obſtacles infiniment grands, que le ſecret & la diligence peuvent applanir. Mais avant que de prendre ſa réſolution, il faut y penſer plus d'une fois, & ne plus reculer lorſque l'affaire eſt une fois conclue & arrêtée dans le cabinet. Il doit chercher enſuite les moiens de l'éxécution: les préparatifs & le ſecret ne ſont pas des obſtacles; il dépend de nous de nous taire, & de nous taire avec art. A l'égard des premiers, qui découvrent ſouvent plus un deſſein qu'une indiſcrétion de langue, il eſt aiſé de les cacher ſans qu'il ſoit poſſible de rien ſoupçonner, lorſqu'on a ſes places frontiéres bien munies & d'avance. Le plus difficile ſe trouve toujours dans les obſtacles qu'on peut nous faire rencontrer, & que la nature du païs augmente infiniment. Qui voudroit s'y arrêter, ne ſe détermineroit jamais. Le tems, la néceſſité d'agir, l'occaſion de ruïner un ennemi, nous font trouver aiſément tout ce qui eſt néceſſaire pour parvenir au but qu'on s'eſt propoſé.

Le meilleur expédient pour être exactement & ſûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverſer, ou dans lequel on eſt réſolu de porter la guerre, eſt d'attirer à ſoi ſous de grandes promeſſes quelques perſonnes du païs, non du ſeul endroit où l'on s'eſt réſolu de paſſer, mais autant qu'il eſt poſſible de tous les villages qui ſont le long de la marche. Ceux qu'on doit conſulter, & qui connoiſſent le mieux tous les détours & les chemins des revers des montagnes, ſont les bergers & les chaſſeurs: c'eſt la choſe du monde la plus aiſée que de trouver & de gagner ces ſortes de gens.

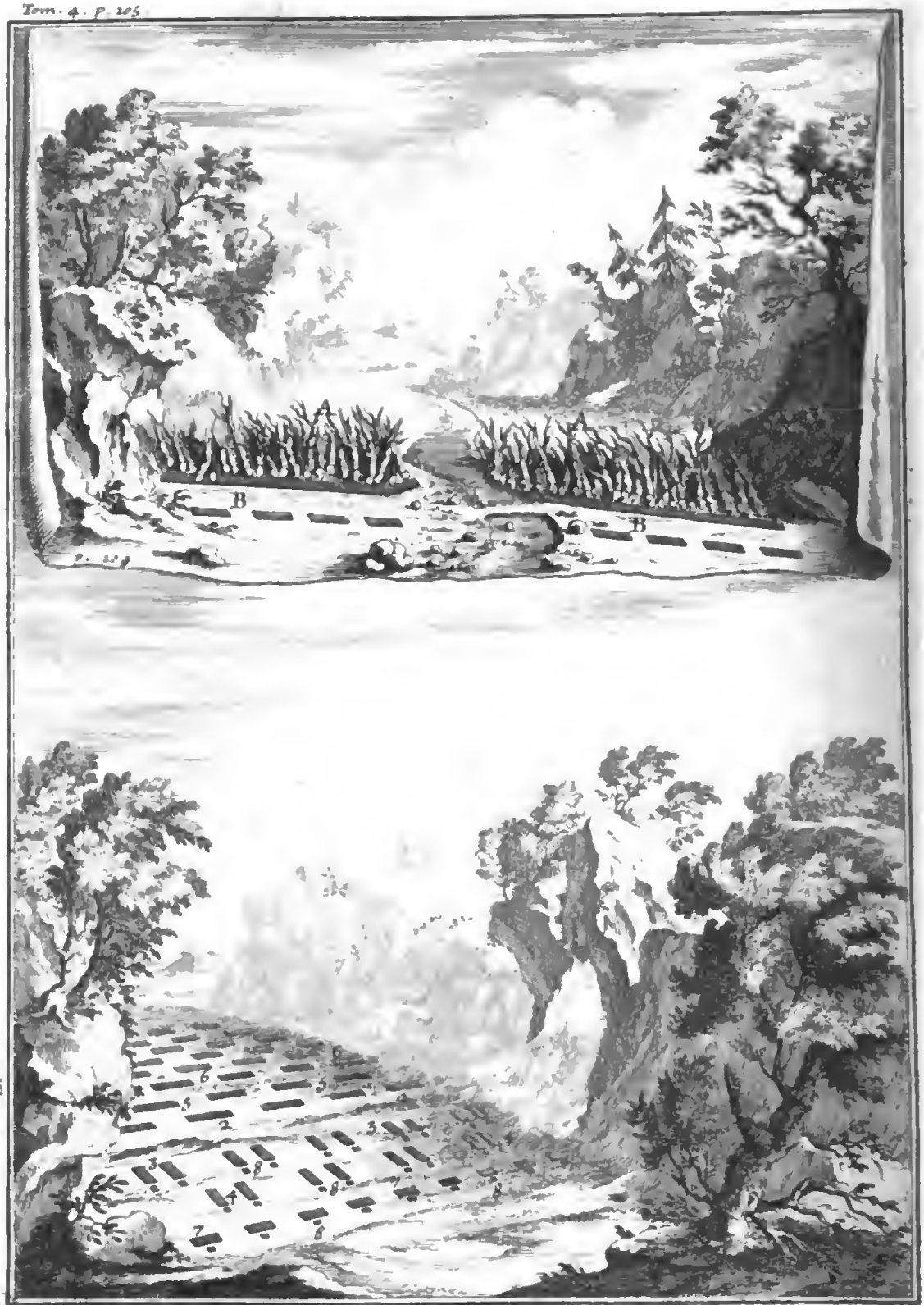
J'ai expliqué ailleurs la maniére dont on doit s'y prendre pour dreſſer d'excellens mémoires ou un itinéraire militaire pour être au fait des païs les plus difficiles. Cela me

diſpenſe d'en parler ici, c'eſt ſur ces mémoires qu'on regle ſon plan de marche, & ſouvent celui de toute une campagne : car c'eſt la connoiſſance du païs qui nous fournit le ſujet d'une infinité d'entrepriſes importantes, & ſans elle nous ſommes hors d'état de penſer & de rien faire.

C'eſt ſur ces connoiſſances qu'un Général d'armée ſe détermine, & qu'il entre dans un païs de montagnes, marchant toujours, pour ainſi dire, la ſonde à la main & dans une perpétuelle défiance, ſe reglant ſur ce qu'il voit, & occupant ſans ceſſe les hauteurs autant qu'il lui eſt poſſible. Dans celles qui ne lui paroiſſent pas pratiquables, qui forment la vallée où il eſt engagé, il doit s'informer, avant que d'y entrer, s'il n'y auroit pas quelques chemins de revers par où l'ennemi peut monter. En ce cas-là il doit détacher du monde avec des guides fidéles pour s'en ſaiſir & les cotoier des deux côtez oppoſez ; enfin il ne doit négliger ni rien mépriſer des précautions qui paroiſſent les moins néceſſaires : car ce qui ſemble peu de choſe dans ces ſortes de païs ne l'eſt pas. Comme il peut arriver qu'il trouvera l'ennemi dans quelque vallée pour lui en diſputer l'entrée, ou qu'il viendra par d'autres qui verſent dans ſa marche pour l'attaquer ou tomber ſur ſon arriéregarde, voici l'ordre de bataille ſur lequel je voudrois combattre dans ces lieux reſſerrez, toujours avantageux au foible brave & entendu.

Je ne vois point de meilleure façon de ſe ranger & de combattre dans les lieux reſſerrez, où de grandes armées ne peuvent ſe déploier, & particuliérement dans les vallées profondes & des détroits de montagnes, que l'ordre par colonnes ; où quatre bataillons rangez ſelon la méthode d'aujourd'hui peuvent à peine ſuffire ; l'on eſt aſſûré d'oppoſer au moins douze colonnes avec des intervalles égaux à ceux que nous donnons entre les corps dans une bataille rangée. La confuſion ne ſçauroit jamais ſe mettre dans ma méthode, les mouvemens en ſont ſubits & promts, les colonnes ſe ſuccédant & entrant les unes dans les autres ſans peine & ſans trouble. Comme j'oppoſe le triple tout au moins de bataillons dans un terrain égal à celui de mon ennemi, j'ai encore cet avantage de combattre ſur un nombre beaucoup moindre de lignes, au lieu que celui-ci en oppoſant infiniment plus, & quatre bataillons contre douze, il ne ſçauroit me réſiſter, & tout ce qu'il a au-delà de ſes quatre premiéres lignes lui eſt inutile. Dans ma façon de combattre tout agit tout d'un tems & d'un même mouvement, ſoit d'attaque ou de retraite. Si le terrain retrécit, on double les colonnes, & elles ſe trouvent en ordre de marche ainſi que de combat. Si le terrain s'ouvre inſenſiblement, on les dédouble. Il n'en eſt pas de même dans la façon de ſe ranger & de combattre aujourd'hui, & lorſqu'on combat ſur pluſieurs lignes redoublées ſujettes à ſe confondre & à ſe deſordonner par la foibleſſe de nos bataillons, qui combattent ſur un grand front & ſur peu de hauteur. Alors le flottement eſt d'autant plus dangereux, que le terrain où ils marchent eſt toujours inégal & peu propre pour les corps ordonnez de la ſorte.

Si l'ennemi rangé ainſi que je viens de le dire, eſt attaqué, ſi la premiére ligne (z) eſt renverſée par le



ORDRE DE BATAILLE DANS UN DÉTROIT DE MONTAGNE,
Selon le Système de l'auteur opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublées.

Digitized by Google

le choc de mes colonnes (2), comme il eſt impoſſible que cela n'arrive, & que la ſeconde (4) paſſant entre les intervalles de (3) attaque la ſeconde ennemie (5); eſt-il bien poſſible que le nombre des fuiards de ces deux lignes puiſſe s'écouler entre les eſpaces des corps de la troiſiéme (6)? Ils y mettront infailliblement le deſordre & la confuſion d'autant plus aiſément, qu'ils ſe verront ſuivis par les deux victorieuſes, contre leſquelles il eſt impoſſible de réſiſter. Voilà comme il arrive qu'une grande armée peut être battue par une autre qui lui ſera très-inférieure : car il faut que la défaite très-aiſée & infaillible des deux ou trois prémiéres lignes améne néceſſairement celle de toutes les autres, ſans qu'il ſoit poſſible que les premiéres trouvent des retraites, & empêchent qu'elles ne ſe renverſent ſur toutes les autres, & qu'elles ne les emportent & ne les entraînent avec elles. Rien de plus démonſtratif que cette propoſition : & comme il y aura un grand nombre de lignes, la confuſion s'y trouvera plus grande.

Je range ma cavalerie (7) à la queue de mes lignes de colonnes que je forme de deux ou trois ſections, les compagnies de grenadiers (8) inſerées à l'ordinaire à la queue des eſcadrons de ma cavalerie & derriére mes colonnes, pour leur ſervir comme de réſerve, pour diſſiper ce qui a été rompu, ou pour les accidens inopinez.

Les Anciens doubloient ou triploient leur phalange dans les lieux reſſerrez & dans les détroits des montagnes. Alexandre en uſa ainſi contre le Roi des Taulantiens, comme je l'ai dit ailleurs. Toute l'Hiſtoire eſt pleine de ces ſortes d'exemples. Un ſeul nous ſuffira, quoique la vérité n'ait beſoin d'autre ſoutien que d'elle-même.

Les Thébains aiant échoué dans certaine entrepriſe, jugérent à propos de ne pas s'y opiniâtrer, & de faire retraite. Ils allérent s'engager dans un défilé fort étroit. Les Lacédémoniens infiniment ſupérieurs, & informez qu'ils prenoient cette route, marchérent à eux dans le deſſein de les attaquer dans ces endroits difficiles, comme ils firent. Cette attaque dans un lieu tel que celui où ils marchoient, jetta les Thébains dans une étrange inquiétude, vû le deſavantage du défilé. Ils dirent à Pelopidas, *nous voilà tombez entre les mains de nos ennemis.* Eh *pourquoi*, répondit il, *ſommes-nous tombez entre leurs mains plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même tems il commanda à la cavalerie de paſſer de la queue à la tête de ſon infanterie, qui étoit de trois cens hommes. Il en fit une colonne, comptant qu'un corps rangé de la ſorte ne pourroit être enfoncé, & qu'il enfonceroit tout ce qui ſe préſenteroit devant lui. Il eut raiſon de penſer ainſi : car ce corps ſoutint contre tout l'effort des Lacédémoniens, & les battit.

§. V.

Que les païs de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui ſe défend, que peu de gens connoiſſent ces avantages : que les paſſages qu'on garde pour une retraite ne nous l'aſſûrent pas toujours : que la diſpoſition dans celui qui ſe défend doit être la même que celle que j'ai propoſée.

SI l'on ſçavoit combien celui qui veut défendre un païs de hautes montagnes, qui n'offrent que des gorges, des pas & des vallées profondes & pleines de précipices, a

d'avantages ſur ſon ennemi, on ne s'engageroit pas légérement dans une entrepriſe ſi difficile & ſi pleine de dangers. Pour en bien comprendre les difficutez, il faut, outre une grande connoiſſance du païs & beaucoup de méditation, une intelligence particuliére pour cette ſorte de guerre, & un eſprit tout des plus ruſez. Un Sertorius, un Ziſca, un Caſtrucio, un Montroſe, & tant d'autres qui ont excellé dans cette partie des armes, s'en tireroient bien; mais un Général commun n'en viendroit jamais à bout. Qu'on choiſiſſe les vallées que l'on voudra dans les Alpes ou les Pyrénées, il ne s'en trouvera pas une ſeule qui ne fourniſſe à celui qui ſe défend, & qui ſe trouvera maître des vallées qui ſont à côté, & d'où il peut communiquer dans l'autre où l'ennemi s'eſt jetté, tous les avantages qu'il ſçauroit déſirer pour ſe bien défendre, & trouver une infinité d'occaſions de lui couper les vivres & toute voie de retraite. On ſe contente de garder certains paſſages, certaines entrées; mais l'on ne s'apperçoit pas que de ce paſſage à une ou deux marches delà il y a des vallées étroites où il n'y a qu'un ſeul chemin pratiqué dans les rochers des montagnes, & bordé de précipices ou des détroits très-profonds de montagnes, entre des rochers inacceſſibles, qui empêchent celui qui ſe défend de ſe mettre entre deux, de ſe ſaiſir de ces chemins & de s'y fortifier. C'eſt une affaire d'un moment. Ne choiſira-t-il pas des endroits où il pourra communiquer par les revers des montagnes? Rien n'eſt plus aiſé, & cent hommes ſuffiſent pour arrêter toute une armée. Vous gardez le poſte de Sezanne & du mont Genévre, c'eſt aſſez, direz-vous, voilà ma retraite & mes convois aſſûrez: je m'aſſûre de quelques autres endroits à quelques autres paſſages juſqu'à la vallée de Prajelas, & j'entreprens le ſiége de Feneſtréles; ne ſuis-je pas en ſûreté? Non, un homme entendu, hardi & entreprenant ſe plantera entre deux dans quelque pas difficile. Car enfin vous ne ſçauriez les garder tous: marcherez-vous à ces gens-là pour les forcer? C'eſt une grande entrepriſe: êtes-vous aſſûré de réuſſir? La choſe eſt fort incertaine où le nombre n'eſt d'aucune conſidération, & cependant vos vivres ſont coupez, votre retraite interdite. Je ne me ſouviens point d'avoir lû aucun exemple dans l'Hiſtoire qui puiſſe autoriſer ce que je viens de dire ici. Ne ſe ſeroit-il jamais trouvé des Généraux d'armées capables de faire un tel coup? Je n'ai garde de croire qu'il ne s'en ſoit jamais trouvé à qui une ſemblable entrepriſe ſoit venue à l'eſprit, puiſqu'elle n'eſt que hardie. Qui le croiroit? Des païſans de la vallée de Luzerne m'en fourniſſent un: je le tiens de bon lieu.

En 1691, le Marquis de Feuquiéres, l'homme de ſon tems le plus hardi, le plus entreprenant & le plus capable de conduire une entrepriſe de grande importance, s'étant mis en tête de ſurprendre les Vaudois qui étoient à Luzerne, y penſa plus de deux fois: encore ce ne fut pas aſſez, comme on le verra. Il partit de Pignerol à l'entrée de la nuit à la tête de douze cens hommes de pied & de quatre cens dragons, tous gens choiſis. Il meſura ſi bien ſon tems, qu'il arriva aux portes de Luzerne à la pointe du jour; mais il eut la précaution de laiſſer ſoixante hommes à certain paſſage important pour ſa

retraite. Les Religionnaires ſurpris d'une avanture à laquelle ils ne ſe fuſſent jamais attendus, vû l'âpreté des chemins & un défilé de rochers très-difficiles qu'il falloit traverſer pour venir à eux, n'eurent garde de tenir dans un poſte tout ouvert, contre des gens réſolus & qui n'étoient pas venus dans l'intention de s'en retourner ſans rien faire. Les Vaudois ne penſérent pas non plus à ſe défendre, ne trouvant pas la partie égale. Ils prennent le parti d'abandonner le poſte, & de gagner les montagnes juſtement par où M. le Marquis de Feuquiéres devoit néceſſairement ſe retirer après le coup fait. Fâché d'avoir manqué ſon coup, il mit le feu dans la ville, & ſe retira par le même chemin d'où il étoit venu; mais il y trouva beaucoup de mécompte. Il avoit fait garder le paſſage le plus important, ſans prendre garde qu'il y avoit un chemin bordé par tout de précipices, & par tout important, & que l'ennemi en ſe mettant deux ou trois ſur toute ſa longueur ſe trouve auſſi bien logé, que ſi l'on n'en gardoit aucun. Cet habile Officier apprit là que tout ce qu'il avoit amené de troupes auroit à peine ſuffi pour garder un paſſage ſi long & ſi dangereux; il y trouva les ennemis. Il vit bien qu'il n'y avoit pas à délibérer, & qu'il falloit attaquer ces gens-là & leur paſſer ſur le corps pour ſe retirer. Il ſe met à la tête de ce qu'il avoit de meilleur, & va droit à ces gens-là ſans tirer un ſeul coup, voiant bien qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre. Il trouva une réſiſtance & une obſtination qui le tinrent longtems en grande inquiétude du ſuccès, outre le deſavantage des lieux, qu'il avoit tout de ſon côté. Il attaqua à diverſes repriſes: enfin il s'ouvrit le paſſage, & ſe retira bravement à Pignerol, mais non pas ſans perte ni ſans gloire.

§. VI.

De la défenſe dans un païs de montagnes. Qu'il eſt aiſé d'en diſputer l'entrée. Méthode de ſe retrancher dans les pas & dans les vallées.

LOrſqu'on eſt dans le deſſein de s'oppoſer à la marche d'une armée dans un païs de hautes montagnes, qui forment de profondes vallées, des gorges étroites & des paſſages bordez de précipices, où il faut néceſſairement paſſer pour une expédition de conſéquence, on doit bien moins conſidérer les forces de l'ennemi que l'avantage des lieux & les obſtacles qu'on peut lui faire trouver dans ſa marche. Il eſt aiſé de s'inſtruire de ſes deſſeins, & des vallées par où il faut qu'il paſſe, ſoit pour les traverſer pour entrer dans le païs, ſoit pour quelque entrepriſe dans les montagnes mêmes. Il faut ſi peu de tems pour ſe mettre en état de défenſe dans ces ſortes de païs, & ſi peu de troupes pour faire tête aux plus grandes armées, que j'ai lieu de m'étonner que la diſproportion puiſſe être de quelque conſidération pour un Général habile & éclairé. La retraite eſt ſi aiſée dans ces ſortes d'endroits, qu'il eſt toujours mieux & plus honorable de tenter quelque choſe que de ne rien faire.

On eſt toujours en état d'attendre que l'ennemi ſe déclare, on prend enſuite le parti le plus convenable au tems & aux lieux. Les meſures les plus prudentes pour n'être pas ſurpris, ſont d'examiner tous les endroits des vallées par où il faut

pénétrer, de s'y fortifier, de les faire garder juſqu'à ce que l'ennemi ait pris une route fixe & formée, qui ne nous laiſſe aucun lieu de douter qu'il n'ait quelque paſſage en vûe. On prend alors ſon parti, on raſſemble tout ce que l'on peut avoir de troupes répandues dans les différens poſtes qu'on faiſoit garder, & l'on ſe met en corps d'armée : on choiſit l'endroit le plus favorable & le plus conforme aux forces que l'on a pour lui diſputer le paſſage. Mais lorſqu'on s'engage dans ces ſortes d'entrepriſes, il y a des précautions & des meſures à prendre. Celle de toutes qui me paroît la plus importante, eſt de s'informer des chemins ou des ſentiers détournez & de traverſe. Il y a bien peu de montagnes, quelque inacceſſibles qu'elles nous paroiſſent, qui n'en aient par où l'on peut paſſer & gagner le haut par les revers, quelque difficiles & dangereux qu'ils puiſſent etre : où un ſeul homme peut monter, pluſieurs y montent l'un après l'autre. Il y a deux moiens pour ſe mettre en repos de ce côté-là : l'un de les faire garder, & peu de gens ſuffiſent pour cela, ou de les faire rompre. S'il ſe trouvoit pluſieurs de ces ſentiers de revers, il eſt toujours mieux d'y poſter du monde, & d'ouvrir divers ſentiers pour y communiquer en plus grand nombre. Il eſt ſurprenant que ces précautions qui viennent aſſez naturellement à l'eſprit, ne ſoient pas toujours pratiquées. Elles ne le ſont preſque jamais, ce qui a ſouvent cauſé la perte de tout un païs & de pluſieurs armées.

Les Hiſtoriens de l'antiquité nous fourniſſent un aſſez bon nombre de ces ſortes d'exemples. Les Modernes en ſont encore moins chiches. J'en trouve beaucoup dans ceux-ci qu'on prendroit pour la copie d'un grand nombre que Polybe rapporte ; mais en voici un dont la plûpart de mes Lecteurs n'auroient nulle nouvelle, ſi je ne le tranſportois dans cette page. Il eſt un peu long ; mais ſi je le tronquois pour éviter prolixité, j'en ôterois des choſes qui peuvent ſervir au Lecteur. Je le tire de Polyen (a). Ce Grec écrivoit bien & très poliment : la traduction, quoiqu'exacte, n'approche pas de l'original.

» Quand Alexandre eut vaincu » Darius dans les plaines d'Arbelle, » Phraſaorte proche parent de Da» rius à la tete d'un corps conſi» dérable de Perſes, gardoit le paſ» de Suſe. Ce ſont des montagnes eſ» carpées, dont les entrées ſont fort » étroites. Les Barbares poſtez avan» tageuſement dans ces lieux, re» pouſſoient les Macédoniens, en » les accablant de pierres à coups » de fronde, & les perçant de traits. » Alexandre fut contraint de faire » reculer ſes troupes, & aiant pris » du terrain à trente ſtades de là, » il les mit à couvert derriére de » bons retranchemens. Un oracle » d'Apollon lui avoit promis qu'un » étranger nommé Lycus ſeroit ſon » conducteur dans l'expédition con» tre les Perſes, un bouvier vêtu » de peaux ſe préſenta devant Ale» xandre, & lui dit qu'il étoit Ly» cien. Il ajouta que dans cette en» ceinte de montagnes il y avoit » une route couverte par l'épaiſſeur » des bois, & qu'il étoit le ſeul qui » en eût connoiſſance, pour l'avoir » fréquentée en menant les bœufs à » la pâture. Alexandre ſe rappel» lant l'oracle d'Apollon, ajouta » foi au bouvier ; il commanda à

(a) *Polyen, Strateg. liv. 4. ch. 3.*

» la plus grande partie de ſon ar-
» mée de demeurer dans le camp,
» & d'y allumer beaucoup de feux,
» pour amuſer les Perſes par cet ob-
» jet; mais en ſecret il laiſſa ordre
» à Philotas & à Epheſtion, quand
» ils verroient les Macédoniens ſur
» les hauteurs, de donner par en-
» bas ſur les ennemis. Pour lui pre-
» uant ſes gardes, avec une pha-
» lange de ſoldats armez de toutes
» piéces, & tout ce qu'il avoit d'ar-
» chers Scythes, il s'avança quatre-
» vingt ſtades dans le petit ſentier,
» & s'étant mis à couvert dans l'é-
» paiſſeur de la forêt, pour y pren-
» dre haleine; enfin à minuit il fit
» le tour des ennemis, & les ſur-
» prit comme ils dormoient encore.
» A la pointe du jour les trompettes
» ſonnérent la charge de deſſus les
» montagnes. Alors Epheſtion &
» Philotas ſortant des retranche-
» mens avec les Macédoniens, at-
» taquérent les Perſes, qui ſe trou-
» vérent ainſi environnez d'enne-
» mis d'en-haut & d'en-bas, &
» furent les uns tuez, les autres
» précipitez, & les autres faits pri-
» ſonniers.

Lorſqu'on prend les précautions dont j'ai parlé, l'attention eſt moins diviſée, & lorſqu'on ne craint rien ſur ſes derriéres, que tous les chemins de revers ſont interdits à l'ennemi, que les hauteurs qui nous dominent ne peuvent être occupées, on eſt alors en état d'arreter l'ennemi, & de lui diſputer l'entrée ou la ſortie d'une vallée ou d'un détroit de montagnes.

Soit qu'on ſe retranche dans une vallée, ou qu'on céde peu à peu dans l'une pour faire tout d'un coup ferme dans une autre qu'on trouve plus avantageuſe, on ne doit rien négliger des précautions dont j'ai parlé plus haut. Les meilleurs retranchemens, les plus forts & les plus difficiles à vaincre, ſont ceux que l'on fait par des arbres abattus avec toutes leurs branches qu'on tranſporte ſur les lieux, dont on forme une ligne A. ou un rentrant dans la vallée, & que l'on range ſi près-à-près que les branches s'entrelaſſent les unes dans les autres, les troncs aſſûrez par de fortes lamboûrdes, lorſqu'on a le tems de couper les branches menues pour voir l'ennemi ſans être vû, & d'aiguiſer les autres. C'eſt le mieux qu'on puiſſe faire. Voilà l'obſtacle du monde le plus redoutable, & celui qui demande le moins de cérémonie pour le faire & pour le défendre. On pratique une eſpéce de boiau derriére de huit ou dix pieds de largeur, dans lequel on met un bon nombre de fuſeliers B, qui tirent ſans ceſſe; mais ſi l'ennemi s'aviſe d'approcher l'abattis, il faut ſortir & ſe jetter derriére pour le défendre à coups d'armes blanches & de longueur, avec des fuſeliers alternativement melez.

Je ne vois pas qu'on puiſſe jamais forcer des troupes ſi bien remparées, lorſque l'abattis eſt bien fait, pour peu de réſolution qu'elles aient & de réſiſtance qu'elles faſſent. Les aſſaillans ſont abſolument découverts de la téte aux pieds, au lieu qu'ils ne voient rien de ce qui ſe paſſe derriére un tel retranchement.

CHAPITRE XII.

Etat de l'armée d'Annibal après le paſſage des Alpes. Priſe de Turin. Sempronius vient au ſecours de Scipion. Annibal diſpoſe ſes ſoldats à un combat.

ANnibal arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vûe plus haut, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ſes troupes. Elles en avoient un extréme beſoin. Les fatigues qu'elles avoient eſſuiées à monter & à décendre par des chemins ſi difficiles, la diſette des vivres, un délabrement affreux les rendoit preſque méconnoiſſables. Il y en avoit même un grand nombre que la faim & les travaux continuels avoient réduits au deſeſpoir. On n'avoit pû voiturer entre des rochers autant de vivres qu'il en falloit pour une armée ſi nombreuſe, & la plûpart de ceux que l'on y avoit voiturez y étoient reſtez avec les bêtes de charge. Auſſi quoiqu'Annibal au ſortir du Rhône eût avec lui trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux; quand il eût paſſé les monts, il n'avoit guéres que la moitié de cette armée; & cette moitié étoit ſi changée par les travaux qu'elle avoit eſſuiez, qu'on l'auroit priſe pour une troupe de Sauvages.

Le premier ſoin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage, & de leur fournir dequoi réparer leurs forces & celles des chevaux. Lorſqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples ſituez au pied des Alpes, & qui étoient en guerre avec les Inſubriens, de faire alliance avec lui. Ne pouvant par ſes exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, & fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été oppoſez. Cette expédition jetta une ſi grande terreur parmi les Barbares voiſins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes ſe rendre à diſcrétion. Les autres Gaulois qui habitoient ces plaines, auroient bien ſouhaité ſe joindre à Annibal, ſelon le projet qu'ils en avoient d'abord formé; mais comme les légions Romaines étoient déja ſorties du païs, & avoient évité les embuſcades, qui leur avoient été dreſſées, ils aimoient

mieux ſe tenir en repos, & d'ailleurs il y en avoit parmi eux qui étoient obligez de prendre les armes pour les Romains. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il falloit avancer dans le païs, & hazarder quelque exploit, qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de prendre parti en ſa faveur.

Il étoit plein de ce projet, lorſqu'il eut avis que Publius avoit déja paſſé le Pô avec ſon armée, & qu'il étoit proche. Il eut d'abord de la peine à le croire. Il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit laiſſé ce Conſul aux bords du Rhône; la route depuis Marſeille juſques dans la Tyrrhénie eſt longue & difficile à tenir, & depuis la mer de Tyrrhénie juſqu'aux Alpes en traverſant l'Italie, c'eſt une marche très-longue & très-pénible pour une armée. Cependant comme cette nouvelle ſe confirmoit de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, & l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croioit d'abord que ce grand Capitaine n'oſeroit pas tenter le paſſage des Alpes avec une armée compoſée de tant de nations différentes; ou que s'il le tentoit, il ne manqueroit pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Annibal non ſeulement étoit ſorti des Alpes ſain & ſauf, mais aſſiégeoit encore quelques villes d'Italie, il fut extrémement frappé de la hardieſſe & de l'intrépidité de ce Général. A Rome, ce fut la même ſurpriſe, lorſqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avoit-on entendu parler de la priſe de Sagonte, & envoié un des Conſuls en Afrique pour aſſiéger Carthage, & l'autre en Eſpagne contre Annibal, qu'on apprend que cet Annibal eſt dans l'Italie à la tête d'une armée, & qu'il y entreprend ſur des villes. Cela parut un paradoxe. L'épouvante fut grande, on envoie ſur le champ à Lilybée pour dire à Tibérius que les ennemis étoient en Italie, qu'il laiſſât les affaires dont il étoit chargé, pour venir au plutôt au ſecours de la patrie. Tibérius ſur ces ordres fit reprendre à ſa flote la route de Rome, & pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, & leur marqua le jour où l'on devoit ſe trouver à Ariminum. C'eſt une ville ſituée ſur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arroſe le Pô, du côté du Midi. Dans ce ſoulévement général & l'étonnement où jettoient des événemens ſi extraordinaires, on étoit extrémement inquiet & attentif ſur ce qu'il en arriveroit.

Cependant Annibal & Publius s'approchoient l'un de l'autre, & tous deux animoient leurs troupes par les plus puiſſans motifs que la conjoncture préſente leur offroit. Voici la maniére dont Annibal s'y prit. Il aſſembla ſon armée, & fit amener devant elle tout ce qu'il avoit fait de jeunes priſonniers ſur les peuples qui l'avoient incommodé dans le paſſage des Alpes. Pour les rendre propres au deſſein qu'il s'étoit propoſé, il les avoit chargez de chaînes, leur avoit fait ſouffrir la faim, avoit donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur préſenta les armes que les Rois Gaulois prennent lorſqu'ils ſe diſpoſent à un combat ſingulier. Il fit mettre auſſi devant eux des chevaux & des ſaies très-riches, & enſuite il leur demanda qui d'entre eux vouloient ſe battre l'un contre l'autre à ces conditions, que le vainqueur emporteroit pour prix de ſa victoire les dépouilles qu'ils voioient, & que le vaincu ſeroit délivré par la mort des maux qu'il avoit à ſouffrir. Tous aiant élevé leur voix & demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au ſort, & que ceux ſur qui le ſort tomberoit entraſſent en lice. A cet ordre, les jeunes priſonniers lévent les mains au ciel, & conjurent les Dieux de les mettre au nombre des combattans. Quand le ſort ſe fut déclaré, autant que ceux qui devoient ſe battre eurent de joie, autant les autres furent conſternez. Après le combat ceux des priſonniers qui n'en avoient été que ſpectateurs félicitoient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avoit mis fin aux peines qu'ils étoient contraints de ſouffrir. Ce ſpectacle fit auſſi la même impreſſion ſur la plûpart des Carthaginois, qui comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui reſtoient, portoient compaſſion à ceux-ci, & croioient l'autre fort heureux.

Annibal aiant par cet exemple mis ſon armée dans la diſpoſition où il la ſouhaitoit, il s'avança au milieu de l'aſſemblée, & dit qu'il leur avoit donné ce ſpectacle, afin qu'aiant vû dans ces infortunez priſonniers l'état où ils étoient eux-mêmes réduits, ils jugeaſſent mieux de ce qu'ils avoient à faire dans les conjonctures préſentes : que la fortune leur propoſoit à peu près un même combat (a) à ſoutenir, & les

(a) *Que la fortune leur offroit à peu près un même combat.*] Ceci eſt remarquable, & prouve manifeſtement qu'Annibal offroit le même ſpectacle à ſes ſoldats que Cyrus à ceux de ſon armée dans Hérodote. Je remarque une infinité de

mêmes

mêmes prix à remporter. Qu'il falloit ou vaincre, ou mourir, ou vivre miſérablement ſous le joug des Romains : que victorieux, ils emporteroient pour prix, non des chevaux & des ſaies, mais toutes les richeſſes de la République Romaine, c'eſt-à-dire tout ce qui étoit le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes : qu'en mourant au lit d'honneur, le pis qui leur pouvoit arriver ſeroit de paſſer, ſans avoir rien ſouffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes ; mais que ſi l'amour de la vie leur faiſoit montrer le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avoit pas de maux & de peines auſquelles ils ne dûſſent s'attendre : qu'il n'étoit perſonne parmi eux, qui ſe rappellant le chemin qu'il avoit fait depuis Carthage la neuve, les combats où il s'étoit trouvé dans la route, & les fleuves qu'il avoit paſſez, fût aſſez ſtupide pour eſpérer qu'en fuiant il reverroit ſa patrie : qu'il

ruſes & d'artifices dans Annibal, qui avoient été pratiquées avant lui par de grands Capitaines. Qui doute que ce grand homme n'eût lû les Hiſtoriens Grecs ? L'artifice dont il ſe ſert ici pour animer ſes ſoldats à bien faire, eſt de leur montrer qu'ils n'ont point de bonheur, d'aiſe, de bien être à eſpérer que de la victoire. Cyrus * en uſe à peu près de même dans Hérodote, Annibal enchérit deſſus. L'exemple mérite d'être rapporté.

Cyrus penſant à faire révolter les Perſes contre la tyrannie d'Aſtiages, ſuppoſa une lettre comme venant de la part de ce Prince, par laquelle il l'établiſſoit pour Chef & Général de la nation, il les fit tous aſſembler en grand nombre. » Lorſqu'ils furent » devant Cyrus avec leurs faux & l'équi- » page qui leur avoit été preſcrit, il leur » commanda d'applanir durant ce jour-là » un lieu tout rempli d'épines & de buiſ- » ſons qui étoit dans la Perſe, & qui con- » tenoit environ trois mille pas. Cela aiant » été fait comme il l'avoit ordonné, il » commanda encore aux Perſes de ſe trou- » ver le lendemain au même endroit après » s'être nettoiez & lavez. Cependant il aſ- » ſembla tous les troupeaux de ſon pére, » chévres, moutons & bœufs, les fit tuer » & apprêter en même tems, & fit appor- » ter du vin & d'autres viandes délicates, » comme pour traiter l'armée des Perſes. » Le lendemain tous ces peuples s'étant » aſſemblez, il leur fit commandement de » ſe coucher ſur les prez & de faire bonne » chére ; & quand ils eurent mangé à leur » fantaiſie, il leur demanda quelle condi- » tion ils aimeroient mieux, ou la con- » dition du jour précédent, ou la condi- » tion préſente. Ils répondirent qu'il y » avoit bien de la différence entre l'une & » l'autre ; que celle du jour précédent étoit » remplie de peine & de travail, & que la » condition préſente étoit accompagnée » de toutes ſortes de biens & de douceurs. » Alors Cyrus leur découvrit ſon deſſein, » & leur parla de la ſorte : *Chers compagnons*, dit-il, *vos affaires ſont en tel état, que ſi vous me voulez obéir, vous jouirez de ces biens, & d'une infinité d'autres, ſans appréhender les miſéres de la ſervitude. Mais ſi vous ne voulez pas m'écouter, vous êtes deſtinez à ſouffrir des maux ſemblables à ceux que vous ſouffrites hier. Rendez-vous donc libres par l'obéiſſance que vous me rendrez. Car enfin je me perſuade que les Dieux m'ont fait naître pour vous combler de tous ces biens, & je ne penſe pas que vous ſoiez inférieurs aux Médes, en ce qui concerne la guerre & les autres choſes. C'eſt pourquoi ſecouez au plutôt le joug, & ſoulevez-vous contre Aſtiages.* » Ainſi les Per- » ſes, qui étoient indignez il y avoit long- » tems d'obéir aux Médes, aiant reconnu » un Chef, ſe mirent volontiers en » liberté.

* *Du Ryer dans Hérodote, l. 1.*

falloit donc renoncer entiérement à cette eſpérance, & entrer pour eux-mêmes dans les ſentimens où ils étoient tout-à-l'heure à l'égard des priſonniers : que comme ils félicitoient également le vainqueur & celui qui étoit mort les armes à la main, & portoient compaſſion à celui qui vivoit après ſa défaite, de même il falloit qu'en combattant leur premier objet fût de vaincre ; & s'ils ne pouvoient vaincre, de mourir glorieuſement ſans aucun retour ſur la vie : que s'ils venoient aux mains dans cet eſprit, il leur répondoit de la victoire & de la vie : que jamais armée n'avoit manqué d'être victorieuſe, lorſque par choix ou par néceſſité elle avoit pris ce parti : & qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étoient proche de leur patrie, & avoient, en fuiant, une retraite ſûre, ne pouvoient pas ne point ſuccomber ſous l'effort de gens qui n'eſpéroient rien que de la victoire. Le ſpectacle & la harangue firent tout l'effet qu'Annibal avoit en vûe. On vit le courage renaître dans le cœur du ſoldat. Le Général, après avoir loué ſes troupes de leurs bonnes diſpoſitions, congédia l'aſſemblée, & donna ordre qu'on ſe tînt prêt à marcher le lendemain.

CHAPITRE XIII.

Harangue de Scipion. Bataille du Téſin. Trahiſon des Gaulois à l'égard des Romains.

PUblius s'étoit déja avancé au-delà du Pô, & pour paſſer le Téſin, il avoit ordonné que l'on y jettât un pont. Mais avant que d'aller plus loin, les troupes aſſemblées, il fit ſa harangue. Il s'étendit d'abord beaucoup ſur la grandeur & la majeſté de l'Empire Romain, & ſur les exploits de leurs ancêtres : venant enſuite au ſujet pour lequel ils avoient pris les armes, il dit, que quand même juſqu'à ce jour ils n'auroient jamais eſſaié leurs forces contre perſonne, maintenant qu'ils ſçavoient que c'étoit aux Carthaginois qu'ils avoient affaire, dès-là ils devoient compter ſur la victoire : que c'étoit une choſe indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur paier un tribut ſervil, & depuis ſi longtems aſſujetti à leur domination, oſât ſe révolter contre ſes Maîtres. *Mais à preſent*, ajouta-t-il, *que*

nous avons éprouvé qu'il n'oſe, pour ainſi dire, nous regarder en face, quelle idée, ſi nous penſons juſte, devons-nous avoir des ſuites de cette guerre ? La premiére tentative de la cavalerie Numide contre la nôtre, lui a fort mal réuſſi. Elle y a perdu une grande partie de ſon monde, & le reſte s'eſt enfui honteuſement juſqu'à ſon camp. Le Général & toute ſon armée n'ont pas été plutôt avertis que nous étions proche, qu'ils ſe ſont retirez, & ils l'ont fait de façon que c'étoit autant une fuite qu'une retraite. C'eſt par crainte & contre leur deſſein qu'ils ont pris la route des Alpes. Annibal eſt dans l'Italie, mais la plus grande partie de ſon armée eſt enterrée dans les Alpes, & ce qui s'en eſt échapé eſt dans un état à n'en pouvoir attendre aucun ſervice. La plûpart des chevaux ont ſuccombé à la longueur & aux fatigues de la marche, & le peu qu'il en reſte ne peut être d'aucun uſage. Pour vaincre de tels ennemis, vous n'aurez qu'à vous montrer. Et penſez-vous que j'euſſe quitté ma flote, que j'euſſe abandonné les affaires d'Eſpagne, où j'avois été envoié, & que je fuſſe accouru à vous avec tant de diligence & d'ardeur, ſi de bonnes raiſons ne m'euſſent perſuadé & que le ſalut de la République dépendoit du combat que nous allons livrer, & que la victoire étoit ſûre. Ce diſcours ſoutenu de l'autorité de celui qui le prononçoit, & qui d'ailleurs ne contenoit rien que de vrai, fit naître dans tous les ſoldats un ardent déſir de combattre. Le Conſul aiant témoigné combien cette ardeur lui faiſoit de plaiſir, congédia l'aſſemblée, & avertit qu'on ſe tînt prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'avancérent l'une contre l'autre le long du Téſin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains aiant le fleuve à leur gauche, & les Carthaginois à leur droite. Au ſecond jour les fourrageurs de part & d'autre aiant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans l'endroit où il étoit. Au troiſiéme Publius avec ſa cavalerie, ſoutenue des armez à la légére, & Annibal avec ſa cavalerie ſeule, marchérent chacun de ſon côté dans la plaine pour reconnoître les forces l'un de l'autre. Quand on vit à la pouſſiére qui s'élevoit que l'on n'étoit pas loin, on ſe mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloiſe, forme ſon front du reſte de ſes troupes, & avance au petit pas. Annibal lui vint au-devant, aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la

Numide (*a*) ſur les deux aîles, pour enveloper l'ennemi. Les Chefs & la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc les armez à la légére eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantez par

(a) *Aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la Numide ſur les deux ailes.*] La cavalerie Numide mérite un article dans ce Commentaire: car ſi je n'apprenois à mes Lecteurs ce que c'étoient que ces ſortes de troupes, le plus grand nombre m'en ſçauroit un très-mauvais gré. Si nous les comparions à nos Huſſards ou aux Tartares, dont les Turcs ſe ſervent ſi utilement dans leurs armees, je ne crois pas que l'on y trouvât beaucoup à redire. La cavalerie Numide étoit excellente, & d'un uſage infini dans les armées des Anciens. Elle n'étoit guéres propre à combattre en ligne & par eſcadrons, mais ſeulement pour harceller une armée, pour les entrepriſes promtes, pour entrer dans un pais, le mettre ſous contribution, tomber ſur un convoi, ſur une arriétegarde, ſur les bagages d'une armée: en un mot ces gens-là étoient d'un trés-grand ſervice, hardis & entreprenans, pillards & larrons au-delà de ce qu'on peut imaginer, & leurs décendans n'ont pas dégénéré, & le ſont encore: car parmi eux les voleurs ſont eſtimez & conſidérez. Je ne ſçai dans quels Hiſtoriens j'ai lû que ces gens-là menoient toujours en main un ſecond cheval, comme font encore les Tartares, pour changer dans le beſoin. Annibal s'en ſervit utilement. Ils ſe rendirent d'autant plus redoutables aux Romains, que ce grand Capitaine, par l'excellence de ſa diſcipline militaire, les faiſoit combattre en ligne, & ſur les aîles de ſon armée.

De la façon qu'ils ſont repréſentez ſur la Colonne Trajane & ſur d'autres monumens antiques, je ſoupçonne fort que les Sculpteurs, ſelon leur louable coutume, ne les aient habillez d'imagination ou à la mode de leur pais, qui ſubſiſte encore, & cette mode eſt la belle nature, nûs comme la main, & les chevaux tout comme leurs maîtres: ils n'avoient pour tout vêtement qu'un petit mantelet, comme celui d'un Capucin ou d'un Recolet. Je ſuis perſuadé qu'ils étoient équipez ainſi dans leur pais comme ils le ſont encore aujourd'hui; mais dans les armées où ils ſervoient, ils devoient être vêtus fort à la légére, comme nos Huſſards, malgré l'autorité des Auteurs, qui nous aſſûrent de leur nudité pleine & entiére ſans nulle vergogne. Je les crois un peu Sculpteurs ſur ce point-là. Ce qui prouve que le Numide, dont la figure eſt repréſentée dans l'Antiquité expliquée (*a*), eſt une pure réverie du Sculpteur, c'eſt que ces ſortes de troupes étoient armées tout comme les cavaliers. Ils avoient donc un bouclier & le javelot: on appelloit le bouclier *Cétre* ou *Pelte*. Je trouve le bouclier dans la figure. Je ne ſuis pas non plus embaraſſé du javelot, qui ne ſe trouve point: Dom Bernard de Montfaucon nous en donne la raiſon. Mais ce n'eſt pas là ce que je cherche, c'eſt l'épée. Si le cavalier Numide en avoit une, il la portoit apparemment à ſon côté avec le fourreau, attachée à un ceinturon ou à quelque autre choſe d'équivalent. On n'en voit pourtant point. L'homme eſt tout nû comme ſon cheval, qui n'a ni ſelle, ni bride, & par conſéquent ni poitrail, ni croupiére: cela ne m'etonne pas à l'égard du cheval. Je ſuis encore moins étonné de la nudité du cavalier, qui nous étale toutes ſes piéces, hors la ceinture & l'épée, ou du moins le fourreau: preuve évidente que le Numide eſt une pure réverie du Sculpteur. La cavalerie Maure ne différoit en rien de celle des Numides. Les chevaux de ceux-ci comme ceux des Maures étoient fort petits, de vrais bidets & fort vîtes: tels ſont ceux de nos Huſſards. C'eſt le ſentiment de Strabon, dit le ſçavant Bénedictin (*b*), où je puiſe bien de bonnes choſes. *Les chevaux Numides ſont petits, mais légers à la courſe; ils ſont dociles à tel point, qu'avec une baguette on les méne comme on veut. Les Auteurs*, dit-il ailleurs, *appellent les Numides* gens inſcia freni, *des gens qui ne connoiſſent pas l'uſage du frein: c'eſt ce qu'Oppien dit en général des Africains*, & Oppien a raiſon.

J'aurois fort ſouhaité que le célébre Bénédictin, dont j'emprunte une partie de l'érudition que j'étale, & dont il eſt ſi bien

(a) *Antiq. expl. t. 4. ch. 7. p. 88.*
(b) *Ibid.*

la cavalerie Carthaginoiſe qui venoit ſur eux, & craignant d'être foulez aux pieds des chevaux, pliérent & s'enfuirent par les intervalles qui ſéparoient les eſcadrons. Les deux corps de bataille s'avancent enſuite, & en viennent aux mains. Le combat ſe ſoutient longtems à forces égales. De part & d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de ſorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce tems-là les Numides envelopent, & fondent par les derriéres ſur ces gens de traits, qui d'abord avoient échapé à la cavalerie, & les écraſent ſous les pieds de leurs chevaux. Ils tombent enſuite ſur les derriéres du centre des Romains, & le mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat; la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit à vau-deroute, le reſte ſe rallia auprès du Conſul.

fourni, ſe fût ſouvenu de ce que nous apprend l'Auteur de la Relation du Roiaume d'Iſſiny. Il dit que les peuples de ce pais-là vont tout nûs à cheval à la guerre, & lorſqu'ils ont quelque voiage à faire. Ils ne mettent à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni ſelle, ni rien, tout eſt nû, & qu'avec une petite baguette ils les conduiſent où ils veulent. Il y en a qui ſe ſervent d'une corde, qu'ils leur mettent autour du cou en guiſe de colier, & qui leur tombe un peu ſur le poitrail. Strabon parle de cette ſorte de frein, dont l'Auteur de l'Antiquité expliquée nous donne la figure tirée, je penſe, de la Colonne Trajane, c'eſt un cavalier Maure. Il parle encore de la coutume des Anciens, que nos Huſſards pratiquent encore aujourd'hui, lorſqu'ils galopoient ou qu'ils étoient pourſuivis. Cette coutume étoit de s'étendre ſur leurs chevaux, accoutumez à courir le nez au vent, & par conſéquent à hauſſer la tête. Ils s'étendoient deſſus, comme je l'ai dit, & leur embraſſoient le cou: de ſorte qu'on ne pouvoit ni les atteindre, ni les tirer en les pourſuivant. Quant aux Numides d'Annibal, & de tous les autres qui ſervoient dans les armées des Anciens, car ils ſe vendoient au plus offrant; il ne faut pas douter qu'ils ne fuſſent vêtus. Ceux qui les croiront équipez comme dans la Colonne Trajane, ou dans les autres monumens qui nous reſtent, ſeront en état de croire très-fermement bien des fadaiſes.

Les Numides, ſemblables aux Scythes & aux Parthes, ne ſe faiſoient pas une affaire ni une honte de fuir, ils s'en acquittoient parfaitement bien & très-dangereuſement. Plutarque dit dans Craſſus, que les Parthes *ſont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes; ce qui eſt très-ſagement imaginé*, dit-il, *puiſqu'en fuiant ils ſauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.* Les Turcs, les Tartares, & nos Huſſards font la même choſe. Ils fuient, & lorſqu'on revient ſur eux à la débandade, ils font volteface & vous tombent ſur le corps. Ceci me fait ſouvenir d'un paſſage de Montagne, que je ne ſçaurois écarter. *Pluſieurs nations très-belliqueuſes*, dit-il, *ſe ſerveient dans leurs faits d'armes de la fuite pour avantage principal, & montroient le dos à l'ennemi plus dangereuſement que leur viſage. . . . . .* » Platon ſe mo-» que, dit-il, de Lachés, qui avoit dé-» fini la fortitude, ſe tenir ferme en ſon » rang contre les ennemis. Quoi fit-il, » ſeroit-ce donc lâcheté de les battre en » leur faiſant place? & lui allégue Homére, » qui loue en Æneas la ſcience de fuir, & » que parce que Lachés ſe raviſant, avoue » cet uſage aux Scythes, & enfin géné-» ralement à tous gens de cheval. Cela étoit bon chez les Anciens, mais ceux des Modernes n'en uſent pas ainſi: car s'il leur arrive de fuir, le victorieux peut être aſſuré qu'ils ne reviendront plus, & que le combat ſera remis à la campagne ſui-

Publius décampe auſſitôt, traverſe les plaines & ſe hâte d'arriver au pont du Pô, & de le faire paſſer à ſon armée, ne ſe croiant pas en ſûreté, bleſſé dangereuſement comme il l'étoit, dans un païs plat & au voiſinage d'un ennemi, qui lui étoit de beaucoup ſupérieur en cavalerie. Annibal attendit quelque tems que Publius mît en œuvre ſon infanterie: mais voiant qu'il ſortoit de ſes retranchemens, il le ſuivit juſqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin, le Conſul après être paſſé le pont, en avoit fait enlever la plûpart des planches. Il prit priſonniers environ ſix cens hommes, que le Romain avoit poſtez à la tête du pour pour favoriſer ſa retraite; & ſur le rapport qu'ils lui firent que Publius étoit déja loin, il rebrouſſa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aiſément jetter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de batteaux, & ordonna à Aſdrubal de paſſer avec l'armée. Il paſſa lui-même enſuite, & donna audience aux Ambaſſadeurs qui lui étoient venus des

vante. Rarement ſe rallient-ils & reviennent à la charge, ſi la fuite eſt pleine & entiére. Cela n'arrive cependant pas toujours: car nous n'avons pas ouï dire que cela ſoit jamais arrivé à la Maiſon du Roi, à moins que tout ne ſoit perdu, & qu'elle ne ſe trouve totalement abandonnée. Alors elle ſe retire, lorſque la valeur ne ſert de rien contre le nombre qui l'accable.

L'action de la Maiſon du Roi d'Eſpagne à Almanza, eſt remarquable. Elle faiſoit la droite de la premiére ligne. Elle fut rompue trois fois, & ſe rallia tout autant de fois. Le victorieux ſe rebute lorſqu'il rencontre de telles gens en tête, il tombe en admiration. Ces gens-là méritent de vaincre, & vainquent effectivement. La Maiſon du Roi à Leuze eut affaire à celle des ennemis, qui étoit ſi ſupérieure, qu'il ſembloit que cette ſupériorité ne dût pas permettre aucun équilibre. Il y eut plus que cela, l'intrépidité & la bonne conduite vinrent à bout du nombre, & l'ennemi fut battu & mis dans une confuſion & un deſordre épouvantable, malgré l'appui d'un corps d'infanterie, qui ne ſervit de rien autre choſe que pour relever l'éclat d'une action ſi célébre.

Je m'accommoderois autant d'une cavalerie qui combattroit comme celle des Parthes, que d'une autre qui ne branleroit & ne quitteroit jamais ſon rang qu'après avoir été percée & diſſoute: car ſi elle a pris une fois la fuite elle ne revient plus; au lieu qu'une autre accoutumée à faire place à ſon ennemi, s'en ira pour revenir enſuite ſur le victorieux à demi rompu, & dans cette eſpéce de deſordre aſſez ordinaire à ceux qui croient tenir la victoire entre les mains. Rien n'eſt plus dangereux qu'un corps de troupes qui ſe rallie & revient ſur ſes pas. Les Romains éprouvérent contre les Parthes, combien cette façon de combattre dans un ennemi eſt redoutable & à craindre. Plutarque nous l'apprend dans la Vie de Craſſus & dans celle d'Antoine. Contre de telles gens le victorieux ſe retire toujours avec les marques effectives du vaincu, c'eſt-à-dire qu'il perd une infinité de monde, & ne ſe croit jamais aſſûré même après la victoire. Cela arriva aux ſoldats d'Antoine; car après avoir pourſuivi les Parthes l'eſpace de cinquante ſtades, à leur retour voulant voir ceux qui avoient été tuez & pris, ils ne trouvérent que trente priſonniers & quatre-vingt morts: *D'abord le découragement & le deſeſpoir s'emparent*, dit Plutarque, *de ces troupes, qui viennent à ſe repréſenter que lorſqu'elles ſont victorieuſes elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorſqu'elles ſont vaincues elles perdent un ſi grand nombre de leurs gens.*

lieux voiſins. Car auſſitôt après la journée du Téſin tous les Gaulois du voiſinage, ſuivant leur premier projet, s'empreſſérent à l'envie de ſe joindre à lui, de le fournir de munitions, de groſſir ſon armée. Tous ces Ambaſſadeurs furent reçus avec beaucoup de politeſſe & d'amitié.

Quand l'armée eut traverſé le Pô, Annibal au lieu de le remonter, comme il avoit fait auparavant, le décendit dans le deſſein d'atteindre l'ennemi. Car Publius avoit auſſi paſſé ce fleuve, & s'étant retranché auprès de Plaiſance, qui eſt une Colonie des Romains, il ſe faiſoit là panſer lui & les autres bleſſez, ſans aucune inquiétude pour ſes troupes, qu'il croioit avoir miſes à couvert de toute inſulte. Cependant Annibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva aux ennemis, & le troiſiéme il rangea ſon armée en bataille ſous leurs yeux. Perſonne ne ſe préſentant, il ſe retrancha à environ cinquante ſtades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étoient joints à Annibal, voiant les affaires des Carthaginois ſur un ſi bon pied, complotérent enſemble de tomber ſur les Romains, & reſtant dans leurs tentes épioient le moment de les attaquer. Après avoir ſoupé, ils ſe retirérent dans leurs retranchemens, & s'y repoſérent la plus grande partie de la nuit. Mais à la petite pointe du jour ils ſortirent au nombre de deux mille hommes de pied & d'environ deux cens chevaux, tous bien armez, & fondirent ſur les Romains qui étoient les plus proches du camp. Ils en tuérent un grand nombre, en bleſſérent auſſi beaucoup, & apportérent les têtes de ceux, qui étoient morts, au Général Carthaginois.

Annibal reçut ce préſent avec reconnoiſſance, ils les exhorta de continuer à ſe ſignaler, leur promit des récompenſes proportionnées à leurs ſervices, & les renvoia dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoiens les avantages, qu'il avoit juſqu'ici remportez, & pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'étoit pas beſoin de les y exhorter. Après l'inſulte que ceux-ci venoient de faire aux Romains, il falloit que les autres bon gré malgré ſe rangeaſſent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boiens, qui lui livrérent les trois Romains que la République avoit envoiez pour faire le partage des terres, & qu'ils avoient arrêtez contre la foi des Traitez, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort ſenſible à leur bonne volonté,

il leur donna des aſſûrances de l'alliance qu'il faiſoit avec eux ; & leur rendit les trois Romains, qu'il les avertit de tenir ſous bonne garde, pour retirer de Rome par leur moien les ôtages, qu'ils y avoient envoiez, ſelon ce qu'ils avoient d'abord projetté.

OBSERVATIONS

Sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Téſin.

§. I.

Que la guerre d'Annibal contre les Romains, eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile.

NOtre Auteur nous a conduits par la route des faits à pluſieurs grandes & importantes parties de la guerre ; nous ne les avons pourtant pas épuiſées, car chacune eſt ſubdiviſée en tant d'autres, qu'il n'eſt pas difficile de concevoir par ce que l'on a déja vû, qu'il nous reſte encore beaucoup de choſes à dire. En voici une qui n'eſt pas à beaucoup près ſi profonde que les autres, & où il n'eſt pas beſoin d'un grand effort de théorie pour s'y rendre habile. Elle regarde les combats de cavalerie, ſans que l'infanterie y entre pour rien. Celui-ci n'eſt conſidérable, que parce qu'il fait l'ouverture & le commencement d'une guerre féconde en événemens extraordinaires, & dont les ſuites furent triſtes & honteuſes aux Romains. On verra dans ces Obſervations, que tout le mal vint des fauſſes & timides démarches & du peu de hardieſſe du Général Romain, qui enſuite d'un combat qui ne décidoit rien, & où il ne perdit que fort peu de monde, rendit par ſa faute cette action plus grande & plus conſidérable par les ſuites que par elle-méme, & cela pour n'avoir ſçû profiter des avantages qu'il laiſſoit derriére lui ; avantages qui réduiſoient Annibal à ne ſçavoir de quel côté ſe tourner, & comment traverſer un fleuve comme le Pô, en préſence d'une armée Romaine. Mais il ne plut pas à Scipion de prendre ce parti-là, & d'obſerver ſon ennemi à couvert de ce fleuve.

Si l'on conſidére maintenant le Général Carthaginois dans la guerre où il entre, ou aura de la peine à concevoir qu'une entrepriſe auſſi extraordinaire que celle-ci ait pû entrer dans l'eſprit d'aucun Capitaine. Scipion, qui ne l'attendoit pas ſitôt, apprit avec une extréme ſurpriſe qu'il campoit déja dans les plaines du Pô. Les Alpes & leurs détroits trompérent ce Général, qui les avoit regardées comme un obſtacle inſurmontable. Il ne le croioit pas ſi près des rives de ce fleuve. *Il fut extrémement frapé*, dit mon Auteur, *de la hardieſſe & de l'intrépidité de ce Général, qui alloit au-delà*

au-delà de ce qu'on pouvoit imaginer. Que le Chef des Romains ait été informé de cette nouvelle, il n'y a pas lieu d'en être étonné : mais il n'eſt guéres poſſible de s'imaginer qu'il ait pû ignorer l'état miſérable où Annibal ſe trouvoit réduit à ſa ſortie des Alpes. S'il eût dépenſé un peu plus en eſpions, n'eût-il pas été tout émerveillé de la hardieſſe du Carthaginois à ſuivre un deſſein auſſi ſurprenant que celui-là, à la tête d'une armée preſque entiérement ruinée par les pertes faites dans les Alpes : ſans ſe trouver déconcerté, abattu & rebuté d'un ſi furieux revers de fortune, demeurant ferme dans ſa premiere réſolution, & la ſuivant avec le même courage que s'il eût entré dans les plaines du Pô avec toutes ſes forces? Il y a là de quoi s'étonner. Ce projet en lui-même eſt tout ce qui peut entrer de grand & de beau dans l'eſprit & dans le cœur d'un homme auſſi extraordinaire que celui-là, quand même le ſuccès n'eût pas répondu à ſes eſpérances, ce qui n'étoit pas impoſſible, s'il eût trouvé en ſon chemin un Antagoniſte de ſa volée, l'unique & ſeule choſe qui manqua aux Romains pour leur épargner tant de honte. Il ne trouva rien qui le valût, & qui fût digne de lui être oppoſé. Il ſe pourroit bien que l'éclairé Carthaginois le penſât ainſi, & cette ſeule penſée ſuffiſoit pour l'affermir dans ſon deſſein.

Avant ſon malheur, & lorſque ſes forces étoient floriſſantes & dans leur entier, ſon entrepriſe ne pouvoit être regardée comme imprudente & téméraire, mais ſeulement comme hardie. Ce fut autre choſe lorſqu'il ſortit de ces montagnes, il s'apperçut que ſon armée étoit preſque réduite à rien. Je ne ſçai ſi ceux qui n'approfondiſſent pas aſſez les choſes, ne regarderont pas cette guerre comme ſuſpecte de témérité. Je l'ai cru d'abord. Le premier coup d'œil nous porte à ce ſentiment ; mais ſi l'on y prend garde, & qu'on examine à loiſir la ſituation où il ſe trouva après une perte ſi accablante, on jugera tout autrement de ce grand homme. Il y a toute ſorte d'apparence, du moins je le penſe ainſi, vû la grandeur, les périls & les obſtacles infinis qu'on remarque dans cette ſurprenante entrepriſe, après tant de diſgraces & de pertes qui ſont à peine concevables, que l'éxécution fut bien moins un acte de ſa volonté dans des circonſtances ſi embaraſſantes, que l'effet de l'extremité où il ſe trouvoit. Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, je m'imagine qu'il dût être cruellement agité dans le fond de ſon ame. Les Alpes étoient une barriére deſormais impénétrable auſſi bien que tout le païs juſqu'aux Pyrénées ; ç'eût été une témérité : que dis-je, une réſolution folle & inſenſée que de penſer à ſe retirer. Sa perte devenoit inévitable, s'il eût pris un tel parti. Il ne voioit rien en arriére qui pût le tirer des embarras où ſes affaires étoient alors réduites ; ainſi la néceſſité l'obligea à tenter la fortune des armes. Un Général d'armée qui ſe trouve engagé dans un ſi affreux défilé, en prenant une réſolution tout-à-fait extrême, ſuit bien plutôt les idées de la prudence que celles de l'imprudence ou de la témérité. La néceſſité tourne en ſageſſe, ce qui ſeroit viſiblement téméraire & inſenſé ſans elle.

Ceux qui ſe trouvent entre deux périls, dont l'un eſt inſurmontable en apparence, & l'autre évident & aſſuré, ſeroient un trait de grande imprudence de choiſir celui-ci plu-

tôt que l'autre : que s'il faut périr, l'honnête & le glorieux eſt toujours préférable à ce qui ne l'eſt pas. C'eſt à peu près la ſituation où ſe trouvoit Annibal après le paſſage des Alpes, des deux il ſçut choiſir le moindre. Sa retraite étoit réellement impoſſible; s'il eût eu plus à eſpérer dans celle-ci que dans l'autre, j'ai aſſez bonne opinion de ſa ſageſſe & de ſa prudence pour croire qu'il eût pris le parti de ſe retirer. Ç'auroit été ſans défiance de ſon courage & de ſa capacité dans les armes. Il ne ſe fût défié que de ce qui ne dépendoit pas de ſes lumiéres & de ſon pouvoir. De l'impoſſible à l'incertain ou au très-douteux, il n'y a point à délibérer. Annibal prend celui-ci comme très-ſage & très-prudent, qui ſeroit fou dans toute autre conjoncture, & va attaquer avec une poignée de gens une Puiſſance formidable, non des Perſes efféminez, ſans diſcipline, & des Généraux ignorans & ſans aucune expérience, comme fit Alexandre; mais des Romains braves, aguerris, & toujours prêts à ſe relever & à recommencer ſans perdre cœur par leurs diſgraces, toujours ſupérieurs en nombre & à eux-mêmes. Le Général Carthaginois oſe bien les aller attaquer juſques chez eux, ſi foible & ſi dépourvû de moiens pour ſoutenir une telle guerre, que cela tient du prodige. La néceſſité l'y contraint plutôt que la raiſon : le cœur s'éléve & s'affermit au moment que les malheurs & les maux ſont parvenus à leur comble. Lorſqu'on n'a plus rien à perdre, & que notre ſalut eſt à la pointe de nos armes, on ne craint plus d'être vaincu, & l'on eſt aſſûré de vaincre par cela ſeul qu'on ne craint plus. On trouve alors des reſſources, parce que l'eſprit s'affine & s'éclaire par la néceſſité. Annibal, qui voioit d'abord ſa perte comme infaillible, commence à eſpérer du grand pouvoir d'une petite armée à la vérité, mais qui n'a d'autre reſſource qu'en elle-même & dans un Chef habile & éclairé qui la conduit & qui la méne. Il voit des ſentiers aſſurez, où les courages & les eſprits médiocres n'auroient trouvé qu'illuſions & des eſpérances chimériques. Encore un coup, il oſe tout eſpérer de ſon grand cœur, de ſon habileté & de l'audace de ſes troupes braves, aguerries & animées par cette puiſſante néceſſité, plus forte que le nombre & la valeur, & qu'aucune autre arme qui ne combat pas avec elle. Ce qui l'inquiétoit je penſe le plus, étoit l'incertitude où il ſe trouvoit à l'égard des Gaulois Inſubriens & Cénomans. Il pouvoit douter raiſonnablement, vû la ſituation de ſes affaires, qu'ils oſaſſent ſe déclarer en ſa faveur par la conſidération de ſa foibleſſe. On ne doit point attaquer un puiſſant ennemi lorſqu'on eſt en état de lui réſiſter; les Gaulois ne pouvoient-ils pas alléguer cette maxime au Général Carthaginois, pour ſe diſpenſer de ſe joindre à lui? Mais leur haine contre les Romains, la paſſion de ſecouer le joug de leur domination & de recouvrer leur liberté, les détermina à ſe jetter dans le parti de Carthage; ce qu'ils n'euſſent jamais fait, ſi la défaite de Scipion, & ſes démarches timides & irréguliéres enſuite de ſon combat, & la marche du victorieux dans l'Inſubrie, n'y euſſent pas le plus contribué.

§. II.

Que tout dépend du ſuccès d'une premiére expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains eſt plus digne de l'admiration des Connoiſſeurs, que celle d'Alexandre contre les Perſes. Remarques ſur le combat du Téſin. Diſpoſition des troupes des deux partis.

TOut dépend des commencemens à la guerre, c'eſt Polybe qui nous l'apprend. Un autre a encheri là-deſſus, & dit que le Capitaine tire ſon prix & ſon eſtime de ſa premiére expédition, & que ceux qui ſe mélent d'annoncer les choſes futures ne prédiſent pas mieux ce qui doit arriver que la fortune du Général qui ouvre une guerre par une victoire, ou par un bon coup. Annibal avoit grand beſoin de bien débuter, pour guérir le monde de l'opinion où il étoit qu'il entreprenoit au-deſſus de ſes forces & de ſes moiens. Il n'avoit ni argent ni troupes, c'eſt un mauvais pronoſtic pour un Général médiocre. Il lui faut beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, encore n'a-t-il jamais aſſez de l'un & de l'autre. Un grand Capitaine augmente ſes troupes par le ſuccès de ſes entrepriſes, & les dépenſes de la guerre qu'il entreprend avec rien, ſont fondées ſur la guerre même. Annibal connoiſſoit parfaitement Alexandre. S'il ſe mit le dernier après celui-ci & Pyrrhus en s'entretenant avec Scipion, ce fut en lui un grand acte de modeſtie : car ſa guerre contre les Romains, qu'il va attaquer juſques dans leurs foiers, eſt infiniment au-deſſus de celle du Roi de Macédoine contre les Perſes. Les finances de ce Conquérant n'étoient pas autrement fondées avant le paſſage du Granique, que celles du vainqueur de Rome avant la gloire de la Trébie. Tous les deux ont commencé leurs exploits par un combat de cavalerie, & tous les deux n'avoient pas le ſol. Mais ceux du premier, qui ne ſont pas ſi grands que la renommée le publie, puiſqu'un combat & deux batailles fort peu diſputées décident du tout : au lieu que l'autre en gagne un grand nombre qui ne décident de rien, quoique complette, ſans que cela m'empéche de décider en faveur du Carthaginois contre le Macédonien. Tous les deux ouvrirent heureuſement la ſcéne, & firent voir la vérité de la maxime, que tout dépend des commencemens à la guerre.

Annibal comptoit beaucoup ſur la valeur de ſa cavalerie, & ſur la vigueur de ſes chevaux, qui étoient tous Eſpagnols : ce qui n'eſt pas de petite conſidération, comme nous le dirons en ſon lieu. Outre cet avantage il en avoit un autre, c'eſt que le nombre en matiére de cavalerie fait beaucoup dans les plaines, parce que cette ſorte d'arme fournit beaucoup moins de ruſes dans l'art de ſe ranger que l'infanterie. Il avoit donc par deſſus celle des Romains le nombre & l'adreſſe, & par deſſus cela ſon habileté, qui le conduit & qui le méne contre un autre Général fort au-deſſous de lui, & d'une expérience fort médiocre. Voilà bien des avantages. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les deux Généraux partirent dans le méme deſſein de ſe reconnoître, ſans s'être donnez le mot, & tous les deux firent un coup fourré & ſe rencontrérent. Annibal ſongea à la maxime des prévoians, il choiſit ce qu'il avoit de plus fort au cas de rencontre : Scipion ne prit pas moins toute ſa

cavalerie, mais il ne marcha pas en homme qui dût s'attendre à un combat. Il prit ſon infanterie légére, cela étoit fort prudent; mais s'il eût marché avec un détachement de ſes légions, il eût fait encore mieux. Ils ſe rencontrérent en belle plaine en-deça du Téſin. Scipion fut ſurpris à la vûe de l'ennemi, & le Carthaginois ne le fut pas. Comme on voit de loin dans les plaines, chacun eut le tems de ſe ranger en bataille & de prendre ſes avantages.

Le Général Romain ſe forma ſur une ſeule ligne, ſelon la coutume de ce tems-là, que les Modernes ont conſervée un aſſez long tems; la cavalerie Romaine aux ailes (2), celle des Gaulois alliez (3) au centre. Ne ſeroient-ce point des Cénomans? J'ai du penchant à croire que ce furent des Inſubriens, dont on avoit lieu de ſe défier. Ce centre étoit fortifié des armez à la légére (4).

Annibal ſe regla ſur cette diſpoſition: tout ce qu'il avoit de cavalerie d'élite (5) égaloit tout ce front de celle des Romains. Le narré de Polybe le prouve manifeſtement. Il jetta ſa cavalerie Numide (6) ſur les aîles, & marcha dans cet ordre contre l'ennemi.

Le combat commença par les armez à la légére des Romains, je dis des Romains, car il ne paroît pas qu'Annibal en eût aucun dans ce combat-là. Scipion les détacha, & les fit avancer hors de la ligne aſſez imprudemment contre la cavalerie Carthaginoiſe; mais c'étoit alors la coutume des Romains, qui reconnurent par leurs défaites continuelles que cette ſorte d'arme n'eſt propre que pour combattre entre les diſtances des eſcadrons, pour ſe jetter dès le moment du choc entre celles des ennemis, & les prendre en flanc. Encore ne s'en aviſérent-ils que fort tard, tant la coutume eſt reſpectée lorſqu'une Puiſſance eſt dénuée d'habiles Généraux. Annibal ne tint aucun compte de ces gens là, dont les Romains ignoroient l'uſage véritable; il leur paſſe ſur le ventre, & fond bruſquement ſur Scipion avec tant d'ordre, de violence & de furie, que la cavalerie Romaine en fut ébranlée. Le combat fut grand & également ſoutenu; mais comme la cavalerie ſe trouvoit débordée par les Numides, ceux-ci tournérent & ſe repliérent court ſur les aîles; & pendant que ſes uns gagnent & preſſent les flancs, les autres taillent en piéces ce qui reſtoit des armez à la légére, qui s'étoient retirez derriére la ligne, & les prennent enſuite à dos. Les Romains environnez de toutes parts, la déroute devient générale: Scipion eſt bleſſé dans cette action, & ſe ſauve avec tout ce qu'il peut rallier de troupes. Tite-Live qualifie de retraite honorable la fuite du Général Romain, c'eſt ce que l'Auteur Grec ne dit pas: car on ne ſçauroit appeller retraite honorable l'action de celui qui ſe retire ſans être ſuivi. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Scipion perdit peu de monde.

On va un peu bride en main dans un commencement de guerre, après une action qui nous a réuſſi & qui ne ſçauroit décider, quelque complette qu'elle puiſſe être. De quoi s'agiſſoit-il après tout? De la déroute d'un corps de cavalerie. Annibal, qui ſe trouvoit dans un païs qui lui étoit encore inconnu, n'eut garde de pouſſer trop loin l'ennemi, de peur de trouver quelque piége en ſon chemin: car les plaines n'en ſont pas moins ſuſceptibles que les lieux couverts. D'ailleurs il craignit qu'en pouſſant trop loin ſon avantage, ſes troupes ani-

COMBAT DE CAVALER

Digitized by Google

mées par l'ardeur de la victoire, n'allaſſent imprudemment donner dans l'infanterie Romaine, qui n'étoit pas loin. Ce fut un trait de prudence à Annibal. S'il eût penſé un peu moins avantageuſement de Scipion, & qu'il n'eût pas ignoré ſa bleſſure, qui le mettoit hors d'état d'agir, je ne ſçai ſi l'étonnement, où ſe trouvoit alors l'armée Romaine, n'eût pas produit une ſeconde action beaucoup plus fâcheuſe que la premiére. On en peut juger par les ſuites. Revenons encore à la maxime qui fait le texte de ce Paragrafe, tout dépend de bien commencer à l'ouverture d'une guerre : les moindres avantages dans ces cas, quand il ne s'agiroit que de la défaite de cinquante hommes, ſont ſouvent cauſe de grands évènemens.

§. III.

Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualitez dans Scipion. Ses fautes ſont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de ſon ennemi, & ſa hardieſſe à tout entreprendre, euſſent dû le tenir dans une perpétuelle défiance.

LA diſcipline militaire des Romains, qui fait aujourd'hui notre admiration, ſans qu'aucun Prince de l'Europe ſe ſoit encore aviſé de l'introduire dans ſes troupes, hors le Prince Maurice, qui s'étoit appliqué à la recherche de ſes principes autant qu'il dépendoit de lui; cette diſcipline inſpirée, dis-je, étoit tout ce que le Général Carthaginois avoit de plus à craindre. La victoire marche rarement ſans elle, & la valeur en eſt toujours inſéparable. Cette victoire, dit un de nos Maîtres, n'eſt pas tant le fruit d'une bravoure aveugle & du nombre que de l'art & de l'exercice : *Non tam multitudo, & virtus indocta, quam ars & exercitium ſolent præſtare victoriam.*

Annibal habile dans cet art, attentif à tout ce qui peut rendre ſes troupes plus obéiſſantes & plus exercées, tâche d'imiter ce qu'il voit de parfait dans ſes ennemis, & retient ce qui lui paroît de plus avantageux dans ſa maniére de combattre & dans la tactique Carthaginoiſe, plus ſimple, moins compoſée & plus difficile à rompre. Le ſuccès de cette guerre dépendoit abſolument d'une diſcipline exacte, il la fit obſerver avec toute la ſévérité & la rigueur poſſible. Cette ſévérité eſt révérée lorſqu'elle eſt juſte, & que le Capitaine a ſçû gagner l'eſtime & la confiance de ſes ſoldats. Annibal alla plus loin : car s'étant apperçû que les armes de l'infanterie Romaine étoient plus avantageuſes pour joindre & aborder l'ennemi, il en arma la ſienne. Toutes choſes étant égales à cet égard-là, les Carthaginois eurent encore cet avantage d'oppoſer à leurs ennemis l'intelligence & le mérite du Général qui manquoit à ceux-ci, & la néceſſité de vaincre.

Scipion fournit l'occaſion à Annibal d'ouvrir ſa campagne par ce qu'il avoit de plus fort, de plus brave & de plus expérimenté. On ſent bien que je veux parler de ſa cavalerie. Ce grand homme eût dû eſpérer de vaincre ſon ennemi au combat du Téſin, quand même il eût combattu à forces égales, car la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable. A plus forte raiſon dût-il compter ſur la victoire lorſqu'il ſe vit ſupérieur à ſon ennemi.

Car comme le nombre fait beaucoup en raſe campagne, & ſur tout dans une action de cavalerie, dont les flancs & la croupe ſont d'une foibleſſe extrême, il faut néceſſairement que le plus fort ſurmonte le foible qui en eſt débordé. Tout autrement de l'infanterie, qui peut dans ces cas-là faire face de tous côtez.

Annibal, toujours ſupérieur en cavalerie, autant par le nombre que par la valeur, toujours foible en infanterie, ne quitta preſque jamais les plaines, aſſûré qu'il vaincroit à ſon infanterie par ſa cavalerie, & à celle-ci par l'autre; ce que les Romains ne comprirent & n'imitérent jamais qu'après la bataille de Cannes. Ils oppoſérent toujours de mauvais cavaliers à de bons, qui les mépriſoient, pendant qu'Annibal ſe jouoit de leurs Généraux viſiblement étourdis, & plus viſiblement mauvais.

Les grands Généraux ne ſont pas exemts de fautes, ils ne ſont pas infaillibles & ne le prétendent pas auſſi. Rarement ſont-ils fâchez qu'on les leur faſſe remarquer. Ils ſont hommes comme nous, ils le ſçavent bien. Annibal en a fait pluſieurs épreuves. Celle où il tomba après la bataille de Cannes lui fut très-bien reprochée pour n'avoir ſçû profiter de ſa victoire, ſans qu'il s'en fâchât. Elle eut des ſuites très-triſtes, & très-fâcheuſes. C'étoit un furieux rabat-joie pour lui, & un très-grand aux Romains, qui la perdirent ſi honteuſement. Les Capitaines médiocres, plus ou moins vains & préſomptueux, ſelon le dégré d'ignorance où ils ſe trouvent, ne peuvent ſouffrir qu'on leur faſſe voir qu'ils ne ſont pas exemts des infirmitez humaines; c'eſt l'ordinaire de ceux-ci de s'en fâcher, & bien fort, lorſque les autres plus parfaits ne s'en plaignent point. Je ne ſçai ſi Scipion, à qui ſes fautes ſervirent depuis d'excellentes leçons pour s'empêcher d'y tomber à l'avenir, ne fut pas blâmé & chanté à Rome d'un ſi mauvais commencement de campagne. Il faut l'avouer, il débuta mal, & ceux qui le relevérent encore pis, pour être plus malhabiles.

Etoit-il fort néceſſaire à Scipion d'aller lui-même reconnoître le camp d'Annibal? Trente Maitres & un Officier entendu euſſent pû l'éclaircir & le tirer de peine. Ils euſſent reconnu que cette armée Carthaginoiſe, qui parut ſur le bord du Rhône ſi forte & ſi floriſſante, étoit réduite à rien. Parlons ſincérement, je ne puis croire que le Général Romain pût ignorer la foibleſſe de ſon ennemi à l'égard de ſon infanterie, & la force de la cavalerie par rapport à la ſienne. Etant ſi fort ſupérieur à l'égard de la premiére, qu'étoit-il beſoin, encore une fois, qu'il ſe mît en campagne à la tête de ſa cavalerie & de quelques méchans armez à la légére, qui euſſent pû lui être d'un grand ſecours s'il en eût connu l'uſage? Dès qu'il ſçut Annibal campé dans les plaines, il n'avoit qu'à marcher à lui avec toutes ſes forces, & lui donner bataille. La ſupériorité de la cavalerie ennemie eût pû être de quelque conſidération, ſi les Romains n'euſſent pas été infiniment ſupérieurs en infanterie. Et quelle infanterie! la meilleure de la terre & la mieux diſciplinée, qui n'avoit encore éprouvé aucune diſgrace, & qui étoit toute pleine d'eſpérance, d'ardeur & de confiance: confiance qu'elle devoit tirer d'elle-même, ſi elle en manquoit pour ſon Général, ce que je ne ſçaurois croire.

Elle devoit au contraire en avoir beaucoup, & l'eſtimer infiniment par ſes actions de la guerre précédente contre les Gaulois Inſubriens, qu'il avoit conquis & ſoumis à la domination Romaine. Je ſuppoſe qu'Annibal eût ſurmonté la cavalerie Romaine par la ſienne beaucoup meilleure, elle n'eût pas ſûrement décidé : l'infanterie Romaine eût infailliblement battu la Carthaginoiſe, & l'eût ruiné de fond en comble, ſans pouvoir jamais s'en relever. Suppoſé que ce Romain eût été battu, il ne pouvoit lui arriver pis que ce qui arriva enſuite de la défaite de ſa cavalerie, comme nous le dirons en ſon lieu. Si les Généraux Romains n'euſſent fait voir par leur miſérable conduite dans preſque tout le cours de cette guerre, qu'ils étoient très-malhabiles & très-ignorans, la ſupériorité de la cavalerie Carthaginoiſe eût été comptée pour peu de choſe, puiſqu'il leur étoit aiſé de ſuppléer à la foibleſſe de la cavalerie par leur infanterie, en faiſant ſoutenir l'une par l'autre, en inſerant leurs triaires, ou du moins leurs armez à la légére, entre les diſtances des eſcadrons; ce qu'ils ne firent jamais, bien qu'Annibal ſe ſervît de cette méthode à l'égard de la ſienne, qui n'en avoit guéres beſoin : tant il ſçavoit ſe précautionner pour la victoire, & tant les Romains étoient malhabiles en tout. Car leur infanterie étoit capable de vaincre par elle-même; mais ils ne ſçûrent jamais s'en ſervir. Elle fut éternellement trompée plutôt que vaincue. Telle étoit la capacité de leurs Généraux, braves à la vérité; mais à quoi ſert cette valeur ſans expérience & ſans art contre un ennemi, qui ne leur cédant en rien de ce côté-là, poſſédoit au ſouverain dégré ce qui leur manquoit de l'autre, & cela ſeul prévalut ſur ce que les Romains pouvoient avoir de plus fort. Pour y revenir encore, la cavalerie ne devoit être d'aucune conſéquence pour la victoire avec une intelligence médiocre & un peu d'eſprit ruſé, ſi néceſſaire dans la tactique, qui conſiſte toute dans la ruſe & dans l'artifice.

Un habile Général s'embaraſſe fort peu de la ſupériorité d'une arme propre dans un combat de raſe campagne ſur l'autre qui ne ſe trouve pas dans un tel avantage. M. le Prince Eugéne nous l'a fait voir mille fois contre les Turcs, qui ſont toujours ſuivis d'une innombrable cavalerie, dont ils ignorent encore la force, & ſelon toutes les apparences ils ne la connoîtront de longtems, tant leur religion eſt propre à les rendre éternellement bêtes.

Eſt-ce un défaut de prévoiance; imprudence, ou quelque choſe de pis, à un Général d'armée de s'engager dans une plaine raſe & découverte à la tête d'un grand corps de cavalerie, lorſqu'on eſt aſſûré de la valeur & de la ſupériorité de celle de l'ennemi que l'on va reconnoître, & qui peut s'être mis en campagne avec toute la ſienne pour nous venir au-devant ? Ne doit-on pas ſe précautioner ? Vous êtes plus foible en cavalerie, je le veux; mais vous avez une excellente infanterie : pourquoi ne pas fortifier ce que vous avez de foible par ce que vous avez de fort & de redoutable ? Faute impardonnable à Scipion, d'avoir négligé de ſe faire ſuivre par un corps détaché de ſes légions. S'il l'eût fait, la défaite d'Annibal étoit aſſûrée. Peu pratiquent aujourd'hui cette méthode, dira-t-on. Je le ſçai bien : l'on fait

pis ; car s'il marche des dragons dans un gros détachement de cavalerie, on en connoît ſi peu l'uſage, que je n'ai jamais vû ni ouï dire qu'on leur ait fait mettre pied à terre ; ils combattent en qualité de cavaliers : c'eſt ſçavoir bien peu profiter de cette arme. Auſſi voit-on bien peu de Généraux dans le monde qui en connoiſſent l'utilité.

On reconnoîtra aiſément par la ſottiſe es cavaliers Romains, combien c tte nation avoit l'eſprit & le génie fantaſſin, & propre à combattre à pied plutôt qu'à cheval. Cela parut à ce combat comme dans bien d'autres, & même à la bataille de Cannes. Souvent dans la chaleur d'un combat de cavalerie on voioit une partie des cavaliers par-ci par-là dans les eſcadrons ſauter à bas de leurs chevaux, faire l'office de fantaſſin, & combattre à pied bravement, mais ſottement, contre des eſcadrons bien ordonnez qui leur paſſoient bientôt ſur le corps. Annibal vit avec étonnement dans cette action une choſe ſi extraordinaire, où il ne voioit ni ſens ni raiſon. Cette maniére de combattre en cavaliers démontez, étoit ancienne parmi les Romains ; mais tous les cavaliers mettoient pied à terre au premier ordre pour combattre en corps, comme font nos dragons. Ici les uns combattent à pied, & les autres à cheval. N'étoit-ce pas ſe livrer pieds & poings liez à ſon ennemi, que de combattre de la ſorte ? Je penſe qu'oui : Annibal le ſçut bien dire & s'en moquer à la bataille de Cannes ; qui doute qu'il n'eût raiſon ?

Scipion fit fort prudemment de former ſes aîles de ce qu'il avoit de meilleure cavalerie, & de fortifier ſon centre de ſes armez à la légére, s'il n'en eût pas malheureuſement ignoré l'uſage, que ſon ennemi connoiſſoit ſi bien. Il eût dû les entrelaſſer entre ſes eſcadrons, avec ordre de ſe jetter ſur les flancs & à dos de ceux de l'ennemi à l'inſtant que l'on en viendroit aux mains ; mais les Romains ne connoiſſoient pas cette façon de combattre. Scipion les fait avancer bien au-delà de la ligne pour eſcarmoucher. Annibal s'en moqua, en mit une partie en fuite, & paſſa ſur le corps de l'autre. Ce premier avantage, qui n'étoit guéres digne de conſidération, étonna extrémement les Romains, & paſſa pour fort ſolide dans leur imagination : ce qui n'aida pas peu à leur déroute. Mais ce qui l'acheva fut la ſupériorité du nombre des eſcadrons contre le petit. Scipion ſe vit tout d'un coup débordé à ſes aîles par les Numides qui l'envelopérent & le preſſérent de telle ſorte, qu'il fut battu, mis en fuite & bleſſé dangereuſement. Il méritoit tout cela : car Dieu ne ſe déclare pas toujours en faveur des gros eſcadrons, mais toujours à l'avantage de ceux qui ſont braves, bien rangez & bien menez.

Qu'un Chef d'armée tel que Scipion & tant d'autres s'expoſent aux plus grands périls, qu'ils s'y faſſent bleſſer comme il fit, c'eſt l'éloge d'un avanturier qui cherche à ſe faire connoître : s'il ſe fait eſtropier ou tuer, ſa perte ne tire à aucune conſéquence, s'il finit là ſa gloire & ſes eſpérances, mais que le Général ne ſe laiſſe point abattre, que la tête ne lui tourne point dans les plus grands revers de fortune, qu'il ſçache connoître & profiter des avantages qu'il ſent derriére lui, & que le victorieux par l'habileté & la fermeté du vaincu ne voie rien au-delà du ſuccès qu'il vient

de

de remporter qu'une foule d'obſtacles & de chicanes qu'on lui fait trouver en ſon chemin : c'eſt dans ces occaſions qu'éclate principalement la vertu d'un grand Capitaine, c'eſt là le vrai héroïſme, & c'eſt ce qu'on ne remarque pas dans Scipion : car après un combat où il ne hazarde que la moindre partie de ſes forces, & où il ne perd que fort peu de monde, ce qu'il a de plus redoutable & de plus capable de réparer un petit mal demeure inutile. Il rend grand ce petit mal, & l'augmente par ſa mauvaiſe conduite & par ſon incapacité, il ne profite point des avantages que le païs lui offre enſuite de ce combat qui ne décidoit rien : cela n'eſt pas concevable.

Les fautes de Scipion ſont en ſi grand nombre & ſi groſſiéres enſuite de ce combat, qu'on oſe avancer ſans crainte qu'elles ſont la ſource de toutes les diſgraces des Romains dans une guerre ſi malheureuſe. Je veux croire que ſon abandon du Téſin, qui étoit une aſſez forte barriére, pourroit être attribué à la crainte & au ſoupçon contre les Inſubriens, qui ſembloient aſſez diſpoſez à ſecouer le joug de Rome, & à ſe ranger du parti des Carthaginois, avec leſquels ils avoient déja traité. Si ce ſoupçon, qui n'étoit déja que trop fondé par ce qui arriva peu de tems après, obligea Scipion de prendre un parti peu digne d'un Romain, c'eſt ce qu'aucun Hiſtorien ne nous explique. Mais je crois que ce ne fut pas là le véritable ſujet d'une réſolution ſi honteuſe. Car enfin les Inſubriens ne s'étoient pas encore déclarez, ni leurs troupes, qui ſervoient dans l'armée Romaine. Cependant il ſe déconcerte mal à propos, il perd ſa réputation par ſon peu de fermeté. Sa peur redouble, lorſqu'il apprend qu'Annibal le ſuit en diligence, & qu'il tire droit à lui. Il oublie qu'il eſt à ſa tête d'une armée ſupérieure à ſon ennemi, qu'elle n'a pas même vû, qu'il eſt campé même dans un païs très-favorable à ſa nombreuſe infanterie, dont la réputation eſt encore entiére & ſans tache, & où ſa cavalerie conſternée du déſavantage précédent n'eût été, comme celle de ſon ennemi, d'aucun uſage dans un païs couvert tel que celui où il ſe trouvoit, & dont il connoiſſoit tous les avantages. Que ne devoit-il pas eſpérer d'une infanterie ſupérieure en tout à celle des Carthaginois ? Ce que tout autre moins abattu & moins timide eût dû raiſonnablement en attendre. Cependant ce Général ne penſe qu'à la retraite, & à l'aſſûrer par le paſſage d'un grand fleuve qu'il traverſe en hâte ſur ſon pont, & qui n'eſt pas encore capable de borner ſa courſe & de le guérir de ſon épouvante. Enfin Publius paſſe ce fleuve au plus vîte, plie ſon pont, & ne penſe pas qu'il laiſſe ſix cens hommes en-delà. Le Carthaginois arrive ſur ces entrefaites, & les fait priſonniers, entre dans le païs des Inſubriens, qui ſe déclarent ouvertement contre les Romains, & joignent leurs forces à celles d'Annibal : de ſorte que cette jonction le mit en état de tout oſer & de tout entreprendre.

Après cette retraite, qui a tout l'air d'une fuite précipitée, Scipion non content d'avoir abandonné le Téſin, repaſſe encore le Pô pour l'abandonner comme le Téſin, lorſqu'il étoit en pouvoir de le défendre. Cette faute de Scipion fut tiſſuë d'un tel enchaînement de malheurs, elle encouragea tellement l'armée d'Annibal, & releva ſi fort les

eſpérances des Inſubriens, incertains du parti qu'ils prendroient, qu'elle détermina ce peuple à ſe déclarer contre les Romains, comme je l'ai dit, & cet abandon en fut le prétexte.

Je le répéte encore, ſi les Romains ſe fuſſent du moins campez ſur le bord & en-delà des rives du Pô pour en défendre le paſſage, le Général Carthaginois perdoit ſon eſcrime. Il ne pouvoit le traverſer qu'au-deſſus de Claſtidium, où le fleuve eſt beaucoup moins large qu'ailleurs; il y a toute ſorte d'apparence qu'il le paſſa en cet endroit-là, pour marcher vers cette ville, qu'il prit auſſi facilement, qu'il étoit aiſé au Général Romain de faire échouer une telle entrepriſe. Il n'avoit qu'à ſe poſter au paſſage qu'on appelle aujourd'hui l'Eſtradelle. S'il eût pris ce parti, Annibal n'eût ſçû jamais par où s'y prendre pour le forcer dans un païs ingrat, où ſa cavalerie lui devenoit inutile. S'il eût échoué dans cette entrepriſe, les Gaulois lui euſſent bientôt tourné le dos? il ſe fût vû privé de toutes ſortes de vivres, & réduit dans la néceſſité de périr miſérablement environné d'une infinité de peuples tout ennemis.

A quoi penſoit Publius de ne point profiter d'une ſi belle occaſion de ruiner entiérement Annibal, lors même qu'il eût paſſé au-delà du Pô? Pouvoit-il ignorer que ce paſſage entre les Alpes maritimes & le fleuve étoit très-difficile, & très-aiſé à défendre? Je ne ſçaurois en deviner la raiſon. Voilà la ſeconde bévûe qui releva encore davantage le courage & les eſpérances d'une armée, qui ne voioit auparavant que des épines & des difficultez inſurmontables, & le Général Romain les léve & les applanit lui-même, & abat par-là le courage de ſes troupes en craignant de trop engager.

Dans les affaires importantes, & dont le ſalut de tout un païs dépend abſolument, les conſeils, accompagnez de trop de circonſpection, par le ſouvenir des diſgraces précédentes, ſont dangereux, la moindre apparence de crainte encourage les ennemis & retient les amis. Scipion alla au delà, il abandonna les avantages les plus viſibles & les plus propres pour ruiner ſes ennemis en peu de tems & ſans combattre, & ſe retire derriére un petit méchant ruiſſeau, pouvant ſe couvrir d'un grand fleuve, ou attendre Annibal au paſſage de l'Eſtradelle: franchement la tête lui avoit tourné. Quel bonheur à Annibal d'avoir rencontré un tel Antagoniſte en ſon chemin! Diſons vrai, il n'en trouva guéres de plus habiles après celui-ci.

La conduite timide de Publius après la défaite de ſa cavalerie, approche fort de celle de Vercingentorix, ſi célébre dans les Commentaires de Céſar. Un combat de cavalerie qu'il perdit, & qu'il eût dû regarder comme une diſgrace d'une fort petite conſéquence, produiſit le méme effet dans ſon imagination que l'échec du Téſin dans celle du Général Romain. Il crut tout perdu, lorſqu'il pouvoit réparer cette diſgrace & la changer en bien par ſon infanterie, qui n'avoit pas combattu, ou ne point quitter ſon poſte comme il fit. Ce Général avoit formé le deſſein de chaſſer les Romains de toutes les Gaules, & de ſecouer le joug de leur domination tyrannique: peu s'en fallut qu'il ne réuſſît, & Céſar vit le moment de ſon expulſion, car il ne lui reſtoit plus que deux jours de marche pour s'en

voir dehors. La perte d'un combat de cavalerie qui ne décidoit rien, parut ſi ſolide au Général Gaulois, que ſa tête fit calotte. On ne peut nier qu'il ne fût un grand Capitaine. L'on ne niera pas non plus que les hommes les plus extraordinaires ſont quelquefois ſujets à des renverſemens de cervelle, qu'à peine pardonneroit-on aux plus ſots & aux plus ſtupides. Nous l'allons voir dans cet exemple, que nous tirerons de Céſar lui-même. Nous prendrons les choſes d'un peu plus haut, cela ne nous écartera pas de notre ſujet.

Les Gaulois s'étant généralement ſoulevez contre les Romains par les intrigues & les menées de Vercingentorix, auſſi adroit pour ces ſortes de défections, que redoutable par ſon courage & par ſa conduite; Céſar qui le vit à la tête d'une armée extraordinairement ſupérieure à la ſienne, & apprenant d'ailleurs que les paſſages du côté du Vivarais & de l'Italie lui étoient fermez, & que les rebelles étoient entrez dans la province Romaine; dans la crainte qu'il eut que ceux du Dauphiné ne ſuiviſſent l'exemple des autres, & qu'il ne trouvât tous les chemins fermez pour la retraite, ſe réſolut d'abandonner les Gaules, bien moins dans le deſſein de ſecourir le Languedoc, que pour ſe tirer promtement d'un pas ſi dangereux & gagner le Dauphiné, il tire de ce côté-là.

Vercingentorix, qui le ſuivoit en queue avec toutes ſes forces, ravi d'avoir réduit les Romains à cette extrémité, aſſemble les Colonels de ſa cavalerie; leur dit, » que le tems de la victoire étoit » arrivé; que les Romains aban» donnoient les Gaules pour ſe re» tirer dans leur province, ce qui » ſuffiſoit préſentement pour leur » liberté; mais qu'il falloit les dé» faire pour leur ôter à jamais l'eſ» pérance du retour, parce qu'au» trement ils reviendroient avec de » plus grandes forces, & ne ceſſe» roient jamais de les harceller. » Qu'il étoit donc d'avis de les at» taquer dans la marche; parce » que s'ils abandonnoient leur ba» gage, ils perdroient l'honneur » & le moien de ſubſiſter; & s'ils » ſe vouloient défendre, ils ne » pourroient ni avancer ni recu» ler, & ſeroient contraints de » demeurer en même lieu. Pour » leur cavalerie, il dit qu'il ne fal» loit pas croire qu'elle eût la har» dieſſe ſeulement de ſe détacher » du gros de l'armée; & que pour » donner plus de courage aux ſiens, » & plus de terreur aux ennemis, » il rangeroit ſon infanterie en ba» taille.... Le lendemain Vercin» gentorix fait trois gros de ſa ca» valerie, dont les deux viennent » fondre ſur les aîles, & l'autre » attaquer l'armée de front dans » ſa marche. Céſar partage ſa ca» valerie en trois à ſon exemple, » & l'envoie contre l'ennemi. On » ſe bat en même tems de tous cô» tez, l'infanterie fait halte, & » range en dedans tout le bagage; » lorſque la cavalerie de Céſar a du » pire, elle tourne tête de ce côté» là: ce qui rend le courage aux » ſiens, & arrête la pourſuite des » Barbares. A la fin les Allemans » gagnent le haut d'une colline, » qui étoit ſur la droite, & après » avoir chaſſé les Gaulois, les pour» ſuivent juſqu'à la riviére, où Ver» cingentorix étoit en bataille avec » ſon infanterie. Le reſte de la ca» valerie voiant la fuite des ſiens, » ſe retire de peur d'être envelopé. » On remporte la victoire par tout.

» Vercingentorix, voiant toute ſa » cavalerie rompue, fait rentrer ſon » infanterie dans ſon camp, au mê- » me ordre qu'elle étoit, & ſe re- » tire vers Alexia, que Céſar aſ- » ſiége.

La faute du Général des rebelles eſt infiniment plus groſſiére que celle de Scipion. Celui-ci ſe trouvoit dénué & éloigné d'une marche de ſon infanterie, qui n'étoit pas à portée de le ſecourir à tems; au lieu que Vercingentorix eût pû faire avancer la ſienne, à l'exemple de ſon ennemi, qui la fait avancer, & ſoutient ainſi une arme par l'autre. C'eſt à quoi le Gaulois ne penſa jamais, quoique ſon infanterie fût à portée, & ſe fait battre lorſqu'il eſt en état d'entrer dans un engagement général, ou de rentrer dans ſon camp, ſans que cette diſgrace pût tirer à conſéquence. Elle fut pourtant la cauſe de ſon malheur & de ſa retraite inſenſée. Il dépendoit abſolument de lui, comme je l'ai dit; de tenter une action générale, ou de reſter dans ſon poſte; & ce parti, qui étoit celui qu'il s'étoit propoſé, étoit le meilleur pour ruiner l'armée de Céſar, qui ſe retiroit en hâte hors des Gaules, faute de ſubſiſtance & de places, qui s'étoient declarées contre lui, & où il avoit établi ſes magaſins & le ſiége de la guerre. Epouvanté d'une diſgrace qui ne pouvoit avoir aucune mauvaiſe ſuite, il ſe retire à la tête d'une armée innombrable, qui n'a point combattu, pour aller s'enfermer dans une place & s'y faire aſſiéger, lorſqu'il pouvoit tenir la campagne. Scipion ne ſe trouve pas aſſuré derriére un grand fleuve comme le Pô. Que fait-il? J'y reviens encore pour faire voir l'énorme ſottiſe de ce Général, il va ſe couvrir d'un méchant ruiſſeau guéable par tout, lorſqu'il a mille moiens de réduire ſon ennemi à l'abſurde.

OBSERVATIONS

Sur la Cavalerie, & ſur les combats de cette ſorte d'arme.

§. I.

Sentimens ſur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuſe. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, eſt inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur ſur cette arme. Qu'elle n'eſt forte & redoutable que lorſqu'elle eſt ſoutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâſſez entre les eſcadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie.

LA Noue, qu'on peut mettre au nombre des Capitaines les plus renommez de ſon tems, célébre par ſon profond ſçavoir dans l'infanterie, & par ſes Ouvrages ſur la ſcience des armes, qui ſont fort eſtimez des Connoiſſeurs, ſe récrie fort contre la maniére de combattre de la cavalerie de ſon tems, qui ſe rangeoit en haie & ſur un ſeul rang. *Elle ne ſe battoit pas par eſcadron*, dit un Hiſtorien éclairé (a), *je veux dire que quand une troupe de gendarmerie alloit à la charge avec la lance, elle étoit d'un ſeul rang. Ce que j'ai dit de la gendarmerie*, pourſuit-il quelques lignes après, *qu'elle ne ſe battoit point par eſcadron, ſe pratiquoit auſſi par la cavalerie légére, & cela ſe faiſoit de la ſorte juſqu'au régne de Henri II, où l'on commença à eſcadronner.* Encore eut-on bien de la peine à ſe défaire d'une ſi méchante coutume: on y revenoit ſouvent. L'Auteur cité plus haut, a fort bien remarqué que le Prince de Condé rangea ſa cavalerie en haie à la bataille de Saint Denis ſous Charles IX. Il eſt certain qu'on eut bien de la peine à s'en retirer Cependant quelque folle & peu ſenſée que fût cette méthode, elle trouva des défenſeurs paſſionnez, lors même qu'elle fut abandonnée: à la vérité c'étoient de pitoiables défenſeurs. Nous en trouvons encore aujourd'hui qui diſputent ſur des uſages qui ne ſont guéres moins abſurdes & moins inſenſez, & qui rendent ridicules ceux qui les ſoutiennent.

Il y avoit de quatre ſortes de cavalerie, les Lanciers, les Coraſſes ou Cuiraſſiers, pour parler le langage d'aujourd'hui, l'Arquebuſier à cheval, & les Dragons. Ceux-ci étoient des ſoldats à cheval pour les entrepriſes de promte exécution, & ne combattoient qu'à pied. Les trois autres étoient armez de toutes piéces. Les premiers (a) avoient, outre la lance, l'épée & les piſtolets; & comme cette cavalerie étoit preſque toute compoſée de Nobleſſe, on lui faiſoit ſouvent mettre pied à terre, & elle combattoit avec la même valeur. Les cuiraſſiers ne chargeoient qu'avec l'épée & le piſtolet. A l'égard de l'arquebuſier à cheval, il n'avoit de plus que le mouſqueton. Ces

(a) *Daniel, Hiſt. de la Milice Franç. tom. 1. liv. 5. p. 314.*

(a) *Walhauſen, Art. milit. à cheval.*

trois derniéres eſpéces de cavalerie paſſoient ſous le titre de cavalerie légére.

George Baſta, qui a été un des plus grands Capitaines & un des plus grands hommes de cavalerie de ſon ſiécle, & avec cela Auteur, & Auteur dogmatique fort eſtimé, rejette abſolument la lance dans ſon Traité de la Cavalerie. Il eſt aſſez grave pour être cru. Walhauſen, autre Ecrivain dogmatique, très-profond & très-ſçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, car il a très-bien traité de l'une & de l'autre, attaque le ſentiment de Baſta, & ſe ſert de ſes propres armes pour le combattre, & le bat en ruine. Je panche fort du côté de Walhauſen à l'égard du ſçavoir, bien que celui-ci n'ait pas gagné de batailles comme l'autre, qu'il n'eût pas moins gagnées s'il eût été emploié. C'eſt le ſort des grands génies pour la guerre de demeurer en chemin, ſi l'on ne joint les qualitez de bon Courtiſan à celles d'habile Guerrier. Il faut enſuite conſidérer les Puiſſances que l'on ſert, & le tems auquel l'on vit, qui n'eſt pas une choſe indifférente à la vertu. Walhauſen a manqué dans tous ces avantages. Ni celui-ci ni l'autre n'ont aſſez bien connu le deſavantage de la lance, telle que celle dont on ſe ſervoit en ce tems-là. Les Maures en connoiſſent mieux l'avantage, comme je le dirai en ſon lieu; mais la leur eſt bien différente de l'ancienne, & l'art de s'en ſervir eſt encore plus différent. Montécuculi (a), autre grand Maître dans la ſcience des armes, & Auteur profond, me paroît pancher du côté de la lance, ſans négliger de nous en apprendre les défauts comme Baſta, & les obſervations qu'il fait ſur cette arme ſont importantes.

» De toutes les armes dont on ſe » ſert à cheval, dit-il, la lance eſt » la meilleure (a); mais il faut » qu'elle ſoit bien garnie, & que » les lanciers ſoient vigoureux, ar- » mez de pied en cap, qu'ils aient » de bons chevaux, un terrain uni, » ferme, point embaraſſé: les choſes » étant ainſi, ils ſe partagent en pe- » tits eſcadrons, vont à la charge » & ouvrent un chemin, où les cui- » raſſiers qui ſuivent au trot, en- » trant après eux, ſont un grand » carnage. Les lances ne prenoient carriére qu'à ſoixante pas, comme toute cavalerie doit faire.

» Si la lance n'a pas ces qualitez, » ou que l'homme, le cheval, le » terrain ne ſoient pas tels qu'il » faut, & ne concourent pas à » l'impétuoſité de la courſe & du » choc, ou qu'elle ne ſoit pas ſou- » tenue de près par les cuiraſſiers, » elle eſt inutile: car l'ennemi s'ou- » vre lorſqu'il le voit venir, & céde » à ſon ardeur, puis envelope les » lanciers & les taille en piéces, » comme fit Charles-Guſtave Roi de » Suéde dans les derniéres guerres » contre les Polonois. La grande » dépenſe & le peu d'uſage de la » lance, qui ne ſert qu'à un jour de » bataille, l'ont fait abandonner » dans nos armées. Les Polonois » s'en ſervent encore: mais ils les » diſtribuent pour le combat par » petites troupes de vingt-cinq à » trente chevaux chacune: qui en » auroit environ mille, en forme- » roit trente ou quarante petits eſ- » cadrons, leſquels étant menez

(a) *Mémoires de Montéc. l. 2. ch. 2.*

(a) *Il dit dans ſon premier Livre ch. 2. que la lance eſt la reine des armes pour la cavalerie, comme la pique pour l'infanterie.*

» vivement & ſecondez par les » cuiraſſiers, pourroient faire un » grand effet.

Je ſerois aſſez de l'avis de ce grand Capitaine, ſi cette ſorte d'arme pouvoit être miſe à tout comme les cuiraſſiers. Tout ce qu'il dit de la lance, & de la méthode de la faire combattre, ne ſe trouve pas dans les Auteurs qui en ont écrit. Le Pére Daniel ſe trompe, lorſqu'il aſſure que les lances combattoient ſur un ſeul rang. Elles combattoient quelquefois ſur deux ou ſur trois. Cela ſe voit dans les Auteurs, qu'il n'a pas conſultez: ce qu'il auroit dû faire. Je m'étonne qu'il n'ait pas lû le Traité de *Militia equeſtri* de Hermannus Hugo, qui eſt un Religieux de ſa Compagnie, lequel cite tous ces Auteurs, entr'autres Baſta, Walhauſen, & Louis Melzo. Les lances combattoient quelquefois en eſcadron de quarante ou de ſoixante lances, & ſur trois de file. Car dire, comme le Pére Daniel, qu'ils ne formoient des eſcadrons que dans la marche, ce n'eſt pas là raiſonner; eſt-ce qu'on peut marcher autrement que ſur pluſieurs rangs?

On ne s'apperçut du défaut des lances que lorſqu'on commença à reconnoître que l'infanterie étoit la baſe & le ſoutien des armées, & en ce tems d'ignorance on n'en avoit que fort peu, encore fort mal armée & ſans diſcipline; toute la force d'une armée étoit dans la cavalerie. On commença à ouvrir les yeux, & ce fut moins les grandes actions des Romains & des Grecs, que celles des Suiſſes, qui en eurent la gloire. Ceux-ci ne combattoient qu'avec leur infanterie, ſans ſe ſoucier beaucoup de la cavalerie, qu'ils attaquoient par tout où ils la rencontroient, ſans qu'il fût poſſible à celle-ci de la rompre & d'en avoir raiſon. On reconnut alors l'utilité & la néceſſité d'une bonne infanterie reglée, diſciplinée & entretenue en tems de paix comme en tems de guerre, c'eſt-à-dire, qu'on prit ce parti lorſqu'on commença à devenir plus habile, & à meſure qu'on augmenta en connoiſſances, on eut moins de cavalerie. Car la marque la plus évidente & la plus aſſûrée de la décadence des armes dans un Etat, & que la barbarie & l'ignorance s'y introduiſent, eſt le grand nombre de cavalerie qu'il met en campagne. L'on voit par l'Hiſtoire, combien les Romains avoient peu de cavalerie, lorſque leur diſcipline militaire étoit dans ſa plus grande vigueur. Cela ſe remarque encore chez les Grecs & chez les Perſes du tems de Cyrus, ſous l'Empire d'Alexandre le Grand, & un peu après. Cette diſcipline militaire tombée, on vit multiplier la cavalerie dans les armées Romaines, & l'infanterie tomber peu à peu dans le mépris faute de diſcipline. La cavalerie augmenta à meſure qu'on négligea l'infanterie, & que l'Empire approcha de ſa ruine & de ſa décadence.

Dès que les Moſcovites ſe ſont diſciplinez, eux, qui dans l'état de barbarie, faiſoient conſiſter leurs principales forces dans la cavalerie, on a vû moins de celle-ci, & leur infanterie a augmenté & s'eſt rendue très-redoutable. Les Polonois, qui les mépriſoient auparavant, n'ont plus oſé branler, eux qui ſemblables aux anciens Sarmates, n'ont d'autres forces à oppoſer à leurs ennemis que leur cavalerie: de ſorte qu'ils ſont aujourd'hui auſſi peu en état d'attaquer que de ſe défendre.

L'exemple des Moſcovites n'a pas diminué le nombre de la cavalerie des autres Princes de l'Europe dans

la guerre de 1701. qui n'a fait que trop connoître que la France & les autres Puiſſances liguées contre elle tomboient par défaut de diſcipline, ou par défaut de capacité dans les Généraux, ou pour n'avoir pas écouté les conſeils des gens éclairez. puiſqu'ils ont donné dans l'excès à l'égard de la cavalerie, auſſi ruineuſe à l'Etat que peu utile à la guerre : qu'a-t-elle fait ? Je le demanderois volontiers ; mais il faut finir cette digreſſion, que je n'ai pû éviter, tant elle m'a paru importante.

Dès qu'on eut formé des corps d'infanterie reglée, la cavalerie fut un peu moins conſidérée : on s'en moqua à la fin. Les cavaliers éprouvérent les premiers ce que c'eſt que d'avoir affaire à de bonne infanterie, & l'on peut dire que la bataille de Coutras fut la cauſe qu'ils furent beaucoup mépriſez ; ce qui fit qu'on les banit peu à peu des armées. Le Roi de Navarre, qui redoutoit ces Meſſieurs-là, ſe ſervit d'une pratique qu'il avoit appriſe de l'Amiral de Coligni, qui étoit d'inſérer des pelotons d'infanterie de vingt mouſquetaires chacun, ſur cinq de front & quatre de rang entre les eſpaces des eſcadrons de ſa cavalerie, pour paſſer au moment du choc entre ceux des ennemis, & les tirer en flanc. Ces braves fantaſſins firent merveille de tirer, & abattirent un grand nombre de gendarmes par terre.

C'eſt dans l'école de l'Amiral de Coligni qu'Henri IV. ſe forma pour la guerre. C'étoit un grand Maître que cet Amiral, & un des plus grands Capitaines & des plus honnêtes hommes de ſon ſiécle ; mais ce n'eſt pas lui qui fit revivre cette méthode admirable des pelotons inſerez dans la cavalerie. Ce phénoméne militaire, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, ſe fit voir à la bataille de Pavie en 1525. Quinze cens arquebuſiers des plus ingambes de l'infanterie Eſpagnole, la plûpart Baſques, dreſſez de longue main à combattre par pluſieurs pelotons ou petites pelotes entre les eſcadrons de la cavalerie Eſpagnole, furent eux ſeuls la cauſe de la défaite de la gendarmerie Françoiſe, toute compoſée de Nobleſſe, & la plus redoutable de l'Europe. Le Pére Daniel prétend qu'il y avoit trois mille arquebuſiers combattant de la ſorte, je ne m'y oppoſe pas ; mais s'il avoit conſulté Brantome, il fût entré dans un plus grand détail de l'action de ces arquebuſiers. On prétend qu'Antoine de Léve les avoit dreſſez de la ſorte. Voilà l'époque de ces pelotons, dont l'Amiral de Coligni ſe ſouvint, & qu'Henri IV. n'oublia pas en bien des occaſions, encore moins Guſtave-Adolphe, qui ne combattoit jamais à ſa cavalerie ſans de bons pelotons de mouſquetaires ou d'arquebuſiers, dont il fit toujours ſon grand principe, & dont il n'eut jamais lieu de ſe repentir.

L'Hiſtorien qui a écrit des événemens de l'Ecoſſe ſous le régne de Charles I. & ſous le gouvernement du Marquis de Montroſe, un des plus grands Capitaines qu'on ait vû depuis les Anciens, dit que l'entrelaſſement des pelotons parmi les eſcadrons de la cavalerie étoit ſi ordinaire à Montroſe, qu'il s'en étoit fait comme une coutume. Son Hiſtorien rapporte qu'il s'étoit rendu par-là ſi formidable à ſa cavalerie, toujours plus foible de deux tiers, que c'étoit aſſez de le voir ainſi rangé pour n'en oſer approcher, & ſes ennemis ſemblables aux Romains contre Annibal, ne l'imitérent jamais ;

jamais, ce qui eſt à peine concevable dans ceux-ci comme dans les autres.

M. de Turenne ſe ſervit auſſi de cette méthode au combat de Seinsheim, en 1674. Il en fit de même à la bataille d'Ensheim, qui ſe donna trois ou quatre mois après. C'étoit le grand principe de Guſtave-Adolphe, du Duc de Weimar, & de tous les éléves de ce fameux Capitaine, & tout cela eſt pris des Grecs, qui ſont les premiers qui ont emploié cette maniére de combattre. On trouve un peu étrange qu'il ſe ſoit rencontré des gens, d'ailleurs expérimentez, qui l'aient deſapprouvé. Je leur demanderois volontiers s'ils ont de bonnes objections à faire? Je penſe que non: diſpute-t-on ſur des faits, & ſur une méthode pratiquée non ſeulement par les Anciens, mais encore par les plus grands hommes d'entre les Modernes, ſans qu'ils ſe ſoient jamais trouvez en défaut? Que répondre à ces gens-là?

§. II.

Suite du Paragrafe précédent.

ON combattit par eſcadron avant même que les lances diſparuſſent dans les armées; mais ils étoient ſi gros, ſi peſans dans leurs manœuvres, ſi lourds & ſur une ſi grande profondeur, qu'ils égaloient ceux des Perſes, qui combattoient ſur douze files, & au-delà même, quoique Xénophon en [illegible] ne ſçavoit pas qu'il en [illegible] de même à l'égard des nôtres ſous le regne d'Henri IV. Cela ſe remarque dans Baſta, dans Ludovico Melzo, & ces gros eſcadrons étoient encore en uſage du tems de Walſtein & de Guſtave-Adolphe; mais celui-ci ne les faiſoit pas ſi gros, parce qu'il ſe trouvoit toujours plus foible tout au moins de la moitié, & trouvoit le ſecret de faire voir que Dieu n'eſt pas toujours pour les gros eſcadrons, en y inſerant des pelotons de cinquante mouſquetaires. Par cette méthode il en eut toujours raiſon. Comme les arts & les ſciences ne vont pas fort vîte à leur perfection, & particuliérement celle de la guerre, qui eſt immenſe, on les forma de deux cens maitres. L'expérience fit voir qu'ils étoient encore trop gros; on les réduiſit à cent cinquante ou à cent vingt maitres, ſur trois de file, & l'on en eſt demeuré à peu près à ce nombre, & je crois qu'on a bien fait.

S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe de cette pratique, je ne ſçai s'il ne ſeroit pas mieux de les former ſur quatre rangs. Rien ne me ſemble plus dangereux que le flottement dans la cavalerie comme dans l'infanterie: on me demandera peut-être ſi j'ai de bonnes lettres de créance, & de bonnes cautions qui puiſſent autoriſer mon ſentiment dans une choſe ſi grave; je répondrai qu'oui, & qu'outre ces cautions reſpectables, j'ai encore la raiſon, les regles de la guerre & des faits d'expérience ſur leſquels on ne diſpute point, s'ils ſont en grand nombre. Je crois que cela ſuffit pour réduire mes Critiques à l'argument de M. Loke, c'eſt-à-dire à ſe fâcher, ou à ne ſçavoir que répondre, & la plûpart en ſont logez là.

La preuve de la néceſſité de donner plus de profondeur à nos eſcadrons que nous n'en donnons aujourd'hui, ſe tire des Anciens, qui ſont nos Maîtres. Ils combattoient par eſcadron: les Grecs ſur huit de file, & les Romains ſur quatre. Les eſcadrons de ceux-ci n'étoient guéres

de plus que de quarante maitres. Ceux des Grecs étoient tout au plus de quatre-vingt cavaliers. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais changé dans cette méthode. Lorſque les Modernes ſont revenus dans leur bon ſens, ils ont commencé par former de gros eſcadrons de trois à quatre cens chevaux au moins ſur dix de profondeur, comme je l'ai dit plus haut. Peu à peu on diminua dans le nombre & dans la hauteur. Henri IV. le Prince Maurice, Alexandre Farnéſe, le Duc d'Albe, ſe fixérent à huit, & enſuite à ſix. Walſtein les fit trop gros & trop épais, & s'en trouva mal à Lutzen, & Tilly à Léipſick. Guſtave n'en eut jamais que de petits, qu'il rangea ſur cinq rangs avec ſes pelotons, & ne s'en repentit jamais. M. de Turenne rangea les ſiens ſur quatre, & ſouvent ſur cinq. Voilà des autoritez fort graves, ce me ſemble : qui ſont ceux qui ont réduit les eſcadrons ſur trois de profondeur ? Sont-ce des gens reſpectables par leur ſçavoir & par leurs actions ? Non ſans doute, mais des hommes très-médiocres, que rien n'autoriſoit que leurs emplois & la fauſſe opinion de leur mérite. On s'égare toujours avec de tels guides, mais jamais avec de tels hommes que les Guſtaves & les Turennes. Venons maintenant aux raiſons.

L'attaque unie & ſerrée, dit Montécuculi, eſt celle qui rompt l'ennemi. Cette maxime eſt inconteſtable ; mais cette union, ſi néceſſaire & ſi importante pour le choc, dépend de l'avantage des armes offenſives & défenſives. Les armés offenſives ſont de longues épées à l'Eſpagnole, fortes de pointe, étroites, de bonne & d'excellente trempe, tranchantes, & qui ne plient point, avec de bonnes gardes. Les nôtres, comme celles de nos voiſins, ne ſont pas ſi avantageuſes que les experts dans la cavalerie ſe l'imaginent. Celles des Eſpagnols, comme je viens de le dire, ſont les plus parfaites, plus longues de plus de cinq pouces ; elles ſont plus menues, plus légéres, d'une meilleure trempe, & de moins grande exécution pour les coups de taille que les plus larges & ne caſſent jamais. Charles XII. Roi de Suéde en fit faire de toutes ſemblables, & tout auſſi bonnes, & en arma ſa cavalerie. Mes amis, diſoit-il à ſes cavaliers, joignez l'ennemi, ne tirez point, c'eſt aux poltrons à le faire, & frapez toujours de pointe, vous en aurez bientôt raiſon. Il parloit en Guerrier expérimenté. L'épée telle que je viens de la repréſenter, eſt la racine des armes de la cavalerie. A l'égard des piſtolets, je les tiens néceſſaires. Je ne penſe pas ainſi des mouſquetons de nos cavaliers, & c'eſt ainſi que penſent les plus habiles Officiers de cavalerie. Le ſentiment de ceux de l'infanterie ne peut pas être non plus rejetté. S'il m'eſt permis de décider, après tant de gens ſages, le mouſqueton me paroît une arme fort inutile, à moins qu'on n'ait prétendu en armant nos cavaliers de la ſorte, leur faire mettre pied à terre dans une néceſſité, & en tirer à peu près le même ſervice que nous faiſons de nos dragons dans les païs où la cavalerie ne ſçauroit agir.

Si l'on a eu tout autre deſſein que celui que je dis, [illegible] apparent, puiſqu'elle ne met jamais pied à terre dans les occaſions, qui ne ſe préſentent que trop ſouvent ; je dis moi que le mouſqueton eſt non ſeulement peu propre à la cavalerie, mais même très-pernicieux, ſi l'on ne prétend s'en ſervir qu'à

cheval. Je ne ſçaurois m'empêcher d'admirer ici la force de l'opinion dans la plûpart des Officiers de cavalerie, qui s'imaginent que le cavalier ne ſçauroit combattre qu'à cheval : comme ſi toute la force & le courage étoient hors de lui-même, & qu'il laiſſât l'un & l'autre ſur la ſelle de ſon cheval lorſqu'il eſt pied à terre. Je voudrois bien leur demander s'ils mettent quelque différence entre un homme & un autre homme ? Un cavalier eſt un homme ſur ſon cheval comme démonté : s'il eſt brave deſſus, il ne l'eſt pas moins à terre : car ſon cheval ne mord ni ne rue dans le combat. Un dragon ne différe du cavalier que de nom. Donnez aujourd'hui un bonnet, un fuſil & des bottines à ce cavalier, à la premiére occaſion, ou le jour même, il combattra avec la même valeur & le même courage que celui qui aura ſervi toute ſa vie dans les dragons. Parlons ſincerement, le mouſqueton nuit beaucoup plus qu'il ne ſert : car ſi l'on vient à ouvrir les yeux, & qu'on ſe réſolve enfin de le bannir de la cavalerie, on la réduira à joindre l'ennemi, & à ne ſe ſervir que de l'épée. Dans ce cas les armes défenſives ſont néceſſaires, mais non pas telles que celles que l'on a coutume de donner à la cavalerie. Pourquoi des cuiraſſes à l'épreuve qui coûtent infiniment, & qui accablent le cavalier de leur poids, puiſqu'il n'y a rien de plus miſérable, de plus mépriſable & de plus incertain que le feu de la cavalerie contre cavalerie ?

Les meilleures armes défenſives qu'on puiſſe donner à la cavalerie, ſont les cottes ou jacques-demailles & en maniére de veſte ou chemiſette, qui couvrent les cuiſſes juſqu'au genouil, & des demies manches qui décendent juſqu'au coude, ſi l'on n'aime mieux les armer de cuiraſſes ou demies cuiraſſes & de braſſards, à la maniére des Anciens, qui décendoient juſques vers le coude, compoſées de lames de fer ou d'acier, longues & fort minces, rangées avec un tel art & ſi proprement, que quelque mouvement qu'ils fiſſent, ils n'en étoient pas incommodez. Cette chemiſette militaire (a) conſervoit toujours la même grace, tant les jointures étoient bien faites. Cette ſorte d'armure, avec une calotte de fer ſur la tête, coûteroit beaucoup moins que nos cuiraſſes à l'épreuve, qui ſont ſi embaraſſantes, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les cavaliers les rejettent. A l'égard des gants, à la réſerve de ce qui couvre la main, le reſte doit être de peau ſouple, & le haut de peau de bufle ou d'élan qui aille juſqu'au coude. Le Roi de Suéde Charles XII. donna de ces ſortes de gants à toute ſa cavalerie, & ordonna que les manches ne ſeroient point faites en paremens, mais en pagottes très-étroites.

Montécuculi, qui eſt le Végéce des Modernes, prétend que les armes défenſives ſont néceſſaires à la cavalerie ; » parce, dit-il, que l'at» taque unie & ſerrée, (comme je l'ai cité plus haut,) » eſt celle qui » rompt l'ennemi ; & quand quel» qu'un du premier rang vient à » tomber, il fait perdre toute la » force du choc, juſques-là que les » chevaux, qui ſont derriére, s'é» pouvantent, & que toute la troupe » ſe déconcerte.

» Tout l'avantage, (dit encore le même Auteur,) » conſiſte à for» mer un corps ſolide, ſi ferme & » ſi impénétrable, qu'en quelque » endroit qu'il ſoit ou qu'il aille, il

(a) *Antiq. expliq. liv. 5. p. 176.*

» y arrête l'ennemi, comme un baſ-» tion mobile, & ſe défende par » lui-même; mais on ne peut avoir » cette fermeté ſans la pique à pied » & la cuiraſſe à cheval.

Suivant ce raiſonnement, il s'enſuivroit que la cavalerie devroit combattre ſur quatre ou cinq rangs, comme c'étoit l'uſage du tems de Montécuculi, qui ne la met cependant que ſur trois. Par-là on éviteroit le flottement; les manœuvres en ſeroient beaucoup plus légéres, le choc plus violent & plus uni qu'il ne l'eſt ordinairement dans les eſcadrons d'aujourd'hui. C'eſt une choſe pourtant fort rare que ce choc, on n'en connoît guéres l'uſage que dans la Maiſon du Roi. Celle-ci va droit l'épée à la main, & fait ſentir le poids de ſes armes comme toute la force de ſes chevaux. Cela eſt rare dans toute autre cavalerie, tout aboutit le plus ſouvent à mettre en œuvre le mouſqueton. Le grand Turenne ne pouvoit le ſouffrir, & avec raiſon. A quoi bon cela, diſoit-il, tout le fort de la cavalerie eſt de charger l'épée à la main. Au combat de Sintsheim en 1674. ce grand homme commanda à ſes eſcadrons d'eſſuier tout le feu des Impériaux ſans tirer, & de fondre deſſus l'épée à la main.

Cet habile Guerrier, qui penſoit toujours juſte, n'eût pas donné cet ordre, ſi ſa grande expérience & ſon bon ſens ne lui euſſent fait voir que la peur des chevaux, quand on tire, met une eſpéce de déſunion dans les eſcadrons, qui les fait flotter, & donne plus de facilité à les rompre; au lieu que l'épée à la main, ils marchent & chargent avec plus d'égalité. Il y a encore un avantage à ajouter, que les Officiers braves & entendus ne laiſſent pas échaper. Allez le premier à l'ennemi, tâchez de le prévenir & ſouhaitez qu'il faſſe feu; on peut compter de le rompre & de le mettre en fuite, avant même que d'être abordé.

Ce que je viens de dire touchant la cavalerie, quoique je n'aie pas épuiſé cette matiére, & que ce ne ſoit que l'idée d'un Traité particulier, m'a paru d'une extrême importance: car la plûpart aveuglez par leurs préjugez, ne ſçauroient s'en délivrer, ſi on n'en fait voir le faux & l'abſurde dans un Ouvrage, dont le but principal eſt de combattre ces préjugez, & de ſapper par les fondemens, s'il m'eſt poſſible de réuſſir, une infinité de pratiques & de principes tous contraires aux regles de la guerre & du bon ſens dans toutes les parties que la ſcience des armes renferme. On ne peut le faire, ſi l'on n'oppoſe à la fauſſeté de ces principes l'évidence de ceux des Anciens, que nos péres ont ſuivi en bien des choſes à l'égard des combats de la cavalerie. Car outre qu'ils en venoient toujours aux mains & fort bruſquement, & ſur plus de rangs que nous ne faiſons, leurs épées étoient infiniment plus avantageuſes que celles des anciens Grecs & Romains, & que les nôtres ne le ſont aujourd'hui. Je ne ſçai d'où ils les tiroient, mais elles étoient de meilleure trempe, & ſemblables aux épées Eſpagnoles. Quoiqu'il en ſoit des Anciens & de nos péres, je les ai moins en vûe que la raiſon & les exemples qui ſont fondez ſur cette raiſon. Il n'eſt guéres poſſible qu'on ne s'en ſoit apperçû dans cet Ouvrage. J'ai la vérité pour guide, bien réſolu de ne m'en écarter jamais: le tems & la guerre ſeront mes garants.

§. III.

Que l'on ne doit jamais faire de détachemens conſidérables de cavalerie, ſans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie.

UN habile Général ne détache jamais de grands corps de cavalerie de ſon armée, ſi ce détachement n'eſt l'objet de quelque deſſein important, & jamais ſans néceſſité; comme fit Scipion. Si c'eſt pour reconnoître l'armée ennemie, un grand corps de cavalerie eſt bien moins en état de le faire qu'une troupe de quinze à vingt maitres de cavalerie légére ou d'autant de fantaſſins. C'eſt d'ailleurs une imprudence à un Général de voir de ſes propres yeux, lorſqu'il peut voir par ceux d'autrui ſans trop s'expoſer: car il eſt bien rare qu'un ennemi vigilant, bien fourni d'eſpions fidéles, ne ſoit pas averti; il peut ſe mettre aux champs, aller au-devant de ſon ennemi, & le combattre à ſon avantage en marchant à lui avec des forces plus conſidérables. Je ne doute nullement qu'Annibal ne fût averti que Scipion s'étoit mis en campagne pour prendre langue, & reconnoître de ſes propres yeux ce que le Carthaginois avoit de forces à lui oppoſer. Celui-ci ne pouvoit manquer d'être inſtruit exactement des deſſeins de ſon ennemi, par les ſecrétes liaiſons qu'il avoit avec les Gaulois Inſubriens, qui faiſoient partie de la cavalerie Romaine.

Un Chef expérimenté ne quitte jamais ſon armée, s'il n'a en vûe un deſſein d'une extréme importance. Scipion n'en avoit pas, & Annibal en avoit un très grand d'aller au-devant de lui à la tête de toute ſa cavalerie. Il étoit aſſuré de le battre, autant par le nombre de ſes troupes, que parce qu'il étoit au voiſinage de ſon armée, dont il pouvoit tirer du ſecours; au lieu que Scipion n'en pouvoit tirer aucun, pour être trop éloigné de la ſienne.

Le Général Romain ne pouvoit ignorer, comme je l'ai dit ailleurs, que toute la force de l'armée d'Annibal étoit dans ſa cavalerie: il eût donc mieux fait de ſe fortifier & de méler la ſienne d'un corps détaché de ſes légions. Il eut lieu de s'en repentir. Que cette faute ſerve de leçon aux Officiers Généraux, qui vont à la guerre avec leur ſeule cavalerie, par cette ſeule raiſon, que le païs eſt propre à cette ſorte d'arme. Il eſt vrai qu'ils mélent quelques dragons; mais qu'eſt-ce que ces dragons? Montécuculi nous l'apprendra. C'eſt, dit-il, de l'infanterie, à qui l'on donne des chevaux pour aller plus vîte, & pour combattre uniquement à pied, en entrelaſſant cette arme avec l'autre. Ce n'eſt point cela aujourd'hui, les dragons ſont plus cavaliers qu'ils ne ſont fantaſſins, on n'en connoît plus l'uſage. Parmi une infinité d'exemples qui prouvent manifeſtement qu'on l'ignore abſolument, la bataille de Malplaquet nous en offre un authentique. L'on pouvoit gagner la bataille par eux: car dix-huit régimens de dragons peuvent décider, & il n'en falloit pas tant pour nous aſſûrer la victoire. On les prit pour de la cavalerie, qui ſe trouva preſque toute inutile, & les dragons furent du nombre des ſpectateurs; ils furent oubliez en ſi beau ſujet d'agir, ce qui eſt à peine concevable.

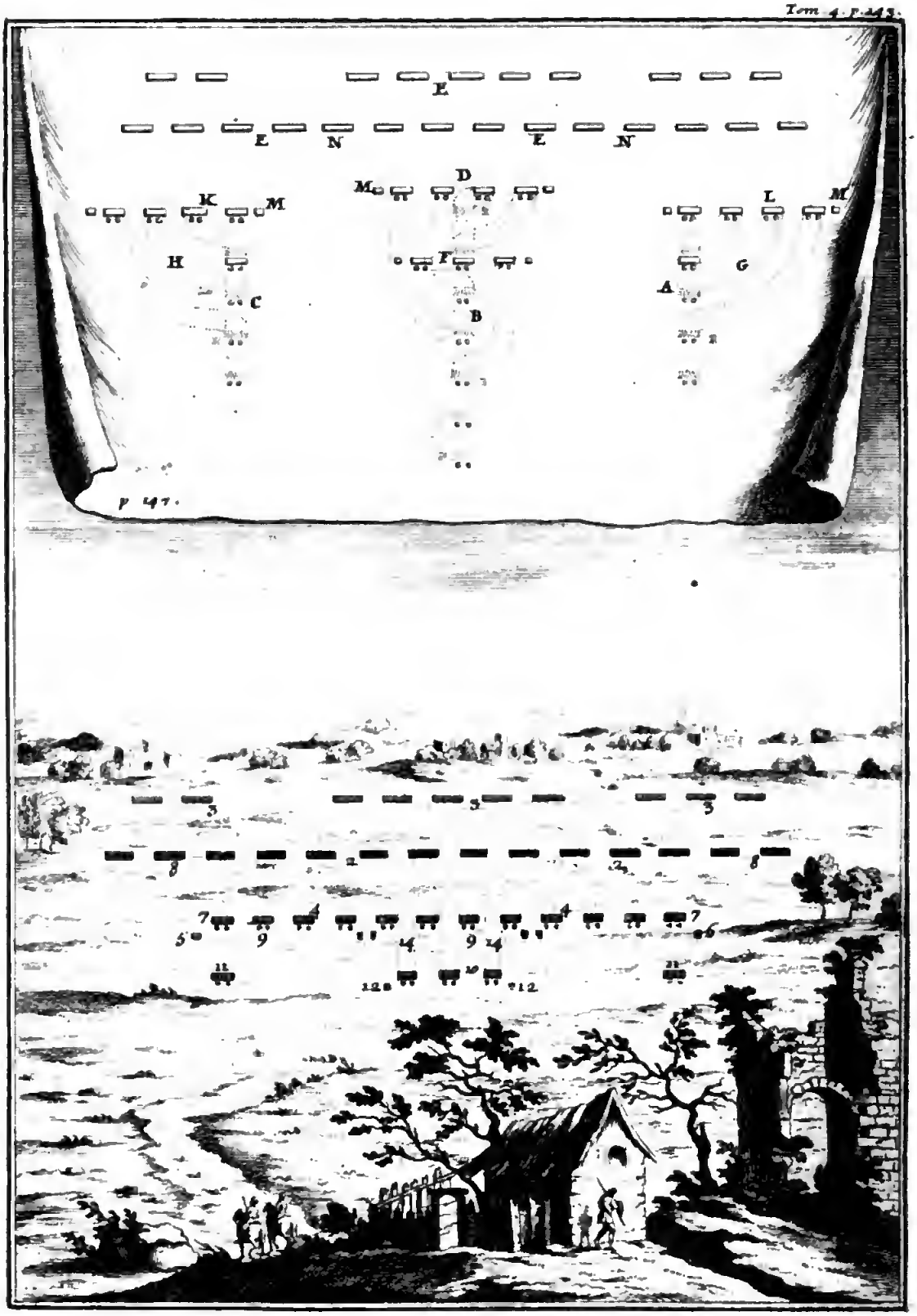
Si l'on ſe voit obligé de détacher un corps de cavalerie pour quelque raiſon que ce ſoit, on ne doit jamais le faire qu'il n'y ait au moins

un tiers d'infanterie ou de grenadiers, non détachez, mais des compagnies entiéres, ou des dragons, s'il eſt beſoin d'une marche extraordinaire & forcée; mais lorſqu'il s'agit d'un grand corps de cavalerie de cinq ou ſix mille chevaux, il faut toujours y mêler de l'infanterie, outre les dragons, qu'on doit toujours conſidérer comme fantaſſins, & les faire combattre à pied.

Il peut arriver que l'on rencontre l'ennemi, & quelquefois l'on marche à ce deſſein; c'étoit peut-être celui d'Annibal. Selon toutes les apparences Scipion ne s'étoit pas attendu à un combat. Il trouva l'ennemi plus fort. Il eſt difficile dans un païs de plaines, lorſque deux corps de cavalerie ſe rencontrent, que le foible puiſſe éviter un engagement. Il vaut beaucoup mieux s'y déterminer, lorſque la diſproportion des forces ſouffre quelque équilibre, que de penſer à la retraite; c'eſt de tous les partis le plus délicat & le plus dangereux. L'infanterie le peut, parce qu'elle eſt plus propre à faire front de toutes parts, & à oppoſer une égale force par tout, malgré ſa foibleſſe, & plus facilement contre de la cavalerie que contre de l'infanterie. L'Hiſtoire ancienne & moderne eſt remplie de ces ſortes d'exemples. Celle du Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne, en eſt une bonne preuve. Le meilleur donc eſt d'aller au-devant de l'ennemi. Tout dépend de l'excellence de la diſpoſition, & de ſe ranger de ſorte, qu'on puiſſe ôter à l'ennemi l'avantage du nombre, & même celui d'une plus grande valeur dans ſa cavalerie, s'il n'a que celle-là à oppoſer. Je dois ſuppoſer ici un cas ſemblable à celui du combat du Téſin, pour ne pas ſortir de mon ſujet. Je ſuppoſe donc que l'ennemi eſt plus fort de la moitié en cavalerie, & même de deux tiers. C'eſt beaucoup, mais c'eſt peu, lorſqu'on peut tirer parti de ſon infanterie un peu mieux que Scipion ne fit.

La méthode d'aujourd'hui eſt de ſe ranger ſur deux lignes, à la cavalerie comme dans l'infanterie, dans les combats conſidérables, ou dans les batailles. Je ne diſconviens pas que cette méthode ne ſoit bonne, quoiqu'on voie rarement que les lignes ſe ſuccedent, tout dépend des tetes. Si une premiére ligne eſt battue, à moins d'une grande valeur & d'une conduite égale dans les Chefs, il eſt rare que la défaite d'une prémiere ne cauſe celle d'une ſeconde, & ſur tout dans la nation Françoiſe, dont le premier choc eſt tel & ſi redoutable, que ſi la premiére ligne eſt renverſée, il eſt difficile que la ſeconde répare le malheur de la premiére, & cela n'eſt guéres moins rare chez nos voiſins, quoique plus patiens & plus flegmatiques.

La premiére choſe que le Général doit faire dans ces ſortes de combats, eſt d'ordonner à ſa cavalerie de mettre le mouſqueton bas, pour lui ôter l'envie de s'en ſervir, & de la réduire à charger l'épée à la main, avec ordre d'eſſuier tout le feu de l'ennemi, de marcher gravement à lui l'épée à la main, & de ne prendre carriére qu'à ſoixante pas. Voici l'ordre ſur lequel je voudrois combattre. Je ſuppoſe l'ennemi fort de vingt-quatre eſcadrons rangé ſur deux lignes (2) (3) contre douze que je lui oppoſe, & autant de compagnies de grenadiers. Suppoſant mes eſcadrons à cent trente maitres, je les réduis à quatre-vingt; de ſorte qu'il me reſte ſix cens che-



DEUX DISPOSITIONS DE COMBAT DE CAVALERIE
Selon les principes de l'auteur.

BIBLIOTECA

vaux par cette réduction. J'expliquerai bientôt l'uſage que j'en veux faire. Je range mes eſcadrons ſur une ſeule ligne (4), me ſouciant peu d'être débordé. Une compagnie de grenadiers (5) (6) ſur ſix de hauteur à mes aîles (7) pour les flanquer contre le choc des eſcadrons ennemis (8) qui me débordent. Trente grenadiers partagez en deux pelotons (9) à la queue de chaque eſcadron, pour ſe jetter à droit & à gauche pour les flancs de ceux de l'ennemi au premier inſtant du choc. Je mets une réſerve (10) de trois eſcadrons que je poſte au centre, qui ſont deux cens quarante chevaux. Je forme deux eſcadrons (11) des cent ſoixante qui me reſtent, que je mets à la queue de chaque eſcadron de mes aîles pour les accidens inopinez. Il me reſte encore deux cens grenadiers, cent détachez des dix compagnies, & deux compagnies entiéres, celles-ci (12) flanqueront la petite réſerve; deux pelotons de vingt grenadiers, tirez des cent détachez, partagez en quatre pelotons derriére, ou à côté des deux eſcadrons (11). Voilà l'ordre ſur lequel je voudrois combattre, en mélant & ſoutenant une arme par l'autre. Voici celui qu'on doit obſerver dans le combat.

On marchera au pas à l'ennemi ſans tirer un ſeul coup & l'épée à la main, la carriére à ſoixante pas; dès le moment qu'on ſera prêt à choquer, la réſerve (10) paſſera entre les eſcadrons de la premiére ligne ennemie, courant les lignes ponctuées (14) pour tomber bruſquement ſur ceux du centre de la ſeconde (3), la ſéparer de ſes aîles, & l'enfoncer pour replier ſubitement ſur les flancs de ceux qui reſtent en entier. Les pelotons (9) s'enchâſſeront entre les diſtances des eſcadrons ennemis, qu'ils prendront en flanc à droit & à gauche, à coups de fuſils & de baionettes. Les compagnies (5) (6) qui flanquent à chaque aîle feront grand feu ſur les eſcadrons ennemis qui débordent, & les obſcurciront ſans abandonner l'eſcadron de chaque aîle, ſoutenu encore de l'eſcadron (11). On peut voir par cette façon de combattre que chaque arme attaque & ſe défend par elle-même.

Quelques-uns de ceux qui ſont pour les gros eſcadrons me blâmeront ſans doute, & trouveront à redire que j'en oppoſe de petits contre des gros. Cet objection n'eſt pas autrement fort vigoureuſe; je répondrai à cela que je ne ſerai jamais pour les gros eſcadrons, mais pour les petits bien commandez, bien menez & qui vont bruſquement aux ennemis ſans tirer, & l'épée à la main, contre d'autres qui combattent à la façon ordinaire. D'ailleurs mes pelotons ſuppléent, & je prétens bien qu'ils ſuppléent au-delà de la foibleſſe de mes eſcadrons; ainſi cette objection tombe par terre. Ils me demanderont peut-être des autoritez; je leur répondrai que les autoritez, & les exemples ſont peu néceſſaires, & ne prouvent pas toujours, mais la raiſon & la vérité ne trompent point: s'il falloit pourtant en citer nous ne finirions pas ſitôt; les Hiſtoriens de l'antiquité en ſont tout remplis, & les modernes encore plus: car ce que le grand Condé dit des gros eſcadrons, n'eſt pas article de foi. Guſtave-Adolphe, & tous ces grands hommes qui ſont venus après lui & qu'il forma de ſa main, ſçavoient parfaitement par ce qu'ils avoient vû de ce grand Capitaine, & par ce qu'ils pratiquérent, qu'un eſcadron de cent vingt, ou cent cinquante, épaulé d'un peloton

de cinquante arquebuſiers rendoit toujours bon compte des plus gros, de ceux de trois à quatre cens maîtres, c'eſt ce que Walſtein éprouva à Lutzen, & cependant quel homme étoit-ce que ce Walſtein! Je ne me retirerai pourtant pas ſans ſatisfaire ceux qui ne ſe contentent pas de la raiſon, ſi elle n'eſt appuiée de l'exemple. Comme il n'y en a aucun qui frape tant que ceux qui approchent le plus de nous, je crois qu'il eſt toujours mieux de citer ceux de notre tems, que de remonter aux ſiécles antiques, ni même à ceux de nos péres: nous allons citer un fait mémorable qui s'eſt paſſé de nos jours, ce qui le rend encore plus intéreſſant. Je le tire de l'Auteur des mouvemens & campemens des armées en Flandre. Ceux qui ſe ſont trouvez à cette action, diſent qu'il a écrit conformément à la vérité.

» Le 19. Septembre 1691. M. de » Luxembourg aiant ſçû que les em» nemis décampoient de Leuſe, » marcha avec ces mêmes troupes, » qui étoient au nombre de ſoi» xante & dix eſcadrons; croiant » bien qu'il pourroit joindre leur ar» riéregarde. Il prit le chemin qui » va de Tournai à Mons, qu'il ſui» vit juſqu'à Breſſe; & pour lors le » laiſſant à droit, il alla paſſer au» près de Vilanpinche, qu'il laiſſa à » gauche, & Tourbe à droit, où il » entra dans la plaine que les enne» mis occupoient entre le ruiſſeau » de Leuſe & celui de la Catoire; » M. de Villars qui avoit marché de » grand matin pour joindre M. de » Marſilli, manda à M. de Luxem» bourg, qui étoit un chemin, qu'il » voioit pluſieurs troupes des en» nemis en bataille près de lui. » M. le Maréchal lui envoia dire » de ne rien engager qu'il ne fût » arrivé. Auſſitôt qu'il y fut, il vit » une ligne de ſeize à dix-ſept eſ» cadrons, qui formoient leur arriére» regarde. Ces troupes étant de beau» coup ſupérieures au corps de M. de » Villars, il fit avancer en toute dili» gence la Maiſon du Roi qu'il mit » en bataille dans un terrain con» venable, parce qu'on le rempliſ» ſoit. Il plaça ſa droite à Tourbe, » & ſa gauche proche Leuſe. Sur ſa » droite il poſta les deux régimens » de dragons du Roi & de Teſſé qui » la formoient. Et à la gauche de la » Maiſon du Roi trois eſcadrons de » Mérinville.

» L'armée ennemie étoit campée » de cette maniére: la droite étoit » à Leuſe, & la gauche au pont de » Catoire. Les ennemis qui avoient » crû d'abord que les troupes que » commandoit M. de Villars étoient » celles que commandoit M. de Be» ſons ſous Mons, furent bien éton» nez lorſqu'en les voiant de plus » près, ils reconnurent que c'étoit » la Maiſon du Roi, & qu'il n'y » avoit plus à reculer. Cela les obli» gea de repaſſer au plutôt toute la » cavalerie de leur aile gauche, » premiére & ſeconde ligne, en de» deçà du ruiſſeau de Bliqui, & du » défilé de la Catoire. A meſure » qu'ils arrivoient, ils formoient des » lignes derriére cette arriéregarde, » firent avancer derriére des haies, » qui étoient ſur leur gauche, cinq » bataillons qui ſe trouvérent op» poſez aux deux régimens de dra» gons que nous avions ſur notre » droite.

» M. de Luxembourg voiant que » les ennemis pouvoient beaucoup » groſſir leurs troupes, fit ébranler les » gardes du Roi pour charger les en» nemis: ils les attendirent fiérement » à cauſe d'une petite ravine qu'ils » avoient devant eux: mais cet obſ-

tacle

» tacle fut ſurmonté par tant de vi-
» gueur, que la Maiſon du Roi al-
» la rompre auſſitôt leur premiére
» ligne malgré leur grand feu, &
» paſſa outre, ne laiſſant rien de-
» vant elle, qui pût lui réſiſter.

» Comme les ennemis avoient
» formé ſix lignes, ceux de la der-
» niére crurent que cette vigueur
» n'atteindroit pas juſqu'à eux. Mais
» cette même ligne qui les atta-
» quoit, défit entiérement les eſca-
» drons qui s'étoient jettez dans les
» intervalles pour les prendre en
» flanc. Ce fut dans cette mélée
» que l'on connut tout ce que va-
» loit la Maiſon du Roi, puiſque
» chacun y fit le devoir de Com-
» mandant. Il n'y eut jamais une
» action ſi hardie, & avec ſi peu
» de monde. Juſques-là qu'un eſ-
» cadron ſe partageoit en trois pour
» en charger trois qui ſe vouloient
» rompre, & les mettoit tous en
» deſordre.

» Cette premiére ligne victorieuſe
» gagna de cette maniére juſqu'à
» la cinquiéme ligne des ennemis,
» qu'elle renverſa. Mais M. de Lu-
» xembourg voiant la gendarmerie
» arrivée, voulut lui donner part
» à cette action : il fit auſſitôt ral-
» lier la Maiſon du Roi, & fit paſ-
» ſer dans les intervalles la gendar-
» merie, & ce qui étoit arrivé de
» la brigade de Quadt. Ces troupes
» marchérent avec tant de har-
» dieſſe, que la ſixiéme ligne des
» ennemis ne voulut pas en éprou-
» ver la bravoure : car aux appro-
» ches de la gendarmerie, ils ſe re-
» tirérent fort précipitamment du
» côté de leur défilé de la Catoire,
» ſous le feu de cinq bataillons
» qu'ils avoient poſtez dans les
» haies. M. de Luxembourg mo-
» déra l'ardeur de ſes troupes, pour
» ne pas tomber dans le feu de leur
» infanterie, & il reſta plus d'une
» heure ſur le champ de bataille
» pour y faire enlever les morts &
» les bleſſez. Après quoi M. le Ma-
» réchal voiant les ennemis entiére-
» ment battus & repouſſez au-delà
» du défilé, il fit faire halte à la
» gendarmerie, qui faiſant demi
» tour à droit, repaſſa dans les in-
» tervalles de la Maiſon du Roi, &
» à trois cens pas au-delà, elle fit
» front aux ennemis ; toutes les
» troupes ſe mirent en colonnes,
» & retournérent camper à la Sau-
» ſoie.

Les partiſans des gros eſcadrons trouveront ceux de la Maiſon du Roi bien petits, s'ils les mettent en regard avec les miens, & cependant ces petits eſcadrons percérent & rompirent les gros ; mais l'audace, la valeur, & la maniére de combattre de la Maiſon du Roi ſe trouvent rarement enſemble dans la cavalerie ordinaire. Il ne ſeroit pas impoſſible, ni même fort difficile d'introduire le même eſprit, en obligeant la cavalerie d'imiter ces hommes intrépides dans leur façon de combattre. Ce que l'honneur & le déſir de la gloire font faire à ceux-ci, la diſcipline militaire & l'obſervation exacte de ſes loix fera & produira le même effet & la même volonté ſur les autres : car la nation eſt toujours la même, elle n'a point changé de ſon feu & de ſon ardeur depuis tant de ſiécles. Il n'y a qu'à la bien mener, & ne lui laiſſer rien perdre de cette impétuoſité & de cette violence qui lui eſt ſi naturelle, & qui eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus redoutable & de plus à craindre. Si nous n'avons pas vû d'éxemples ſemblables, ou s'il s'en trouve en petit nombre, cela vient en partie du défaut de diſcipline & du peu d'habileté des Gé-

néraux ; car l'on auroit dit pendant tout le cours de la guerre de 1701. qu'ils ne connoiſſoient pas la nation, & qu'ils n'en étoient pas eux-mêmes, tant le flegme abondoit en eux, & tant ils paroiſſoient ſurpris d'en trouver ſi peu aux autres qui trouvoient à redire au leur. Cela ne s'eſt point remarqué pendant cette guerre à l'égard de la cavalerie ni de l'infanterie.

Je m'étonne qu'un auſſi grand Capitaine que M. le Maréchal de Luxembourg ait pû marcher avec un auſſi gros corps de cavalerie, ſans amener du moins vingt compagnies de grenadiers dans un deſſein de cette nature. Il devoit s'attendre de trouver de l'infanterie mélée parmi cette cavalerie. Rarement une arriéregarde marche ſans cela, parce que le païs change à meſure que l'on avance, & cependant ce grand Capitaine négligea d'en amener, ſinon quelques eſcadrons de dragons, auſquels il eût dû faire mettre pied à terre, & faire même attaquer les cinq bataillons que M. de Waldeck jetta derriére les haies pour favoriſer la retraite de ſa cavalerie ; mais ces dragons demeurérent là ſans rien faire, comme je l'ai dit, parce que l'on voit il y a longtems qu'on ne connoît plus l'uſage de cette arme.

Comme on n'a que peu ou point écrit des combats de cavalerie, que nous n'avons qu'une ſeule méthode dans l'art de la ranger, & que nous ignorons l'avantage de l'entrelaſſer avec l'infanterie, je vais faire voir encore par une autre diſpoſition que le nombre des eſcadrons fait peu dans une plaine vaſte & pelée autant qu'on voudra. Cet ordre que je vais propoſer eſt un peu plus profond, mais il n'eſt pas moins ſimple & moins ruſé. Je ſuppoſe toujours le petit nombre contre le grand.

Je marche à l'ennemi ſur trois colonnes A, B, C, & dans l'ordre ſur lequel je veux combattre, comme on voit en D, & aux lignes ponctuées de la marche. Les colonnes des aîles A, C. à la diſtance de quatre eſcadrons, en ordre de combat, de celle du centre B. L'ennemi E. eſt d'autant plus ſurpris de cette manœuvre, qu'il ne voit rien non plus dans le deſſein que l'on a en tête ; de ſorte qu'il ſe voit dans la néceſſité d'attendre, & de ne rien changer dans ſa diſpoſition qu'il ne ſoit au fait de ce mouvement, & l'on verra qu'il n'eſt plus tems lorſque la manœuvre eſt faite. L'arriéregarde F, qui ſuit à la queue de la colonne B, marchera à quarante pas derriére elle. Lorſqu'on ſera arrivé à une certaine diſtance de l'ennemi, qui puiſſe permettre le mouvement que je me ſuis déterminé de faire, je fais faire halte à mes colonnes. Celle de la droite A. fera un quart de converſion à droit, courant les lignes ponctuées G. Celle de la gauche C. fera à gauche, & courra les lignes H, & toutes les deux ſe mettront en bataille dans l'ordre K, L. La colonne du centre fera l'évolution centrale, que les ſoldats appellent le *moulinet*. Par ces trois mouvemens, que l'ennemi ne peut connoître que lorſqu'il n'y ſçauroit remédier, je l'attaque ſur trois corps, & je le déborde à mes aîles. Je ne change rien de ma diſpoſition précédente à l'égard de mon infanterie, ſinon que je flanque les aîles de mes trois corps d'un gros peloton de quarante grenadiers M, ni dans la maniére de la faire combattre. Il me ſuffit d'enfoncer & de pénétrer l'ennemi, & de le ſéparer de ſes aîles, pour ne rien

craindre des eſcadrons qui ſont vis-à-vis des vuides N, que je laiſſe entre mes corps.

L'ordre oblique ou de biais eſt ſans difficulté tout ce qu'on peut imaginer de plus ruſé & de plus ſçavant dans la tactique; mais ces ſortes de diſpoſitions ne ſont guéres à la portée des génies médiocres, outre que les armées de ce tems-ci ne ſont pas exercées aux évolutions générales. On a cependant grand tort de ne les y pas exercer. Il y a plus d'une maniére de ſe ranger. C'eſt pouſſer trop loin le reſpect pour la routine, que de s'en tenir à une ſeule méthode. Végéce fait un cas ſingulier de l'ordre oblique, & Epaminondas, ce grand modéle qu'on ne peut trop imiter, s'en eſt toujours ſervi, comme je l'ai remarqué dans mon Traité de la Colonne.

L'oblique eſt la reſſource des foibles, mais des très-foibles, & ce Grec le fut toujours, & fut auſſi toujours plus fort par ſon ſçavoir. Montroſe, cité ſi ſouvent, connoiſſoit cette ligne inſpirée. Il la pratiqua à la bataille d'Aberdon en 1644. Comme il étoit toujours plus foible de deux tiers & au-delà que ſes ennemis, il avoit beſoin d'uſer de beaucoup de ruſe & d'artifice pour ſuppléer à ſa foibleſſe. Il fit voir dans toutes les affaires qu'il eut, comme tous les grands Capitaines, la fauſſeté de cette maxime, que le plus grand nombre enferme le moindre & le ſurpaſſe. Dans cette bataille il fortifia une de ſes aîles de tout ce qu'il avoit de brave & de vigoureux dans ſa petite armée, & refuſa l'autre à ſon ennemi en retrogradant; & pendant que celui-ci avançoit pour le joindre, il ſe trouvoit tout d'un coup à ſon aîle attaquée. Cette ruſe eſt d'autant plus admirable, qu'on ne ſçauroit la parer. Pour la bien comprendre, je renvoie mon Lecteur à l'explication de la bataille de Mantinée dans mon Traité de la Colonne, qui fait la tête de mon premier Tome.

§. IV.

Sentiment de l'Auteur ſur la cavalerie Eſpagnole. Quelle n'a jamais connu ſa force. Preuves que cette cavalerie eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie peſante ne ſçauroit lui réſiſter. Avantage de l'épée Eſpagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puiſſe lui réſiſter & la battre, par l'avantage ſeul de ſes armes.

MOntécuculi dit que ſi une épée a quelque force en elle-même, pluſieurs épées jointes enſemble en auront davantage, & que de deux poids il faut néceſſairement que le fort emporte le foible. Cette maxime toute évidente qu'elle paroît ne l'eſt pas en tout à la guerre; elle n'eſt même point vraie le plus ordinairement, lorſqu'un habile homme ſe met en tête d'en faire voir la fauſſeté. Je ſuppoſe deux armées d'égale valeur, d'une égale diſcipline, & rangées dans un égal avantage du terrain: Mais dans une telle diſproportion à l'égard du nombre, que l'une des deux ſe trouvera plus foible de deux tiers & au-delà; il eſt certain que celui des deux Généraux qui ſera le plus foible, mais le plus habile, vérifiera l'évidence de cette maxime qui lui eſt toute oppoſée & qui n'a qu'une face, que ce n'eſt pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la bonne conduite & l'adreſſe du Général. Or

cette adreſſe conſiſte à oppoſer un petit nombre d'épées à un très-grand nombre, & de faire enſorte qu'il ne m'en ſoit oppoſé qu'autant que j'en oppoſe à mon ennemi, & que toutes les autres demeurent inutiles & ſans effet; c'eſt ce que produit la ſcience, & la hardieſſe intrépide d'un grand Capitaine, & la vérité de cette propoſition gît en faits, & ces faits ſont infinis dans l'Hiſtoire: ils ne ſont pas moins en grand nombre à proportion dans ce que nous avons vû de nos jours, la race des grands hommes n'eſt pas périe peut-être. Il ne ſe peut faire, dit encore Montécuculi, qu'en multipliant les agents, on ne multiplie les efforts, & par conſéquent les effets. Cela eſt vrai dans la méchanique, mais il ne l'eſt pas toujours à la guerre: on ne ſçauroit oppoſer à un eſcadron de quarante épées de front dans un choc violent & impétueux que le même nombre d'épées, ſi ce qui déborde en delà n'a pas le tems de ſe replier ſur le corps qui attaque, & qui pénétre par le poids de ſon choc, & paſſe outre. Car ce qui eſt ouvert une fois ne ſe remet pas aiſément, ſi un autre corps ſemblable ſuit de près celui qui a percé, & qui acheve ſouvent ce que l'autre a commencé. La colonne fait cet effet plus avantageuſement qu'un eſcadron, dont la force n'eſt pas en lui-même, lorſqu'il s'en trouve pluſieurs qui peuvent réparer la défaite du premier. Quatre bataillons rangez ſelon la méthode ordinaire ne battront jamais une colonne d'un ſeul. Je veux qu'ils l'envelopent, ils ne lui oppoſeront jamais en le joignant la baionette au bout du fuſil, qu'autant de baionettes qu'il y en aura autour de la colonne, tout le reſte demeurera inutile. Qu'on prenne bien garde ici qu'il ne s'agit que des combats à coup de main, où le feu n'a plus lieu; car dans une action où les deux armées ne ſe joignent point, & où l'on ſe paſſe par les armes de part & d'autre, il eſt certain que mille fuſils l'emporteront ſur quatre cent qui combattront de la ſorte contre les mille. Dix mille hommes rangez en bataille ſont toujours aſſurez d'en battre vingt mille, ſi le Général ſe forme ſur une oblique très-mince comme ſur deux de hauteur, qu'il refuſe à ſon ennemi, pendant qu'il oppoſe ſix mille hommes rangez ſur dix colonnes d'un bataillon chacun à l'aîle avec laquelle il veut combattre, il l'enfoncera & la battra: c'eſt ainſi que le foible emporte le fort, & que ce qui ſurpaſſe en-delà demeure inutile & ſans effet.

Mais d'où vient que le nombre impoſe ſi fort au foible, & que celui-ci n'oſe preſque jamais paroître, & tenir la campagne contre une armée beaucoup ſupérieure à la ſienne, quoique le plus foible ait d'ailleurs ſur le plus fort certains avantages qui peuvent ſuppléer au défaut du nombre? Ne ſeroit-ce pas l'opinion qui fait qu'on regarde tantôt une choſe, tantôt une autre, comme redoutable, ou comme mépriſable, ſelon que nous connoiſſons, ou que nous ignorons nos véritables avantages? Ne pourrions-nous pas appliquer cette réfléxion à la cavalerie Eſpagnole, qui n'a jamais connu ſa force, bien moins par défaut de courage, que par l'ignorance de ceux qui la commandent; bien que mille exemples de grand éclat euſſent dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître qu'il n'y a rien que cette cavalerie ne puiſſe entreprendre?

Tacite dit que c'eſt une choſe

étrange que la valeur des Sarmates, elle eſt preſque hors d'eux-mêmes, & ne conſiſte que dans la force & la vigueur de leurs chevaux, dont ils rompent les plus épais bataillons; n'y aiant rien de ſi foible qu'un Sarmate, lorſqu'il eſt contraint de combattre à pied. Nos cavaliers ſeroient-ils moins Sarmates, ſi l'on ſe mettoit en tête de les faire combattre à pied? ils n'y ſont pas accoutumez, ni dreſſez: il n'y a point de loi qui ordonne qu'ils combattront à pied comme l'ancienne gendarmerie, qui mettoit non ſeulement pied à terre pour combattre comme de ſimples fantaſſins; mais s'il ſe préſentoit quelque coup de vigueur comme une eſcalade, ou l'inſulte d'une bréche, elle étoit à la tête de tout. C'étoit la methode du tems de François I. Sa gendarmerie monta à l'aſſaut au ſiége de Pavie, en 1525. Peu à peu la cavalerie de ce tems-ci eſt devenue Sarmate, & quelque choſe de moins, car il arrive rarement qu'à la façon de celle dont parle Tacite, elle oſe affronter, je ne dis pas les plus épais bataillons, puiſque la mode en eſt perdue, mais ces bataillons minces incapables de réſiſter à l'effort du moindre bidet. Il eſt certain qu'un cavalier qui prend confiance en ſon cheval, qu'il ſçait bon & vigoureux, & qui joint à cet avantage des armes excellentes, & propres à joindre l'ennemi; il eſt certain, dis-je, que tout cela lui reléve, & lui augmente le courage à tel point, qu'il n'y a rien qu'un Officier ne puiſſe tirer de la valeur d'une telle cavalerie; elle enfoncera les plus épais bataillons, & les plus forts eſcadrons, s'il a aſſez d'habileté pour connoître ſa force, & s'il a aſſez de courage pour la mettre en œuvre. C'eſt ce qu'on voit rarement. J'y reviens encore: un cavalier qui connoît la légéreté, la docilité & la vigueur de ſon cheval, comme l'avantage de ſes armes, combat avec beaucoup plus de confiance, de hardieſſe, d'adreſſe & de courage, du moins cela devroit être ainſi, & je m'étonne que la cavalerie Eſpagnole ne nous offre rien de plus, ou très-rarement, que ce qu'on remarque dans la Françoiſe, dans l'Allemande & dans toute autre. Je ſuis perſuadé que ſi elle étoit inſtruite de ſa force qu'elle ignore, & qu'on commençât par les Officiers qui n'en ſont pas mieux inſtruits que leurs cavaliers, elle ſeroit mieux menée, & tout en iroit mieux; l'on verroit bientôt ce qu'elle vaut, & dequoi ſont capables des gens montez ſur de tels chevaux.

Bien des gens diront que deux cens chevaux Eſpagnols, quelque bien conduits qu'ils ſoient, doivent être battus par deux cens de notre cavalerie peſante; ſuppoſant une égale valeur dans les hommes, c'eſt dequoi je ne conviens pas. Je ſoutiens au contraire que les deux cens des premiers battront infailliblement, je ne dis pas deux cens, mais ſix cens des autres. Les chevaux Eſpagnols vifs, légers, braves & vigoureux, comme chacun ſçait, ſe manient & ſe tournent comme on veut; leurs mouvemens, leurs caracols ſont ſi prompts, ſi légers, ſi rapides, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un de nos eſcadrons puiſſe jamais réſiſter au choc impétueux, & à la célérité des mouvemens d'un eſcadron Eſpagnol qui lui gagne le flanc & la croupe dans un inſtant, qui ſe partage, & ſe remet avec la même rapidité. Si les ſix eſcadrons ſe replient, caracolent ſur les deux autres, à peine

auront-ils le tems de s'ébranler, d'y penſer même, que ceux-ci auront attaqué & percé tout ce qu'ils ont de front, tant leur choc eſt violent & terrible, & leurs épées avantageuſes.

Comment réſiſter contre des troupes, qui connoiſſant leur force, comme je le ſuppoſe ici, combattroient avec de ſi grands avantages, à qui il eſt libre d'approcher l'ennemi, quelque ſupérieur qu'il ſoit, d'auſſi près qu'il leur plaît, d'éviter un combat, ou de le donner? Je dis plus, elles peuvent agir dans les païs même favorables à l'infanterie, dans les montagnes comme dans les plaines; c'eſt ce qu'on a vû mille fois. En eſt-il au monde de plus propre à harceller une armée par de continuelles attaques, & des retraites auſſi promtes; ſans que notre cavalerie moins vive & moins agile la puiſſe joindre? C'eſt cette même cavalerie ſi redoutable aux Romains, qu'Annibal mena en Italie.

Si elle attaque dans un combat, & qu'elle ſoit repouſſée, elle s'en va & ſe retire, elle ſe rallie, & revient au combat d'autant plus facilement qu'elle voit bien qu'on ne ſçauroit jamais l'atteindre. Si on débande des troupes à ſes trouſſes, qu'on les détache du gros; pour que les eſcadrons flottent, ſe déſordonnent & ſe diſperſent, l'ennemi fera volteface, & battra en détail ce qu'il n'a pû vaincre enſemble.

Si les ſix cens chevaux ſe mettent en ligne par eſcadrons, les deux cens Eſpagnols ſe partagent s'ils veulent en quatre troupes, ou n'en forment que deux, & tombent ſur deux autres, ils les choquent & les ouvrent avec cette rapidité ſi naturelle à la cavalerie; la force & la promtitude du choc ne donnant pas le tems au reſte d'agir & de ſe tourner aſſez vîte pour les prendre en flanc, & gagner la croupe des aſſaillans, à cauſe de la peſanteur & de la gravité des mouvemens de notre cavalerie. Après cela rien n'empêche les deux eſcadrons victorieux de revenir ſur leurs pas, & d'attaquer les autres avant qu'ils aient eu le tems de tourner de tête à queue; ainſi, les uns après les autres, deux eſcadrons peuvent fort bien en battre ſix de notre cavalerie.

Diſons plus. Je ſuppoſe que les ſix cens chevaux ont leurs aîles ſi bien appuiées, qu'elles ne puiſſent être tournées & priſes en flanc; je veux même que ces ſix cens chevaux ne forment qu'une ligne ſerrée ſans eſpaces & en phalange, c'eſt ſans doute le mieux, comme cela ſe pratique contre la cavalerie Turque, dont les chevaux approchent fort de la célérité des Eſpagnols, quoique moins vigoureux dans le choc, & les cavaliers plus mal armez. Si on ſe forme en phalange, je dis que les deux eſcadrons Eſpagnols auront encore moins à craindre: cela ſe ſent aſſez. Ceux-ci n'ont qu'à s'abandonner au centre ou ſur les aîles l'épée Eſpagnole au poing, plus longue, plus légére, plus forte de pointe & plus avantageuſe que la nôtre. Encore une fois, ils s'ouvriront un paſſage & paſſeront outre avec bien moins de péril d'être envelopez, que ſi l'on conſervoit des eſpaces qui facilitent le caracol, quoique ces eſpaces ſoient plus dangereux que s'il n'y en avoit point.

Qu'eſt-ce que ſix cens chevaux ſur une ligne, mille, ſi l'on veut? Les deux eſcadrons en attaquant n'ont affaire qu'aux deux qu'ils ont

en tête. Ce qu'il y a de plus eſt tout comme s'il n'y en avoit point, puiſqu'ils ne ſçauroient ſoutenir ce qui eſt attaqué ; le choc eſt trop violent & l'effort trop prompt pour avoir le tems de ſe replier ſur un corps qui pénétre & paſſe outre comme un éclair. C'eſt un paradoxe, diront certaines gens : oui en apparence, mais une vérité en effet.

Dans la guerre de 1701. en Italie, cinquante chevaux Eſpagnols ſe trouvent envelopez par ſix ou ſept cens de la cavalerie Impériale. L'Officier Eſpagnol ne vit pas d'autre moien d'échaper que dans une grande réſolution. Aſſuré de la valeur de ſa troupe & de la bonté de ſes chevaux, il ordonne à ſes cavaliers de ſerrer leurs rangs & leurs files, & ſans perdre un moment part comme un trait, s'élance ſur l'ennemi l'épée à la main, s'ouvre un paſſage, s'en va & les laiſſe dans l'admiration d'une telle audace. Il eût été auſſi aiſé à ce brave Officier Eſpagnol, qui étoit un homme de ſoixante ans, de rentrer dans le cercle qu'il en étoit ſorti, & d'en reſſortir par la même manœuvre ; tant il eſt difficile de réſiſter à l'impétuoſité & à la violence du choc de cette cavalerie.

Les Eſpagnols ont une méthode dans les combats de cavalerie qui ne me paroît pas trop ſûre, quoiqu'elle leur réuſſiſſe aſſez ſouvent : elle ne laiſſe pourtant pas de faire connoître la force & la vigueur de leur cavalerie, & ſon extrême avantage. Avant que d'engager un eſcadron, ils pouſſent en avant une troupe de vingt ou trente maîtres des plus braves & des mieux montez, ſoutenus du gros qui les ſuit de près ; cette troupe s'abandonne ſur l'ennemi l'épée à la main, ſans tirer un ſeul coup, & tâche de percer & de ſe faire jour au travers des eſcadrons ennemis, pendant que ceux qui ſuivent chargent en même tems, & profitent du déſordre & de l'étonnement que cette premiére charge a mis dans ceux qui ſont attaquez.

Si la cavalerie Eſpagnole connoiſſoit ſa force, il n'y a rien qui pût lui réſiſter, à moins que de combattre dans un endroit reſſerré en lignes redoublées, & avec tant de troupes qu'on pût la caſſer & rompre la violence de ſon choc avant qu'elle pût atteindre à la derniére.

Quant à l'infanterie, elle ne ſçauroit jamais réſiſter contre cette cavalerie, encore moins depuis la ſuppreſſion des piques. Cela eſt ſi vrai, que dans la guerre d'Eſpagne de 1701. on a vû un Officier Eſpagnol à la tête de cent chevaux, renverſer & paſſer ſur le ventre d'un gros bataillon de troupes Angloiſes, qui ne ſont certainement pas mépriſables. Il fit plus, tant il étoit hardi & réſolu, il revint ſur ſes pas, & repaſſa encore ſur le corps de cette infanterie, encore toute étonnée de l'audace & de la hardieſſe ſurprenante de cet Officier dont j'ai oublié le nom, mais non pas la gloire d'une ſi belle action.

Les Turcs, les Tartares, les Arabes, & les Maures eux-mêmes, c'eſt-à-dire les peuples du Roiaume de Fez & de Maroc, n'ignorent pas moins leurs forces pour le regard de leurs chevaux que les Eſpagnols ; mais leurs ſabres, bien que d'une trempe excellente, ne ſont pas à beaucoup près ſi avantageux & d'une ſi terrible exécution dans le combat que l'épée Eſpagnole, & même que les épées des Allemans. Auſſi remarque-t-on que les Turcs ne ſont battus que par le ſeul déſavantage de leurs armes à leur ca-

valerie comme à leur infanterie, ils ne ſçavent ce que c'eſt que baionette au bout du fuſil ; car depuis l'invention de cette arme, ils n'ont pû rien gagner contre les Chrétiens. S'ils ouvroient les yeux ſur le défaut de leurs armes, qu'ils s'armaſſent des nôtres, qu'ils connuſſent la force & la vigueur de leurs chevaux, & qu'ils combattiſſent ſur une phalange parfaite & avec plus d'ordre qu'ils ne font, je ſuis perſuadé qu'on auroit de la peine à leur réſiſter : lorſque tout devient égal dans l'ordre & dans le courage, le nombre fait beaucoup, & remporte la victoire. Ils pourroient former leur infanterie en phalange, comme je l'ai dit, ſur une très-grande profondeur ; & comme le propre de cette nation vive & agiſſante, eſt de joindre l'ennemi en combattant en bon ordre ſur une profondeur de vingt ou trente, ils nous ouvriroient ſans peine par le poids de leur choc & de leur nombre.

Nous mépriſons les Turcs, ils ſont certainement peu à craindre par le ſeul deſavantage de leurs armes, & non pas autrement. Montécuculi ne touche pas l'article de leurs armes, il ne faut pas en être ſurpris. De ſon tems nos baionettes étoient inconnues, & les ſoldats bien moins exercez à tirer. Il ne laiſſe pas que de faire l'éloge de cette nation, & de l'eſtimer infiniment, car elle poſſéde de grandes parties pour les grandes choſes.

» Leur valeur, dit-il, naît premiérement d'une complexion robuſte, point corrompue par les débauches, animée d'un ſang pur plein d'eſprits, puis de la connoiſſance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inſpirent les victoires paſſées, des deux grands poles du monde politique, qui ſont la récompenſe & la punition, dont l'une eſt très-grande & l'autre très-rigoureuſe chez les Turcs ; enfin la religion qui leur promet un bonheur éternel, s'ils meurent en combattant, & qui leur perſuade que chacun porte écrit ſur ſon front ſon heure fatale, & que c'eſt une choſe inévitable.

Ils ſont revenus de cette opinion, s'il eſt vrai qu'ils en aient été perſuadez. Je crois que ce qui les rend braves, déterminez & d'une volonté admirable, c'eſt uniquement les récompenſes. Montécuculi ne ſe laſſe point d'en parler. Il écrivoit dans un tems, où elles étoient fort rares dans les troupes Impériales. » Elles ſont excellives *chez les Turcs*, *dit-il*, & les châtimens atroces. Ils ſont perſuadez que ces deux choſes ſont comme les rênes de l'Etat : qu'il faut de la rigueur pour faire obſerver les choſes rudes & difficiles, & qu'il faut quelque choſe de plus que des louanges pour paier des actions de valeur. Rien de plus vrai.

Pour revenir à leur cavalerie, à celle des Arabes, des Tartares & des Maures, ils ont encore un avantage qui n'eſt pas de petite conſidération ; c'eſt qu'outre la bonté & la légéreté de leurs chevaux, beaucoup meilleurs, quoique plus petits que les nôtres & moins chargez de harnois, ils ſont encore à cheval ſi court ſur l'étrier, qu'un cavalier eſt aſſis comme ſur un tabouret. Il ſe reléve tout droit en courant & s'appuie ſur ſes étriers pour avoir plus de coup & aſſener de plus loin. Les Huſſards n'en uſent pas autrement ; mais leurs chevaux ne ſont pas ſi bons. Un cavalier à cheval de la ſorte eſt plus ferme, plus hardi,

CAVALIER DE FEZ OU DE MAROC

di, & les chevaux d'un eſcadron plus ſerrez : car les ſelles touchent les unes aux autres, & non pas les jambes des cavaliers, & des bottines ſuffiſent lorſqu'on eſt à cheval comme les Turcs.

Les armes des cavaliers Arabes, & celles des cavaliers de Fez & de Maroc, ſont trop avantageuſes pour n'en pas parler ici. Elles ſont telles, que ſi la cavalerie Eſpagnole n'eût été ſoutenue d'infanterie à la bataille que le Marquis de Léde donna en 1702. ſous Ceuta, elle eût été entiérement défaite en fort peu de tems. Les cavaliers de ce païs-là n'ont pour toute arme que le ſabre, & une maniére de demie pique d'environ huit pieds de longueur. Le bois va un peu en diminuant depuis le milieu juſqu'au talon, où il y a une eſpéce de rebord de plomb ou de cuivre du poids de demie livre, la lame d'un grand pied de long, très-aigue & traechante, de deux pouces ou environ dans ſa plus grande largeur, avec une petite banderole ſous le fer. Ils ſe ſervent de cette arme avec une adreſſe ſurprenante. Ils la tiennent à la main par les bouts des doigts & en équilibre, comme on voit en B, & le poids, qui eſt à l'extrémité du talon, fait que le côté du fer eſt toujours plus long que vers le talon ; ils portent leur coup de plus loin. La cavalerie Eſpagnole eut affaire à celle des Maures armée de la ſorte, qui dès le premier choc jetta à bas des chevaux le premier rang des eſcadrons Eſpagnols ; & ſans l'infanterie, qui ſe trouva là tout à propos, il n'en fût pas échapé un ſeul. On remarqua en cette occaſion que l'épée Eſpagnole n'étoit d'aucun effet.

Je ne crois pas qu'on puiſſe rien imaginer de plus redoutable qu'une arme telle que celle que je viens de décrire. Le moien de pouvoir aborder un eſcadron armé de la ſorte, qui au premier choc jette un premier rang par terre, & en fait autant du ſecond, ſi celui-ci veut tenter l'avanture, chaque cavalier étant comme aſſûré de tuer ſon homme : car il porte ſon coup de toute la longueur de ſon arme en s'élevant droit ſur les étriers. Il ſe baiſſe & s'étend juſques ſur le cou de ſon cheval, & porte ſon coup avec tant de roideur, de force & de juſteſſe, qu'il perce un homme d'outre en outre avant qu'il ait eu le tems de l'approcher, & ſe reléve avec la même légéreté & la même vigueur pour redoubler encore. Le lancier n'avoit qu'un coup à donner, & ce coup n'étoit jamais ſans reméde, l'ennemi pouvant l'éviter en s'ouvrant ; mais rien ne ſçauroit réſiſter contre la lance des Maures, qui charge par coups redoublez comme l'on feroit avec une épée.

CHAPITRE XIV.

Scipion paſſe la Trébie, & perd ſon arriéregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvemens que cette défection cauſe à Rome. Annibal entre par ſurpriſe dans Claſtidium. Combat de cavalerie. Conſeil de guerre entre les deux Conſuls. Ruſe d'Annibal.

CEtte trahiſon des deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignoit avec raiſon que ces peuples, déja indiſpoſez contre les Romains, n'en priſſent occaſion de ſe déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au-devant de cette conſpiration, vers les trois heures après minuit il léve le camp, & s'avance vers la Trébie & les hauteurs qui en ſont proche, comptant que dans un poſte ſi avantageux & au milieu de ſes alliez on n'auroit pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le Conſul étoit décampé, Annibal lui mit en queue la cavalerie Numide, laquelle il fit ſuivre peu après par l'autre, qu'il ſuivoit lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrérent dans le camp des Romains, & le trouvant déſert & abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée Romaine. Car ſi les Numides, ſans perdre de tems, l'euſſent pourſuivie & euſſent atteint les bagages, en plaine comme ils étoient, ils auroient fort incommodé les Romains. Mais lorſqu'ils les joignirent, la plûpart avoient déja paſſé la Trébie. Il ne reſtoit plus que l'arriéregarde, dont ils tuérent une partie, & prirent le reſte priſonnier.

Publius paſſa la riviére, & mit le camp auprès des hauteurs. Il ſe fortifia d'un foſſé & d'un retranchement, & en attendant les troupes que Sempronius lui amenoit, il prit grand ſoin de ſa plaie, pour être en état de combattre, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Cependant Annibal s'approche, & campe à quarante ſtades du Conſul. Là les Gaulois qui habitoient dans ces plaines partageant avec les Carthaginois les mêmes eſpérances, leur apportérent vivres & munitions en abondance, prêts eux-mêmes d'entrer de leur part dans tous les travaux & tous les périls de cette guerre.

A Rome, quand on apprit l'action qui s'étoit paſſée entre

la cavalerie, on y fut d'autant plus ſurpris, que l'on ne s'attendoit pas à cette nouvelle. Mais au reſte on trouva des raiſons pour ne pas regarder cela comme une entiére défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du Conſul ; les autres à la perfidie des Gaulois alliez, qui à deſſein ne s'étoient pas défendus, perfidie qu'ils conjecturoient ſur l'infidélité que ces peuples venoient tout récemment de commettre. Mais comme l'infanterie étoit encore en ſon entier, on ſe flattoit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour le ſalut de la République. Auſſi lorſque Sempronius traverſa Rome avec ſes légions, on y crut que, dès qu'il ſeroit arrivé au camp, la préſence ſeule d'une ſi puiſſante armée mettroit Annibal en fuite, & termineroit la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum, ſelon qu'on s'y étoit engagé par ſerment, Tibérius à leur tête fit diligence pour joindre ſon Collégue. Il campa près de lui, fit rafraîchir ſon armée, qui depuis Lilybée juſqu'à Ariminum avoit marché pendant quarante jours de ſuite, & donna ordre que l'on diſpoſât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparoit, il viſitoit ſouvent Publius, il ſe faiſoit rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, & ils tenoient conſeil enſemble ſur ce qu'il y avoit à faire. Annibal, pendant leurs délibérations, trouva moien d'entrer dans Claſtidium, dont le Gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garniſon & des magazins, il diſtribua les vivres à ſon monde, & joignit les priſonniers à ſes troupes, ſans leur faire aucun mal, pour donner un exemple de la douceur dont il vouloit uſer, afin que ceux qu'on prendroit dans la ſuite eſpéraſſent de trouver leur ſalut dans ſa clémence. Pour gagner auſſi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avoient mis en Charges, il récompenſa magnifiquement le traître, qui lui avoit livré Claſtidium. Peu après aiant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô & la Trébie, qui avoient fait alliance avec lui, ne laiſſoient pas que d'entretenir quelque liaiſon avec les Romains, comme pour avoir un refuge aſſuré de quelque côté que la fortune ſe rangeât, il détacha deux mille hommes de pied & mille chevaux tant Gaulois que Numides, avec ordre de faire le dégât ſur leurs terres. Cet ordre fut exécuté ſur le champ, & le butin fut grand. Les Gaulois coururent auſſitôt aux retranchemens des Romains pour demander du ſecours.

Sempronius, qui attendoit depuis longtems l'occaſion d'agir, ſaiſit ce prétexte. Il envoie la plus grande partie de la cavalerie avec mille archers à pied, qui paſſent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportoient le butin, & les obligent de prendre la fuite & de ſe retirer à leurs retranchemens. La garde du camp court au ſecours de ceux qui étoient pourſuivis, repouſſe les Romains, & les contraint à leur tour de fuir à leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute ſa cavalerie & ſes archers, & les Gaulois ſont encore forcez de faire retraite. Annibal, qui n'étoit pas prêt à une action générale, & qui d'ailleurs ne croioit pas qu'un Général ſage & prudent dût, ſans un deſſein prémédité & à toute occaſion, hazarder une bataille générale, ſe contenta d'arrêter la fuite de ſes gens, & de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ſes Officiers & par des trompettes de combattre ni de pourſuivre. Les Romains s'arrêtérent là pendant quelque tems; mais enfin ils ſe retirérent, après avoir perdu peu de leur monde, & en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius enflé & triomphant de ce ſuccès, auroit fort ſouhaité d'en venir à quelque choſe de déciſif. Mais quelque envie qu'il eût de profiter de la bleſſure de Scipion, pour diſpoſer de tout à ſon gré, il ne laiſſa pas que de lui demander ſon avis, qu'il ne trouva pas conforme au ſien. Publius penſoit au contraire qu'il falloit attendre que les troupes euſſent été exercées pendant l'hiver, que l'on en tireroit plus de ſervices la campagne ſuivante: que les Gaulois étoient trop légers & trop inconſtans pour demeurer unis aux Carthaginois; que dès que ceux-ci ne pourroient rien entreprendre, ceux-là ne manqueroient pas de ſe tourner contre eux; qu'après que ſa bleſſure ſeroit guérie, il eſpéroit être de quelque utilité dans une affaire générale, qu'enfin il le prioit inſtamment de ne pas paſſer outre. Sempronius ne pouvoit s'empêcher de connoître que les avis de ſon Collégue étoient juſtes & ſenſez: mais la paſſion de ſe diſtinguer & l'aſſûrance qu'il croioit avoir de réuſſir, l'emportérent ſur la raiſon & ſur la prudence. Il avoit en tête, avant que Publius pût ſe trouver à l'action, & que le tems de créer de nouveaux Conſuls, qui approchoit, fût venu, de finir cette guerre par lui-même; & comme il ne cherchoit pas le tems des affaires,

mais le ſien, il ne pouvoit pas ne point prendre de mauvaiſes meſures.

Annibal penſoit comme Publius ſur la conjoncture préſente, mais il concluoit tout le contraire & preſſoit le tems du combat : premiérement pour profiter de la diſpoſition où étoient les Gaulois en ſa faveur ; en ſecond lieu, parce qu'il n'auroit à combattre que contre de nouvelles levées ſans expérience ; & enfin pour ne pas laiſſer à Publius le tems de ſe trouver à l'action. Mais ſa plus forte raiſon étoit de faire quelque choſe, & de ne laiſſer pas le tems ſe perdre inutilement : car rien n'eſt plus important pour un Général, qui entre avec une armée dans un païs ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveller par des exploits continuels les eſpérances de ſes alliez. Il ne penſa donc plus qu'à ſe diſpoſer à une bataille, bien ſûr que Sempronius ne manqueroit pas de l'accepter.

Il avoit reconnu depuis longtems le terrain qui étoit entre les deux armées. C'étoit une plaine raſe & découverte, où couloit un ruiſſeau, dont les bords, aſſez hauts, étoient encore hériſſez de ronces & d'épines fort ſerrées. Ce ruiſſeau lui parut propre pour y dreſſer une embuſcade, & en effet il lui étoit aiſé de ſe cacher. Les Romains étoient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'eſt ordinairement dans ces ſortes d'endroits que les Gaulois ſe couvrent & ſe cachent ; mais ils ne ſe défioient pas d'un terrain plat & raſe. Cependant une embuſcade y eſt plus ſûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derriére leſquelles on eſt ſuffiſamment à couvert. Il ne faut ſouvent que de petits bords de ruiſſeaux, des roſeaux, des ronces, quelque ſorte d'épines pour cacher non ſeulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie : & il n'eſt pas beſoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui ſe voient de loin, & mettre les caſques deſſous.

CHAPITRE XV.

Bataille de la Trébie.

LE Général des Carthaginois tint donc un Conſeil de guerre, où il fit part à Mangon & aux autres Officiers du deſſein qu'il avoit. Chacun y aiant applaudi, auſſitôt après le ſouper de l'armée, il fit appeller Mangon ſon frére, jeune à la vérité, mais vif, ardent & entendu dans le métier, le fit Chef de cent chevaux & de cent hommes de pied, & lui ordonna de choiſir dans toute l'armée les ſoldats les plus braves, & de le venir trouver dans ſa tente avant la nuit. Quand il les eut exhorté tous à ſe ſignaler dans le poſte qu'il devoit leur aſſigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connoiſſoient les plus braves, & de le venir joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous au nombre de mille chevaux & d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides, marqua à ſon frére le moment où il devoit fondre ſur l'ennemi, & les envoia au lieu qu'il avoit choiſi pour l'embuſcade.

Le lendemain au point du jour il aſſemble la cavalerie Numide, gens endurcis à la fatigue, il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui ſe diſtingueroient, & leur donne ordre de paſſer au plutôt la riviére, d'approcher du camp des ennemis, & d'y attacher l'eſcarmouche, pour les mettre en mouvement. En cela ſes vûes étoient de prendre l'ennemi dans un tems où il n'auroit pas mangé du jour, & où il ne s'attendroit à rien moins qu'à une bataille. Il convoque enſuite le reſte des Officiers, les anime au combat, & les avertit de faire repaître tout leur monde, & de diſpoſer leurs armes & leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie Numide, il ne manqua pas de lâcher la ſienne, & de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut ſuivie de ſix mille archers à pied, il ſortit enfin lui-même des retranchemens avec tout le reſte de ſes troupes. Il étoit ſi fier de la nombreuſe armée qu'il commandoit, & de l'avantage qu'il avoit remporté le jour précédent, qu'il s'imaginoit que pour vaincre il n'avoit qu'à ſe préſenter. On étoit alors en plein hiver, il neigeoit ce jour-là

même, & faiſoit un grand froid, & l'armée Romaine s'étoit miſe en marche ſans avoir repû. Le ſoldat part avec empreſſement & grand deſir de combattre : mais quand il eut paſſé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrens qui y étoient tombez des montagnes voiſines pendant la nuit, & où il avoit de l'eau juſques ſous les aiſſelles, le froid & la faim (car le jour étoit alors aſſez avancé) l'avoient étrangement affoibli. Au lieu que les Carthaginois avoient bû & mangé ſous leurs tentes, avoient diſpoſé leurs chevaux, s'étoient frottez d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent ſortis de la riviére, Annibal, qui attendoit ce moment, envoia devant, au ſecours de ſes Numides, les armez à la légére & les frondeurs des Iſles Baleares, au nombre d'environ huit mille hommes, & les ſuivit à la tête de toute l'armée. A un mille de ſon camp, il rangea ſur une ligne ſon infanterie, qui faiſoit près de vingt mille hommes, tant Gaulois, qu'Eſpagnols & Afriquains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliez, montoit à plus de dix mille hommes, il la partagea ſur les aîles, où il plaça auſſi les éléphans, partie devant la gauche, partie devant la droite.

Sempronius de ſon côté rappella ſa cavalerie, qui ſe fatiguoit inutilement contre les Numides, cavaliers inſtruits & accoutumez à fuir en deſordre au premier choc, & à revenir à la charge auſſi hardiment qu'ils y étoient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coutume de ſe ſervir. Il avoit à ſes ordres ſeize mille Romains & vingt mille alliez, nombre, où monte une armée complette, lorſqu'il s'agit de batailles générales, & que les deux Conſuls ſe trouvent joints enſemble. Il jetta ſur les deux aîles ſa cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux, & s'avança vers l'ennemi fiérement, au petit pas, & en ordre de bataille.

Quand on fut en préſence, les armez à la légére de part & d'autre engagérent l'action. Autant que cette premiére charge fut deſavantageuſe aux Romains, autant elle fut favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étoit des ſoldats qui depuis le matin ſouffroient le froid & la faim, & dont les traits avoient été lancez pour la plûpart dans le combat contre les Numides; ce qui leur en reſtoit, étoient ſi appeſantis par l'eau dont ils avoient été trempez, qu'ils ne pouvoient être d'aucun uſage. La cavalerie, toute l'armée étoit également

hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne ſe trouve du côté des Carthaginois. Frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchoit de faire leur devoir.

Auſſi dès que les armez à la légére ſe furent retirez par les intervalles, & que l'infanterie peſamment armée en fût venue aux mains, alors la cavalerie Carthaginoiſe, qui ſurpaſſoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, tomba ſur celle-ci avec tant de force & d'impétuoſité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie Romaine découverts, les armez à la légére des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent ſur les flancs des Romains, y mettent le deſordre, & empêchent qu'ils ne ſe défendent contre ceux qui les attaquoient de front. De la part des peſamment armez, dans les premiers rangs & ceux qui les ſuivoient, la réſiſtance fut plus longue & le combat plus égal. Ce fut auſſi le moment où les Numides ſortirent de leur embuſcade, chargérent en queue les légions, qui combattoient au centre, & y jettérent une confuſion extrême. Les deux aîles attaquées en front par les éléphans, en flanc & tout autour par les armez à la légére, furent culbutées dans la riviére. La ſeconde ligne ne put tenir un moment contre les Numides, qui étoient venus fondre ſur elle par ſes derriéres. Il n'y eut que la premiére, qu'une heureuſe néceſſité força de ſe faire jour à travers les Gaulois & les Afriquains, dont elle fit un grand carnage. Mais après la défaite de ſes aîles, voiant qu'elle ne pouvoit plus ni les ſecourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la riviére & la pluie ne lui permettoient pas de reprendre le chemin, ſerrée & gardant ſes rangs elle prit la route de Placentia, où elle ſe retira ſans danger au nombre au moins de dix mille hommes. La plûpart des autres qui reſtoient périrent ſur les bords de la riviére, écraſez par les éléphans ou par la cavalerie. Ceux qui pûrent échaper, tant fantaſſins que cavaliers, ſe joignirent au gros dont nous venons de parler, & le ſuivirent à Placentia. Les Carthaginois pourſuivirent l'ennemi juſqu'à la riviére, d'où, arrêtez par la rigueur de la ſaiſon, ils revinrent à leurs retranchemens. La victoire fut complette, & la perte peu conſidérable. Quelques Eſpagnols ſeulement & quelques Afriquains reſtérent ſur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraitez; mais tous ſouffrirent beaucoup

beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid, & de tous les éléphans on n'en put ſauver qu'un ſeul.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois.

§. I.

Inconvéniens d'un commandement partagé. Caractére de Sempronius, & l'uſage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains.

IL eſt rare que deux Généraux dont le commandement eſt alternatif, puiſſent longtems s'accorder enſemble. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt qu'un excellent Général qui aura un franc ſtupide pour Collégue, trouvera ſouvent plus de chicannes, d'oppoſitions & de faux raiſonnemens à combattre, & plus de gens qui ſe tourneront contre lui, que s'il avoit en tête un homme qui lui ſeroit comparable en intelligence. Malgré tout ce que j'ai dit de la mauvaiſe conduite de Scipion après l'affaire du Téſin, il étoit infiniment au-deſſus de Sempronius, qui ne ſçavoit que mépriſer l'ennemi, ſans rien voir ni rien connoître dans les moiens de le vaincre : bien que ſon Collégue n'oubliât rien pour lui faire comprendre que le tems ni les lieux ne permettoient pas de rien hazarder contre une armée infiniment ſupérieure en cavalerie, & campée dans une plaine raſe & découverte, & très-propre pour la faire agir avec toute ſorte d'avantage. Il étoit d'avis de traîner la guerre en longueur, & qu'en temporiſant cette armée ſe ruineroit d'elle-même faute de vivres & de fourrages, dont elle commençoit à manquer. Ce Capitaine, qui faiſoit plus de cas d'opiner ſelon les regles de la prudence, que de remporter la victoire par un coup de hazard, ne put rien gagner ſur cet eſprit opiniâtre, qui jetta les affaires dans le précipice. Scipion l'eût ſans doute laiſſé faire, s'il l'eût cru capable de commander une armée. Ariſtide ſe trouva dans un cas ſemblable, mais ſon Collégue étoit un tout autre homme que Sempronius. Ariſtide, qui regardoit le commandement partagé dans une armée comme un très-grand mal, dès qu'il vit qu'on l'avoit élû avec Miltiade pour commander alternativement, céda de bon cœur ſon droit à ſon Collégue, dont il connoiſſoit le mérite & la valeur, quoiqu'il fût tout plein de l'un & de l'autre lui-même, & Maltiade gagna la célébre bataille de Marathon.

Si la circonſpection de Scipion fut préjudiciable à la République après l'affaire du Téſin, elle étoit ſalutaire & prudente ſur la Trébie. Son ſentiment dans cette conjoncture étoit appuié ſur des ma-

ximes très-ſolides. Il n'eſt pas poſſible de s'imaginer que Sempronius ne ſentît pas tout le vrai & le ſolide des raiſons de ſon Collégue, qui s'oppoſa de toutes ſes forces au deſſein qu'il avoit de courre les riſques d'une bataille rangée. *Sempronius ne pouvoit s'empêcher de reconnoître*, dit notre Auteur, *que les avis de ſon Collégue étoient juſtes & ſenſez.* Peut-être qu'il eût été plus avantageux pour Sempronius, qu'il n'en eût pas connu toute la force. La vérité qui frape, & à laquelle on ſe refuſe, nous laiſſe ſouvent dans une ſuſpenſion d'eſprit, & une eſpéce de crainte de ne pas réuſſir qui eſt toujours dangereuſe. » Quand » les hommes ont balancé longtems » à entreprendre quelque choſe par » la crainte de ne pas réuſſir, *dit* » *un Auteur judicieux* (a) *& grand* » *Politique*, l'impreſſion qui leur » reſte de cette crainte, fait pour » l'ordinaire qu'ils vont enſuite trop » vîte dans la conduite de leurs en» trepriſes. Cette maxime eſt très-ſenſée & très-vraie. Les raiſons de Scipion, qui étoit un homme ſage, laiſſérent Sempronius dans le doute & dans l'incertitude : ce qui paroît aſſez par ſa conduite.

Lorſque la prévoiance & les conſeils ont précédé les dangers d'une entrepriſe, la peur eſt vaincue; mais lorſque la peur & le doute, où l'on eſt du ſuccès, ont devancé la prévoiance, nous faiſons tout à la hâte & ſans réfléxion. C'eſt ce que fit Sempronius, qui ſe gouverna dans cette affaire comme ſi le courage ſeul eût ſuffi pour remplir le devoir d'un Général.

Scipion ne pouvant rien gagner ſur cet eſprit opiniâtre & préſomptueux, l'abandonna à ſon mauvais génie. N'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, lorſqu'il le vit infléxible dans ſa réſolution, de changer de batterie, & d'affecter de ſe rendre à ſon ſentiment, l'encourager dons ſon deſſein, & l'aider de ſes conſeils, dont il avoit le plus de beſoin ?

Quand une entrepriſe a été une fois réſolue dans un Conſeil de guerre, il eſt d'une extrême conſéquence que les Officiers & les ſoldats mêmes ignorent le pour & le contre : car il y en a tonjours un fort grand nombre qui comptent les avis, plutôt qu'ils ne les péſent. Souvent dans les conſeils ce ne ſont pas les plus ſages qui ſont écoutez & qui décident ; mais ceux qui ſont à la tête, à qui il eſt permis de faire & de dire tout ce qu'il leur plaît : outre que l'on a toujours de l'éloignement dans ces ſortes d'aſſemblées pour tout ce qui tend à éviter ou à retarder le combat, de peur qu'on ne doute de leur courage. Il importe donc qne ceux qui ont été d'un ſentiment contraire, paroiſſent approuver ce qui s'y eſt déterminé, quelque manvais qu'il puiſſe être, il faut qu'ils le maintiennent publiquement ; ce qui fait que le Général, ou celui qui en eſt l'auteur, perd cette crainte que canſe ordinairement le doute où l'on eſt de ne pas réuſſir.

Annibal ne craignoit rien tant ſinon que les Romains ne traînaſſent les affaires en longueur, & qu'ils ne le tournaſſent & ne le roulaſſent de camp en camp dans un païs peu favorable à ſa cavalerie, qui étoit ce qu'il avoit de plus fort & de plus redoutable dans ſon armée. Il comptoit moins ſur ſon infanterie, dont la plus grande partie étoit compoſée de troupes Gauloiſes mal armées & ſans aucune diſcipline ; mais com-

(a) *Mém. du Card. de Retz.*

me le fond en étoit bon, il eſpéroit qu'étant diſciplinées & mêlées avec les Afriquains & les Eſpagnols, il en tireroit les mêmes ſervices.

Ce grand Capitaine voioit bien que le poſte où il ſe trouvoit, étoit tout ce qu'il pouvoit choiſir de meilleur & de plus avantageux pour faire agir ſa nombreuſe cavalerie & ſes éléphans, aſſûré que la bataille ſe donnant dans une plaine raſe & découverte, les Romains ne réſiſteroient pas un moment à cauſe de l'inégalité de leur cavalerie, autant dans le nombre que dans la hardieſſe & dans le courage : car quant à l'infanterie, les Romains étoient plus forts. S'il falloit s'en rapporter à Tite-Live, ils devoient l'être de près d'un tiers. Il y joint les Gaulois Cénomans, dont notre Auteur ne fait aucune mention. Quoiqu'il en ſoit, cette infanterie eût décidé ſi le Général Romain eût obſervé une meilleure conduite dans la diſpoſition de ſa cavalerie.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune, on ſçait aſſez que les ménagemens craintifs à l'ouverture d'une guerre tirent à des conſéquences dangereuſes, dont l'ennemi peut tirer avantage ; mais ce n'eſt pas reculer que d'attendre du tems & de l'occaſion : car en temporiſant on ne gâte jamais rien dans les affaires conteſtées. Entre deux Généraux ou dans un Conſeil de guerre, où il eſt libre à chacun de dire ſon avis, & lorſqu'on s'aheurte à ſoutenir un mauvais ſentiment, on doit tout au moins prendre de bonnes meſures, & ne rien négliger de tout ce qui peut nous mener à la victoire, & ne rien mettre au hazard ſans quelque apparence de réuſſir. Lorſqu'on manque dans les précautions qui dépendent de nous, on ſe perd d'honneur & de réputation.

Sempronius n'y eut nul égard, à peine donne-t-il le tems à ſes ſoldats de ſe reconnoître après ſa jonction avec Scipion, & de les accoutumer à la vûe de l'ennemi, qui nous paroît toujours plus redoutable dans l'éloignement qu'il ne l'eſt de près ; & lorſqu'on s'accoutume à le voir, la hardieſſe augmente à meſure que l'idée que nous en avions diminue. Il faut connoître l'ennemi avant que de s'engager dans une entrepriſe importante & déciſive.

Marius uſa d'une grande prudence dans la guerre contre les Teutons & les Ambrons ; il voulut accoutumer peu à peu ſes troupes à ſoutenir la vûe des ennemis. » Pour » les ſoldats, dit Plutarque (a), il » les faiſoit tenir longtems ſur les » remparts de ſon camp les uns après » les autres, pour les accoutumer » à ſoutenir la vûe de la terrible » figure des ennemis, à entendre » ſans s'effraier leur ton de voix » brutal & ſauvage, & à n'être point » étonnez de leur armure & de leurs » mouvemens, en ſe rendant peu » à peu ordinaire & familier par » l'habitude de les voir, ce qui » d'abord avoit paru le plus étrange » & le plus formidable : car il étoit » perſuadé que dans les choſes terribles, la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait » paroître des choſes qui ne ſont » point, & que l'accoutumance au » contraire fait perdre aux choſes » naturellement les plus terribles, » la plus grande partie de ce vain » épouvantail qui fait naître notre » effroi.

Sempronius avoit non ſeulement beſoin de guérir ſes ſoldats, nouvellement arrivez, de l'idée trop avantageuſe qu'ils s'étoient formée

(a) *Plut. trad. Dacier. Vie de Marius.*

de la valeur & des forces de l'ennemi; mais il étoit encore néceſſaire de les diſcipliner, de les aguerrir & de les préparer aux grandes actions.

Quand Scipion n'eût eu que cette ſeule raiſon à oppoſer contre le ſentiment de ſon Collégue, elle ſuffiſoit de reſte pour lui faire connoître la témérité de ſon entrepriſe. Annibal bien informé de tout ce qui ſe paſſoit dans le Conſeil, mit en œuvre toutes les ruſes dont il ſe put aviſer pour précipiter Sempronius dans quelque mauvais pas, & le fortifier de plus en plus dans le déſir imprudent de combattre.

Rien ne nous fait voir, avec plus d'évidence, les qualitez extraordinaires & la profondeur du génie du Général Carthaginois dans la ſcience militaire, que cette variété de regles & de conduite dans la maniére de faire la guerre, qui tendoient toutes au but qu'il s'étoit propoſé, de ſorte que l'ennemi ſe trouvoit dans le piége ſans l'avoir craint ni ſoupçonné.

A peine les Conſuls ont relevé ceux de l'année précedente, qu'il change de méthode & de conduite ſelon l'humeur & le génie de chacun, ce qu'il eſt aiſé de connoître dès qu'on ſçait ce qui ſe paſſe dans les Conſeils. Il eſt rare qu'il n'y ait pas deux partis dans une armée, où le pouvoir eſt partagé & alternatif; & dès que cela arrive, le ſecret en eſt banni. Un eſprit pénétrant, méditatif & profond, juge du caractére, de l'inclination, de l'humeur & de l'intelligence des Généraux par leurs ſentimens. Le ruſé Carthaginois tira des avantages infinis de cette étude. Il régloit là-deſſus ſes deſſeins & l'état de la guerre; dès qu'on connoît le foible de ſon homme; on doit ſe tourner de ce côté-là.

Les eſprits communs, qui ne voient rien au-delà de leur tourbillon, ne peuvent concevoir qu'il y ait des gens qui voient plus loin. Ils croient qu'il ſuffit de regler le deſſein de leurs entrepriſes ſur les qualitez & les connoiſſances qu'ils ont des forces de l'ennemi, c'eſt là le grand principe des hommes chargez des affaires de la guerre: qui leur diroit qu'il y en a un autre auquel ils n'ont peut-être jamais penſé, & ſans lequel même on ne ſçauroit bien & ſûrement établir l'état de la guerre, les étonneroit ſans doute. Voici pourtant Annibal qui leur deſſile les yeux, & qui leur fournit des lunettes pour le ſoulagement de leur vûe. Agir ſur ce principe, c'eſt le fait d'un habile homme & d'un grand Capitaine.

Les ſoldats & les Officiers qui compoſent une armée, ne ſont rien par eux-mêmes: celui qui les commande en chef en eſt l'ame & les forces mouvantes, ils en reçoivent l'eſprit comme les ordres: ſelon qu'il dirige bien ou mal les reſſorts, l'armée ſe meut à droit & à gauche, elle tend à ſa conſervation, à la gloire du Chef comme à ſa honte. Tout homme qui ſuivra cette méthode, ce qui ne me ſemble pas fort difficile, trompera l'adreſſe des plus fins, qui vont par des principes moins déliez, il ſera bientôt le maître. Ce fut par une conduite ſi profonde & ſi couverte qu'Annibal ſçut irriter la témérité & l'humeur violente & fougueuſe de Sempronius, pour l'engager dans un combat déſavantageux, auquel il n'étoit que trop porté. Deux mots nous mettront au fait de ce ſtratagéme ou de cette politique militaire. Je ne vois pas dans l'Hiſtoire qu'aucun Capitaine ſe ſoit encore aviſé de la pratiquer.

Annibal ne ſongea jamais à éprouver & à ſonder les forces de l'ennemi. Il crut qu'il lui ſuffiſoit de connoître le caractére & l'humeur de ſon Antagoniſte pour être aſſûré de la victoire ; il ſonge à l'embarquer dans quelque petit combat, à lui céder à deſſein l'avantage, à feindre même de ſe défier de ſes forces pour augmenter ſa confiance & l'envie d'en venir à une affaire déciſive : bien aſſuré, en lui cédant peu, de gagner le tout. Le ruſé Capitaine ne ſe trompa pas dans ſes conjectures, il met en jeu cette machine, qui lui réuſſit toujours, & pour cet effet il détache une partie de ſa cavalerie Numide & quelque infanterie, qui paſſerent la Trébie, & s'approchérent du camp des Romains, pour irriter le courage & l'eſprit ſuperbe de Sempronius. Celui-ci fait ſortir ſa cavalerie, repouſſe les Carthaginois, & les ſuit juſqu'auprès de leur camp. Le combat s'y rengage. Le Conſul qui voit cela, fait filer de nouvelles troupes. Les Carthaginois ſoutiennent quelque tems l'effort des Romains. Annibal qui cherche à amorcer le Général Romain par un petit avantage, lui céde celui-ci, & fait ſonner la retraite. Il craignoit d'ailleurs que le combat ne devînt ſérieux. Car ſouvent ces ſortes d'affaires par eſcarmouches, par irruptions & par retraites réciproques, deviennent conſidérables ; & lorſqu'on croit n'engager que quelques troupes, on ſe trouve tout d'un coup embarqué dans une affaire générale, où le hazard, plûs que l'intelligence, décide ordinairement, & qui dégénérent à un nombre d'autres tous différens, & où les plus habiles ſe trouvent ſouvent plus embaraſſez que les autres qui n'ont qu'un ſçavoir expérimental & certains principes de routine, & qui ſe tirent mieux de ces combats tumultueux qui exigent moins d'art & de méditation, que de ceux qui ont beſoin d'une tactique plus profonde.

Le Conſul Romain, orgueilleux & rempli de ce vain avantage cédé finement, & dont il ne comprit jamais l'artifice, non plus que ceux qui vinrent après lui, qui tombérent dans le même piége, & ne s'y trouvérent pas moins nouveaux ; le Conſul Romain, dis-je, s'affermit plus que jamais dans le deſſein imprudent de combattre : tant il eſt véritable qu'il n'y a point de ruſe plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée ; & où les troupes qui agiſſent par de tels moiens ne voient pas plus clair que ceux qui s'y laiſſent prendre. Sempronius, après l'avantage de ce premier combat, prit tant d'aſſurance pour la victoire, qu'il crut devoir ſe hâter de combattre, de peur que Scipion, venant à guérir de ſa bleſſure, la gloire de la défaite des Carthaginois ne fût commune entre eux, & qu'il ne ſe trouvât trop incommodé de triompher ſur un même char avec ſon Collégue.

Le moindre avantage dans un Général imprudent & inconſidéré, ne manque pas de produire une infinité de chiméres. Annibal n'ignoroit pas le deſſein du Conſul, il le crut tout formé. Celui-ci, enflé de ce petit ſuccès, ſe flatte qu'il ne ſera pas moins heureux dans une bataille rangée. Le Carthaginois s'y étoit déja préparé. Il avoit reconnu tout le terrain entre les deux camps. Il remarque ſur les bords de la riviére, & un peu au-delà d'une des aîles des Romains, un lieu très-commode pour y dreſſer une embuſcade. C'étoit des endroits couverts d'arbres touffus, des haies & des ravins

très-propres pour y cacher un corps conſidérable de troupes. A la faveur de la nuit, il y fait couler ſecrétement mille chevaux & autant de ſoldats choiſis A. de toute ſon infanterie.

Il y a un ancien proverbe qui ordonne de bien établir le préſent, ce qui ſuffit dans les affaires militaires comme dans toutes les autres pour bien eſpérer de l'avenir. Le Général Romain, dont la vûe ne perce & ne s'étend pas plus loin que le front de ſon armée, & qui ſonge bien plus à donner bataille, qu'à prendre les meſures & les précautions néceſſaires pour s'empêcher d'être vaincu, néglige de reconnoître & de faire fouiller ces endroits couverts en-deçà de la Trébie. Il la paſſe dès le point du jour, c'eſt-à-dire dans un tems où il auroit dû reſter clos & couvert dans ſon camp. La pluie & le mauvais tems de la nuit précédente avoient fait tellement enfler la riviére, que les ſoldats furent obligés de la traverſer, aiant de l'eau juſqu'à la poitrine. En été ce n'eſt rien; mais en hiver il y a de la folie, lorſqu'une indiſpenſable néceſſité ne nous y contraint pas malgré nous. Mais ce n'eſt pas là ſa plus groſſe faute. Il fait ſortir ſon armée ſans avoir repû, comme s'il l'eût voulu préparer au combat par un jour de jeûne; elle ſe met en bataille dans la plaine, abattue de faim & ſaiſie de froid, que l'eau qu'elle vient de paſſer augmente: la neige qui vient de recrue, achéve de déſeſpérer & de décourager ſes troupes, & les fait douter de la ſageſſe de leur Général; ce qui n'échauffe pas beaucoup le courage, & la faim n'augmente guéres plus les forces & nos eſpérances.

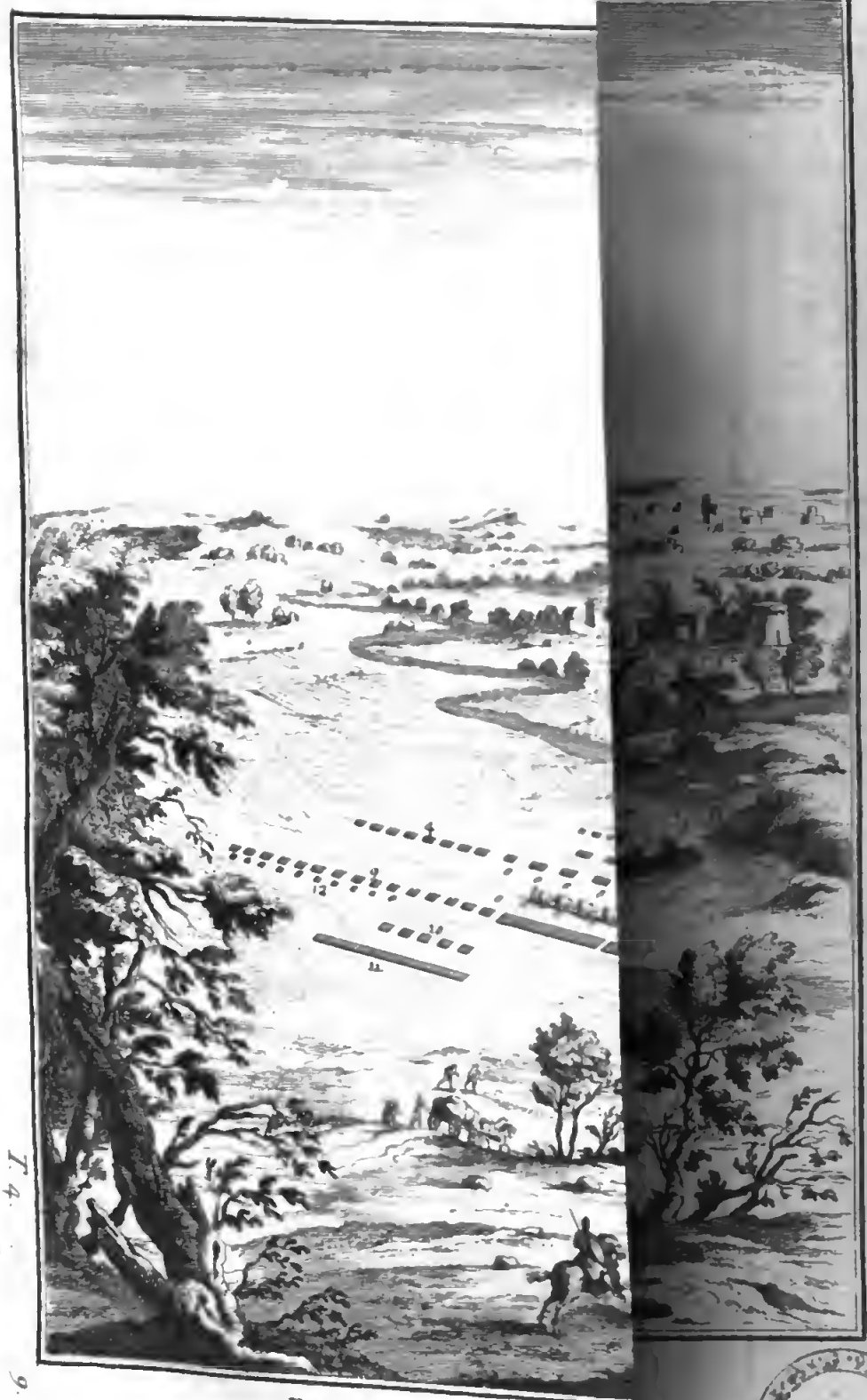
Comme la réflexion ne vient jamais que lorſqu'on voit l'ennemi près de ſoi, & que la partie eſt liée; Sempronius dut alors s'appercevoir de ſon imprudence & de ſa ſottiſe. Pendant que les Romains paſſent la Trébie avec toutes ſortes d'incommoditez, & qu'ils ſe rangent en bataille, Annibal fait repaître les hommes & les chevaux, tandis que le Conſul ſe repaît d'eſpérance, & que ſon armée toute glacée la perd & ſe décourage. Les Carthaginois ſortent enfin de leur camp, frais & alaigres, & ſe mettent en bataille. Voici l'ordre & la diſtribution des troupes Romaines.

L'infanterie (2), forte de trente-ſix mille hommes, fut rangée ſur trois lignes, ſelon la coutume Romaine: les armez à la légére (3) à la tête de tout. La cavalerie (4) & (5), qui conſiſtoit en quatre mille chevaux, étoit partagée aux aîles.

On peut bien s'imaginer que le Conſul n'étoit pas homme à ajouter rien de nouveau à cette diſpoſition, il n'en ſçavoit pas davantage. S'il eût eu la moindre expérience de la guerre, il ſe fût apperçû que ſa cavalerie, quelque opinion avantageuſe qu'il pût en avoir, ne ſoutiendroit jamais contre celle d'Annibal, ſi brave, ſi aguerrie, & ſi extraordinairement ſupérieure à la ſienne; il ne ſe pouvoit qu'il ne s'en vît débordé, malgré la ſupériorité de ſon infanterie.

Annibal aiant obſervé toute cette diſtribution des Romains, oppoſe un front égal à leur infanterie, & range la ſienne (6), qui faiſoit près de vingt mille hommes, ſur une ſeule ligne, en maniére de phalange; il avoit huit mille ſoldats légérement armez (7), qu'il met à la tête de tout, aiant les eléphans (8) à leurs aîles. Notre Auteur ſe trompe ſûrement à l'égard des éléphans. Il prétend qu'ils furent jettez ſur l'une & l'au-

Dim 18" par. 13".



T. 4. 9.

BATAILLE DE LA

NAPOLI

tre aîle de la cavalerie. Ce n'étoit pas là leur poſte, outre qu'il paroît par les ſuites du combat que ces animaux furent d'abord pouſſez ſur les aîles de l'infanterie Romaine ; & quand cela ne ſeroit pas, il vaut mieux croire ce qui eſt le plus conforme à la raiſon & aux regles de la guerre. Ajoutez qu'on ne ſe précautionne pas tant à l'endroit le plus fort, qu'à celui où l'on eſt le plus foible.

La cavalerie (9) fermoit les deux aîles de l'infanterie. Il y a dans le texte : *les armez à la légere des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent ſur les flancs des Romains, y mettent le déſordre* : ce qui ne laiſſe aucun lieu de douter qu'Annibal cacha un corps de Numides (10) & une partie de ſes armez à la légére (11) derriére ſa cavalerie, le reſte (12) entrelaſſé entre les eſcadrons, de peur que Sempronius ſe voiant trop débordé, ne prît ſes meſures pour s'empêcher d'être pris en flanc & envelopé ; au lieu qu'en lui préſentant un même front paralléle, & cachant le reſte, il ne s'apperçut pas de l'artifice de cette diſpoſition. Tout ce qui ſe paſſa dans le commencement & dans les ſuites de ce combat, prouve évidemment ma conjecture.

L'infanterie légére de part & d'autre fit l'ouverture de cette fameuſe journée ; mais comme ces ſortes de troupes ne combattent que par eſcarmouches & par retraites réciproques, elles ſe retirérent dès que les deux armées s'ébranlérent & marchérent l'une contre l'autre.

Le choc fut furieux & le combat très-obſtiné. Le plus fort fut aux aîles de l'infanterie. Il fut moins vif & moins engagé dans le centre des deux lignes. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, qu'Annibal évita de donner dans le corps de bataille. Il eſpéroit d'avoir bon marché du reſte, s'il pouvoit rompre les aîles de l'infanterie & les enveloper. Il ne douta jamais que la victoire ne ſe déclarât de ce côté, & que ſa cavalerie victorieuſe ne lui fût d'un grand ſecours après la déroute de celle des Romains.

Pendant que l'infanterie s'engage, la cavalerie Carthaginoiſe fond ſur celle des Romains, la tourne & la charge avec une telle furie, qu'elle l'enléve hors des aîles de ſon infanterie : une partie ſe met à ſes trouſſes, pendant que l'autre tourne tout court ſur les flancs de ſon infanterie ; l'armure légére, jointe à cette cavalerie, preſſe très-vivement les Romains, pendant que les peſamment armez les chargent & les éléphans les attaquent de front.

Cette brave infanterie, dépouillée & dépoſſédée de ſes aîles, & abandonnée de ſa cavalerie, ſe défend avec un courage, ou plutôt avec une fureur deſeſpérée. Elle fait tout ce qu'on peut atténdre de gens qui cherchent à réparer la ſottiſe du Général, & la honte de ſa cavalerie.

Le combat continuoit avec beaucoup de vigueur & avec une égale opiniâtreté, lorſque les Romains s'apperçoivent qu'ils ſont tombez dans une embuſcade. On voit paroître tout à coup le corps de cavalerie & d'infanterie A, embuſqué dans les endroits couverts un peu en-delà des aîles de l'armée Romaine. Ce corps ſe jette dans la plaine, s'y forme, & fond ſubitement ſur ſes derriéres. Un événement ſi extraordinaire les étonne, les triaires (13) ne voient point d'autre parti à prendre que de paſſer dans les eſpaces

des Princes, & de s'alligner avec eux pour faire front de ce côté.

Cette derniére attaque à dos de la ſeconde ligne ne laiſſant plus aucune eſpérance au centre de la premiére, & voiant d'ailleurs leurs aîles à demi rompues & prêtes à fuir, & eux ſans eſpérance de retraite du côté de leur camp, ils crurent trouver leur ſalut dans une grande réſolution & un puiſſant effort. Ils s'y déterminérent & chargérent avec tant de vigueur & de violence, qu'ils enfoncent tout ce qui eſt devant eux, l'ouvrent, paſſent outre, & ſe retirent en bon ordre à Placentia, ſans être pourſuivis : le reſte eſt envelopé & taillé en piéces.

On voit par cette action de l'infanterie Romaine, ce que peut la peur ſur le cœur de l'homme. Car enfin ce n'eſt point ici la valeur qui agit & qui remue ces gens-là ; mais la crainte qui ſe tourne en déſeſpoir, quoique Polybe en diſe, & qui fait qu'une partie de cette armée, (car il n'y avoit pas moins de dix mille hommes,) ſe précipite dans un péril évident pour s'empêcher de tomber dans un moindre. Car il leur étoit plus facile de s'ouvrir une route du côté de leur camp, que d'attaquer de front l'infanterie Carthaginoiſe, ſur laquelle ces dix mille hommes s'élancent en vrais déſeſperez, au milieu de laquelle ils s'ouvrent un paſſage, les mettent en déroute, & ſe retirent en bon ordre à Placentia, ſans qu'Annibal oſât les pourſuivre, tant il fut étonné d'une ſi ſubite déroute, quoiqu'il y eût une grande marche de là à Placentia. Annibal étoit perdu, ſi ce corps d'infanterie ne ſe fût pas cru lui-même perdu, & qu'il eût agi par une toute autre impulſion que celle de la peur : car il eſt certain que toute l'infanterie Carthaginoiſe eût été taillée en piéces, ſi ces gens-là euſſent connu l'avantage qu'ils venoient de remporter. Il ſemble qu'il eût dû les guérir de la peur : car s'ils euſſent replié ſur ce qui reſtoit encore en entier, dès-lors la bataille & la guerre étoient finies, & Annibal perdu ſans reſſource, ſans nulle eſpérance de retraite. » La peur ne les rendit » hardis, *dit Montagne*, que pour » acheter une honteuſe fuite au mê- » me prix qu'elle eût eu une glorieu- » ſe victoire. Je ne ſçai guéres par » quels reſſorts la peur agit en nous, » *dit le même Montagne*, mais tant » y a que c'eſt une extréme paſſion : » & diſent les Médecins, qu'il n'en » eſt aucune qui emporte plutôt » notre jugement hors de ſa dûe » aſſiette. De vrai j'ai vû beaucoup » de gens devenir inſenſez de peur : » & au plus raſſis il eſt certain que » pendant que ſon accès dure elle » engendre de terribles éblouiſſe- » mens. Mais parmi les ſoldats mê- » mes, où elle devroit trouver moins » de place, combien de fois elle a » changé un troupeau de brebis en » eſcadron de corſelets ? de roſeaux » de cannes en gendarmes & lan- » ciers ? nos amis en nos ennemis ? » & la croix blanche en la rouge ? » Lorſque M. de Bourbon prit Ro- » me, un porte-Enſeigne qui étoit » à la garde du bourg Saint Pierre, » fut ſaiſi de tel effroi à la premiére » alarme, que par le trou d'une » ruine, il ſe jetta l'Enſeigne au » poing hors de la ville droit aux » ennemis, penſant tirer vers le de- » dans de la ville : & à peine enfin » voiant la troupe de M. de Bour- » bon ſe ranger pour le ſoutenir, » eſtimant que ce fût une ſortie » que ceux de la ville fiſſent, il ſe » reconnut, & tournant téte, ren- » tra par ce même trou par lequel il

» étoit

» étoit ſorti plus de trois cens pas » avant dans la campagne... Pareille rage pouſſe par fois une multitude : en l'une des rencontres de » Germanicus contre les Allemans, » deux groſſes troupes prirent d'effroi deux routes oppoſites ; l'une » fuioit d'où l'autre partoit. Tantôt elle nous donne des aîles aux » talons, comme aux deux premiers, tantôt elle nous cloue les » pieds & les entrave, comme on » lit de l'Empereur Théophile, lequel en une bataille qu'il perdit » contre les Agarénes, devint ſi » étonné & ſi tranſi, qu'il ne pouvoit prendre parti de s'enfuir : » *adeo pavor etiam auxilia formidat :* » juſques à ce que Manuel, l'un des » principaux Chefs de ſon armée, » l'aiant tiraſſé & ſecoué, comme » pour l'éveiller d'un profond ſomme, lui dit : Si vous ne me ſuivez, je vous tuerai. Car il vaut » mieux que vous perdiez la vie, » que ſi étant priſonnier vous veniez à perdre l'Empire. Lors exprime-t-elle ſa derniére force, » quand pour ſon ſervice elle nous » rejette à la vaillance qu'elle a » ſouſtraite à notre devoir & honneur.

Il eût été à ſouhaiter que la peur eût produit le même effet ſur le cœur des vingt-huit bataillons & des douze eſcadrons de dragons enfermez dans le village de Bleintheim, qu'elle fit ſur les dix mille Romains qui ſe retirérent à Placentia. Ils euſſent paſſé ſur le corps de l'armée des Alliez, qui ſe croioit déja victorieuſe, & qui ſe trouvoit pourtant dans un ſi grand deſordre, qu'il eût été aiſé à nos troupes, ſi elles euſſent pris la réſolution de ſortir du village en bon ordre, de faire une retraite honorable & de ſe joindre à notre gauche, qui ne s'étoit retirée que par le malheur de la droite. Mais malheureuſement cette eſpéce de peur, que produiſit un ſi grand effet ſur le cœur des ſoldats Romains, n'avoit point gagné les nôtres : ils vouloient bien ſortir du village & ſe retirer en gens de cœur ; mais les Chefs, qui ſe trouvérent auſſi étonnez que l'Empereur Théophile, s'oppoſérent toujours à ce que les ſoldats deſiroient le plus ; la peur leur cloua les pieds dans le village, & les fit rendre honteuſement.

§. II.

Fautes de Sempronius.

C'Eſt une imprudence d'entreprendre les choſes douteuſes lorſqu'on peut attendre du tems & de l'occaſion, & qu'on eſt en état par des mouvemens bien concertez d'obliger ſon ennemi d'abandonner un terrain avantageux & favorable à l'arme ſur laquelle il ſe confie le plus. Rien n'empêchoit Sempronius de décamper, & d'obliger le Général Carthaginois d'en faire autant, & de l'attirer dans un païs moins favorable à ſa cavalerie, ce qu'il pouvoit faire ſans abandonner la Trébie. Rien ne l'obligeoit de donner bataille. Lorſque le retardement augmente le mal & les difficultez, le délai eſt alors plus blâmable que l'impatience ; mais on ne voit rien ici qui puiſſe juſtifier celle du Conſul Romain, qui s'embarque dans une action générale ſans aucune raiſon. La guerre ne ſe fait pas avec une vîteſſe inconſidérée. Une remiſe faite à propos nous épargne ſouvent de grands maux, ſauve quelquefois un Etat ; au lieu qu'une précipitation imprudente le ruine ou le met en péril. Quand la néceſſité, ou des raiſons importantes

nous obligent à combattre, le mal que l'on ne peut éviter, porte avec ſoi ſon excuſe : mais dans cette affaire-ci la faute du Conſul Romain ne ſçauroit ſe couvrir ni s'excuſer. Il avoit mille raiſons qui l'engageoient à ne rien entreprendre. Notre Auteur nous en fait voir toute la force.

Ceux qui font leur capital de chercher de la gloire & de l'eſtime par leurs actions, ne rencontrent au bout du compte que de la honte & du mépris, lorſqu'ils agiſſent contre la prudence & les avis de gens ſages, qui connoiſſent l'état véritable des affaires de l'ennemi & la nature de leurs forces. Il eſt certain que tout ce que dit Scipion à Sempronius, pour le diſſuader de combattre, étoit fondé ſur cette connoiſſance. Il étoit impoſſible que celui-ci ne fût pas au fait ſur cet article. Bien aiſe d'être inſtruit du nombre des ennemis, ſans trop s'embaraſſer du génie du Général & de la qualité de ſes forces, & ne voiant pas plus clair dans les ſiennes, il s'imagina qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour vaincre, ſans prendre aucune des meſures néceſſaires à l'exécution d'un grand deſſein : les précautions & les ſûretez lui paroiſſoient une eſpéce de foibleſſe & de timidité, & il croioit qu'il n'y avoit rien au-delà de ce qu'il pouvoit imaginer lui-même pour s'empêcher d'être battu.

Le premier point d'habileté, dit un Ancien, *eſt d'examiner ſoi-même ce qu'il eſt à propos de faire; & le ſecond de ſuivre un bon conſeil.* Sempronius ſe gouverna de telle ſorte, qu'il ne fit ni l'un ni l'autre. S'il étoit ſi friand du combat, rien ne l'empêchoit d'attendre du tems & de l'occaſion, dont il étoit le maître, & de faire les choſes avec moins de précipitation, ou tout au moins de donner le tems aux troupes & aux chevaux de repaître. Cette faute, toute groſſiére qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être aſſez ordinaire aux Généraux imprudens & malhabiles. Il eſt dangereux de faire combattre des troupes qui n'ont pas repû : car pour peu que l'affaire s'opiniâtre & traîne en longueur, les forces leur manquent, ils n'en peuvent plus, & ſe trouvent à la fin auſſi peu en état de réſiſter que de faire retraite. Achille dans Homére preſſe fort Agamemnon de donner bataille. Celui-ci qui n'ignore pas qu'Achille s'eſt déja précautionné contre la faim, & qu'il n'en eſt pas de même de ſon armée, lui dit qu'on ne ſçauroit rien tirer des hommes & des chevaux, s'ils n'ont auparavant repû. L'Hiſtoire eſt remplie d'une foule d'exemples, où des Généraux ont été battus pour être tombez dans une faute ſemblable à celle du Conſul Romain.

Cette faute de Sempronius fut ſuivie d'un nombre d'autres, qu'il eſt bon de faire remarquer pour une plus grande inſtruction.

Annibal avoit reconnu avec ſoin le terrain aux environs du champ de bataille, & les bords en-deçà de la riviére. Il eſt bien peu de Généraux qui négligent une choſe ſi importante, & d'où dépend le ſuccès entier d'une bataille. Sempronius porta la négligence juſqu'à ce point-là. Il s'imagina peut-être que ces précautions étoient inutiles dans une plaine raſe & découverte, qu'il lui ſuffiſoit de voir de loin, & rien ne nous trompe davantage. Elle nous paroît ſouvent tout autre, lorſque nous la reconnoiſſons de près & ſur les lieux. Le terrain ſe trouve quelquefois haché, & coupé de foſſez,

de ravinages & de petits fonds, deſquels on ne s'apperçoit jamais, ſi l'on ne les obſerve ſur les lieux ; ce qui nous oblige ſouvent à changer dans notre diſpoſition, ou à nous précautionner contre les piéges que l'ennemi nous peut tendre.

Il ne ſuffit pas même de reconnoître ſimplement le terrain qu'on veut occuper, il y a bien d'autres obſervations à faire, qui ne ſont pas moins importantes : car outre qu'on doit être exactement au fait de ſon propre terrain, comme de celui de l'ennemi, on doit l'être encore des environs des deux champs de bataille : ſoit pour nous garantir des piéges & des embuſcades qu'on peut nous tendre, ſoit pour agir par des mouvemens cachez & dérobez, ſoit pour ſe ſervir des avantages du païs, des fonds & des endroits couverts, qui pour être éloignez ne prêtent pas moins à la ruſe & à l'artifice d'un Général qui en ſçait profiter. Annibal nous en donne d'aſſez bonnes leçons dans cette bataille, comme dans les autres.

A la bataille de Fleurus le Maréchal de Luxembourg fit faire un mouvement à ſa ſeconde ligne de la gauche à la droite, ſans que l'ennemi s'en apperçût. Il le fit à la faveur des bleds, qui étoient fort hauts, & de la plaine à ſa gauche qui alloit en baiſſant, où ſa ſeconde étoit poſtée. M. de Waldeck négligea de la faire reconnoître. Je doute même qu'un plus habile que lui eût jamais pû deviner que le Général François eût pû en tirer parti. Cela arriva pourtant. Il y a des ſituations qui échapent aux plus fins, & qu'on ne ſçauroit même blâmer de ne les avoir pas remarquées.

Les fautes où Sempronius tomba dans cette bataille, ſont à peine concevables dans un Général d'armée. Je doute qu'on puiſſe jamais pouſſer plus loin le défaut de prévoiance & de précaution, & il ajoute à tout cela ce que l'imprudence & l'ignorance ont de plus groſſier. Qu'il ſe ſoit attaché ſimplement à ce qu'il voioit devant lui, au terrain qu'il occupoit, & à celui de l'ennemi, c'eſt une faute ; mais négliger de reconnoître celui qu'il a au-delà de ſes aîles & ſur ſes derriéres, voilà un ſujet d'étonnement. On ſçait aſſez que les bords d'une riviére ſont toujours couverts & fourrez, & ſouvent bordez de digues & de petits rideaux de terre, où l'on peut aiſément cacher des troupes & les y embuſquer. Le bon ſens exigeoit qu'il fit reconnoître & fouiller ces endroits qu'il avoit à côté de lui ſur les bords du ruiſſeau. S'il l'eût fait, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte, & d'éventer l'embuſcade. Ce petit avantage eût relevé le courage de ſes gens, & leur eût peut-être fait ſurmonter plus conſtamment le jour de jeûne, à quoi il ſembloit les avoir condamnez. Je vais rapporter deux exemples qui quadrent parfaitement au ſujet que je traite, dont l'un eſt ancien & l'autre moderne. Thucydide (a) me fournit le premier. Je tire l'autre des Mémoires de Pontis : il n'eſt pas moins inſtructif que le premier.

Les alliez d'Athénes, informez qu'Euryloque tiroit de leur côté pour les combattre, priérent Démoſthéne, Général Athénien, de venir à leur ſecours & de ſe mettre à leur tête. Il les joignit bientôt » avec deux cens Meſſéniens peſamment armez, & ſoixante archers » d'Athénes. Il s'avança donc, &

(a) *Thucyd. liv. 3.*

» vint camper près des ennemis, » dont il n'étoit ſéparé que par une » grande ravine. Après avoir de- » meuré cinq jours en préſence, » ſans rien faire, ils ſe battirent le » ſixiéme. L'armée d'Euryloque, » comme plus nombreuſe, outre- » paſſoit d'un côté le front de la ba- » taille de Démoſthéne, qui crai- » gnant d'être envelopé de ce côté- » là, cacha quatre cens ſoldats dans » un chemin creux & couvert de » buiſſons, qui étoit ſur l'aîle, pour » prendre les ennemis en queue » lorſqu'ils voudroient l'inveſtir. Il » étoit à ſon aîle droite avec les » Meſſéniens & les Athéniens. Les » Acarnaniens avoient la gauche, » avec quelques gens de trait d'Ar- » gos. Pour les ennemis, ils étoient » rangez péle-méle, tant Péloponn- » néſiens qu'Ambraciotes, hormis » ceux de Mantinée, qui étoient » vers le milieu de leur aîle gauche, » dont Euryloque avoit la pointe » avec ſes troupes, vis-à-vis des » Meſſéniens & de Démoſthéne. » Comme il tourna donc pour l'in- » veſtir, l'embuſcade ſe levant, le » vint prendre à dos, & le mit en » fuite avec une grande partie de » l'armée, étonnée de ſa défaite. » C'eſt là que les Meſſéniens firent » merveille. Mais ceux d'Ambra- » cie, les plus belliqueux de tous » ces quartiers, & les autres qui » étoient à l'aîle droite, renver- » ſérent tous ceux qui étoit devant » eux, & les pourſuivirent juſques » dans Argos. Au retour, comme » ils virent leur aîle gauche rom- » puë, & l'ennemi qui venoit » fondre ſur eux, ils rentrérent » en confuſion dans Olpe : car » pluſieurs furent tuez dans la re- » traite, & il n'y eut que les Man- » tinéens qui la firent en bon or- » dre,

Je n'ai jamais fait grand cas, ni ajouté beaucoup de foi aux lettres que les Généraux d'armées écrivent à la Cour, après la perte ou le gain d'une bataille, ou une entrepriſe manquée. Il n'y a ordinairement que des fauſſetez, qu'ils ont intérêt d'y fourrer; ſoit pour ſe diſculper de leur mauvaiſe conduite, aux dépens de la réputation de ceux qu'ils emploient à l'exécution de leurs ordres, ſoit pour s'attribuer tout le ſuccès, & tout ou du moins la plus grande partie de l'honneur de la journée, lorſqu'elle a réuſſi, & omettent ſouvent les actions de ceux qui ſe ſont le plus ſignalez, & auſquels ils doivent tout le ſuccès d'une bataille, qu'ils euſſent perdu ſans eux : ce que je n'ai que trop ſouvent remarqué dans ces ſortes de piéces qui me ſont tombées entre les mains, lorſque j'avois été témoin du contraire. Tout cela m'a jetté dans une telle défiance ſur ce qu'ils écrivent, que j'ai cru n'avoir rien de mieux à faire que de m'en rapporter aux lettres & aux relations des Officiers particuliers, qui n'ont guéres d'intérêt de mentir, lorſqu'ils écrivent à leurs amis. C'eſt ſans doute le meilleur parti qu'un Hiſtorien puiſſe prendre. Elles peuvent donner de grands éclairciſſemens en les conciliant enſemble : ce qui n'eſt pas difficile à un homme du métier lorſqu'il veut ſe donner cette peine, & qu'il aime la vérité, bien que ces ſortes d'événemens ſoient un peu éloignez de ſon tems.

Telle eſt la victoire de Caſtelnaudari, que le Maréchal de Schomberg remporta ſur Gaſton Duc d'Orléans en 1632, ou plutôt ſur M. le Duc de Montmorenci. J'y trouve des variétez extrémement embaraſſantes. Il y a des circonſtances peu importantes dans certains Auteurs,

& d'autres qui le ſont beaucoup. Le Maréchal de Schomberg envoia au Roi le détail de cette bataille orné de circonſtances qui ne ſe voient pas dans les lettres & les relations des Officiers particuliers qui ſe trouvérent dans cette action, & qui ſont venues juſqu'à nous ; ce qui me donne un grand ſoupçon de la ſincérité du Général de l'armée, quoiqu'il paroiſſe un grand art de modeſtie dans ce qu'il écrit, ou pour mieux dire un très-grand art dans les éloges qu'il ſe donne, tant il ſçait bien les couvrir ; cela fait que je m'en tiens plutôt au rapport de Pontis, qui fut témoin de ce qui ſe paſſa dans cette journée. Je citerois volontiers le Maréchal nonobſtant ma défiance, ſi je ne craignois prolixité. Le narré de Pontis m'accommode beaucoup mieux, parce qu'il eſt plus court, & que je n'ai beſoin que de l'embuſcade, qui fait uniquement à mon ſujet, & qui fut l'unique cauſe de la perte de cette bataille : car on eût pû en réparer le mal, ſi M. le Duc d'Orléans n'eût pas deſeſpéré du ſuccès de l'entrepriſe. Voici le fait, qui mérite d'avoir place ici : car c'eſt un des plus mémorables du régne de Louis XIII.

» L'armée du Maréchal de Schom-
» berg, *dit Pontis*, qui n'étoit que
» de ſix à ſept mille hommes, mar-
» cha vers la ville de Caſtelnaudari,
» qui tenoit pour Sa Majeſté. Celle
» de Monſieur & du Duc de Mont-
» morenci, compoſée de treize mille
» hommes, vint à trois lieues de
» celle du Roi. Mais il y avoit en-
» tre les deux armées de grandes
» ravines & des fondriéres, qui
» nous aſſûroient beaucoup dans le
» deſavantage que nous avions à
» cauſe de notre petit nombre. Il
» ſe trouva environ à un quart de
» lieue de là au milieu de quelques
» vignobles une maiſon vuide &
» commode à poſer un corps-de-
» garde, parce que le lieu étant
» élevé, on pouvoit découvrir tou-
» tes les démarches de l'ennemi.
» Le Maréchal de Schomberg y en-
» voia un Sergent & quelques Offi-
» ciers, avec ordre de ſe retirer en
» cas qu'on les y attaquât. Cepen-
» dant le Duc de Montmorenci,
» qui s'étoit avancé avec cinq cens
» hommes pour reconnoître la poſ-
» ture de notre armée, crut qu'il
» pourroit bien y avoir là quelque
» corps-de-garde. Il l'alla charger
» auſſitôt. On lui abandonne le
» poſte, & il y met cent cinquante
» hommes. Notre armée ne bran-
» loit point. Le Maréchal de Schom-
» berg vouloit attendre l'attaque, &
» ſe trouvoit le plus foible, & la
» ville de Caſtelnaudari étoit pour
» lui une retraite aſſûrée dans le
» beſoin.....

» Dans le tems que le Duc de
» Montmorenci ſe diſpoſoit à s'ap-
» procher, le Maréchal de Schom-
» berg range ſon armée en bataille
» devant la ville de Caſtelnaudari.
» Un Gentilhomme du païs âgé de
» ſoixante-dix ans, vint alors dire,
» que ſi on vouloit lui donner cinq
» cens mouſquetaires & trois cens
» chevaux, il répondoit de la vic-
» toire, & qu'il déferoit l'armée
» des ennemis, en leur dreſſant une
» embuſcade auprès d'un pont, ſur
» lequel ils devoient paſſer en venant
» attaquer l'armée du Roi. Le Ma-
» réchal de Schomberg écouta l'avis
» du Gentilhomme avec joie, & crut
» qu'il ne pouvoit pas manquer en
» le ſuivant. Car enfin il ne hazar-
» doit que huit ou neuf cens hom-
» mes pour toute l'armée du Roi.
» Il commanda à M. de Saint-Preuil,
» à quelques autres Officiers & à

» moi de ſuivre le Gentilhomme » avec cinq cens mouſquetaires des » gardes que nous avions amenez à » l'armée, & il y ajouta trois cens » chevaux. Le lieu ſe trouva en ef- » fet fort propre à une embuſcade. » C'étoient des fondriéres, des che- » mins creux & des foſſez, auprès » deſquels l'armée de Monſieur de- » voit néceſſairement paſſer pour al- » ler gagner le pont. Nous plaçons » ces mouſquetaires dans des lieux » creux, où ils ne pouvoient être » vûs, & la cavalerie en un rendroit » plus élevé, parce qu'elle avoit or- » dre d'attaquer, afin de conduire » & de faire tomber les ennemis » dans l'embuſcade de l'infanterie, » rangée de telle ſorte, qu'elle pou- » voit faire en fort peu de tems une » décharge de cinq cens coups de » mouſquet. . . . . .

» Le Duc de Montmorenci aiant » perſuadé à Monſieur de s'avancer » avec l'armée, nonobſtant la pique » qu'ils avoient eue, marchoit à la » tete de l'avantgarde, & derriére » lui les Comtes de Moret & de » Rieux. Monſieur tenoit le corps » de bataille. Il n'y avoit point d'ar- » riéregarde, mais ſeulement un » corps de réſerve. M. de Montmo- » renci, comme Chef de l'avant- » garde, donne le premier dans le » chemin de l'embuſcade; & aiant » été attaqué par nos gens de che- » val, il les repouſſa vigoureuſe- » ment, & les défit en partie. Mais » en pourſuivant un peu trop chau- » dement ſa pointe, il tomba avec » l'avantgarde dans notre embuſ- » cade. On fit une ſi furieuſe dé- » charge qu'il n'y eut jamais un » plus grand carnage en ſi peu de » tems. Le Comte de Moret fut tué. » Le Duc de Montmorenci lui-mê- » me, après avoir fait tout ce qu'un » grand Général pouvoit faire en » cette rencontre, & forcé même » quelques rangs des nôtres, eſt en- » fin abattu ſous ſon cheval. La nou- » velle ſe répand à l'heure même » qu'il eſt tué. Monſieur jette ſes » armes par terre, dit qu'il ne s'y » joue plus, & fait ſonner la re- » traite.

On remarque dans cette action je ne ſçai quoi qui ne fait pas beaucoup d'honneur aux Généraux de cette armée, qui reſtérent ſans rien faire après le malheur de M. de Montmorenci, qu'ils auroient pû ſauver. On voit aſſez que la tête leur tourna dès que l'action fut engagée : car la plus grande partie, ou pour mieux dire les deux tiers des troupes, n'avoient point donné. Cette inaction & leur retraite précipitée eſt à peine concevable. Je ſuis tenté de croire que la plus grande partie des Chefs étoient vendus.

Le vieux Gentilhomme âgé de ſoixante-dix ans, qui promet la victoire au Maréchal de Schomberg, en lui propoſant de dreſſer une embuſcade dans un endroit qu'il lui indiqua, mérite d'être loué, & le Maréchal qui l'écoute ne le mérite pas moins. Je ſuis un peu ſurpris que la même ruſe ne ſe ſoit pas préſentée à l'eſprit des Généraux des deux partis en 1709. à la bataille de Malplaquet, vû même que l'Hiſtoire eſt pleine d'événemens & de ſtratagémes tout pareils à celui de Caſtelnaudari. Le terrain prêtoit extrémement à ce ſtratagéme, on l'auroit cru fait exprès : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cet avantage ſe trouvoit aux aîles des deux armées oppoſées, & cependant aucun n'y penſa, quoique ce fût un coup de partie, & capable de décider du tout à celui qui le premier s'en aviſeroit. Je n'ai garde d'inſé-

Digitized by Google

rer de là que les Chefs des deux côtez manquaſſent de cet eſprit ruſé & capable de ſaiſir l'occaſion, qui eſt une des plus grandes parties du Général d'armée, & ſans laquelle on ne peut paſſer dans l'eſprit des Connoiſſeurs pour Général du premier ordre. Je n'ai garde de penſer ainſi de ceux dont je parle. Je ſuis convaincu par tant de bélles actions, qu'ils connoiſſoient fort bien ce qu'il falloit faire en pareille rencontre : mais dans ce cas-la ils eurent les yeux fermez ; ils perdirent ce moment précieux, diſons plutôt ce tems, car ils l'eurent depuis le commencement juſques vers la fin de l'action : tant il eſt véritable que les plus grands Capitaines s'oublient quelquefois, & tombent ſouvent dans des fautes impardonnables. Dieu le permet pour les humilier, & leur faire voir qu'ils ſont hommes tout comme nous. Ces ſortes de ſtratagémes ſont aſſez rares chez les Modernes. Annibal s'en eſt ſervi deux fois, ſur la Trébie & à Géſunium.

§. III.

Autres fautes du même Conſul.

POlybe ne dit qu'un mot en paſſant de l'ordre de bataille du Conſul Romain, il n'a pas cru néceſſaire d'entrer dans ce détail là. Il ſuivit la coutume Romaine dans une conjoncture où il étoit beſoin de fortifier beaucoup plus ſes aîles, & où il étoit le plus foible, mais rarement les Romains changeoient dans leur façon de ſe ranger : car l'on peut dire qu'à l'égard de leur tactique, la routine avoit un auſſi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre. Ils donnoient même peu à l'art, au contraire des Grecs. Leur façon de ſe ranger n'étoit bonne, que parce que leurs lignes alloient tour à tour au combat, ſe ſuccédant les unes aux autres. L'excellence de leur diſcipline, & l'avantage de leurs armes, rendoient leur façon de combattre, qui ne différe point de la nôtre, très-redoutable. Ils en venoient d'abord aux mains, ce que nous ne faiſons pas, & dans les grands dangers leurs lignes s'enchâſſoient les unes dans les autres, & formoient une maniére de phalange pour un plus grand effort, ce qui leur donnoit ſouvent la victoire ; mais il leur étoit aſſez ordinaire de tout perdre lorſqu'ils étoient plus foibles en cavalerie : ce qui n'arrivoit pas à leurs ennemis, qui ſuppléoient à la foibleſſe de leur cavalerie par leurs armez à la légére, qu'ils introduiſoient par pelotons entre les intervalles des eſcadrons.

Sempronius eût dû remarquer qu'Annibal obſervoit cette méthode ; mais comme les Généraux médiocres ne s'écartent jamais de la coutume ordinaire, on ne devoit pas attendre qu'il imitât ſon ennemi, & qu'il fortifiât ſa cavalerie par ſon infanterie. Les mauvais Généraux ſont ſemblables aux Médecins ignorans, qui tueroient plutôt leurs malades que de ſortir des regles ordinaires.

Le Conſul comptoit beaucoup ſur la valeur de ſon infanterie, il ne ſe trompoit pas. Mais que ſert la valeur dans les troupes, ſi leur Général eſt malhabile & ignorant ? De la maniére dont il s'y prit on eût dit qu'il prétendoit de vaincre par ſon infanterie, & qu'il comptoit ſur la défaite de celle de ſon ennemi. C'eſt une imprudence. Sur quoi fondé ? L'avoit-il éprouvée ? L'avoit-il battue, ou l'avoit-elle été ? Car c'eſt là-deſſus qu'un Gé-

néral peut en quelque maniére eſpérer du ſuccès de ſon entrepriſe. Or il n'y avoit rien de ce côté-là qui pût lui donner la moindre aſſûrance de réuſſir.

A l'égard de la cavalerie Carthaginoiſe, il ne devoit pas ignorer qu'elle étoit très bonne, très-aguerrie, & ſupérieure à la ſienne de près de deux tiers. Ignoroit-il que Scipion en avoit été battu? Il devoit conſidérer que la ſienne courroit le même riſque. Il ne pouvoit guéres en douter; car il ne prit aucune précaution pour s'en garantir, comme je le dirai dans un moment.

J'avoue que la ſupériorité de cette arme ſur la ſienne ne devoit pourtant pas être une raiſon qui dût l'empêcher de combattre, s'il le croioit néceſſaire; mais cela ne l'empêchoit pas d'obſerver qu'on ne prend pas de réſolution qu'on n'ait pris auparavant de bonnes meſures pour l'exécution, & ces meſures précautionnées ſe tirent du tems, des lieux, de la nature de ſes forces, comme de celles de l'ennemi. Encore une fois, le Conſul ne devoit pas ignorer qu'Annibal étoit ſupérieur en cavalerie, & qu'il combattoit à ſon avantage, dans une raſe campagne, & que la ſupériorité de cette arme fait beaucoup dans un terrain, où les aîles de part & d'autre ſe trouvent en l'air, ſans être appuiées nulle part.

Un Capitaine expérimenté peut ſuppléer à la foibleſſe d'une arme par la force de l'autre, principe mille fois répété. Les Romains étoient plus forts en infanterie, rien n'empêchoit leur malhabile Général de ſoutenir ſa cavalerie par ſon infanterie, y faire paſſer non ſeulement les triaires alternativement mêlez parmi les eſcadrons, mais encore une partie de ſes armez à la légére, qui lui devinrent inutiles. Annibal n'eut garde de les laiſſer dans l'inaction. Je ne ſçai ce qu'il en ſeroit arrivé, ſi le Conſul eût pris le parti de faire ſoutenir ſa cavalerie par ſon infantetie. On ſçait que ce n'étoit pas la coutume en ce tems-là d'entremêler les eſcadrons de l'infanterie légére, je m'en étonne. Ce ne fut qu'au ſiége de Capoue qu'ils obſervérent cette méthode; c'eſt-à-dire qu'ils furent les derniers de tous les peuples connus qui la mirent en pratique, après en avoir éprouvé l'avantage à leurs dépens & à leur honte. Car il n'y a rien de plus honteux que de négliger ce qui peut contribuer à la victoire, que les ennemis obtiennent par de tels moiens. Sempronius n'en avoit pas de plus ſalutaires pour réſiſter à Annibal, & celui-ci lui en fourniſſoit des leçons. Ce grand homme vit bien que le ſuccès de cette journée conſiſtoit à défaire promtement la cavalerie Romaine, à la diſſiper entiérement, à mettre à ſes trouſſes une partie de la ſienne, & à tourner avec l'autre ſur les aîles de l'infanterie, qui lui parut redoutable contre la ſienne, compoſée en partie des Gaulois encore indiſciplinez & mal armez. Il fit auſſi un trait d'un Guerrier habile & éclairé: car comme ſon infanterie légére lui devenoit preſque inutile après les eſcarmouches ordinaires, il la fit paſſer diligemment & promtement à ſa cavalerie, & l'entreméla par pelotons parmi ſes eſcadrons.

Qu'on ſuive cette ſeconde guerre Punique en Italie juſqu'à la fin, on ne verra pas que les Romains aient jamais fait paroître tant de courage & d'obſtination que dans cette bataille. Leur cavalerie étoit ſi inférieure à celle des Carthaginois, ſi

mal

mal ordonnée, & ſi peu expérimentée, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'elle pût réſiſter à celle d'Annibal, ſoutenue par ſes armez à la légére. Comment ſe peut-il que quatre mille chevaux puiſſent réſiſter contre dix mille, & contre des troupes alaigres & repoſées, qui n'ont rien eſſuié du mauvais tems, & qui ont bien repû ? Que pouvoient des troupes mattées par la faim, pénétrées d'un froid très-piquant, après avoir traverſé une riviére, aiant de l'eau juſqu'à la poitrine ?

L'infanterie envelopée à ſes aîles, abandonnée de ſa cavalerie, priſe en queue & attaquée de front, ſe défendit avec un courage ſi déterminé, qu'on fut longtems ſans ſçavoir de quel côté tourneroit la victoire.

Il n'y a pas de plus fortes armes que la néceſſité, ſoutenue d'un généreux déſeſpoir. On peut dire que cette bataille eſt preſque le dernier ſoupir de la valeur Romaine dans la guerre d'Annibal en Italie. On ne voit rien au-deſſus après cette action.

Ceux de Cannes auroient pû ſe ſauver & ſe retirer par une ſemblable réſolution ; mais cette réſolution dans des troupes ſans expérience, dépend de l'habileté des Chefs. Rien n'eſt plus honteux à des gens de cœur que de ſe rendre priſonniers de guerre, tandis qu'ils ont les armes à la main, & qu'ils ſe trouvent en aſſez grand nombre pour un coup d'éclat, ou pour une retraite honorable après une bataille perdue, dans un tems où le victorieux ſe trouve toujours dans cette eſpéce de deſordre & cette négligence qui ſuit les grandes victoires. Rien n'étonne & ne ſurprend davantage le vainqueur, que ces actions imprévûes & inopinées. Rarement manquent-elles de réuſſir, lorſque les troupes ont confiance en leurs Officiers, & qu'elles ſont bien conduites & bien menées. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me diſpenſerai d'en rapporter ; mais comme les fautes font plus d'impreſſion ſur notre eſprit, & ſont d'une plus grande inſtruction que les belles actions, nous nous contenterons d'en citer un très-remarquable, qui n'eſt pas éloigné de notre tems. (a)

Le Prince Robert, réſolu de faire lever le ſiége d'Yorck, que les rebelles Parlementaires aſſiégeoient, marcha de leur côté. A cette nouvelle ils ſortent de leurs lignes, & vont au-devant de lui. » Le Prince » les rencontra en bataille dans la » plaine de Morſtonmor. Les Fair- » fax commandoient l'aîle droite, » le Comte de Mancheſter la gau- » che, Leſlé avec les Ecoſſois étoit » poſté entre les deux. Newcaſtle » étoit ſorti de la place pour con- » férer avec le Prince. Pluſieurs » étoient d'avis d'attendre l'arrivée » de Montroſe, qui étoit en che- » min ; mais le Prince ne ſe démen- » tant point de ce tempéramment » ardent, qui lui a tant fait faire » de fautes, voulut combattre ſans » retardement, & traita même aſſez » mal Newcaſtle, qui apparem- » ment n'étoit pas de ſon avis. Ce » fut le premier jour de Juillet que » ſe donna cette bataille, la plus ſan- » glante, & l'une des plus déciſives » qui ſe ſoient données durant cette » guerre. Le Prince conduiſoit l'aîle » gauche de ſon armée, le Comte » de Newcaſtle la droite, Goring, » Lucas, Endymion, Portes, com- » mandoient des troupes entre » deux. La victoire ſembla d'abord

(a) *Hiſt. des Révolut. d'Angleterre, l. 7.*

» s'être livrée ſans balancer à tout » le parti Roialiſte, les trois Géné- » raux Parlementaires aiant plié en » même tems, & s'étant retirez en » déroute. Ce fut en cette conjonc- » ture que Cromwel commença à » paroître, & à montrer un de ces » talens qui auroient fait de lui le » premier homme du monde, ſi ſon » ambition n'en avoit fait le plus » ſcélérat de tous les hommes. Il » commandoit ſous Mancheſter les » troupes de ce Général. Il avoit » été bleſſé tout d'abord, il s'étoit » allé faire panſer. Dès qu'on avoit » eu mis l'appareil, il étoit retour- » né au combat, où il avoit trouvé » les choſes dans l'état que je viens » de dire. Tout autre auroit ſuivi » le torrent, & ſe ſeroit laiſſé en- » traîner par des exemples qu'il n'é- » toit pas honteux de ſuivre, & à » chercher ſon ſalut dans la retraite. » Cromwel fit voir ce que peut un » eſprit éclairé quand il eſt ſecondé » d'un grand courage. Il avoit d'a- » bord remarqué que le deſordre » étoit égal parmi les vainqueurs & » parmi les vaincus: ceux qui pour- » ſuivoient ne gardant plus de rangs, » non plus que ceux qui étoient en » fuite. Cette obſervation lui fit » comprendre, que s'il pouvoit ra- » maſſer un corps qui retournât à la » charge & ſe tînt ſerré, il rame- » neroit infailliblement la victoire » dans ſon parti. Il raiſonna juſte. » Il avoit encore une brigade de » reſte, à la tête de laquelle il ſe » mit: & ſecondé de David Leſlé, » parent du Général Ecoſſois, il » donna avec tant de furie, mais » en même tems avec tant d'ordre » ſur les troupes Roialiſtes, qui » n'en gardoient plus, qu'il les mit » à leur tour en fuite, prit leur ba- » gage & leur canon, & demeura » maître du champ de bataille. Il y a une infinité de batailles perdues qui ont été gagnées par de pareilles réſolutions. L'Hiſtoire ancienne & moderne eſt remplie de ces ſortes d'exemples.

§. IV.

Regles pour la guerre défenſive.

J'Ai dit ailleurs qu'un Général d'armée ne doit jamais s'embarquer dans une action générale, ni même former aucune entrepriſe douteuſe ſans de grandes raiſons: c'étoit la maxime du Général Bannier, un des plus grands Guerriers de ſon ſiécle. Les raiſons de Scipion étoient démonſtratives, tout autre que Sempronius en eût connu l'évidence; mais que peut-on attendre d'un homme qui n'a que de la valeur ſans expérience, diſons plutôt, plus fanfaron que courageux? Sa conduite ne le fait que trop voir. Je remarque tant d'imprudence & de préſomption, toujours compagne de l'ignorance, dans toutes ſes démarches, qu'il eſt viſible que la tête lui tourna dès qu'il eut paſſé la riviére, tant cette entrepriſe étoit au-deſſus de ſon intelligence. On doit encore moins tenter la fortune lorſqu'un Général, qui ſe rend juſtice, ſe trouve avoir en tête un ennemi plus habile que lui, & une armée plus aguerrie, plus audacieuſe, & qui n'a d'autre reſſource ni d'autre eſpérance de ſalut que dans la victoire: en un mot qui n'a, comme celle d'Annibal, ni places, ni magaſins, ni retraites aſſurées, & dont toute l'eſpérance du Chef eſt dans ſes ſeules troupes. Tout cela eſt à redouter. Je me ſouviens d'une maxime admirable de Végéce, qui mérite d'avoir place ici. » La meilleure diſpoſition d'une ar- » mée, dit-il, n'eſt pas tant celle

» qui nous met en état de battre » l'ennemi, que celle qui l'affame » & le ruïne à la longue. C'étoit celle que Scipion propoſoit à ſon Collégue, auſſi peu capable de la ſuivre, que d'oppoſer à ſon ennemi une diſpoſition aſſez profonde pour vaincre. Il étoit trop ignorant & trop préſomptueux pour écouter les avis des gens ſages. C'étoit dans cette occaſion où la maxime de Végéce n'avoit qu'une face.

Ceux qui ſont chargez de ſoutenir une guerre contre un tel ennemi, doivent uſer de beaucoup de prudence & de précautions. La défenſive eſt ſans doute le meilleur & le ſeul parti qu'ils doivent prendre, s'ils ſont capables de le ſuivre. Il y a des regles & des principes certains & infaillibles dans cette ſorte de guerre. La premiére choſe à laquelle on doit penſer, & la plus digne de notre attention, car le ſuccès d'une campagne en dépend abſolument, eſt d'établir une bonne ligne de communication & de correſpondance pour aſſûrer ſes derriéres & ſes convois ſur tout le front de ſa frontiére, & de choiſir les endroits où les poſtes nous paroiſſent plus avantageux. La pelle & la pioche ſont tout dans une défenſive. On ſonge enſuite à affamer l'ennemi en ſauvant tout ce qu'on peut dans les places fortes, & ſur tout les fourrages, les vivres & les beſtiaux: on s'attache après cela à ruiner la campagne au long & au large, & particuliérement les lieux où l'ennemi a principalement deſſein d'aller; l'on occupe les châteaux capables de réſiſter contre un coup de main, & qu'on ne peut prendre que par un ſiége dans les formes, avec ordre à celui qui commande de ne capituler qu'à l'extrémité.

Les camps volans ſont d'une reſſource admirable dans une défenſive, lorſqu'on ſçait choiſir les poſtes & qu'on s'y retranche ſi avantageuſement qu'on ne puiſſe y être forcé: de là on inquiéte l'ennemi dans ſes fourrages & dans ſes vivres, & l'on tâche de lui enlever ſes convois.

On doit chercher de ſe poſter avantageuſement, & de fortifier ſon camp de telle ſorte, qu'on puiſſe être à l'abri d'une attaque d'inſulte; & ſi l'on s'apperçoit que l'ennemi cherche à nous enfermer, on change de poſte, & l'on tâche de l'attirer, par des mouvemens bien concertez, dans quelque défilé, dans quelques endroits difficiles, où l'on puiſſe le couper ou l'attaquer avec avantage, & où la cavalerie ne puiſſe manœuvrer.

Si l'ennemi décampe, le ſuivre, le coroier, le harceller ſans ceſſe, ſans entrer dans aucun engagement déciſif, diſputer certains paſſages difficiles, lui céder ceux qui peuvent le conduire dans un mauvais pas, l'y attirer par l'adreſſe de vos mouvemens, diviſer votre armée en pluſieurs corps pour l'empêcher de s'étendre dans le païs, tomber quelquefois ſur ſon avantgarde ou ſur ſon arriéregarde, de nuit, de jour, à toute heure, lui dreſſer des embuſcades, armer les païſans, & les lâcher ſur les fourrageurs; enfin lui ôter tout moien de ſubſiſter. C'eſt en peu de mots ce qu'on appelle défenſive active, & la conduite qu'on doit tenir lorſqu'on a de tels hôtes dans ſon païs. Il n'y a pas de meilleure méthode pour détruire une armée ſans rien hazarder. C'eſt celle des grands Capitaines.

C'eſt une choſe étrange qu'il y ait ſi peu d'exemples de cette eſpéce de défenſive. Je ne vois rien de plus aiſé que de la faire, rien de plus difficile que de s'en défendre.

Une petite armée peut fort aiſément en détruire une plus grande, en ſe partageant, en ſe diviſant en pluſieurs petits corps, & ſe réuniſſant promtement enſemble, lorſque l'occaſion ſe préſente de faire un bon coup. Les païs de montagnes, de bois & de défilez, ſont très-favorables pour cette ſorte de guerre : une poignée de gens bien réſolus & bien conduits en occupent un grand nombre. Mais je crois que tout païs eſt propre à cette ſorte de guerre, lorſqu'on eſt aſſez habile pour la conduire.

Sertorius que je regarde comme un des plus grands Capitaines de l'antiquité, étoit un grand Maître dans cette maniére de faire la guerre. Si Annibal eût eu un tel homme en téte, je ne ſçai ce qu'il ſeroit devenu. Comment réſiſter à un ennemi qui nous échape ? Lorſqu'on marche à lui, qu'on croit le tenir, & qu'il ſemble que la partie eſt liée, qu'il s'eſt lui-même engagé dans un pas dangereux, il diſparoît, & partage ſa fuite en différentes routes. Forme-t-on différens corps pour l'attaquer en différens endroits ? il ſe réunit dans un inſtant ; il vous attaque ainſi diviſez & ſéparez, & vous bat en détail. Marche-t-on à lui en corps d'armée ? il ſe retire par une fuite ſimulée. Le ſuit-on ? on tombe dans une embuſcade. L'a-t-on éventée ? on retombe dans une autre, qui devient double & triple. Quel courage, quelle fermeté, quelle habileté, quelle prévoiance, quel coup d'œil ne faut-il pas avoir pour faire la guerre de la ſorte ! Voilà pourtant en deux mots les principes ſur leſquels on doit agir contre ces armées & ces Guerriers errans, dans un païs où ils n'ont aucune retraite aſſûrée, qui ne ſçavent que l'art de gagner des batailles, & qui ſe voient hors d'état d'en profiter par la priſe des places fortes. Or Annibal ſe voioit abſolument dénué de tous moiens néceſſaires pour cette ſorte de guerre ; ce qui eût dû rendre les Romains ſupérieurs à un tel ennemi, & les obliger à ſe tenir ſur une défenſive active, la ſeule & unique voie de le ruïner à coup ſûr & ſans reſſource. Rien ne les obligeoit à mettre les affaires en riſque : ils craignoient la valeur & l'expérience de ce grand Capitaine, & le Sénat ne croioit pas qu'on pût lui oppoſer un Antagoniſte capable de lui réſiſter. Ce n'étoit donc que par une défenſive active qu'on pouvoit eſpérer de ruïner ſon armée, en lui oppoſant pluſieurs corps d'armées dans ſes marches & dans ſes campemens. Par cette façon de guerre on le réduiſoit à l'extrémité en fort peu de tems, & on l'attiroit dans des lieux difficiles, où ſa cavalerie n'eût pû combattre, ni le favoriſer dans ſes vivres.

Annibal cherchoit le combat, & il ne pouvoit ſe ſauver ni ſubſiſter qu'en donnant ſans ceſſe à la fortune ; & comme ſa cavalerie étoit tout ce qu'il avoit de meilleur, il ſe voioit dans la néceſſité de chercher des plaines. L'avantage des Romains étoit de les éviter. Sempronius ne comprit pas cela, un plus habile que lui s'en fût mis peu en peine. Il étoit infiniment plus fort en infanterie & très-foible en cavalerie ; une arme pouvoit ſuppléer à la foibleſſe de l'autre, comme je l'ai déja dit ; mais les Romains, qu'on éléve ſi haut à l'égard de la guerre, ignoroient en ce tems-là que cela ſe pouvoit faire ; ce qui eſt à peine concevable dans le tems que leurs ennemis le leur faiſoient

voir par l'expérience de leurs défaites. Annibal commença à leur donner cette leçon à la Trébie : ils ne la comprirent pas, & l'envie que ce Général témoigna de combattre eût dû les tenir en garde. Ils ne pouvoient ignorer que leur cavalerie étoit non ſeulement inférieure à celle d'Annibal à l'égard du nombre, mais encore moins brave & moins aguerrie. Ces deux raiſons euſſent dû les engager à éviter les plaines, où l'ennemi campoit toujours, pour combattre à ſon avantage.

Le Prince d'Orange, Roi d'Angleterre, n'alla pas chercher les plaines pour combattre le Maréchal de Luxembourg à Steinkerque. Il doutoit de la valeur de ſa cavalerie, & eſpéroit beaucoup de celle de ſon infanterie. Il chercha à engager un combat dans un endroit où la cavalerie ne pût agir. S'il fut battu, il ne fit pas moins voir ſa prudence, ſon expérience & ſon bon ſens. Son malheur ne lui ôte rien des louanges qu'il mérite. Il connut ſeulement que ſon infanterie ne valoit guéres mieux que ſa cavalerie, ou que le Général François valoit plus que lui. Ce n'eſt pas une honte, dit Polybe & Plutarque après lui, qu'un homme de bien ſoit battu par un plus homme de bien.

» Dans toutes les guerres, *dit un* » *de nos Maîtres* (a), ce qui nous » favoriſe nuit à l'ennemi, & ce qui » lui eſt utile nous eſt contraire. » Sur ce principe, *continue-t-il*, » ne faites jamais rien qu'il puiſſe » ſouhaiter que vous faſſiez ; ne » manquez à rien à quoi il puiſſe » ſouhaiter que vous manquiez ; » toujours attentif à vos ſeuls intérêts, faites-en l'unique regle de » vos démarches. Vous nuiſez à » vous-même, dès-là que vous imitez une démarche que l'ennemi a » faite pour ſon mieux être : comme » auſſi l'ennemi ne ſçauroit rien faire » de ce que vous avez fait pour votre bien, qu'il ne ſe nuiſe à lui-» même en le faiſant. Cette maxime eſt excellente & mérite d'être bien lûe & bien méditée. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut. C'eſt l'avantage d'une arme ſur l'autre, ſoit du côté de l'ennemi ou du vôtre, qui doit régler vos deſſeins, vos démarches & vos mouvemens.

Quand on ignoreroit les véritables forces de l'ennemi, ſon opiniâtreté à reſter dans une plaine raſe & découverte, & le déſir qu'il fait paroître de combattre ; tout cela eſt une preuve manifeſte qu'il met toute ſon eſpérance & ſa principale reſſource dans ſa cavalerie, & l'attention qu'il fait paroître dans ſon ordre de bataille à fortifier l'infanterie par ſa cavalerie, ou celle-ci par l'autre, marque quelquefois qu'il ſe défie de l'une de ces deux armes, ou qu'il veut ſuppléer à la foibleſſe de ſa cavalerie ou de ſon infanterie par le ſoutien de l'une des deux. Il ne ſignifie pas moins qu'il veut s'aſſûrer la victoire en ſe précautionnant par tout : car le plus ſûr, dans une bataille, eſt que chaque arme ſe ſoutienne & s'aide réciproquement, ce qui eſt la marque la plus évidente de l'habileté & de la prudence d'un Général d'armée. C'eſt ce que fit Annibal contre Sempronius : car bien qu'il fût plus fort en cavalerie, & qu'elle fût beaucoup plus brave & plus aguerrie que la Romaine, il ne laiſſa pas que de la faire ſoutenir par ſon infanterie ; au lieu que le Général Romain fit

(a) *Veget. lib. 3. cap. 26.*

tout le contraire, tant il étoit malhabile.

Si celui qui eſt attaqué ne ſeſent pas capable de ſoutenir une guerre défenſive, ou qu'il craigne de ſe voir réduit dans la néceſſité de combattre, ou que l'importance d'un poſte l'oblige à le ſoutenir, ou qu'il ſe voie réduit ou roulé de tant de côtez par des mouvemens au-deſſus de ſa portée, qu'il ne trouve aucun moien d'échaper ; il doit avoir bien & exactement reconnu le terrain aux environs de ſon champ de bataille, pour ne pas imiter Sempronius, qui tomba ſecrétement dans une embuſcade, comme tant d'autres auſſi imprudens que lui.

S'il a un ruiſſeau qui le ſépare de l'ennemi, il doit faire jetter des ponts, & en grand nombre. Les ponts doivent être auſſi larges qu'il eſt poſſible de faire, pour paſſer au moins par manches. On établit ces ponts ſecrétement & à l'entrée de la nuit, pour être en état de paſſer trois heures avant le jour. Si le ruiſſeau eſt de bonne tenue, la cavalerie paſſera à gué, & toute l'armée le traverſera ſuivant l'ordre de bataille, & vis-à-vis du terrain que chaque arme doit occuper. Méthode importante, que peu de Généraux obſervent, & qui peut ſouvent cauſer la perte d'une bataille.

Quand le ruiſſeau ſeroit peu profond, & qu'il couleroit ſur un terrain ferme, & quand même le mauvais tems & le froid ne ſeroient pas une raiſon qui pût nous empêcher de le gaier, il faudroit s'en diſpenſer, à cauſe des inconvéniens qui peuvent arriver, & qui n'arrivent que trop ſouvent. Les ſoldats, ordinairement peu précautionnez, ne font guéres attention à leurs armes & à leur poudre, qui ſe mouille, comme cela arriva à la bataille de Caſſano au paſſage du Ritorto.

§. V.

Utilité des pelotons d'infanterie entrelaſſez parmi les eſcadrons. Ordre de bataille contre un ennemi ſupérieur en cavalerie.

» PLuſieurs lignes, dit Montécuculi, peuvent aller d'un » point à un autre : mais il n'y en » a qu'une qui ſoit droite, & la » plus courte, toutes les autres » ſont courbes & longues. Il y a » diverſes maniéres de faire la » guerre : mais il y en a une qui eſt » la plus ſûre & la meilleure, qui » mérite une grande application, » & qui eſt comme la piérre fonda» mentale de tout l'édifice. Il ne » faut pas ici compter, mais peſer » les opinions : parce que ce qu'il y » a de meilleur eſt profond, & par » conſéquent caché aux yeux peu » clairvoians. N'aurions-nous pas trouvé cette ligne ? Il n'y a aucun lieu d'en douter, & nous oſons aſſûrer qu'elle eſt découverte & démontrée dans notre Syſtéme, après avoir été ſi longtems cachée. Nous nous mettons peu en peine de compter les opinions, & de mettre en ligne de compte celles qui nous ſont contraires, de quelque part qu'elles viennent : elles ne ſont pas preuve. Nous nous en tenons aux yeux clairvoians qui ont embraſſé nos principes & notre méthode. Ils ne ſont pas en petit nombre. Annibal en fait voir quelque choſe dans ſa diſpoſition à l'égard de la cavalerie, qu'il entrelaſſa de pelotons : principe que nous avons embraſſé dans notre tactique.

Ces pelotons ne ſont pas du goût de certaines gens. Ce qu'il y a de chagrinant pour eux, c'eſt que l'Hiſtoire ancienne & moderne eſt toute

remplie de ces ſortes d'exemples, & que tous les grands hommes qui s'en ſont ſervis pour ſuppléer à la foibleſſe de leur cavalerie, ou pour s'aſſûrer la victoire, s'en ſont toujours bien trouvez. Il ne faut pas demander aux eſprits & aux courages communs, ſans expérience, ſans capacité & pétris de circonſpection, qu'ils approuvent ce que les Anciens, qu'ils ne connoiſſent pas, & les plus grands Capitaines parmi les Modernes ont conſtamment pratiqué. Rien de plus foible & de moins ſupportable que les raiſons qu'ils alléguent contre le principe des pelotons inſerez parmi les eſcadrons. Leur ignorance dans l'infanterie & leur peu d'expérience, paroiſſent viſiblement dans toutes les objections qu'ils font ſur ce principe.

Ils ne peuvent concevoir qu'il ſe puiſſe trouver des ſoldats aſſez réſolus & déterminez pour s'expoſer à attaquer des eſcadrons bien ordonnez, qui leur paſſeront ſur le corps, ſans qu'il leur ſoit poſſible d'éviter un ſi grand danger. D'ailleurs ces pelotons, diſent-ils, ne ſçauroient ſuivre les eſcadrons qu'ils ſoutiennent, comme s'ils marchoient à l'ennemi à toute bride; au lieu qu'ils y vont au grand pas, ou tout au plus au petit trot, outre qu'ils ne prennent carriére, ou ne doivent la prendre qu'à quarante pas de l'ennemi. Ces deux objections ſont ſi mauvaiſes, que j'ai preſque honte d'y répondre, outre qu'on ne diſpute jamais ſur des faits d'expérience. Ils n'ont garde de les révoquer en doute; mais pour écarter la pierre d'achopement, qui conſiſte dans les faits & dans la raiſon, ils ſe contentent de dire que ce principe eſt très-dangereux, & que ces pelotons ne ſçauroient réſiſter contre la cavalerie. Puiſqu'il faut tant de cérémonie à un corps d'infanterie pour ſe défendre contre de la cavalerie qui l'attaquera dans un terrain qui lui ſera favorable, à plus forte raiſon vingt ou vingt-cinq hommes ne ſçauroient tenir contre.

Ils ſeroient bien étonnez ſi nous leur faiſions voir que ces pelotons, qui frapent ſi fort leur imagination, ſont moins expoſez aux dangers, à être défaits & taillez en piéces, que s'ils n'avoient affaire qu'à de l'infanterie. On voit bien que les apparences les plus foibles leur tiennent lieu de preuve contre un principe inconteſtable. Ils ne prennent pas garde que ces pelotons combattent inſerez dans les eſcadrons, & que dans le tems que ceux-ci en viennent aux mains avec ceux de l'ennemi, mes pelotons ſe jettent entre les intervalles, les prennent en flanc à coups de fuſils & de baionnettes; le flanc & la croupe d'un eſcadron ſont-ils bien redoutables? Et le feu de cette ſorte d'arme eſt-il digne de conſidération à cet égard-là? Rien de plus mépriſable. Ces eſcadrons attaquez en même tems ſur tout leur front, ſont ils bien en état de paſſer ſur le corps des pelotons, qui s'éparpillent de toutes parts? On n'a qu'à lire la bataille de Pavie, où les pelotons commencérent à paroître pour la premiére fois depuis les Anciens, & l'on verra que quinze cens arquebuziers choiſis ſur toute l'infanterie Eſpagnole, & dreſſez à cette façon de combattre, furent ſeuls la cauſe de la défaite de la gendarmerie Françoiſe, la plus redoutable & la plus déterminée de l'Europe. Un eſcadron ſe rompra-t-il pour courir après des pelotes d'infanterie qui ſe refuſent à eux, qui s'éparpillent de tous côtez & ſe dé-

robent à leurs yeux, pour revenir ſur eux un inſtant après ? On ſe voit alors dans la triſte néceſſité d'eſſuier une grêle de coups de fuſil ſans pouvoir ſe défendre & ſe tirer d'embarras. Voilà des gens en vérité qui courent un grand danger ; ſe peut-il rien imaginer de plus pitoiable que ces objections ?

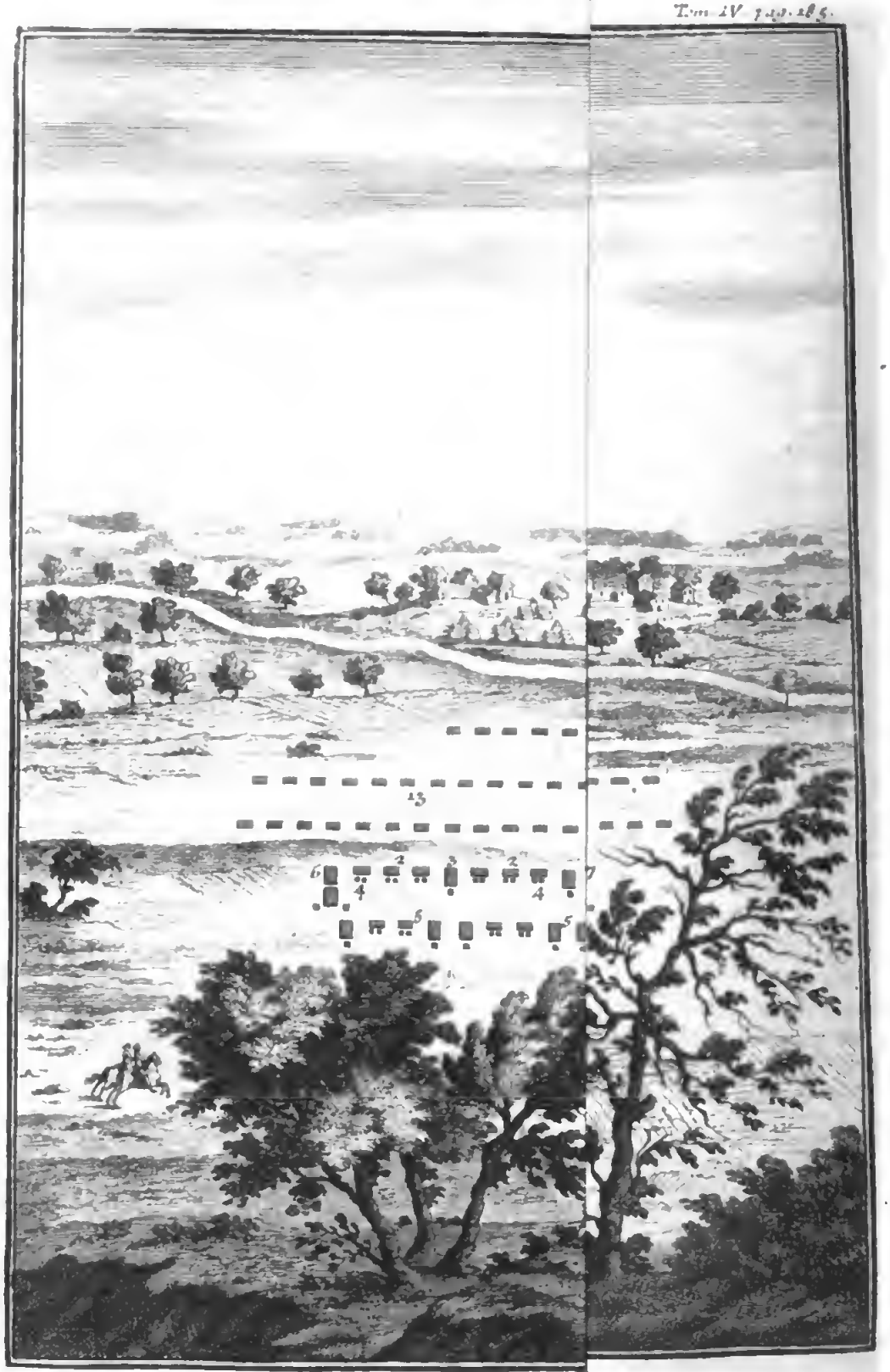
Mais, diront quelques-uns, ſi malgré vos pelotons la cavalerie eſt battue, car cela peut arriver ſans miracle, lorſque celle-ci ne vaut rien, voilà vos pelotons ſous le couteau comme des victimes.

Ils ont cela de commun avec tous les autres après une bataille perdue. D'ailleurs on ne prend pas garde aux corps d'infanterie que j'inſére dans ma cavalerie, où mes pelotons trouvent une retraite aſſurée. Je ne répons pas aux autres objections ; elles ſont ſi peu dignes d'être relevées, que ce ſeroit perdre mon tems que de m'y arrêter, & tenter l'impoſſible que de chercher à guérir certaines gens de leurs préjugez & à les tirer de leur routine. L'évidence la plus inconteſtable eſt ſi peu capable de les détromper, qu'ils la rejettent ſans donner aucune preuve en faveur de leurs opinions. Ma façon de combattre leur déplaît d'autant plus, qu'elle eſt vive & active, & qu'elle méne droit à l'ennemi, vrai moïen de perdre peu de monde & de finir bientôt une journée. Je n'ai garde de m'en écarter, & de ne pas parſemer tous mes ordres de bataille de mes pelotons & de mes colonnes, comme on le verra dans celui-ci, & de les varier tellement, qu'aucun ne ſe reſſemble : c'eſt le fin & le profond de ma tactique ; au lieu que nous n'avons aujourd'hui qu'un ſeul ordre. On peut remarquer qu'il n'y a guéres plus d'un ſiécle que les ordres de bataille étoient extrémement variez. J'ai preſque tous ceux depuis Henri IV. juſques vers la fin du régne de Louis XIII. rant des batailles qui ſe ſont données en France qu'en Allemagne & par tout ailleurs ; au lieu qu'on ſe range aujourd'hui ſur un ſeul ordre, que l'on ne change jamais, à moins que la nature du païs ne nous y force ; ce qui fait que le hazard eſt par tout le maître, & que c'eſt au plus heureux que la victoire appartient. On demande de ces ſortes de Généraux dans les Cours des Princes, parce qu'il eſt difficile d'en trouver d'aſſez habiles & d'aſſez éclairez pour que la fortune ſoit d'intelligence avec leur courage, & que le ſuccès ne démente pas les talens.

Le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin cherchoient des heureux. Les Turennes & les Condez ne ſe rencontrent pas toujours. Ces deux fameux Miniſtres ſçavoient très-bien que les Grands du monde & les Courtiſans ſont trop occupez de leur fortune & de leurs plaiſirs pour faire deux métiers à la fois. Il faut opter, & tous courent à la fortune ſans balancer, puiſqu'ils trouvent que l'application ne méne à rien, & nuit bien plutôt qu'elle ne ſert. Revenons à notre ordre de bataille. On le trouvera comme les autres fondé ſur les mêmes principes, ſans être ſemblable à tous ceux que j'ai donnez dans les Volumes précédens, à l'égard de la diſtribution des troupes.

Un habile Général qui ſe trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal, ne doit jamais refuſer le combat ſans de grandes raiſons, lorſqu'il eſt aſſuré de la valeur de ſon infanterie, s'il n'ignore pas qu'il peut fortifier ſa cavalerie de

ſon



T. 4

ORDRE DE BATAI

Digitized by Google

ſon infanterie. Le Conſul Romain l'ignoroit, il y a lieu de croire que ſon Collégue l'ignoroit auſſi. On doit conclure de là que les raiſons de Scipion étoient très-ſages & très-ſolides, & que Sempronius étoit un franc étourdi de hazarder une action générale dans les plaines, qu'il pouvoit éviter, contre une armée extraordinairement ſupérieure en cavalerie, & qui joignoit la ruſe, l'artifice & un très-grand art à une audace extréme contre un ennemi qui n'oppoſoit que celle-ci, & beaucoup de préſomption, ſans aucune capacité, & avec une expérience fort au-deſſous de la médiocre. On a pû voir ce que j'ai dit de la diſpoſition d'Annibal, elle eſt d'un grand Capitaine & d'un profond Tacticien.

Je vais donner celle qui me paroît la plus propre à être oppoſée à un Général qui ſe trouveroit plus fort en cavalerie, ſi le plus foible ſe trouvoit dans un cas ſemblable à celui des Romains : le ſecret conſiſte à fortifier ſa cavalerie plus foible de ſon infanterie. Par cette ruſe il peut raiſonnablement compter ſur la victoire. On peut tout eſpérer dans une bataille, ſi l'on joint à la valeur des troupes l'excellence de la diſtribution de chaque arme & de l'ordre, qui peut ſuppléer au nombre.

Dans une bataille que le Général Schoulembourg perdit contre les Suédois à Gemanertoff, il leur oppoſa une diſpoſition très-ſçavante & très-ruſée, qui ne lui ſervit de rien, ſes troupes aiant d'abord lâché le pied à la vûe de l'ennemi ; mais nous n'oppoſons ni ne ſuppoſons pas ici de telles gens dans l'ordre que nous allons donner. Et quand la cavalerie ſeroit moins brave & fort inférieure à celle de l'ennemi, nous ne nous en mettons pas autrement en peine : nous y ſuppléons par ce que nous avons de plus fort, c'eſt-à-dire par l'infanterie.

Je me range donc ſur deux lignes, la cavalerie ſur les aîles, les eſcadrons (2) entrelaſſez des colonnes (3), & de deux pelotons (4) de vingt à vingt-cinq grenadiers chacune. La ſeconde ligne (5) à peu près dans le même ordre, les aîles fermées des colonnes (6) & (7) de deux ſections chacune. Comme je veux faire un effort à mes aîles, & donner par là, je refuſe mon centre (8) à l'ennemi (9) autant qu'il m'eſt poſſible. Je ne laiſſe pas de le fortifier par les colonnes (10) & (11), & par une ſeconde ligne (12). Je prétens que mon centre ne bouge, pendant que mes aîles avancent & attaquent la cavalerie, en méme tems que les eſcadrons & les colonnes de la ſeconde ligne (5) paſſant entre les intervalles des corps de la premiére, attaqueront & tomberont ſur ceux de la ſeconde de l'ennemi (13), avec ordre à ceux qui commandent de détacher quelques eſcadrons après les fuiards, pendant que le gros ſe repliant ſur ce qui reſte encore en entier le prendra en flanc, en même tems que le centre (8) marchera pour attaquer l'infanterie ennemie (9). Celle-ci ne ſçauroit ſe détacher de ſon centre pour tomber ſur (8), ſans s'expoſer à être priſe par ſes derriéres par les troupes victorieuſes à ſes deux aîles. Ce mouvement eſt trop délicat & trop dangereux, lorſque ſes aîles ſe trouvent vigoureuſement attaquées. Je n'entre pas dans un plus grand détail, parce que je ſuppoſe mon Lecteur au fait de mon principe & de ma méthode.

CHAPITRE XVI.

Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Eſpagne. Adreſſe d'Annibal pour attirer à ſon parti les Gaulois. Paſſage du marais de Cluſium.

SEmpronius, pour cacher ſa honte & ſa défaite, envoia des courriers à Rome, qui n'y dirent autre choſe ſinon qu'il s'étoit donné une bataille, & que ſans le mauvais tems l'armée Romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne penſa point à ſe défier de cette nouvelle. Mais on apprit bientôt tout le détail de l'action, que les Carthaginois occupoient le camp des Romains, que tous les Gaulois avoient fait alliance avec Annibal, que les légions avoient fait retraite & s'étoient réfugiées dans les villes, & qu'elles n'avoient de munitions que ce qui leur en venoit de la mer par le Pô. On fut extrémement ſurpris d'un événement ſi tragique, & pour en prévenir les ſuites on fit de grands préparatifs pour la campagne ſuivante, on mit des garniſons dans les places, on envoia des troupes en Sardaigne & en Sicile, on en fit marcher auſſi à Tarente, & dans tous les poſtes les plus propres à arrêter l'ennemi, l'on équipa ſoixante quinquerémes. On choiſit pour Conſuls Cn. Servilius & Caius Flaminius, qui firent des levées chez les Alliez, & envoiérent des vivres à Ariminum & dans la Tyrrhénie, où la guerre devoit ſe faire. Ils dépêchérent auſſi vers Hiéron pour lui demander du ſecours, & ce Roi leur fournit cinq cens Crétois & mille Rondachers. Enfin il n'y eut point de meſures que l'on ne prît, point de mouvemens que l'on ne ſe donnât. Car tels ſont les Romains en général & particulier, plus ils ont raiſon de craindre, plus ils ſont redoutables.

Dans la même campagne Cn. Cornélius Scipion, à qui Publius ſon frére avoit laiſſé, comme nous avons déja dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute ſa flote, & aiant pris terre en Eſpagne (*a*) dans le Lampourdan, aſſiégea ſur la côte juſqu'à

(a) *Pris terre en Eſpagne dans le Lampourdan.*] La conduite de Périclés, d'Agathocles, d'Annibal, de Scipion, & de tant d'autres grands hommes, marque viſiblement qu'il eſt ſouvent & preſque toujours avantageux de porter la guerre chez

l'Ebre toutes les villes qui refuſérent de ſe rendre, & traita avec beaucoup de douceur celles qui ſe ſoumettoient de bon gré. Il prit garde qu'il ne leur fût fait aucun tort, il mit bonne garniſon dans les nouvelles conquêtes qu'il avoit faites;

autrui, & plus encore lorſqu'on ſe voit attaqué dans ſon propre païs; c'eſt alors que la diverſion eſt néceſſaire, & uo acte de la plus grande prudence. On eſt toujours en état au commencement d'uoe guerre d'agir puiſſamment & vigoureuſement, parce qu'on n'eſt point épuiſé par les longueurs d'une guerre, les coffres ſont ordinairement pleins, la guerre eſt toujours courte lorſqu'elle eſt groſſe: en doublant les préparatifs, on approche plus de la fio. Je ne ſçai où Dion Caſſius a fait dire à Céſar dans une de ſes Harangues, que jamais les Romains n'amenoient à la raiſon leurs ennemis qu'en leur faiſaot reſſentir daos leur propre païs ee que la guerre a de plus redoutable, pour les guérir du déſir & leur faire paſſer l'envie de veoir chez eux. Sans doute que ce grand Capitaine avoit en vûe la diverſion de ſa République en Eſpagne, dont Annibal ne tint pas grand compte, bien aſſûré, par les ordres qu'il avoit donnez, que les armées Romaines y trouveroieot de la beſogne taillée pour un long tems. Il penſa juſte, & les Romains reconnurent que de deux partis de diverſion qu'ils avoient à prendre, ils avoient pris le plus difficile & le plus mauvais pour obliger Annibal de ſortir d'Italie.

J'ai déja dit ailleurs que ſi le Rhodien Memnon avoit été cru de Darius, & qu'au lieu de s'arrêter à défendre le Granique & de s'y faire battre, les Perſes n'aiant encore rieo perdu de leur réputatioo avant cette action, fuſſent paſſez en Macédoine, il eſt à préſumer qu'Alexandre laiſſoit là ſon expédition d'Aſie, & que toutes ſes proſpéritez s'en alloient en fumée: car les Grecs ſe fuſſent infailliblement liguez avec les Perſes. C'eſt Diodore qui m'apprend cela. Appien (a) ne m'inſtruit pas moins bien en matière de diverſion, puiſqu'il nous aſſûre que ſi Antiochus le Grand eût ſuivi le ſage conſeil d'Annibal, qui étoit d'attaquer les Romains dans l'Italie, ſans s'amuſer à les aller chercher dans la Gréce, où ils commençoient à s'établir, il les eût très-embaraſſez, & trouvez ſûrement beaucoup moins redoutables. Il eſt certain que cette diverſion auroit été le ſujet de pluſieurs grands événemens, & eût relevé les eſpérances & le courage des Grecs, des Carthaginois, & des peuples déja ſoumis, qui ne cherchoient que l'occaſion de ſecouer le joug de leur domination, qui leur devenoit inſupportable.

Que ſont les Romains lorſque cet Annibal ſi redoutable entre dans l'Italie? Ils penſent d'abord à une diverſion, & s'il vous plaît en Eſpagne, où les Carthaginois étoient preſque par tout les maîtres, & où ils avoient de bonnes armées & uo nombre de places fortes; lorſque l'Afrique eſt toute ouverte, ſans autre forteteſſe capable d'arrêter uo puiſſant effort que la ville de Carthage. N'étoit-ce pas porter le coup dans le cœur de cette République? Ils euſſeot dû ſe ſouvenir de la diverſion d'Agathocles, & des progrès qu'il y fit. Elle étoit ſi proche d'eux, qu'ils y touchoieot preſque. Nous nous en ſouvenons, & nous l'admirons eocore après uo ſi graod eſpace de ſiécles, & nous y trouvons d'excellentes leçons.

La diverſion de Régulus pendant la premiére guerre Puoique, eût produit un plus grand effet que celle de ce Roi de Syracuſe, ſi le Sénat tant révéré & ſi ſage n'eût fait paroître en cette occaſion, comme en une infinité d'autres, que la ſageſſe ne préſidoit pas toujours daos cette Aſſemblée, & qu'elle s'en éloignoit fort ſouvent. Régulus eût pris Carthage, dénuée de tout, rien ne lui réſiſtoit, ſi on lui eût laiſſé aſſez de forces pour cette entrepriſe. L'armée que Scipion conduiſit eo Eſpagne, étoit capable de faire de plus grands progrès en Afrique, qu'à l'endroit où elle étoit deſtinée. Indépendamment de celle-ci, les Romains étant alors dans leur plus grande vigueur, ils pouvoient ſans beaucoup d'effort envoier une autre armée en Afrique, & c'étoit là le moien le plus prompt & le plus effectif d'obliger Annibal d'abandooner l'Italie. Qui doute que ſa République ne l'eût auſſitôt rappellé? Je feraі voir à la fin de ce Volume la miſérable cooduite & l'énorme ſortiſe des Romains dans cette ſeeonde guerre Punique. Et dans celle-ci, & dans la pre-

(a) *Appian. de Bel. Syri. l. 17.*

puis pénétrant dans les terres à la tête de ſon armée, qu'il avoit déja groſſie de beaucoup d'Eſpagnols devenus ſes Alliez, à meſure qu'il avançoit dans le païs, tantôt il recevoit dans ſon amitié, tantôt il prenoit par force les villes qui ſe ren-

miére, je m'apperçois aſſez par un mûr examen qu'ils ont fait le moins lorſqu'ils pouvoient le plus, & les Carthaginois tout comme eux. Ils ont remporté de grandes victoires, qui en doute? En ont-ils ſçû profiter? Celle d'Ecnome pouvoit finir cette guerre, & décider de la fortune de Carthage. Qu'arriva-t-il après une action ſi déciſive? Cette flote prodigieuſe qui porte plus de cent quarante mille hommes, vogue droit en Afrique, y décend, y prend de bonnes places. Il n'y avoit qu'à marcher droit à Carthage. Point du tout, le Sénat rappelle cette belle armée navale, avec ordre à un des Conſuls d'y laiſſer ſon Collégue, quinze mille hommes & quatre cens chevaux. Etoit-ce là le moien d'obliger l'armée de Sicile de tout abandonner pour courir au ſecours de Carthage? Je penſe que non: auſſi ne ſe remua-t-elle pas.

Peu de Princes ſont capables d'agir par des diverſions profondes & formées ſur de grandes penſées, elles ſont même rarement écoutées. Les grandes entrepriſes ſont plus aiſées à imaginer qu'elles ne le ſont dans l'exécution. Cela eſt certain, parce qu'il eſt rare de trouver des gens capables de les conduire à leur fin: mais on en trouve toujours dans le Cabinet, où il n'y a point de danger à courre, qui peuvent donner des lumiéres pour un projet réglé. Rien de plus aiſé, lorſqu'on eſt en état de fournir tout ce qui peut être néceſſaire pour un ſi grand projet: le reſte dépend du courage & de la hardieſſe, & je ſuis perſuadé qu'on manque plutôt de l'un & de l'autre que des moiens & de l'eſprit.

Les diverſions qui lévent un peu la tête au-deſſus des communes ſont rares, il faut que je l'avoue. Le Comte Duc d'Olivarez s'en étoit mis une en tête en 1637. qui me donne une fort grande idée de ſon eſprit & de ſon génie. On dira tout ce qu'on voudra, elle n'étoit pas ſans fondement. On me permettra, je m'aſſûre, de rapporter un peu au long ce qu'un Hiſtorien (a) nous en apprend. Ce Miniſtre Eſpagnol s'imagina qu'en attaquant diverſes Provinces de la France, » Philippe forcerait » Louis XIII. à retirer des Païs-Bas une » partie de ſes troupes; que Sa Majeſté » Catholique profiteroit du mécontente- » ment preſque général des peuples, & » qu'à la faveur de cette diverſion le » Cardinal Infant & les Généraux de » l'Empereur pénétreroient bien avant » dans la Picardie, dans la Champagne & » dans la Bourgogne. Quelque ſpécieux » que fût ce projet, les gens habiles & » pénétrans en reconnurent l'illuſion: » quelques-uns remontrérent au Comte » Duc qu'en attirant les forces principales » de la France dans les endroits les plus » foibles de la Monarchie d'Eſpagne, le » Roi ſon Maître ſe verroit bientôt dans » la néceſſité de rappeller ſes meilleures » troupes & ſes plus excellens Officiers » au cœur de ſes Etats attaquez, & don- » neroit moien au Roi de France, capable » de mettre plus d'une armée ſur pied, » & aux Etats Généraux des Provinces- » unies, de faire des progrès conſidérables » dans les Païs-Bas, pendant que Louis » ſe tiendroit ailleurs ſur la défenſive, » & avanceroit peut-être du côté de la » Guienne & du Languedoc. L'inutilité » des dépenſes exceſſives de l'année der- » niére devoit dégoûter la Cour de Madrid » d'une pareille entrepriſe.

L'Auteur que je cite, qui prétend imiter Tacite, réuſſit ſouvent fort mal. Ce projet du Comte Duc d'Olivarez, qu'il appelle ſpécieux, n'étoit rien moins que ce qu'il dit. Voilà comme les eſprits timides & trop fins font échouer les deſſeins les mieux fondez & les plus capables de nous tirer des plus grands embarras. Il n'y avoit qu'à entrer dans le païs, ils étoient alors maîtres des paſſages des Pyrénées. Louis ſe fût trouvé le plus ſurpris du monde, il eût envoié ſes principales forces dans la Guienne & dans le Languedoc; qui en doute? Cette défenſive eſt imaginaire. Jamais l'armée de Louis n'eût pû tenir la campagne contre le Cardinal Infant, infiniment ſupérieur, encore moins contre celle de l'Empereur. Le Roi étoit en état de lever plus d'une

(a) *Vaſſ. l. 14. p. 235.*

controient ſur ſa route. A Ciſſe, Hannon à la tête d'un corps de Carthaginois vint camper devant lui, Cornélius lui donna bataille, la gagna, & fit un butin très-conſidérable, parce que c'étoit là qu'avoient laiſſé leurs équipages tous ceux qui étoient paſſez en Italie. Outre cela il ſe fit des Alliez de tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, & prit priſonniers Hannon même & Andobale, qui commandoit les Eſpagnols. Celui-ci avoit une eſpéce de Roiaume dans le païs, & avoit toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Aſdrubal reçut de ce qui étoit arrivé, il paſſa l'Ebre & courut au ſecours. Les troupes navales des Romains n'étoient point en garde, elles ſe tranquilliſoient ſur l'avantage qu'avoit remporté l'armée de terre. Il ſaiſit habilement cette occaſion, fait un détachement d'environ huit mille hommes de pied & mille chevaux, il ſurprend ces troupes diſperſées de côté & d'autre, en paſſe grand nombre au fil

armée, je l'avoue; mais une armée ne ſe léve pas dans une campagne, il faut remettre la partie à la ſuivante, & pendant tout ce tems-là l'Eſpagnol étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaiſoit dans un païs où le mécontentement étoit général.

L'Auteur n'y penſe pas, lorſqu'il dit que l'Eſpagnol ſe ſeroit attiré les forces principales de la France dans les endroits les plus foibles de l'Eſpagne; qui lui a dit cela? Cette frontiére nous étoit impénétrable en ce tems-là, & les paſſages des Piténées fermez par de bonnes places & par des pas très-difficiles. *L'inutilité des dépenſes exceſſives de la campagne précédente pour une irruption en Guienne, devoit dégoûter la Cour de Madrid d'une pareille entrepriſe.* C'eſt mal raiſonner, une entrepriſe échouée par la ſottiſe de ceux qui en ont été chargez, n'eſt pas une preuve qu'une autre échouera. Parlons ſincérement, ce projet du Miniſtre Eſpagnol étoit d'un habile homme: ſçavoir s'il eût trouvé des gens capables de l'exécution, comme nous en euſſions trouvé. Si nous nous étions mis en tête une diverſion par mer beaucoup plus ſûre & plus profonde pendant le cours des deux guerres de 1688. & dans la derniére guerre de 1701. c'eſt une autre affaire. Pour nous dans ces deux guerres nous étions en état de ſuivre la maxime de Scipion, on l'avoit dit ou propoſé. J'ai de la peine à me le perſuader pour l'honneur du Miniſtére. Nous devions puiſſamment agir en France. On le fit autant qu'il dépendoit de ceux qui étoient au timon des affaires; mais cela ne ſuffiſoit pas pour tarir les ſources qui fourniſſoient à nos ennemis toutes les reſſources pour la continuation de la guerre, & ſur tout dans la derniére, qui faillit à nous accabler. Ces reſſources étoient dans les Indes. On n'a jamais voulu comprendre qu'on eût pû fort aiſément ruiner le commerce des Anglois & des Hollandois dans ce païs-là, non ſeulement en couvrant les deux mers de nos Corſaires, en leur abandonnant toutes les priſes qu'ils feroient, ſans que l'Amirauté ni qui que ce ſoit y pût rien prétendre; mais encore en mettant en Corſaires tout ce que nous avions de vaiſſeaux de guerre, & pour cacher ce deſſein les envoier en différens ports, où ils euſſent armé. Ils ſe fuſſent tous donné un rendez vous à certain endroit pour ſe partager enſuite, une partie ſur les Indes Orientales, & l'autre en Amérique, où ſans trop s'amuſer à courir ſus aux marchands, ils euſſent pû teuter des deſſeins capables de ruiner entiérement leur commerce par la deſtruction de leurs Colonies, & d'entreprendre même ſur Batavia. Par ces deux diverſions on coupoit la bourſe à deux Puiſſances qui ne peuvent rien, ſi on peut venir à bout de détruire leur commerce. On ne le peut d'autre façon, & cela ſe peut faire aiſément.

de l'épée, & pouſſe les autres juſqu'à leurs vaiſſeaux. Il ſe retire enſuite, & repaſſant l'Ebre, il prit ſon quartier d'hiver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ſes ſoins à de nouveaux préparatifs, & à la garde des païs d'en-deçà du fleuve. Cn. Cornélius de retour à ſa flote, punit ſelon la ſévérité des loix ceux qui avoient négligé le ſervice; puis aiant réuni les deux armées, celle de mer & celle de terre, il alla prendre ſes quartiers à Tarragonne. Là partageant le butin en parties égales aux ſoldats, il ſe gagna leur amitié, & leur fit ſouhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel étoit l'état des affaires en Eſpagne.

Le Printems venu, Flaminius ſe mit en marche, prit ſa route par la Tyrrhénie, & vint camper droit à Arétium, pendant que Servilius s'en fut à Ariminum pour fermer aux ennemis les paſſages de ce côté-là. Pour Annibal, en quartier dans la Gaule Ciſalpine, il retenoit dans des priſons les priſonniers Romains qu'il avoit faits dans la derniére bataille, & leur donnoit à peine le néceſſaire; au lieu qu'il uſoit de toute la douceur poſſible à l'égard de ceux qu'il avoit pris ſur leurs Alliez. Il les aſſembla un jour, & leur dit que ce n'étoit pas pour leur faire la guerre qu'il étoit venu, mais pour prendre leur défenſe contre les Romains: qu'il falloit donc, s'ils entendoient leurs intérêts, qu'ils embraſſaſſent ſon parti, puiſqu'il n'avoit paſſé les Alpes que pour remettre les Italiens en liberté, & les aider à rentrer dans les villes & dans les terres, d'où les Romains les avoient chaſſez. Après ce diſcours, il les renvoia ſans rançon dans leur patrie. C'étoit une ruſe pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter de s'unir avec lui & ſoulever en ſa faveur tous ceux dont les villes ou les ports étoient ſoumis à la domination Romaine.

Ce fut auſſi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'aviſa d'un ſtratagéme vraiment Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconſtans, la liaiſon qu'il avoit contractée avec eux étoit encore toute récente. Il avoit à craindre que changeant à ſon égard de diſpoſitions, ils ne lui dreſſaſſent des piéges & n'attentaſſent ſur ſa vie. Pour la mettre en ſûreté, il fit faire des perruques (*a*) & des habits pour

(a) *Il fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes ſortes d'âges.*] Ceux qui rapportent à la peſte, le précurſeur du mal de Naples, l'origine & l'invention des perruques, ſe trompent bien fort, s'ils prétendent que

toutes les différentes ſortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre, & ſe déguiſoit ſi ſouvent, que non ſeulement ceux qui ne le voioient qu'en paſſant, mais ſes amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

Cependant les Gaulois ſouffroient impatiemment que la guerre ſe fît dans leur païs. A les entendre, ce n'étoit que pour ſe venger des Romains, quoiqu'au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avoient de s'enrichir à leurs dépens. Annibal s'apperçut de cet empreſſement, & ſe hâta de décamper pour le ſatisfaire. Dès que l'hiver fut paſſé, il conſulta ceux qui connoiſſent le mieux le païs, pour ſçavoir quelle route il prendroit pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avoit deux, une fort longue & connue des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, & par où Flaminius ne l'attendoit pas. Celle-ci ſe trouva plus conforme à ſon inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effraié. Il n'y eut perſonne qui ne tremblât à la vûe des mauvais pas & des abîmes où l'on alloit ſe précipiter.

Annibal, bien informé que les lieux, où il devoit paſſer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & ſo-

l'une & l'autre de ces deux maladies n'ont fait leur entrée dans le monde que ſous le regne de Charles VIII. Il n'eſt pas ici queſtion de ces maladies, mais des perruques, que je crois plus anciennes que le ſiécle d'Anoibal : car de la façon dont Polybe s'explique, il ſembleroit qu'elles étoient connues de ſon tems ; & ſi Annibal avoit été le premier qui s'en fût coiffé, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre. *Il fit faire*, dit-il, *des perruques & des habits pour toutes les différentes ſortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre.* Il falloit qu'il en eût fait bonne proviſion, ou qu'il y eût des perruquiers ſuivans l'armée en ce tems-là, comme nous en avons dans les nôtres, qui ſe mêlent auſſi de la barberie. Je m'étonne que les Sçavans n'aient pas pris garde à ce paſſage de mon Auteur, qui me paroît remarquable : car beaucoup de gens ont cru que les perruques étoient une invention moderne.

Ambroiſe Paré dans ſon Traité de la Chirurgie, rapporte que deux jeunes hommes de Paris, outre quantité de Pardons, de Chapelets & de Médailles qu'ils rapportéreot de Rome, ſe munirent de pluſieurs curioſitez & geotilleſſes du païs. Ils n'oubliéreot pas auſſi de ſe charger d'une bonne proviſion de menus ſuffrages que Venus diſtribue libéralement & à bon marché dans ce païs-là, & qui dégénérent bientôt eo vérole, qu'on oommoit en ce tems-là la pelade ; parce que cette maladie anoooçoit la venue de l'autre, & avoit la vertu de faire tomber les cheveux de ceux qui s'en trouvoient atteints & convaiocus. C'eſt à elle que Paré prétend qu'eſt dûe la découverte & l'invention des perruques, qui étoient d'abord ſi ſimples, dit-il, qu'elles ne conſiſtoient qu'en quelques cheveux, que l'on couſoit aſſez groſſiérement autour d'une calotte de cuir ou de laine, dont ceux qui avoient la pelade ſe convroieot la tête, en attendant qu'il plût à quelque Chirurgien habile de les guérir de telle ſorte, que les cheveux leur pûſſeot revenir. Si les geos de ce ſiécle-là revenoient au monde en celui-ci, oe s'imagineroient-ils pas que tous les hommes ont la pelade, puiſqu'il s'en trouve peu qui ne

lide, leva le camp, & fit ſon avantgarde des Africains, des Eſpagnols, & de tout ce qu'il avoit de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embaraſſer pour la ſuite, parce que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, il n'auroit plus beſoin de rien, & que s'il étoit victorieux, il auroit tout en abondance. Le corps de bataille étoit compoſé de Gaulois, & la cavalerie faiſoit l'arriéregarde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fiſſent mine de ſe rebuter & de vouloir rebrouſſer chemin. Les Eſpagnols & les Africains traverſérent ſans beaucoup de peine. On n'avoit point encore marché dans ce marais, il fut aſſez ferme ſous leurs pieds; & puis c'étoit des ſoldats durs à la fatigue, & accoutumez à ces ſortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois paſſérent. Le marais avoit été foulé par ceux qui les avoient précédez. Ils ne pouvoient avancer qu'avec une peine extréme, & peu faits à ces marches pénibles, ils ne ſupportoient celle-ci qu'avec la derniére impatience. Cependant il ne leur étoit pas poſſible de retourner en arriére, la cavalerie les pouſſoit

ſoient coiffez comme les vérolez de leur tems?

Il eſt certain, dit le Furetiériana, *qu'avant Charles VIII. la vérole ou la pelade étoit inconnue en France: l'armée de ce Prince en périt preſque toute; parce que ce mal n'étant pas encore connu, on n'y pouvoit apporter du reméde: ce qui fait voir que ce n'étoit pas la lépre.* Mauvaiſe raiſon, puiſque la lépre a diſparu en même tems que le reméde a été trouvé. Je ne ſçai comme il eſt arrivé; mais ce mal dont la guériſon devroit plutôt regarder les Médecins que les Chirurgiens, eſt tombée en partage à ces derniers, dont ils tirent une abondante moiſſon de piſtoles. Cela me fait ſouvenir d'un conte qui en vaut bien la peine, bien qu'il ne ſoit point parlé de perruques, mais d'un Chirurgien qui avoit beaucoup gagné à guérir la vérole, & qui détſioit celui qui l'avoit apportée en France. Voici les paroles de l'Auteur (a) de ce conte.

Vous me faites ſouvenir de ce Moine de S. Denis en France qui voulut faire l'entendu, voiant Maitre Thierre de Heri à genoux, tourné vers la figure de Charles VIII. Le Moine lui dit: M. mon ami vous faillez, ce n'eſt pas l'image d'un Saint que celle devant qui vous priez. Je le ſçai bien, dit-il, je ne ſuis pas ſi bête que vous, je connois que c'eſt la repréſentation du Roi Charles VIII. pour l'ame duquel je prie, parce qu'il a apporté la vérole en France; ce qui m'a fait gagner ſix ou ſept mille livres de rente. C'étoit beaucoup en ce tems-là, on gagne encore plus en celui-ci. Il eſt ſurprenant combien les Chirurgiens s'enrichiſſent à traiter cette maladie. Je voudrois que par gratitude ils laiſſaſſent là Saint Coſme, & qu'ils priſſent Job pour Patron. Gui Patin nous le donne pour le Patron des vérolez. Il nomme deux Auteurs célébres, qui ont écrit que la maladie de Job étoit la groſſe vérole. *Pour répondre à ce que vous me mandez*, écrit-il à ſon ami, *je vous dirai que Belduc Capucin, auſſi bien que Pévida Jéſuite Eſpagnol, ont écrit que Job avoit la vérole. Je croirois volentiers que David & Salomon l'avoient auſſi.*

(a) *Béroalde de Verville.*

ſans

ſans ceſſe en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à ſouffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau, ſans pouvoir prendre un moment de ſommeil. Mais les Gaulois ſouffrirent plus que tous les autres. La plûpart des bêtes de charge moururent dans la boue. Elles ne laiſſérent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, ſur les balots qu'elles portoient, on dormoit au moins quelque partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le ſabot. Annibal lui-même, monté ſur le ſeul éléphant qui lui reſtoit, eut toutes les peines du monde à en ſortir. Un mal d'yeux, qui lui ſurvint, le tourmenta beaucoup; & comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour ſe guérir, cet accident (*a*) lui fit perdre un œil.

(a) *Et comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour ſe guérir, cet accident lui fit perdre un œil.*] Je vois dans l'Hiſtoire un aſſez bon nombre de grands Capitaines manchots & boiteux, preſque aucun boſſu, peu de borgnes, & un borgne (*a*) qui devient aveugle, & qui dans cet état, ſans quitter partie, ne laiſſe pas que de remporter de grandes victoires: ne pouvant plus voir par les yeux du corps, il voit très-clair des yeux de l'eſprit. Dans cette note il ne s'agit que de borgnes. Annibal eſt de ce nombre. Il perdit un œil par un mal dont il eût pû ſe faire guérir, s'il lui eût été permis d'arrêter; mais comme il marchoit contre un aveugle, & qu'il n'eut preſque jamais que de telles gens en tête, on ne doit pas s'étonner s'il en fut toujours le maître. Voilà un borgne célébre. Il étoit grand Guerrier avant cet accident, comme le fut Philippe Roi de Macédoine & pére d'Alexandre le Grand: autre borgne dont la renommée n'eſt pas petite. Que s'il n'a pas ſurpaſſé ſon fils par le brillant de ſes actions, il étoit du moins plus ſolide dans les ſiennes; & comme il eut affaire à des ennemis braves & aguerris, & non à des Perſes efféminez, ſans expérience & ſans intelligence à la guerre, & que ſes deſſeins étoient plus profonds & plus difficiles, nous dirons que le fils fut un grand Conquérant, & le pére un grand homme. Je conclus de là que le pére eſt fort au-deſſus du fils.

(a) *Zifca.*

L'ébornerie de Philippe, (que la création de ce mot me ſoit permiſe) eſt plus glorieuſe que celle d'Annibal. Il perdit un œil au ſiége de Méthone, une fléche fit ce coup-là, & le nom & le païs de celui qui la lui tira ſont venus juſqu'à nous. Il s'appelloit Aſter, il étoit d'Amphipolis. S'il eût crevé un œil à tout autre qu'à un Roi, il nous ſeroit inconnu. L'adroit archer ſçavoit bien à qui il tiroit, car il avoit écrit ſur la fléche: *à l'œil droit de Philippe.* Il lui creva effectivement, le tout par pure vengeance. Il eſt bon que le Lecteur curieux ſoit informé de cette avanture, elle eſt ſinguliére. M. Tourreil l'a inſerée dans ſes Remarques ſur les Harangues de Démoſthéne. *Aſter s'étoit offert à lui ſur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiſeaux, lorſqu'ils voloient même le plus vite. Philippe lui répondit:* Eh bien, je vous prendrai à mon ſervice, lorſque je ferai la guerre aux étourneaux. *La raillerie piqua au vif l'arbaleſtier. Il ſe jetta dans Méthone, & prouva cruellement qu'il ſçavoit bien tirer.* Un homme comme celui-là ne méritoit pas d'être mépriſé. Philippe ſe moque de lui, & pour dire un bon mot il lui en coûte ſon œil droit. Belle leçon pour les Princes, qui leur apprend qu'on ne doit jamais offenſer un brave homme par des railleries, car il leur en coûte bon quelquefois. *Demetrius Phalerus nous apprend*, continue Tourreil, *que Philippe depuis eut la foibleſſe de ſe fâcher toutes les fois qu'il échapoit à quelqu'un de prononcer le mot de* Cyclope, *ou ſeulement*

le mot d'œil. On ne rougit pourtant guéres d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne penſoit plus en homme, lorſqu'elle diſoit à ſon fils boiteux d'une bleſſure glorieuſe : » Va, mon fils, tu ne ſçaurois » faire un pas, qui ne te faſſe ſouvenir » de ta valeur. Je crois que le ſouvenir en eſt doux à un boiteux, & même à un borgne, hors à Philippe : ce qui me ſurprend extrêmement dans on homme d'eſprit tel que ce Prince. Je ne doute point qu'il ne ſe fit peindre de profil. Annibal étoit borgne ; quelqu'un s'aviſa de le peindre & de lui mettre deux yeux : il s'en fâcha très-fort, & le Peintre n'eut pas lieu d'être fort content ; mais celui qui le peignit en profil fut amplement récompenſé : ce qui me feroit ſoupçonnet qu'il étoit un peu fâché d'être borgne. Il ne vouloit pas qu'on mentît ouvertement pour lui plaire ; mais il ſouffroit volontiers qu'on couvrît ce défaut-là.

J'avoue franchement que le mot de *ſourd*, prononcé haut & clair & bien diſtinctement à un homme qui l'eſt beaucoup, l'attriſte au-delà de tout ce qu'on peut dire, s'il ne ſe fâche. Un Officier de mes amis, qui l'étoit devenu par un coup à la tête, s'attriſtoit & ſe chagrinoit extrémement de ce défaut honorable. Quoi de plus cruel, diſoit-il, que de ne pas entendre un mot de ce qu'on me dit, ni de ce qu'on dit de bon dans une converſation, & de répoodre ſouvent en coq-à-l'âne ! L'on ſe moque de moi, & l'on n'a pas tort. Ces ſortes de bleſſures ſont celles qui ſont le moins ſupportables, & qui fourniſſent le plus de matiére de plaiſanter des coqs-à-l'âne qu'elles produiſent. Revenons à Philippe.

Si ce Prince ſe fâchoit à la ſeule prononciation du mot de *Cyclope*, il n'eſt pas poſſible qu'il ne ſe fâchât auſſi du mot de *Vulcain*, car il étoit boiteux. Nous ſçavons que le terme de boiteux le mettoit de mauvaiſe humeur tout comme l'autre. Il fut bleſſé d'un trait dans la cuiſſe à la bataille contre les Triballes, & bleſſé avec tant de violence, que le coup tua ſon cheval. Je ne ſçavois pas qu'il étoit manchot, c'eſt Démoſthéne qui me l'apprend dans ſon Oraiſon pour la Couronne. *Je voiois Philippe borgne, boiteux, manchot, ſe précipiter à corps perdu dans les hazards ; & leur livrer entiérement ſa perſonne afin qu'une moitié de lui-même ſurvécût à l'autre.* Voilà trois ſujets de fâcherie pour ce Prince ſi étrangement défiguré. Je ne ſçai s'il n'y en avoit pas un quatriéme, & s'il n'étoit pas un peu cocu. Il l'étoit autant, & même plus qu'aucun autre de ſon Roiaume. Il paroît que la bleſſure qui le rendoit boiteux le fâchoit. Son fils, pour le conſoler, lui fit le compliment & mot à mot de la mere du Lacédémonien. Bien valut à Alexandre que ſon pére boitoit bien fort, car ſans cela il lui eût fait un très-mauvais parti dans une nôce où ſans doute le vin avoit gâté beaucoup de cervelles. Olympias troubla la fête par un diſcours qui piqua tellement Alexandre, naturellement emporté, qu'il lui jetta ſa coupe à la tête : ce qui produiſit un grand déſordre parmi les conviez. Philippe irrité courut droit à ſon fils l'épée nûe à la main, mais il tomba, ne ſe ſouvenant plus qu'il étoit boiteux. Alexandre, ſans aucun reſpect pour ſon pére & ſon Roi, le fit ſouvenir qu'il étoit boiteux. *Vraiment*, lui dit-il, d'un ris amer, *les Macedoniens ont là un Chef bien en état de paſſer d'Europe en Aſie, lui qui ne peut aller d'une table à une autre ſans s'expoſer à ſe rompre le cou.* C'eſt que le Roi mangeoit à une table à part.

Agéſilas Roi de Lacédemone, qui valoit bien Philippe, étoit boiteux, & avec cela un petit bout d'homme & d'aſſez mauvaiſe mine, enfin de très-petite apparence, mais d'un grand cœur & d'une grande renommée. On ne voit pas qu'il ſe fâchât du reproche de boiteux ; mais je crois qu'en joignant les trois enſemble, en témoignant être ſurpris de ſa figure, on pouvoit fort bien lui déplaire. Il en coûta bon à Thacus d'avoir fait le railleur & le plaiſant aux dépens de ſa taille & de ſa mauvaiſe mine, au tapport d'Athénée. Le people d'Alexandrie, naturellement railleur, s'en mêla auſſi. Ils s'étoient imaginez que ſa figure devoit répondre à la grandeur de ſes actions & de ſa renommée. Ils lui appliquérent le conte de l'enfantement de la montagne. Agéſilas ſe fâcha, & bien fort. *La montagne n'a donc accouché que d'un rat en ma perſonne*, leur dit-il, *vous vous trompez : vous éprouverez bientôt que c'eſt d'un lion.* N'en déplaiſe à Plutarque, qui prétend que ce bon mot fut adreſſé au peuple Egyptien, il n'étoit pas digne d'exciter la colére d'un ſi grand homme. C'eſt plutôt contre Thacus que ce trait fut porté, & ce trait fit éclipſer toutes ſes eſpérances : car Agéſilas, qui étoit déceodu à Alexaodrie pour ſecourir Tachus contre Nectanibos, ſe tourna du côté de celui-ci, qui demeura victorieux de ſon

ennemi. Voilà ce que c'eſt que de juger des gens par la mine, par la taille, & par je ne ſçai quel air grave & compoſé qui ne dit preſque jamais rien, qui couvre leur ignorance & leur peu d'eſprit, & qui n'impoſe qu'aux ſots & aux hébétez, qui jugent des hommes par l'éclat de leur rang. Ces gens-là ſont les plus hardis à décider dans les Cour des Princes, & ils ſont écoutez comme des oracles, quoique le plus ſouvent ils ne débitent que des ſottiſes, qui paroîtroient monſtrueuſes & dignes des petites-Maiſons dans de petits hommes mal bâtis & diſgraciez de la figure. Cela me fait ſouvenir d'un paſſage que j'ai lû dans les Eſſais de Morale. » Pour parler avec » autorité & déciſivement, *dit l'excellent* » *Auteur de cet Ouvrage*, il faut avoir » de la ſcience & de la créance tout en- » ſemble, & l'on choque toujours les gens » ſi l'on manque de l'une & l'autre. Il » s'enſuit de là que les gens de mauvaiſe » mine, les petits hommes, & généra- » ment tous ceux qui ont des défauts » extérieurs & naturels, quelque habiles » qu'ils ſoient, ſont obligez plus que les » autres de parler modeſtement, & d'évi- » ter l'air d'aſcendant & d'autorité : car à » moins que d'avoir un mérite bien ex- » traordinaire, il eſt bien rare qu'ils s'at- » tirent du reſpect. On les regarde preſ- » que toujours avec quelque ſorte de mé- » pris, parce que ces défauts frapent les » ſens & entraînent l'imagination, & que » peu de gens ſont touchez des qualitez » ſpirituelles, & ſont même capables de » les diſcerner.

Le Maréchal de Luxembourg étoit boſſu & tout auſſi bout-d'homme, & ſe mocquoit très-agréablement de ſa boſſe, ſur laquelle les ſoldats diſoient que la France repoſoit, & que la victoire s'y étoit plantée & nichée, au grand détriment de ſes ennemis. Les ſoldats avoient raiſon. C'étoit un grand Capitaine, tout plein d'eſprit, de mérite & de valeur. D'où vient, dira-t-on, que vous paſſez ſi rapidement ſur Ziſca, & que vous ne faites que l'indiquer ? C'étoit pourtant un borgne comparable au grand Annibal : qui en doute ? Il n'étoit pas ſeulement borgne, il étoit encore aveugle, & de tous les aveugles le plus célébre ; mais c'eſt que j'en ai parlé ailleurs : après lui Jean Roi de Bohéme qui ſe fit tuer bravement à la bataille de Creci. Trop heureux de l'être pour ne pas voir toutes les ſottiſes, les bévûes & les ignorances où tant de Généraux tombérent, plus aveugles des yeux de l'eſprit que ne l'étoit Jean de ceux du corps.

OBSERVATIONS

Sur la marche d'Annibal dans les Marais de Cluſium ou de Chiana.

§. I.

Que la marche d'Annibal dans les marais de Cluſium, fut l'objet d'un deſſein profond. Sentiment de l'Auteur ſur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connue. Explication de cette marche.

ON va voir dans ces Obſervations ſi cette marche d'Annibal dans les marais de Cluſium, fut l'objet d'un grand deſſein, ou ſi ce Général eut ſeulement en vûe le merveilleux & l'extraordinaire dans ce qu'il s'étoit réſolu de faire : car il arrive ſouvent que des Généraux entreprennent des choſes qui ſemblent imprudentes & téméraires, qui ne ſont en effet que hardies, & qui ſurprennent d'autant plus, que l'on ne comprend ni l'on ne voir rien dans le deſſein du Général qu'enſuite de l'événement, c'eſt-à-dire lorſqu'il n'y a plus de reméde. Mais lorſqu'on s'engage dans de tels deſſeins, il faut être ſûr de ſon fait, & bien aſſuré que l'ennemi, incapable d'y rien connoître, ne rompra pas toutes nos meſures. Car il y a des entrepriſes où il n'y a point de milieu entre la ruine d'une armée & le ſuccès, lorſque l'ennemi les pénétre & paroît rout à coup pour s'y oppoſer, quand l'affaire eſt embarquée. Annibal étoir perdu, ſi les Romains l'euſſent attendu à la ſortie des marécages ; la retraite devenoit alors ſi difficile, qu'il eût perdu ſon armée & ſa réputation avant que de pouvoir ſe retirer. Ces ſortes de projets extraordinaires ſont un effet ſurprenant lorſqu'ils réuſſiſſent, l'ennemi en paroît frapé, & ſa conſternarion ne tarde guéres à ſe répandre dans toute une armée, quand même les vûes du Général, dans ce qu'il vient de faire, n'auroient pour objet que le merveilleux de l'action même.

Polybe dont le deſſein n'étoit pas moins d'écrire une Hiſtoire, que de nous inſtruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernemenr des Etats, ne nous dit preſque rien, & ne creuſe pas les motifs d'Annibal dans cette fameuſe marche. Il nous laiſſe à deviner les vûes ſecréres de ce Chef célébre, & les principales raiſons de cette marche, qui ſont fortes & en grand nombre. Il s'attache principalement à faire connoître le caractére, & à blâmer la miſérable conduite de Flaminius dans l'embuſcade de Thraſyméne, que le Lecteur éclairé voit bien, ſans qu'il ait beſoin de Commentaire. N'eût-il pas mieux fait de nous étaler les bévûes du Conſul, & ſa négligence à profiter des avantages qu'il eût pû tirer, & des obſtacles qu'il pouvoit oppoſer à ſon ennemi dans une marche ſi difficile & ſi délicate ? Il y a lieu d'en être éronné : car dans cette affaire Flaminius eſt plus blâmable que dans rout ce qu'il fit de mauvais par la ſuite. Les Romains n'eurent

jamais une ſi belle occaſion que celle-ci de finir glorieuſement la guerre, & de la terminer à la honte de l'ennemi.

Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas prévoir tous les dangers auſquels il expoſoit ſon armée dans une entrepriſe ſi ſurprenante. Mille raiſons l'y engageoient pourtant, & notre Auteur ne nous en offre que deux, dont la derniére eſt très-peu ſolide. Ce grand Capitaine voioit aſſez que cette marche pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes par les obſtacles que l'ennemi pouvoit lui oppoſer. Ces obſtacles lui parurent bien moindres, & plus aiſez à franchir que ceux qu'il eût pû rencontrer en prenant une autre route. Ç'eût été une extréme folie à lui de choiſir la plus dangereuſe & la plus difficile, plutôt que la plus praticable; mais ſi le choix de la premiére étoit moins dans le déſir de faire parler de lui, que l'objet d'un grand deſſein, il ne dut pas balancer dans l'éxécution. S'il n'eût enviſagé que la gloire plutôt que le ſolide, je ne ferois guéres plus de cas de cette gloire, je n'en eſtimerois guéres plus le ſujet, que je ſerois d'un homme qui ſe jetteroit du haut du pont Saint-Eſprit dans le Rhône, pour faire voir ſa force & ſon adreſſe, ſans autre but que celui de s'attirer la réputation d'excellent nageur. Je lui accorderois volontiers mon ſuffrage, ſans rien perdre de l'opinion que j'aurois de ſa folie.

J'aurois été porté à faire le même jugement du Général Carthaginois, ſi je n'avois un peu plus médité ſur le deſſein de ce grand homme que n'a fait Polybe. Il allégue quelques raiſons, mais je me ſuis apperçu qu'il auroit pû nous en fournir un grand nombre d'autres très-favorables à cette entrepriſe. Il ſemble qu'il les a négligées, ou qu'il n'a pas bien connu le ſujet d'une marche ſi ſinguliére & ſi bizarre en apparence.

Je n'avois d'abord conſidéré que les difficultez & les dangers auſquels ce grand Capitaine alloit expoſer ſon armée. A la voir au milieu de ces marais, dans les eaux & dans les boues pendant quatre marches, ſans pouvoir preſque s'en tirer, n'auroit-on pas dit qu'il avoit lettres de Flaminius, que ce Conſul reſteroit immobile & les bras croiſez dan ſon camp d'Aretium ſans rien entreprendre, en ſi beau ſujet d'agir & de finir la guerre par une ſeule action preſque ſans combat? En effet les obſtacles que Flaminius pouvoit oppoſer à Annibal, me paroiſſent encore plus grands & plus inſurmontables que la marche. Encore une fois, à ne conſidérer cette affaire que ſuperficiellement, ſans creuſer les motifs, on ne ſçauroit s'empêcher de blâmer Annibal d'avoir hazardé un peu témérairement ſon armée. On voit pourtant qu'il ne fit rien qui ne fût digne d'un grand Capitaine. C'étoit une néceſſité qu'il prît ce chemin, bien perſuadé que lorſqu'une entrepriſe eſt fondée ſur cette néceſſité, il faut fermer les yeux ſur les obſtacles qui nous paroiſſent les plus inſurmontables, & donner quelque choſe à la fortune, ſur tout lorſqu'on voit qu'en prenant un tel parti on abrége extrémement le tems, & qu'on ôte à l'ennemi celui qu'il lui faudroit pour pénétrer nos démarches & recourir aux expédiens capables de les rendre inutiles.

Les grands Capitaines ne hazardent rien ſans de fortes & puiſſantes raiſons, & leurs deſſeins ne

ſont pas toujours pénétrables, je ne dis pas aux eſprits communs, mais aux hommes mêmes de grand entendement; en un mot il eſt difficile de les découvrir, ſi l'on n'eſt doué de certains talens & d'un génie tout militaire. L'entrepriſe d'Annibal étoit très-profonde, puiſqu'on ne comprit jamais rien dans le ſujet de ſa marche, ni dans ce qu'il s'étoit propoſé de faire. Polybe lui-même n'y voit pas trop clair, comme je l'ai dit plus haut. Celle de M. de Turenne en 1674. pour aller combattre l'armée de l'Empereur, qui s'étoit campée entre Colmar & Turqueim, n'eſt pas moins profonde. Elle avoit ſa droite à cette premiére ville, & ſa gauche s'étendoit vers l'autre, où l'ennemi avoit jetté quelque infanterie, & où il communiquoit par un enchaînement de poſtes depuis leur gauche juſqu'à Turqueim.

M. de Turenne avoit grande envie d'engager un combat; mais il vouloit le donner à ſon avantage. Il ſongea que s'il pouvoit ſe mettre entre Turqueim & la gauche des Impériaux, il tomberoit ſur le flanc, les embraſſeroit, ſans qu'ils pûſſent avoir le tems de tourner leur armée pour lui faire front.

Il avoit une marche très-difficile & très-délicate à faire pour aller à l'ennemi. C'étoient des défilez très-étroits entre des montagnes & des vignobles, dont il étoit difficile de ſe tirer ſans perdre beaucoup de tems, & c'étoit tems perdu ſi les ennemis en étoient avertis. Ces difficultez étoient grandes, mais elles n'étoient pas inſurmontables. Il prévit bien dans ſa marche, comme Annibal dans la ſienne, ce que l'ennemi pouvoit faire; mais il prévit auſſi qu'il ne le feroit pas. Il décampe, il s'engage dans ces défilez, où jamais armée n'avoit paſſé. Perſonne ne pouvoit comprendre le ſujet d'une marche ſi bizarre & ſi extraordinaire à deux pas de l'ennemi, qui eût pû aiſément traverſer ſon entrepriſe, & faire trouver en ſon chemin des obſtacles ſans nombre, & peut-être la perte de ſon armée.

Cette marche parut imprudente & inſenſée au Maréchal de la Ferté, & à bien d'autres auſſi peu pénétrans que lui ſur cette matiére. Il crut effectivement que la tête avoit tourné à M. de Turenne. Il ne put s'empêcher de lui dire, que toute ſon armée ne ſçavoit que penſer d'une marche ſi incongrue, & qu'après avoir bien ſué pour en chercher le ſolide, il avouoit de bonne foi qu'il ne voioit goûte dans ce qu'il pouvoit y avoir de raiſonnable dans cette conduite, ſinon dans le danger où il expoſoit toute ſon armée, qu'il appercevoit tout à plein & ſans nuage. M. de Turenne lui défilla les yeux une heure après, & lui ferma la bouche par ſa victoire.

Il nous importe d'ouvrir les yeux à ceux qui pourroient les avoir fermez ſur le deſſein & la marche d'Annibal dans le marais de Cluſium, & leur en faire voir les motifs autant que la profondeur de ſon génie pour la guerre.

Ce grand homme s'apperçut, après l'affaire de la Trébie, que ſa victoire n'étoit que le prélude de cette guerre. Il apprit que les Romains avoient deux armées en campagne: l'une campée ſous Aretium, commandée par Flaminius, & l'autre aux environs d'Ariminum ſous les ordres de Servilius.

Comme Annibal ne ſe faiſoit pas moins une étude de connoître le païs où il faiſoit la guerre, que le génie & l'humeur des Généraux qui

lui étoient oppoſez, il comprit d'abord que les chemins lui étoient fermez de ce côté-là. Il ſçavoit d'ailleurs que le païs du côté d'Aretium étoit dénué de fourages, peu favorable à ſa cavalerie, & ruiné par le ſéjour des armées Romaines, qui y avoient paſſé l'hiver. Il craignoit que, s'il s'engageoit dans le païs, il ne riſquât de s'enfermer entre les deux armées, & de ſe voir obligé d'engager un combat d'infanterie, d'où ſûrement il n'eût pû ſe démêler par la foibleſſe de la ſienne. Ce n'étoit pas d'ailleurs le plus court chemin pour aller à Rome, comme il ſembloit que c'étoit ſon deſſein; & quand même il eût eu cette entrepriſe en vûe, le païs étoit difficile, chicaneur, rempli de défilez, de montagnes fort âpres & des paſſages à forcer à chaque pas qu'il auroit fait, c'étoit autant de combats qu'il falloit livrer, & où ſa cavalerie, en quoi il faiſoit conſiſter ſes principales forces, n'eût été d'aucun uſage. Les Romains l'attendoient dans ces détroits, bien aſſûrez qu'ils l'affoibliroient à la fin par les fréquentes pertes qu'ils lui feroient éprouver, ou le réduiroient dans l'état d'être aiſément défait.

Ce qui inquiétoit encore plus ce grand Capitaine, c'étoient les défilez & les montagnes qui bordent le lac de Thraſyméne. Les Romains n'en euſſent pas moins diſputé l'entrée & la ſortie. Il eût trouvé des embarras ſans fin, ſans ſubſiſtance pour ſon armée; outre qu'il craignoit que Servilius, qui avoit une armée ſur les bords de la mer Adriatique, ne vînt tomber ſur ſes derriéres, pendant qu'il auroit en tête celle de Flaminius.

Au milieu de ces affreuſes difficultez, qui lui font voir tout le péril de cette entrepriſe, il eſt informé qu'il y a un autre chemin beaucoup plus court dans un païs riche & abondant en vivres & en fourages; mais il falloit traverſer les Appennins, où il étoit à craindre que les Romains ne ſe jettaſſent & ne l'arrêtaſſent dans les paſſages des montagnes avec les mêmes avantages que dans les autres endroits.

Ce n'étoit pourtant pas là le plus grand obſtacle; car ſuppoſé qu'il paſſât ces montagnes ſans y rencontrer l'ennemi, il avoit à traverſer le marais de Cluſium, qu'on croioit impratiquable à une armée. Si ç'eût été une affaire d'une marche ou de deux, on pouvoit eſpérer de les paſſer avant que les Romains pûſſent en être avertis; mais il falloit pluſieurs jours pour les traverſer. On peut juger des embarras & des difficultez de cette marche par le récit de notre Auteur. » Il faut convenir, » *dit-il*, que toute l'armée eut beau» coup à ſouffrir. Pendant quatre » jours & trois nuits elle eut le pied » dans l'eau ſans pouvoir prendre » un moment de ſommeil. Ainſi ce chemin, quoique plus court, devenoit le plus long; mais ce qu'il y avoit d'avantageux, c'eſt que l'ennemi ne pouvoit lui diſputer le paſſage du marais: & s'ils ſe fuſſent portez au débouché, un ſeul combat ſuffiſoit pour rendre Annibal maître du païs; au lieu qu'il en eût fallu donner pluſieurs, s'il eût pris l'autre chemin. » Le chemin le plus » long, *dit Xenophon* (a), eſt tou» jours le plus court, lorſqu'on peut » le traverſer ſans combat.

Annibal ſe trouva réduit dans une fâcheuſe alternative; car de quelque côté qu'il ſe tournât, il ſe voioit environné de mille embarras, continuellement agité de doutes &

(a) *Xenoph. Retraite des dix mille.*

d'incertitudes, également combattu & incertain dans les deux partis qu'il avoit à prendre, tous les deux également dangereux, & ſon armée dans un danger évident de périr, de quelque côté qu'il ſe portât.

Toutes ces choſes ſe préſentoient dans ſon eſprit. La connoiſſance qu'il avoit du génie & du caractére de Flaminius, ſon peu d'expérience à la guerre & ſon incapacité, qui lui étoient connues, lui firent juger qu'il trouveroit moins de difficultez & de chicanes en traverſant les marais que par l'autre chemin. Dans celui-ci l'ennemi pouvoit trouver mille moiens pour lui réſiſter & le faire échouer dans ſon entrepriſe. Ces moiens étoient aiſez, & plus à portée d'un Général médiocre. Il ne laiſſoit pas que de reconnoître qu'il ne riſquoit pas moins dans l'autre route. Il ſentoit même qu'il y avoit plus de danger; mais pour lui tenir tête, il falloit plus d'art, une conduite plus méditée, & plus de capacité pour prévoir & ſentir les conſéquences de cette marche heureuſement exécutée: car elle ne facilitoit pas ſeulement à Annibal les moiens de ſubſiſter & d'avoir tout en abondance, mais elle le conduiſoit au but qu'il s'étoit propoſé, & à des deſſeins très-grands & très-profonds. Il évitoit non ſeulement le détroit de Thraſyméne, & ſe trouvoit en-delà ſans l'avoir paſſé, mais il étoit maître encore de la ſortie; & ce qu'il y a de plus avantageux, des revers des montagnes qui regnent le long du lac: de plus il réduiſoit Flaminius à paſſer ces défilez pour venir à lui. Ainſi par cette marche il tournoit contre ſes ennemis toutes les ruſes & les obſtacles qu'ils comptoient de lui oppoſer, & les vainquit par leurs propres armes. Ce deſſein étoit grand, profond & au-deſſus de la prévoiance d'un Général auſſi médiocre qu'étoit celui des Romains.

Annibal, qui vit que Flaminius ne faiſoit aucun mouvement, & qu'il reſtoit tranquille dans ſon camp, décampe, entre dans les Appennins, traverſe le marais de Cluſium ſur pluſieurs colonnes, avec des peines, des fatigues & des travaux que l'on conçoit difficilement, ſi l'on n'eſt au fait des endroits par où il fit paſſer ſon armée. Pour bien comprendre la grandeur de cette entrepriſe, on ne doit pas tant conſidérer les difficultez qui s'offroient dans ſon paſſage, que les obſtacles que les ennemis pouvoient oppoſer en ſe campant ſur le bord & au débouché du marais.

Le Carthaginois ne s'étonne point au milieu de ces embarras & de ces obſtacles; mais que n'entreprend-on pas quand on eſt animé par l'eſpérance de la victoire, par une marche toute parſemée d'épines & de précipices, où les plus habiles ne comprennent rien, & qu'ils n'admirent que lorſque l'événement juſtifie la conduite du Général? On riſque volontiers la perte d'un œil, lorſque l'entrepriſe nous méne au grand & au merveilleux de la guerre. Ce grand homme fit voir par celle du ſien, qu'il en avoit aſſez de celui qui lui reſtoit pour vaincre un aveugle. On n'a jamais ouï parler d'un borgne plus fameux dans l'antiquité, & les Modernes n'en ont peut-être jamais eu aucun qui lui ſoit comparable.

Il n'y a pourtant guéres plus de deux ſiécles qu'il en parut un en Bohéme, qui n'a pas moins gagné de batailles que le Carthaginois, & qui ne tarda pas de devenir aveugle par un coup malheureux qui lui fit perdre l'autre œil qui lui reſtoit. On

entend

entend bien que je veux parler du fameux Ziſca.

Il ne s'eſt guéres vû deux caractéres qui aient un rapport ſi parfait entre eux à bien des égards, & deux génies ſi ſemblables : tous les deux fins, ruſez, couverts, profonds, courageux, auſſi habiles à profiter des occaſions qu'à les faire naître, adroits à tendre des piéges, & encore plus à s'en dégager lorſqu'ils y étoient tombez, & à faire réfléchir ſur leurs ennemis les traits qu'ils leur décochoient : une imagination vive & promte pour remédier aux accidens imprévûs, où les autres échouent, habiles à préparer les moiens capables d'amener les événemens les moins prévûs : jamais plus grands, plus fermes & plus aſſûrez que dans les affaires où la victoire paroît incertaine & chancelante, ſçavans dans l'art de vaincre, mais non pas ſans quelque reproche à l'égard de leurs avantages, qu'ils euſſent dû pouſſer plus loin.

L'un traverſe l'Italie d'un bout à l'autre, paſſe ſur le ventre de tout ce qui oſe lui réſiſter, ſans ſonger que le nom de victorieux n'eſt qu'un vain titre, ſi l'on n'eſt maître des places. L'autre courut toute la Bohéme avec les mêmes défauts. Les armées Impériales éprouvent le même ſort que celles des Romains, elles ſont totalement défaites. Celles du Pape, en titre de Croiſade, & commandées par des Cardinaux, oſent ſe mettre de front devant ce redoutable ennemi, & l'on vit ſans étonnement ces nouveaux Héros s'enfuir & diſparoître ſans combat : ce qu'on n'aura pas de peine à croire.

Voilà pourtant deux grands hommes, & tous les deux avec les mêmes vertus & les mêmes défauts. Annibal joue un plus grand rôle, parce qu'il trouve plus de courage dans les armées qu'il attaque ; & vers le milieu de la guerre il trouve des Chefs dignes de lui, ce que l'autre ne trouva jamais. Il fut toujours victorieux de ſes ennemis. Le Carthaginois toujours heureux en Italie, quoique toujours foible, l'abandonne, chaſſé par un homme ſupérieur, ſans avoir rien perdu de ſa gloire & de ſa réputation. Il la perd en Afrique, il y eſt vaincu, & ſon armée terraſſée, ſans pouvoir s'en relever. Il trouve dans les plaines de Zama ce qu'il n'avoit pû trouver dans celles de l'Italie ; je ne dis pas un Capitaine plus heureux, mais un ennemi plus habile, plus profond & plus éclairé, qui le bat, non par le nombre de ſes troupes, car il étoit plus foible de la moitié, moins encore par la valeur, puiſqu'elle étoit égale ; mais uniquement dans l'art de ſe ranger & de faire combattre une armée. Le Chef des Huſſites ne trouva jamais un homme capable de lui tenir tête, & de le réduire au ſort d'Annibal, qui trouva cet homme dans Scipion. Après avoir perdu un œil dans un combat, il ne fut pas longtems ſans perdre l'autre. Il ne laiſſa pas que de remporter pluſieurs grandes victoires dans cet état.

Annibal n'eut garde de s'engager dans ces marais ſans les faire reconnoître & en ſonder le fond. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il forma le plan de ſon entrepriſe & le plan de ſa marche, qui ſe fit ſur pluſieurs colonnes. On ne pouvoit trop les multiplier dans ces ſortes de païs. Sans cette précaution Annibal ne ſe fût jamais tiré de ce mauvais pas. La tête de ſon armée eût traverſé ſans doute ; mais la queue fût reſtée par le chemin, & ſe fût trouvée priſe dans les eaux & les boues

comme à la glue, ſans qu'il lui eût été poſſible de marcher ſur les traces des autres, ni de revenir ſur ſes pas. Je ne dirai pas ſur combien de colonnes cette armée marcha : car comme il étoit *bien informé que les lieux où il devoit paſſer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & ſolide*, il lui étoit libre d'étendre ſa marche ſur un grand front. Je la mets ſur huit colonnes, quoique je ſois perſuadé qu'il marcha ſur un plus grand nombre.

L'aîle droite de l'infanterie forma deux colonnes : les Africains (2) eurent la tête, & furent ſuivis d'une partie des Gaulois (3). Les Eſpagnols (4) firent les deux de la gauche, ſuivis du reſte des Gaulois (5).

Les bagages (6) entrerent dans le marais ſur quatre autres colonnes, & marchérent ſur pluſieurs files entre les intervalles de celles de l'infanterie & de la cavalerie (7), qui fit l'arriéregarde & la clôture de cette marche.

§. II.

Que la marche d'Annibal eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne ſont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entrepriſe. Que la néceſſité dans l'exécution le ſauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains ſont injuſtes dans ce qu'ils diſent des Gaulois.

JE n'ai garde d'accuſer Annibal d'être tombé dans aucune faute, pas même dans la moindre inadvertance, dans cette fameuſe marche. Il agit au contraire ſelon ſa rare prudence, & la connoiſſance parfaite qu'il avoit du païs & des lieux, & du génie du Général qui lui étoit oppoſé ; en un mot il fit tout ce qui dépendoit de l'expérience la plus conſommée dans une entrepriſe, qui eût ſemblé folle & imprudente à tout autre que cet excellent Chef de guerre. Car enfin c'étoit une néceſſité qu'il prît ce chemin, & ce n'eſt que dans ces ſortes de conjonctures que la témérité ſe tourne en vertu & en ſageſſe : elle porte alors ſon excuſe, & fait l'admiration des Connoiſſeurs.

De deux maux, de deux entrepriſes très-difficiles & indiſpenſables, entre leſquelles il n'y a pas à choiſir, & qui ſemblent faire notre perte ſi l'on échoue, & notre ſalut ſi le ſuccès répond à notre eſpérance, il n'y a pas à délibérer un inſtant, on doit prendre celle qui nous paroît la plus aiſée dans l'exécution. Dans celle-ci le grand, le ſurprenant, le profond & l'habileté ſe trouvent également. Le Général de Carthage fait voir par ſon adreſſe & ſon courage que ces endroits impratiquables dans l'opinion de tout le monde ne le ſont pas autant qu'ils nous le paroiſſent, & qu'il n'y a rien dont les grands génies qui ſçavent faire la différence du poſſible à l'inſurmontable, ne viennent à bout. C'eſt ici où l'on peut dire que ce ſublime de conduite, dont parle le P. Rapin, ſe trouve pleinement & dans toute ſon étendue.

S'il y avoit un grand, un merveilleux ou un ſublime de ſottiſes, nous l'appliquerions au Général Romain dans toute ſa conduite. C'eſt dommage que cet Auteur poli n'en ait pas parlé ; & puiſqu'il y a de célébres & d'illuſtres ſcélerats, il peut y avoir des bévûes de même genre ; & ce ſont celles qui aménent les événemens ſiniſtres, & qui cauſent

Tom. 4. p. 202.

T. 4. 6.

MARCHE D'ANNIBAL DANS LES MARAIS DE CLUSIUM.

Digitized by Google

quelquefois la ſubverſion des Etats, ou qui les précipitent dans des maux & des pertes, dont on ne peut ſe tirer que par des remédes extrémes & des efforts, qui nous affoibliſſent, & qui avancent ſouvent notre ruine, bien loin de la retarder : & cela arrive lorſque nous confions nos armées & toute la fortune de la nation à des Généraux incapables de les commander & de tenir tête contre un plus habile, qui va à ſon but ſans s'en écarter, & ſans que l'autre puiſſe rien connoître dans ſes deſſeins. Le rôle le plus grand qu'on puiſſe jouer ſur le théatre du monde, eſt ſans doute celui d'un Général d'armée. Rien de plus difficile que de le bien faire. L'on ne reconnoît point de petites fautes dans ces perſonnages, elles ſont toutes grandes & capitales. La premiére fraie le chemin à une ſeconde, & la ſeconde à une troiſiéme, qui nous accable & nous fait tout perdre. Aller au-devant d'Annibal ſur les marais de Cluſium, & lui en empêcher la ſortie, étoit un bon coup à faire : mais laiſſer échaper une ſi belle occaſion, eſt une faute très-groſſiére dans Flaminius. Celle-ci fraia le chemin à une ſeconde, & cette ſeconde à une troiſiéme, qui mit le comble à la ſottiſe, & le deshonora ſans reſſource. Tout eſt grand à la guerre, les fautes & les belles actions ; & quelque petites & peu importantes qu'elles ſoient, elles influent à de plus illuſtres, & les unes comme les autres portent leurs inſtructions avec elles. Il faut avouer que le Général Romain porta bien haut le nouveau ſublime dont le Pére Rapin n'a pas fait mention, & Annibal celui dont il parle.

Polybe, qui a les yeux ſi ouverts, & qui ne laiſſe rien échaper des choſes qui peuvent nous être de quelque inſtruction, ne s'attache qu'à quelques fautes du Conſul, qui me paroiſſent moins importantes qu'un grand nombre d'autres plus conſidérables ; mais comme les regles de l'Hiſtoire ne permettent pas de réfléchir ſur tout, il ne mérite aucun blâme. J'en ſerois digne ſi je les négligeois dans un Ouvrage, dont le principal eſt de les faire remarquer, pour l'inſtruction des gens de guerre.

Le poſte d'Aretium étoit important, je l'avoue ; mais il ne garantiſſoit pas la Tyrrhénie : garder un paſſage, & laiſſer l'autre ouvert, c'eſt inviter l'ennemi à laiſſer l'un & à prendre l'autre. Lorſqu'on veut garder un païs on doit *s'établir & s'affermir dans quelque poſte qui ſoit comme un centre fixe*, dit Montécuculi, *& capable de ſoutenir tous les mouvemens qu'on fait enſuite, ſe rendre maître des grandes riviéres & des paſſages, former bien ſa ligne de communication & de correſpondance.* Flaminius ſe trouva-t-il dans ce centre fixe ? Forma-t-il une ligne de communication & de correſpondance ? Non ſans doute, puiſqu'il ne pouvoit communiquer de ſon camp d'Aretium dans la Tyrrhénie ſans un grand détour : le marais de Cluſium le ſéparoit de cette Province, & lui en ôtoit toute communication. On pouvoit dire qu'il formoit l'arc lorſque l'ennemi faiſoit la corde, & gagnoit par là trois bonnes marches ſur le Conſul.

Si celui-ci ſe fût porté ſur le Panaro, il étoit en état de diſputer cette riviére, ſans rien perdre des avantages qu'il laiſſoit derriére lui, au cas qu'il y eût été forcé.

Si Annibal ſe fût jetté dans les montagnes pour paſſer cette riviére vers ſa ſource, alors les Romains ſe trouvoient dans leur avantage, &

dans un païs ſavorable à leur infanterie, plus forte & ſupérieure à celle des Carthaginois, dont la cavalerie devenoit inutile dans les défilez & les gorges de ces montagnes, où il étoit aiſé aux Romains de lui tendre des piéges, de retarder ſa marche, de l'inquiéter dans ſes vivres & dans ſes fourrages, & de l'enfermer dans ces détroits, d'où il ne ſe fût peut-être jamais tiré.

Si l'imprudent Conſul eût pris le parti que je viens de dire plutôt que l'autre, Annibal ſe fût vû dans la triſte néceſſité de faire la guerre au gré de ſon ennemi, le chemin de la Tyrrhénie lui étoit fermé; il n'avoit que celui d'Aretium, qui étoit le pire des deux, où il n'eût rien trouvé pour la ſubſiſtance de ſon armée, reſſerré de toutes parts, ſans places & ſans magaſins. Les Romains n'avoient pas de meilleurs moiens pour finir la guerre, & réduire leurs ennemis à l'extrémité, & les obliger à abandonner leurs entrepriſes; ce qui les jettoit dans des embarras encore plus fâcheux.

Voilà, encore une fois, ce que Flaminius eût dû faire: c'eſt à quoi il ne penſa pas. Il vit Annibal paſſer pluſieurs riviéres & le Panaro ſans faire le moindre mouvement. Il lui vit traverſer les montagnes des Apennins, une partie de la Tyrrhénie, & les marais de Cluſium, ſans rien pénétrer de ſon deſſein, & ſans y mettre le moindre obſtacle. Il faut avouer qu'il ne s'eſt jamais vû de Général tomber dans des fautes ſemblables. Il faut que j'avoue auſſi que s'il eût évité la derniére, on n'eût peut-être jamais parlé des précédentes, ou l'événement les eût excuſées.

Jamais campagne n'a été plus féconde en bévûes que celle-ci. Il ne faut pas ſeulement en accuſer les Généraux Romains; mais l'iniquité, ſi j'oſe hazarder ce terme, tombe encore ſur le Sénat, de qui les premiers recevoient les ordres.

Flaminius aiant manqué l'occaſion d'attaquer & de défaire les Carthaginois dans les montagnes des Apennins, la fortune lui en préſente une autre, où il auroit pû réparer une faute ſi groſſiére, & remporter à coup ſûr une victoire complette. Il eût dû, dès qu'il les vit engagez dans ces marais, décamper tout auſſitôt de ſon camp d'Aretium, & marcher droit au débouché, ſe poſter ſur le bord, & les attendre là pour les combattre à la ſortie. Je doute qu'Annibal eût pû ſe démêler d'une telle affaire. Déja ſa cavalerie, laſſe & recrue d'une matche ſi longue & ſi pénible, ſe trouvoit fort peu en état de combattre. Ajoutez qu'il falloit ſe ranger en bataille dans le marais, où il étoit très-difficile qu'elle pût ſe remuer au milieu des eaux & des boues, pendant que le Conſul ſe voioit dans un terrain ferme, & propre à toutes ſortes de mouvemens.

L'infanterie Carthaginoiſe, accablée des peines & des fatigues qu'elle avoit éprouvées dans une marche ſi fâcheuſe, ſans prendre aucun repos, ſe trouvoit bien moins en état de combattre que la cavalerie. Le terrain ne lui étoit pas plus favorable. Je demande ſi des troupes qui ont ſouffert tant de miſéres, oſeront ſe préſenter en bataille contre une armée fraîche & alaigre, bien poſtée, & qui combat avec toute ſorte d'avantages? Je demande, encore un coup, ſi le Général Carthaginois étoit bien aſſûré que Flaminius pouſſât la ſottiſe juſqu'à ce point, que de manquer une ſi belle occaſion de finir tout d'un

coup la guerre ? Car enfin le Romain ne manquoit ni de courage ni de réſolution, il en avoit donné aſſez de preuves dans la bataille de l'Adda. Je ne lui diſpute pas ces deux qualitez ; mais je ne penſe pas que perſonne lui accorde celles d'un Capitaine médiocre. Annibal voioit bien qu'il pouvoit prendre le parti que je viens de dire ; qui peut en douter ? Quand même il l'auroit pris, & que le Carthaginois eût manqué ſon coup, qu'il eût été battu, il n'eût pas moins été digne des éloges des Experts, puiſque la néceſſité le portoit à un deſſein ſi étrange, & qui n'a guéres d'exemples. Il donna à la fortune, & la fortune a accoutumé de favoriſer les grands courages & les génies extraordinaires.

Je ſerois curieux de ſçavoir ſi les ſpéculatifs de Rome s'apperçûrent des fautes du Conſul à l'ouverture de cette campagne. Pourquoi ne les auroient-ils pas remarquées, puiſqu'elles ne pouvoient être plus lourdes ? J'en connois d'une eſpéce qui mortifient plus un Général d'armée que la perte d'une bataille : c'eſt lorſqu'il voit qu'on lui éclipſe & qu'on lui dérobe une marche. En effet rien ne prête plus à la gloſe des malins & des railleurs.

J'ai dit qu'Annibal ne s'engagea dans cette avanture du marais que par néceſſité. Il ne l'entreprit pourtant pas ſans de grandes eſpérances de réuſſir & de la mettre à fin : ç'eût été mal raiſonner que de les fonder uniquement ſur l'ignorance du Conſul. Il étoit bien informé qu'il avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder qu'après la jonction de l'armée de ſon Collégue, & celui-ci en étoit trop éloigné pour avoir le tems de le joindre. Le ruſé Carthaginois, qui ſçavoit toutes ces nouvelles, força ſa marche dans ces marais autant qu'il lui fut poſſible, eſpérant que s'il pouvoit devancer de quelques jours le corps que commandoit Servilius du côté d'Ariminum, il engageroit ſon Collégue dans quelque combat déſavantageux en lui tendant quelque piége, s'il ne pouvoit l'embarquer dans une affaire générale.

Notre Auteur entre en homme du métier dans le détail de cette marche, ce qui n'eſt pas fort ordinaire dans les Hiſtoriens de l'antiquité, & encore moins dans les nôtres. Ce n'eſt rien dire que de nous apprendre que l'armée marcha ſur pluſieurs colonnes pour aller à l'ennemi, ſi les Lecteurs ne ſont informez en même tems de la diſpoſition & de l'ordre des colonnes : encore n'eſt-ce pas aſſez à l'Hiſtorien qui veut inſtruire les eſprits dans les matiéres qui ſont de leur goût & de leur competence. Il doit encore nous mettre au fait des troupes qui ont eu la tête des colonnes, comme celles qui ont été placées à la queue, ce que Polybe n'a pas négligé. Ces choſes ſont plus importantes qu'on ne penſe, car c'eſt par ces circonſtances qu'on juge du mérite & de la valeur des troupes, & de la confiance qu'un Général prend aux unes plutôt qu'aux autres, & ſur tout lorſqu'il s'agit d'un grand deſſein. Le Pére Rapin (a) rejette ces ſortes de deſcriptions ou détails comme inutiles & ennuieux, comme ſi l'Hiſtoire n'étoit faite que pour inſtruire un certain ordre d'hommes, & que les autres fuſſent comptez pour rien. Ce ſçavant Jéſuite s'imagine que ſon goût & ſes préceptes ſont les ſeuls qu'on doit ſuivre pour bien écrire l'Hiſtoire, que tout doit rou-

(a) *Rapin, Reflex. ſur l'Hiſt. tom. 2.*

ler dans ſa ſphére, & que les autres ſont inhabitées.

Le devoir d'un Hiſtorien s'étend encore plus loin en matiére de marches d'armées. Il doit nous en expliquer non ſeulement les motifs, mais encore les raiſons qui engagent un Général d'armée à marcher d'une maniére plutôt que d'une autre. Polybe n'a pas ſçu les véritables motifs qui engagerent Annibal à faire marcher les Gaulois à la queue des Carthaginois & des Eſpagnols, & la cavalerie derriére les premiers. Ses conjectures me paroiſſent fauſſes, & n'offrent aucun caractére de raiſon ni d'équité. Jamais le Carthaginois ne ſoupçonna les Gaulois d'infidélité, ni de lâcheté, ni d'envie de l'abandonner & de ſe retirer dans leur païs : il ne les crut pas non plus incapables de ſoutenir les fatigues de cette marche. Il ne les mit à la queue que parce qu'il avoit l'ennemi en tête, & que ſes vieilles troupes étoient mieux armées & plus expérimentées. Polybe fait paroître ici ſa paſſion plutôt que ſon jugement préoccupé contre les Gaulois. Il cherche les moiens de dire quelque choſe à leur déſavantage, & c'eſt ici ſans fondement. Sur ce point Tite-Live ne lui céde pas.

Les Grecs ne les aimoient guéres, & les Romains les haiſſoient. Il ne faut pas s'étonner ſi leurs Hiſtoriens ſont ſi ſobres dans les éloges qu'ils leur donnent dans les guerres précédentes, & qu'ils ſe plaiſent ſi fort à les rabaiſſer & à leur ôter la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe dans celle-ci, où ils ont eu la plus grande part. On ne ſçauroit la leur refuſer ſans injuſtice. C'eſt à leur valeur qu'Annibal eſt redevable de ſes victoires. Les Hiſtoriens ne parlent que du courage & de l'expérience des vieilles troupes d'Annibal, & ne diſent preſque rien des Gaulois : ils les traitent même avec mépris. Cependant ceux-ci étoient ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans l'armée Carthaginoiſe. Ils ſurpaſſoient les vieilles troupes en nombre à la bataille de la Trébie, & à celle de Cannes. Ils faiſoient plus des deux tiers. N'eſt-ce pas une choſe étrange & bien injuſte, que d'enlever la gloire de tant de victoires aux Gaulois, de taire leurs belles actions, & de ne faire mention que des troupes Carthaginoiſes, qui formoient à peine dix mille hommes tant infanterie que cavalerie, ſur cinquante mille qui parurent ſur la ſcéne? Car à moins que de vouloir rendre ces vieilles troupes invulnérables, il ne ſe pouvoit qu'Annibal n'en eût perdu au moins un tiers depuis ſon entrée en Italie.

J'ai dit plus haut que ce grand Capitaine forma la tête de ſes colonnes de ſa vieille infanterie, & les raiſons que j'apporte ſont conformes aux régles de la guerre. Notre Auteur en ajoute un autre, pour ne pas perdre un moment de dire quelque choſe au déſavantage des Gaulois, comme je penſe l'avoir dit. Il faut la rapporter. » Le corps de » bataille étoit compoſé de Gaulois, » dit-il, & la cavalerie faiſoit l'arriére-» garde. Il en avoit donné la con-» duite à Magon, avec ordre de faire » avancer de gré ou de force les » Gaulois, en cas qu'ils fiſſent mine » de ſe rebuter & de vouloir re-» brouſſer chemin.

Eſt-ce que les Carthaginois marquérent plus d'inclination que les Gaulois à traverſer ces marais? Si ceux-ci euſſent manqué de bonne volonté, étoit-il bien au pouvoir de leur Général de les y contraindre? S'ils euſſent été ſi mous, ſi peu endurcis aux fatigues & aux grandes

corvées, euſſent-ils fait paroître tant d'ardeur & tant de courage à ſuivre la fortune de ce grand Capitaine ? S'il ſe fût apperçû des défauts que notre Auteur, Tite-Live & tant d'autres leur diſtribuent avec ſi peu de fondement, il les eût ménagez ; de peur qu'en les expoſant à des travaux au-deſſus de leurs forces ils ne l'abandonnaſſent & ne ſe tournaſſent contre lui en changeant de parti. Car ſi les Carthaginois & les Eſpagnols, accoutumez à ſouffrir tout ce que la guerre a de plus pénible, étoient plus en état de ſupporter ce qu'il y avoit de moins ſupportable dans cette marche, leur Général eût mis les Gaulois à la tête de tout, pour leur ôter la moitié de la peine : car les premiers eurent bien moins à ſouffrir que ceux de la queue, qui marchoient ſur les traces des autres dans ces boues & ces ſables mouvans déja foulez, enfoncez & rompus par ceux qui les précédoient. Il eût été bien plus difficile aux Gaulois de ſe débander étant à la tête qu'au centre des colonnes, puiſqu'ils avoient toute l'armée à dos. J'avoue qu'ils étoient moins faits aux travaux & aux fatigues que les vieilles bandes Carthaginoiſes. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? N'avoient-ils pas cela de commun avec les troupes nouvellement levées ? Annibal ne craignit jamais qu'elles ne l'abandonnaſſent ; mais il penſa toujours à les dreſſer à la guerre par l'exercice & par les ſouffrances.

Annibal, qui connoiſſoit parfaitement les Gaulois, n'eut pas de peine à les tourner à ſa fantaiſie. Il réforma, pour ainſi dire, la nature, & par ſon adreſſe & ſon habileté ſon armée, compoſée de nations ſi différentes, ſembloit n'être formée que d'une ſeule. On ne ſçauroit trop admirer la grandeur du génie & l'adreſſe de cet habile Guerrier dans l'art de diſcipliner ſes troupes. Il ſçut inſpirer à ces mêmes Gaulois dont l'Auteur parle ſi déſavantageuſement, les mêmes vertus, la même conſtance, la même patience dans les travaux, & dans un ſi petit eſpace de tems, que cela paroît incroiable.

Il eſt ſurprenant que depuis un ſi grand nombre de ſiécles la même nation n'ait pas changé, & qu'elle ait conſervé le même eſprit, le même courage & les mêmes inclinations. Celui qui fait parler le Cardinal de Richelieu dans ſon Teſtament politique, que ce fameux Miniſtre n'a jamais fait, & qui contient certainement les principes de ſa politique ; cet Auteur, dis-je, nous apprend que les François ſont capables de tout, qu'il n'y a qu'à leur faire obſerver une exacte diſcipline, & que les châtimens ſuivent de près la faute, on verra qu'il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre. » Quand on » trouve des Chefs dignes de la » commander, dit-il, on ne man- » que pas de ſujets propres à obéïr. » C'eſt une choſe étrange que l'opi- » nion, qui s'eſt répandue par tout » le monde, que les François ſont » incapables de regles & de diſci- » pline, n'a autre fondement que » l'incapacité des Chefs, qui ne » ſçavent pas choiſir es moiens né- » ceſſaires aux fins qu'ils ſe pro- » poſent. Vérité qui n'a pas beſoin de commentaire. » Leur courage, dit-il encore, » les porte à cher- » cher la guerre aux quatre coins » du monde, puiſqu'ils vivent com- » me les Eſpagnols, comme les Sué- » dois dans leur païs, (& j'ajoute comme les Turcs dans leurs armées ;) » ce qui montre bien que

» s'ils demeurent en leurs défauts » naturels, c'eſt parce qu'on les » ſouffre & qu'on ne ſçait pas les en » corriger. Je le crois bien, ces ſortes de gens ſont fort rares.

§. III.

Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces ſortes d'entrepriſes. Quelques exemples remarquables.

ON ne doit pas regarder cette marche d'Annibal dans les marais de Cluſium, comme une de ces entrepriſes extraordinaires dépendantes du hazard & de la fortune, de ces entrepriſes qui nous portent plus à l'admiration qu'à l'imitation. Les deſſeins de cet homme vraiment extraordinaire, quoique grands & vaſtes, étoient réglez néanmoins par la prudence, & jamais indiſcrets & téméraires. Ce qui fait l'indiſcrétion & la témérité dans un Général d'armée, c'eſt lorſqu'il lui eſt libre de rejetter ou d'embraſſer un projet très-difficile & très-dangereux, où il y a plus de gloire que de profit; mais lorſqu'il ſe voit également dans le péril, ſoit qu'il l'exécute ou qu'il l'abandonne, des deux partis il doit choiſir celui qui lui paroît le plus honorable, le plus court pour aller au but qu'il ſe propoſe, & laiſſer l'autre qui lui ſemble moins profond & moins glorieux, s'il réuſſit, & plus honteux, s'il échoue. Il y a infiniment plus de grandeur, plus de courage, de ſûreté & de prudence d'entreprendre une marche très-fâcheuſe, dont la fin peut produire une action déciſive dans un terrain déſavantageux, que de prendre un autre chemin plus aiſé, à la vérité; mais qui nous expoſe à une infinité de combats & de chicanes, qui multiplient à meſure qu'on avance, & dont on ne ſçauroit voir le bout qu'après avoir perdu une infinité de monde, & qu'on n'eſt plus en état de rien entreprendre. Annibal enviſage toutes ces raiſons dans les deux partis qu'il avoit à prendre, & choiſit le meilleur. Lorſqu'on prend de bonnes meſures, qu'on eſt bien inſtruit des lieux & du païs, & qu'on eſt conduit par des Généraux courageux & éclairez, il n'y a rien dont on ne vienne à bout.

Les moiens dont l'habile Carthaginois ſe ſervit pour mettre à fin ſon avanture, ſont les mêmes que je propoſe ici. Le ſecret & la diligence ſont les deux poles des grandes entrepriſes. L'un & l'autre dépendent de nous. Les meſures, les devants ne ſont pas moins en notre pouvoir.

On doit faire exactement reconnoître la marche, ſonder le marais par des gens ſages & entendus. On en trouve quand un Général s'applique à connoître les Officiers de ſon armée. Les gens des lieux ſont ceux de qui on peut tirer le plus de lumiéres. Il faut ſe les attirer & les mettre dans nos interêts, non par de vaines promeſſes, mais par des réalitez. Il faut répandre l'argent à pleines mains, & leur promettre davantage après l'exécution. Si on manque ſur ce point, on ne ſe fie plus à nous, & on ne ſçauroit rien entreprendre où l'on puiſſe être aſſûré de réuſſir. L'avarice & le manque de parole nous font mépriſer des troupes & de ceux que nous emploions. Les eſpions deviennent doubles, & les entrepriſes comme les eſpions.

Ceux qui ſont chargez de ſonder un marais d'une grande étendue, doivent le faire au long & au large & en différens endroits, pour cher-

cher

cher les routes pour la marche des troupes & des colonnes, des équipages & de l'artillerie. S'il y a des paſſages difficiles & dangereux, on les marque avec des branches d'arbres, pour les éviter ou pour les combler avec des claies & des faſcinages. S'il y a quelque ruiſſeau & des foſſez, on comble ceux-ci, & on établit des ponts ſur les autres.

A l'égard du fond, il importe de bien obſerver s'il eſt ferme, ou ſi ce n'eſt pas du ſable mouvant, de la boue, ou une terre ſpongieuſe qui fond ſous nos pieds, pour peu qu'elle ſoit foulée, s'il a beaucoup d'eau à certains endroits où l'on ne puiſſe avoir pied: tout cela eſt aiſé à reconnoître. Si l'on s'apperçoit, après toutes ces épreuves, que le marais eſt pratiquable, on reglera l'ordre de la marche ſelon l'étendue du terrain ſur lequel l'on veut marcher. Si le fond eſt ferme par tout, on marchera ſur le plus grand nombre de colonnes qu'il ſera poſſible, obſervant d'avoir un bon nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, & que les ſoldats portent chacun une faſcine & les cavaliers deux, pour les faire paſſer de main en main & s'en ſervir au beſoin.

On regle l'ordre & la diſtribution des troupes dans la marche, non ſelon la nature du païs où l'on eſt, mais ſelon celle où l'on aborde à la ſortie du marais. Il me paroît que le meilleur & le plus ſûr pour être préparé à tout événement, eſt de marcher, les colonnes de cavalerie, d'infanterie & des équipages alternativement mêlées. Lorſqu'on marche ſur ces principes, chaque arme ſe trouve ſoutenue par l'autre, & l'on eſt en état de combattre tout en arrivant.

Si l'on craint que l'ennemi, informé de cette marche, ne vienne ſe camper ſur le bord & à la ſortie du marais, on doit détacher un corps de dragons & des compagnies de grenadiers avec des outils, de la poudre, des bales & des vivres. Ce corps marchera avec une extrême diligence, pour ſe ſaiſir du terrain ſur le bord & à la ſortie du marais, dont il fortifiera la tête.

Les entrepriſes qui ſemblent les plus difficiles, & même impoſſibles, ſont celles qui réuſſiſſent ordinairement, parce qu'on ne peut s'imaginer qu'on oſe les entreprendre. On ne s'en doute même pas, par la grandeur des obſtacles. Je pourrois citer quelques exemples, dont l'Hiſtoire ne manque pas. Il m'importe d'en donner quelqu'un. Car étant appliquez aux principes, ils ne laiſſent plus aucun doute à ceux qui cherchent à s'inſtruire autant par les raiſonnemens que par les faits.

L'entrepriſe ſur les Iſles de Scounen & de Duveland en 1576. eſt célébre dans l'Hiſtoire des guerres de Flandre. Strada, qui l'a décrite, eût mieux fait de s'en tenir à ce qui eſt eſſentiel à ſon Hiſtoire, que de s'amuſer à nous raconter des prodiges & des choſes incroiables, que nous abandonnons aux eſprits crédules qui ſe paient de ces machines poëtiques.

Les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres d'une partie de la Hollande. Comme les Iſles de Duveland & de Scounen les reſſerroient extrémement, ils ſongent à s'en rendre les maîtres. Il falloit traverſer un bras de mer de quatre milles d'étendue, capable de porter des vaiſſeaux dans la haute marée, mais qui ne laiſſoit qu'un marais dans la baſſe, qui pouvoit ſe gaier en certains endroits pour aller à l'Iſle de Duveland. Ce chemin étoit preſque impraticable,

très dangereux, & connu de peu de perſonnes. De cette Iſle juſqu'à celle de Scounen, il y avoit un autre bras, mais moins large & moins fâcheux que le premier.

Les Généraux Eſpagnols n'ometent aucune de ces ſages précautions qu'on peut regarder comme les gages aſſurez des bons ſuccès. Ils firent reconnoître tous les endroits de ces marais les plus praticables : on trouve un chemin qui ne laiſſoit pas que d'être difficile. C'étoit un ſable mouvant, ſur lequel il falloit paſſer à la courſe ſans s'arrêter un moment : pour peu qu'on s'en écartât, on couroit riſque de ſe précipiter dans des abimes d'eau & de boue.

Le Prince d'Orange ne fut pas longtems ſans être informé du deſſein des ennemis, il ſonge à le faire échouer & aide aux obſtacles de la nature par ceux de l'art. Il fait avancer des petits bâtimens & des vaiſſeaux avec du canon aux endroits où l'eau étoit profonde, il en fait échouer, d'autres avec des troupes dont il ſe ſert comme de redoutes au milieu du marais ; enfin il n'oublie rien de tout ce qui pouvoit faire avorter une entrepriſe ſi extraordinaire, & qui ſelon toutes les apparences ne promettoit pas un ſuccès fort heureux. Soit que les Eſpagnols mépriſaſſent leurs ennemis, ou qu'ils ignoraſſent que les rebelles étoient avertis du deſſein de cette entrepriſe, ils attendent la nuit & que la mer baiſſe, & ſe jettent déterminément à l'eau au nombre de quatre mille hommes commandez par des Officiers expérimentez & choiſis ſur toute l'armée.

A peine ont-ils fait la moitié du chemin, qu'ils ſe voient attaquez & harcellez par les barques au milieu des eaux, où ils ſont juſqu'à la ceinture, & battus de tous côtez par les vaiſſeaux échouez ſur la marche. La néceſſité & le péril animoient leur courage, que les obſtacles augmentoient bien loin de le diminuer. Quand les ennemis auroient été en plus grand nombre, il n'étoit pas en leur pouvoir de quitter partie & de faire retraite, l'affaire étoit trop engagée. Il falloit s'ouvrir un paſſage au milieu des ennemis, & il n'y avoit nul tems à perdre, de peur d'être ſurpris des eaux lorſque la mer monte ; & il falloit beaucoup moins de tems pour faire le coup que pour retourner ſur ſes pas. On pouvoit dire que le ſuccès & leur ſalut n'étoient pas moins au bout de leurs armes que dans la légéreté de leurs pieds. Leur retraite étoit impoſſible, comme je l'ai dit, & inſéparable de la mort. Aller en avant étoit leur ſeule reſſource, comme c'étoit celle d'Annibal. On n'eut que faire de les exhorter à ſe hâter, un grand nombre périrent par les eaux, ou furent aſſommez par ceux qui étoient dans les bâtimens légers, qui les accrochoient par le moien des grapins attachez à de longues perches. Après avoir perdu une infinité de gens, ces troupes intrépides abordent l'Iſle de Duveland, attaquent ceux qui défendoient les digues, les forcent & s'en rendent les maîtres.

Ces habiles Chefs ne s'arrêtérent pas là, malgré la perte de tant de braves gens. Ils attendent la baſſe mer, traverſent le ſecond marais, & marchent droit à l'Iſle de Scounen, abordent les digues malgré la défenſe opiniâtre des ennemis, les attaquent & les forcent, & s'y établiſſent de telle ſorte, qu'il n'y eut plus moien de les en chaſſer.

Les exemples ſont un peu rares dans l'Hiſtoire ſur ces ſortes d'en-

trepriſes. Peut-être le ſont-ils moins que je me l'imagine : ma mémoire pourroit me tromper, & je n'ai pas tout lû, il s'en faut bien. Je n'ai pourtant pas oublié un fait de marais dans l'Hiſtoire de Louis XIII. (a)

» En 1622. M. de Soubize fut défait par l'armée de Louis XIII. ce » Prince la commandoit. Le Comte » de la Rochefoucault s'étoit avantageuſement poſté pour empêcher » la retraite de Soubize, retranché » dans les Iſles du bas-Poitou. C'eſt » un endroit de deux ou trois lieues » de païs marécageux au bord de la » mer, où vous n'abordez que par » les digues & les chauſſées que les » habitans ont eu ſoin d'élever, pour » avoir un commerce & de la com» munication avec ceux qui ſont plus » haut dans la terre ferme.

» Quand l'armée du Roi ſe fut » avancée dans les Iſles, les Officiers » ſe trouvérent dans un grand em» barras. On ne pouvoit aller à l'en» nemi qu'en paſſant un gué fort » dangereux. La marée ne s'en retiroit qu'à minuit, & il falloit prendre ce tems-là. C'étoit expoſer la » perſonne du Roi & l'Etat à de ter» ribles inconvéniens. Quelles em» buſcades ne devoit-on pas crain» dre durant la nuit, en un endroit » dont Soubize connoiſſoit tous les » avantages ? Et quand l'armée auroit paſſé le gué, des ſoldats » mouillez & fatiguez étoient-ils en » état de ſoutenir le choc des enne» mis, qui pouvoient fondre ſur » eux ? En allant chercher un champ » de bataille, enfermé de la mer & » de marais profonds, l'armée du » Roi s'expoſoit au danger de n'avoir plus d'autre retraite, que le » chemin qu'elle pouvoit s'ouvrir » au travers des eſcadrons, & des » bataillons des Réformez. Ces con» ſidérations effraiérent les plus dé» terminez. Rendons juſtice à ce » Prince, il avoit de la bravoure » & de l'intrépidité. Tout le monde » en convient..... Dans l'occa» ſion où ce jeune Prince de vingt » ans paroît un Héros, Soubize ſe » déconcerte mal à propos : il perd » ſa réputation, la peur le ſaiſit » dès qu'il apprit que le Roi paſſoit » le gué, & que Sa Majeſté s'avan» çoit en ordre de bataille. Avec » une armée de huit mille hommes » de pied & de huit cens chevaux, » peu inférieure à celle de Louis ; » retranché dans un endroit dont » il connoît les grands avantages, » & où ſon artillerie étoit avanta» geuſement poſtée, ce Général ne » ſonge plus qu'à ſa retraite pen» dant la nuit. Une partie de ſon » infanterie tâche de ſe ſauver dans » les marais : l'autre entre avec pré» cipitation dans les barques venues » de la Rochelle, & penſe à ſe re» tirer par mer. Enfin Soubize s'en» fuit au plus vîte avec ſa cavalerie. » Les baſſes marées & le défaut du » vent n'aiant pas permis aux bar» ques de gagner la mer, l'infante» rie demeure à la diſcrétion de » celle du Roi, qui en fit un grand » carnage. On ſe ſaiſit des barques, » ceux qui s'étoient enfuis dans les » marais furent preſque tous tuez » & noiez. Des huit mille hommes » de pied il n'en revint pas qua» tre cens, & Soubize eut bien de » la peine à gagner la Rochelle » avec quarante ou cinquante cava» liers.

(a) *Vaſ. Hiſt. de Louis XIII. liv. 18. pag. 409.*

CHAPITRE XVII.

Caractére de Flaminius. Réflexions de Polybe ſur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille de Thraſyméne.

APrès être ſorti de ce marais comme par miracle, le Général Carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ſes troupes, & parce que Flaminius avoit établi ſes quartiers devant Aretium dans la Tyrrhénie. Là il s'informa curieuſement de la diſpoſition où étoient les Romains, & de la nature du païs qu'il avoit à traverſer pour aller à eux. On lui dit que le païs étoit bon, & qu'il y avoit de quoi faire un riche butin; & à l'égard de Flaminius, que c'étoit un homme à grands talens pour s'inſinuer dans l'eſprit de la populace, mais qui, ſans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, ſe croioit très-habile dans l'un & dans l'autre. De là Annibal conclut que s'il pouvoit paſſer au-delà du camp de ce Conſul, & faiſoit le dégât dans la campagne ſous ſes yeux; celui-ci, ſoit de peur d'encourir les railleries du ſoldat, ſoit par chagrin de voir le païs ravagé, ne manqueroit pas de ſortir de ſes retranchemens, d'accourir au ſecours, de le ſuivre par tout où il le conduiroit, de ſe hâter de battre l'ennemi (*a*) par lui-même, & avant que ſon Collégue pût partager avec lui la gloire de l'entrepriſe: tous mouvemens dont il tireroit avantage pour attaquer le Conſul.

(a) *De ſe hâter de battre l'ennemi par lui-même, & avant que ſon Collégue pût partager avec lui la gloire de l'entrepriſe.*] Le malheur à quoi expoſe une bataille rangée eſt toujours douteux; mais l'imprudence eſt très-certaine, & très-viſible, lorſqu'un Général ignorant ou peu habile s'embarque dans une affaire avec des forces diſproportionnées à celles de ſon ennemi, quand même il y auroit équilibre à l'égard du nombre, ſur tout s'il ſent que l'homme qu'il a en tête eſt redoutable autant par l'audace & la valeur de ſes troupes, que par ſon habileté & le ſouvenir des ſuccès précedens. Si Flauinius, trop vain & trop plein de lui-même, étoit aſſez inſenſé pour mépriſer un tel ennemi, pouvoit-il l'être aſſez pour croire, après l'action du Téſin & la honte de la Trébie, qu'Annibal ne tiendroit pas un moment devant lui? Il ne pouvoit pas ignorer que les événemens de la guerre ſont incertains, quelques ſoins & quelques meſures que l'on prenne pour bien arranger ſes piéces, & qu'on ne ſçauroit trop ſe précautionner & ſe fortifier pour s'aſſûrer la victoire. Sur ce principe, n'étoit-il pas plus ſûr d'attendre l'armée de ſon Collégue, qui s'avançoit à grandes journées pour le ſecourir? Après ſa jonction, il pouvoit tenter l'avanture avec de très-grandes eſpérances du ſuccès. Cette faute eſt une des plus grandes que puiſſe faire un Général d'armée: rarement un habile homme

On doit convenir que toutes ces réfléxions étoient dignes d'un Général judicieux & expérimenté. C'eſt être ignorant

y tombe. Polybe dit que le Conſul étoit un grand Orateur, mais malhabile Général & fort étourdi. On le voit aſſez par ſa conduite, & l'on ne peut s'empêcher de dire que celle du Sénat, qui faiſoit un tel choix, n'étoit pas meilleure. Cet homme étoit-il bien en ſa place? Eſt-il bien poſſible qu'un Général tel que celui-là ne faſſe pas une infinité de fautes capables de perdre les meilleures armées? Il eſt rare que les Généraux malhabiles & préſomptueux, car l'un ne va pas ſans l'autre, ne ſe rendent pas ridicules. Les fautes ſont ſérieuſes pour l'Etat; mais elles font rire les particuliers, lorſqu'elles ne ſont pas d'une nature à rendre le mal & les calamitez irréparables. La préſomption, la bonne opinion qu'on a de ſoi-même, & le mépris qu'on fait des autres, ne laiſſent aucunes bornes aux plaiſanteries des malins & des railleurs. Flaminius ſe fit mocquer de lui à la bataille de l'Adda, dont j'ai parlé dans le Volume précédent. Il hazarda peu contre un ennemi mal armé, & qui faiſoit la guerre ſans art & ſans conduite: il emporta une grande victoire. Ici il en perd une, qui n'a guéres d'exemples, par ſon peu de prévoiance, par ſon ignorance & ſa préſomption. S'imagine-t-il que le ſuccès de l'Adda, que les Officiers de ſon armée rabaiſſérent furieuſement à Rome, & le bruit de ſon nom ſuffiſoient pour battre Annibal, ſans qu'il fût beſoin du ſecours que lui amenoit ſon Collégue? Oui, il fut aſſez vain pour ſe l'imaginer. Il ſe hâte de vaincre par lui-même, de peur que ſon Collégue ne partage avec lui la gloire d'un ſi grand deſſein: entrer dans Rome dans un même char, c'eût été beaucoup la diminuer. Quelle honte que la ſienne! Mais voiez, je vous prie, ce que c'eſt que la préſomption, & juſqu'où elle peut être portée. Notre Auteur nous en donnera des nouvelles. Les écoutera-t-on ſérieuſement? Quoique ce Conſul ne crût pas que ſon éloquence fût fort néceſſaire, aſſûré comme il étoit de vaincre, il paroît qu'il harangua ſes troupes. *Il avoit inſpiré une ſi grande confiance à la multitude*, dit Polybe, *qu'il avoit moins de ſoldats que de gens qui le ſuivoient dans l'eſperance du butin, & qui portoient des chaines, des liens & autres uſtenciles pareilles.*

Que dut-on dire à Rome d'une ſi pitoiable conduite? Car qui pourroit douter que Flaminius n'eût promis au Sénat de revenir victorieux, & de traîner dans ſon triomphe Annibal & tous ſes ſoldats enchaînez? Il arriva tout au contraire: les chaînes qu'il avoit préparées furent deſtinées pour les Romains eux-mêmes. Si cette diſgrace fut arrivée dans les Gaules, elle eût trouvé place dans les chanſons & les vaudevilles: mais on n'apprend pas que la guerre d'Annibal en ait produit aucune à Rome contre les fottiſes des Généraux. Cette ville étoit trop occupée alors de ſon malheur, & les infortunes de ſes Citoiens étoient trop accablantes.

On ſe ſouviendra de la fameuſe diverſion d'Agathocles Roi de Syracuſe. Les Carthaginois aſſiégérent cette ville où il s'étoit enfermé. Se voiant fort preſſé & prêt à ſuccomber, il prend une réſolution digne d'un Guerrier brave & réſolu. Il laiſſe dans la place ce qu'il falloit de troupes pour la défendre, & prenant le reſte avec lui, il s'embarque, cingle droit en Afrique, y décend, brûle ſes vaiſſeaux en vrai déterminé, qui met les ſoldats dans la néceſſité de vaincre: croiant tout perdu en Sicile, il s'avance juſqu'auprès de Carthage comme pour la morguer. Les Carthaginois étonnez d'une telle retorſion, lévent une puiſſante armée, qu'ils croient capable de l'engloutir, du moins Hannon leur promettoit de faire le coup. Moins imprudent & malhabile que Flaminius, mais tout auſſi préſomptueux par l'opinion de ſes forces, il engage un combat général dans une pleine aſſûrance de remporter une victoire ſignalée. Il la perdit pourtant, & ſi pleinement & ſi honteuſement, qu'il ne s'eſt jamais rien vû de ſemblable, ni de meurtre plus grand. Le prix des eſclaves étoit tellement diminué à Carthage, qu'on les donnoit preſque pour rien, ſur l'aſſûrance que Hannon donna aux Carthaginois de leur en amener en abondance. C'eſt de quoi je ne doute point, puiſqu'il s'étoit prémuni d'avance de vingt mille chaînes. Agathocles les trouva parmi le butin, & s'en ſervit fort utilement pour enchaîner les miſérables reſtes d'une défaite ſi prodigieuſe.

Pareille avanture arriva aux Rhodiens contre Caſſius, un des aſſaſſins de Céſar,

aveugle dans la ſcience de commander les armées, que de penſer qu'un Général ait quelque choſe de plus important à faire, que de s'étudier à connoître (a) les inclinations & le caractére de ſon Antagoniſte. Comme dans un combat ſin-

dans une bataille ſur mer. Ils avoient eſpéré ſi certainement de le vaincre, qu'ils avoient embarqué une infinité de chaînes pour attacher les Romains qu'ils prendroient. La bataille ſe donna, ils la perdirent, & ces liens & ces chaînes furent emploiez contre eux : l'homme du monde de la plus mauvaiſe humeur, un Héraclite pourroit-il s'empêcher de rire en liſant ces choſes, & de ſe mocquer des Carthaginois, des Rhodiens & de Flaminius ?

(a) *Que de penſer qu'un Général ait quelque choſe de plus important à faire, que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractére de ſon Antagoniſte.*] Cette étude du génie & des inclinations du Général qui nous fait tête, eſt ſans doute une des plus grandes qualitez qu'on puiſſe déſirer dans un Chef d'armée. Mais en trouve-t-on beaucoup qui ſoient douez d'un talent ſi rare ? Cette partie des armes peut aiſément être réduite en méthode dans un Traité particulier. Qui m'aſſûreroit que l'envie ne m'en prendra pas, ſe tromperoit fort. Y a-t-il quelqu'un de nos Auteurs dogmatiques, anciens & modernes, dans l'eſprit deſquels il ſoit jamais tombé que c'étoit là un ſujet à traiter, & une partie importante de la ſcience des armes ? Voici Polybe qui la déterre, & qui nous dit qu'il n'y a rien à quoi un Général doive le plus s'appliquer, & nous donne Annibal pour un grand Maître dans cet art. Sans parler de deux ou trois Grecs, Fabius Maximus qui jouera un ſi beau rôle dans cet ouvrage, Scipion, Céſar, Sertorius, M. de Turenne, & Montécuculi moins pénétrant & moins habile, mais le ſeul digne d'être oppoſé à un tel Antagoniſte. Bel éloge pour ce Général de l'Empereur : car c'eſt être très-grand que d'être compté parmi les Généraux immédiatement après M. de Turenne. Comptez, je vous prie, combien il y en a ? N'eſt-on pas ſurpris qu'il s'en trouve ſi peu ? Auſſi c'eſt le grand & le ſublime d'un Guerrier. Je veux qu'Annibal ait emploié ce grand & ce ſublime de l'art contre les Généraux Romains ; mais certainement il n'a pas eu beſoin de l'emploier tout pour les précipiter dans ſes piéges. Il n'avoit garde de manquer ſon coup contre des Capitaines d'une conduite ſi pitoiable, ſans précautions, ſans prévoiance, & d'une préſomption qui leur faiſoit mépriſer un ennemi digne des éloges de toute la terre en ce tems-là, comme il l'eſt encore aujourd'hui, ſans qu'il ait été poſſible à ſes ennemis & à ſes envieux d'en ternir la gloire. Il ne ſuffit pas d'en publier du mal, il faut le prouver d'une maniére inconteſtable par ſes actions & par l'autorité des Auteurs contemporains, pour demander d'être cru. Les Auteurs qui l'ont calomnié n'ont écrit que longtems après la ſeconde guerre Punique. Polybe les dément en tout, ce qui eſt bien indigne pour des Romains. Les Généraux que Rome oppoſa à ce Guerrier célébre, » étoient des hommes de cou-» rage, *dit Saint-Evremont*, qui euſſent » cru faire tort à leur République, s'ils » n'avoient donné la bataille auſſitôt que » les ennemis ſe préſentoient. Annibal ſe » fit une étude particuliére d'en connoître » le génie, & n'obſervoit rien tant que » l'humeur & la conduite de chaque Con-» ſul qui lui étoit oppoſé. Ce fut en irri-» tant l'humeur fouguenſe de Sempronius » qu'il ſçut l'attirer au combat, & gagner » ſur lui la bataille de la Trébie. La dé-» faite de Thraſyméne eſt dûe à un arti-» fice quaſi tout pareil.

Cette conduite profonde d'Annibal à l'égard des Généraux Romains ne pouvoit être apperçûe d'aucun Hiſtorien Latin, ils étoient trop ignorans des choſes de la guerre en ce tems-là pour la deviner. Il n'appartient qu'à des génies militaires & pénétrans de découvrir une choſe ſi cachée. Polybe eſt peut-être le premier Auteur qui l'a publiée & connue, & c'eſt de lui que Tite-Live & tant d'autres l'ont certainement priſe. Je ſuis très-perſuadé que ſi cette admirable conduite eût échapé à mon Auteur, tous les Hiſtoriens qui ſont venus après lui n'en euſſent jamais parlé, & peut-être que ſans lui je ne l'euſſe pas pénétrée moi-même.

On regle l'état de la guerre, on forme un projet de campagne autant par la connoiſſance du païs où l'on veut la porter, ſur ſes forces, ſur celles de l'ennemi, ſur

Digitized by Google

gulier ou de rang contre rang, on ne peut ſe promettre la victoire, ſi l'on ne parcourt des yeux tout ſon adverſaire pour découvrir quelle eſt la partie de ſon corps la moins couverte : de même il faut qu'un Général cherche attentivement dans celui qui lui eſt oppoſé, non quelle eſt la partie de ſon corps la moins défendue, mais quel eſt dans ſon caractére le foible & le penchant par où l'on peut plus aiſément le ſurprendre. Il eſt beaucoup de Généraux, qui mous, pareſſeux, ſans mouvement & ſans action, négligent non ſeulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en eſt d'autres tellement paſſionnez pour le vin, qu'ils ne peuvent ſe mettre au lit ſans en avoir pris avec excès. Quelques-uns ſe livrent à l'amour des femmes avec tant d'em-

l'expérience des deux côtez, que ſur l'eſprit & le génie du Général que l'on a en tête, & l'on a ſouvent plus d'eſpérance de réuſſir par cette connoiſſance que par tout autre. Polybe le démontre par la conduite d'Annibal, qui regle ſes deſſeins ſur ce qu'il connoît de foible dans chaque Conſul. Saint-Evremont nous apprend ſa façon d'agir contre Sempronius & Flaminius. Il n'entre point dans le détail de celle contre Fabius, ſi différente des deux autres. Le narré de Polybe nous le fait aſſez appercevoir. Les deux Antagoniſtes s'étudiérent & ſe connurent bientôt, ce qui rendit la guerre ſi difficile de part & d'autre. Annibal eût ſuccombé malgré ſes ruſes, ſi les Romains eux-mêmes n'euſſent contribué à leurs infortunes par leur mauvaiſe conduite & leurs jalouſies réciproques, qui firent tout le mal, lorſque Fabius qu'ils tirérent du commandement des armées, étoit en état de finir cette guerre.

Lorſqu'on a en tête un Général hardi, audacieux & entreprenant, que la capacité ſe trouve des plus médiocres, & qu'on eſt obligé d'être perpétuellement ſur ſes gardes, qu'on craint toujours d'être attaqué, ſoit dans une marche, ſoit dans un campement, ſoit lorſqu'une partie de l'armée eſt engagée dans un fourrage, on doit moins redoubler de précaution que de hardieſſe & d'audace à entreprendre ſur lui, à ne laiſſer échaper aucune occaſion de l'attaquer, à la faire naître même par des mouvemens faux & infidieux pour le chaſſer de ſes poſtes, pour l'attaquer dans ſes marches, dans ſes fourrages, & même dans ſon camp, de nuit, de jour, & ſur tout lorſqu'on ſçait qu'il fait un fourrage général : l'on feint ſouvent d'en faire pour engager un eſprit hardi dans quelque fauſſe démarche.

Si l'on ſçait qu'un Général ſe précautionne peu par l'opinion qu'il a de ſes forces, les entrepriſes telles que celles dont je viens de parler ſont toujours ſûres, lorſqu'on ſe ſouvient que le ſecret & la diligence en ſont l'ame.

On a quelquefois affaire à des hommes pareſſeux, qui aiment à dormir longtems, ſans aucune vigilance, ſans prévoiance, aimant ſur tout la table & à boire, ſinon juſqu'à perdre le jugement, du moins juſqu'à ne quitter partie que pour aller dormir. Un Général qui paſſe ſon tems de la ſorte dans des repas, quand ce ne ſeroit que dans un ſouper, ſe met en très-grand danger de ſe faire battre & de ſe faire ſurprendre lorſqu'il y penſe le moins, & que l'ennemi prend ce tems-là pour le venir attaquer. Contre ces ſortes de Généraux, les camiſades ſont les meilleures. Je m'étonne que M. le Prince Engéne en Italie n'ait pas entrepris à ces heures-là contre M. de Vendôme, Grand Prieur de France.

Les Généraux trop circonſpects, lents, ſans eſprit & ſans reſſources, quelque braves qu'ils ſoient, ſont auſſi aiſez à ſurprendre que les endormis & les yvrognes. Ces gens-là, à cauſe de leur courage, voient les obſtacles & les difficultez, & les ſaiſiſſent ſur le champ : il ne faut attendre d'eux nulle reſſource, nul expédient. Ils voient ce que l'ennemi peut faire par ce qu'il a déja fait ; mais ils ne voient

portement, qu'ils n'ont pas honte de ſacrifier à cet infame plaiſir des villes entiéres, leurs intérêts, leur vie même. D'autres ſont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quelque homme que ce ſoit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, ſous un tel Chef, paſſent le tems ſans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement ſans s'expoſer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconſidérée, une colére brutale, la vanité, l'orgueil, ſont encore des défauts qui donnent priſe à l'ennemi ſur un Général, & juſte ſujet à ſes amis de s'en défier. Il n'y a point de piéges, point d'embuſcades où il ne tombe, point de hameçons où il ne morde. Si l'on pouvoit toujours connoître les foibleſſes d'autrui, & qu'en attaquant ſes ennemis on prît leur Chef par l'endroit qui prête le plus à la ſurpriſe, en très-peu de tems on ſubjugueroit toute la terre. Otez d'un vaiſſeau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaiſſeau & ſon équipage tomberont ſous la puiſſance des ennemis. Il en eſt de même d'une

rien de ce qu'ils devroient faire eux-mêmes. Toujours incertains & tremblans dans ce qui roule ſur eux, & qu'il dépend d'eux de faire ou d'abandonner, tout leur paroiſſant ſuſpect dans cet état d'incertitude, ils laiſſent paſſer les occaſions qui peuvent les tirer d'embarras, & ne voient clair que lorſqu'il n'y a plus de remède.

Contre les Généraux poltrons, il n'y a qu'à être braves & entreprenans, on peut eſpérer de les battre autant de fois qu'on les attaquera. Il y en a qui ont toutes les qualitez qu'on peut déſirer dans un grand Capitaine. Comme ils ſentent qu'ils le ſont en effet, & qu'ils ſont redoutables à leurs ennemis, ils ſe négligent dans leurs campemens, ils s'y délaſſent, ils ſont peu ſur leurs gardes. Ces ſortes de Généraux ne montrent le flanc que par cet endroit. Il faut donc profiter de ce foible. Le Prince d'Orange le reconnut dans le Maréchal de Luxembourg, & ne manqua pas d'en profiter. Il le ſurprit dans ſon camp à la bataille de Saint Denis en Flandre en 1678, & ſon grand courage & la valeur de ſes troupes le tirérent d'affaire. Le même Général le ſurprit encore dans ſon camp à Steinkerque en 1692. & ſi pleinement, que ſi une colonne d'infanterie ne ſe fût égarée de ſa marche, notre armée étoit perdue & taillée en piéces. Le Maréchal s'y comporta en grand Capitaine, & finit par la victoire.

Le même Prince d'Orange ne connoiſſoit pas le Maréchal de Boufflers : il étoit très-brave & d'une expérience conſommée ; mais ſi inquiet & ſi outré dans ſes précautions, que dans une demie campagne ſa cavalerie ſe trouvoit ruinée : la moitié étoit toujours à la guerre ou en détachement, & ſon infanterie n'étoit guéres plus épargnée : de ſorte, qu'on étoit toujours en état de l'attaquer, & de n'avoir affaire qu'à une partie de ſon armée.

Milord Marlborough avoit les mêmes défauts que M. le Maréchal Duc de Luxembourg, ſans être plus habile : il s'en falloit de quelque choſe qu'il en approchât. Eſt-ce pour nous avoir preſque toujours battu dans la derniére guerre de 1701 ? Cela ne prouve pas qu'il fût un grand Capitaine, & au niveau de Céſar, auquel les Anglois l'ont comparé ridiculement. Si M. le Duc de Vendôme ne ſe fut pas trouvé à la tête d'une armée intimidée par les défaites précédentes, & que ce Prince brave & audacieux eût renvoié à la Cour quelques Officiers Généraux de ſon armée, comme fit M. de Turenne, ce Céſar moderne eût perdu ſa réputation.

armée

armée dont on ſurprend le Général par adreſſe & par artifice.

C'eſt ainſi qu'Annibal prenant adroîtement Flaminius par ſon foible, l'attira dans ſes filets. A peine eut-il décampé d'autour des Feſules, & paſſé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il ſe mit à faire le dégât. Le Conſul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une inſulte & un outrage. Quand il vit enſuite la campagne ravagée, & la fumée annonçant de tout côté la ruine entiére de la contrée, ce triſte ſpectacle le toucha juſqu'à lui faire répandre des larmes. Alors ſon Conſeil de guerre eut beau lui dire qu'il ne devoit pas ſe preſſer d'aller aux ennemis, qu'il n'étoit pas à propos d'en venir ſitôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie ſi nombreuſe méritoit toute ſon attention, qu'il feroit mieux d'attendre l'autre Conſul & de ſuſpendre ſon courroux, juſqu'à ce que les deux armées pûſſent combattre enſemble : non ſeulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, il ne pouvoit même ſupporter ceux qui les lui faiſoient. *Que penſent & que diſent à préſent nos Concitoiens*, leur diſoit-il, *en voiant les campagnes ſaccagées preſque juſqu'aux portes de Rome, pendant que, derriére les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp :* & ſur le champ il ſe met en marche, ſans attendre l'occaſion, ſans reconnoître les lieux, emporté par un violent déſir d'attaquer au plutôt l'ennemi, comme s'il eût eu des aſſûrances certaines de la victoire. Il avoit même inſpiré une ſi grande confiance à la multitude, qu'il avoit moins de ſoldats que de gens qui le ſuivoient dans l'eſpérance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres uſtenciles pareilles.

Cependant Annibal avançoit toujours vers Rome par la Tyrrhénie, aiant Cortone & les montagnes voiſines à ſa gauche & le lac de Thraſyméne à ſa droite. Pour enflammer de plus en plus la colére de Flaminius, en quelque endroit qu'il paſſât, il réduiſoit tout en cendres. Quand il vit enfin que ce Conſul approchoit, il reconnut les poſtes qui pourroient le plus lui convenir, & ſe tint prêt pour une bataille. Sur ſa route il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordoient dans ſa longueur : il étoit fermé au fond par une colline eſcarpée & de difficile accès, & à l'entrée étoit un lac entre lequel & le pied des montagnes il

y avoit un défilé étroit qui conduiſoit dans le vallon. Il fila par ce ſentier, & gagna la colline du fond, & s'y logea avec les Eſpagnols & les Africains. A droite derriére les hauteurs il plaça les Baleares & les autres gens de trait : la cavalerie & les Gaulois il les poſta derriére les hauteurs de la gauche, & les étendit de maniére que les derniers touchoient au défilé par lequel on entroit dans le vallon. Il paſſa une nuit entiére à dreſſer ſes embuſcades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le Conſul marchoit derriére avec un empreſſement extréme de joindre l'ennemi. Le premier jour, comme il étoit arrivé tard, il campa auprès du lac, & le lendemain dès la pointe du jour, il fit entrer ſon avantgarde dans le vallon. Il s'étoit élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes Romaines fut entrée dans le vallon, & que l'avantgarde toucha preſque au quartier d'Annibal, ce Général tout d'un coup donne le ſignal du combat, l'envoie à ceux qui étoient en embuſcade, & fond en même tems de tous côtez ſur les Romains. Flaminius & les Officiers ſubalternes, ſurpris d'une attaque ſi bruſque & ſi imprévûe, ne ſçavent où porter du ſecours. Envelopez d'un épais brouillard & preſſez de front, par les derriéres & en flanc par l'ennemi qui tomboit d'en-haut ſur eux & de pluſieurs endroits, non ſeulement ils ne pouvoient ſe porter où leur préſence étoit néceſſaire ; il ne leur étoit pas même poſſible d'être inſtruits de ce qui ſe paſſoit. La plûpart furent tuez dans la marche même & avant qu'on eût le tems de les mettre en bataille, trahis pour ainſi dire par la ſtupidité de leur Chef. Pendant qu'on délibéroit encore ſur ce qu'il y avoit à faire, & lorſqu'on s'y attendoit le moins, on reçevoit le coup de la mort. Dans cette confuſion, Flaminius abattu, déſeſpéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer ſous leurs coups. Près de quinze mille Romains laiſſérent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pû ni agir ni ſe retirer. Car c'eſt chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, & de ne jamais quitter ſon rang. Il n'y en eut pas de plus à plaindre que ceux qui furent ſurpris dans le défilé. Pouſſez dans le lac, les uns voulant ſe ſauver à la nage avec leurs armes furent ſuffoquez ; les autres en plus grand nombre avancérent dans l'eau tant qu'ils pûrent, & s'y enfoncérent juſqu'au cou ; mais quand la cavalerie

y fut entrée, voiant leur perte inévitable, ils levoient les mains au-deſſus du lac, demandoient qu'on leur ſauvât la vie, & faiſoient pour l'obtenir les priéres les plus humbles & les plus touchantes. Mais en vain. Les uns furent égorgez par les ennemis, & les autres s'exhortant mutuellement à ne pas ſurvivre à une ſi honteuſe défaite, ſe donnoient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ ſix mille hommes qui renverſérent le corps qui les combattoit de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvoit connoître en quel état elles étoient. Elle pouſſa toujours en avant, dans l'eſpérance de rencontrer quelque partie des Carthaginois, juſqu'à ce qu'enfin, ſans s'en appercevoir, elle ſe trouva ſur les hauteurs. De là, comme le brouillard étoit tombé, voiant leur armée taillée en piéces & l'ennemi maître de la campagne, elle prit le parti, qui ſeul lui reſtoit à prendre, de ſe retirer ſerrée & en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les pourſuivre, & de prendre avec lui les Eſpagnols & les gens de trait. Il ſe mit à leurs trouſſes, les aſſiégea & les réduiſit à une ſi grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes & ſe rendirent, ſans autre condition, ſinon qu'ils auroient la vie ſauve. Ainſi finit le combat qui ſe donna dans la Tyrrhénie (*a*) entre les Romains & les Carthaginois.

(a) *Ainſi finit le combat qui ſe donna dans la Tyrrhénie, entre les Romains & les Carthaginois.*] Machiavel n'eſt pas ſi bien fourni d'événemens mémorables dans ſon Hiſtoire de Florence, que l'eſt Polybe dans la ſienne. Les batailles & les combats que le Florentin rapporte, ſont quelque choſe de ſi burleſque, que je ne ſçai comment il peut conſerver ſon ſérieux & ſa gravité, lorſqu'il traite ces ſortes de ſujets: il s'en tire du mieux qu'il peut, non pas ſans lâcher de tems en tems quelques réflexions ſur la lâcheté & l'ignorance des Généraux de ce tems-là. Il entre dans un détail aſſez ſuccint d'une bataille qui fut donnée entre l'armée du Pape, commandée par Saint-Severin, & celle des Florentins, ceux-ci attaquéreot celle de l'Egliſe Romaine qui s'étoit campée dans le détroit de Thraſyméne, apparemment ſur le chemin & ſur le bord du lac où Flaminius avoit été défait. Si on me demandoit l'année, je ſerois fort embaraſſé, tant l'Auteur Italien eſt exact: je crois qu'elle ſe donna en 1467.

Les Florentins avoient demandé aux Vénitiens un Général expérimenté, & capable de commander une nombreuſe armée, qu'ils avoient levée pour réſiſter contre celle du Pape. On peut bien juger qu'il falloit un Chef d'une expérience conſommée & d'une grande valeur, pour tenir tête contre des troupes ſi redoutables. Les Vénitiens leur envoiérent le Comte Charles, mais le Comte *mourut au milieu des plus grandes eſpérances de victoire*, dit l'Auteur (a), *ſa mort eût pourtant accommodé* les affaires des Florentins, ſi l'on eût ſçû profiter de la victoire dont cette mort fut l'occaſion: Car quand on en eut des nouvelles dans l'armée du Pape, qui étoit déja toute aſſemblée à Perouſe, elle conçut toût auſ-

(a) *Mach. Hiſt. de Flor. l. 8.*

ſitôt l'eſpérance de pouvoir défaire entiérement les Florentins. Etant donc ſortie en campagne, elle campa ſur le lac qui n'étoit qu'à trois milles de ſes ennemis. D'autre côté Jacques Guichardin, Commiſſaire de l'armée, conſultant avec Robert de Rimini, qui depuis la mort du Comte Charles étoit le Chef le plus conſidérable, ils reconnurent bien ce qui rendoit les ennemis ſi fiers, & ils réſolurent de les attendre : de ſorte qu'étant venus aux mains auprès du lac (a) où Annibal remporta autrefois cette fameuſe victoire ſur les Romains, les troupes de l'Egliſe Romaine *furent auſſi battues.* Belle comparaiſon en vérité !

La joie de cette victoire ne fut pas de longue durée à Florence, la peur du Saint Pére ceſſa bien vîte, & chacun des partis reconnut que tout eſt incertain à la guerre, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renverſez demain. Le victorieux aiant pillé le païs des Siennois, & fait un butin conſidérable, cela fit naître des différens entre les Marquis de Ferrare & de Mantoue pour le partage du butin : cela fut pouſſé extrêmement, de ſorte que le Marquis de Ferrare ſe retira avec ſes troupes. Malgré le départ des Ferrarois, les Florentins étoient encore ſupérieurs à leurs ennemis, & campez dans un poſte très-avantageux. Le Duc de Calabre informé qu'il n'y avoit pas beaucoup d'union dans cette armée, prit la réſolution de l'aller attaquer, & l'exécution la ſuivit. Les Florentins avertis qu'on marche à eux, *ſans attendre la vûë de l'ennemi*, dit l'Auteur, *la ſeule odeur de la poudre leur fit prendre la fuite, & abandonner leurs munitions, leurs chariots & leur artillerie ; tant les armées de ce tems-là étoient remplies de lâcheté & de déſordre ; car qu'un cheval tournât*, notez ceci, *par hazard la tête ou la croupe, cela décidoit du gain ou de la perte d'une bataille.*

(a) *Aujourd'hui Lago di Perugia.*

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Thraſyméne.

§. I.

Ruſe d'Annibal dans cette grande action.

VOici la plus fameuſe embuſcade d'armée dont on ait peut-être jamais ouï parler. Nous en connoiſſons grand nombre dans les Hiſtoriens anciens & modernes; mais je doute qu'il y en ait une qui puiſſe être miſe en paralléle à celle-ci. Un homme qui entreprendroit de diſculper le Général Romain de cette foule de ſottiſes, où il tombe à chaque pas qu'il fait juſqu'à celle de Thraſyméne, qui y met le comble, n'auroit pas peu à faire. Elles ſont en effet ſi lourdes & ſi groſſiéres, que cela n'eſt pas concevable: mais ce qui doit ſembler bien ſurprenant, c'eſt de voir les Généraux Romains ſe ſuccéder les uns aux autres par des bévûes toutes ſemblables, comme s'il ſe fût paſſé des ſiécles entiers d'une bataille à l'autre. Annibal ſe ſert toujours des mêmes ſtratagémes, & les Romains y paroiſſent toujours plus nouveaux. Sempronius ne ſe fit battre ſur la Trébie que par ſa préſomption, ſon impatience & ſa hardieſſe inconſidérée, & pour avoir négligé de reconnoître les endroits couverts aux environs du champ de bataille, où l'ennemi avoit caché un bon nombre de troupes qui tomba ſur ſes derriéres, & décida de la victoire encore douteuſe & chancellante.

Flaminius, qui lui ſuccéda, paroît avec les mêmes défauts. Il tombe imprudemment dans une embuſcade générale, où ſon armée fut taillée en piéces, où il périt miſérablement, & où il nous fait voir par ſa défaite tout-à-fait honteuſe, & contre l'opinion de Polybe, qu'Annibal ne fut pas toujours redevable de ſes victoires à la valeur & au grand nombre de ſa cavalerie, mais à ſon adreſſe & à ſon habileté. En effet il ne vainquit pas ici par ſa cavalerie, qui ne fut preſque d'aucun uſage; mais par ſon infanterie, quoique fort inférieure à celle des Romains. Ceux-ci n'avoient donc pas raiſon d'attribuer leurs diſgraces à l'une plutôt qu'à l'autre. De bonne foi n'eſt-ce pas une choſe bien ridicule que de s'imaginer de couvrir la honte d'une défaite ſur l'inégalité d'une arme ſur l'autre? Si les Carthaginois ſe ſont trouvez plus forts en cavalerie, les Romains ne les ſurpaſſérent-ils pas toujours en infanterie? Un Général qui mettroit de front de ſemblables argumens pour ſe diſculper d'une défaite honteuſe, ſe juſtifieroit pitoiablement. Les Experts y trouveroient différentes preuves de ſon ignorance: car lorſque deux armées ſont égales en nombre, & que la différence n'eſt que dans l'inégalité d'une arme ſur l'autre, le bon ſens & les regles de la guerre ne nous apprennent-elles pas de ſoutenir le foible par ce que l'on a de plus fort? Avouons-le franchement, les Romains n'ont été battus avec

tant de honte que par la mauvaiſe conduite & la malhabileté de leurs Généraux.

Je ne vois rien de plus ſot ni de moins excuſable qu'un Officier qui tombe dans une embuſcade, ni rien de plus honteux & de plus blâmable qu'un Général qui s'y engage avec toute ſon armée, parce qu'il dépend de nous d'éviter un piége ſi commun & ſi groſſier. La nature des lieux où nous combattons, où nous campons, où nous marchons, nous offre naturellement les meſures & les remédes qu'on doit prendre pour l'éviter, & ces précautions naiſſent de la choſe même, & par-là elles ſont à portée de l'intelligence la plus bornée & des eſprits les plus médiocres.

Le ſujet de ces Obſervations roulera uniquement ſur les embuſcades d'armées, & ſur celles où l'on tombe de ſang froid & ſans réflexions. Telle eſt celle de Thraſyméne, où Flaminius ſe précipita. L'imprudence & la marche étourdie de ce Général, eſt à peine concevable dans un homme qui s'étoit acquis une grande réputation dans la guerre contre les Inſubriens, dont il avoit triomphé.

Annibal n'ignoroit pas que le Conſul avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder avant la jonction des troupes de ſon Collégue, qui étoient en marche. Le Carthaginois craignoit de ſe trouver engagé entre deux armées dans un païs tout ennemi, environné de places fortes, ſans qu'il eût ſçû de quel côté ſe tourner pour ſes vivres & ſes fourrages. Il ne ſe fût pas moins trouvé embaraſſé, ſi ces deux armées, réunies en une ſeule, l'euſſent attaqué : la partie ſe fût ſans doute trouvée trop inégale pour lui donner quelque eſpérance de vaincre, particuliérement dans un tems où les Romains, bien loin de ſe trouver abattus par les défaites précédentes, paroiſſent plus redoutables & mettent deux armées en campagne : car la journée de la Trébie ne fut pas ſi complette, qu'on puiſſe la mettre au nombre de celles qui laiſſent nos forces & nos eſpérances ſur le champ de bataille. Rome nous fait voir ſa puiſſance dans la grandeur de ſes pertes & l'extrémité de ſes affaires. On diroit que les ſoldats qui ont péri, & qui ont couvert de leurs cadavres les plaines du Téſin & de la Trébie dans les deux campagnes précédentes, renaiſſent dans la troiſiéme. Annibal, qui croit n'avoir affaire qu'aux reſtes de l'armée de Sempronius, voit avec étonnement qu'il en a deux à combattre, toutes les deux ſupérieures à la ſienne. Jamais Général d'armée ne s'eſt trouvé dans un tel labyrinthe de difficultez, & jamais homme ne s'en eſt mieux & plus habilement tiré.

Il étoit averti que Servilius marchoit au ſecours de ſon Collégue avec de ſi puiſſantes forces, qu'il fit prendre le devant à un détachement de quatre mille chevaux choiſis de ſa cavalerie, pendant qu'il tiroit droit à Aretium, ſur l'avis qu'il eut qu'Annibal marchoit à Flaminius pour le combattre : ce qui fit juger au Général Carthaginois qu'il ſe trouveroit le plus foible en cavalerie, comme il l'étoit infiniment en infanterie.

Sur ces conſidérations, il ne voit d'autre expédient pour ſe tirer de ce mauvais pas que d'uſer d'adreſſe pour combattre ſéparément les deux Conſuls, & d'attaquer Flaminius avant l'arrivée de ſon Collégue. Il falloit uſer de beaucoup de ſoupleſſe pour engager le premier dans quel-

que fauſſe démarche, par des mouvemens faits à propos. Il eſpéroit d'autant plus de réuſſir, qu'il avoit affaire à un homme dont il connoiſſoit parfaitement l'eſprit & le caractére, qui faiſoit la guerre ſans jugement, ſans réflexions, ſans art & ſans conduite, & dont l'impatience & l'humeur violente & impétueuſe étoient aiſées à irriter & à pouſſer à bout, pour peu qu'on aidât à ces paſſions qui dominoient ſi fort en lui.

Il ne vit pas d'autre moien que celui de marcher du côté de ſon camp d'Aretium, où il remplit le païs de toutes les horreurs de la guerre. Après que cet orage fut paſſé, le ruſé Carthaginois, toujours habile à couvrir ſes deſſeins, fait mille mouvemens oppoſez les uns aux autres, qui tendoient tous à donner le change à ſon ennemi; & après l'avoir réduit à ne ſçavoir que penſer ni comprendre dans toutes ces manœuvres, que les plus habiles auroient eu de la peine à démêler, il tourne tout à coup du côté de Cortone, comme s'il eût eu deſſein de marcher vers Rome, dont il prend le chemin. Le Conſul, qui ſe l'imagine, & qui remarque au loin la fumée des embraſemens, voit ſa patience épuiſée. Il oublie les ordres du Sénat, & l'armée qui marche à ſon ſecours. Il ne peut regarder fixément les incendies, la déſolation & la ruine des peuples; démarche imprudente d'Annibal, qui ſe les aliéne, les éloigne de ſon parti & les détache de ſes intérêts, qu'ils euſſent pû prendre, s'il ſe fût gouverné avec plus de modération & moins de cruauté. Flaminius, qui ne voit pas que cette conduite d'Annibal étoit contre la bonne politique, ſe détermine, malgré les conſeils des gens ſages, de quitter ſon poſte, de marcher droit aux ennemis, & de les combattre. Les réflexions que notre Auteur fait là-deſſus ſont très-judicieuſes.

Dans les affaires difficiles & délicates, où il s'agit de la gloire & du ſalut de tous, un Général qui eſt capable de réfléchir ſur lui-même, peut juger s'il ne ſe trompe pas dans l'opinion qu'il s'eſt formée de ſa capacité & de ſon mérite pour la guerre, & de la confiance qu'on a en lui, par les conſeils qu'il reçoit de ſes amis, qui ne flattent point dans les affaires importantes. Tout ce qu'il y avoit de gens éclairez s'oppoſent à ſon ſentiment, & il ſe voit lui ſeul dans le ſien. Ceux qui ont une grande expérience de la guerre, remarquent que les eſprits vains, qui n'ont que la force & le courage, manquent ordinairement de prudence, & ſont indociles & préſomptueux: défauts d'autant plus dangereux, que la préſomption engage à des deſſeins téméraires ou précipitez, & l'indocilité empêche de les abandonner.

Il eût été aiſé au Général Romain, pour peu qu'il eût réfléchi ſur la ſituation de ſon ennemi, & ſur ſes allûres, quel pouvoit être ſon véritable deſſein. N'étoit-ce pas le ſentiment des Officiers de ſon armée d'attendre Servilius? Se peut-il qu'il clochât ſi lourdement ſans connoiſſance de cauſe? Avoit-il le ſens raſſis d'oſer combattre un ennemi redoutable avec la moitié de ſes forces, lorſqu'il lui eſt libre d'attendre quelques jours & de le combattre avec le tout? Il ſe confioit trop en ſes forces, & encore plus en lui-même. Peut-être craignoit-il que ſon inaction ne refroidît le courage & la bonne volonté de ſes ſoldats, & la confiance qu'ils avoient

en lui, qui n'étoit qu'artificielle. En effet il trouva le ſecret par ſes harangues, plus propres à éblouir les ſimples que les gens raiſonnables, de leur inſpirer un tel mépris de l'ennemi, qu'ils ne ſongeoient qu'à le joindre, le battre, le lier & le mener vendre à Rome, comme ſi c'étoit une affaire faite.

Notre Auteur nous fait une peinture aſſez burleſque des goujats & des ſoldats mêmes de l'armée Romaine, qui s'étoient munis de chaînes pour attacher leurs priſonniers; mais les gens ſenſez jugérent bien par la conduite du Général qu'elles étoient forgées pour eux.

La réſolution priſe & toutes les meſures négligées pour l'éxécution d'un ſi grand projet, l'armée Romaine décampe & tire en diligence du côté du lac de Thraſyméne pour gagner Cortone. Annibal averti que Flaminius s'approche des défilez de Thraſyméne, revire & revient ſur ſes pas. Il arrive à l'entrée de la nuit, occupe toutes les hauteurs qui regnoient le long du chemin & du lac, & cache ſes troupes dans tous les endroits couverts qui peuvent les dérober à la vûe de l'ennemi.

Il poſta ſur la gauche des hauteurs qui bordent les bords du lac, l'infanterie Eſpagnole & l'Africaine (2): les Baleares & l'armure légére (3) décendoient juſqu'à la cavalerie (4), qui étoit placée derriére & à la gauche des mêmes montagnes, & placée ainſi que l'infanterie ſelon que la nature du terrain le permettoit, & ſelon qu'il pouvoit être propre à chaque arme aux endroits où elles devoient attaquer. Toute cette armée, ainſi rangée & embuſquée, occupoit toutes les hauteurs depuis la ſortie du défilé (5) juſques vers l'entrée (6). Toutes choſes diſpoſées de cette maniére, Annibal attend l'ennemi clos & couvert; ne doutant point de l'enfermer & de l'enclore, s'il étoit aſſez imprudent pour s'engager dans ces détroits-là ſans les avoir fait auparavant reconnoître. Il ſe douta qu'il n'en feroit rien, tant il le croioit malhabile, & il lui fit voir qu'il ne ſe trompoit pas dans ſon opinion, & qu'en matiére de piéges les Généraux étourdis & préſomptueux ne manquent jamais d'y donner.

Flaminius s'enfourne dans ce mauvais pas, comptant de joindre bientôt l'ennemi, & de tomber dans ſa marche. Son armée filoit ſur une ſeule colonne. Il y paroît aſſez par le commencement & les ſuites du combat, aiant les montagnes à ſa gauche & le lac à ſa droite, dans un païs fort reſſerré pour une armée; mais comme c'étoit le grand chemin pour aller à Rome, il devoit tout au moins être auſſi large qu'il l'eſt aujourd'hui, & par conſéquent une cohorte pouvoit y marcher de front. C'étoit là le ſeul paſſage qui menoit à l'ennemi, dont le Conſul croioit être encore loin.

Les Romains ſe trouvant en pleine marche & entiérement engagez dans le défilé, & la tête de la colonne au moment d'arriver au débouché, lorſqu'on s'apperçoit que les ennemis paroiſſent ſur les hauteurs & ſur tout le front de la marche. Une choſe ſi extraordinaire & ſi imprévûe étonne les plus intrépides. On les voioit ſortir en foule de tous ces endroits couverts, remplir toutes les hauteurs de leur nombre, & s'y former en bataille. On voioit tout cela d'en-bas avec une ſurpriſe extrême. A peine les Romains ont-ils le tems de ſe reconnoître, que les Carthaginois fondent du haut de ces hauteurs,

&

T. 4.

Digitized by Google

& ſe jettent ſur ces troupes ſurpriſes & conſternées d'un accident ſi extraordinaire. L'entrée & la ſortie du détroit ſe trouvent en même tems occupées, de ſorte que les Romains ſe voient enfermez de toutes parts. Pluſieurs corps embuſquez en des endroits plus éloignez arrivant ſucceſſivement, en peu de tems on vit cette armée attaquée, non dans l'ordre où elle auroit dû être pour le combat, mais dans celui de marche, & par conſéquent elle dut combattre avec un extréme deſavantage.

Une attaque ſi ſoudaine & ſi imprévûe étonne & déconcerte le Conſul. Il n'y a qu'un pas de là à la peur & à l'épouvante, qui n'appliquent jamais des remédes à propos, ou qui n'en offrent aucun aux Capitaines imprudens. L'une & l'autre parurent ici dans toute leur étendue. Flaminius, comme un homme frapé de la foudre, ne ſçait plus quel conſeil prendre, & ne ſonge à rien moins qu'à donner ſes ordres, & à chercher des remédes à un ſi grand mal qu'il n'a ſçû prévoir : tant eſt véritable ce qu'on dit d'un Chef brave, mais ſans expérience & incapable de reſſources, qu'il lui eſt plus facile de voir les choſes que d'y remédier. Les Officiers Généraux firent voir dans cette occaſion, que s'ils étoient capables de donner de bons conſeils, ils ne l'étoient guéres dans ce qui dépendoit du devoir de leur charge; & lorſqu'ils font tout le contraire, ils ſont infiniment plus coupables que leur Général. La tête du Conſul, comme celle des autres, tervigerſa d'une ſi étrange maniére, qu'on les eût pris pour des enchantez. Ils ne firent rien de ce qu'ils pouvoient faire pour ſe tirer d'un ſi mauvais pas. Il leur étoit cependant facile de le faire. Le coup manqué, ils tombérent dans le dernier découragement. Les ſoldats, qui s'en apperçoivent, & qui ne voient rien de ce qui ſe paſſe autour d'eux, à cauſe du brouillard, ſont percez & rompus en divers endroits, pris en flanc & en queue, & taillez en piéces.

Tite-Live, qui ne veut pas qu'il paroiſſe qu'il copie Polybe dans les faits qu'il rapporte, s'en détache quelquefois pour nous débiter des ſornettes & des contes de vieilles; & lorſqu'il trouve à les placer, il les ſaiſit avidement. Il croit tout ce qu'il trouve, & ce qu'une tradition mal examinée & populaire avoit lié aux événemens de l'Hiſtoire Romaine. Peut-être invente-t-il tout cela pour donner du luſtre & du merveilleux à ſon Hiſtoire, qui n'en a cependant aucun beſoin, puiſque ſa belle maniére d'écrire & la nobleſſe de ſon ſtile le diſpenſoient d'y inſérer les circonſtances fabuleuſes & puériles qui déparent beaucoup ſon Ouvrage, ſans rien ôter des charmes de ſon éloquence.

Le combat de l'Inſubrien contre Flaminius, m'a tout l'air d'une avanture de roman ou de Poëme épique, où il n'eſt pas autrement beſoin de bon ſens & d'eſprit inventif pour débiter pareilles ſottiſes. Si on y prend bien garde, on verra que je ne me trompe pas, & que l'Auteur Latin n'en eſt pas trop chiche dans ſon Hiſtoire. L'Inſubrien, dont Tite-Live nous a conſervé le nom, & qu'il appelle Ducarius, reconnoît le Conſul dans le combat, & le fait remarquer à quelques-uns de ſes camarades. Souvenez-vous, leur dit-il, que c'eſt là cet homme qui a défait nos légions, porté dans notre païs tous les maux de la guerre, & ruiné notre ville & nos plus fer-

tiles campagnes. Il faut que je l'immole aux mânes de nos Citoiens qui ont péri ſi cruellement. Après cette harangue, qui tient un peu de celles qu'Homére fait faire à ſes Héros avant le combat, il entre en Roland dans le plus épais d'une cohorte de triaires. Il joint le Général Romain, un de ſes gens le couvre de ſon corps. L'Inſubrien furieux tue celui-ci, & s'élance ſur le Conſul, qu'il perce d'un coup de lance, ſans que ce Général remue non plus pour ſe défendre que pourroit faire une ſtatue. Le Gaulois, enſuite de cette action, met pied à terre pour le dépouiller. Les triaires le couvrent de leurs bouclíers. Là-deſſus le Gaulois remonte à cheval, glorieux d'un ſi bon coup, & ſe retire auſſi tranquillement & avec auſſi peu de danger de ſa perſonne, que s'il fût entré au milieu d'une troupes de léthargiques. Quelle extravagance ! Un Auteur qui eſt ſans ceſſe à la quête du merveilleux, doit du moins le chercher dans le vraiſemblable. C'eſt ainſi qu'Homére & Virgile font diſcourir leurs Héros, ſans que les ennemis qui les écoutent, & qui ſont prêts à s'égorger, s'impatientent le moins du monde. Un Hiſtorien qui veut briller par quelques faux faits, doit les habiller avec tous les atours d'une éloquence ſenſée, & maſquer le menſonge avec tant d'art qu'on ne puiſſe pas méme ſoupçonner qu'il ait deſſein de nous en impoſer. Ces ſortes d'épiſodes, quelque élégantes qu'elles puſſent être, ſeroient ſifflées en ce tems-ci, & feroient paſſer l'Hiſtorien pour un faiſeur de roman; au lieu qu'on admire tout cela dans Tite-Live.

§. II.

Que les fautes de Flaminius ſont énormes. Qu'il y a certains piéges, où les Généraux tombent, qui les deshonorent, & dont on ne ſçauroit parler ſérieuſement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur ſur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Conſul étoit en état de ſe bien défendre & de réparer ſa mauvaiſe conduite, s'il eût été auſſi prompt à remédier à un ſi grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter.

IL faut que, pour l'inſtruction de mon Lecteur, je rapporte ici les fautes du Conſul Romain. Je ne le blâme pas abſolument d'avoir voulu mettre les affaires au hazard avant l'arrivée du ſecours. Il voioit une grande volonté dans ſes ſoldats, & un violent délir de combattre, augmenté par tout ce qu'ils voioient de cruel, d'affreux & de funeſte dans la maniére dont Annibal ſe comportoit dans cette guerre. Rien n'eſt plus capable d'exciter notre courage, & de nous porter à la vengeance, que les incendies, qui ſont ſuivis du maſſacre des peuples : mais il faut auſſi que la prudence, les meſures & les précautions ſoient la regle de nos deſſeins ; & lorſqu'on a fait ce qui dépend de ces trois choſes, & qu'on eſt battu, on plaint notre infortune. Quand la victoire ſe refuſe à la vertu prudente & courageuſe, on nous croit ſeulement malheureux, & dans ce cas le vaincu n'eſt guéres moins louable que le victorieux.

On voit tout le contraire de ces qualitez dans Flaminius. Hors la bonne volonté de ſes troupes, ſa conduite eſt pitoiable à tous égards. Son manque de prévoiance, ſon opi-

niâtreté à ſoutenir un mauvais ſentiment, le mauvais ordre de ſa marche, ſont quelque choſe de ſurprenant. Il y a certaines conduites à la guerre, certains principes, qui ſont de la compétence de tout le monde, & dont le ſens commun eſt l'unique regle. Les meſures, les précautions ſe préſentent naturellement. Qu'un homme entre dans un bois, ou pluſieurs enſemble, qu'ils ſe trouvent dans un paſſage dangereux, où l'on craint le voleurs ou les bêtes féroces, ils penſent à ce qu'ils vont faire avant que d'y entrer; ils ſe précautionnent, marchent unis & ſerrez pour n'être pas ſurpris. Les bêtes en uſent de même pour ſe garantir de celles qui leur ſont ennemies, & marchent en troupes pour ſe défendre de leurs ruſes, quelquefois plus fines & plus profondes, ſi j'oſe avancer ce terme, que celles dont les hommes ſe ſervent les uns contre les autres; ce qui doit faire voir qu'un Général qui ſe laiſſe ſurprendre avec toute ſon armée dans un piége auſſi groſſier que celui où le Conſul tomba, mérite d'être moqué de tout le monde. Un grand corps de troupes ou une armée entiére eſt aiſée à découvrir, hors les embuſcades, qui ne peuvent s'excuſer lorſqu'on y donne. Il y a une infinité de piéges que l'on couvre avec tant d'art, que les plus habiles les éventent mal aiſément: ceux-ci ont quelque apparence d'excuſe; mais à l'égard des grandes embuſcades où l'on tombe, un homme de guerre ne doit point être écouté dans ce qu'il dit pour ſe juſtifier, puiſque les fautes faites contre les regles des précautions ne peuvent ſe pardonner ni s'excuſer au tribunal des gens du métier, & ceux qui recourent à un tel azile ne ſçavent pas qu'on ſe moque d'eux.

Un Officier ou un Chef d'armée, qui tombe dans une embuſcade pleine & entiére, fournit un fond inépuiſable de chanſons, de plaiſanteries & de bons mots, qui ne finiſſent plus, & qui nous jettent dans un trés-grand ridicule. Je ne vois rien de plus chagrinant & de moins ſuportable à un Général qui a le malheur de tomber dans ces ſortes de piéges, où il n'y a que des ſots ou de francs étourdis qui puiſſent donner. Les Romains, plus qu'aucune autre nation, ont éprouvé pluſieurs ayantures encore plus mortifiantes que la honte de Thraſyméne. Celle des fourches Caudines leur tenoit toujours au cœur. Ils ne ſoutenoient pas moins impatiemment qu'on les en fit ſouvenir, que ceux d'Amiens ſouffrent qu'on leur demande le prix des noix, & ceux du village de Toboſo en Eſpagne, qu'on leur parle de Dom Quichote & de Sancho Panſa ſon Ecuier. Je ne répondrois pas des épaules & du dos de ceux qui leur en parleroient.

Les ſurpriſes des villes, comme les embuſcades où l'on tombe, particuliérement celles d'armées, ſont des piéges ſi groſſiers & ſi ſurannez, que je ſuis ſurpris de voir tant de dupes dans l'Hiſtoire, & même des Généraux de la premiére volée qui y donnent tout de leur long, quoiqu'ils ſoient de tous les ſtratagémes les plus aiſez à rendre inutiles & de nul effet, ſans qu'il ſoit beſoin de grand artifice pour les éventer; ce qui fait qu'on ne ſçauroit parler ſans rire de ceux qui y ſont tombez, ni ceux-ci entendre le mot d'embuſcade ſans ſe fâcher, & bien fort. Les fourches Caudines, dont je viens de parler, étoient d'autant plus honteuſes aux Romains, que bon nombre de leurs Généraux en différens tems ſe ren-

dirent célébres par de ſemblables diſgraces.

L'embuſcade de Thraſyméne ne céde en rien aux fourches Caudines. Le mot de *Cannes* ne ſonnoit pas moins deſagréablement à leurs oreilles, on ne ſçavoit quel détour prendre pour leur en parler, tant ce terme leur déplaiſoit. Il n'y a guéres de nations, de villes, de villages, & de maiſons mêmes, qui n'aient des époques fâcheuſes & chagrinantes à peu près de même force. Elles ne peuvent ſouffrir, je ne dis pas qu'on leur en parle, mais qu'on lâche aucune parole qui ait le moindre rapport à la ſottiſe où elles ſont tombées, & qui en réveille le ſouvenir. Un Général qui a donné dans quelque embuſcade à la tête de ſon armée, ou qui s'eſt laiſſé ſurprendre, ſouffre beaucoup lorſqu'il échape à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *ſurpriſe* ou d'*embuſcade*. Je ſuis perſuadé que le mot de *Dénain* ne ſonne pas trop bien aux oreilles des Hollandois & de leurs Alliez contre la France. Les maiſons & les particuliers ont quelquefois des époques deſagréables, comme de parler de *corde* en des endroits où quelqu'un de la compagnie a quelque pendu dans ſa famille, ou de parler de *cocu* où il y a des gens mariez. Il y en a peu qui ne croient l'être, du moins imaginairement, s'ils ne le ſont en chair & en os. Cette digreſſion de mon ſujet ne déplaira peut-être pas dans un Ouvrage tel que celui-ci : cela délaſſe lorſqu'on fait retraite un peu promtement, & qu'on revient d'où l'on eſt parti.

Il y a des Généraux d'armées qui ſe trouvent bridez & liez de telle ſorte par les ordres de la Cour, qu'ils ne peuvent agir ni ſe mouvoir de leur place qu'autant qu'il plaît à l'Oracle de prononcer, & cet Oracle, qui n'eſt pas ſur les lieux, & ſe plus ſouvent à cent lieues & au-delà, de leurs mouvemens & des projets des entrepriſes, ſans rien ſçavoir de ceux de l'ennemi, ne peut guéres que ſe tromper. Il faut deviner, & c'eſt un miracle, hors la préſence des objets, s'il rencontre juſte. Encore une fois, la diſtance des lieux retarde & nuit ſouvent aux affaires, lorſque la Cour veut qu'un Général d'armée ne faſſe & n'exécute rien ſans ſes ordres ; les réſolutions ne venant ſouvent qu'après les occaſions perdues. Tacite le dit ſi bien : *ex diſtantibus terrarum ſpatiis, conſilia poſt res afferebantur*. Le mal eſt grand, mais je le tiens moindre que la politique des Hollandois, qui fourrent toujours dans les armées des ſurveillans, ſous le titre de Députez des Etats, ou plutôt des eſpéces de Dictateurs, dont les déciſions ſont abſolues, & le Général compté pour rien, & cependant ces Meſſieurs ſont des gens ſans expérience, qui ne connoiſſent & ne voient rien, quoique ſur les lieux, & ſont mieux inſtruits de ce qui ſe paſſe à Batavia ou en Amérique que dans l'armée où ils ſont ; ce qui eſt pis que ce qui émane du Conſeil d'un Prince, où il y a toujours des gens du métier, qui peuvent donner des avis ſupportables ſans être bons : de ſorte que le pauvre Général ſe trouve à la tête de ſon armée comme un automate. Toutes les fois que je penſe à cette admirable façon de donner le branle aux armées, d'amener les événemens favorables, & d'écarter les mauvaiſes rencontres d'un ennemi actif, vigilant & qui cache ſon jeu, je ne puis m'empêcher d'en être ſurpris.

A Rome le Sénat en uſoit ainſi,

& s'en trouva mal. Un Chef de guerre doit être abſolu à la tête de ſon armée, ſans dépendre des volontez & des caprices, qui ne décident que ſur une Carte de ce qu'on peut faire pour attaquer ou pour ſe défendre. La guerre ne ſuit pas toujours la route qu'on s'eſt propoſée dans le Cabinet. Les heures, les momens, les inſtans ſont précieux, & irréparables ſi on les néglige. Les occaſions, les événemens ne naiſſent pas toujours des meſures priſes d'avance : un rien qu'on n'a pas prévû, une fauſſe démarche de l'ennemi change tout, & produit de ces occaſions qui font notre ruine, ſi on les néglige, & notre ſalut ou notre gloire ſi on les embraſſe.

Les réſolutions, les exécutions demandent de la diligence, & c'eſt tout perdre que d'attendre que les ordres ſoient arrivez, puiſqu'il ne faut qu'un inſtant pour tout changer. Quel malheur à un Général qui voit ſa ruine aſſûrée pour n'avoir pû profiter des occaſions favorables, & d'en avoir fourni à ſon ennemi pour ſa perte & celle de l'Etat ! Flaminius ſe trouva réduit dans cet état chagrinant de ne pouvoir rien entreprendre ſans l'ordre du Sénat. C'eſt ſe défier de l'habileté d'un Général, c'eſt le mépriſer que de lui tailler ſa beſogne, ſans qu'il lui ſoit permis de rien faire au-delà. Flaminius ſouffrit impatiemment ſon inaction au camp d'Aretium, pendant qu'Annibal paſſoit les marais. Demeurer ſur la défenſive dans une ſi belle occaſion d'agir & d'aller attendre l'ennemi à la ſortie, c'étoit viſiblement perdre le plus grand avantage du monde de finir la guerre : faute qu'il faut imputer au Sénat & à ſa politique tremblante & trop circonſpecte, plutôt qu'à Flaminius. Il fût allé ſans doute au-devant de l'ennemi, & l'eût défait ; l'occaſion perdue, il falloit reſter dans ſon camp & attendre la jonction de l'armée de ſon Collégue. Il voulut agir lorſqu'il n'étoit plus tems, & la défenſive étoit alors néceſſaire. Cette faute mit la République ſur le penchant de ſa ruine, & l'eût ruinée en effet, ſi le Général de Carthage en eût connu la grandeur : car après avoir fraié le chemin à la victoire la plus déciſive dont l'Hiſtoire faſſe mention, il fait le moins lorſqu'il peut le plus. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour terraſſer la puiſſance Romaine. Quel eſt donc ce pas ? Marcher droit à Servilius, qui venoit au ſecours de ſon Collégue à grandes journées. A quoi penſoit-il ? Eſt-ce ce même homme qui voit de ſi loin ? On ne le croiroit pas : eſt-ce un objet pour un auſſi grand Capitaine que d'aller au-devant d'un détachement de quatre mille hommes que le Conſul envoioit au ſecours de ſon Collégue ? L'on doit être choqué qu'il n'ait pas marché en gros & ſans perdre de tems : car cette armée une fois défaite, tout eût fait joug, ou preſque tout ce que les Romains avoient de vieilles troupes & d'Officiers capables d'aguerrir & de diſcipliner les nouvelles, eût péri par deux victoires ſi près-à-près l'une de l'autre.

J'avoue que Rome étoit une pépiniére de ſoldats, une école de guerre, un vrai arſenal, une ville militaire ; mais il ne ſuffit pas qu'un peuple ſoit brave, il faut du tems pour le dreſſer & le diſcipliner, & cela ne ſe fait pas en un jour, contre un ennemi victorieux, habile & entreprenant que nous avons à nos portes. Les ſeules idées du ſens commun conduiſoient Annibal à

une ſi belle entrepriſe, car Servilius n'étoit pas loin du détachement qui accouroit au ſecours de ſon Collégue ; pourquoi néglige-t-il de marcher à lui ? Etoit-ce faute d'attention & de prévoiance ? On auroit de la peine à le croire d'un Guerrier & d'un Capitaine tel que lui, s'il n'étoit tombé dans une faute encore plus groſſiére après la journée de Cannes. Mais en voici une ſeconde qu'on ne ſçauroit paier. La gloire de Thraſyméne le mettoit en état de tout entreprendre, & l'armée de Servilius ne formoit aucun obſtacle à ſes deſſeins. Il ne penſa jamais à s'établir une frontiére, & à avoir un nombre de places fortes qui pûſſent lui ſervir de places d'armes & de ſiége de la guerre, ſans leſquelles ſes victoires étoient inutiles, & ſa ruine aſſurée s'il étoit battu. Dire qu'il étoit malhabile en ſiéges, comme le prétend Saint-Evremont, c'eſt une chimére. Il prit quelques villes & les laiſſa là, ſans ſonger à les garder. Un commencement de frontiére en ce païs-là lui étoit néceſſaire pour tirer plus commodément les ſecours qui pouvoient venir des Gaulois Inſubriens. Maître des villes fortes, tout ſe fût déclaré en ſa faveur. Cette faute eut une telle ſuite, qu'il ſe trouva plus d'une fois dans les derniéres extrémitez. En formant à meſure qu'il avançoit une nouvelle frontiére, Rome ſuccomboit en peu de tems, il eût établi de bonnes places d'armes, & ſes vivres euſſent été aſſurez. Il courut l'Italie errant & vagabond, ſans places, & ſans autre reſſource que la campagne toute nûe. Maharbal me permettra que je me ſerve du même compliment qu'il lui fit après la bataille de Cannes. Tu ſçais vaincre, Annibal, mais de profiter de la victoire, c'eſt une imagination. *Vincere ſcis, Annibal, ſed victoria uti neſcis.* Quel dommage ! L'aſſemblage d'une audace extrême avec la capacité & toutes les grandes qualitez d'un Guerrier du premier ordre, ſans le défaut qui lui eſt ſi ſouvent reproché dans l'Hiſtoire, qui dépare toutes ſes victoires & qui gâte tout, eût été un torrent à quoi il n'auroit pas été poſſible de réſiſter.

Un habile Général ne ſe laiſſe jamais ſurprendre, il ne marche qu'avec de grandes précautions : quand même il ſeroit aſſûré que l'ennemi eſt à quelques marches de lui, il peut revenir ſur ſes pas, s'il voit l'occaſion de faire un bon coup ; & lorſque celui-ci a ce deſſein, & que l'autre va par le même chemin, on ſe rencontre bientôt. Flaminius s'imaginoit-il que cela fût impoſſible ? Il ſçavoit d'ailleurs que l'armée Carthaginoiſe n'étoit pas loin. Il eût dû envoier aux nouvelles, & détacher différens partis pour reconnoître ſa marche, comme celle de l'ennemi, & les endroits ſuſpects & couverts, & particuliérement les gorges & les défilez des montagnes faire occuper l'entrée comme la ſortie, & n'occuper pas moins les hauteurs qui dominoient ſur la marche, que certains poſtes avantageux au-delà du défilé, & de faire fouiller & reconnoître les lieux où l'on peut cacher un bon nombre de troupes, & les païs de montagnes & de vallées profondes prêtent plus que tout autre à la ruſe & à l'artifice. Si le Conſul eût uſé de ces précautions, que les Généraux les plus médiocres ne négligent pas, il eût trouvé la bête au gîte. Le ruſé Carthaginois n'eût pas ſeulement manqué ſon coup, s'il eût été découvert dans ſon embuſcade, mais il ſe fût vû

encore obligé de combattre dans un endroit où ſa cavalerie n'eût été d'aucun uſage ; & comme il étoit plus foible en infanterie, & que celle des Romains étoit plus nombreuſe, bien diſciplinée, non pas à beaucoup près tant qu'elle l'étoit avant cette guerre, & mieux armée, il en eût été infailliblement accablé, & ſes eſpérances alloient à rien.

Quoiqu'en diſe notre Auteur, ce ne fut pas tant le brouillard qui contribua à la défaite des Romains, que la mauvaiſe diſpoſition de la marche de leur Général. Car pour bien juger de ce qui ſeroit arrivé ſi on eût marché ſelon les regles de la guerre, on n'a qu'à conſidérer ce qui ſe paſſa à la tête de l'armée, qui marchoit en bon ordre. Cette tête fut attaquée, & les ennemis furent ſi bien reçûs, qu'ils y rebouchérent. Les Romains n'en demeurérent pas à ce premier avantage : car s'étant apperçûs qu'ils occupoient la ſortie du défilé, ils les attaquérent ſans perdre un moment de tems ; & s'étant fait jour au travers, ils ouvrirent le paſſage, où ils ſe maintinrent, ſans penſer à ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il ne dépendoit que de celui qui commandoit la tête de la colonne de profiter d'un coup ſi avantageux ; mais il fit voir qu'il étoit incapable de grandes choſes. Il crut ſeulement que cet obſtacle ſurmonté, il donnoit un libre paſſage aux troupes qui ſuivoient en queue ; mais comme le brouillard l'empêchoit de voir ce qui ſe paſſoit dans le défilé, qu'il eût dû prévoir, il perdit le tems & l'occaſion de faire un bon coup.

Polybe l'en blâme avec beaucoup de raiſon. Il devoit bien s'imaginer, s'il n'avoit perdu le jugement, que l'armée étoit attaquée ſur tout le front de ſa marche, & que cela ne pouvoit être autrement. Par ce qui venoit de lui arriver, la ſituation des lieux, qui fourniſſoient un nombre infini d'obſtacles & de piéges, & ſon expérience, quelque médiocre qu'elle pût être, auroient dû lui faire comprendre que les Carthaginois ne pouvoient ſoutenir ni conſerver la ſortie du défilé qui conduiſoit dans la plaine, s'ils n'étoient auparavant les maîtres des hauteurs qui regnoient le long du lac. Cette conduite marque un homme de petit courage, incapable de ſe déterminer à une réſolution vigoureuſe, un eſprit ſans vûe, & de ceux que la timidité, la circonſpection & l'excès de prudence empêchent de prendre ſur eux-mêmes dans une affaire importante, d'où le ſalut d'une armée dépend abſolument, lorſque l'occaſion ſe préſente d'en empêcher la ruine, & où il n'y a pas un moment à perdre. Dans ces cas-là on fait à ſa tête, ſans attendre les ordres du Général, & l'on fait toujours bien, quand même l'on ne réuſſiroit pas. Il ſuffit d'avoir tenté, mais il eſt rare qu'on manque ſon coup : on voit très-peu d'exemples du contraire. Un Général, qui manque de ces lumiéres ſoudaines que la vûe des objets nous fournit, fait beaucoup ſoupçonner ſon intelligence, & ne nous donne pas une grande idée de ſon courage. Il y a certaines occaſions où un Chef de guerre ſe rend bien moins ſuſpect de lâcheté, que de défaut de lumiéres ou de hardieſſe dans certaines démarches qu'on néglige, & capables de ſauver tout un païs, ſi on s'y étoit réſolu. Telle eſt la manœuvre de M. d'Albergotti à Turin. J'en ai parlé dans mon premier Tome ;

Digitized by Google

mais je n'ai pas tout dit, & je ne finirai pas ſitôt ſur les fautes où il eſt tombé pluſieurs fois en ſa vie. Il eſt certain que cet Officier Général ne reçut aucun ordre de joindre les triſtes débris de notre armée qui s'étoient retirez à Pignerol. Il avoit quarante bataillons qui n'avoient point combattu, & qui n'avoient pas même vû l'ennemi, qui étoit ſi mépriſable à l'endroit où il commandoit, que huit bataillons ſuffiſoient pour lui tenir tête. Mais il avoit le défaut de ſe croire toujours foible, & jamais aſſez fort par tout où il ſe trouvoit, craignant ſans ceſſe d'être attaqué, ſans l'être jamais. Suppoſé qu'une ſi grande penſée lui fût venue à la tête, ce que j'ai de la peine à croire de lui, il peut ſe vanter d'avoir fait la faute que commettent ordinairement ceux qui croient que leurs ennemis ſont préparez à tout & prévoient tout: & cependant jamais ils ne ſe précautionnérent moins, ils ne prévirent pas qu'on leur pouvoit enlever la victoire, & les réduire à ne ſçavoir où ſe tourner par un tel coup.

Outre ces quarante bataillons, qui euſſent réduit les ennemis à l'abſurde; s'il en eût envoié du moins douze au ſecours de nos gens du côté de la Doire, qui crioient après lui: ceux qui s'étoient ſauvez de la défaite, en très-grand nombre, groſſirent ſi fort le corps qu'il commandoit, qu'il étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaiſoit: s'il n'eût été un eſprit ſans vûe, il pouvoit s'immortaliſer en prenant ſon parti, & retourner en Lombardie avec ce corps, qui joint avec les troupes que nous avions dans ce païs-là, le tout enſemble eût compoſé une grande armée. Par cette démarche l'événement de Turin alloit à rien: la place, à la vérité, ſe trouvoit ſauvée; mais le Milanois, le Mantouan, & bien de bonnes places en-delà du Pô nous demeuroient, & l'armée de l'Empereur ſe voioit ſans retraite; ſans vivres & ſans places; enfin elle ſe fût trouvée dans l'état du monde le plus triſte & le plus fâcheux. Mais un deſſein fondé ſur de ſi grandes penſées, n'entre jamais dans la tête d'un Général plus que médiocre. J'ai fait cette digreſſion, bien aſſûré de faire plaiſir à ceux qui aiment les choſes dont les Hiſtoriens de nos jours n'ont fait aucune mention. Revenons à notre ſujet, d'où cette digreſſion m'a tiré.

On me demandera peut-être quel étoit donc le parti que l'Officier, qui battit ceux qui gardoient la ſortie du défilé, & où il prit poſte, eût dû prendre? Le voici: dès qu'il fut maître d'un poſte ſi important, il devoit y laiſſer des troupes pour le garder, & tourner ſur l'aîle gauche des Carthaginois par le bas & le haut de la montagne: en peu de tems la chance tournoit, & l'ennemi ſe fût vû attaqué en flanc & par ſes derriéres. Le combat étoit engagé en bas, la montagne ſe trouvant alors dégarnie, l'armée d'Annibal ſe fût vûe entre deux à ſa gauche; les Romains euſſent repris cœur, & le propre piége d'Annibal rejailliſſoit contre lui-même. Qu'on faſſe bien attention à mon raiſonnement, car il me ſemble qu'on en peut tirer des inſtructions merveilleuſes pour ces ſortes de cas. La faute de celui qui commandoit la tête de la colonne va juſqu'à la bêtiſe, & ſent ſon homme qui n'a ni courage, ni expérience, ni jugement: car, encore une fois, au lieu de profiter d'une ſi belle occaſion, il reſta ſans rien faire & dans une inaction honteuſe au poſte qu'il occupoit,

occupoit, ignorant que les deux armées en étoient aux priſes à deux pas de lui, & qu'il pouvoit par ſon courage & ſa conduite ſauver l'armée & la tirer de ce mauvais pas. Annibal ſçut profiter d'une faute ſi groſſiére. Il ne s'embaraſſa pas ſi les Romains étoient maîtres du paſſage, il étoit trop habile pour ne pas traiter la choſe de bagatelle ; il n'avoit que faire de ce paſſage pour aller à Rome s'il étoit vaincu, ni d'aucun autre pour retrograder : car ſa retraite étoit une vraie chimére au milieu de tant de peuples ennemis, ou qui le deviennent au moment qu'on eſt malheureux. Il falloit périr les armes à la main en gens de cœur, & juſqu'au dernier, ſi la bataille étoit une fois perdue ; au lieu que la victoire lui ouvroit le défilé ſans l'attaquer, & le chemin de Rome ſans conteſtation, ſi l'envie lui prenoit d'y marcher ; mais l'envie ne lui prit que lorſqu'il y eut de la honte à la ſatisfaire. Il la but toute entiére lorſqu'il eut apperçû en y arrivant que l'entrepriſe étoit impoſſible.

Notre Auteur ne nous inſtruit pas aſſez de la marche de l'armée Romaine pour nous faire bien comprendre la cauſe d'un événement ſi funeſte, & d'une défaite ſi prodigieuſe : car on ne peut l'attribuer à la lâcheté des ſoldats Romains, mais uniquement à l'imprudence & à la miſérable conduite du Général dans l'ordre de ſa marche, où l'on voit aſſez qu'il manqua dans les précautions. Il eſt fort vraiſemblable que le Conſul pratiqua la méthode ordinaire qu'on obſerve dans les marches qui ſe font dans les plaines ; au lieu que celles qui ſe font dans un païs reſſerré entre des montagnes doivent être toutes différentes des autres. Ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que les Auteurs militaires, anciens & modernes, ne nous diſent pas un mot de ces ſortes de marches ; ce qui me donne lieu de croire que nous en ignorons les principes & la méthode, & que tout ce que nous pratiquons aujourd'hui eſt une pure routine.

Je vois dans la marche du Conſul une foule d'ignorances qui ſont à peine concevables. Si la montagne qui bordoit le chemin entre elle & le lac, étoit praticable dans ſa pente, comme elle l'étoit en effet, puiſqu'Annibal fondit d'en haut ſur les Romains, rien n'empêchoit le malhabile Conſul de faire marcher une colonne de ſon infanterie par le ſommet ou par la pente, une partie cotoiant l'autre qui marchoit en bas. Cela eſt dans les regles, & cette conduite eût éventé cette embuſcade ; mais il n'en fit rien.

S'il faut hazarder mes conjectures, je crois que Flaminius marcha dans ce détroit, les cohortes à la queue les unes des autres avec les eſpaces ordinaires entre elles, la cavalerie à la queue dans le même ordre ; au lieu qu'il eût dû marcher ſerré & condenſé ſans intervalles entre les corps : car lorſque les Romains n'étoient pas loin de l'ennemi, & que leur marche ſe faiſoit ſur pluſieurs colonnes, ils faiſoient marcher enſemble les légions & le bagage à la queue ſur autant de files que le païs le permettoit, eſcorté par quelques cohortes ou par une ou deux légions qui faiſoient l'arriéregarde. Ils marchoient ainſi lorſqu'ils avoient l'ennemi en tête. La cavalerie étoit diſpoſée ſuivant la nature du païs & l'ordre ſur lequel l'on vouloit combattre. Le bagage ſuivoit quelquefois à la queue les légions, lorſqu'on n'avoit rien à craindre de l'ennemi. Je croirois

preſque que Flaminius marcha dans cet ordre, ce qui fut la cauſe de ſon malheur : car par-là les corps ſe trouvant ſéparez par les équipages, ils ne pouvoient s'entreſecourir ou ſe joindre enſemble. Ajoutez que les cohortes étant ſéparées les unes des autres par les eſpaces ordinaires, les Carthaginois répandus par corps ſe jettérent entre les eſpaces vuides, & les prirent en flanc, pendant que les autres les chargeoient de front. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ne fit pas garder l'entrée du défilé après que toute ſon armée s'y fut engagée. Belle leçon pour les Généraux, qui leur apprend qu'on doit toujours garder l'entrée, & y laiſſer un corps de troupes de l'arriéregarde juſqu'à ce que l'armée ſoit paſſée.

Tout ce que Flaminius avoit à faire dans un état ſi preſſant, dès qu'il s'apperçut qu'il étoit tombé dans une embuſcade auſſi ſurprenante que celle-là, c'étoit de prendre ſon parti ſans délibérer, & ſur le champ faire paſſer une parole, & ordonner de ſerrer les intervalles des cohortes, courir à l'arriéregarde, envoier ſes ordres par tout, faire avancer des troupes pour remplir les vuides que les cohortes pouvoient laiſſer en ſe reſſerrant, & en doublant & triplant leurs files; ce qui eut formé une maſſe d'infanterie impénétrable à toutes ſortes d'efforts : tâcher d'avancer & de ſerrer la hauteur en gagnant du terrain, la monter pour avoir de quoi former une ſeconde ligne, & laiſſer les équipages derriére ſoi. L'imprudent & le malhabile Général ne fit rien de tout cela, quoiqu'il le pût faire : il reſta immobile de corps & d'eſprit ſans donner aucun ordre, & ſans ſçavoir aucunes nouvelles de ce qui ſe paſſoit à la tête de ſon armée. J'avoue que les accidens auſquels on ne s'attend pas, étonnent les plus grands courages; mais cet étonnement ne va jamais, ou fort rarement, juſqu'à la ſtupidité. Toutes les fautes à la guerre ſont ſérieuſes, toutes grandes : car il n'y en a pas de petites; mais de toutes je n'en vois point de plus lourdes ni de plus groſſiéres que celles qui nous font donner dans une embuſcade d'armée. J'avoue que je ne comprens pas comment un homme de guerre peut mordre à un tel hameçon. Quelqu'un m'alléguera peut-être les exemples de quelques grands hommes qui s'y ſont trouvez pris comme les autres. Je n'ai garde de le nier. Ils ne ſont pas infaillibles, ils s'oublient quelquefois. Leurs fautes, quoique grandes, ſont ou réparées, ou du moins voit-on que les remédes qu'ils y ont appliquez ſe ſentent de leur habileté & de leur courage : ils ont fait humainement tout ce qu'on pouvoit attendre de l'un & de l'autre ſans perdre le jugement. D'ailleurs leurs fautes ne juſtifient pas celles des autres; & ſi ces hommes célébres ont marqué en tout autant d'ignorance que notre Conſul, ils ſont dignes d'une honte éternelle, & d'être moquez tout comme lui.

J'ai mille fois obſervé nos marches dans tous les païs où nous avons porté la guerre. Celles du Maréchal de Luxembourg ſont celles qui m'ont paru les plus belles & les plus profondes. Voltier, Commiſſaire d'artillerie, en a fait (a) un ramas, qui eſt un Ouvrage digne d'être entre les mains des gens de guerre. Je ſervois en Flandre dans ce tems-là. Depûis la mort de ce

(a) *Mouv. & Camp. des armées en Flandre par Voltier.*

grand homme, j'en ai remarqué de très-pitoiables. Cela m'a fait ſouvent penſer à la maxime : *Si l'oſt ſçavoit ce que fait l'oſt, l'oſt battroit l'oſt.* Mais combien de fois cet *oſt* pourroit-il battre l'autre ? Autant de fois qu'il lui en prendroit envie, pourvû qu'il prît l'occaſion de l'attaquer dans ſa marche. Il n'y a pourtant rien de plus rare que ces ſortes d'actions. De toutes les entrepriſes de la guerre, je n'en ſçai point deſquelles je vouluſſe plus volontiers répondre que de celles-ci. Attaquer une armée dans ſa marche, c'eſt s'aſſurer une victoire complette. C'eſt un ſecret, & un ſecret que peut-être perſonne n'ignore, ſans que qui que ce ſoit s'aviſe de commencer le premier ; ce qui dénote le défaut de hardieſſe & de capacité. Il faut à la vérité de l'adreſſe, du ſecret, une intelligence profonde, un coup d'œil admirable, une grande préſence d'eſprit & beaucoup de valeur : qualitez que peu nous font paroître par leur conduite. Dans ces ſortes d'entrepriſes il faut de l'aide & du conſeil, regler ſes mouvemens avec tant de juſteſſe, tant d'art, & meſurer ſi bien ſon tems, qu'on puiſſe arriver ſur l'ennemi aux endroits où l'on s'eſt déterminé de le combattre, ſoit qu'il marche à nous, ou qu'il tourne d'un autre côté.

Un Général hardi, entreprenant, qui eſt net dans ſes démarches, & dans le déploiement & l'ordre de ſes colonnes, & qui cherche à s'aſſûrer la victoire par ſes marches mêmes, & à tomber ſur celles de l'ennemi dans ces momens précieux; celui-là qui fait la guerre de la ſorte eſt un grand homme, un génie ſupérieur à tous les autres, très-redoutable, très à craindre, très-dangereux, & digne des plus grands éloges; mais en connoît-on beaucoup dans le monde qui ſoient parvenus à ce degré de connoiſſance, que d'arriver ſur l'ennemi dans ſa marche, & qui faſſent la leur avec un tel art, qui ſoient en état de combattre en arrivant, & que tout d'un tems & d'un même mouvement toute une armée ſe trouve en bataille ? Cela eſt beau, ſçavant & profond. On connoît les principes & la méthode de cette façon de faire la guerre ; mais qui la ſçait toute ? L'oſerai-je dire ? Ma tactique renferme & démontre cette belle partie de la guerre, inconnue en ce tems-ci : peut-être l'étoit-elle auſſi aux Anciens.

Pour revenir aux ſurpriſes d'armées dans une marche, je ne vois rien de plus aiſé : car ordinairement ce qui n'eſt pas accoutumé, vû & pratiqué, étonne d'autant plus qu'on s'y attend le moins ; au lieu que celui qui s'eſt déterminé à combattre ſon ennemi dans un mouvement, a ſon deſſein bien digéré dans la tête. Comme il eſt préparé à tout, qu'il a médité ſur ce qu'il veut faire, prévû, autant que cela ſe peut, tout ce qui peut arriver, il donne ſes ordres avec netteté : chacun ſçait ſon poſte, parce qu'il a pris ſes meſures de loin ; au lieu que l'autre, qui ne s'eſt pas attendu à être attaqué dans ſa marche, ſemblable à Flaminius, a bien plus ſongé & médité ſur le ſujet qu'il avoit en vûe, qu'à être attaqué dans ſon chemin. Il faut qu'il prenne ſon champ de bataille, qui lui eſt inconnu, qu'il cherche ſes avantages, qu'il range ſes troupes, non comme elles ſont ordonnées dans ſa marche, mais ſelon la nature du païs où il ſe trouve, ſur lequel il ne s'étoit pas attendu de combattre. Voilà bien de la beſogne,

bien des inquiétudes, des doutes, des incertitudes & des mouvemens à faire en préſence d'un ennemi qui s'eſt préparé pour les ſiens, qui ſont plus promts & plus ſubits, & qui ſe trouve dans un tetrain qu'il a reconnu & bien examiné. Voir que chacun cherche à ſauver le bagage, à le faire revirer, à débaraſſer le champ de bataille, qu'on ſe preſſe à donner les ordres, qu'on court pour faire avancer les troupes, le canon, les munitions, cela fait ſoupçonner aux ſoldats qu'on eſt ſurpris, pendant que les Officiers n'en doutent pas; ce qui décourage ou étonne les troupes. Je l'ai dit pluſieurs fois dans cet Ouvrage, je le répéte encore, & j'y reviendrai plus d'une fois à l'égard de certaines maximes qui n'ont qu'une face, & qu'on ne ſçauroit trop répéter aux gens du métier qui cherchent à s'inſtruire: c'eſt à celles-là qu'il faut s'attacher plutôt qu'aux autres, qui nous rempliſſent la tête d'idées contraires, qui cauſent plus d'embarras que ſi nous ne ſçavions rien. Un Général, qui veut avoir bon marché de ſon ennemi, ne ſçauroit rien faire de mieux que de l'attaquer dans ſa marche.

Si Flaminius eût marché au moins en bon ordre, véritablement il eût été ſurpris; mais il ſe trouvoit en état de ſe bien défendre. Les cohortes qui marchoient de front n'avoient qu'à faire à gauche, & les flancs devenoient le front. Toute cette colonne d'infanterie ſe trouvoit alors ſur une ſeule ligne, comme en phalange, dont le fond étoit impénétrable par la profondeur extraordinaire des files, que le Conſul auroit dû doubler. Les Romains ne pouvoient être pris en flanc ni par leurs derriéres, le lac les couvroit. Les Carthaginois n'avoient pour tout avantage que la hauteur & le poids du choc; mais qu'auroient-ils pû faire contre cette maſſe impénétrable d'infanterie, qui n'eût ſervi qu'à les rompre eux-mêmes? Une attaque ſi imprévûe dans des troupes, qui ne ſe doutent de rien, qui marchent ſans beaucoup d'ordre, ou mal par rapport à la nature des lieux, & qui voient tout d'un coup paroître une armée qui ſemble naître de ces montagnes, ſont des choſes qui ſurprennent, étonnent & abattent les plus déterminez, & particuliérement une nation comme les Romains, qui combattoit à forces ouvertes, & qui ignoroit la ruſe & l'artifice, qu'elle s'imaginoit indigne d'un véritable courage.

§. III.

Que les Romains ne blâmoient la ruſe & le ſtratagême dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en ſont très-bien ſervis lorſqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réuſſiſſent difficilement contre les ſots. Exemples des embuſcades d'armées.

NOus allons faire quelques remarques ſur les tromperies & les ruſes militaires, que les Romains blâmoient dans les Grecs & les Africains, qui y étoient fort rompus, ce qui n'eſt pas un petit éloge. Tant que les premiers manquérent de gens capables de les mettre en pratique, ils déſapprouvérent cette maniére de faire la guerre dans leurs ennemis, & la regardérent comme baſſe & indigne; mais lorſqu'ils commencérent à devenir plus habiles, ils les imitérent, & enchérirent même ſur eux, ſans pourtant ceſſer de trouver à dire à

ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Semblables à ce Ciclope *, qui aiant été aveuglé par Ulyſſe dans ſa caverne, ſe plaignoit qu'un ſcélerat & ſes compagnons l'avoient aveuglé. *Cela eſt plaiſant*, dit une Dame (*a*) illuſtre, *qu'un monſtre, comme le Ciclope, qui a devoré ſix de ſes ſupplians & de ſes hôtes, oſe appeller quelqu'un méchant & ſcélerat.* Il n'eſt pas moins injuſte à Tite-Live, & à tant d'autres, de blâmer dans les ennemis des Romains ce que ceux-ci pratiquoient eux-mêmes.

Tacite (*b*) dit que *le peuple Romain avoit coutume de tirer raiſon de ſes ennemis les armes à la main, & non pas ſourdement & par ſtratagême.* Tels étoient auſſi les Suiſſes du tems de Céſar : car ce Capitaine aiant battu un corps de leurs troupes, & ceux-ci aiant propoſé quelques conditions de paix que Céſar rejetta, lui dirent qu'*il ſe ſouvînt de leur victoire*, (c'eſt qu'ils avoient peu d'années auparavant défait les troupes de Caſſius) *& ne s'enorgueillit pas pour quelque avantage qu'il avoit eu contre un de leurs Cantons par ſurpriſe, parce qu'ils avoient appris de leurs ancêtres à mépriſer la ruſe & l'artifice, & à ne ſe fier qu'à leur valeur.*

Ælien dit que c'étoit une vertu propre aux Romains de n'emploier ni ruſe ni artifice pour vaincre leurs ennemis. Ils ignorérent cette façon de faire la guerre vers la fin de la ſeconde Punique. Les Grecs & les Africains, comme j'ai dit, n'étoient pas ſi ſévéres ſur cet article. Les Lacédémoniens croioient au contraire que le ſtratagême étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine, & ils avoient raiſon. Lycurgue, qui avoit fondé cette République ſur la guerre, permit le larcin, pourvû qu'il fût fait avec fineſſe : il conſidéra qu'en le permettant de cette maniére, il dreſſeroit la jeuneſſe à ruſer à la guerre, en s'exerçant à dérober finement ; il trouvoit de la vivacité, de la hardieſſe & de l'adreſſe à ſurprendre quelque choſe de ſon voiſin. Cela faiſoit encore que le public ſe tenoit en garde contre ces ſortes de ſurpriſes. Il crut que cette double inſtitution, à aſſaillir & à ſe tenir en garde, étoit capable d'apporter de l'utilité pour la guerre, qui eſt la ſcience qui roule ſur la ruſe, à quoi il vouloit dreſſer ce peuple. Les Gaſcons ſont ſoupçonnez d'être un peu larrons, & ne différent en rien des Lacédémoniens à l'égard de la guerre : ils ſont braves, hardis, bons ſoldats, & leur païs eſt une pépiniére d'excellens Officiers. Voilà une morale militaire très-relâchée, & très-oppoſée à la ſévérité de celle des Romains : en ce cas le fameux Cartouche eût fait une grande fortune dans ce païs-là. Je ne ſçai comment on peut admirer cet endroit des loix de ce grand Légiſlateur.

Il y a eu pourtant des peuples qui ne ſe ſervoient d'aucune ruſe dans la guerre. Mardonius (*a*) rapporte que les Tibariens aſſignoient le lieu & le jour de la bataille. Annibal ſuivit d'autres maximes, dont il ſe trouva toujours bien. Les Romains blâmoient en lui cette ſorte de guerre trompeuſe & profonde, parce qu'ils étoient trop malhabiles pour la mettre en œuvre. On ne l'eſtimoit pas moins en ce tems-là que

* *Polyphéme.*

(a) *Mad. Dacier dans ſa trad. de l'Odyſſée.*

(b) *Tac. Ann. l. 2.*

(a) *Scholiaſt. ad l. 1. Apoll.*

nous l'eſtimons aujourd'hui. Il eſt aſſez ordinaire de décrier les talens dont nous manquons, & que nous reconnoiſſons dans nos ennemis. On reprochoit un jour à Démoſthéne que ſes ouvrages ſentoient la lampe, c'étoient ſes envieux qui le plaiſantoient : il leur retorqua bien vîte ; *La lumiére & vous*, leur dit-il, *vous ne ſympathiſez pas* : je conçois bien par où *la lampe vous incommode*. Dès le jour que l'on commença à faire la guerre, la ruſe & le ſtratagéme firent leur entrée dans le monde. Dans les Livres ſacrez nous voions que Dieu en fournit aux Généraux du peuple Juif : hors celui des pots caſſez, qui eſt un piége à ſots & qui fait rire, les autres ſont fort bons. Xenophon (*a*) dit qu'il n'y a rien de ſi utile que la ruſe. Thucydide ne dit-il pas que la plus grande gloire d'un Capitaine eſt celle qu'il acquiert ſur ſon ennemi par la ruſe & par l'artifice ?

Plutarque dans la Vie d'Agéſilas, rapporte un entretien que celui-ci eut avec Nectanebos, qui me paroît remarquable. Je le trouve ſi beau & ſi inſtructif pour les gens de guerre, que je me ferois conſcience de n'en pas faire part à mes Lecteurs.

Le Roi Tachos ſe voiant abandonné de ſes troupes étrangéres, prit la fuite ; mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre Prince, qui s'étant révolté contre Nectanebos, ſe fit déclarer Roi, & aiant aſſemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour raſſûrer Agéſilas, lui diſoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre ; mais que c'étoient des troupes ramaſſées, & la plûpart gens de métier, qui n'aiant aucune connoiſſance de l'art de la guerre, étoient très miſérables, & ne méritoient pas même de camper. » Mais ce n'eſt pas » leur nombre que je crains, ré- » *pondit Agéſilas*, je crains leur peu » d'expérience & leur ignorance, » comme celle que l'on peut trom- » per. Car les tromperies à la guerre » ne réuſſiſſent que contre ceux qui » en ſoupçonnant quelque choſe, & » en imaginant quelqu'autre pour » ſe défendre ou ſe précautionner, » tombent dans le piége qu'ils n'at- » tendoient pas. Mais celui qui ne » ſoupçonne rien, qui n'imagine » rien, ne donne point priſe à celui » qui cherche à le ſurprendre : com- » me à la lutte celui qui ne fait » aucun mouvement, ne donne » aucun moien à ſon adverſaire » d'emploier aucun des tours qu'il » a appris. Pluſieurs grands Capitaines ont penſé comme Agéſilas : s'ils n'ont pas pris cette penſée dans Plutarque ou dans Thucydide, & qu'elle ſorte de leur cru, ce ſont des gens d'une expérience conſommée, qui penſent très-bien & très-juſte.

Voilà bien des autoritez contre leſquelles les Romains n'ont pas le mot à dire. Caſtrucio, qui étoit un grand Capitaine, & d'un génie peu différent de celui d'Annibal, diſoit que *tant qu'on peut vaincre par la ruſe, il ne falloit pas emploier la force : que ce n'étoit pas la maniére de vaincre, mais la victoire, qui portoit un Conquerant à la gloire.* J'ai emploié quelque part cette maxime ; mais elle vient ici à propos.

Quoique les ſaints Péres n'aient rien à déméler ici, je citerai pourtant un paſſage qui n'eſt pas trop favorable aux Romains. Il fait cependant poids. Grotius me fournit cette autorité. Il cite Saint Jean

(*a*) Xenoph. de Cyr. juſt. de re equeſtri.

Chryſoſtôme, qui dit que les *Empereurs qui avoient uſé de ſurpriſe pour remporter la victoire, étoient extrememement louables.* En un mot les loix de la guerre permettent toutes ſortes de tromperies & de ſtratagémes, pourvû que la trahiſon ne s'y fourre pas.

Il n'y a pas de ruſe plus commune que celle des embuſcades, ni rien de moins rare que de s'y laiſſer prendre avec toute ſon armée. Nous finirons ces Obſervations ſur les fautes des Romains par quelques exemples qui aient rapport à l'affaire de Thraſyméne, pour paſſer enſuite à quelques remarques ſur la conduite du Général Carthaginois, qui mérite bien que nous nous y arrêtions un peu.

» Sévérien Gaulois de nation, *dit Tillemont dans ſon Hiſtoire des Empereurs*, » ſous le regne des Empe-
» reurs Marc Auréle & de L. Vérus,
» alla conſulter dans la Paphlagonie
» l'impoſteur Alexandre, pour ſça-
» voir s'il devoit aller dans l'Armé-
» nie. L'impoſteur lui promit de
» grandes victoires ſur les Armé-
» niens & ſur les Parthes. Enflé de
» cette eſpérance, il entra en Ar-
» menie avec une armée Romaine
» de pluſieurs légions, & campa en
» un lieu nommé Elégie. Mais les
» Parthes aiant paru, ils le tinrent
» enfermé dans ce lieu durant trois
» jours, l'attaquérent à coups de
» traits, & tuérent tous les Romains,
» ſoldats & Officiers. Sévérien y
» périt auſſi, s'étant apparemment
» tué lui-méme de ſon épée. Dion
» attribue cette victoire à Volgéte :
» mais il la remporta par Oſroé,
» qui pouvoit être quelque Prince
» de ſa Maiſon, à qui il vouloit
» donner l'Arménie.

» Lorſque Péroſe marcha contre
» les Nephtalites, *dit le Préſident*
» *Couſin* (a), il avoit à ſa ſuite un
» Ambaſſadeur de l'Empereur Ze-
» non, nommé Euſébe. Les Neph-
» talites firent ſemblant d'appré-
» hender la venue de leurs enne-
» mis, & s'enfuirent dans un lieu
» tout environné de montagnes
» entrecoupées & couvertes de fo-
» rêts. Il paroiſſoit au milieu un
» chemin aſſez large, mais qui n'a-
» voit point d'iſſue, & qui ſe termi-
» noit à ce cercle de montagnes.
» Péroſe pourſuivoit témérairement
» les ennemis, ſans ſonger qu'il
» étoit ſur leurs terres, & ſans ſe
» défier d'aucun piége. Un fort petit
» nombre de Huns fuioient devant
» lui : les autres s'étoient cachez
» dans les lieux les plus épais & les
» plus embaraſſez, afin de venir
» charger ſon armée, lorſqu'elle ſe
» ſeroit engagée ſi avant dans cette
» chaîne de montagnes, qu'elle ne
» pourroit plus s'en retirer. Les
» Médes ne s'apperçûrent du dan-
» ger que quand il fut tout évident ;
» mais le reſpect qu'ils avoient
» pour Péroſe les empécha de té-
» moigner leur crainte : ſi bien qu'ils
» priérent Euſébe d'avertir le Roi
» du péril dont ils étoient menacez,
» & de l'exhorter de pourvoir plu-
» tôt à leur ſureté, que de faire
» paroître de la hardieſſe hors de
» ſaiſon.

» Euſébe aiant abordé le Roi, ne
» lui propoſa pas nûement la choſe,
» mais il commença ſon diſcours par
» le récit d'une fable, (que je ne
citerai pas pour éviter prolixité.)
» Quand Péroſe eut entendu ce diſ-
» cours, il commença à appréhen-
» der de s'être engagé trop avant,
» pour ſon malheur, à la pourſuite
» des ennemis, & il s'arrêta pour
» délibérer ſur ce qu'il y avoit à

(a) *Hiſt. de Conſtant. t. 1. ch. 3.*

» faire. Cependant les Huns ve-
» noient par derriére, & s'empa-
» roient des pas des montagnes pour
» lui empêcher la retraite. Alors les
» Médes reconnoiſſant le danger
» extréme où ils étoient, déplorè-
» rent leur miſére, & perdirent toute
» eſpérance.

» Le Roi des Nephtalites envoia
» quelques-uns de ſes gens repro-
» cher à Péroſe la témérité, qui le
» faiſoit périr ſi honteuſement avec
» toute ſa nation, & lui offrir de
» leur ſauver la vie à tous, s'il vou-
» loit ſe proſterner devant lui, l'a-
» dorer comme ſon Seigneur, &
» promettre avec ſerment que les
» Perſes ne feroient jamais la guerre
» aux Nephtalites. Peroſe demanda
» aux Mages qui étoient à ſa ſuite,
» s'il devoit accepter les conditions
» qui lui étoient offertes. Les Mages
» répondirent qu'à l'égard du ſer-
» ment il pouvoit le concevoir
» comme il lui plairoit; mais qu'au
» reſte il falloit uſer d'adreſſe, &
» tromper l'ennemi. Que la cou-
» tume de leur païs étant d'adorer
» tous les matins le Soleil levant,
» il devoit prendre ce tems-là pour
» aller trouver le Roi des Nephta-
» lites, ſe jetter à terre pour adorer
» le Soleil, & éviter par ce moien
» la honte & le reproche d'avoir
» adoré ſon ennemi.

» Il fit le ſerment, & ſe proſterna
» de la maniére que les Mages le
» lui avoient conſeillé. Puis il s'en
» retourna en ſon païs, fort aiſe
» d'avoir ſauvé ſon armée.

Ces deux exemples ſont remarquables; mais ſi je m'en tenois toujours aux anciens, je ſortirois du plan que je me ſuis formé dans cet Ouvrage, & mes Lecteurs auroient lieu de trouver à reprendre à ma conduite. En voici un moderne, qui a aſſez de rapport à notre ſujet: c'eſt une embuſcade d'armée, mais dans un païs différent, d'où l'on ſe retire, non pas ſans perte & ſans honte.

» Le Comte de Tilli ſerroit de
» fort près Heidelberg en 1622.
» avec les troupes de Maximilien
» Duc de Baviére. Fréderic Roi de
» Bohéme & Mansfelt paſſent le
» Rhin, & s'avancent vers cette
» place pour la ſecourir. Le Géné-
» ral Bavarois léve le ſiége de Dils-
» berg, à la nouvelle de la marche
» du Roi de Bohéme, & ſe campe
» à la tête d'une forêt près de Wiſ-
» clotk, dans le deſſein de diſpu-
» ter le paſſage. Mansfelt ſçut le
» tirer d'un poſte ſi avantageux, &
» le faire donner dans une embuſ-
» cade. Après avoir mis ſon avant-
» garde à Mingelheim, & bien placé
» ſon artillerie, Mansfelt détacha
» quelques eſcadrons, comme pour
» eſcarmoucher avec les Bavarois.
» On s'attaqua à pluſieurs repriſes,
» avec beaucoup de vigueur de part
» & d'autre. Les Palatins prennent
» leur tems & font ſemblant de céder
» aux efforts de l'ennemi. Tilli les
» pourſuit chaudement avec la meil-
» leure partie de ſes troupes, & s'a-
» vance juſqu'à Mingelheim. Mans-
» felt fond alors ſur lui, & ſon artil-
» lerie bien poſtée incommode tel-
» lement les Bavarois, qu'ils ſont
» défaits preſque en un inſtant.
» Mansfelt les pourſuit, met l'ar-
» mée de Tilli en déroute, lui tue
» deux mille hommes, ſe rend
» maître de leur bagage & de leur
» artillerie, & fait un nombre conſi-
» dérable de priſonniers, & dégage
» en même tems la ville de Heidel-
» berg.

§. IV.

§. IV.

Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans ſa façon de faire la guerre, eſt irréprochable. Indignitez des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général ; qu'ils lui attribuent des vices & des défauts qu'on peut retorquer avec plus de juſtice ſur les Romains.

IL n'y a guéres que des aveugles qui ne puiſſent voir clairement dans toute la conduite d'Annibal dans ſa marche au travers des marais de Cluſium, qui fut le ſujet de la fameuſe embuſcade de Thraſyméne, qu'il n'oublia rien de ce que la guerre peut fournir d'amorces & de ruſes pour mettre Flaminius en néceſſité d'abandonner la défenſive, & cela par un art ſurprenant & par des meſures que les gens du métier ne ſçauroient trop admirer. Il commença par irriter l'eſprit bouillant & colére, & d'enflâmer la bile du Conſul, dont il connoiſſoit parfaitement le caractére, en mettant en uſage tout ce que la guerre a de plus violent & de plus funeſte. Il entre dans le païs l'épée & le flambeau à la main : le Conſul voit de ſon camp d'Aretium ces cruautez & ces incendies, ce qui mit le comble à ſon reſſentiment ; mais comme il attendoit l'armée qui étoit à Ariminum, qui accouroit en hâte à ſon ſecours, & qu'on lui fit comprendre qu'une démarche irréguliére le perdroit infailliblement, il ſe modéra pour le coup, & ne branla pas de ſon camp. Cette inaction, & la jonction des forces de Servilius, inquiétoient Annibal, qui ſentoit bien que la partie ne ſeroit pas égale aprés cette jonction. Il ſçut mettre à bout ſa patience, & le tirer de ſon poſte par les mouvemens faux & trompeurs dont j'ai parlé dans le Paragrafe précédent, le jetta par cette ruſe dans un labyrinthe de doutes, de défiances & d'incertitudes ſur les deſſeins que l'on avoit contre lui, & ſans pouvoir connoître quel étoit le véritable. Il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. L'expérience la plus conſommée ſe trouve ſouvent à bout dans une façon de guerre ſi peu connue ; les plus grands hommes, qui ne l'ont pas éprouvée ni pratiquée, ont de la peine à s'en bien démêler : à plus forte raiſon un Général médiocre.

Le pénétrant & délié Carthaginois roule Flaminius pluſieurs jours par ces mouvemens, & fait mine enſuite de tirer du côté de Rome, & de ſe jetter ſur cette voie : c'eſt ici que l'imprudent Conſul fut véritablement pris pour dupe, & ce fut là le ſujet de ſon décampement & de ſon malheur. Ce projet d'Annibal eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus ſçavant & de plus rafiné, & fondé ſur des meſures ſi ſages & ſi ſûres, que qui que ce ſoit ne le pénétra & n'en connut les reſſorts qu'après le ſuccès. Je crois qu'il y a des Capitaines dans le monde qui ſont capables d'exécuter de grandes choſes : nous en avons vû de nos jours qui nous ont donné des marques de la grandeur de leur génie pour la guerre en certaines entrepriſes très-difficiles, & dont ils ſe ſont tirez avec un brillant qui les comble de gloire ; mais dans ce que fait Annibal pour amener un événement tout-à-fait extraordinaire, je n'en vois aucun qui ſoit arrivé à ce degré de connoiſſance. Ce grand homme, un des plus beaux ornemens de l'antiquité, & dont la gloire, les belles actions

& les grandes qualitez n'éprouveront jamais l'injure des tems, n'a pourtant pas été exemt des morſures d'un très-grand nombre d'Auteurs Latins. Chacun ſçait les calomnies qui ont été verſées à pleines mains ſur ſa réputation, comme ſi ces Hiſtoriens s'étoient étudiez à enchérir les uns ſur les autres. Il n'eſt pas néceſſaire d'en donner la raiſon, & d'expliquer gravement & ſérieuſement la cauſe de leur haine contre ce Guerrier célébre : car pour peu qu'on ſoit inſtruit de l'Hiſtoire de la ſeconde Punique, on la devine aſſez. On ne peut ſe retracer l'idée de l'humiliation des Romains par tant de défaites honteuſes qu'Annibal leur fit éprouver ; on ne le peut, ſans rire, tant leurs Généraux étoient malhabiles & mal conſeillez. Faut-il s'étonner, après cela du dechaînement, de la mauvaiſe humeur & du fiel répandu dans les Ecrits de ces Auteurs contre ce grand Capitaine ? Parlons ſincérement, c'eſt ſatisfaire bien indignement & bien baſſement cette haine qu'on a contre un ennemi, qui ne fait que venger les injures de ſa patrie, que de le faire par des calomnies & des reproches injuſtes & malhonnêtes, qui ſe détruiſent viſiblement par les actions qu'ils rapportent eux-mêmes. Tout ce qu'ils en ont dit en vers & en proſe n'en ternira jamais l'éclat, & les couvrira d'une honte éternelle.

Ils ſe récrient, particuliérement Tite-Live & Valére-Maxime, contre les ruſes & les tromperies de cet habile Guerrier : ce qui eſt ridicule, & plus encore contre ſa maniére cruelle & violente de faire la guerre : reproche frivole & très-mal fondé, qu'il ſeroit aiſé de détruire, ſi je ne craignois de me rendre coupable de prolixité. Mais quand ce reproche ſeroit ſolide, eſt-ce que la mauvaiſe guerre étoit inconnue aux Romains ? Y étoient-ils moins grands Maîtres qu'Annibal ? Avoient-ils oublié leur décente en Afrique du tems de la premiére Punique ? Régulus fut-il plus humain, & ſa façon de faire la guerre fut-elle moins cruelle & moins violente ? Dans quel excès ne tomba-t-il pas ? Il exerça, il y porta toutes les horreurs de la guerre, & déſola le païs juſqu'aux portes de Carthage. Ne promena-t-il pas les fers & les incendies par tout où il put pénétrer ? Les Hiſtoriens Latins ſe moquent de nous, de s'imaginer qu'une telle ſorte de guerre ne ſoit permiſe qu'aux Généraux de leur nation : car eux-mêmes, auſſi bien que les Grecs, nous apprennent que les Romains en ont uſé tout de même dans pluſieurs de leurs guerres. Ne ſera-t-il pas permis aux Carthaginois de leur rendre la pareille ? Ils le trouvent étrange : c'eſt encore ici le reproche du Cyclope. Annibal ſe trouva dans la néceſſité d'en venir à ces voies extrémes, & Régulus n'avoit aucune raiſon, qui l'obligeât d'en faire autant.

Cette façon de faire la guerre ne ſçauroit être blâmée, car elle n'eſt point contraire au droit des gens lorſqu'elle eſt néceſſaire. Il eſt triſte d'y être réduit, je l'avoue. Tite-Live, comme tous les autres Hiſtoriens qui ont écrit des actions d'Annibal, parlent indignement de ce grand Capitaine, & l'accuſent d'une infinité de défauts & de vices qu'il n'eut jamais. Juſtin eſt plus équitable dans le portrait qu'il nous fait de ce grand homme. Si Tite-Live eût moins écouté ſa paſſion que l'équité, il eût trouvé dans Polybe, qu'il a copié & traduit fidélement, l'éloge du grand Annibal, qu'il

eu ſoin d'écarter, pour le deshonorer par des calomnies indignes d'un Hiſtorien, qui ne doit dire que la vérité. En trouvera-t-on beaucoup dans ce paſſage ? » Cet eſprit, *dit-il*, » s'abandonna à l'avarice & à la » cruauté, ravageant ce qu'il ne pou» voit garder pour le laiſſer en ruine » à ſes ennemis, conſeil pernicieux » dont le ſuccès fit voir l'illuſion : » car non ſeulement ceux qui ſouf» froient des choſes ſi indignes, » mais même tous les autres ſe dé» tachérent de ſes intérêts ; parce » qu'en effet l'exemple en regar» doit un bien plus grand nombre » que le mal même.

Ce que l'Auteur Latin nous débite ici, eſt bien la choſe du monde la plus impertinente. Je ne dirai pas ſur quel pied il prend cette avarice ; mais le reproche eſt faux ou ridicule, en quel ſens qu'on le prenne. Il eſt faux, s'il prend ce mot dans ſon ſens propte & naturel. Annibal ne fut jamais accuſé de ce vice : il eût été le plus malheureux de tous les hommes, s'il n'eût été ou dû être le plus généreux. La ſituation où il ſe trouvoit, à la tête d'une armée compoſée de tant de différentes nations, le mettoit dans l'abſolue néceſſité de retenir ſes troupes par les bienfaits, pour les exciter aux belles actions : politique qui nous met en état de punir les mauvaiſes.

La libéralité nous fait révérer, elle augmente notre pouvoir & la confiance des ſoldats, & elle fait que nous en ſommes les maîtres, lorſqu'il eſt queſtion de châtier les coupables. Une ame noble & grande cherche bien moins à amaſſer & à tréſauriſer, comme un miſérable bourgeois, qu'à lâcher d'une main ce qu'il a pris de l'autre, comme Alexandre & Céſar. On peut appliquer à ces deux grands hommes ce qu'a dit un ancien Romain de Catilina, qu'il étoit avide du bien d'autrui & prodigue du ſien : *Alieni appetens, ſui profuſus* : tout au contraire de certains Généraux anciens & modernes très-avides du bien d'autrui, & très-avares de celui-ci comme du leur. C'eſt un malheur pour les Princes d'avoir de tels Généraux à la tête de leurs armées, car ils fourniſſent par leur avarice des reſſources infinies à leurs ennemis. Si Tite-Live entend par cette avarice le pillage des villes & de tout un païs, il ne pouvoit rien dire de plus abſurde & de moins ſenſé. Eſt-ce qu'il étoit entré dans l'Italie pour faire la guerre aux dépens de ſa République, plutôt qu'aux frais de ſon ennemi ? Un habile Général fournit aux dépenſes de la guerre par la guerre même, & le Carthaginois s'en aquitte fort bien : tout autre qui fait le contraire, s'en aquitte fort mal. Que ceci ſerve de bonne leçon aux François, s'il leur arrive jamais de rentrer dans l'Italie. Tous les peuples & les Souverains de ce païs-là n'étoient pas moins nos ennemis en ſecret, qu'ils l'étoient ouvertement d'Annibal. Nous pouvions les rançonner, & leur faire paier une bonne partie des frais de la guerre : nous les fîmes ſeuls. Politique qu'il faut moins garder avec les Italiens qu'avec toute autre nation. Ils nous mépriſent dès qu'ils voient qu'on les ménage, ils s'imaginent qu'on les craint ; & quand ils voient qu'on les mépriſe, ils fourniſſent libéralement : ils ſe plaignent, mais leur peu de réſolution ou leur impuiſſance ne leur permet pas d'éclater. Qu'on ſe tienne ceci pour dit, & que la politique toute contraire du Prince Eugéne nous ſerve

d'exemple pour l'avenir : car non ſeulement il retira de ces peuples tout l'or que nous y avions laiſſé, mais il prit encore le leur juſqu'à la derniére piſtole. Ce Prince fit en cela le trait d'un grand Capitaine : auſſi l'eſt-il plus qu'aucun de ſon tems.

Quant à la cruauté qu'on reproche à Annibal, car tout le monde ſe mêle de l'en accuſer, & les Anciens ne ſont pas les ſeuls, ç'eût été un grand défaut en lui s'il n'en eût pas fait paroître quelquefois. Celle contre les Romains, & les calamitez qu'il leur fit éprouver, étoient bien moins un effet de ſa haine contre Rome qu'une juſte repréſaille. Eſt-ce que celle-ci n'en avoit aucune contre Carthage ? Ce reproche eſt impertinent : s'il y a quelque choſe à blâmer dans la conduite de ce Guerrier célébre après la gloire de Thraſyméne, c'eſt d'avoir récapitulé dans les memes excès de barbarie & de cruauté dans ſon invaſion du côté de la mer Adriatique. Notre Auteur ne l'épargne pas. *Ennemi implacable des Romains*, dit-il, *il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes.* Cette haine n'étoit pas ſans fondement, rendons-lui juſtice ; mais la repréſaille eſt un peu forte. Je n'ai garde d'y applaudir, & de ne pas convenir que ce ne ſoit là une flétriſſure à ſa réputation, ſi l'on conſidére les devoirs de l'honnêteté ; mais ſi l'on a égard au droit des gens purement & ſimplement, la repréſaille étoit juſte. Ecoutons Grotius (a), & l'on verra que Tite-Live ſe contredit furieuſement à l'égard des reproches qu'il fait à Annibal. Il en fait ailleurs un éloge magnifique ſans toucher à ces défauts prétendus.

» Ciceron dit qu'il n'eſt pas con-
» tre la nature de ravir le bien à un
» homme qu'il eſt permis de tuer,
» par conſéquent il ne faut pas s'é-
» tonner ſi le droit des gens per-
» met à un Etat de piller & de rui-
» ner des ennemis publics, puiſ-
» qu'il lui permet de les tuer. Po-
» lybe dit ſur ce ſujet, que l'on en-
» tend par les loix de la guerre qu'il
» eſt permis de piller & de ruiner
» les places, ou les forts des enne-
» mis, leurs ports, leurs villes, les
» hommes, les navires, les fruits &
» les choſes ſemblables, & nous li-
» ſons dans Tite-Live, qu'*il y a certaines loix de la guerre qu'il eſt juſte de ſouffrir, comme il eſt juſte de les pratiquer ſoi-même : par exemple de brûler les campagnes, d'abattre les maiſons, & d'enlever les hommes & les beſtiaux.* Apparemment que ces loix n'étoient pas faites pour Annibal, & qu'il étoit le ſeul de tous les Capitaines auquel il ne fût pas permis de les pratiquer. Il devoit nous l'apprendre, afin qu'on ne l'accuſât pas de tomber en contradiction, tant la haine qu'on a contre quelqu'un ou la prévention déplace l'homme de ſon aſſiette naturelle.

On ne voit pas qu'Annibal ait continué dans cette mauvaiſe guerre : s'il eût été d'une humeur ſi portée à la cruauté, comme on le prétend, elle eût paru à Cannes, & cependant Florus nous aſſûre qu'il cria pluſieurs fois à ſes ſoldats de donner quartier. Citons le paſſage : *Itaque duo maximi exercitus caſi ad hoſtium ſatietatem, donec Annibal diceret militi ſuo : parce ferro.* La paſſion ne fut jamais la regle de ſa conduite : il avoit trop d'eſprit pour aller contre ſes propres intérets, ſi la

(a) *Droit de la Guer. l. 3. c. 5.*

néceſſité de ſes affaires ne l'eût porté ſouvent au mal pour en éviter un plus grand. Il lui importoit trop de ne pas aliéner les eſprits des peuples alliez des Romains, & de les attirer à ſon parti. Il ne lâcha la bride à ſes ſoldats que contre ceux qui ſe déclarérent contre lui. Rien ne marque plus qu'à cet égard il n'alla pas contre ſes intérêts, que ce qu'il fit après l'action de Thraſymène : il mit en liberté tous les priſonniers alliez des Romains qu'il avoit faits dans la bataille, bien qu'ils fuſſent eſclaves par les loix de la guerre.

Les incendies & tout ce que la guerre offre de plus terrible, ſont permis, lorſque cela eſt néceſſaire. Qui eſt-ce qui l'ignore ? Annibal emploie ces moiens extrémes par tout où il paſſe, les Romains le trouvent étrange. Je le crois bien : lorſque Régulus entra en Afrique, il en fit tout autant : les Carthaginois trouvérent cela tout-à-fait horrible. Je n'en doute pas. Le Conſul avoit ſes raiſons, diront les premiers : il falloit nous les expliquer ; mais aucun Hiſtorien ne s'eſt aviſé de le faire, & la poſtérité ſe trouve à cet égard dans une craſſe ignorance. Nous ſçavons celles d'Annibal. Plus exacts que les Anciens, & moins prévenus contre ce grand homme, nous trouvons qu'il n'avoit rien fait qui fût contraire au droit des gens.

» Vous trouverez preſque à cha-
» que page dans les Hiſtoriens, *dit encore Grotius dans le même article*,
» des villes entiéres enſévelies dans
» leurs ruines, des murailles abat-
» tues au niveau de terre, le dégât
» des campagnes, des embraſemens.
» Avec cela il eſt à remarquer que
» ces choſes ſont permiſes ſur ceux
» mêmes qui ſe ſont rendus. *Les habitans d'Artaxate*, dit Tacite (*a*), *aiant de leur bon gré ouvert les portes, ſe rendirent aux Romains, eux & tout ce qu'ils avoient : ce qui leur ſauva la vie.* Cet exemple d'un Hiſtorien ſi exact, ainſi qu'un grand nombre d'autres dans l'Ecriture ſainte ; ſervent à juſtifier l'incendie général du Palatinat au commencement de la guerre de 1688. qui fit tant de bruit dans l'Europe, la deſtruction & la déſolation de ſes plus fertiles campagnes, & l'expulſion entiére de ſes peuples infortunez hors de leur patrie. Louis XIV. ſe voiant attaqué & envelopé d'une ligue formidable, & ſa frontiére ſe trouvant peu aſſurée de ce côté-là, ce grand Monarque fut dans la néceſſité de ruiner & de ne faire qu'un déſert d'un païs riche & abondant, rempli d'un grand nombre de villes conſidérables, d'un nombre infini de peuples, d'où les ennemis euſſent pû tirer de puiſſans ſecours, s'y fortifier, y établir de bonnes places d'armes : ce qui leur auroit facilité la conquête de l'Alſace, qui leur ouvroit l'entrée de la France. Ce conſeil fut ſuivi, on entra dans le païs ſans aucune réſiſtance, tout fit joug, & cette belle & riche Province fut réduite en cendres, ce qui ſauva l'Alſace, & garantit le Roiaume des invaſions des armées ennemies. En certaines conjonctures on ruine ſon propre païs & des Provinces entiéres ; mais ſi l'on peut les ſauver en ruinant & en déſolant celles de ſon ennemi, ne nous ſera-t-il pas permis de choiſir plutôt ce dernier parti que de prendre l'autre ?

Les calamitez & la ruine de tant de peuples, cauſérent mille remords à ce grand Prince dans ſa vieilleſſe.

(*a*) *Tacit. Ann. l.* 12.

quoiqu'il n'eût aucun ſujet de s'en repentir, ni rien qui pût bleſſer ſa conſcience. On ne peut aſſez le louer de cette délicateſſe, & d'avoir marqué ſon déplaiſir ſur ce point-là : ſemblable à Alexandre le Grand, qui conſerva toute ſa vie la douleur d'avoir ruiné Thébes. Louis XIV. toujours plein de ce ſouvenir, & engagé dans une guerre très-difficile & très-embaraſſante, ne voulut jamais donner les mains à deux entrepriſes d'une extréme importance, & capables de finir une guerre ruineuſe & aſſez mal conduite, & par conſéquent aſſez malheureuſe : la premiére décidoit de l'Italie, & de la ruine du Roi de Sardaigne ; c'étoit d'inonder le païs par l'Adigé, & d'en couper la digue dès que l'armée du Prince Eugéne eut paſſé cette riviére ; mais M. de Vendôme, qui en avoit écrit imprudemment à la Cour, au cas que le Général de l'Empereur choiſit ce paſſage plutôt qu'un autre, reçut un ordre exprès de n'en rien faire. On ſuppoſa à la Cour que c'étoit faire périr une infinité de peuples : c'eſt en quoi l'on ſe trompoit. Quant à l'autre projet, il étoit plus grave, & c'étoit dans un tout autre païs. J'avoue qu'à l'égard de celui-ci, les calamitez du Palatinat n'en approchoient certainement pas. Il s'agiſſoit de ruiner tout un païs, de le mettre ſous l'eau, & de l'accabler ſans reſſource. Le Roi ne voulut jamais s'y réſoudre, & dit qu'il aimoit mieux perdre tout ſon Roiaume que d'en venir à de telles extrémitez. Là-deſſus je citerai un paſſage, que le hazard m'a fait trouver dans le Dictionnaire de Bayle. Il vient ici fort à propos. Je vais le rapporter tout entier, car il en vaut bien la peine.

» La dévotion & la piété, *dit-il*, » ſont inconteſtablement les plus » grandes de toutes les vertus. Un » Prince n'eſt pas moins obligé » qu'un particulier à les poſſéder, » & s'il aime mieux en poſſéder les » devoirs que de conſerver ſes Etats, » il eſt devant Dieu l'un des plus » grands hommes du monde ; mais » il eſt ſûr que ſelon le train des » choſes humaines, il n'y a rien de » plus capable de ruiner une na- » tion, que la conſcience ſcrupuleuſe » de celui qui la gouverne. Si ſes » voiſins faiſoient comme lui, on » auroit à eſpérer de ſa piété le plus » grand bonheur dont les Princes » puiſſent joüir ; mais ſi pendant » qu'ils pratiquent toutes les ruſes » de la politique, *& toutes les voies de perte & de ruine pour l'accabler & le chaſſer de ſes Etats*, il ſe roidit à *ne s'écarter jamais des regles de la Morale & de l'Evangile, lui & ſes ſujets ſeront infailliblement la proie des autres nations, & chacun dira qu'un Prince un peu moins contraint ſur ſa conſcience ſe tirera beaucoup mieux d'affaire.* » Je ne parle » point de cette piété qui conſiſte » à faire bâtir de magnifiques Egli- » ſes, à étendre par la voie des » armes les limites de ſa Religion, » & à extirper les ſectes. Cette eſ- » péce de piété ſert quelquefois au » bien temporel d'un Prince, à ſon » agrandiſſement : je parle d'une » piété qui empêche de ſe ſervir » des obliquitez de la politique ; je » parle d'une conſcience qui pré- » fére toujours l'honnête à l'utile, » & qui rejette toutes les maximes » de l'art de regner qui ſont con- » traires à l'exacte probité. Cette » vertu eſt ſans doute préjudiciable » par rapport au bien temporel, à » cauſe qu'elle ne permet pas qu'on » réſiſte aux attaques & aux cabales » de l'ennemi. Louis VII. en eſt

» un exemple. Mais ſa piété étoit beaucoup moins pure que celle de Louis XIV. dans ſa vieilleſſe.

La dévotion d'Agéſilas me plaît beaucoup, & je l'approuve dans un Roi qui croioit auſſi peu à ſa religion, que Louis XIV. étoit perſuadé de la ſienne, toute pleine de lumiéres & de véritez. Moins ſuperſtitieux qu'Alexandre, il aimoit ſes Dieux; il ne feignoit pas d'y croire pour s'attirer le reſpect & la vénération de ſes troupes, afin qu'en tems & lieu il pût ſe ſervir de la machine de la religion & des fourberies de ſes Prêtres pour animer ſes ſoldats à bien faire en certaines occaſions, où cette machine eſt d'une efficace & d'une force extraordinaire. Ce bon Roi logeoit toujours dans les Temples de ſes Dieux. Dans ſes converſations les termes des dévots de ce tems-là, la crainte des Dieux, la morale la plus ſévére, tout cela y étoit fourré: on l'eût pris pour un Saint, mais il ne le fut jamais que dans la théorie. Les plus éclairez & les voiſins de Lacédémone, voioient bien qu'il ne l'étoit guéres, & particuliérement les Thébains. Il leur fit un coup d'un franc fourbe, du moins on l'accuſe d'avoir induit Phébidas à ſurprendre la citadelle de Thébes en pleine paix. Toute la Gréce ſe récria contre une ſi méchante action. Mais il ne s'en embaraſſa pas, il continua toujours à être dévot. Quel dévot! le plus bel extérieur du monde. Et quand on lui repréſenta la perfidie de la fraude de Thébes, il dit que c'étoit une très-mauvaiſe action ſelon les Dieux; mais il la trouve bonne & juſte ſi elle fait l'avantage & l'agrandiſſement de Lacédémone. A cela près, ami juſqu'aux Autels en tant qu'homme; mais comme Souverain, il fera autant de ſermens que vous voudrez, il rompra les Traitez les plus ſolemnels ſans aucun ſcrupule. Il lui ſuffit que tout cela ſerve à augmenter ſa puiſſance & le bien de ſes peuples.

§. V.

Des précautions quon doit obſerver dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les revers. Ordre de marche ſelon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, ſi l'on eſt attaqué dans la marche de tous côtez.

NOus allons traiter dans ce Paragrafe des embuſcades d'armées, & des précautions qu'on doit faire pour s'empêcher d'y tomber. Je traiterai cette matiére ſelon ma façon de penſer, ſans m'écarter non plus de mes principes que je ferois d'une choſe reçûe du conſentement de toute la terre, par l'évidence qui les fait voir clairement & d'une certitude mathématique, ſans que nulle prévention puiſſe tenir la campagne un ſeul moment. Je n'ai garde d'épuiſer la matiére. Je ſerois trop exceſſivement long, & je n'ai nul deſſein de l'être: car mon Auteur me fournira aſſez d'occaſions de la reprendre & de la traiter dans ſes cas & ſes faces différentes; & s'il y a peu d'exemples dans les Hiſtoriens modernes de ces ruſes admirables & profondes, c'eſt que les Anciens étoient plus admirables & plus profonds dans la ſcience des armes que nous ne le ſommes, puiſque nous n'avons ni principes ni ſyſtéme. Il ne faut pas en être ſurpris, & ſi je dis la vérité il ne faut pas qu'on me blâme de ce que j'avance ici: c'eſt l'évidence en propre perſonne.

Je ne nierai pas qu'il ne ſe trouve dans nos Hiſtoriens des exemples d'un éclat merveilleux ſur les embuſcades générales & ſur les précautions ; mais elles s'y trouvent ſi loin à loin, que pour les obſerver, il faut d'excellentes lunettes, & j'ai un très-grand plaiſir de les voir près-à-près chez les Anciens. Que l'on ne ſe fâche pas ſi je les révére ſi fort, & ſi je rens à ces grands hommes une eſpéce de culte, ſans préjudice de celui que je crois dû à pluſieurs grands Capitaines modernes. Que ceux qui vivent n'exigent pas de moi que je les nomme : car tel qui prétendroit avoir bonne part à ce culte, ſe trouveroit ſans difficulté n'y en avoir aucune : je hais trop les mauvais procédez & la vengeance des eſprits vains.

Si l'on fait bien réfléxion ſur les événemens extraordinaires, & les batailles que l'Auteur rapporte, on croiroit que pluſieurs des nôtres, ſans remonter plus haut que de deux bons ſiécles, ne ſont qu'une copie de celles des Anciens, tant j'y trouve de rapport. Je dirai plus, je vois ſouvent la même reſſemblance dans la conduite des Princes & des Républiques, dans celles de leurs Miniſtres & de leurs Généraux, les mêmes défauts, les mêmes vertus, la même ſageſſe dans leurs conſeils, la même prudence dans certaines entrepriſes, comme la même folie des eſpérances ridicules de conquêtes & de renverſement d'Empires, qui confinent à quelque conte de peau d'ours qui nous donne un grand ridicule : car la bête s'évanouit, & l'on ne peut voir ſans rire que la plus groſſe béte n'eſt pas celle qu'on appelle *Ours*.

Rien ne m'a fait mieux connoître la vérité de ce que dit un Auteur judicieux dans ſon Ouvrage de l'éducation d'un Prince, qu'*il eſt impoſſible que des machines qui ont des reſſorts ſemblables ne ſe remuent pas de même façon.* Si cela n'étoit pas, les nouveautez ſe ſuccéderoient les unes aux autres, les événemens ne ſeroient jamais les mêmes, les vices & les vertus s'évanouiroient pour faire place à d'autres inconnus. Sur ce pied-là l'Hiſtoire ne ſeroit d'aucune inſtruction, elle ne ſerviroit que pour tuer le tems, comme l'on dit, & les fautes du Conſul, non plus que la bonne conduite d'Annibal, ne nous ſerviroient de rien ; & l'on feroit auſſi peu de cas de mon Livre que de celui de la nouvelle Hiſtoire Romaine, condamnée à une priſon perpétuelle dans le magaſin de ſon Imprimeur. Cette introduction paroîtra un peu longue à certaines gens, & fort courte à d'autres : grand ſujet de la laiſſer telle qu'elle eſt.

Un Général qui a en tête un ennemi ruſé & couvert, & qui le manie par des manœuvres oppoſées les unes aux autres, qui a d'ailleurs des ordres de ſon Maître, toujours tremblant & peu aſſuré, de ne rien engager ; ſoit que ces ordres aient un ſecours en vûe, ſoit un poſte qu'on croit important, ſoit enfin pour toute autre raiſon ; ce Général n'eſt jamais ſi fort bridé qu'il ne puiſſe en certaine occaſion rompre ſa gourmette, prendre ſur lui-même, & ſupprimer des ordres d'une Cour qui ſe croit inſpirée, comme ſi elle étoit maîtreſſe du tems & des événemens, & qu'elle les tînt liez & pendus à ſa ceinture. Un homme prudent & ſage ne s'embarque pas étourdiment dans certaines démarches, s'il ne voit bien clair & bien ſûrement dans les mouvemens & les deſſeins de l'ennemi :

nemi : s'il les trouve embaraſſez, peu certains & qui ſentent le piége, s'ils ſont peu conformes aux avis qu'il reçoit de la Cour, il faut qu'il attende le tems, qui les déméle; & lorſque cela arrive, laiſſer là le Prince ou ſon Miniſtre, qui décide de cent lieues & hors la vûe des objets, & ſaiſir l'occaſion de finir la guerre, ou de ſauver une frontiére de ſon Maître par un coup de grand éclat & de tête. Ne pas enfraindre ſes ordres dans un tel cas, je dis moi qu'on commet une grande faute : car il vaut mieux combattre ſans le ſecours, lorſque le tems & l'occaſion nous preſſent, que de les laiſſer échaper. Mais lorſqu'il n'y a aucune des raiſons que je viens de dire, c'eſt une folie que de mettre les affaires au hazard. Il eſt aiſé de connoître, pour peu qu'on ait d'expérience, ſi certains mouvemens, certaines démarches ſont vraies ou fauſſes. Flaminius fut la dupe d'Annibal, & très-groſſe dupe. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut, être dans une perpétuelle défiance de certains mouvemens qui ſignifient pluſieurs deſſeins, & qui nous rempliſſent de doutes & d'incertitudes, qu'on ne peut deviner, & le tems les découvre. La diligence & la promtitude réparent ſouvent le défaut de notre prévoiance. C'eſt le ſeul reméde qu'on puiſſe oppoſer.

Il vaut mieux abandonner une Province à tous les maux de la guerre, que d'expoſer un Roiaume entier par la perte d'une bataille. La patience eſt ſalutaire dans ces ſortes de conjonctures. On change l'état de la guerre ſelon ce que l'on voit, lorſqu'on ne peut deviner, & le tems fait connoître la conduite ſage & prudente d'un Général, comme cela arriva à Fabius, qui ne vouloit rien engager témérairement & ſans de puiſſantes raiſons, contre un ennemi qui ſe voioit toujours dans la néceſſité de combattre ou de mourir de faim. Cette néceſſité étant plus redoutable que toute autre ſituation, la circonſpection eſt néceſſaire : c'eſt une puiſſante raiſon pour nous porter à ne rien engager indiſcrétement, à moins qu'on ne trouvât l'occaſion ſi favorable, qu'on fut comme aſſûré de la victoire, indépendamment du ſecours. A cela près on doit attendre qu'il ſoit arrivé. Un Général qui ſe gouverne tout autrement, qui ſe laiſſe emporter à ſon courage & à l'ardeur imprudente de ſes troupes, qu'il a lui-même trompées par les artifices d'une rhétorique fanfaronne comme celle du Conſul Romain, grand Orateur & mauvais Général, & qui attaque malgré les ordres de la Cour, quand même il remporteroit une victoire complette & déciſive; s'il a donné à la fortune ſans une raiſon plus que probable de réuſſir, ou ſans faire voir une néceſſité indiſpenſable d'outrepaſſer ſes ordres, il ne mérite pas moins d'être puni; parce que la faute porte avec elle des conſéquences dangereuſes, & qu'elle ne peut ſe juſtifier par cette néceſſité plus forte que les loix. Les Grecs & les Romains ne pardonnoient jamais ces ſortes de fautes, & les heureux ſuccès ne juſtifioient pas la deſobéiſſance.

Si un Capitaine, nonobſtant ce que je viens de dire, eſt flatté par la bonne volonté de ſes troupes & leur envie de combattre, par leur nombre & leur valeur, ou par l'occaſion qui lui paroît favorable, il doit au moins prendre les meſures & les précautions que les regles de la guerre & le bon ſens nous fourniſſent,

Lorſqu'on eſt informé qu'on a un défilé à paſſer entre deux montagnes & un lac, ou une riviére, on doit faire un détachement de l'armée plus ou moins conſidérable, ſelon les nouvelles que l'on a de l'ennemi. Ce corps de troupes ſe ſaiſira des iſſues & des hauteurs qui dominent le plus ſur la marche, & des valons qui y aboutiſſent. Ces meſures priſes, on fait travailler aux chemins, on ouvre des routes ſur les hauteurs, ſi cela ſe peut, ſinon on racommode le chemin ordinaire, on l'applanit, on tâche de l'élargir également par tout : car de laiſſer des endroits plus étroits aux uns qu'aux autres, c'eſt comme ſi l'on n'avoit rien fait, puiſqu'on eſt obligé de défiler en ces endroits; ce qui retarde conſidérablement la marche : & comme il ſe rencontre ordinairement des ruiſſeaux & des ravines dans ces ſortes de ſituations, on conſtruit des ponts ſur les uns, & l'on met en rampe les autres.

Lorſque nous entrâmes en Catalogne dans la guerre de 1719. contre l'Eſpagne, nous avions ſi peu reconnu la marche, qu'on s'imagina qu'il étoit des marches des montagnes comme de toutes les autres, où les routes ne ſçauroient guéres nous échaper, & ſont connues de tout le monde. On avertit qu'il y avoit deux chemins, on ſe regla là-deſſus ſans prendre la peine de les faire reconnoître. Celui de la cavalerie étoit le chemin ordinaire; mais il y en avoit un autre propre pour l'infanterie, qui prenoit à droite de Bellegarde dans la vallée & ſur les hauteurs. Celui-ci fût négligé, parce qu'il étoit inconnu. On prit l'autre juſqu'à Bellegarde; mais dès qu'on y fut arrivé, on ne le trouva plus; on avoit négligé d'avoir des guides : de ſorte que ceux qui étoient à la tête de la colonne de l'infanterie, crurent qu'il n'y avoit que le ſeul chemin par où la cavalerie marchoit pour aller camper à la Jonquére. On ſe trouva fort embaraſſé lorſque mon frére, Capitaine dans le régiment de Vivarais, ſe ſouvint de ce chemin, où la colonne de l'infanterie de l'armée de M. le Duc de Noailles avoit autrefois paſſé. On découvrit ce chemin, qui étoit enſéveli ſous les brouſſailles : on prit alors plus à droite, & l'on décendit dans la vallée. Quand nous fûmes arrivez au bas, nous trouvâmes la riviére ou le torrent, qui, bien que guéable, eſt difficile à paſſer, à cauſe des groſſes pierres & des roches dont elle eſt remplie. On eût pû épargner la peine aux ſoldats de la paſſer à différentes fois, à cauſe de ſes ſinuoſitez. On eut dû y faire des ponts, c'eſt à quoi l'on ne penſa pas : de ſorte qu'on emploia un tems infini pour trouver quelques pieds d'arbres, ſur leſquels l'infanterie défiloit un à un : les autres ſe jettérent à l'eau. Cette négligence eſt impardonnable, ſi on peut appeller cela négligence plutôt qu'autre choſe. Si après dix ans de paix on oublie des choſes ſi eſſentielles, & d'où le ſalut de toute une armée dépend, que peut-on eſpérer au bout de quinze ans, ſi on fait conſiſter la guerre dans l'expérience?

Pour revenir à mon ſujet, je dirai qu'à l'égard des ponts qu'on établit ſur les ruiſſeaux, ravins ou watergants, pour le paſſage d'une armée, on eſt dans une erreur très-grande là deſſus. J'ai lieu de m'étonner qu'elle ait duré ſi longtems. La coutume eſt de les faire ſi peu larges, que la queue des colonnes eſt obligée de faire halte pendant

que la tête défile : quelquefois on fait deux ponts pour chaque colonne ; mais ne vaudroit-il pas mieux n'en faire qu'un seul à passer par manches ou par bataillons ? On gagne bien plus d'en faire un seul de cent pieds de largeur, que deux ou trois moins larges : car il passe plus de monde sur un pont de cette largeur, que sur trois qui seroient chacun de quarante-sept pieds de largeur. Il n'est pas besoin de beaucoup de philosophie pour le comprendre. Lorsque les ponts ne sont pas séparez les uns des autres, les troupes ne sont pas obligées de rompre l'ordre de la colonne, & le tems qu'on perd pour se rejoindre ne laisse pas que d'être considérable.

Voilà quant aux mesures & aux précautions que l'on doit prendre pour s'assûrer le passage d'un défilé, & toutes les dispositions qui précédent une marche d'armée dans un païs tel que j'ai dit. On va par ces remédes de prévoiance au-devant des accidens qui peuvent nous menacer. Parlons maintenant de l'ordre de la marche dans ces sortes de situations, que nous allons réduire à notre méthode, sans avoir trop égard à ce qui se pratique ordinairement, & qui n'est qu'une pure routine.

Je commence d'abord par les maximes si souvent répétées & si peu connues, qu'un Général d'arme ne peut trop inculquer dans son esprit. Une marche d'armée n'est estimable qu'autant qu'elle est reglée sur l'ordre sur lequel l'on veut combattre en allant à l'ennemi. L'autre est de la concerter si bien par rapport aux lieux, la varier & la disposer de telle sorte, qu'on puisse la changer & la tourner comme on veut, selon la différence des pais où l'on marche, pour être préparé à tout événement, & faire en sorte que chaque arme se trouve en sa place, & que les colonnes puissent être en bataille tout d'un tems & d'un même mouvement. Car l'ennemi peut faire une contremarche, & venir nous rencontrer dans des lieux où l'on ne l'attend pas. Quand une marche est bien ordonnée, il n'y a rien de si aisé que de faire passer les colonnes les unes dans les autres sans aucune confusion, par les intervalles que les corps laissent entr'eux : un peu de tactique suffit à cela. Tout ce que je viens de dire, est ce que la plûpart des Généraux observent le moins. L'expérience l'apprend rarement, parce que ces cas sont rares : il faut des principes, & nos marches en sont fort dépourvûes.

La guerre est sujette à des accidens fortuits & imprévûs, & souvent si extraordinaires, qu'il est bien difficile de les prévoir. L'Histoire nous en offre un grand nombre, où de grands hommes se sont trouvez surpris dans des pas très-dangereux : les uns s'en sont tirez par leur adresse, les autres y ont laissé leur gloire & leur réputation. M. de Turenne s'est trouvé dans ces sortes de cas ; & quoiqu'il se soit toujours tiré des affaires les plus épineuses, il lui en arriva une à Mariendal, où peu s'en fallut qu'il ne fût entiérement défait : il se vit obligé de tout abandonner, & de faire sa retraite en différentes routes.

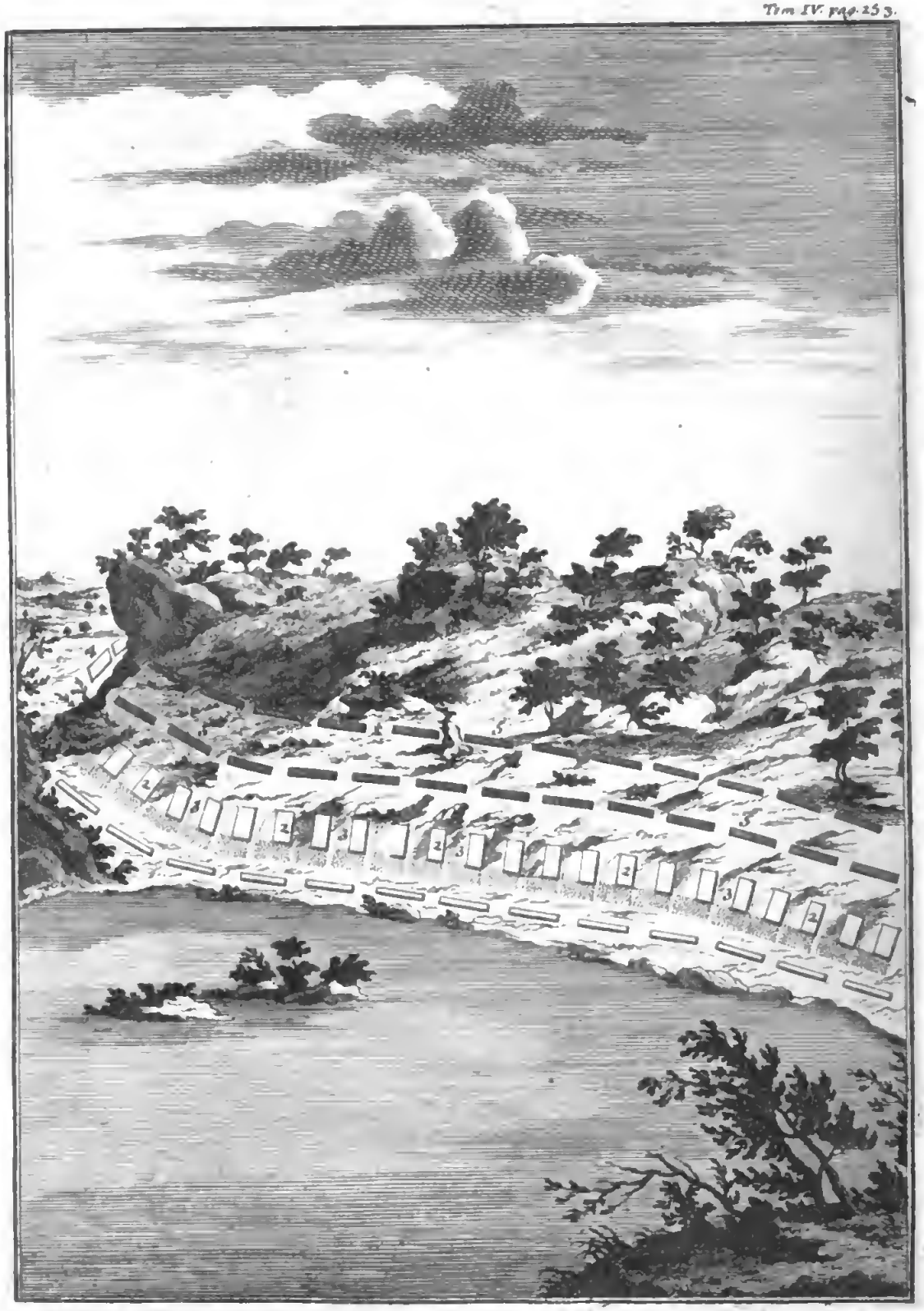
Quand une marche est bien concertée & bien ordonnée, lorsqu'on se trouve surpris & attaqué à l'improviste, on a cet avantage de se trouver en état de se défendre, de tenir tête à son ennemi, de se reconnoître, & de recourir aux remédes : car si l'on veut se guérir de

cette idée de ſurpriſe, qui eſt ſouvent plus dans l'imagination que dans la choſe même, lorſqu'on marche en bon ordre, on peut remédier au reſte, & ſe tirer d'un mauvais pas par un bon effort. Or un habile Chef de guerre qui marchera de telle ſorte que ſes colonnes puiſſent ſe démêler aiſément & ſe former par un mouvement ſimple & aiſé, à certains égards on ne peut pas dire qu'il ait été ſurpris. Celui-là l'eſt effectivement, qui marche en deſordre, ou dans un ordre peu conforme à la ſituation des lieux, pour éviter les malheurs qui ſuivent les grandes embuſcades.

M. de Montécuculi (a) dit que *l'ordre de bataille qu'on a dans l'idée ou deſſiné ſur le papier, ſert de regle à l'ordre de marche.* Cette regle n'eſt pas toujours vraie, j'en ai dit les raiſons plus haut. On doit regler ſa marche ſuivant le païs qu'on traverſe en allant à l'ennemi: ſi on entre dans un païs de montagnes pour entrer enſuite dans les plaines, on regle ſa marche dans celles-ci, ſelon la diſpoſition projettée de combattre; mais il y a des changemens à faire lorſqu'on entre dans un défilé. Bien des gens diront qu'il faudroit changer l'ordre à tous momens, & autant de fois que le païs change. Qui peut en douter, ſi l'on a un long terrain à traverſer qui différe de l'autre qu'on vient de quitter? La fin de l'ordonnance de la marche n'eſt-elle pas de pouvoir ſe changer tout d'un coup & par des mouvemens ſimples en ordre de bataille? Souvent on eſt obligé de faire marcher à la tête ce qui eſt à la queue, quelquefois on entrelaſſe une arme avec l'autre: la nature du païs en eſt la regle. Ceux qui ignorent la ſcience des marches, qui n'ont ni principes ni ſyſtême, ne s'accommoderont pas de ce que je dis ici; mais pour peu qu'ils aient de principes & d'expérience, ils comprendront que rien n'eſt plus facile que de varier mille fois une marche, & la tourner de tous les côtez & de tous les ſens.

Lorſqu'on entre dans un défilé entre de hautes montagnes & un lac, riviére ou marais; ſi l'on ne peut marcher que ſur deux groſſes colonnes, dont la téte de chacune eſt d'une manche, l'infanterie doit faire la colonne de la gauche, ſi l'on a les montagnes à gauche, & la cavalerie entre cette colonne & le lac. On marche par l'aîle, c'eſt-à-dire que le flanc des bataillons doit être la téte de la marche, les bataillons & les eſcadrons à la queue les uns des autres ſans intervalles entr'eux; mais ſerrez & tout d'une piéce en maniére de phalange, c'eſt-à-dire ſur une grande profondeur. Si l'on eſt attaqué, toutes les troupes feront un quart de converſion, & chaque corps d'infanterie formera une colonne d'une ſeule ſection. On peut juger ſi cette infanterie rangée dans cet ordre, & ſur une ſi grande profondeur, peut être aiſément attaquée & enfoncée, ſinon dans un ordre ſemblable, la cavalerie ſoutient. Peut-être qu'on me dira que ſi cette infanterie eſt rompue, elle ſe renverſera ſur la cavalerie: ſuppoſé qu'elle n'y ſoit pas, où ira cette infanterie, ſi elle a un lac à dos? Cette objection ſeroit peu ſenſée, la cavalerie peut être de quelque uſage dans un accident; outre qu'elle augmente le courage de l'infanterie qu'elle ſoutient, & la met dans la néceſſité

(a) *Mém. liv. 1. ch. 4.*



ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTEME DE L'AUTEUR.

Digitized by Google

de vaincre ou de mourir à la peine.

L'artillerie, c'eſt-à-dire les piéces de régiment ou de campagne, ſera diſtribuée à la colonne de la cavalerie. La groſſe ſera la tête des équipages, qui marcheront ſur pluſieurs files fortifiez par des bataillons, du canon & des détachemens répandus ſur tout le front de la marche. On fortifie plus ou moins l'arriéregarde (4), ſelon qu'on a à craindre à la queue.

C'eſt dans cet ordre qu'il me paroît qu'on devroit marcher dans un païs tel que je viens de dire, & tel que celui où marcha Flaminius. Par cette ruſe la cavalerie ſe trouve couverte par l'infanterie, & celle-ci ſoutenue par l'autre.

On peut voir par le principe de cette marche, que les corps marchent en colonnes parfaites ou par ſections de colonnes, ſi le terrain ne permet pas de marcher ſur vingt-quatre files de front, parce qu'il faut laiſſer derriére un eſpace de terrain où la cavalerie puiſſe défiler ſur une ſeule file pour avoir toujours une arme dont on puiſſe ſe ſervir pour envoier reconnoître, lorſqu'on eſt entré dans la plaine à la ſortie du défilé. Si l'ennemi paroît tout à coup ſur les hauteurs ſur tout le front du flanc de la marche ou de la colonne, chaque corps marchant dans l'ordre que je viens d'expliquer, un quart de converſion à droit ou à gauche à chaque corps fait que tout d'un tems & d'un même mouvement l'armée ſe trouve en bataille ſur une ligne de colonnes (2). La figure ſuffit pour mettre mes Lecteurs au fait de la converſion de chaque corps qu'on voit marquée par les lignes ponctuées (3). Dès que ces mouvemens ſeront faits, les portions des colonnes dédoublées ſe joindront & formeront une colonne ſur vingt-quatre de file. Cette diſpoſition, ſi je ne me trompe, eſt tout ce qu'on peut imaginer de meilleur & de plus ſolide non ſeulement pour ſe défendre, mais encore pour attaquer, & je penſe qu'il le faut plutôt que d'attendre, & aller au-devant de l'ennemi en montant ſur la hauteur. On laiſſe par là un terrain à la cavalerie, qui a le tems de ſe former & de ſe reconnoître, & cette audace contre laquelle l'ennemi ne s'eſt pas préparé, l'étonne & le met en peine de l'événement : car en certaines occaſions il y a plus d'inconvéniens à attendre qu'à attaquer. Que peut gagner l'ennemi contre un tel ordre? Ira-t-il s'engager entre les diſtances des colonnes? Je ne le vois pas : ce ſeroit donner dans un coupe-gorge très-dangereux ; & les bataillons ennemis (5), les ſuppoſant rangez ſelon la méthode ordinaire, trouveront-ils leur compte contre des corps dont on voit à peine la profondeur, & qu'on ne ſçauroit aborder ſans une défaite manifeſte?

OBSERVATIONS

Sur les paſſions deſordonnées qui nuiſent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, ou à ceux qui par leur naiſſance ſont deſtinez au ſuprême commandement des armées.

§. I.

Que l'yvrognerie eſt un grand défaut dans un homme de guerre; mais qu'elle eſt plus ſupportable, moins honteuſe & moins dangereuſe à l'Etat que les autres paſſions qui amoliſſent le courage. Que celle des femmes étouffe toutes les vertus militaires, ſans qu'il en reſte aucune; qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité.

LEs réflexions de Polybe, à l'égard de certaines paſſions & de certains vices bas & honteux, & tout-à-fait indignes d'un homme de guerre, & plus encore d'un Général d'armée; ces réflexions, dis-je, ſont d'un Hiſtorien judicieux & guerrier. Ce ſujet m'a paru utile & fort important, car je ne dois pas plus me propoſer dans cet Ouvrage de former les gens au métier de la guerre, que de les éloigner de certains vices qui ne ſont que trop communs dans les armées, & de leur faire aimer la vertu.

S'il ſe trouve des Généraux d'armées tels que notre Auteur nous les repréſente, j'y trouve bien moins à reprendre qu'au Prince ou à la République qui fait un tel choix. Un Prince guerrier, qui n'a point d'autre Général que lui-même, ſe trompera rarement dans ſon choix; mais un Prince qui ne fait la guerre que par ſes Lieutenans, qui s'endort mollement ſur ſon Thrône, choiſira très-mal, & ſes Miniſtres ne feront pas un meilleur choix: dans les Cours de tels Princes on a coutume de faire plus de cas des paroles que des actions; outre qu'un habile Courtiſan qui veut aller loin dans la fortune, couvre ſon incapacité par un extérieur grave & impoſant, & ſon ſilence, qui vient du défaut d'eſprit & de lumiéres, fait que ceux qui ne veulent pas approfondir, ou qui n'en ont guéres plus qu'eux, ſe laiſſent quelquefois ſurprendre par cela ſeul qu'ils ne diſent mot; ou, s'ils ont quelque eſprit, par leurs fanfaronnades, leurs menteries, & par des ſervices & des actions imaginaires, dont ils ſont toujours pourvûs. Le vrai mérite de la guerre étant toujours modeſte, il ne faut pas être ſurpris ſi celui-ci n'avance pas, & ſi le contraire triomphe & s'éléve. Je conclus de là qu'un Prince qui n'eſt jamais à la tête de ſes armées, peut être aiſément trompé dans le choix des ſujets: mais il eſt impoſſible qu'il puiſſe l'être à l'égard des défauts & des vices dont mon Auteur parle, & qu'on ne peut cacher. Ils ſont tous grands, je l'avoue; mais ils ne le ſont pas tous également.

Les yvrognes ſont infiniment plus ſupportables & plus capables de ſervir ou d'être à la tête des armées, que les amoureux tranſis: car ceux-ci ſont très-ridicules & dignes d'un

très-grand mépris. Les Latins, dit la Motte-le-Vaier, ont mis ſi peu de différence entre l'amour & la folie, que d'*amans* à *amens* il n'y a qu'une lettre à dire. Ce que dit mon Auteur de cette paſſion à l'égard des Généraux qui s'y abandonnent, eſt très-vrai : elle a cauſé non ſeulement, dit-il, des maux infinis & les plus déplorables, le renverſement des Etats les plus affermis & les plus floriſſans, la ruine & la ſubverſion des villes les plus célébres & des meilleures maiſons, mais encore ruiné la réputation des plus grands Capitaines qui s'y ſont livrez au-delà des bornes raiſonnables, & fini leurs jours d'une maniére honteuſe & tout-à-fait déplorable. C'eſt un grand mal dans un homme de guerre, mais dans un Général d'armée c'eſt le plus grand de tous les malheurs : il ruine les affaires de ſon Maître, & ſe couvre d'une honte éternelle. Devant les hommes on ne ſe deshonore point par un engagement, ni par deux, ni par trois ; mais d'être eſclave toute ſa vie, aujourd'hui de celle-ci, demain de celle-là, & le plus ſouvent pour des créatures qui ſont ſervies par mille autres, je ne vois rien de plus honteux que cela. Peu de Capitaines du premier ordre ont été accuſez d'avoir donné dans cet excès, & ceux qui ont continué dans ce train de vie ont ſauté du premier degré au dernier. Cette paſſion fait une telle irruption ſur le tempérament, qu'on a vû des hommes très-braves, très-courageux, & d'une hardieſſe à tout entreprendre, enfin des Achilles transformez en Therſites.

Qu'on ſe ſouvienne des amours folles & honteuſes d'un des plus habiles & des plus déterminez Capitaines que Rome ait produits : on entend aſſez que je veux parler de celles de M. Antoine pour ſa Cléopatre. L'Hiſtoire ancienne & moderne, & l'imagination des faiſeurs de Romans, ne nous offrent rien de ſemblable, de plus fou & de plus indigne pour un Capitaine de cette force. Qu'on obſerve bien ce qu'il a été avant de que s'être rangé ſous les drapeaux de la plus grande coquette de l'antiquité, & qui en avoit enlaſſé bien d'autres dans ſes filets, avant que celui-ci vînt s'y rendre. C'étoit un grand Guerrier. A peine l'amour s'empare de ſon cœur, qu'on ne le reconnoît plus. Il eſt changé en un tout autre homme, il ſe fait une telle révolution en lui, qu'il oublie tous les devoirs d'un Général d'armée. Cet amour de la gloire, qui eſt la ſource des belles actions, ſe change en un autre tout contraire, d'où naiſſent les vices les plus deſordonnez : c'eſt un vrai Sybarite, mol, efféminé, & ſemblable à une femme. On commença à s'en appercevoir dans ſa guerre contre les Parthes, & les Officiers de ſon armée jugérent bientôt qu'il n'y avoit rien à eſpérer d'un Général ſi corrompu. Plutarque (*a*) nous le fait aſſez entendre, tranſcrivons le paſſage.

» On dit que ce grand appareil » & cette grande puiſſance, qui éf» fraia les Indiens qui habitent au» delà des Bactrès, & qui alarma » toute l'Aſie, lui devint entiére» ment inutile, à cauſe de Cléo» patre : car dans l'impatience de » la revoir, & d'aller paſſer l'hiver » avec elle, il commença la guerre » avant que la ſaiſon le permît, & » ne ſe ſervit des moiens qu'il avoit » en main qu'avec beaucoup de pré» cipitation & de deſordre, étant

(a) *Ducier dans Plut. Antoine.*

» tout transporté & hors de lui-mê-
» me, & comme ensorcelé par des
» breuvages, ou charmé par des en-
» chantemens, tournant toujours les
» yeux vers l'objet aimé, & plus
» empressé à l'aller bientôt rejoin-
» dre qu'appliqué à chercher les
» moiens de triompher de ses enne-
» mis. Ceci me fait souvenir d'un exemple d'Henri IV. qui ne fut guéres insensible sur l'article des femmes. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à ce Capitaine célébre. Mais il s'en faut bien qu'il ait pousſé aussi loin que le Romain. Ce Prince fut toujours très-grand Guerrier, & finit sa vie dans cette réputation. Cependant il laissa perdre presque tous les avantages de la bataille de Coutras en 1587. pour l'amour d'une Maîtresse. Citons Mézerai sur cet article.

» La vigilance du Roi de Na-
» varre se signala bien plus en cette
» journée, que ne fit sa conduite à
» en recueillir les avantages : car
» bien loin de tirer droit vers l'ar-
» mée étrangére, comme le Prince
» de Condé le vouloit, promettant
» si on lui donnoit des troupes de
» s'aller saisir du passage de Sau-
» mur : il laissa séparer son armée
» victorieuse, s'étant contenté de
» prendre serment des Capitaines,
» qu'ils se rendroient le 20. de No-
» vembre sur les confins de l'An-
» goumois & du Périgord, pour
» marcher vers les Reistres. Il gar-
» da seulement cinq cens chevaux,
» & emmenant le Comte de Soiſ-
» sons avec lui, perça dans la Gas-
» cogne, où le violent amour qu'il
» avoit pour la Comtesse de Guiche
» l'attiroit comme par force. Je le trouve beaucoup plus pardonnable dans ce qu'il fit au siége d'Amiens en 1595. quoique la faute ne soit pas petite : car cette entreprise d'Amiens étoit la chose du monde la plus grave & la plus importante. Il eût dû oublier là sa Maîtresse la belle Gabrielle, de peur de ne pouvoir résister à la tentation de quitter son siége pour l'aller voir. Il la mena avec lui à l'armée, & l'eût gardée auprès de lui jusqu'à la fin de cette expédition, s'il ne se fût apperçû des conséquences. » Mais il fut bien-
» tôt contraint, *dit le même Histo-*
» *rien*, d'éloigner ce scandale de la
» vûe des soldats, non seulement
» par leurs murmures, qui venoient
» jusqu'à ses oreilles, mais aussi par
» les reproches du Maréchal de Bi-
» ron. Revenons à Antoine, car il nous divertit trop par ses folies.

Après la campagne dont j'ai parlé, qui lui fut si honteuse, qu'il finit pourtant par une retraite de plusieurs marches, & que les Connoisseurs regarderont comme une chose digne d'admiration, l'on peut dire que ce fut là le dernier effort du dernier soupir de son ancienne vertu, il alla s'achever à Alexandrie entre les bras de sa chére Cléopatre, & peu de tems après il donna des marques qu'il n'étoit pas seulement l'ombre d'un Général, mais le plus lâche de tous les hommes. La bataille d'Actium en est une preuve bien démonstrative : il la perdit avec d'autant plus d'infamie, que le Général contre lequel il eut à combattre étoit fort au-dessous de lui à l'égard du courage : car Auguste ne fut jamais accusé d'en avoir beaucoup, & guéres plus de capacité & d'expérience dans le métier, ou du moins tout étoit médiocre en lui, & cependant l'ennemi qu'il mépriſe remporte un victoire signalée sur lui : que ce soit César ou plutôt Agrippa, grand Capitaine, à qui la gloire de cette journée soit

uniquement

uniquement dûe, peu m'importe. Il n'eſt pas difficile de comprendre que l'un ou l'autre ait pû réuſſir, ſi l'on conſidére que nul d'eux n'eut aucun beſoin de déploier & de mettre en œuvre tout ce que l'art a de plus grand & de plus fini pour vaincre un ennemi qui ne tient pas un moment, & qui s'enfuit comme un miſérable : ſon infamie eſt d'autant plus grande, que ſe mettant à la tête de ſon armée de terre, il étoit preſque aſſûré de vaincre, & par ſa victoire la défaite ou la fuite de ſon armée ne ſervoit de rien à ſon ennemi : car enfin il n'y eut aucun combat. » Il n'y eut ni choc de » vaiſſeaux, ni vaiſſeaux briſez, dit Plutarque. Les deux armées ne vinrent point à l'abordage, ſelon la méthode des Anciens; ainſi tout demeuroit indécis & incertain, tant que l'on ne prendroit pas le parti d'en venir aux priſes. Les choſes étoient en cet état, dit encore l'Auteur; » mais tout à coup on vit les » ſoixante vaiſſeaux de Cléopatre » qui déploioient leurs voiles pour » ſe retirer, & qui ſe mirent à fuir » à travers ceux qui combattoient. » Les ennemis les regardoient avec » étonnement, & les voioient pouſſez par un bon vent prendre le » chemin du Péloponéſe.

» Alors Antoine fit voir manifeſtement qu'il n'avoit ni la prudence d'un Général, ni le courage d'un homme, en un mot » qu'il n'avoit pas ſon bon ſens, (comme ſi ces trois qualitez s'étoient évanouies en préſence de l'amour;) » mais comme quelqu'un a dit en » badinant que l'ame d'un amant » vit dans un corps étranger, il » étoit entraîné par une femme, » comme s'il eût été colé avec elle, » & obligé de ſuivre tous ſes mouvemens. Car il n'eut pas plutôt » vû la galére de cette Egyptienne » faire voile, qu'oubliant tout, & » s'oubliant lui-même, & trahiſſant » & abandonnant ceux qui combattoient & qui ſe faiſoient tuer pour » lui, il monta ſur une galére à » cinq rangs de rames, accompagné » ſeulement d'Alexandre le Syrien » & de Scellius, & ſuivit celle qui » l'avoit déja ruiné, & qui alloit » achever de le perdre, & qui le » perdit en effet. Je renvoie mon Lecteur à Plutarque à l'égard de la mort de notre amoureux, cela me fait grande pitié; ſi cet Ouvrage étoit fait pour les femmes ou pour les hommes qui leur reſſemblent, & qui ſe plaiſent aux ſujets bien tendres & fort paſſionnez, je l'inſérerois dans cette page. Quelle étrange paſſion que cet amour, qui nous fait faire tant de folies! Qui eſt-ce qui n'a pas éprouvé ce malheur une ou deux fois en ſa vie, s'il n'eſt plus froid que les glaces des terres Arctiques? Bien qu'il y ait beaucoup d'exemples contraires à mon ſentiment, je doute qu'il ſe trouve aucun homme, à le prendre depuis le ſceptre juſqu'à la charrue, qui ſoit décendu dans le tombeau le cœur pur & net de cette paſſion; mais je doute beaucoup qu'aucun Capitaine ait excédé plus énormément & plus ſottement que le bon Antoine.

On dit que Venus & Mars ſont couſins, & qu'ils ont une telle liaiſon enſemble, que l'un ne voguera jamais ſans l'autre. Jupiter ne me ſemble pas de cet avis-là par la réponſe qu'il fit à cette Déeſſe, lorſqu'elle ſe plaignoit d'une bleſſure qu'elle avoit reçûe en courant au ſecours de ſon fils Enée. Qu'alliez-vous faire dans cette galére? lui dit Jupiter. Eſt-ce votre métier que la guerre? Je vous ai laiſſé l'amour

en propre, c'eſt votre fait, livrez-vous-y de votre mieux, je n'ai garde d'y trouver à dire. Héléne fit à Pâris un compliment tout ſemblable. Sans faire un jugement téméraire, Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier.

Si je voulois donner le catalogue des grands Capitaines qui ſe ſont abandonnez aux femmes en vrais corrompus, & que j'en miſſe un autre à côté de ceux qui les ont mépriſées & chaſſées de leur cœur, comme capables de le gâter & de le perdre, & qui ont regardé avec mépris ceux-là mêmes qui s'engageoient dans ces chaînes, ces derniers feroient furieuſement pancher la balance; & ce qui ſurprendroit peut-être, c'eſt qu'il s'y trouveroit une tête de plus grands hommes que dans l'autre. Produiſons un ſujet de ce caractére-là, brave, intrépide & grand Capitaine. Je le trouve dans le Maréchal de Gaſſion. Jamais homme ne haït plus les femmes que celui-là. On prétend que le Comte de Tilli étoit ſi chaſte, qu'il garda ſon pucelage juſqu'au tombeau. Charles XII. Roi de Suéde ne lui fut pas moins fidéle. Ces deux Guerriers étoient-ils des hommes ordinaires? Le grand Turenne n'alla jamais ſi loin que les Tilli & les Gaſſion: il ne haït jamais les femmes ni les plaiſirs, mais ceux-ci non plus que les autres ne le maîtriſérent jamais. Il eût pû continuer dans ce train de vie ſans craindre aucun reproche, parce qu'il quittoit tout au beſoin. Et quand la paſſion des armes eut pris le deſſus, il y renonça bien vîte, & dans un tems où les paſſions ſe trouvent dans leur force. Le Chevalier Baiard eſt encore recommandable par ſa pudicité.

Annibal, que Juſtin regarde comme le plus grand Capitaine qui fut dans le monde, fut très-chaſte & très-tempérant: tout au contraire des autres Hiſtoriens Romains, il reconnoît en lui mille vertus. » Il » ne ſoupa jamais, *dit-il*, ſur des » lits de repos, & ne but point » dans ſes repas plus d'un demi ſe» tier de vin: il joignoit à cette ſo» brieté une continence ſi exacte, » environné qu'il étoit de tant de » belles captives, qu'on ne l'eût pas » pris pour être né en Afrique. Cyrus, Philopœmen, Scipion l'Africain, Epaminondas, Druſus frére de Tibére, l'Empereur Aurélien, ont été des modéles de chaſteté & de tempérance, & tous ces gens-là ſont ce qu'il y a de plus grands Guerriers dans l'antiquité. Si je donnois la liſte des voluptueux & des intempérans, elle ſeroit plus longue.

Ceux qui diſent que la paſſion pour les femmes, & celle qu'on a pour les plaiſirs, ſont les compagnes inſéparables de la valeur & du courage, & qu'il y a peu de grands Capitaines qui n'aient été adonnez à l'une & à l'autre; ceux, dis-je, qui tiennent de pareils diſcours, nous font aſſez connoître que les femmes, la lecture des romans & leur goût pour les ſpectacles ſont leurs plus ſérieuſes occupations. Ce ſont ordinairement les petits Maîtres, gens efféminez & très-corrompus, qui infectent les Cours des Princes, & plus dangereuſement les armées, de cette belle morale. Ils cherchent à juſtifier leurs vices par ceux de quelques paillards illuſtres, ce qui les rend encore plus mépriſables: car ces grands hommes qui en ont été accuſez, étoient ornez d'une infinité de belles qualitez qui ne faiſoient aucun équilibre avec leurs défauts

& leurs vices, beaucoup moins grands, & qu'ils ſçavoient très-bien remettre à une autre occaſion lorſqu'ils pouvoient nuire aux affaires, où leurs vertus étoient néceſſaires; ils y renonçoient ſans nul effort & ſi abſolument, qu'on étoit tout ſurpris de les voir tout autres: vigilans, laborieux, tempérans, ſupportant également les devoirs & les fonctions militaires avec autant de conſtance & d'exactitude que le moindre de leurs ſoldats, & cela ſans aucun relâche. Leurs beaux côtez paroiſſoient tout à découvert, pas une ombre de leurs vices. Montgommeri, ſi brillant par tant de belles actions en ſa vie, étoit un homme de cette trempe. Brantome nous le donne ſur le pied d'un débauché & d'un voluptueux. » Mais » quand il avoit le cul ſur la ſelle, » *dit-il*, c'étoit le plus ſoigneux & » & le plus vaillant Capitaine qu'on » eût ſçû voir. Les petits Maîtres, abandonnez à toutes ſortes de débauches, car il y en a de tout âge, ſont-ils accuſez d'être ainſi mélangez, ou eſpérent-ils qu'ils le ſeront pour mettre en œuvre les vertus dont ils manquent abſolument? Les exemples ne leur ſervent de rien, & l'apologie qu'ils font de leurs débauches ne ſert qu'à les rendre incorrigibles, & à avancer la perte entiére de leur honneur: car ſi ces exemples rendoient les vices permis dans les armées, en attendant qu'on produiſît ſur la ſcéne les vertus & les talens qu'on n'a pas, il n'y auroit plus de vices au monde.

Ces hommes, plongez dans les déréglemens les plus honteux, & qui eſpérent de faire un jour comme tant d'autres grands Capitaines, qui ont laiſſé leurs paſſions déréglées à la Cour ou à la ville pour ne faire uſage que de leurs vertus à l'armée, s'imaginent que ce mélange de vices & de vertus ſe trouve en eux comme dans les autres, & qu'ils feront tout comme ces grands hommes ont fait: qui le leur a dit? La plûpart de ces jeunes voluptueux en France, en Allemagne, & preſque par tout, n'ont jamais vû la guerre. Il y a fort peu de vieux Colonels à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie. Cette jeuneſſe, dont une bonne partie eſt fort mal morigénée, ſans nulle application & ſans autre ſoin que celui de leurs plaiſirs, ſe trouve à la tête de ces corps, qu'elle ne voit qu'une fois l'année. Celle des Puiſſances de l'Europe qui aura fait un meilleur choix, & exercé perpétuellement ſes troupes, encouragé les Officiers à tenir bon par des récompenſes, & ſongé à enflammer l'émulation par tout ce qui peut l'entretenir, emportera la balance à la premiére guerre, & trouvera qu'elle aura beaucoup gagné en les répandant à propos. Elle ne doit pas craindre de ſe ruiner en récompenſant la vertu militaire: la paix ne la rend que trop rare, & c'eſt en dégoûter que de la priver des graces dont elle eſt digne. Revenons à nos Capitaines mêlez de bon & de mauvais.

Croit-on qu'ils ſoient en très-grand nombre? Il y en a ſi peu, qu'on ſeroit tout ſurpris du catalogue de ceux qui ont tous leurs vices ſans avoir une ombre de leurs vertus. Princes & Généraux d'armées, les uns ſe ſont vûs détrônez avec honte, ou ont péri miſérablement. On n'a qu'à lire l'Hiſtoire des Empereurs pour en avoir de bonnes nouvelles, & celle de certains Généraux corrompus & abandonnez à toutes ſortes de vices; des Héros à table & dans le lit, lâches & poltrons dans leurs ar-

mées, s'il leur arrivoit d'y aller, timides même à cent lieues loin de l'ennemi, dans leur Cour & dans leurs Conſeils, où ils n'appellent ordinairement que les gens qui leur reſſemblent. Quelle liſte l'Egypte & l'Aſie ne nous fourniroient-elles pas, & Rome elle-même ! Quels Héros qu'un Sardanapale, qu'un Caligula, qu'un Néron, qu'un Héliogabale, qu'un Vitellius, & une légion d'autres ! Après la conquête de l'Aſie, cette Rome ſe trouva toute inondée de voluptueux & de damerets. Le mal étoit grand ; mais ce fut bien pis lorſque ces gens-là entrérent dans les armées : la contagion s'y mit, & peu à peu cette Capitale du monde alla à ſa décadence, & ſuccomba à la fin. Il faut néceſſairement que tout croule & que tout tombe dans un Etat, où regne l'amour des plaiſirs, ſi les Princes ou leurs Miniſtres n'y apportent promtement reméde.

§. II.

Que le luxe eſt la ſource de tous les vices, & la cauſe de tous les maux d'un Etat & du renverſement des Empires.

LA conquête de l'Aſie, le pillage de ſes villes les plus riches & les plus opulentes, & les tréſors immenſes des plus puiſſans Princes de cette partie du monde tranſportez à Rome, donnérent en même tems entrée à tous les vices de ces nations vaincues. Cette frugalité ſi vantée & ſi admirée dans ſes Citoiens, s'évanouit comme une ombre, pour faire place à un luxe ſi affreux que je craindrois qu'on ne me traitât de conteur de fables, ſi ce que je vais dire n'étoit atteſté par un nombre infini d'Hiſtoriens Grecs & Latins. On ne vit jamais une telle corruption dans les mœurs : elle monta à un tel degré & devint ſi énorme, que ce qu'on nous conte des Sybarites les plus efféminez & les plus débordez, n'en approche pas. Cette corruption fut plus tardive dans les armées, à cauſe des guerres que la République eut à ſoutenir dans les païs fort éloignez de Rome : la contagion eût gagné plutôt, ſi l'expédition de l'Aſie eût été moins facile, & ſes peuples moins amollis & moins lâches. La paix fut bientôt faite, & les délices du païs n'eurent pas le tems de faire un ſi grand progrès dans l'armée Romaine, que ceux de Capoue dans celle d'Annibal. La guerre contre les Grecs, plus difficile & plus épineuſe, coupa court au mal, il y avoit peu à gagner contre un peuple brave & aguerri, il falloit ſe contenter de la gloire de vaincre, qu'on achetoit toujours très-cher. La guerre d'Aſie, qu'on ne faiſoit que par intervalles, empêcha que les troupes ne fuſſent ſitôt corrompues, pendant que le luxe & tous les vices qui lui ſont cortége, faiſoient un progrès merveilleux dans Rome. Le Sénat ne fut pas exemt de cette contagion, elle y pénétra ſans obſtacle. Les enfans, à l'exemple de leurs péres, enchérirent encore ſur eux, & Rome augmentant en puiſſance par ſes conquêtes, il falloit bien que la corruption des mœurs, les diſſolutions les plus énormes, & l'amour des plaiſirs, s'accruſſent & montaſſent juſqu'à leur comble. L'Abbé de Vertot, dans ſon Hiſtoire des Révolutions de la République Romaine, nous donne une légére eſquiſſe du luxe des Romains.

» Après la conquête de l'Aſie, » *dit-il*, les Romains tombérent » dans une telle corruption, qu'ils

» introduiſirent dans leurs feſtins » des chanteurs & des baladines. » Les jeunes gens en faiſoient l'ob» jet de leurs ridicules affections, » ils ſe friſoient comme elles ; ils » affectoient même d'imiter le ſon » de leurs voix & leurs démarches » laſcives ; ils ne ſurpaſſoient ces » femmes perdues que par leur mol» leſſe & leur lâcheté : *Capillum frangere, & ad mulierum blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum feminis & immundiſſimis ſe excolere munditiis noſtrorum adoleſcentium ſpecimen eſt.* » Auſſi Jules » Céſar, qui connoiſſoit la délica» teſſe de cette jeuneſſe efféminée, » ordonna à ſes ſoldats à la bataille » de Pharſale, au lieu de lancer de » loin leurs javelots, de les porter » droit au viſage : *Miles faciem feri.* » Il arriva comme ce grand homme » l'avoit prévû, que ces jeunes gens » idolâtres de leur beauté, ſe tour» nérent en fuite, de peur de s'ex» poſer à être défigurez par des » bleſſures & des cicattices.

Avec tout le reſpect dû à cet Ecrivain éloquent, il eût pû s'étendre davantage ſur ce ſujet. Je ſoupçonne fort qu'il y a de la malice dans ſon fait : car ne diſant que ce qu'il dit, on croira que le luxe, la corruption des mœurs, l'amour des plaiſirs, de la bonne chere, des femmes, & tous les penchans vers les voluptez les plus indignes des gens de guerre, ſont bien autrement menez loin chez les Modernes que chez les Anciens. J'aurois honte de le dire. Je ne ſçai ce que répondoit cette jeuneſſe efféminée aux reproches de leurs péres, qui ne valoient guéres mieux que leurs enfans : c'eſt de la morale perdue, lorſque celui qui la preche eſt auſſi déréglé dans ſes mœurs & dans ſes paſſions que ſes auditeurs. Avec ces belles qualitez ces gens-là alloient à la guerre, où ils ne ſe diſtinguoient que par leurs débauches & l'appareil de leur équipage, dont ils faiſoient parade, & plus encore de leur table & de leur cuiſine. Une bonne troupe de ces gens-là dans une armée, qu'une longue paix groſſit infiniment, ſuffit pour la corrompre en moins de tems qu'il n'en fallut à Annibal pour amollir & perdre la ſienne : car les vices d'un Prince, & ceux de vingt ou trente de ſes Courtiſans, qui par reſſemblance dans leurs mœurs ou par imitation vivent comme leur Maître, font infiniment plus de mal dans une armée que mille Officiers petits Maîtres, & très-corrompus. Il ne ſe trouve aucun Prince dans l'Europe qui puiſſe être accuſé de quelqu'un des vices dont je parle, & le plus jeune de tous a toutes les vertus qui ſervent de fondement pour former ſans peine un grand Capitaine & un Guerrier parfait. Voilà la ſeule digue qui nous peut faire eſpérer que la paix ne nous fera pas un grand mal : car chacun tâchera de reſſembler à ce jeune Monarque dans les armées. Les vices qui naiſſent d'une longue paix, ne peuvent ſe corriger que par les vertus du Prince.

Les Grecs s'abandonnérent à la pareſſe & aux délices comme les Romains, mais non pas ſi énormément. Les Athéniens & leurs plus grands Capitaines n'ont pas été exemts de ce reproche ; mais dès qu'ils entrérent dans les affaires, il n'en fut plus parlé, ou du moins ils mêloient tour à tour la débauche, la paſſion pour les femmes, & les corvées militaires ſelon l'état des affaires. Tel fut Alcibiade. Périclés peut entrer encore dans le catalogue, Aſpaſie, fameuſe Courtiſanne.

d'Athénes, l'enlaſſa ſi bien de ſes chaînes, qu'il n'eut jamais la force de les briſer & de ſe tirer de l'eſclavage.

Lorſque l'amour s'attache aux grands Guerriers, & qu'il ſe met tard en campagne, le mal ne ſçauroit être plus grand ni plus fort. Le Maréchal Banier, un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, & éléve du grand Guſtave, éprouva deux fois cette paſſion : la premiére ne lui fit pas grand mal, il épouſa ſa Maîtreſſe au plus vîte; de ſorte qu'on n'eut pas le tems de voir dans ſon armée juſqu'où cette paſſion pouvoit le mener. Sa femme mourut. Une Princeſſe de Bade qu'il vit par hazard lui cauſa une ſi violente rechûte, il fut épris de ſes charmes & en devint éperduement amoureux : il tomba dans des foibleſſes ſi grandes, qu'on ne ſçauroit rien imaginer de plus fou. Il fut mené un ſi bon train, qu'il faillit à perdre l'eſprit. Ce ne fut plus le même. On l'auroit pris pour un ſoldat de recrue, plutôt que pour un Général guerrier. Sa raiſon parut chancelante : il négligea tellement le ſoin des affaires de la guerre, que les Officiers & les ſoldats perdirent beaucoup de l'eſtime qu'ils avoient pour lui. Il commit une infinité de fautes. Ses ennemis eurent une infinité d'avantages ſur le Général amoureux. Il laiſſe prendre pluſieurs marches ſur lui, ce qui fut la cauſe de la perte d'Hoker, place importante, & expoſa par tant de folies les Etats de la Maiſon de Brunſwick au danger d'une entiére déſolation. Si heureuſement pour lui il n'eût appliqué le remède à un ſi grand mal, la tête lui tournoit infailliblement. Tant il eſt vrai ce qu'on dit, que lorſqu'une telle paſſion poſſéde les grandes ames, elle ne leur inſpire que de plus grandes foibleſſes.

Thémiſtocles, l'un des plus grands Capitaines de l'antiquité, pouſſa ſi loin la débauche, » qu'il » fut deshérité par ſon pére, & que » ſa mére vaincue par la douleur » de voir la vie honteuſe de ſon fils, » ſe fit mourir volontairement. Plutarque, d'où je tire ceci, prétend que cela eſt faux. Je n'héſite pas un moment à le croire vrai, car ce qu'il fit étoit aſſez capable de percer le cœur d'une mére de la plus vive douleur. M. Dacier cite ce fait dans ſes Remarques. » Thémiſtocles, » *dit-il*, étoit tellement porté à ce » qu'il y avoit de plus mauvais, » qu'Idoménée a écrit qu'un beau » matin il attella à un char quatre » Courtiſannes nûes, & ſe fit traîner » tout au travers du Céramique au » milieu du peuple qui étoit aſſemblé, & cela dans un tems où les » Athéniens ne connoiſſoient encore » ni la débauche du vin ni celle des » Courtiſannes. Mais l'âge, l'expérience, comme autant de façons, » vinrent aider & favoriſer la raiſon » & la vertu; c'eſt-à-dire qu'il ſe » corrigea. L'ambition & la gloire ſont capables de produire des révolutions ſurprenantes dans les grands hommes. Ils ne plient pas dans leurs paſſions, ils ne quittent pas leurs liens pour les reprendre à la premiére occaſion, ils les rompent & les briſent : il vaut mieux rompre le charme que de l'endormir, il s'éveille ſouvent avec plus de force & de puiſſance. Mahomet II. un des plus univerſels génies de ſon tems, & ſans doute un grand Capitaine, un vrai Conquérant, ſe trouva pris dans les filets d'une belle captive. Nous allons voir comment il s'en tira. L'exemple eſt beau & digne de la plume de l'Abbé de

Vertot, d'où je l'emprunte. Je le trouve dans ſon narré de la priſe de Conſtantinople, qui fut emportée d'aſſaut en 1553, pillée & ſaccagée, & tous les habitans paſſez au fil de l'épée, ou faits eſclaves.

» C'eſt ainſi, *dit cet Auteur* (a) » *poli*, qu'une Gréque d'une naiſ» ſance illuſtre, appellée Iréne, à » peine âgée de dix-ſept ans, tom» ba entre ſes mains. Un Bacha ve» noit de la faire eſclave; mais ſur» pris de ſa rare beauté, il la crut » digne d'être préſentée au Sultan. » L'Orient n'avoit rien vû naître » de ſi parfait, ſes charmes ſe firent » ſentir impérieuſement ſur le cœur » farouche de Mahomet: il fallut ſe » rendre. Il s'abandonna même en» tiérement à cette nouvelle paſ» ſion; & pour être moins détourné » de ſes aſſiduitez amoureuſes, il » paſſa pluſieurs jours ſans ſe laiſſer » voir à ſes Miniſtres & aux Offi» ciers. principaux de ſon armée. » Iréne le ſuivit à Andrinople: il y » fixa le ſéjour de la jeune Gréque. » Pour lui, de quelque côté que les » armes tournaſſent ſes pas, ſou» vent même au milieu des plus » importantes expéditions, il en » laiſſoit la conduite à ſes Généraux, » & revenoit avec empreſſement » auprès d'Iréne. On ne fut pas » longtems ſans découvrir que la » guerre n'étoit plus ſa premiére » paſſion: les ſoldats accoutumez au » butin qu'ils faiſoient à ſa ſuite, » murmurérent de ce changement. » Ces murmures devinrent conta» gieux: l'Officier comme les ſol» dats ſe plaignoient de cette vie » efféminée. Cependant ſa colére » étoit ſi formidable, que perſonne » n'oſoit ſe charger de lui en parler.

(a) *L'Abbé de Vertot, Hiſt. de l'Ordre de Malthe, liv. 6.*

» Enfin comme le mécontentement » de la milice étoit à la veille d'é» clater, le Bacha Muſtapha ne » conſidérant que la fidélité qu'il » devoit à ſon Maître, l'avertit » le premier des diſcours que » les Janiſſaires tenoient publi» quement au préjudice de ſa » gloire.

„ Le Sultan, après être demeuré „ quelque tems dans un profond „ ſilence, & comme s'il eût exa„ miné en lui-méme quel parti il „ devoit prendre; pour toute ré„ ponſe, & ſous prétexte d'une re„ vûe, ordonna à Muſtapha de faire „ aſſembler le lendemain les Bachas „ aux environs de la ville. Il paſſa „ enſuite dans l'appartement d'Ié„ ne, avec laquelle il reſta juſqu'au „ lendemain.

„ Jamais cette jeune Princeſſe ne „ lui parut ſi charmante; jamais „ auſſi le Prince ne lui avoit fait de „ ſi tendres careſſes. Pour donner „ un nouvel éclat à ſa beauté, ſi „ cela étoit poſſible, il exhorta ſes „ femmes à emploier toute leur „ adreſſe & tous leurs ſoins à ſa „ parure. Après qu'elle fut en état „ de paroître en public, il la prit „ par la main, la conduiſit au mi„ lieu de l'aſſemblée, & arrachant „ le voile qui lui couvroit le viſage, „ il demanda fiérement aux Bachas „ qui l'entouroient, s'ils avoient ja„ mais vû une beauté ſi accomplie. „ Tous ces Officiers, en bons Cour„ tiſans, ſe répandirent en des „ louanges exceſſives, & le féli„ citérent de ſon bonheur. Pour „ lors Mahomet prenant d'une „ main les cheveux de la jeune „ Gréque, & de l'autre tirant ſon „ cimeterre, d'un ſeul coup en fit „ tomber la tête à ſes pieds, & ſe „ tournant vers les Grands de la „ Porte, avec des yeux égarez &

Digitized by Google

» pleins de fureur : *Ce fer*, leur dit-il, *quand je veux, ſçait couper les liens de l'amour.* Il les coupa ſe défiant de ſon cœur, & par cette action vraiment barbare & d'un brutal deſtitué de culture & d'honneur, il fit voir qu'il ſe ſentoit incapable de prendre & de laiſſer les paſſions ſelon les beſoins, comme tant de grands hommes qui ne l'ont pas imité.

Philippe, dont j'ai déja parlé, me revient encore. Jamais Prince ne fut plus mêlé de bon & de mauvais que celui-là, & ne ſçut mieux laiſſer l'un pour prendre l'autre ſelon le tems & les conjonctures. Ce que dit Théopompe dans Athenée eſt ſurprenant. Tourreil me fournit ce paſſage dans ſes Remarques ſur la premiére Olynrienne. » Philippe, » *dit-il*, n'avoit que du mépris pour » la modeſtie & les bonnes mœurs. » Toute ſon eſtime & toute ſa li- » béralité ſe réſervoient pour des » hommes plongez dans la crapule, » & proſtituez aux derniers excès » d'une vie licentieuſe. Il aimoit » que ſes camarades de plaiſirs ex- » cellaſſent dans l'art de l'injuſtice » & de la malignité, comme dans la » ſcience de la débauche. Eh ! quelle » ſorte d'infamie, quel genre de » crime ne commettoient-ils point ? » Quelques-uns parvenus à l'âge » viril, s'étudioient à ſe donner » tout l'extérieur du ſexe dont ils » n'étoient pas, prenoient grand » ſoin que jamais leur menton ne » les décelât : d'autres alloient juſ- » qu'à oublier le leur dans leur com- » merce monſtrueux. Deux ou trois » prenoient le ſoin de plaire au Roi » d'une maniére plus propre à méri- » rer le nom de maîtreſſes, que de » ſes amis.

Je ne ſçai ſi c'étoit la mode en ce tems-là de ſe farder : je le croirois aſſez par ce paſſage de Théopompe, qui ſemble l'inſinuer. Elle étoit du moins connue en Aſie du tems de Craſſus. Surenna, qui triompha de ce Général d'une maniére burleſque, & ſi honteuſe au nom Romain, étoit un grand Capitaine : cependant Plutarque nous apprend qu'il ſe fardoit, & qu'il ſe faiſoit accompagner d'un ſerrail de concubines, & d'un plus grand nombre de filles perdues qui le ſuivirent dans ſon triomphe. La farderie dans les gens de guerre, eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. J'en ai pourtant vû qui ſe fardoient, & qui ne ſe couchoient jamais qu'ils n'euſſent le viſage couvert de rouelles de veau, pour ſe conſerver le teint frais. Je ne dirai pas ſi en imitant Surenna, ils lui reſſembloient du côté du courage : perſonne ne m'en a pû donner des nouvelles ; mais cela n'a pas empêché qu'ils n'aient continué leur chemin. J'aurois honte d'en dire tout ce que j'en ſçai, & de la magnificence de leur toilette. J'ai vû pis que cela, des mandians ſe farder les pieds & les jambes, y mettre du blanc & du rouge. Après cela peut-on trouver à redire à certains petits Maîtres guerriers & très-efféminez, anciens & modernes, toujours bien munis de maîtreſſes, & toujours amoureux ?

M. de Turenne ne pouvoit ſouffrir ces ſortes de gens dans ſon armée : s'il en avoit connu quelqu'un de cette trempe dans ſon régiment, il l'eût renvoié pour jamais languir & ſoupirer aux pieds de ſa maîtreſſe. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme, ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite. Je ne ſçai s'il s'en trouvera quelque autre qui s'en acquittera mieux, c'eſt de quoi je doute. Si c'eſt l'Abbé que je

je m'imagine, je ſuis perſuadé que le chagrin de n'avoir pas réuſſi, après s'être bien diſtillé l'eſprit à la compoſer en ſtile poétique & précieux, ne ſera jamais capable de lui faire couper la gorge, comme a fait un autre; l'Auteur, dis-je, de la Vie de ce grand homme, dit » qu'on » diſtinguoit facilement un Officier » du régiment de Turenne avec un » autre : il avoit du moins l'air ſage, » s'il ne l'étoit pas, & il ne falloit » point qu'il fût jureur ni débau- » ché : s'il ne pouvoit les empêcher » de voir les femmes, il les em- » pêchoit du moins d'en médire; » & pour faire en ſorte qu'ils n'en » fiſſent pas leur principale occu- » pation, il leur faiſoit remarquer » combien le ſervice du Roi étoit » incompatible avec le leur. Il pra- » tiquoit lui-même tout le premier » ce qu'il enſeignoit : car quoiqu'il » fût extrémement civil, il étoit » ennemi de la galanterie, juſqu'à » dire que la plus belle femme ne » méritoit pas qu'un honnête hom- » me perdît un mois de ſon tems » avec elle. Dans le tems qu'il diſoit cela, il n'avoit pas encore éprouvé les traits de l'amour; mais il changea de ſentiment lorſqu'il eut reconnu ſon pouvoir. Une belle Dame fit le coup ſans que ſon mari s'en doutât le moins du monde. On peut bien juger qu'il n'oublia rien pour le faire monter aux plus grands honneurs de la guerre; mais il ne put jamais venir à bout d'en faire un grand Capitaine. Je n'en ſuis pas ſurpris, on fait bien moins aiſément un Mars qu'un Fauue.

§. III.

A quels dangers un Général yvrogne eſt expoſé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice ſi groſſier.

JE trouve plus de grands Capitaines yvrognes, que de voluptueux & d'amoureux tranſis, ou abandonnez aux femmes les plus perdues. Je l'ai déja dit dans ces Obſervations, les enfans de Bacchus me paroiſſent plus ſupportables & plus hommes que les autres. On ne boit pas toujours, on n'eſt pas éternellement à table; mais on eſt toujours amoureux. Si les paſſions délicates gagnent abſolument le cœur, il faut que toutes les autres ceſſent. Or tous les grands Capitaines dont j'ai parlé n'en ont pris que ſelon le beſoin. *C'eſt aux petites ames enſévelies du poids des affaires*, dit Montagne, *de ne s'en ſçavoir purement démêler, de ne ſçavoir laiſſer & reprendre*, & ces petites ames ne ſont nullement propres pour la guerre, encore moins pour être à la tête des armées. Cet emploi eſt incompatible avec les vices qui ont pris de trop profondes racines : le vin, le jeu & les femmes ſont les trois vices preſque inſurmontables. La raiſon n'y peut rien. Inutilement vient-elle au ſecours, tous ſes efforts ſont inutiles, ſi l'ambition ne s'y joint & ne l'abſorbe, c'eſt-à-dire qu'il n'y ait de l'excès dans celle-ci, & que l'autre ne ſerve que d'acceſſoire : en un mot qu'elle ne ſoit moins une vertu qu'un vice pour chaſſer les trois premiers, ou l'un des trois beaucoup plus dangereux : car quelque déreglée que puiſſe être cette ambition ou ce déſir immodéré de gloire, il nous eſt toujours utile, & ne deshonore jamais. Le Maré-

chal de Guébriant entra dans le ſervice avec des talens admirables pour la guerre : il y apporta en même tems une paſſion deſordonnée pour le jeu, un auſſi grand penchant pour le vin & pour les voluptez oppoſées à ſon avancement. Ses talens, un grand courage & une plus grande ambition coupérent court à tant de défauts : il n'en fut plus parlé, il devint un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle.

Un Général d'armée, qui donne dans l'excès du vin, qui s'enyvre comme un miſérable crocheteur, s'expoſe ſouvent à de terribles affaires ; mais plus rarement que les damerets & les voluptueux. Ils n'ont à craindre que les ſurpriſes lorſqu'on penſe à les attaquer ſur la fin de leurs longs repas ; au lieu qu'on peut tenter en tout tems contre ces derniers, plus nonchalans, très-pareſſeux, & rarement habiles, bien qu'on en ait vû qui ont fait des coups d'une extréme diligence ; mais qu'on doit moins leur attribuer qu'à ceux auſquels ils ſe livrent. M. le Grand Prieur de Vendôme en a fait deux en Italie. Il fallut de puiſſantes machines pour obliger ce Prince à dormir un peu moins qu'à l'ordinaire, & à reſter moins à table ; mais combien a-t-il laiſſé échaper d'occaſions, & rejetté de belles entrepriſes, bien moins par défaut de hardieſſe & de courage, que pour ne pas perdre ſes heures de table, tout comme celles de dormir, qui n'étoient pas en petit nombre?

Avouons-le franchement, les ennemis qu'il avoit en tête ne ſeront jamais accuſez d'être auſſi habiles qu'Annibal dans l'art de former une entrepriſe importante ſur la connoiſſance du caractére du Général ennemi. Nous en avons vû de toute eſpéce pendant le cours de la guerre que nous avons ſoutenue en Italie ; mais pour des ſurpriſes d'armées dans le plein jour ou nocturnes, nous n'en connoiſſons aucune : jamais cependant Général ne s'eſt moins trouvé en état de les éviter & de les rendre inutiles que celui dont je viens de parler, & jamais homme ne fut plus propre à recevoir une camiſade que celui-là. Un Général qui a feſtiné quatre à cinq heures de tems, n'eſt guéres en état de ſe lever ſix heures plutôt qu'à l'ordinaire. Lorſqu'on fait état d'en dormir douze tout d'une traite, on s'éveille tout plein de vapeurs, & les conviez, qui ne ſont pas toujours les derniers d'une armée, ſoit par complaiſance ou autrement, s'ils ne boivent pas avec excès, ils en prennent toujours au-delà de ce qu'il leur en faut. Rarement les Allemans tentent ces ſortes d'entrepriſes, ſoit qu'ils choiſiſſent la nuit pour boire, ſoit par reſpect pour la bouteille, & pour ne pas troubler le repos des beuveurs. Hors certaines heures conſacrées à Bacchus, qu'on ignore ſouvent, un Général qui aime un peu trop le vin, qui s'enyvre même, peut être un grand Capitaine avec ce défaut. Cela n'empêche pas que l'Hiſtoire ancienne & moderne ne nous fourniſſe un grand nombre d'exemples, où ceux qui ont cherché à profiter du foible de leur Antagoniſte, ſe ſont ſouvent mécomptez dans les conſéquences : car quand ils croioient les trouver dans l'état où ils les ſouhaitoient, il arrivoit ſouvent qu'ils étoient à jeun & ſur pied. Il arriva tout le contraire au ſiége de Samarie par Bénadad, l'exemple eſt remarquable & peu favorable aux Princes & aux Généraux yvrognes. Je le tire de l'Ecriture.

Achab Roi d'Iſrael, aſſiégé dans

cette place, étoit prêt à ſuccomber ; mais aiant été informé que ſon ennemi paſſoit une partie de la journée à boire & à s'enyvrer dans ſes repas, il ne déſeſpéra pas de ſon ſalut : il apprit en même tems que ſes Généraux, qui mangeoient ordinairement à ſa table, s'enyvroient tout comme lui, & ces Généraux au nombre de trente-deux étoient autant de Rois vaſſaux ou ſes alliez. Qui doûte qu'il n'y eût parmi les conviez encore un grand nombre de Généraux ſubalternes ? Le défaut du Roi Bénadad fut le ſujet d'une ſortie générale. Les aſſiégez *ſortirent de la ville ſur le midi*, dit l'Auteur (a) ſacré, *cependant Bénadad étoit dans ſa tente qui beuvoit, & qui étoit yvre, & les trente-deux Rois qui étoient venus à ſon ſecours beuvoient auſſi avec lui.* Il y a toute ſorte d'apparence qu'aucun d'eux ne s'épargna, & que chacun en prit en abondance. Que peut-on tirer d'une armée commandée par trente-trois yvrognes complets ? Elle fut attaquée par un corps de deux cens trente-deux valets ou goujats, ſoutenus de tout ce qu'il y avoit de troupes dans toute la ville au nombre de ſept mille hommes.

Les valets de pied des Princes des Provinces marchoient à la tête de l'armée, continue l'Auteur, *Benadad aiant envoié voir ce que c'étoit, on lui vint dire : ce ſont des gens qui ſont ſortis de Samarie. Il dit* à ceux qui lui *parloient : ſoit qu'ils viennent pour traiter de la paix, ſoit qu'ils viennent pour combattre, prenez-les tous vifs.* Il n'étoit pas fort aiſé de ſe ſaiſir d'une telle Ambaſſade, compoſée de ſept mille deux cens trente-deux hommes, qui marchent contre une armée ſans Chef, & où il n'y en avoit pas un ſeul qui fût ſain d'eſprit & de jugement. Bénadad ordonne en yvrogne, il ſe trouve tout d'un coup attaqué & forcé dans ſon camp, & obligé à quittet la table pour s'enfuir.

Ces têtes à vin, non pas telles que celle de Bénadad, mais telles que celles dont j'ai parlé, qui laiſſent là la bouteille lorſque l'état de leurs affaires les diſpenſe d'en faire uſage, ne ſont pas toujours aiſées à ſurprendre à la tête d'une armée. Comme ils ſentent leur défaut, ils ſe précautionnent d'avance : outre qu'il eſt rare qu'ils ne ſoient pas toujours les premiers à attaquer ou à exécuter des entrepriſes extraordinaires. Tel étoit Philippe, qui s'y engageoit ſouvent dans les ſaiſons & les tems les plus fâcheux & les plus difficiles. Preſque tous les Généraux abandonnez à l'yvrognerie, ont toujours devancé les ſurpriſes, & penſé à ſurprendre leurs ennemis eux-mêmes ; ce qui faiſoit qu'ils entreprenoient rarement ſur eux, les croiant toujours ſur leurs gardes. Cela ne prouve pas qu'il ne s'en ſoit trouvé un plus grand nombre qui ſe ſont vûs attaquez lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & dans un tems où ils n'étoient point en état de faire uſage de leurs lumiéres & de leur jugement.

La conjuration de Thébes eſt célébre dans l'Hiſtoire : elle n'étoit fondée que ſur l'yvrognerie & l'intempérance de ceux qui commandoient dans la ville, & les conjurez prirent ſi bien leur tems, qu'ils les égorgérent au milieu de leurs repas, lorſqu'ils étoient preſque tous yvres.

Bourſault n'y prend pas garde lorſqu'il fait l'éloge du Maréchal de Rantzau. » L'yvrognerie, qui » eſt un vice détellé des honnêtes

(a) *D. Calmet dans les Rois, l. 3. c. 20.*

» gens, *dit-il*, étoit une eſpéce de » vertu à feu le Maréchal de Rant- » zau par le bon uſage qu'il en ſça- » voit faire. Il ne montroit jamais » plus de courage que lorſqu'il avoit » bien bû. Voilà une plaiſante fa- çon de louer un homme tel que ce Général. Il étoit donc tout autre s'il n'avoit pris du vin avec excès, & ſans cette machine il étoit hors d'état de rien faire. Nous ſçavons le contraire, & que ſon yvrognerie lui a joué de fort mauvais tours, & fait manquer de bonnes occaſions. Si cet Auteur avoit dit qu'une certaine doze de vin échauffoit ſon eſprit & le mettoit en mouvement, comme cela ſe remarque en certaines gens, qui n'ont jamais plus d'eſprit & de raiſon que lorſqu'ils en ont une pointe, ſans laquelle l'un & l'autre ſont endormis, il loueroit ſans doute le Maréchal, & le vin pris modeſtement ſeroit une vertu en lui; mais il étoit brave ſans cela. Ce qu'il dit enſuite eſt très-vrai, & ſervira de ſupplément aux remarques que j'ai faites ſur les Généraux borgnes, aveugles, manchots & boſſus. Celui-ci, ſi l'on en excepte la boſſe & l'aveuglement, étoit tout cela, & méme plus mutilé qu'aucun autre ancien & moderne.

» Peut-être depuis que l'on fait » la guerre, *continue l'Auteur*, n'y » a-t-il eu aucun plus mutilé qu'il » l'étoit: & ce qui lui manquoit, » étoit ce qui publioit ſa gloire. Il » n'avoit qu'un bras, qu'une jambe, » qu'un œil, qu'une oreille, en un » mot il n'avoit qu'un de tout ce » qu'un homme peut avoir deux: » & ce grand homme n'en étoit, » pour ainſi dire, que la moitié » d'un. Cette difformité, qui fai- » ſoit la moitié de ſa vie, fit auſſi » la moitié de ſon épitaphe qu'on a » dreſſée à ſon tombeau, & qui mé- » rite d'avoir place dans cette page.

Du corps du grand Rantzau tu n'as
qu'une des parts;
L'autre moitié reſta dans les plaines
de Mars;
Il diſperſa par tout ſes membres &
ſa gloire;
Tout abattu qu'il fût il demeura vain-
queur;
Son ſang fut en cent lieux le prix de
ſa victoire;
Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier
que le cœur.

Il y a bien des Guerriers qui ſont ſortis ſourds des plaines de Mars, qui préféreroient les bleſſures du Maréchal à celle-là, & qui ne balanceroient pas un ſeul moment dans le choix.

Bien que ce défaut de trop boire ſoit tout-à-fait indigne d'un honnête homme, il l'eſt encore plus dans un Prince qui s'y laiſſe aller: car s'il n'eſt pas ſurpris à la guerre, il l'eſt par ſes Miniſtres, par ſes flatteurs, par ſes campagnons de débauches, & dans les jugemens qu'il rend ſur des affaires importantes.

Je reviens encore à Philippe: il faut avouer que jamais Prince n'eut tant de vices & tant de vertus. Me voici ſur le défaut de l'intempérance. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ſon fils Alexandre ne lui cédoit pas de ce côté-là. Il s'enyvroit comme ſon pére: mais le vin de celui-ci étoit moins mauvais que celui de l'autre: diſons plutôt que Philippe en prenoit avec moins d'excès. Ce que je vais dire en eſt une bonne preuve.

Une femme s'étant adreſſée à ce Prince pour implorer ſa juſtice dans un tems un peu trouble, c'eſt-à-dire à l'iſſue d'un long repas. Elle lui expoſe ſes raiſons: elles ne lui paroiſſent pas aſſez perſuaſives: il la

juge, la condamne, & la fait retirer. Surpriſe d'un jugement qu'elle croit injuſte, elle le regarde & lui répond : *j'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre Roi* ? & à qui? *A Philippe à jeun*, repliqua-t-elle. La maniére dont ce Prince reçut cette réponſe, dit un Auteur, feroit honneur au Roi le plus ſobre. Il examine l'affaire avec plus de maturité, il reconnoît que ſon jugement n'eſt pas équitable, & ſe condamne à le réparer.

La qualité de beuveur inſigne chez les anciens Perſes n'étoit pas de petite conſidération, & les faiſeurs d'éloges ne la laiſſoient pas échaper lorſqu'il leur arrivoit de haranguer quelque Satrape, ou le Roi lui-même. C'étoit l'endroit qui plaiſoit toujours le plus. Si les flatteurs d'Artaxerxès le mettoient en œuvre dans leurs diſcours, Cyrus le jeune ſon frére prétendoit qu'il étoit indigne de cet éloge, & qu'il n'étoit rien moins que cela. Il diſoit aux Chefs des dix mille Grecs qu'il avoit pris à ſa ſolde contre ſon frére, qu'il étoit un auſſi méchant beuveur que mauvais Capitaine, & qu'il s'entendoit infiniment mieux que lui à ce métier-là. S'il eût parlé à des Allemans, il eût fait des jaloux; au lieu que des Grecs dûrent rire de cette vanité.

Je ſuis ſurpris comment Xenophon a laiſſé paſſer cette vanterie de Cyrus ſans quelque réflexion de ſa façon, car les Grecs ne paſſoient pas pour aimer beaucoup le vin. Les Romains s'y adonnérent après la conquête de l'Aſie. Avant ce tems-là non ſeulement il n'étoit pas permis aux femmes d'aſſiſter aux feſtins, mais l'uſage du vin leur étoit encore interdit. Cette coutume s'évanouit dès l'inſtant que le luxe & la corruption s'introduiſirent dans Rome. L'un & l'autre devinrent ſi grands, que les femmes beuvoient & s'enyvroient auſſi déterminément que les hommes : de ſorte que Cyrus ſe fût trouvé très-embaraſſé de leur tenir tête. Sénéque (a) n'eſt pas le ſeul garant de cette vérité, il y a bien d'autres Auteurs qui nous l'aſſûrent.

Il y a quarante ans que les femmes ne ſçavoient ce que c'étoit que de boire du vin; cette paſſion leur étoit inconnue : elles en ont aſſez d'autres qui les occupent & les mettent en haleine, pour les péchez de leurs maris. Si j'en donnois le catalogue, je ne finirois pas ſitôt. Celle du vin & des liqueurs fortes, qu'on eût dû laiſſer en propre aux peuples du Nord, a gagné ceux du Midi, & les femmes en ont été épriſes comme les hommes. C'étoit la ſeule choſe qui leur manquoit pour les achever : Bacchus n'avoit point encore de femmes dans ſa confrérie; mais les y voilà aujourd'hui reçûes, de ſorte qu'il faudra agrandir ſon Temple : car le moien d'y pouvoir entrer! Si nos péres levoient la tête hors de leurs tombeaux, que diroient-ils ? Il ne faut pas douter que M. Bernier, Médecin de Blois, ne leur ait appris cette nouvelle. Je n'ai pas lû ſon Livre, mais heureuſement Bayle me fournit le paſſage, *Qui auroit cru*, dit-il, *que les femmes.... auroient ajouté le tabac & l'eau-de vie à tant d'autres débauches, dont elles font vanité depuis plus de trente ans? Elles ne portent encore que des barillets d'eau-de-vie à leur côté, qui ſçait ſi avec le tems elles n'y porteront pas des barils* ? Puiſqu'elles ſont aujourd'hui en poſſeſſion de ce vice, & qu'elles portent les barillets, il

(a) *Seneca, Epiſt. 96.*

faut eſpérer qu'il en ſera comme des paniers, qui augmentent tous les jours de circonférence; on en viendra bientôt aux barils, qui feront une partie de leurs équipages, & que le chien de leur Cocher ſera obligé de leur céder ſa place. Voilà donc les barils entre deux Pages & le Cocher pour s'en ſervir au beſoin: le vin, le jeu, les hommes & un luxe affreux, voilà le partage des femmes. Donc le vin, le jeu, les femmes & un luxe égal, diſent les enfans qui voient tout cela, nous peuvent être permis. Pourquoi n'imiterions-nous pas les exemples de nos péres & de nos méres? Des gens qui commencent de ſi bonne heure à voir ces déréglemens dans leurs parens, lorſqu'ils les ont ſans ceſſe devant les yeux, s'y abandonnent ſans peine, & à mille autres énormitez. Quoi de plus doux! Seront-ils bien capables de s'en corriger & de les déraciner de leur cœur, s'il faut aller à la guerre? Je conclus de là qu'il eſt impoſſible ou preſque impoſſible qu'ils ſe tournent jamais vers les vertus, ſans leſquelles on eſt tout-à-fait incapable de commander les armées, & de ſe diſtinguer dans un métier où il en faut un ſi grand nombre pour s'en rendre véritablement digne. Paſſons maintenant à l'article des Généraux lâches & poltrons: Polybe les épargne un peu, & ce qu'il en dit eſt très-judicieux & très-vrai.

§. IV.

La lâcheté naît du luxe & de la ſuperfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir.

PLutarque prétend que *la lâcheté & la molleſſe ne ſont pas le fruit du luxe, de la pompe & de la ſuperfluité, comme le prétendent la plupart des hommes; mais qu'elles ſont l'effet d'une baſſe & mauvaiſe nature qui ſuit des mauvaiſes opinions.* La note marginale de M. Dacier mérite d'être rapportée. » Ce principe eſt » certain, *dit il*, le luxe, la pompe » & la ſuperfluité n'engendrent pas » la lâcheté & la molleſſe. Si cela » étoit, il n'y auroit pas de Prince » ni de grand Seigneur qui ne fût » lâche & mou. Ces vices viennent » d'une nature baſſe & mauvaiſe. « Mais il faut avouer que ſi les dé» lices ne les engendrent pas, elles » les entretiennent & les fomentent, » & empêchent qu'une ame baſſe ne » vienne à ſe relever: elles achévent » de l'abattre.

M. Dacier me le pardonnera, je ne vois pas que ce principe ſoit auſſi certain qu'il ſe l'imagine du luxe, de la pompe & des ſuperfluitez. Tous les mauvais penchans pour les voluptez en découlent, & de celles-ci l'amour de la vie & un très-grand déſir de ſe la conſerver & de fuir toute occaſion de la perdre: puiſque nous poſſédons tout ce qui peut contribuer à nous la rendre précieuſe, & à nous la faire aimer plus que les autres qui ont les mêmes penchans aux délices de la vie. Ils n'ont pas la facilité ni les moiens de ſatisfaire leur inclination aux vices, à quoi les richeſſes & les ſurperfluitez expoſent & entraînent les Grands du monde; ils ne s'en abſtiennent que par impuiſſance, ils ſont vertueux par néceſſité; & comme ils ne peuvent s'élever aux honneurs de la guerre & aux biens qu'on s'acquiert avec elle que par l'application & par le courage, ils jouent à tout perdre ou à tout gagner: ils mépriſent leur vie & l'expoſent plus librement que les grands Seigneurs, qui montent ſouvent aux

grades les plus éminens de la milice avec toutes les facultez néceſſaires pour s'y deshonorer : car la lâcheté & la molleſſe ſont ordinairement le fruit du luxe, de la pompe & des ſuperfluitez ; & cela eſt d'autant plus vrai, contre le ſentiment de Plutarque, que ſans dire qu'ils ſont tous lâches & mous, il y en a un ſi grand nombre qui ſont l'un & l'autre, que je ſuis tout ſurpris d'en voir à la tête & dans les armées, qui aient pû ſe conſerver & ſe ſauver purs & nets du milieu de la corruption d'une Cour, ou d'entre les bras de leurs parens, où ils ont éprouvé tout ce qui peut amollir le courage par les exemples domeſtiques, & étouffer même les vertus & les talens qu'ils ont reçûs de la nature. Je conclus de là qu'il eſt impoſſible qu'avec une telle éducation, les Grands puiſſent rien faire de bon.

Le luxe & les vices qui l'accompagnent, & qui ſont toujours les ſuites d'une longue paix ; ſont montez aujourd'hui à un tel degré d'énormité, qu'il faut s'attendre, ſi elle dure encore quelques années, de voir d'étranges événemens, & celle des Puiſſances de l'Europe qui ſe ſouviendra de cette maxime de l'Empereur Alexandre Sévére, que *la ſûreté & le ſalut d'un Etat dépendent du bon état des armées, & qu'un Prince doit avoir plus de ſoin des troupes que de ſoi-même*, qui mettra toute ſon application à les maintenir dans une exacte diſcipline, avec autant d'exactitude que s'il étoit en pleine guerre, qui ſe ſouviendra que le mépris qu'on fait des troupes, lorſqu'on croit n'en avoir pas beſoin, eſt un des plus grand maux d'un Etat dans un tems où il eſt de la bonne politique de les careſſer, de les paier avec toute l'exactitude poſſible, de retenir les vieux Officiers par les égards du Prince, & de récompenſer ceux qui ſe diſtinguent par leur application, ſans craindre de s'appauvrir par une épargne mal entendue : ſi elle oblige les jeunes Seigneurs de la Cour, qui ſont nez pour être un jour à la tête des armées, & qui croupiſſent dans la molleſſe & l'oiſiveté, à reſter ſix mois de l'année dans leurs régimens : ſi, dis-je, cette Puiſſance ſe conduit de la ſorte, elle ſera maîtreſſe, & ſubjuguera celle qui ſuivra une méthode toute contraire : car les Généraux qui ont eſſuié tous les travaux & tous les périls des deux derniéres guerres, ne ſe trouvant plus en état de ſe mettre à la tête des armées, on ſe verra dans la triſte néceſſité d'en donner le commandement à des gens ſans expérience, ſans capacité, & peut-être à des lâches, pour mettre le comble à la miſére & aux malheurs des peuples, & à la honte du Prince. Quand même ces gens-là ſeroient les plus braves du monde, leur incapacité ne les laiſſeroit pas moins ſur la route des fautes les plus énormes ; ils ſeroient toujours en priſe aux mauvais conſeils, & cette incapacité les empêcheroit d'en reconnoître la malice ou l'ignorance de ceux qui cherchent à les gouverner ou à éviter des engagemens où leur vie peut être expoſée, ſouvent dans l'eſpérance de ſe mettre en leur place, en les empêchant de profiter des occaſions, & en fourniſſant à ſes ennemis pour le battre. C'eſt ce que nous avons vû nous-mêmes en Flandre & en Italie dans la derniére guerre, & ces gens-là ſans parvenir à leur but, & ſans voir jamais leur ambition ſatisfaite, n'ont remporté que des remords, & n'ont pas échapé à la ſphére d'activité

d'un bon nombre d'Officiers qui ont examiné leur conduite ; que ſçait-on ſi quelque Hiſtorien bien inſtruit n'apprendra pas un jour à la poſtérité des complots & des artifices ſi indignes & ſi criminels ?

On voit à quoi un Général ſans aucune expérience & poltron s'expoſe, & expoſe l'Etat & la réputation de ſon Maître. Ecoutons Polybe : rien de plus judicieux & de plus vrai. » Il eſt beaucoup de Gé» néraux, *dit-il*, qui mous, pareſ» ſeux, ſans mouvement & ſans ac» tion, négligent non ſeulement les » affaires de l'Etat, mais encore les » leurs propres..... D'autres ſont » lâches & poltrons, défaut desho» norant dans quelque homme que » ce ſoit, mais le plus pernicieux » de tous dans un Général. Des » troupes, ſous un tel Chef, paſſent » le tems ſans rien entreprendre, » & l'on ne peut lui en confier le » commandement ſans s'expoſer » aux plus grands malheurs.

Un Général d'armée poltron l'eſt infiniment plus qu'aucun ſoldat de ſon armée, car le devoir d'un Général n'eſt pas de combattre & de s'expoſer aux plus grands dangers. » Dans toutes les occaſions, *dit* » *Plutarque* (a), où le danger du » Général eſt d'un grand poids pour » le ſuccès d'une affaire, là il doit » paier de ſa perſonne, & aller tête » baiſſée, ſans ſe ménager, & ſans » écouter ceux qui diſent qu'un » bon Général doit mourir de vieil» leſſe, ou du moins mourir vieux ; » mais lorſque l'avantage qui re» viendra de ſa victoire ne peut » être que médiocre, & qu'au con» traire par ſa défaite tout eſt per» du, il n'y a perſonne qui de» mande de lui qu'il faſſe l'action » de ſoldat qui peut entraîner la » perte du Capitaine. On ne peut rien dire de plus judicieux. Ce qu'il avance plus haut mérite d'être copié. Il cite le beau mot de Timothée. *Un jour que Chares montroit aux Athéniens les bleſſures qu'il avoit reçûes pendant ſon Généralat, & ſon bouclier qui avoit été percé d'une pique* ; » & moi, *s'écria-t-il*, quand j'aſſié» geois Samos, un trait étant venu » tomber aſſez près de moi, que » j'eus de honte, m'étant expoſé ſans » néceſſité en trop jeune homme, & » plus qu'il ne convenoit au Chef » d'une ſi grande armée !

Ceux qui ſe défient de leur courage, ou qui en manquent abſolument, profitant de cette maxime, attaqueront plus volontiers, ſans qu'on puiſſe jamais les accuſer de trop de ménagement : puiſqu'elle n'eſt pas moins reçûe aujourd'hui qu'elle ne l'étoit du tems des Anciens, & par-là ils rejetteront avec indignation les conſeils timides de ceux auſquels ils ſe confient : car ceux-là étant toujours obligez de s'expoſer, ne ſont jamais de l'avis de combattre & de profiter des plus belles occaſions, qui ne ſe préſentent que trop à la guerre ; & lorſqu'on les laiſſe échaper, on ſoupçonne le Général non ſeulement de lâcheté, mais encore d'une extréme ignorance, deux défauts qui nous couvrent de honte, & nous jettent dans le dernier mépris.

On ne peut guérir de la peur, dit-on, & réformer la nature ſur ce point. J'en demeure d'accord lorſqu'elle a pris de profondes racines dans le cœur de l'homme ; mais je ſuis perſuadé qu'un habile homme qui s'appercevra que ſon diſciple panche du côté de cette paſſion, peut y apporter du remède,

(a) *Plut. Pélopidas.*

&

& la déraciner de ſon cœur avant qu'elle y faſſe de plus grands progrès, par les principes de l'honneur & de la vertu, & ſur tout s'il s'agit d'un jeune Prince ou d'un jeune Seigneur. Tous les hommes ſont faits de ſorte, ſelon leur âge, qu'ils peuvent diſtinguer le vrai du faux, & l'honnête du deshonnête, le courage de la lâcheté, la gloire de l'infamie, & avoir de l'horreur des uns & de l'amour pour les autres. Sur ce pied-là ce qui honore & nous fait eſtimer peut s'enſeigner en corrigeant la nature & les penchans qui nous portent aux vices ou aux vertus. On en vient à bout par l'éducation, & l'on peut dire que le bonheur ou le malheur des Princes & de leurs peuples en dépendent. S'ils ne ſont pas tels qu'ils devroient être, on doit plutôt s'en prendre au mauvais choix qu'on a fait de ceux qui ſont chargez de leur éducation, qu'à leurs penchans naturels. Si l'on y prend bien garde, on verra que les Princes & les Grands du monde les plus vicieux & les plus lâches ont été mal élevez. C'eſt un grand art que celui de l'éducation de la jeuneſſe des Princes & des Grands. Il faut être grand ſoi-même d'eſprit & de ſentimens; & il faut penſer grand pour cela. Choiſit-on de ces ſortes de gens? Les va-t-on chercher hors des Cours? Ce ſeroit une eſpéce de prodige d'en trouver là plutôt qu'ailleurs. Se peut-il qu'il y ait de véritables vertus dans un païs de corruption, où tout eſt maſqué? Encore une fois, s'adreſſe-t-on à ceux qui ſont capables de conduire la jeuneſſe d'un Prince? » Tel eſt le » malheur des Princes, *dit l'Hiſtorien de Louis XIII.* leur éducation eſt la choſe du monde la » plus importante, & cependant » on la confie preſque toujours à » des perſonnes indignes, ou incapables d'un ſi grand emploi. Le » Miniſtre ou le Favori le font donner à une de leurs créatures, & » le pére penſe plus à récompenſer » des ſervices inutiles, & ſouvent » criminels, qu'à faire un choix » avantageux à l'héritier de la Couronne. Le Duc d'Olivarez donna » un infame bâtard, qu'il avoit eu » d'une putain, à l'Infant d'Eſpagne.

S'eſt-il trouvé un Roi lâche & ſans cœur à Sparte, & des ames baſſes & timides dans aucun des Citoiens de cette ville? Il étoient tous très-braves & très-courageux. N'étoit-ce pas l'éducation qui avoit produit cette merveille? Que tous les habitans d'une grande ville ſoient autant de Héros, de ſoldats intrépides & vertueux, les enfans comme les hommes, & les femmes mêmes, cela ne me ſurprend en aucune maniére; puiſqu'il eſt certain que la vertu militaire, qui renferme preſque toutes les autres, peut s'enſeigner. Cela ſe remarque dans les Spartiates: c'eſt le ſentiment de Xenophon, qui fait voir dans ſa Cyropédie, que les enfans des anciens Perſes n'étoient pas moins bien dreſſez à la vertu que ceux de Lacédémone. Ecoutons Plutarque à l'égard des premiers dans la verſion de M. Dacier.

» Lycurgue regardoit l'éducation » des enfans comme la plus grande » & la plus importante affaire d'un » Légiſlateur; c'eſt pourquoi il y » pourvut de loin, en réglant tout » ce qui regardoit les mariages & » les naiſſances: car il ne faut pas » croire ce que dit Ariſtote, qu'aiant » tenté de régler & de réformer les » femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence » effrénée, & de la trop grande au-

» torité qu'elles avoient priſe ſur » leurs maris, qui, à cauſe des » fréquentes expéditions de guerre » où ils alloient, étoient obligez de » les abandonner à leur conduite, » & qui, pour les empêcher d'a- » buſer de cette liberté, ſe voioient » réduits à les flatter, à les adoucir, » & à les appeller leurs Dames & » leurs Maîtreſſes. Au contraire il » prit d'elles tout le ſoin qu'il étoit » poſſible d'en prendre. En effet, » pendant qu'elles étoient filles, il » endurciſſoit leurs corps, en les » exerçant à la courſe, à la lutte, » à jetter le palet, & à lancer le » javelot; afin que le fruit qu'elles » concevroient dans la ſuite, trou- » vant un corps robuſte & vigou- » reux, y prît de plus fortes ra- » cines, & qu'elles-mêmes, forti- » fiées par ces exercices, en euſſent » plus de facilité, de force & de » courage pour réſiſter aux dou- » leurs de l'enfantement. Pour leur » retrancher toute ſorte de délica- » teſſe & de molleſſe, il les accou- » tuma à lutter toutes nûes, de » même que les jeunes garçons, & » à danſer en cet état devant eux » à certaines fêtes ſolemnelles, » en chantant de belles chanſons, » où elles lançoient à propos des » traits de raillerie, qui piquoient » juſqu'au vif ceux qui avoient mal » fait leur devoir, & où elles don- » noient au contraire de grands » éloges à ceux qui avoient fait des » actions dignes de mémoire. Par » ce moien elles embraſoient le » cœur des jeunes gens de l'amour » de la gloire & de la vertu, & ex- » citoient entr'eux une noble ja- » louſie. Car celui dont on avoit » tant vanté les belles actions, & » qui voioit ſon nom célébre parmi » ces jeunes filles, s'en retournoit » tout fier des louanges qu'il avoit » reçûes, & les brocards & les rail- » leries dont les autres ſe ſentoient » atteints, leur étoient plus ſen- » ſibles, que n'auroient été les plus » ſévéres remontrances & les plus » rudes corrections, d'autant plus » que tout cela ſe paſſoit en pré- » ſence de tous les Citoiens, des » Sénateurs & des Rois mêmes. Et » quant à ces filles, qui ſe mon- » troient ainſi nûes, il n'y avoit » rien là de honteux: Sparte étant » le trône de la pudeur, & l'in- » tempérance n'y étant pas même » connue. Cela les accoutumoit ſeu- » lement à des mœurs ſimples, leur » donnoit une merveilleuſe émula- » tion à qui auroit le corps le plus » robuſte & le plus diſpos, & leur » élevoit en même tems le cou- » rage, en leur faiſant connoître » qu'elles devoient participer à la » gloire des hommes, & aſpirer à » la même généroſité & à la même » vertu. C'eſt de cette mâle édu- » cation que venoit la grandeur » d'ame qui éclatoit dans leurs pen- » ſées & dans leurs paroles, com- » me elle éclata dans cette réponſe » de Gorgo, femme de Léonidas; » une Dame étrangére lui aiant dit » un jour: *Vous autres Lacédémo- niennes, vous êtes les ſeules qui com- mandiez aux hommes.* Elle lui répon- dit: *auſſi ſommes-nous les ſeules qui mettions des hommes au monde.*

Bien des gens trouveront l'apologie de la nudité des filles de Sparte plus capable de corrompre les mœurs que de les affiner, il le ſemble d'abord ainſi. M. Guillet, dans ſa Lacédémone ancienne & nouvelle, prétend le contraire, contre le ſentiment de M. Dacier, à qui la belle nature ne déplaiſoit pas, lorſque le poids des années ne ſurchargeoit pas ſes épaules. On dit qu'il n'a pas été inſenſible aux traits de l'amour,

& qu'il a même brûlé dans l'âge des glaces. Citons Guillet. » Les filles » de Sparte danſoient toutes nûes » en public dans certaines fêtes, » *dit-il*, & peu de gens ſont per» ſuadez qu'il y eût de la modeſtie » à ce ſpectacle. Je m'imagine que » les Lacédémoniens avoient leur » raiſon, & que la choſe étant » toute commune parmi eux, elle „ ne faiſoit pas dans leur ame une „ impreſſion dangereuſe & crimi„ nelle. Il ſe fait une habitude de „ l'œil à l'objet qui diſpoſe à l'in„ ſenſibilité, & qui bannit les ſales „ déſirs de l'imagination. L'émo„ tion ne vient que de la nouveauté „ du ſpectacle. Une coutume per„ pétuelle rebute plus les yeux „ qu'elle ne les tente; & ſi vous „ vous mettez une fois dans l'eſ„ prit l'intégrité des mœurs de la „ nation, vous demeurerez perſua„ dez de ce bon mot: *les filles de Sparte n'étoient point nûes, l'honnêteté publique les couvroit.* „ Gé„ néralement parlant je ne vous di„ rai pas que leur excuſe fût une „ excuſe pour nous: mais enfin il „ y a encore aujourd'hui quantité „ de lieux dans l'Amérique Septen„ trionale, où les femmes paroiſſent „ toujours dans l'état de celles qui „ danſoient à Sparte, & cependant „ tous nos voiageurs aſſûrent que le „ crime en eſt entiérement banni.

Une Dame Eſpagnole, qui montreroit ſon pied, paſſeroit pour très-immodeſte: elle ne choqueroit pas moins que ſi elle montroit toute autre choſe, & cauſeroit beaucoup d'émotion aux ſpectateurs. Les nôtres, qui montrent les leurs, ne cauſent aucun ſale déſir: & ce que nous dit Guillet de l'habitude de l'œil, qui diſpoſe l'objet à l'inſenſibilité, ſe trouveroit dans la nudité comme dans les pieds.

Comme l'éducation des Lacédémoniens étoit toute militaire, & qu'ils n'étoient dreſſez qu'aux vertus néceſſaires aux gens de guerre, on ne doit pas être ſurpris que les femmes de cette ville aimaſſent les braves, & qu'ils ne fuſſent l'objet de leurs éloges & le ſujet de leurs chanſons, & que les lâches en fuſſent fuis & mépriſez. Montluc (a) obſerve que les femmes ſont aſſez de l'humeur des Lacédémoniennes, & qu'elles aimeroient mieux qu'on leur apportât leurs maris ſur leurs boucliers, que s'ils revenoient de l'armée ſans boucliers & chargez de honte. Je vais rapporter ſes paroles, qu'il adreſſe aux Gouverneurs des places, & la leçon ne regarde pas moins les autres.

„ Non ſeulement votre Maître, „ *leur dit-il*, les Princes & les „ Seigneurs vous verront de mau„ vais œil, mais les femmes & les „ enfans; & veux encore paſſer „ plus outre, que votre propre fem„ me, encore qu'elle faſſe ſemblant „ de vous aimer, elle vous haïra „ & eſtimera moins dans ſon cœur. „ Car le naturel de toutes les fem„ mes eſt tel, qu'elles haïſſent mor„ tellement les couards & les pol„ trons, encore qu'ils ſoient bien „ peignez, & aiment les hardis & „ courageux, pour laids & diſ„ formes qu'ils ſoient. Elles parti„ cipent à votre honte; & quoi„ qu'elles ſoient entre vos bras de„ dans le lit, faiſant ſemblant d'ê„ tre bien aiſes de votre retour, „ elles voudroient que vous euſſiez „ été étouffé, ou qu'une canonade „ vous eût emporté. Car tout ainſi „ que nous penſons, que la plus „ grande honte d'un homme eſt

(a) *Montluc, Com. l. 3. p. 500.*

» d'avoir une femme putain, les » femmes auſſi penſent auſſi que la » plus grande honte qu'elles aient, » eſt d'avoir un mari couard. Ainſi » vous voilà bien accommodé, Mon- » ſieur le Gouverneur, qui aurez » perdu votre place, vû que dans » votre propre lit on vous mau- » dira.

Quelque eſprit qu'un Général d'armée ait, quelque grandes, quelque brillantes que ſoient les qualitez qu'on remarque en lui, quelque ſage, quelque prudent, quelque prévoiant qu'il paroiſſe dans les conſeils qu'il donne dans le Cabinet, quelque bien qu'il raiſonne ſur un projet de campagne qu'il doit exécuter, par l'eſtime qu'on fait de lui ailleurs qu'à la guerre; s'il manque de courage, il paroîtra tout autre à la tête d'une armée. On apprendra bientôt à la Cour que ce n'eſt plus le même homme, dont la ſageſſe & l'eſprit ſe ſont fait fort remarquer dans le Cabinet.

De toutes les paſſions, dit mon Auteur quelque part, la peur eſt celle qui affoiblit & qui étouffe davantage l'eſprit & le jugement, & ceux qui en ſont poſſedez, s'abandonnent totalement aux impreſſions qu'elle leur inſpire. Elle n'applique jamais les remédes à propos, ou pour mieux dire elle n'en trouve aucun. Que ſera-ce du choix d'un homme ſans eſprit & ſans jugement, & qui ne ſera pas plus courageux que l'autre? A quoi n'expoſe-t-on pas un Etat en faiſant choix de tels Généraux? C'eſt preſque l'ordinaire des Princes ou de leurs Miniſtres: la faveur & l'intrigue font tout dans les Cours; & lorſqu'on choiſit bien, le hazard y a plus de part que toute autre choſe. Voilà la cauſe de la rareté des grands Capitaines. Il n'y en a pas pour une.

CHAPITRE XVIII.

Diſtinction que fait Annibal entre les priſonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliez. Grande conſternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius eſt fait Dictateur.

QUand on eut amené devant Annibal tous les priſonniers, tant ceux que Maharbal avoit forcé de ſe rendre, que ceux que l'on avoit faits dans le vallon, & qui tous enſemble montoient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avoit pas été en droit de traiter avec eux ſans l'avoir conſulté, & prit de là occaſion de charger les Romains d'injures & d'opprobres. Il diſtribua enſuite ces priſonniers entre les rangs de ſon armée, pour les tenir ſous bonne garde. Ceux d'entre leurs Alliez furent traitez avec plus d'indulgence, il les renvoia tous dans leur patrie ſans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avoit déja dit, qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains. Il mit enſuite ſes troupes en quartiers de rafraîchiſſement, & rendit les derniers devoirs aux principaux de ſon armée, qui au nombre de trente étoient reſtez ſur le champ de bataille. De ſon côté la perte ne fut en tout que de quinze cens hommes, la plûpart Gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec ſon frére & ſes confidents les meſures qu'il avoit à prendre pour pouſſer plus loin ſes conquêtes.

A Rome, quand la nouvelle de cette triſte journée y eut été répandue, l'infortune étoit trop grande pour que les Magiſtrats pûſſent la pallier ou l'adoucir. On aſſembla le peuple, & on la lui déclara telle qu'elle étoit. Mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un Préteur eut-il prononcé ces quatre mots : *Nous avons été vaincus dans une grande bataille*, que la conſternation fut telle, que ceux des auditeurs, qui avoient été préſens à l'action, crurent l'affaire beaucoup plus fâcheuſe qu'elle ne leur avoit paru dans le tems même du combat. Cela venoit de ce que les Romains n'aiant, depuis un tems immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ils ne pouvoient avouer leur

défaite ſans être touchez, juſqu'à l'excès, d'un malheur ſi peu attendu. Il n'y eut que le Sénat, qui malgré ce funeſte accident ne perdit pas de vûe ſon devoir. Il penſa ſérieuſement à chercher ce que chacun auroit à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque tems après la bataille, C. Servilius qui campoit autour d'Ariminum, c'eſt-à-dire vers la mer Adriatique, ſur les confins de la Gaule Ciſalpine & du reſte de l'Italie, aſſez près des bouches du Pô; C. Servilius, dis-je, averti qu'Annibal étoit entré dans la Tyrrhénie, & qu'il étoit campé proche de Flaminius, auroit bien voulu joindre celui-ci avec toute ſon armée. Mais comme elle étoit trop peſante pour une ſi longue marche, il détacha quatre mille chevaux ſous le commandement de C. Centronius, avec ordre de prendre les devants, & en cas de beſoin de ſecourir Flaminius. Annibal n'eut pas plutôt reçu cet avis, qu'il envoia au-devant du ſecours Maharbal avec les armez à la légére & quelque cavalerie. Au premier choc Centronius perdit preſque la moitié de ſes gens. Il ſe retira avec le reſte ſur une hauteur; mais Maharbal les y pourſuivit, & le lendemain les prit tous priſonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'eſt-à-dire dans un tems où la plaie que la premiére avoit faite, étoit encore toute ſanglante. Le peuple, le Sénat même en fut conſterné. On laiſſa là les affaires de l'année, on ne ſongea point à créer de nouveaux Conſuls, on crut qu'une conjoncture ſi accablante demandoit un Dictateur.

Quoiqu'Annibal eût lieu de concevoir les plus grandes eſpérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il ſe contenta de battre la campagne, & de ravager le païs en s'avançant vers Adria. Il traverſa l'Ombrie & le Picenum, & arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un ſi grand butin, que l'armée ne pouvoit ni le mener, ni le porter. Chemin faiſant il paſſa au fil de l'épée une infinité d'hommes. Ennemi implacable des Romains, il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes, ſans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'aſſaut. Campé proche d'Adria, dans ces plaines ſi fertiles en toutes ſortes de vivres, il prit grand ſoin de refaire ſon armée, qu'un quartier d'hi-

ver passé dans la Gaule Cisalpine dans la fange & l'ordure, & son passage à travers les marais de Clusium, avoient mise dans un très-mauvais état. Hommes & chevaux, presque tous étoient couverts d'une espéce de galle qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouvérent dans ce beau païs dequoi ranimer leurs forces & leur courage, & la dépouille des vaincus fournit au Général autant d'armes qu'il lui en falloit pour en revêtir ses Africains. Ce fut aussi en ce tems-là qu'il envoia par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit dans l'Italie. Car jusqu'alors il n'étoit point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extréme aux Carthaginois, on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne & d'Italie, & l'on n'omit rien de ce qui pouvoit en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élut pour Dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre tems même on appelloit les rejettons de cette famille *Maximi*, c'est-à-dire très-Grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avoit mérité par ses grands exploits. Il est bon de remarquer que la Dictature est différente du Consulat. Le Consul n'est accompagné que de douze Licteurs, le Dictateur en a vingt-quatre à la suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du Sénat : toute autorité cesse, dès que le Dictateur est nommé. De tous les Magistrats, il n'y a que les Tribuns qui soient alors conservez, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même tems pour Colonel général de la cavalerie Marcus Minucius. Cette sorte d'Officier est à la vérité au-dessous du Dictateur ; mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé d'en faire les fonctions, & exerce son autorité.

Annibal changeoit de tems en tems de quartiers sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux de vin vieux, qui se trouvoit là en abondance, & les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étoient blessez, il donna aux autres le tems & les moiens de réparer leurs forces ; & quand il les vit tous sains & vigoureux, il se mit en route, & traversa les terres de Prétetium & d'Adria, les païs des Marrucins & des Frentans. Par tout où il passoit, il pilloit, massacroit, réduisoit tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont

chacune a ſon nom particulier. Les Dauniens en occupent une, & les Meſſapiens une autre. Il entra dans la Daunie, & commença par ravager Lucerie, Colonie Romaine. Puis aiant mis ſon camp à Hippone, il parcourut ſans obſtacle le pais des Argyripiens & toute la Daunie.

CHAPITRE XIX.

Fabius ſe borne à la defenſive, les raiſons qu'il avoit pour ne rien hazarder. Caractére oppoſé de M. Minucius Rufus, Colonel général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât.

PEndant qu'Annibal étoit dans ces quartiers, Fabius créé Dictateur, après avoir offert des ſacrifices (a) aux Dieux, partit de Rome, ſuivi de Minucius & de quatre légions qu'on avoit levées pour lui. Lorſqu'il eut joint ſur les frontiéres de la Daunie les troupes qui étoient venues d'Ari-

(a) *Fabius créé Dictateur, après avoir offert des ſacrifices aux Dieux, partit de Rome.*] Les Romains aiant chaſſé leurs Rois, ils furent contraints dans les dangers de leur nouvelle République de créer des Dictateurs avec uo pouvoir abſolu & arbitraire. Dès qu'il étoit nommé, il ſe trouvoit revêtu de la ſupréme puiſſance: l'un des Conſuls avoit le pouvoir de nommer celui qu'il croiroit le plus heureux, s'il étoit capable de faire un bon choix pour le ſalut de la patrie. Les affaires en ce tems-là étoient réduites en un ſi triſte état, qu'on ent abſolument beſoin d'un homme tel que Fabius pour la conduite d'une guerre ſi difficile. T. Largius fut le premier Romain qui parvint à cette ſupréme dignité. Auſſitôt qu'un Dictateur étoit nommé, il étoit abſolu, & maître de faire tout ce qu'il lui plaiſoit. Il avoit droit de vie & de mort à Rome comme dans les armées, ſur les Généraux & ſur tous les Citoiens, de quelque rang qu'ils fuſſent, & ſans appel. L'autorité & les fonctions des autres Magiſtrats ceſſoient, ou lui étoient ſubordoonées. Il nommoit le Général de la cavalerie, qui étoit à ſes ordres, & qui lui ſervoit comme de Capitaioe des gardes. Il avoit des Licteurs armez de haches comme les Rois. Il pouvoit lever des troupes, faire la paix ou la guerre ſelon qu'il le jngeoit à propos, ſans être obligé de rendre compte & de prendre l'avis du Sénat ni du peuple: ſon adminiſtration ne duroit que ſix mois. *Il n'y avoit*, dit Plutarque (a), *que le ſeul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité des mœurs répondiſſent à la dignité & à la majeſté de cette charge*", *& qui etoit encore dans l'âge où l'eſprit trouve dans le corps aſſez de force pour exécuter les deſſeins qu'il a formez, & où la hardieſſe eſt tempérée par la prudence.* Il choiſit pour Général de la cavalerie L. Minucius: & la premiére choſe qu'il demanda au Sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée: car cela étoit expreſſément défendu au Dictateur par uoe loi fort ancieooe; ſoit que l'on fît conſiſter la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût à propos par cette raiſon que le Général demeurât à la tête des cohortes ſans jamais les quitter, ſoit que cette charge étant d'ailleurs ſouveraioe & fort voiſine de la tyrannie, on voûlut que le Dictateur parût au moins en cela avoir beſoio du peuple. La Dictature ne fut perpétuelle que ſous Céſar.

(a) *Dacier, Plut. Fab. Max.*

minum

minum au ſecours de cette Province, il ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre, & le renvoia bien accompagné à Rome, avec ordre, ſi les Carthaginois remuoient par mer, de courir où ſon ſecours ſeroit néceſſaire. Enſuite il ſe mit en marche avec le Général de la cavalerie, & alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante ſtades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Annibal, pour jetter l'épouvante dans cette nouvelle armée, ſort de ſon camp, approche des retranchemens des Romains, & ſe met en bataille. Il reſta quelque tems en diſpoſition; mais comme perſonne ne ſe préſentoit, il retourna dans ſon camp. Car Fabius avoit pris la réſolution, & rien dans la ſuite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hazarder témérairement, de ne pas courre les riſques d'une bataille, & de s'appliquer uniquement à mettre ſes gens à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits deſavantageux ſur ſon compte, on le regarda comme un homme (*a*) lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi: mais on ne fut pas longtems

(a) *On le regarda comme un homme lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi.*] Ceux qui donnent des interprétations malignes aux actions des grands hommes, ſont ordinairement ceux qui ſont incapables d'en faire de grandes. Cela ſe remarque tous les jours à la guerre. On ne doit pas moins juger de l'ignorance de ceux qui trouvent à redire à certaine conduite ou certaine façon de faire la guerre dans un Général conſommé dans la ſcience des armes, & d'une grande réputation, lorſqu'on ne peut rien pénétrer dans ce qu'il s'eſt réſolu de faire ou dans ſes deſſeins. Il faut attendre que l'événement bon ou mauvais nous permette de décider ſur ſa conduite. On regarde Fabius comme un homme lâche & timide. Je n'ai garde d'en être ſurpris, car les Romains ne furent jamais fort habiles dans une guerre de défenſive; & ſi quelques-uns de leurs Généraux l'ont pratiquée dans certaines conjonctures, ils s'en retirérent toujours bien vîte, dès que l'occaſion ſe préſentoit de quitter celle-ci pour prendre l'autre. Fabius eſt le ſeul des Romains qui ait ſoutenu pluſieurs campagnes ſur une défenſive réglée ſans s'en écarter: ce qui eſt admirable, & marque ſon profond ſçavoir dans les armes. Les jeunes gens ſans expérience, & les Généraux ignorans ſur cette partie de la guerre, s'imaginent qu'elle eſt d'un homme lâche & ſans cœur, qui craint l'ennemi, ou qui eſt incapable de rien entreprendre. Ils ſe trompent: la défenſive eſt de toutes les parties de la ſcience de la guerre celle qui demande de plus grandes qualitez dans un Général: ſans elles je ne lui conſeillerois pas de ſe charger de cette ſorte de guerre, rien de plus difficile: il faut plus qu'en aucune autre un courage & une fermeté à l'épreuve de tout, une grande étendue d'eſprit, beaucoup de vigilance, une prévoiance égale, des connoiſſances que l'expérience n'enſeigne jamais, quelque longue qu'elle puiſſe être dans les armes. Voilà bien de grandes qualitez pour un ſeul homme, & pour une ſeule partie du métier: elles ſe trouvent pourtant preſque toutes renfermées dans Fabius, & cependant une cabale s'éléve contre lui, & le diffame dans l'eſprit des ſoldats. L'un n'agit pas moins au dehors, on le produit à Rome & dans le Sénat comme un homme lâche & ſans cœur, & Æmilius eſt à la tête de cette indigne cabale: le Sénat l'écoute, & il en eſt cru, ce qui ne nous

à reconnoître que, dans les circonſtances préſentes, le parti qu'il avoit pris étoit le plus ſage & le plus judicieux que l'on pût prendre. La ſuite des affaires juſtifia bientôt la ſolidité de ſes réflexions. L'armée Carthaginoiſe étoit compoſée de ſoldats exercez dès leur jeuneſſe aux travaux & aux périls de la guerre. Elle étoit commandée par un Général nourri & élevé parmi ſes ſoldats, & inſtruit dès l'enfance dans la ſcience des armes. Elle avoit déja gagné pluſieurs batailles dans l'Eſpagne, & battu les Romains & leurs Alliez deux fois de ſuite. C'étoit avec cela des gens, qui ne pouvant tirer d'ailleurs aucun ſecours, n'avoient de reſſource & d'eſpérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne ſe trouvoit du côté des Romains. Si Fabius eût hazardé une action générale, ſa défaite étoit

donne pas une idée fort avantageuſe de ſes lumiéres & de ſon équité.

Chacun ſçait que le nombre des têtes ſages dans ce Sénat, qui faiſoit tant de bruit dans le monde, étoit ſi petit en ce tems-là, qu'à peine en trouvoit-on deux ſur cent qui fuſſent dignes d'être conſultées : encore ne furent-elles jamais écoutées. Ceux qui ont bien lû & bien médité la ſeconde Punique, dans ce qui la précéda comme dans ſon commencement juſques vers ſa fin, n'en ſeront pas ſans doute ſurpris. Cette Rome ſi ſage, ſi guerriére, ſi prévoiante, ſi floriſſante & ſi heureuſe dans le choix de ſes ſujets avant la guerre d'Annibal, parut ſans conſeil, ſans preſque aucun ſoin de la diſcipline militaire preſque oubliée, ſans Officiers, ſans Généraux, pleine de diſſenſions, de jalouſies réciproques & de cabales dans ſon Sénat, dès que cet ennemi redoutable eut percé ſes frontiéres ; cette Rome, encore une fois, déſaccoutumée des diſgraces de la fortune & des viciſſitudes ordinaires de la guerre, perd courage, & la tête tourne à ſes Sénateurs. J'en juge ici par leur conduite, ſans aucun égard aux Hiſtoriens Latins & aux Auteurs modernes, dont l'admiration pour les Romains paſſe les bornes raiſonnables ; j'en juge, dis-je, par leur conduite dans cette guerre, ſi peu digne de gens ſages.

Le ſeul homme qui peut les tirer d'embarras, & qui leur fait voir leur ſalut par une façon de guerre toute oppoſée à celle de ceux qui l'ont précédé, & la ſeule capable de ruiner l'ennemi ; le ſeul homme, dis-je, capable de conduire cette guerre, eſt étourdiment dépoſé, on lui ôte le commandement des armées après la campagne, quoiqu'il eût fait voir par ſa conduite & par la honte de Minucius, qui avoit ſoulevé l'armée & Rome contre lui, que le ſalut de la République & la ruine d'Annibal dépendoient d'une ſage & ſçavante défenſive, & que le Sénat n'avoit rien de mieux à faire contre un ennemi auſſi redoutable, que de ne rien hazarder, & de ne ſonger à autre choſe qu'à mettre tous ſes ſoins à aguerrir les troupes par de petits combats. Par-là les Romains diminuoient peu à peu l'armée ennemie, comme dit mon Auteur, & relevoient le courage de leurs ſoldats & de leurs Officiers, que les pertes précédentes n'avoient que trop intimidez, & par cette ſage conduite ils faiſoient encore revivre l'ancienne diſcipline, ſeule capable de former de bons ſoldats & d'excellens Officiers. Ces malhabiles & inſenſez Sénateurs, ne comprenant rien dans une prudente & ſçavante lenteur, flétriſſent ce grand homme par les dégoûts que ſes ennemis lui donnent dans le Sénat. Ils reconnurent, mais trop tard, que la ſeule voie de reſſource & de ſalut pour ſe délivrer de cette guerre, étoit celle que ce grand homme avoit embraſſée : il fallut changer, & revenir à ſon ſyſtéme après l'infortune de Cannes. Ç'eût été ici la place d'une Diſſertation importante ſur les avantages qu'a la guerre offenſive ſur la défenſive ; mais comme elle eſt un peu trop étendue, & qu'elle rompoit le fil de mes Obſervations ſur les événemens remarquables, j'ai cru devoir la tranſporter à la fin de ce Volume.

immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avoient les Romains ſur leurs ennemis, & de régler là-deſſus l'état de la guerre. Cet avantage étoit de recevoir par leurs derriéres autant de vivres, de munitions & de troupes qu'ils en auroient beſoin, ſans crainte que ces ſecours pûſſent jamais leur manquer.

Sur ce projet, le Dictateur ſe borna pendant toute la campagne à côtoier toujours les ennemis, & à s'emparer des poſtes qu'il ſçavoit être les plus favorables à ſon deſſein. Il ne ſouffrit pas que les ſoldats allaſſent au fourrage; il les retint toujours réunis & ſerrez, uniquement attentif à étudier les lieux, le tems & les occaſions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois approchoient de ſon camp comme pour l'inſulter, il les attaquoit. Il en tua ainſi un aſſez grand nombre. Par ces petits avantages il diminuoit peu à peu l'armée ennemie, & relevoit le courage à la ſienne, que les pertes précédentes avoient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le tems & le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaiſoit pas à Minucius. Baſſement populaire, il ſe pliOit aux ſentimens du ſoldat, & décrioit le Dictateur comme un homme ſans courage & ſans réſolution. On ne pouvoit trop tôt lui faire naître l'occaſion d'aller à l'ennemi, & de lui donner bataille.

Les Carthaginois après avoir ſaccagé la Daunie & paſſé l'Apennin, s'avancérent juſques chez les Samnites, païs gras & fertile, qui depuis longtems jouiſſoit d'une paix profonde, & où les Carthaginois trouvérent une ſi grande abondance de vivres, que malgré la conſommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne pûrent les épuiſer. De-là ils firent des incurſions ſur Bénevent, Colonie des Romains, & prirent Venuſia, ville bien murée, & où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les ſuivoient toujours à une ou deux journées de diſtance (*a*), ſans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat, ſans ceſſer de tenir la campagne, porta le Général Carthaginois à ſe répandre dans les

(a) *Les Romains les ſuivoient toujours à une ou deux journées de diſtance, ſans vouloir ni les joindre ni les combattre.*] Tite-Live produit ici un diſcours de ſa façon, qu'il met dans la bouche de Minucius, auquel il ne penſa peut-être jamais: puiſque notre Auteur n'en dit rien, il faut en donner tout l'honneur à l'Ecrivain Latin. Je le trouve bon & inſtructif. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Officiers Généraux penſaſſent & raiſonnaſſent ainſi, lorſqu'ils ſont commandez par de faux Fabius, qui cherchent à traîner la guerre en longueur, ſans avoir les talens & la fer-

plaines de Capoue. Il ſe jetta en particulier ſur Falerne, perſuadé qu'il arriveroit une de ces deux choſes, ou qu'il forceroit les ennemis de combattre, ou qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit pleinement le maître, & que les Romains lui abandonnoient le plat païs : après quoi il eſpéroit que les villes épouvantées quitteroient le parti des Romains. Car juſqu'alors, quoiqu'ils euſſent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'étoit rangée du côté des Carthaginois. Toutes étoient demeurées fidéles, même celles qui avoient le plus ſouffert : tant les Alliez avoient de reſpect & de vénération pour la République Romaine.

Au reſte Annibal raiſonnoit ſagement. Les plaines les plus eſtimées de l'Italie, ſoit pour l'agrément, ſoit pour la fertilité, ſont ſans contredit celles d'autour de Capoue. On y eſt voiſin de la mer. Le commerce y attire du monde de preſque toutes les parties de la terre. C'eſt-là que ſe trouvent les villes les plus diſtinguées & les plus belles d'Italie ; le long de la côte Sinueſſe, Cumes, Pouzoles, Naples, Nuceria : dans les terres du côté du Septentrion, Calenum & Teano ; à l'Orient & au Midi la Daunie & Nole ; & au milieu de ce païs, Capoue, la plus riche & la plus magnifique de toutes. Après cela doit-on s'étonner que les Mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelloit auſſi champs Phlégréens, autres plaines fameuſes, & qui ſurpaſſoient en beauté toutes les autres : de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Dieux en aient entre eux diſputé la poſſeſſion. Mais outre tous ces avantages, c'eſt encore un païs très-fort, & où il eſt très-difficile d'entrer. D'un côté il eſt couvert par la mer, & tout le reſte eſt fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites & preſque inacceſſibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Eriban, & la troiſiéme du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois campez dans cette partie de l'Italie, alloient de deſſus ce théatre ou épouvanter tout le monde par une entrepriſe ſi hardie & ſi extraordinaire, ou rendre publique & manifeſte la lâcheté des Romains, & faire voir qu'ils étoient abſolument les maîtres de la campagne.

meté néceſſaire dans une défenſive. Nous en aurions eu un très-grand beſoin pendant le cours de la guerre de 1701. nos ennemis ſe fuſſent très-mal trouvez des conſeils de ces gens. Les Généraux trop circonſpects, & même ceux qui le ſont médiocrement à la tête d'une armée Françoiſe, trouvent à la fin qu'ils ſont peu dignes de la commander.

Sur ces réflexions Annibal ſortit du Samnium, & paſſant le détroit du mont Eriban, vint camper ſur l'Athurnus, qui diviſe la Campanie en deux parties preſque égales ; il mit ſon camp du côté de Rome, & fit faire le dégât par ſes fourrageurs dans toute la plaine, ſans que perſonne s'y oppoſât. Fabius fut ſurpris de la hardieſſe de ce Général, mais elle ne fit que l'affermir dans ſa premiére réſolution. Minucius au contraire & les autres Officiers ſubalternes, croiant avoir ſurpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étoient d'avis que l'on ne pouvoit faire trop de diligence pour le joindre dans la plaine, & ſauver une ſi grande contrée de la fureur du ſoldat. Le Dictateur fit ſemblant d'être dans le même deſſein, & d'avoir le même empreſſement ; mais quand il fut à Falerne, content de ſe faire voir au pied des montagnes & de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paroître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, & craignit de s'expoſer à une bataille rangée, tant pour les raiſons que nous avons déja vûes, que parce que les Carthaginois étoient de beaucoup ſupérieurs en cavalerie.

Après qu'Annibal eut aſſez tenté le Dictateur, & qu'il eut fait un butin immenſe dans la Campanie, il décampa, pour ne point conſumer les proviſions qu'il avoit amaſſées, & pour les mettre en ſûreté dans l'endroit où il prendroit ſes quartiers d'hiver. Car ce n'étoit point aſſez que ſon armée, pour le préſent, ne manquât de rien, il vouloit qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il étoit venu, chemin étroit, & où il étoit très-aiſé de l'inquiéter. Fabius, ſur la nouvelle de ſa marche, lui envoie au-devant quatre mille hommes pour lui couper le paſſage, avec ordre, ſi l'occaſion s'en préſentoit, de tirer avantage de l'heureuſe ſituation de leur poſte. Il alla lui-même enſuite, avec la plus grande partie de ſon armée, ſe placer ſur la colline qui commandoit les défilez. Les Carthaginois arrivent & campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginoient emporter d'emblée le butin, & même qu'aidez du lieu ils pourroient terminer la guerre. Fabius ne penſoit plus qu'à voir quels poſtes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer l'attaque.

CHAPITRE XX.

Stratagéme d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Eſpagne ſur Aſdrubal par Cnéius Scipion. Publius ſon frére eſt envoié en Eſpagne. Les Romains paſſent l'Ebre pour la premiére fois.

TOus ces beaux projets devoient être exécutez le lendemain : mais Annibal jugeant de ce que les ennemis pouvoient faire en cette occaſion, ne leur en donna pas le tems. Il fit appeller Aſdrubal, qui avoit à ſes ordres les pionniers de l'armée, & lui ordonna de ramaſſer tout le plus qu'il pourroit de morceaux de bois ſec & d'autres matiéres combuſtibles, de les lier en faiſceaux, d'en faire des torches, & de choiſir dans tout le butin environ deux mille des plus forts beufs, & de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de repaître & de ſe repoſer. Vers la troiſiéme veille de la nuit, il fait ſortir du camp les pionniers, & leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des beufs, de les allumer, & de pouſſer ces animaux à grands coups juſques au ſommet d'une montagne qu'il leur montra, & qui s'élevoit entre ſon camp & les défilez où il devoit paſſer. A la ſuite des pionniers il fit marcher les armez à la légére pour leur aider à paſſer les beufs, avec ordre, quand ces animaux ſeroient en train de courir, de ſe répandre à droit & à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du ſommet de la montagne, & de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontraſſent. En même tems il s'avance vers les défilez, aiant à ſon avantgarde l'infanterie peſamment armée, au centre la cavalerie ſuivie du butin, & à l'arriéregarde les Eſpagnols & les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains qui étoient à la garde des défilez, croient qu'Annibal prend route vers les hauteurs, quittent leur poſte & courent pour le prévenir. Arrivez proche des beufs, ils ne ſçavent que penſer de cette manœuvre, ils ſe forment du péril où ils ſont une idée terrible, & attendent de là quelque événement ſiniſtre. Sur la hauteur, il y eut quelque eſcarmouche entre les Carthaginois & les Romains; mais les beufs ſe jettant entre les uns

& les autres les empêchoient de ſe joindre, & en attendant le jour on ſe tint de part & d'autre en repos. Fabius fut ſurpris de cet événement. Soupçonnant qu'il y avoit là quelque ruſe de guerre, il ne branla point de ſes retranchemens, & attendit le jour, ſans ſe départir de la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Annibal profite de ſon ſtratagéme. La garde des défilez n'eut pas plutôt quitté ſon poſte, qu'il les fit traverſer à ſon armée & au butin, tout paſſa ſans le moindre obſtacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étoient ſur les hauteurs, ne maltraitaſſent ſes armez à la légére, il les ſoutint d'un gros d'Eſpagnols, qui aiant jetté ſur le quarreau environ mille Romains, décendirent tranquillement avec ceux qu'ils étoient allez ſecourir. Sorti, par cette ruſe, du territoire de Falerne, il campa enſuite paiſiblement où il voulut, & n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendroit ſes quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie, tous les peuples deſeſpéroient de pouvoir jamais ſe délivrer d'un ennemi ſi preſſant. La multitude s'en prenoit à Fabius. Quelle lâcheté, diſoit-on, de n'avoir point fait uſage d'une occaſion ſi avantageuſe! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impreſſion ſur le Dictateur. Obligé quelques jours après de retourner à Rome (a) pour quelques ſacrifices, il or-

(a) *Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques ſacrifices.*] La conſternation fut grande à Rome, dès que l'on eut appris que non ſeulement Annibal s'étoit dégagé de ce mauvais pas ſans la moindre réſiſtance & ſans aucune perte; mais encore que tout ce qui s'étoit trouvé ſur les hauteurs entre le camp de Fabius & le paſſage forcé, avoit été taillé en piéces, & que le reſte s'étoit ſauvé comme il avoit pû. Cette nouvelle, augmentée encore par les bruits de la renommée, & par les lettres de Minucius & de ceux de ſa cabale, obligea les Romains à recourir à l'aſſiſtance des Dieux, ſelon leur coutume, dans leurs plus grands malheurs: car c'eſt dans ces occaſions où ils recouroient le plus à l'aſſiſtance divine. On ne ſe preſſe point trop lorſqu'il faut les remercier pour les bons ſuccès; mais dans les calamitez publiques, on y a recours avec tout l'appareil & l'attirail poſſible de dévotion, & ſur tout à la veille de quelque grand événement, d'où dépend le ſalut ou la gloire de tous. Nous imitons parfaitement cette méthode des Anciens: je n'ai garde d'y trouver à redire, car nous ne ſommes pas moins louables qu'eux; mais nous ſommes beaucoup plus ſenſez aujourd'hui que les Romains ne l'étoient en ce tems-là. Quoi de plus ridicule que de rappeller Fabius à Rome, & de lui faire quitter ſon armée, où ſa preſence eſt ſi néceſſaire: non pour en mettre un autre en ſa place par pur mécontentement; mais pour le prier d'aſſiſter à une cérémonie de dévotion, à un ſacrifice! Peut on voir rien de plus fou & de plus inſenſé que cette conduite? Fabius abandonne ſon armée, & la laiſſe ſous la conduite d'un franc étourdi contre le Général du monde le plus redoutable, & le tout pour un acte de bigoterie & de ſuperſtition. Si le Sénat n'avoit alors à délibérer grave-

donna expreſſément à Minucius (*a*) de penſer beaucoup moins à remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportaſſent ſur lui. Mais ce Colonel fit ſi peu d'attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la penſée de combattre. Tel étoit l'état des affaires en Italie.

En Eſpagne, Aſdrubal aiant équipé les trente vaiſſeaux

ment que ſur de pareilles ſottiſes, il faudra qu'on m'avoue que ce que j'en ai déja dit, & ce que j'en dirai ailleurs, ne peut être conteſté: car je ne vois rien de plus miſérable que ſa conduite en tout juſqu'après la bataille de Cannes, où les cervelles commencérent à devenir un peu plus raiſonnables par l'expérience de leurs fautes.

L'Empereur Aurelien dans ſa guerre contre les Marcomans & les Juthonges, après quelques ſuccès, tomba dans les plus grandes adverſitez: car leur aiant refuſé la paix après les avoir acculez dans un mauvais pas, d'où il ſembloit qu'ils ne s'en tireroient jamais qu'en implorant la miſéricorde de ce Prince, ils trouvérent le moien de ſe dégager d'un pas ſi dangereux, & entrérent enſuite en Italie, où ils portérent toutes les horreurs de la guerre. Aurélien ſe vit au bout de ſes reſſources, alors il recourut à ſes Dieux & à ſes Déeſſes pour ſe les rendre favorables dans l'extrémité où il ſe trouvoit. Il écrivit au Sénat de les prier tout de ſon mieux, & de conſulter les Livres des Sibilles. Cette cérémonie ſe faiſoit avec une ſi grande magnificence, qu'il en coûtoit extrémement: la dépenſe épouvante le Sénat. L'Empereur le preſſe & lui promet de fournir à tout; mais ce grand homme, bien que peu éloigné de Rome, n'eut garde d'aller aſſiſter aux proceſſions & aux ſacrifices, & d'abandonner ſon armée. Il ne la quitta jamais. Les Dieux furent pour lui, & ils lui euſſent été contraires s'il l'eût abandonnée d'un inſtant. Ils ſe déclarent toujours pour les plus habiles, & toute la dévotion des ignorans ne ſert de rien. Ces Dieux feront des miracles tant qu'il leur plaira, mais non pas de ceux qui feront remporter des victoires: car rien de plus borné que le pouvoir des Divinitez du Paganiſme. Cependant Aurélien diſoit que toutes celles qu'il avoit remportées étoient un préſent de ſes Dieux. Les Romains tenoient le même langage.

(*a*) *Il ordonna expreſſément à Minucius de penſer beaucoup moins à remporter quelque avantage ſur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportaſſent ſur lui.*] Le diſcours que Fabius tient au Général de la cavalerie, ſe trouve tout entier dans Tite-Live, ou pour mieux dire cet Auteur le tire de ſa tête, ſelon ſa coutume. Il n'y a qui que ce ſoit qui puiſſe lui en ſçavoir mauvais gré, il n'eſt jamais trop long à ſes Lecteurs par les bonnes choſes qu'il dit, & par les charmes de ſon éloquence. Il n'y eut que Minucius qui pût le trouver ennuieux, car ſon deſſein ne fut jamais d'ajouter foi à la ſageſſe des conſeils de Fabius. Il faut lui pardonner, il n'étoit pas aſſez habile ni aſſez prudent pour faire la guerre ſur un ſemblable principe que celui de ſon Dictateur. Il étoit brave, & puis c'eſt tout. *Il fit ſi peu d'attention à cet ordre*, dit mon Auteur, *que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la penſée de combattre.* Voici ce que Tite-Live fait dire à Fabius: je le tire de la verſion de Du Ryer. Il s'en faut bien qu'il approche de l'éloquence de ſon texte; mais je l'aime beaucoup mieux que le précieux de la nouvelle Hiſtoire Romaine, ſi révéré dans le Dictionnaire Néologique, que l'Auteur auroit pû un peu mieux remplir: c'eſt négligence ou peut-être jalouſie, car enfin il y a mille endroits remarquables qu'il a écartez, & cela contre ſa conſcience.

Fabius étant prêt à partir, pria Minucius *de croire plutôt le conſeil que la fortune, & qu'il imitât plutôt ſon Dictateur que Semronius & Flaminius, qu'il ne s'imaginât pas que l'on n'eût rien avancé, parce que durant tout l'été on n'avoit fait autre choſe que d'amuſer l'ennemi; que quelquefois les Médecins profitent plus par le repos que par les remédes qui émeuvent les humeurs; que ce n'étoit pas peu de choſe que d'avoir ceſſé d'être vaincu par un ennemi ſi ſouvent victorieux, & d'avoir trouvé le moien de reprendre haleine après tant*

que

que ſon frére lui avoit laiſſez, & y en aiant ajouté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avoit donné le commandement à Amilcar: puis aiant fait ſortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il ſe mit à leur tête; & faiſant ranger la terre aux vaiſſeaux, il les ſuivit de deſſus le rivage, dans le deſſein de joindre les deux armées, lorſqu'on ſeroit proche de l'Ebre. Cnéius averti de ce projet des Carthaginois, penſa d'abord à leur aller au-devant par terre; mais quand il ſçut combien l'armée des ennemis étoit nombreuſe, & les grands préparatifs qu'ils avoient faits, il équipa trente-cinq vaiſſeaux, qu'il fit monter par les ſoldats de l'armée de terre qui étoient les plus propres au ſervice de mer; puis aiant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorſqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoia deux frégates de Marſeille à la découverte. Car les Marſeillois étoient toujours les premiers à s'expoſer, & leur intrépidité lui fut d'un grand ſecours. Perſonne n'étoit plus attaché aux intérêts des Romains, que ce peuple, qui dans la ſuite leur a ſouvent donné des preuves de ſon affection, mais qui ſe ſignala dans la guerre d'Annibal. Ces deux frégates rapportérent que la flote ennemie étoit à l'embouchure de l'Ebre. Sur le champ Cnéius fit force de voiles pour la ſurpendre. Mais Aſdrubal informé depuis longtems par les ſentinelles que les Romains approchoient, rangeoit ſes troupes en bataille ſur le rivage, & donnoit ſes ordres pour que l'équipage montât ſur les vaiſſeaux. Quand les Romains furent à portée, on ſonna la charge, & auſſitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois ſoutinrent le choc avec valeur pendant quelque tems; mais ils pliérent bientôt.

de pertes & tant de malheurs. Fabius raiſonne de la ſorte parce qu'il connoît Annibal. On ne ſçauroit faire un plus grand éloge, qu'en avertiſſant celui auquel nous laiſſons le commandement de l'armée, de ne rien hazarder contre un Capitaine ſi redoutable, & qu'il faut être auſſi grand homme que lui & auſſi habile pour l'attaquer & pour le combattre; mais ces ſortes de remontrances ſont inutiles dans un Général ignorant, préſomptueux, qui ſe croit capable, parce qu'il eſt brave. Qu'arrive-t-il? Ces ſortes de Généraux ſe font battre honteuſement, & ils ſont contraints d'avouer qu'ils n'ont l'expérience de rien: il eſt cependant rare qu'ils en conviennent. Il s'en trouve peu dans le monde à qui cet aveu ne coûte beaucoup à faire: c'eſt une très-grand rareté, & l'on verra que Minucius avoue franchement & en galant homme qu'il ſçait ſe connoître & ſe corriger: car il le publie en préſence de Fabius & de toute l'armée, & regarde ſon Général comme ſon Maître, & plus capable de commander qu'il ne l'étoit lui-même. Je ne vois rien de plus grand que cela, & plus digne de l'ancienne vertu Romaine.

La vûe des troupes, qui étoient ſur terre, fut beaucoup moins utile aux ſoldats de l'équipage pour leur inſpirer de la hardieſſe & de la confiance, qu'elle ne leur fut nuiſible, en leur faiſant eſpérer que c'étoit pour eux une retraite aiſée, en cas qu'ils euſſent du deſſous. Après avoir perdu deux vaiſſeaux avec l'équipage, & que quatre autres eurent été deſemparez, ils ſe retirérent vers la terre. Mais pourſuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approchérent le plus qu'ils pûrent du rivage; puis ſautant de leurs vaiſſeaux, ils ſe ſauvérent vers leur armée de terre. Les Romains avancérent hardiment vers le rivage, & aiant lié à l'arriére de leurs vaiſſeaux tous ceux des ennemis qu'ils pûrent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrémement ſatisfaits d'avoir vaincu du premier choc, de s'être ſoumis toute la côte de cette mer, & d'avoir gagné vingt-cinq vaiſſeaux. Depuis cet avantage les Romains commencérent à mieux eſpérer de leurs affaires en Eſpagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite; on équipa ſoixante-dix vaiſſeaux: car on ne croioit pas pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flote cingla d'abord en Sardaigne, & de la Sardaigne elle vint aborder à Piſe en Italie, où l'on eſpéroit s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au-devant avec ſix-vingts vaiſſeaux longs à cinq rangs: mais les Carthaginois, informez qu'ils étoient en mer, retournérent à Carthage par la même route. Servilius, Amiral de la flote Romaine, les pourſuivit pendant quelque tems dans l'eſpérance de les combattre; mais il avoit trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il fut à Lilybée, de là il paſſa en Afrique dans l'Iſle de Cercine, d'où après avoir fait paier contribution aux habitans, il revint ſur ſes pas, prit en paſſant l'Iſle de Coſſyre, mit garniſon dans ſa petite ville, & aborda à Lilybée, où aiant mis ſes bâtimens en ſûreté, il rejoignit peu de tems après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéius avoit remportée ſur mer, le Sénat perſuadé que les affaires d'Eſpagne méritoient une attention particuliére, & qu'il étoit non ſeulement utile, mais néceſſaire de preſſer les Carthaginois dans ce païs-là, & d'y allumer la guerre de plus en plus, mit en mer vingt vaiſſeaux ſous la conduite de Publius Scipion, qui avoit déja été choiſi pour cette guerre, & lui donna ordre

de joindre au plutôt Cnéius ſon frére, pour agir avec lui de concert. Il craignoit que les Carthaginois dominant dans ces contrées, & y ramaſſant des munitions & de l'argent en abondance, ne ſe rendiſſent maîtres de la mer, & qu'en fourniſſant de l'argent & des troupes à Annibal, ils ne l'aidaſſent à ſubjuguer l'Italie. C'eſt pour cela que cette guerre leur parut ſi importante, qu'ils envoiérent une flote & qu'ils en donnérent le commandement à Publius Scipion, qui arrivé en Eſpagne & joint à ſon frére, rendit de très-grands ſervices à la République. Juſqu'alors les Romains n'avoient oſé paſſer l'Ebre, ils croioient avoir aſſez fait de s'être gagné l'alliance & l'amitié des peuples d'en-deçà: mais ſous Publius ils traverſérent ce fleuve, portérent leurs armes bien au-delà. Le hazard même ſembla pour lors agir de concert avec eux. Aiant effraié les peuples qui habitoient l'endroit du fleuve qu'ils avoient choiſi pour le paſſer, ils avancérent juſqu'à Sagonte, & campérent à cinq milles de cette ville proche d'un Temple conſacré à Venus, poſte également avantageux, & parce qu'il les mettoit hors d'inſulte, & parce que la flote, qui les côtoioit, leur fourniſſoit commodément tout ce qui leur étoit néceſſaire. Or voici ce qui arriva dans cet endroit.

OBSERVATIONS

Sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Caſſilinum.

§. I.

Le plus ruſé Capitaine eſt en même tems le plus brave. Réflexions ſur le plan de guerre que Fabius ſe propoſe.

JE ne ſçai dans quel Auteur j'ai trouvé cette maxime, que les plus fins & les plus ruſez Capitaines ne ſont pas toujours les plus courageux. Quel qu'il puiſſe être, ancien ou moderne, il a fait voir qu'on ne pouvoit rien avancer de plus faux & de plus abſurde. La guerre n'eſt pas ſeulement, comme dit Cicéron, un débat qui ſe vuide par la force; mais encore par la ruſe & par le ſtratagéme. En effet toute la ſcience de la guerre roule là-deſſus. A la prendre dans chacune de ſes parties, il n'y en a pas une qui ne l'ait pour but, & qui ne nous y conduiſe. Or celui-là eſt le plus habile qui y excelle le plus, & celui qui y excelle le plus eſt toujours le plus coura-

geux : car les Capitaines d'un courage médiocre ne conſervent jamais leur jugement dans le danger.

Si l'on prend toutes les parties de la ſcience des armes les unes après les autres, l'on verra qu'elles ne roulent que ſur les tromperies & l'artifice réduit en art, & l'on peut dire que les Généraux d'armées ne ſont jamais mieux connoître leur intelligence, leur courage, la bonté de leur jugement & leur prudence, que lorſqu'ils réuſſiſſent dans leurs deſſeins, plutôt par l'adreſſe de leur eſprit, que par la force des armes ; & pour réuſſir par celle-ci, il faut bien moins de valeur & de fermeté que dans l'autre. A-t-on douté de celle d'Annibal ? A-t on ſoupçonné celle de Fabius ? Cependant voici deux hommes qui jouent au plus fin, & qui rempliſſent parfaitement ce perſonnage.

La victoire qui s'acquiert par la force & par la ſupériorité du nombre, eſt ordinairement l'ouvrage du ſoldat, plutôt que celui du Général; mais celle qu'on remporte par la ruſe & par l'adreſſe, eſt uniquement dûe à celui-ci. L'une & l'autre ſont la reſſource des petites armées contre les grandes, & toutes les deux la pierre de touche de la valeur & de l'intelligence. Cette reſſource ne peut être que dans l'eſprit & dans le cœur : l'un ſe trouve toujours tranquille & toujours préſent dans les plus grands périls : il faut avoir l'autre bien haut & bien ferme pour ſoutenir & affronter un ennemi puiſſant & formidable.

Un Général, qui ſe met à la tête d'une armée étonnée par les défaites précédentes, qui n'offre preſque que de nouveaux ſoldats à la place des vieux qui ont péri dans les batailles, qui les expoſe contre de vieilles troupes accoutumées à vaincre, & qui rend tous les deſſeins de l'ennemi inutiles, quoique profonds, par la force de ſon eſprit & par l'artifice de ſes mouvemens ; un Général, dis-je, tel que celui-ci, eſt un homme du premier ordre, de la plus haute volée, un courage au-deſſus de tous les autres, digne d'être admiré. Tel fut Fabius, ce ſont ces ſortes de temporiſeurs qui ſauvent les Etats, que la témérité & l'audace inſenſée ont laiſſez tomber à leur décadence. Fabius prend le commandement de l'armée Romaine dans un tems difficile & fâcheux. Parmi un ſi grand nombre d'Officiers Généraux, il n'en voit pas un ſeul ſur la capacité duquel il puiſſe compter. Plus courageux que ſages & ſolides, ils ne conſidéroient que leurs forces ſans en examiner les qualitez ; ils s'imaginoient que la bonne volonté & le nombre des troupes ſuffiſoient pour la victoire contre un ennemi toujours victorieux, dans la néceſſité de vaincre, conduit par un Chef habile, & en qui le ſoldat avoit une confiance entiére. Ils ſe trompoient groſſiérement.

Fabius ne fut pas longtems ſans connoître l'eſprit qui régnoit dans ſon armée, & dont le Général de la cavalerie étoit comme l'organe. Le Dictateur avoit un pouvoir trop étendu pour rien craindre de cette cabale, il demeura toujours ferme & conſtant dans ce qu'il s'étoit réſolu de faire, il changea tout l'état de la guerre, réſolu de ſuivre Annibal par tout, d'obſerver ſes mouvemens, & d'occuper les poſtes les plus avantageux ſans rien engager, ſe ſouciant fort peu des plaiſanteries de ſes envieux, qui l'appelloient le pédant d'Annibal, qu'il eſpéroit de réduire à la fin, & d'en être le maître.

Le Général Carthaginois connut bientôt le génie de ce grand homme. Il n'y avoit aucun foible, il l'admire lorſque les Romains ſemblent le mépriſer. Il ſe voit bientôt au bout de ſes fineſſes. L'un échape lorſque l'autre croit le tenir, & celui-ci ne tient rien lors même qu'il eſt le plus aſſûré de ſon coup.

Annibal ne pouvoit ſe ſauver qu'en donnant beaucoup de combats. Le Romain, bien perſuadé qu'il ruinoit ſon ennemi s'il pouvoit les éviter, traînoit la guerre en longueur dans un païs toujours favorable à ſes deſſeins; le Carthaginois ne ſçait comment s'y prendre avec un tel Antagoniſte. Il ſe voit à bout & perd ſon but, tandis que le Romain le méne au ſien, & l'engage dans une ſorte de guerre qui ruine toutes ſes eſpérances, & relève celles de la République.

Après ce que je viens de dire, comment peut-on ſoutenir cette propoſition, que les plus fins & les plus ruſez Capitaines ne ſont pas toujours les plus braves? Je demande à ces gens-là, ſi un homme peu courageux conſervera un jugement ſain & tranquille dans les dangers les plus éminens de la guerre, & s'il ne faut pas les mépriſer pour imaginer & pour mettre la ruſe en effet; ſoit pendant la chaleur d'une action, ſoit dans les diſpoſitions qui la précédent: car le but d'un eſprit inſidieux & ruſé, eſt la victoire.

Celui qui compte ſur le grand nombre de ſes troupes, & ſur leur courage, n'a pas beſoin de tant de machines, ni d'une valeur ſi extraordinaire contre un ennemi qui n'a qu'une petite armée à lui oppoſer. Il laiſſe faire au nombre, il lui ſuffit de lâcher la détente, le coup part, il eſt aſſûré de l'effet par ſes forces. Les victoires de la plûpart des Conquérans, d'un Attila, d'un Gengiſcan, d'un Timurbec, ont été le prix de leur nombre; mais celles d'Annibal furent celui de la ruſe & de la ſageſſe audacieuſe de ce grand homme. Je conclus de tout ceci, que tout Général qui n'eſt pas ruſé eſt un pauvre Général, & que ceux qui ont avancé cette propoſition ne pouvoient rien dire de plus abſurde.

Le projet de Fabius étoit tout ce qu'on pouvoit penſer de plus ſalutaire & de plus profond. Il falloit uſer d'une grande prudence, de beaucoup de dextérité & d'une prévoiance ſans fin: car un ennemi habile & ruſé, qui cherche l'occaſion de combattre, remue ſon camp, & la fait naître par ſes marches & ſes contremarches; & comme il eſt aſſûré d'avoir toujours l'ennemi en queue ou en flanc, il peut l'engager dans quelque païs favorable à ſes deſſeins, revenir ſur ſes pas par une marche accélérée & forcée. Il peut ſe ſervir de l'avantage de la nuit, & venir par des chemins contraires, ſecrets & peu battus; ces ſortes de marches ſont d'autant plus heureuſes, que la vîteſſe ne donne pas le tems d'en être averti. Fabius ſe déméle de toutes les ruſes & les ſoupleſſes de ſon Antagoniſte, & le réduit à l'extrémité par des mouvemens bien concertez, qui rendent ſans effet ceux de ſon ennemi.

Végéce eſt favorable à mon opinion. Il dit qu'il y a peu de Capitaines très-vaillans qui exécutent de grands faits d'armes, ce qui eſt très-véritable; étant une choſe bien rare que les courages trop ardens, impétueux & trop impatiens ſoient accompagnez de beaucoup de prudence. Fabius autant par ſa patience

& ſon adreſſe, que par ſon courage & ſa capacité, ſauve la République lorſqu'elle ſembloit deſeſpérer de ſon ſalut, & que tout conſpiroit à une décadence prochaine.

Unus homo nobis cunctando reſtituit rem,

dit Ennius. La prudence fut la qualité qui étoit le plus au goût de Végéce. » Les bons Capitaines, dit-il, » ne ſont pas ceux qui combattent » en raſe campagne, où le péril eſt » commun; mais bien ceux, qui » par adreſſe & ruſe de guerre, » ſans qu'il leur en coûte un ſeul » ſoldat, eſſaient de défaire l'en» nemi, ou du moins à le tenir en » crainte & en échec. C'étoit là le talent de Fabius.

Il fallut que la République tombât dans un danger éminent pour ſe tourner du côté des gens de bien. Si on veut bien ſe donner la peine d'examiner avec quelque attention ce que les Auteurs Grecs & Latins rapportent des événemens de cette guerre d'Annibal, & la conduite des Généraux, comme celle du Sénat, on conviendra qu'il y avoit bien de l'ignorance dans les uns & bien des étages vuides dans les têtes de l'autre: ce Sénat ſi vénérable dans l'éloignement s'égaroit étrangement, & ſouvent. Il fut peu équitable, & même injuſte à l'égard du plus grand Capitaine, & le plus honnête homme de la République. Minucius, Général de la cavalerie, homme imprudent & fanfaron, forma un puiſſant parti contre le Dictateur: chacun, à l'envie, ſe donna la liberté de décrier la ſageſſe de ſa conduite. On ne peut lire celle du peuple & du Sénat ſans indignation, & regarder les envieux de ce grand homme ſans un extréme mépris.

Mais comment ſe peut-il que ce Sénat, rempli de ſi bonnes têtes, s'il faut en croire les admirateurs des Romains, n'ait pû connoître le caractére, la ſuffiſance & le ſolide du projet de Fabius; qu'il n'ait pû connoître auſſi l'ignorance & les défauts de ceux qu'il mit à la tête des armées, qui firent tant de honte au nom Romain; pendant qu'un étranger ſorti du fond de l'Eſpagne, à la tête d'une armée formée de différentes nations, qui n'eſt jamais entrée dans Rome, ignore rien de ce qui ſe paſſe dans les délibérations les plus ſecrétes du Sénat? On auroit dit qu'il ſe gouvernoit au gré de ſes deſirs. Il étudie, il creuſe ſi bien l'humeur, le génie & le caractére de chaque Conſul qu'on lui oppoſe, il profite ſi habilement de leurs foibles, que tous les Hiſtoriens conviennent qu'il dut à cette connoiſſance, & à un talent ſi merveilleux & ſi rare, tout le ſuccès de cette guerre.

S'il eût découvert dans le Dictateur le moindre défaut, dont il eût pû tirer avantage, il ne lui eût ſans doute pas échapé; mais il ne rencontra dans ce Capitaine que des vertus & des qualitez éminentes pour la guerre, une profondeur de génie, une prévoiance ſans bornes, qui ne ſuivoit pas, mais précédoit les conjectures: devinant les deſſeins de l'ennemi, & ce qu'il pouvoit entreprendre par la connoiſſance qu'il avoit du païs, & par-là de ce qu'il pouvoit faire; ſe maintenant dans la poſſeſſion d'agir à ſa volonté, ne recevant jamais la loi de la néceſſité ni du hazard. Il ne falloit pas moins que cet aſſemblage de grandes qualitez dans le Romain, pour embaraſſer le Carthaginois dans ce qu'il s'étoit réſolu de faire.

Il eſt difficile que deux grands

hommes qui ſe font la guerre, puiſſent remporter de grands avantages l'un ſur l'autre, ſi l'un cherche avec autant d'ardeur le combat, que l'autre à l'éluder & à détourner les coups qui le menacent par ſa prudence & par ſon adreſſe. La défenſive ruinoit infailliblement Annibal, & tiroit les Romains de leur décadence. Le Dictateur prend donc le parti de traîner la guerre en longueur, & d'obſerver les mouvemens de l'ennemi, de le côtoier ſans le perdre de vûe, de ſe poſter avantageuſement, de le harceller ſans ceſſe, l'inquiéter dans ſes fourrages & dans ſes vivres, bien réſolu de ſe ſervir de l'avantage des lieux & de ſaiſir l'occaſion, s'il la trouve, & de n'en fournir aucune à ſon ennemi.

Annibal déconcerté de ce nouveau plan de guerre, qui lui coupe tout moien d'exécuter librement & à ſon aiſe ce qu'il voudroit tenter, mit en œuvre tout ce que ſon eſprit fécond en expédiens put lui fournir d'artificieux pour réduire le Général Romain à décendre dans les plaines; mais ce fut inutilement. Il emploie ces moiens violens dont il s'étoit ſervi contre Flaminius; il remplit la Campanie de tous les maux de la guerre. Il y porte le fer & le feu; mais il avoit affaire à un homme qui ne s'émouvoit pas aiſément pour des ſujets ſi légers par rapport aux conjonctures. Il demeura inébranlable & toujours fixe dans le ſyſtéme de guerre qu'il s'étoit réſolu de ſuivre, ſans jamais s'en écarter que dans le cas d'une néceſſité abſolue, ou dans des conjonctures ſi favorables qu'il pût être aſſûré du ſuccès entier de ſes armes, & ſans leſquelles il croioit qu'il alloit du ſalut de la République, contre un Antagoniſte auſſi redoutable que le Carthaginois, d'opiner plutôt ſelon les régles les plus ſévéres de la prudence, que d'obtenir des avantages par un pur coup de hazard.

Annibal ſe vit roulé de la ſorte pendant toute cette campagne. Il épie inutilement l'occaſion d'en venir aux mains; tout ce que l'art lui peut fournir de ruſes & d'artifices, dont l'uſage lui avoit été juſqu'alors ſi heureux & ſi glorieux, eſt réduit à l'abſurde: il ne voit plus où il en eſt contre un homme qui fait la guerre de la ſorte. Il voit en effet que ſes affaires prennent un train peu favorable, qu'elles déclinent, & qu'il faut enfin redécendre après avoir monté ſi haut.

Cette maniére de faire la guerre, juſqu'alors inconnue aux Romains, & ruineuſe aux Carthaginois, fit l'admiration de ceux-ci & le mépris des autres, incapable d'en connoître le fin, & confondant dans la conduite de leur Général la lâcheté avec la prudence, ne prenant pas garde qu'il étoit tout rempli de celle-ci, alors ſi néceſſaire, & que pour former un deſſein de défenſive auſſi profond que le ſien, on ne le peut ſans une très-grande fermeté & un courage au-deſſus du commun. Ils le regardérent comme un homme qui évitoit le combat, bien plus par timidité, défaut de courage & par défiance de lui-même, que par raiſon. Ses maximes qui étoient de ne rien donner à la fortune, & de prendre ſes meſures avec la derniére circonſpection, firent qu'on l'accuſa dans cette affaire-ci de n'avoir ſçû profiter de l'occaſion favorable de couper les vivres & toute eſpérance de retraite à l'armée Carthaginoiſe, imprudemment engagée dans ces détroits. Ce fut du moins le ſentiment des Généraux de ſon armée.

Comme Fabius ſçavoit qu'il avoit affaire à l'ennemi du monde le plus ruſé & le plus fécond en reſſources, il crut ne devoir rien négliger des précautions néceſſaires pour lui couper toute voie de retraite ou de retourner ſur ſes pas avant que de rien engager. Il paroît qu'il parvint à ce deſſein-là ; mais comme il falloit du tems pour cela, il donna celui à ſon ennemi de pourvoir à ſes affaires, ſans qu'on puiſſe accuſer le Dictateur d'avoir négligé l'occaſion de faire un bon coup, mais ſeulement d'avoir multiplié les ſûretez, qui ne lui ſervirent de rien, & de s'être conduit avec un peu trop de circonſpection ; ce qui lui fut moins préjudiciable que la mauvaiſe conduite & le peu de capacité des Officiers Généraux : l'entrepriſe échouée par la ruſe d'Annibal, découragea les ſoldats Romains, qui ſoupçonnerent leur Général de foibleſſe & de lâcheté. Ses ennemis & ſes envieux, dont Rome n'étoit pas moins bien fournie que l'armée qu'il commandoit, ſoulevérent le Sénat contre ſa conduite ; & quoiqu'il fit pour ſe juſtifier, on ne goûta point ſes raiſons. Le Général de la cavalerie, & ceux de ſe cabale, avoient tellement prévenu tout le peuple contre lui par leurs lettres écrites au Sénat & à la ville, qu'il n'y eut qu'un très petit nombre de gens ſages qui crurent le Dictateur irréprochable ; mais le peu qu'il y en avoit n'étoit pas capable de faire pancher la balance. L'on croit que ſi ce Général eût profité de la conjoncture, toute l'armée d'Annibal eût été taillée en piéces, ce qui n'étoit pas une entrepriſe ſur le ſuccès de laquelle on pût trop compter. Le deſſein du Dictateur étoit plus aſſuré & plus profond qu'on ne penſe pour finir la guerre ſans mettre les affaires au hazard : il vouloit enfermer ſon ennemi dans ces détroits, & le réduire à ſa miſéricorde, comme nous le ferons voir dans le cours de ces Obſervations.

On a de la peine à concevoir que les Romains n'euſſent encore rien compris dans le plan de guerre & de conduite du Dictateur, ou qu'ils en oubliaſſent ſitôt la ſolidité, bien que ce grand Capitaine leur eût fait aſſez connoître que l'état où il voioit les affaires de la République, & celles de leurs ennemis, les obligeoit à changer celui de la guerre, & à ſuivre une route différente de celle qu'on avoit ſuivie juſqu'alors ; que la défenſive étoit l'unique moien de ſauver la République, & de la délivrer ſans coup férir d'un ennemi ſi formidable ; qu'en ſe conduiſant de la ſorte, ils le ruineroient infailliblement ſans rien hazarder. L'on peut reconnoître par tout ce qu'il fit, combien il étoit habile dans la ſcience des poſtes & des campemens. Rien n'inquiétoit tant Annibal, & ne l'embaraſſoit davantage qu'une défenſive ; les remédes qu'il emploia pour obliger les Romains à combattre étoient pires que le mal : car outre qu'ils lui furent inutiles contre Fabius, la République en tira plus de bien que de dommage, par les excès & les violences exercées ſur les peuples & dans la campagne, qu'Annibal arma contre lui, au lieu de les gagner par des moiens tout contraires.

Cette conduite ſi oppoſée à ſes véritables intérêts & aux conjonctures, le fit regarder comme un homme qui n'a plus rien à perdre, & qui ne voit d'autre reſſource que dans ſon deſeſpoir. Le Dictateur comprit par une conduite ſi peu ſenſée, combien il lui importoit de temporiſer,

temporiſer, & de ne rien hazarder contre un ennemi qui alloit ſe ruiner. Il le côtoia toujours de camp en camp, & de poſte en poſte, ſans rien engager, perſuadé qu'il ne pouvoit ſéjourner longtems dans la Campanie, ruinée par le ſéjour des armées.

Quel étoit le but du Général Carthaginois ? Il eſt ſurprenant qu'il n'en ait point d'autre que celui de combattre, & de vaincre toujours ſans aucun profit, rien de réglé dans ſes projets, nulle penſée d'établiſſement, nul moien d'y parvenir, s'il n'étoit maître des places fortes, dont la perte énervoit la République. C'eſt à quoi Annibal ne penſa jamais : cependant le gain de pluſieurs victoires ne ſert de rien, s'il n'eſt ſuivi de la priſe des forteresſes ennemies. Le parti que prenoit le Dictateur, eût dû obliger Annibal à s'attacher à quelque ſiége, qui lui importoit bien plus que la défaite de l'armée Romaine, & ſon expérience eût dû lui apprendre que les Romains ſe releveroient aiſément de leurs pertes. Un Général qui imiteroit un tel modéle dans la conduite d'une guerre, ſe trouveroit auſſi peu avancé dans dix ans, que le fut Annibal au bout de dix-huit qu'il emploia dans celle-ci.

Ce grand homme, plus propre à vaincre qu'à ſçavoir profiter de ſes victoires, court le païs, traverſe des Provinces entiéres en vrai vagabond, qui cherche le pillage & à ſubliſter, comme n'aiant rien de meilleur à faire contre un ennemi qui l'obſerve, le harcelle & le ſerre de près, & qui va le réduire à ne ſçavoir où ſe tourner. La campagne ſe paſſe de la ſorte en mouvemens réciproques. Annibal ſe trouve enfin au bout de ſa courſe, il trouve des pas de montagnes & la mer, & ſe voit obligé de retourner par le chemin d'où il eſt venu. Le Dictateur, qui cherche l'occaſion de faire un bon coup, jugea par le chemin qu'il prenoit, qu'il alloit s'engager dans un pas très-dangereux, environné de montagnes & de défilez, d'où il lui ſeroit difficile de ſortir. Il profite à propos de ce paſſage important, s'en rend le maître, & l'attend en bonne poſture ; l'on vit pour le coup le grand & ruſé Carthaginois tomber dans le même piége qu'il avoit tendu à Flaminius au défilé de Thraſyméne.

Tite-Live eſt plus exact dans le détail de cette marche, & rapporte des circonſtances qui ont un grand air de vérité, & qui me font croire qu'il s'eſt ſervi de Mémoires qui ne ſont pas venus à la connoiſſance de Polybe ; ce qui me paroît d'autant moins ſuſpect, que ce que dit l'Hiſtorien Romain eſt favorable à Annibal, & le juſtifie à l'égard de la faute qu'il commit de s'être engagé dans ces détroits, d'où il ſembloit ne devoir jamais ſortir, & où il n'y avoit qu'une ſeule iſſue, dont les Romains étoient les maîtres. Déſeſpéré d'un événement ſi extraordinaire, il reconnoît ſa faute, & ſe trouve dans le piége à la merci de ſes ennemis, dont il ſe voit environné. De quelque côté qu'il ſe tourne, il ne voit que des obſtacles preſque inſurmontables & d'affreuſes difficultez, pour peu que le Général Romain ſçache profiter de ſes avantages. Cependant il ne ſe décourage point. Il penſe à ſe délivrer d'un pas ſi dangereux. Il vit bien que la force n'étoit pas un moien fort aſſuré. Il voioit même de l'impoſſibilité à forcer le Dictateur ſi avantageuſement poſté. Sa cavalerie, ſur laquelle il comptoit

le plus, lui devenoit inutile dans un païs ſi difficile. L'armée Romaine occupoit toutes les hauteurs, & le ſeul paſſage par où il pouvoit entrer dans la plaine. Le ruſé Carthaginois n'avoit pas de tems à perdre, il profite de la faute de l'ennemi, qui bien loin de l'attaquer ſur le champ & de profiter de l'avantage des lieux, remit la partie au lendemain, & laiſſe échaper l'occaſion de le combattre & de finir tout d'un coup la guerre. Les ruſes & les ſtratagémes, dit Tite-Live, ſont les reſſources des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force. On peut voir dans cet Auteur, comme dans le nôtre, les moiens dont Annibal ſe ſervit pour ſe tirer d'un endroit ſi difficile & ſi dangereux.

Les ruſes les plus récentes, & qui n'ont aucun exemple, ſont celles qui ſont les plus eſtimées & les plus difficiles à prévoir. Il faut qu'on avoue que celle-ci, où les Romains ſe laiſſérent prendre, n'eſt pas des plus fines: elle me paroît puérile, & plus capable d'épouvanter des petits enfans que des gens de guerre, & cependant elle eut ſon effet. La ſuperſtition ne ſeroit-elle pas entrée pour quelque choſe dans ce que les Romains penſérent de ces feux errans ſur la pente & ſur le haut de ces montagnes? On ſçait aſſez combien les impertinences des Poëtes, canoniſées & préchées par les Prêtres, avoient renverſé de cervelles du tems du Paganiſme. Jamais peuple n'en a été plus gâté que celui de Rome; les ſoldats, comme plus brutes & plus ignorans, croioient tout bonnement ces folies. Ces feux n'auroient-ils pas contribué à leur remplir l'imagination de quelque Divinité favorable aux Carthaginois? Toutes choſes paroiſſent des prodiges aux eſprits ſuperſtitieux, qui mettent leurs Dieux par tout où ils ne peuvent rien comprendre, & ſur tout la nuit, qui rend certains phénoménes militaires plus épouvantables. Je ne ſçai; mais on conviendra qu'il faut être bien foible & bien ſuſceptible de crainte & de terreur, pour donner dans un panneau auſſi groſſier que celui-là. En ce tems-ci perſonne n'auroit bougé de ſon poſte, on eût envoié reconnoître, & l'ennemi n'auroit remporté que de la honte de ſon ſtratagéme. Comme il y avoit beaucoup à ſe défier d'Annibal & de ſes ruſes, le meilleur & le plus prudent étoit de faire reconnoître & de ne ſe dégarnir nulle part, ſe fortifier aux endroits les plus pratiquables, & cependant ſe tenir ſur ſes gardes; puiſque le Général n'avoit rien omis des meſures & des précautions pour s'empêcher d'être forcé aux endroits par où l'ennemi pouvoit tenter quelque entrepriſe. Il étoit aiſé au moins ſenſé de s'appercevoir que ce n'étoit qu'un piége qu'Annibal leur tendoit.

Fabius comprit d'abord ce que ce pouvoit être; mais étoit-il bien aſſûré que ceux qui gardoient les paſſages penſeroient comme lui? Ces Généraux, ces ſoldats, qui déſiroient tant de combattre, qui taxoient le Dictateur de foibleſſe & de lâcheté, s'étonnent & s'effraient d'une choſe, dont les plus ſimples & les courages les plus médiocres n'euſſent tenu aucun compte. Ils n'ignoroient pas que les endroits où ils voioient paroître ces feux, étoient les moins pratiquables de la montagne, & que peu de monde ſuffiſoit pour les défendre. Il falloit qu'ils fuſſent réduits à l'état des bêtes brutes, & que la peur leur eût fait perdre le jugement,

pour abandonner le ſeul endroit par où l'ennemi pouvoit s'échaper, pour courir à ceux où il n'y avoit rien à craindre.

Il y a du plaiſir à entendre Tite-Live ; qui parle de cette ruſe d'Annibal comme d'une choſe épouvantable à la vûe même pour tromper l'ennemi. *Ludibrium oculorum ſpecie terribile ad fruſtrandum hoſtem commentus.* Je ne ſçai ſi cette avanture n'eſt pas auſſi honteuſe aux Romains que la bataille de Thraſyméne. Pour moi je ſuis perſuadé que ſi pareille choſe arrivoit à quelqu'un de nos Généraux modernes, il n'auroit que faire de paroître dans le monde : ſon avanture ſeroit chantée par toute l'Europe, & aſſaiſonnée de tout le burleſque imaginable.

Annibal, qui ne craignoit rien tant que d'être attaqué, voiant que l'ennemi ne profitoit pas de l'occaſion de le défaire en l'attaquant de toutes parts, attendit celle de la nuit, pour l'exécution de ce qu'il s'étoit réſolu de faire pour tromper les Romains. Je doute qu'il fût bien aſſûré du ſuccès, à moins qu'il ne les prît pour des ſtupides. Il les trouva tels en effet. Ils donnérent dans le piége qu'il leur tendit ; & pendant que ſes armez à la légére tâchent de ſe rendre maîtres des hauteurs, & qu'ils y chaſſent les beufs, il marche droit au paſſage, où Fabius avoit poſté quatre mille hommes de ſon infanterie pour le défendre. Annibal ne doutoit point d'y trouver une grande réſiſtance. On peut en juger par l'ordre & la diſpoſition de ſes troupes.

Il mit à la tête ſes peſamment armez, qui étoit tout ce qu'il avoit de plus fort dans ſon armée. La cavalerie marchoit à la queue de cette infanterie. Les bagages venoient enſuite, ſuivis des Gaulois & des Eſpagnols, qui faiſoient l'arriére-garde.

Le Carthaginois ſe flattoit de forcer le paſſage à la faveur de la nuit, eſpérant, comme cela arriva, que celui qui y commandoit s'affoibliroit à cet endroit important, s'il étoit aſſez imprudent pour croire qu'on attaqueroit par ces endroits preſque inacceſſibles, où il verroit tous ces feux. Il n'y manqua pas, il y envoia du ſecours, bien qu'Annibal ne comptât pas abſolument qu'on dégarnît le ſeul poſte par où il pouvoit s'échaper. Mais quelle dut être ſa ſurpriſe, lorſqu'il s'apperçut que le paſſage étoit preſque abandonné par l'imbécillité de celui qui y commandoit, qui s'étoit ridiculement imaginé que l'ennemi tiroit de ce côté-là ?

Je ne ſçai ce que penſoit notre Auteur en écrivant cette avanture. Pour moi, toutes les fois que je me la repréſente, je ne ſçaurois m'empêcher d'en être ſurpris. Souvent les fautes, qui produiſent les événemens les plus triſtes & les plus funeſtes, ſont ſi palpables, ſi groſſiéres & ſi lourdes, qu'il eſt difficile que ceux qui en ſont les ſpectateurs, puiſſent s'empêcher d'égaïer leur imagination ſur le Général qui y tombe. Je ne vois rien de plus ridicule que la contenance d'un homme, qui croiant courir à une affaire importante & ſérieuſe, abandonne un poſte d'où dépend la gloire ou la honte d'une armée, & ſouvent ſa perte entiére. On a peine à concevoir une telle conduite. Tous les Auteurs conviennent qu'il prit preſque tout ce qu'il avoit de troupes, & qu'il marcha à ces feux ; & lorſqu'il croit y rencontrer l'ennemi avec toutes ſes forces, il ſe trouve tout à coup au milieu d'un trou-

peau de beufs, pendant que l'ennemi profitant de ſa ſottiſe s'échape & le laiſſe là.

Les gens ſans expérience & les ignorans, qui ne connoiſſent pas l'importance du poſte qu'on leur confie, ſont ſujets à tomber dans des fautes de cette nature, mais il eſt rare qu'on puiſſe les porter ſi loin que le Romain. C'eſt en vérité dommage que notre Auteur n'ait pas égaié cet endroit de quelques remarques ſur une avanture ſi burleſque. Les termes magnifiques dont Tite-Live ſe ſert dans cet endroit de ſon Hiſtoire, me paroiſſent aſſez mal placez. Il nous repréſente ces beufs ſi épouvantables, comme je l'ai dit plus haut, qu'il n'en eût pas fait davantage, s'il nous eût décrit le combat du taureau de Lerne. Je m'étonne que les Auteurs anciens & modernes ne nous aient pas fait remarquer la pauvre & miſérable conduite des Généraux Romains, & le ridicule du ſtratagéme, qu'ils traitent & décrivent de la maniére du monde la plus ſérieuſe & la plus grave, en ſi beau ſujet d'en rire & de s'en moquer. J'en trouve un beaucoup plus fin & pas moins agréable, mais qui ne pouvoit manquer d'avoir ſon effet; au lieu qu'on ne pouvoit aſſûrer rien de certain de l'autre, ſi celui qui l'imagina n'eût fait un très-grand mépris de l'ennemi qu'il avoit en tête. Nous allons le rapporter pour égaier la matiére. Je le tire de Tourreil (a), & celui-ci d'Athenée. Nous finirons ce Paragrafe par quelques autres plus graves, plus remarquables, & plus propres pour l'inſtruction de mes Lecteurs.

» Les Cardiens dreſſoient leurs » chevaux à danſer au ſon de la » flute. Ce bizarre exercice leur » coûta cher un jour de bataille, » par le ſtratagéme du Général de » l'armée ennemie, inſtruit de leur » coutume, pour avoir longtems » ſéjourné chez eux. Ce Général » ſur le point d'en venir aux mains, » s'aviſa de placer aux premiers » rangs un corps de joueurs de » flutes, dont les airs mirent les » chevaux Cardiens en humeur de » commencer leur danſe ordinaire. » Le cheval fait au manége muſi- » cal, ne manque pas de carracoler » auſſitôt en cadence, le cavalier » obéit malgré lui aux mouvemens » du cheval, & l'on devine bien » par où ſe termina un balet ſem- » blable. Je ſoupçonne beaucoup mon Auteur dans le récit de l'action de Caſſilinum, il faut qu'il ait oublié certaines circonſtances qui ont pû favoriſer l'entrepriſe d'Annibal. Il eſt apparent que le deſſein du Dictateur étoit d'envelopper le Général Carthaginois dans ces détroits, ce qu'il ne pouvoit faire qu'en diviſant ſes troupes pour occuper tous les paſſages & les hauteurs dont les ennemis pouvoient ſe rendre les maîtres, & par là il dut s'affoiblir extraordinairement. Annibal ne douta nullement que ſon ſtratagéme n'obligeât encore le Général Romain d'envoier du renfort du côté où ces feux paroiſſoient, & qu'il ſe dégarniroit aux endroits où il ne paroiſſoit pas qu'on dût attaquer; ce qui arriva en effet. Polyen (a) rapporte un ſtratagéme de Braſidas, qui me paroît d'une inſtruction merveilleuſe pour les Généraux inquiets & peu prévoians, qui réduiſent leurs armées à rien par les précautions inutiles qu'ils prennent faute d'expérience:

(a) *Tourreil, Mém. ſur Démoſth.*

(a) *Polyen, l.*

car il eſt dangereux de diviſer ſes troupes lorſqu'on a l'ennemi en face & en maſſe devant ſoi. Rapportons l'exemple, il mérite d'avoir place ici.

» Braſidas étoit campé auprès » d'Amphipolis ſur une hauteur de » difficile accès, où les ennemis » l'environnoient de tous côtez. » Dans la crainte qu'ils eurent qu'il » ne leur échapât à la faveur de la » nuit, ils réſolurent de l'enfermer, » & ſe mirent à élever de grands » retranchemens tout autour de ſon » camp. Les Lacédémoniens étoient » indignez que Braſidas ne les me- » nât point au combat, & qu'il les » expoſât à périr honteuſement de » faim; mais il leur dit qu'il ſçau- » roit bien trouver le tems de les ti- » rer d'embarras. En effet dès que » la clôture fut preſque achevée, » & qu'il reſtoit à peine l'eſpace » d'un arpent qui ne fût pas fermé, » il dit, *c'eſt maintenant le tems de* » *combattre*; & faiſant ſortir ſes » troupes, il donna courageuſe- » ment ſur l'ennemi, & s'échape. » La diſpoſition étroite des lieux ſe » trouva favorable pour les troupes, » qui étoient moins nombreuſes que » celles des ennemis: & d'ailleurs » la clôture qu'ils avoient faite em- » pêchoit que les Lacédémoniens » pûſſent être attaquez par derriére; » ainſi le travail des ennemis ne ſer- » vit qu'à rendre leur multitude inu- » tile, & aſſûra la retraite des Lacé- » démoniens.

Rien ne prouve davantage la néceſſité de l'étude de l'Hiſtoire que les ruſes de guerre. Les Anciens s'appliquoient à ces ſortes d'ouvrages. Cette ſorte de lecture me paroît beaucoup plus néceſſaire à un Général d'armée qu'à tout autre, outre qu'elle eſt très-amuſante & encore plus inſtructive: car l'ignorance où l'on eſt là-deſſus fait que l'on eſt toujours nouveau contre la ruſe & le ſtratagéme; & lorſqu'on ne les ignore point, on apprend à les rendre inutiles ou à les mettre en uſage dans l'occaſion. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt qu'ils ont toujours leur effet, & que l'on donne toujours tout au travers, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre qui ont été pratiquez mille fois. La matiére eſt abondante à l'égard des armées engagées dans de mauvais pas. Je me borne à trois des Anciens, car il y en a une foule, & un moderne très-remarquable. Frontin (*a*) me fournit les trois premiers, & je tire l'autre de l'Hiſtorien du Maréchal de Guébriant.

» Le Colonel Publius en la guer- » re des Samnites, *dit Frontin*, » voiant l'armée inveſtie par les » ennemis en un lieu deſavanta- » geux, ſe détacha du gros pour » s'aller ſaiſir d'une colline, afin » de les attirer de ce côté-là, & » de donner moien à l'armée d'éva- » der; ce qui arriva comme il l'a- » voit prémédité: car les ennemis » l'étant venus enveloper, laiſſérent » échaper le Conſul, & le Colonel » ſe ſauva la nuit par un généreux » effort, & l'alla rejoindre avec ſa » troupe.... Un autre, *dit encore* » *Frontin*, fit la même choſe ſous » le Conſul Atilius Calatinus: car » le voiant enfermé dans un valon, » & toutes les montagnes voiſines » occupées par les ennemis, il prit » avec lui trois cens ſoldats qu'il en- » couragea à bien faire; & s'enfon- » çant dans le valon, y attira l'en- » nemi, & donna moien au Conſul » de ſauver le gros de l'armée, tan- » dis qu'il s'opiniâtroit à la défenſe. Je l'ai dit quelque part dans cet Ou-

(*a*) *Front. Stratag. ch.* 5.

vrage, jamais peuple n'a donné plus aiſément dans les piéges qu'on lui tendoit qu'ont fait les Romains. L'Hiſtoire eſt parſemée de leurs diſgraces ſur ce point-là. On ſe ſouviendra de la honte des fourches Caudines, elle eſt célébre dans l'Hiſtoire Romaine, où il n'y en a pas pour une; mais il y a d'autres piéges qui leur ont été tendus, d'où ils ſe ſont heureuſement débaraſſez. Celui que je vais rapporter eſt ſingulier, car ils s'en tirérent par une ruſe qui ne peut tromper que des gens groſſiers & des ſtupides.

» Le Conſul Minucius ſe trouvant » enfermé dans des détroits ſur la » côte de Gennes, & craignant l'a» vanture des fourches Caudines, » dont le ſouvenir étonnoit déja ſes » ſoldats; il fit marcher ſes chevaux » légers Numides vers le paſſage, » & attira l'ennemi de ce côté-là, » comme un ſpectacle, par la lai» deur de leurs chevaux & la mau» vaiſe mine des cavaliers, qui » avoient mis pied à terre, & fo» lâtroient pour ſe rendre plus ri» dicules; mais tout à coup voiant » le paſſage dégarni, ils remon» térent ſur leurs chevaux: & paſ» ſant ces détroits à toute bride, ſe » répandirent par la campagne, où » mettant tout à feu & à ſang, ils » obligérent les ennemis à quitter » le Conſul pour venir défendre » leur bien.

Le ſtratagéme moderne me paroît plus remarquable qu'aucun de ceux que je viens de rapporter. Il eſt digne d'un Guerrier habile & profond. Si l'affaire ne s'eſt pas paſſée dans un païs de montagnes, dans le reſte elle ſe trouve conforme au ſujet que je traite. C'eſt un Général qui ſe tire d'un pas très-dangereux, où il s'étoit imprudemment engagé, par un ſtratagéme plus profond que celui d'Annibal, & dont les Généraux qui y donnérent ne furent pas indignes d'être moquez. Quand même ce fait ne ſeroit pas tout-à-fait paralléle à mon ſujet, je ne ſçaurois m'empêcher de le citer, tant je le trouve digne de l'admiration des Connoiſſeurs.

La prudence & le courage ne paroiſſent jamais avec plus d'éclat que dans les hommes qui conſervent l'une & l'autre dans les dangers les plus preſſans & les difficultez les plus affreuſes. Dans ce que je vais dire ici, le Maréchal Banier fit voir ce que fait la valeur qui ne s'étonne de rien, jointe à l'eſprit ruſé & de reſſource de cet habile Guerrier. Je vois peu de manœuvres & de ruſes ſemblables à celle de ce Général pour ſe tirer d'un pas très-dangereux, & l'antiquité ne nous offre rien de ſemblable & de mieux conduit.

Ce Général Suédois n'avoit qu'une armée de quatorze mille hommes, il ſe trouve pourtant engagé & coupé par une autre de quarante-cinq mille, commandée par des Généraux expérimentez, & qui vint fondre ſur lui dans un tems où il ſe croioit bien aſſûré.

Aiant décampé de Torgaw, il prit ſa route du côté de Furſtemberg ſur l'Oder: il paſſe cette riviére avec bien de la peine. Banier croioit que Wrangel l'attendroit à l'iſſue du marais de Cuſtrin; mais il apprit que Wrangel étoit de l'autre côté vers Stetin. Cela le mit en doute s'il continueroit ſa marche. Comme il avoit ſujet de croire que les ennemis emploieroient plus de deux jours à paſſer tant de marais, qu'ils devoient trouver, il eſpéra de les prévenir. Mais ſon étonnément fut extréme, quand il vit de-

vant lui au bout de trois jours l'armée Impériale qui faiſoit une lieue de front : dans un danger ſi preſſant, la bravoure de ſes troupes fut ſon unique reſſource.

Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, il étoit cruellement agité dans le fond de ſon ame. De quelque côté qu'il jettât les yeux pour ſa retraite, il ne voioit qu'une perte aſſûrée. Retourner en arriére, cela ne ſe pouvoit : il n'oſoit ſe fier à la Pologne, qu'il avoit à droite : entreprendre de forcer une armée, la témérité ſembloit trop grande.

Banier ſonge à un ſtratagéme : il envoie ſa femme, celles de ſes Officiers & ſon principal bagage par la Pologne dans la baſſe Poméranie. Les ennemis croient qu'il va prendre le méme chemin, s'avancent vers le Notez, & font divers ponts pour ſuivre les Suédois le long des bois qui ménent à la baſſe Poméranie. Dans le deſſein de mieux tromper Galas, le Maréchal fait ſemblant d'être tout prêt à partir ; & afin que la nouvelle en vienne à l'Electeur de Brandebourg, qui partageoit déja le butin & les priſonniers de l'armée de Suéde avec le Général de l'armée de l'Empereur, Banier donne quelque argent, & promet une plus ample récompenſe à un Cornette du païs de Brandebourg, qui offre d'amener un guide fidéle & capable de conduire l'armée Suédoiſe par les bois le long du Notez. Le Cornette ne manqua pas d'en avertir l'Electeur. Les ennemis marchent incontinent dans la Pologne. Le Maréchal, qui n'avoit rien dit de ſon deſſein, fit ſur les neuf heures du ſoir une contremarche vers l'Oder, déterminé à forcer le Comte de Bouchain, qui gardoit l'autre paſſage de la riviére. Il eſpéroit de forcer le Comte avant que Galas, qui s'étoit avancé d'une journée, pût paſſer le lac de Cuſtrin.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joie, quand il vit qu'il avoit moins d'affaires ! Bouchain avoit déloge pour joindre Galas. Mais plutôt quels furent le dépit, le chagrin & la honte de celui-ci, lorſqu'il apprit que l'armée Suédoiſe avoit paſſé heureuſement l'Oder à gué ! Ses gens, qui avoient déja fait des chanſons ſur la défaite prochaine de l'ennemi, furent cruellement raillez par des Paſquinades affichées à Hambourg. On grava en taille-douce Galas & ſes Officiers ſubalternes, embaraſſez à lier le haut d'un ſac où l'armée Suédoiſe paroiſſoit enfermée, à l'exception de Banier, qui coupant de ſon épée le bas du ſac, ouvroit un paſſage à ſes gens, pendant que les ennemis conteſtoient ſur le butin & ſur le pillage. Je ne ſçai ſi les Romains ne conteſtérent pas ſur le pillage & ſur les priſonniers de l'armée d'Annibal.

N'eſt-ce pas une grande injuſtice, quand les affaires tournent mal par la faute d'un autre qui fait à ſa tête, de faire tomber toute l'iniquité ſur le Général, dont on a enfraint les ordres ? C'eſt l'ordinaire dans les mauvais ſuccès, & particuliérement dans une guerre toujours malheureuſe, de s'en prendre aux Chefs qui ſe font battre, ou qui échouent dans leurs entrepriſes. On tourne toute la cenſure, tout le blâme ſur lui : on ſe répand en invectives & en reproches ſur celui qui n'y a aucune part. Le Général donne ſes ordres, c'eſt à ceux qui les exécutent d'agir conſéquemment. Ce n'eſt que dans les batailles qu'un Officier Général peut prendre ſur ſoi, & régler ſa

conduite ſelon les différens cas & les accidens inopinez ; mais lorſqu'il s'agit d'un poſte d'une extréme conſéquence, & du ſeul endroit par où l'ennemi peut s'échaper, on y met tous ſes ſoins, & ſon attention la plus grande : on ne l'abandonne point. C'eſt donc celui qui deſobéit, qui eſt le ſeul coupable, & c'eſt celui ordinairement dont on ne parle point ; c'eſt au Chef à qui on en impute la faute. On fabrique mille menſonges ſur ſa conduite, chacun ſelon ſa paſſion plus ou moins forte.

Les reproches faits à Fabius, ne ſont pas ſans quelque fondement à l'égard de certaines précautions peut-être inutiles, ou du moins de ſes incertitudes ; mais ſes ennemis, qui s'en faiſoient ſi fort à croire, quoique fort ignorans & ſans expérience, ſont-ils exemts des plus grands reproches ? Ils pouvoient en demeurer ſur ſes incertitudes & ſur ſon manque de prévoiance, qui ſe fait aſſez remarquer ; mais d'y ajouter des calomnies atroces, & de décrier ſa conduite comme celle d'un lâche & d'un traître, pour le ruiner plus ſûrement dans le Sénat, je ne vois rien de plus bas & de plus honteux. Qui nous aſſûrera que cette conduite trop circonſpecte de Fabius, qui ne fut pas un défaut en lui dans la ſituation des affaires des Romains, ne trouva pas place dans les vaudevilles, dans les chanſons & dans les ſatires ? Je ſuis perſuadé qu'il n'y fut pas oublié, & qu'il fut chanté de la bonne ſorte, comme l'ont été tant d'autres moins coupables que leurs ennemis & leurs envieux.

Le Maréchal de Catinat & M. le Duc de Vendôme, deux Capitaines célébres, qui ont fait la gloire de leur tems, n'ont pas été en proie aux chanſons mordantes des Poëtes, qui ne ſe ſont jamais égaiez ſur la ſageſſe de leur conduite & de leurs entrepriſes. Leurs dangereux ennemis n'étoient pas Poëtes, mais adroits & malins Courtiſans ; & pendant que toute la terre les admiroit, ils les firent paſſer à la Cour comme des gens, à qui une bonne doſe d'élébore n'auroit pas ſuffi pour leur remettre l'eſprit dans ſon aſſiette naturelle. De bonnes lettres en proſe firent le coup à la Cour, comme celles de Minucius dans le Sénat, & ces lettres réuſſirent ſelon leurs ſouhaits. Sur la foi de ces mauvais rapports, il arrive quelquefois dans les Cours des Princes qu'on diſgracie, & qu'on note d'infamie des hommes capables de bien ſervir l'Etat, pendant qu'on laiſſe ſur pied l'auteur du mauvais ſuccès d'une campagne. Tout tomba ſur la tête de Fabius dans le Sénat, ſans prendre garde que c'étoit ſur celle de ſes envieux que toute la honte de Caſſilinum auroit dû tomber. On aime mieux s'en prendre à celui qui commande, dont le mérite, l'intelligence & la vertu incommodoient ces Meſſieurs-là. Les Officiers Généraux ſont toujours ceux qui forment ſourdement ces ſortes de pratiques contre le Général. Chacun s'imagine avoir ſa place, ou être moins mépriſez d'un autre, qui les craindroit, ou qui s'en laiſſeroit gouverner.

Minucius, Général de la cavalerie, s'étoit mis dans l'eſprit que s'il pouvoit ſupplanter le Dictateur, il auroit la conduire de cette guerre : tant il avoit bonne opinion de ſa ſuffiſance. Il avoit formé un ſi puiſſant parti contre ſon Général, le plus honnête homme de la République, que toute l'armée faillit à

ſe ſoulever, pendant qu'on le déchiroit à Rome de la maniére la plus indigne. On lui attribua toutes les manœuvres d'un lâche & d'un traître, & l'on vint à bout de faire paſſer ces infamies. Il y a certes de quoi s'indigner contre le Sénat, qui condamne un Général avec tant d'aveuglement & d'iniquité, lorſque la faute & la honte eût dû tomber ſur les Officiers Généraux, qui ne firent rien, & n'exécutérent aucun des ordres du Dictateur. Nous avons vû de nos jours un grand nombre de Minucius ſe diſtinguer par des moiens ſi bas & ſi malhonnêtes, à l'égard de certains Généraux du premier ordre, qui ont commandé les armées en Italie & en Flandre pendant le cours de la guerre de 1701. leurs envieux, ſoit par haine ou par ambition, ou par d'autres vûes qui nous ſont inconnues, trouvérent le ſecret par de baſſes intrigues de les faire ſuccomber, ſans qu'ils aient pû venir à bout de ternir leur réputation : ils l'ont au contraire augmentée, bien loin de la diminuer. Je n'ai garde de donner du jour à ce paralléle. Il faut une poſtérité plus reculée pour l'éclaircir.

§. II.

Raiſons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces detroits.

Rien ne nous fait mieux connoître que les Romains manquoient d'Officiers capables, que la bêtiſe de celui qui abandonna ſi imprudemment le ſeul paſſage ouvert par où Annibal pouvoit s'échaper de ces montagnes. Il falloit que la République fût bien ſtérile en Officiers Généraux capables, puiſque notre Auteur dit que *Fabius ne penſoit plus qu'à voir quels poſtes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer le choc.* S'il n'avoit pas de meilleur Officier dans ſon armée que celui à qui il confia la garde d'un poſte ſi important, on m'avouera, que quand il n'auroit eu que cette ſeule raiſon de traîner la guerre en longueur, ſans rien hazarder, elle rendoit ridicules celles de ſes contradicteurs.

Pompée n'en eut pas d'autres contre Céſar que celles de Fabius, & Céſar ſe trouvoit dans une ſituation ſemblable à celle d'Annibal. Il n'avoit ni places, ni magaſins dans un païs tout ennemi. Il falloit vaincre ou ſe réſoudre à périr miſérablement, ſi ſon ennemi refuſoit de combattre. Pompée prétendoit, en imitant Fabius, ruiner Céſar dans un païs très-propre à prolonger la guerre, & à énerver & affoiblir peu à peu les forces de ſon ennemi. Maître de la mer, il tiroit des vivres de quelque côté que le vent ſoufflât; pendant que ſon Antagoniſte ſe trouvoit dans le manque de toutes choſes, & réduit dans la néceſſité de riſquer le tout pour le tout avec des forces inférieures.

Céſar ſentit bien, par ce qui lui étoit arrivé à Dyrrachium, que le métier de temporiſeur ruineroit infailliblement ſes affaires, & feroit celles de Pompée, qui prenoit ſans doute le bon parti. Céſar étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas craindre, vû les embarras où il ſe trouvoit, qu'il ne perſiſtât dans ſon deſſein, s'il étoit auſſi abſolu & auſſi ferme contre les reproches, les inſtances & les criailleries des Officiers de ſon armée, que le fut l'ancien Fabius. Le projet de Pompée, qui étoit de traîner la guerre en longueur, étoit tout ce qu'on pouvoit penſer de plus ſage & de plus aſſuré pour finir la guerre avec

gloire, ſans s'expoſer à la honte d'être vaincu par un ennemi, qui bien qu'inférieur en nombre, le ſurpaſſoit à l'égard de la valeur & de la confiance de ſes troupes, & par ſon habileté, qui lui fut toujours redoutable. L'on peut dire à l'égard de Céſar ce qu'on ne dira jamais de Pompée : il faiſoit la guerre comme il vouloit, & non comme il plaiſoit à la fortune, dont il ne reconnut jamais la puiſſance pour le ſuccès de ſes entrepriſes. Celui-ci avoit donc raiſon d'imiter Fabius, & de regarder comme pernicieux & comme ruineux au parti de la République les conſeils de ceux qui le portoient à changer de conduite. L'expérience & les regles de la guerre n'exigent point qu'on faute de la défenſive à l'offenſive contre une armée qu'on peut réduire par la faim & par la miſére. Il ne fut pas en ſon pouvoir de ſuivre ce que ſa longue expérience & la ſaine raiſon le portoient à faire. Sa mauvaiſe fortune, & la bonne de ſon ennemi, voulurent qu'un tas de petits Maîtres très-efféminez, très-corrompus, dont il étoit ſans ceſſe obſédé, & d'Officiers Généraux, qui ne valoient guéres mieux, ſe ſoulevaſſent contre lui pour l'obliger à donner bataille, ennuiez des travaux de la guerre, dont ils ne pouvoient ſoutenir le poids : les délices de Rome, dont le ſouvenir leur tenoit au cœur, l'opinion de leurs forces, ſi prodigieuſement ſupérieures à celles de Céſar, le mépris qu'ils en faiſoient faute d'expérience, la confiance qu'ils avoient en leur courage loin du danger qui s'évanouit comme une ombre lorſqu'ils le virent de près ; tout cela joint enſemble fut la ſource d'une infinité de cabales, de mauvais diſcours & de reproches contre Pompée, & ſon armée en fut tellement infectée, qu'on ne le regardoit plus qu'avec une eſpéce de mépris : il étoit plus connu ſous le titre d'Agamemnon parmi cette jeune nobleſſe, que ſur celui de Pompée. Moins patient & moins ferme que Fabius, il ſe vit obligé de combattre malgré lui, quoiqu'il fit mine d'en avoir envie par politique, pour donner plus de courage & plus de confiance à ſes troupes, & cela ne lui ſervit de rien : car il fut battu de la maniére du monde la plus honteuſe. Fabius, dont le pouvoir étoit plus étendu, fut plus ferme & plus entier dans ſon ſentiment. Il vouloit ruiner l'ennemi ſans rien hazarder. Il eût réuſſi, s'il eût eté auſſi abſolu dans le Sénat qu'il l'étoit dans ſon armée, & Pompée eût réduit Céſar, s'il l'eût été autant dans la ſienne. » La vertu, *dit Thucydide*, doit ſer-» vir à ceux qui la ſuivent, & non » pas à ceux qui l'abandonnent ; » puiſqu'on eſt plus coupable pour » l'avoir quittée, que ſi on ne l'a-» voit jamais eue. Fabius demeura ferme dans ce qu'il s'étoit réſolu de ſuivre, & laiſſa crier. Pompée n'eut pas la même fermeté ; ce qui fut la cauſe de ſa ruine & celle de la République.

Je ne ſçai ſi l'on peut légitimement accuſer le Dictateur d'avoir manqué de prudence & de hardieſſe, & d'avoir remis au lendemain ce qu'il pouvoit faire le jour même. Je n'oſerois l'aſſûrer, ni par conſéquent le condamner abſolument d'avoir manqué l'occaſion favorable de finir la guerre par une action déciſive. Il faut être bien ſûr de ſon fait pour attaquer un grand Capitaine, & des Officiers Généraux expérimentez & capables d'agir chacun de ſon côté avec toute la conduite & la valeur poſſible,

Fabius pouvoit-il compter ſur l'habileté & la prudence des ſiens ? Il paroît aſſez qu'il n'en fit jamais nulle eſtime. D'ailleurs eſt-il bien certain, car Polybe ne le dit pas formellement, que le Dictateur eût enfermé Annibal dans ce détroit de montagnes, ou que ce fût ſon deſſein d'achever de l'enclorre, pour lui ôter le moien d'en ſortir jamais que par un Traité ſemblable à celui des fourches Caudines ? Si c'étoit là ſon but, comme il y a lieu de le croire par ſa fermeté à réſiſter aux inſtances de ſes Officiers Généraux, qui le preſſoient de s'engager dans une affaire dont l'événement étoit incertain, & la ruine de la République très-certaine, s'il venoit à manquer ſon coup, il fit le trait d'un grand Capitaine. Car enfin il vaut mieux éviter le combat contre des gens, dont le ſalut n'eſt plus qu'au bout de leurs armes, & qu'on ſçait devoir ſe battre en déſeſpérez, que de les attaquer dans un tel avantage, lorſque par des meſures bien concertées, qui demandent du tems pour l'exécution, on eſt aſſuré de les réduire par la faim & par la miſére, & ſur tout lorſqu'on ſe défie de l'expérience & de la capacité du plus grand nombre des Officiers Généraux, comme il paroît que le Dictateur ſe défioit des ſiens. Ce ne fut donc pas ſans de fortes raiſons que ce Général Romain demeura inébranlable dans la réſolution de ne point combattre. » Il faut toujours perſiſter dans ſon deſſein, *dit Thucydide*, lorſqu'on croit n'avoir rien » omis des meſures néceſſaires, & » ſe porter de tout ſon pouvoir à le » faire réuſſir, quand même on ne » réuſſiroit pas : car les événemens » ne ſont pas plus aſſûrez que les » penſées des hommes. C'eſt pourquoi lorſqu'il arrive quelque mal» heur, on s'en prend d'ordinaire » à la fortune. Fabius n'avoit que faire de s'en prendre à cet être imaginaire. Sans doute qu'il n'y eut point recours, mais à l'ignorance & à l'étourderie, & peut-être à la lâcheté de ceux auſquels il ne pouvoit éviter de confier les poſtes les plus importans : car s'ils firent voir par leur conduite qu'ils étoient incapables de défendre ce qui étoit à peine ſurmontable, auroient-ils mieux réuſſi dans une action générale ? N'eſt-ce pas là une preuve qu'il fit bien de s'en tenir au parti de la défenſive ? Dans ce cas la maxime de Thucydide n'a qu'une face. Le blâme & le mauvais ſuccès de cette affaire doit tomber ſur tout autre que ſur le Dictateur. Je ne l'excuſe ici que dans les choſes qui le juſtifient pleinement. Chacun en penſera ce qu'il voudra : je me garderai bien de faire le déciſif là-deſſus.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que le deſſein de Fabius étoit grand & profond, & ſon intelligence dans la défenſive auſſi grande qu'on puiſſe imaginer. Cependant le Sénat lui imputa le malheureux ſuccès de cette affaire. Les raiſons que ce grand Capitaine put alléguer pour ſa juſtification, ne furent pas ſeulement écoutées, tant les Officiers de ſon armée avoient prévenu contre lui, bien que leur mauvaiſe conduite fût toute viſible. Le Sénat, incapable de connoître & de bien juger de la profondeur de ſon deſſein, qu'il pouvoit ſeul exécuter, lui reproche ſes incertitudes perpétuelles ſur ce qu'il devoit entreprendre ou abandonner : tant ce Sénat voioit peu clair dans le plan que ce grand homme s'étoit formé de ruiner Annibal. Pour bien juger

du prix d'un homme, il faut peſer non les ſervices qu'il rend, ou ceux qu'il cherche à rendre à ſa patrie, quoiqu'il ne réuſſiſſe pas toujours, moins par ſa faute que par celle des autres, mais ce qu'il vaut en lui-même, par ce qu'il a déja fait : d'autant plus que les excellens Peintres, les excellens Sculpteurs & les hommes extraordinaires dans tous les arts & dans toutes les ſciences, ſont toujours très-rares ; au lieu que les bons manœuvres & les bons artiſans ſont toujours en aſſez grand nombre.

Comme je ne ſuis pas homme à confondre & à publier Fabius, ainſi que tant d'autres, comme le plus grand de tous les Capitaines, j'avouerai franchement que le reproche du Sénat à quelques égards, n'étoit pas ſans quelque fondement dans cette action. Il paroît beaucoup de négligence dans la conduite du Dictateur, il manqua de mettre les choſes au point de maturité où elles devoient être portées pour les faire réuſſir ſans combattre ; en un mot il manqua dans les meſures & dans les précautions. Il y en avoit une infinité à prendre, ſans leſquelles on peut être ſurpris ou engagé dans un combat contre notre intention. Le plus ſûr eſt de profiter de l'occaſion avant qu'elle change. Car enfin il ne dépend pas toujours de nous de ſuivre la route qu'on s'eſt propoſée, il faut en ſortir & changer l'ordre de la guerre lorſqu'il ſe préſente un bon coup à faire. Dans les affaires de la guerre, dit-on, comme dans celles de la Cour, le moindre délai ſuffit pour faire échouer les entrepriſes les plus ſûres.

Le Dictateur manqua dans les précautions que la guerre nous enſeigne : ſe rendre le maître des hauteurs, les occuper, c'eſt quelque choſe ; mais il y a d'autres meſures à prendre, ſans leſquelles on peut être ſurpris ou engagé dans une affaire nocturne, toujours fâcheuſe à celui qui eſt attaqué ; parce que la nuit augmente la terreur ou la fait naître, & groſſir les moindres dangers. Il eſt aiſé de comprendre que le Général Romain faillit contre les regles de la prudence & de la prévoiance. Il eût dû, à la faveur des ténébres, envoier reconnoître ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, faire avancer de petites gardes au bas de la montagne, qui ſe communiquaſſent de l'une à l'autre, pour donner l'alarme au moindre mouvement que les ennemis pouvoient faire. Si Fabius ſe fût conduit de la ſorte, s'il n'eût pas découvert la ruſe, il eût été du moins préparé à bien recevoir les Carthaginois. Il eût eu le tems de ſe porter ſur les lieux.

Dès qu'il fut averti qu'on voioit une infinité de feux ſe répandre ſur la pente, & gagner le haut de la montagne, il devoit envoier des troupes au paſſage où l'ennemi pouvoit attaquer avec le plus d'eſpérance de réuſſir ; mais comme il y avoit ſuffiſamment pourvû, il ne s'imagina pas que celui qui y commandoit fût aſſez imprudent & aſſez dénué de bon ſens & d'expérience pour abandonner ſon poſte, où Annibal marcha ſur le champ.

Tite-Live dit que Fabius ne voulut pas embarquer une affaire de nuit ; mauvaiſe raiſon : eſt-ce que cela dépendoit de lui, puiſqu'il étoit attaqué lui-même ? Pouvoit-il douter un inſtant qu'il n'eût bientôt l'ennemi ſur les bras ? Et celui-ci pouvoit-il mieux faire que de profiter d'une heure ſi favorable ? Car c'eſt particuliérement dans les

affaires extrêmes & presque désespérées qu'on tâche à vaincre les obstacles que le jour nous rend affreux & insurmontables. La nuit dérobe notre disposition & l'ordre de l'attaque ; au lieu que le jour nous les faisant connoître, nous fournit les remédes, les moiens de résister & de les rendre sans effet. L'affaire, qui se passa sur la hauteur, étoit de si peu de conséquence, qu'on ne sçauroit l'appeller un combat. Les beufs en eurent tout l'honneur. Si l'on n'eût abandonné le passage important, Annibal ne tenoit rien, & sa ruse eût tourné à sa honte & en plaisanteries ; au lieu qu'on les retorqua sur les Romains, qui n'en étoient pas indignes.

Je suppose les Carthaginois maîtres du sommet de la montagne du côté des beufs, & repoussez au principal passage, (comme il est à présumer qu'ils n'y eussent pas réussi,) que gagnoient-ils ? Rien. Il paroît assez par le récit de l'Auteur, que leur armée n'eût jamais pû se retirer par des lieux impratiquables ou très-difficiles, & qui selon toutes les apparences se trouvoient sans aucune issue, ou tout au moins Annibal eût perdu ses équipages & son butin, ce qui est souvent plus fâcheux que la perte d'une bataille.

Je reviens encore à la faute dont tout le monde accuse le Dictateur, d'avoir manqué de vigilance & d'attention à saisir le moment favorable de combattre les Carthaginois dans un endroit qui lui étoit si avantageux pour la victoire, dans ces lieux resserrez, embarassez de leurs bagages, dominez de toutes parts, & où leur cavalerie n'eût été d'aucun usage. La trop grande circonspection du Médecin est souvent fatale au malade. Lorsqu'on témoigne de l'incertitude, l'ennemi s'imagine qu'on le craint, ou le tems qu'on lui céde lui fournit les expédiens pour se tirer d'un péril évident. » Il ne faut pas donner le tems » à l'ennemi de revenir de l'éton» nement lorsqu'il y est, *dit Thucy*» *dide*, il se rassûre en temporisant, » il a le tems de voir ce qu'il est » besoin de faire : au lieu qu'en » donnant à l'improviste (lorsque l'occasion paroît favorable,) » on » est comme certain de remporter » la victoire.

Après avoir bien réfléchi sur cette conduite du Général Romain, je la trouve un peu moins excusable que je ne l'ai cru. Je suis persuadé que le plus honorable est d'être le premier à attaquer, & sur tout lorsqu'on se trouve avoir en tête un ennemi plein de ressources & entreprenant, que rien n'arrête dans ses entreprises, ni la nuit, ni le mauvais tems, ni les obstacles du païs, ni ceux qu'on lui fait trouver en son chemin. Il faut considérer que les plus belles actions de la guerre se font par un coup de desespoir. Annibal ne pensoit tout au plus qu'à amuser par son stratagéme, & à forcer le passage, quoiqu'il en pût coûter, & il ne lui en coûta presque pas un seul homme dans un défilé qu'il trouva dégarni, où Fabius négligea même de se retrancher. Ce qu'il y a de plus à blâmer dans sa conduite, c'est qu'Annibal maître du passage, coupe la retraite aux troupes qui combattoient sur la montagne, du côté où les beufs étoient montez, suivis des armez à la légére qui les chassoient devant eux ; ils furent attaquez sans qu'ils pûssent être secourus, Annibal les fit charger, & la plus grande partie fut taillée en piéces. Cette disgrace est grande, & l'inaction du Dictateur peut être

miſe au nombre de ces fautes qui ne ſe juſtifient pas aiſément au tribunal des gens de guerre : tant il eſt véritable que le moindre délai que l'ennemi nous donne enfle le courage, nous ouvre l'eſprit, & nous fournit mille reſſources pour nous tirer des plus grands périls. *L'expérience nous apprend*, diſoit le Comte d'Harcourt, qui fit tant de belles actions ſous le regne de Louis XIII. *que s'il y a des malheurs imprévûs, on trouve auſſi ſouvent un bonheur qu'on n'auroit jamais oſé ſe promettre.*

Fabius informé que les Carthaginois paſſoient à l'endroit où il avoit laiſſé les quatre mille hommes, y courut avec des troupes; mais l'ennemi s'y trouva ſi fort & ſi bien établi, qu'il fut impoſſible aux Romains de les en déloger; ils n'oſérent pas même l'entreprendre. Tite-Live parle d'une action qui s'engagea au bas de la montagne; mais comme notre Auteur n'en parle pas, & que l'autre m'eſt ſuſpect, je n'ai garde d'y appliquer des réfléxions : car quant à celle qui ſe paſſa ſur la hauteur, ce ne fut qu'après qu'Annibal ſe fût rendu maître du paſſage. Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on prend les choſes à la rigueur, le Général Romain n'eſt pas exemt de blâme à l'égard des ordres qu'il donna à l'Officier qui commandoit au paſſage du défilé. Un Général ne ſçauroit trop exactement les détailler & les expliquer, non pas ſeulement de bouche, mais par écrit, & particuliérement à ceux de la capacité deſquels on doute. Mais ſuis-je aſſuré que le Dictateur ait manqué ſur ce point? Non certainement : qui peut le ſçavoir? Notre Auteur ne le blâme ni ne l'excuſe dans cette affaire, de ſorte qu'on ne ſçait ſi c'eſt par ordre ou par bêtiſe que ce poſte fut abandonné. Tite-Live eſt plus exact, & peut-être eſt-il mieux informé : car il rapporte, dans ſa troiſiéme Décade, que ceux qui gardoient le paſſage, voiant ces feux errants & répandus ſur le ſommet de ces montagnes, & ne ſçachant que penſer d'une choſe ſi étrange, l'abandonnérent, ſoit par crainte, ou qu'ils cruſſent que les ennemis, maîtres du haut, ne vinſſent fondre ſur eux & ſur leurs derriéres. Ils s'imaginérent qu'ils paſſeroient de ce côté-là, & qu'il falloit les en chaſſer avant qu'ils s'y fuſſent établis, pour aſſûrer leur retraite. Ils y courent donc en hâte : quelle dut être leur ſurpriſe, lorſqu'ils ſe trouvérent au milieu d'un troupeau de beufs! Ils les prirent d'abord pour autant de monſtres, qui ſouffloient feux & flâmes de leur gueule & de leurs narines. Ils font halte, étonnez d'une choſe ſi merveilleuſe; mais s'en étant approchez de plus près, ils s'apperçoivent que ce n'eſt qu'une ruſe, & que ces animaux, coeffez de fagots enflammez, n'étoient ſuivis, comme je l'ai dit plus haut, que de l'infanterie légére d'Annibal qui les chaſſoit devant eux, & qui montoit par différens endroits de la montagne les moins praticables. Cette infanterie, appercevant l'ennemi à la clarté de ces feux, & parmi ces animaux, & les voiant en grand nombre, prend l'épouvante & la fuite. Les Romains s'imaginent que ce n'eſt qu'une amorce, pour les attirer dans une embuſcade; & comme la nuit rend les moindres choſes terribles, chacun craint & s'évite réciproquement, & fuit, ſans ſçavoir où il va. Tout le reſte de la nuit ſe paſſe dans ces manœuvres & en eſcarmouches juſqu'au jour, qui laiſſa les Romains auſſi honteux que perſuadez que les beufs, qu'ils

voioient, étoient ce qu'il y avoit de moins bêtes parmi eux.

Ce que dit ici Tite-Live juſtifie le Dictateur de la ſottiſe de l'autre, & ne le ſauve pourtant pas du blâme d'avoir manqué l'occaſion & remis au lendemain ce qu'il devoit faire le même jour, faute dont bien des Généraux ſe ſont mal trouvez. Ce Général n'eſt pas même exemt de répréhenſiõn à l'égard des précautions & des ordres qu'il donna, comme je penſe l'avoir dit. Quand un Général confie un poſte important à un Officier de ſon armée, qu'il lui en fait voir toute la conſéquence, il doit lui ordonner, ſur toutes choſes, de n'agir pas autrement que ne portent ſes ordres, de conſerver & de n'abandonner jamais ſon poſte, quelque choſe qu'il puiſſe arriver : s'il fait au contraire & à ſa tête, il doit être noté d'infamie, & puni ſelon les loix de la guerre. Paſſons à la conduite du Général Carthaginois.

Les plus grands Capitaines, tels qu'ils puiſſent être, n'ont pas été exemts de fautes. Céſar & M. de Turenne, que nous devons regarder comme les deux plus grands & les plus parfaits modéles qui aient paru dans le monde, l'un parmi les Anciens, & l'autre chez les Modernes, n'ont pas été ſans reproche dans quelques endroits de leur vie militaire. Le portrait qu'Homére nous fait de ſes Dieux, n'eſt que pour nous faire voir que ſi ceux-ci clochent de toutes les façons, ſi Mars même fait des fautes, à quoi ne doit-on pas s'attendre des hommes ? Ne ſont-ils pas bien ridicules de prétendre qu'on ne les relevera pas dans les leurs ? Céſar nous en fait voir dans ſes Commentaires, & M. de Turenne s'entretient des ſiennes avec les Officiers de ſon armée. Bien des gens, pour ſe diſpenſer de la peine de l'examen, s'en tiennent au jugement de quelques gens éclairez en faveur d'Annibal ſur cette affaire-ci. Il paroît pourtant que ces derniers ne l'ont pas mieux examinée que les autres. Peu de lignes me ſuffiſent pour faire voir qu'ils ſe ſont trompez. Je ne penſe pas qu'on m'accuſe de vouloir diminuer la gloire de ce grand Capitaine, je le reconnois & je le tiens au nombre des plus excellens. Il n'a pourtant pas laiſſé que de tomber dans des fautes dont on ne l'auroit jamais cru capable. Celles où il s'eſt précipité dans cette campagne, ne le cédent à aucune autre, & méritent d'être bien relevées : car l'événement ne les juſtifie point.

Ce Général s'engagea très-imprudemment dans ces détroits. Si c'étoit ſon deſſein de ſe retirer par le même chemin, après s'être engagé dans un païs où il ne trouva d'autre iſſue que celle de revenir ſur ſes pas, il eût dû uſer de plus de prévoiance, envoier devant & ſecrétement un corps de troupes ſe ſaiſir des défilez, qui ne pouvoient lui être inconnus ; au lieu qu'il donna le tems à l'ennemi de s'en emparer lui-même & de s'y établir, ſans en avoir appris la moindre nouvelle, ni envoié reconnoître les paſſages. Ne ſe vit-il pas dans le même piége, où peu auparavant Sempronius s'étoit engagé ? S'il ſe tira de ce mauvais pas, ce fut une merveille : il devoit y périr avec toute ſon armée. Qui eût jamais pû s'imaginer que les Romains, commandez par un ſi excellent Chef d'armée, euſſent manqué une ſi belle occaſion de finir la guerre, & que cette faute eût été ſuivie d'une autre encore plus énorme ? Il eſt rare qu'on en

commette de ſemblables, & encore plus qu'on puiſſe réuſſir par une ruſe, qui pour être neuve n'eſt pas moins ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y ſont laiſſez prendre.

Il me vient une penſée que je ne veux pas écarter. Je ſoupçonne qu'Annibal ne fit pas tout ce qui dépendoit de ſon intelligence pour engager le Dictateur à une action déciſive. Ne pouvoit-il pas éviter les montagnes & ſe jetter dans les plaines, feindre de ſe retirer, & puis par une promte contremarche revenir ſur l'ennemi & le réduire à combattre ! Les païs ouverts étoient favorables à ſa cavalerie ; au lieu que ce Général s'enfourne & ſe répand dans des lieux montagneux & des valées profondes, où ce qu'il avoit de plus fort lui devenoit inutile, lorſque ſes ennemis pouvoient ſe prévaloir des avantages du païs, très-propre pour une affaire d'infanterie ſupérieure en nombre à celle d'Annibal, & peut-être meilleure, ſi elle eût été bien menée.

Il me ſemble avoir dit ailleurs qu'il y a certaines ruſes ſurannées & mille fois répétées à la guerre, que je ne ſçaurois aſſez m'étonner que des hommes raiſonnables, avec une médiocre meſure d'eſprit & de jugement, inſtruits d'ailleurs par une infinité d'exemples éclatans, puiſſent s'y laiſſer prendre. Les ſtratagémes ne ſont eſtimez & n'excuſent ceux qui y tombent, qu'autant qu'ils ſont nouveaux & peu connus. Nous voions pourtant que les plus habiles & les plus ruſez Capitaines y ſont pris comme les plus ſtupides, & en cela ils ſont moins excuſables que ces derniers ; que peut-on attendre de ces intelligences épaiſſes ? Rien ſans doute que de honteux & de riſible ; mais que doit-on dire des autres qui tombent dans les piéges les plus groſſiers & les plus communs ? Ils s'en tirent, me répondra-t-on, par leur eſprit & par leur adreſſe, & la gloire d'en avoir échapé a la vertu de couvrir & de cacher pareilles fautes : car ce n'eſt que dans les grands dangers & les obſtacles, en apparence inſurmontables, qu'on connoît tout ce que vaut un homme extraordinaire. Je l'avoue ; mais cela ne fait pas qu'une faute qui a déja été faite, ne ſoit pas, & le ſuccès ne la juſtifie point. Un homme qui tombe lourdement dans un piége où pluſieurs autres ont péri, pour ne l'avoir pas reconnu, n'eſt pas moins digne de blâme pour s'en être tiré. Un Général tombe dans une embuſcade générale. Quoi de plus honteux, puiſqu'il dépend de tout ce qui raiſonne de s'empêcher d'y tomber, & de prévoir le piége par l'évidence des exemples, comme je penſe l'avoir dit dans les Obſervations précédentes ! Si ce Capitaine en a jetté un autre dans le même péril, s'il y tombe lui-même peu de tems après, n'eſt-il pas bien digne de blâme & d'une honte éternelle ?

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre.

LEs gens qui panchent du côté des Romains, & ce doit être, ſi je ne me trompe, le plus grand nombre, voient avec peine le mauvais état de leurs affaires en Italie. On ſe tourne plus naturellement vers le parti opprimé & le plus digne de notre eſtime, que vers celui du victorieux : car quoiqu'Annibal ſoit ſans contredit un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, & qu'il n'y ait rien de moins véritable que ce qu'on a dit de lui, qu'il *avoit peu de vertus & beaucoup de vices*, & qu'en effet il ne fut pas toujours exemt de tout reproche, il ſemble qu'on s'intéreſſeroit plus à ſa gloire s'il ne l'acquéroit pas aux dépens d'un peuple infiniment plus vertueux que celui de Carthage, naturellement fourbe, perfide, cruel & ſans foi.

On ne doit pas s'étonner ſi l'on eſt touché de infortunes des Romains, & ſi on les admire autant dans l'adverſité, que leur vainqueur eſt admirable dans ſes victoires. Pour moi, qui mets une grande différence entre le Capitaine & le peuple pour lequel il combat, je m'intéreſſe pour la gloire du premier en Italie, & je prens le parti des Romains en Eſpagne, où ils n'ont pas dégénéré de leur ancienne vertu : Scipion la ſçut conſerver par ſes grandes actions. En effet ſes conquêtes en Epagne ſauvérent l'Italie prête à ſuccomber, & l'on peut dire que Carthage ne perdit ſa liberté, que pour avoir négligé la guerre d'Italie, & Rome ne ſauva la ſienne qu'en temporiſant, & en pouſſant avec vigueur celle d'Eſpagne par des ſecours ſouvent réitérez, pendant qu'Annibal n'en recevoit aucun de Carthage. Ses victoires étoient trop éclatantes pour ne pas produire une foule d'ennemis & d'envieux, qui les rendirent ſans fruit : au lieu que Scipion s'attira l'eſtime de ſes Citoiens & des ſecours conſidérables, pour continuer une guerre dont le ſuccès importoit ſi fort au ſalut de Rome.

Les Carthaginois s'étoient fortifiez extraordinairement en Eſpagne par des troupes de mer & de terre, Scipion craignit d'en être accablé. Il ne pouvoit attaquer les ennemis ſur mer qu'il n'affoiblît ſes forces de terre, & il avoit également à craindre des deux côtez. Il prit la réſolution de les prévenir ſur mer avant qu'ils euſſent délibéré des affaires de terre, c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre : car en fortifiant bien ſon camp il ſe mettoit en état de tirer les troupes néceſſaires pour ce qu'il s'étoit réſolu de faire : perſuadé que s'il pouvoit ſurmonter les ennemis par ſa flote, il viendroit aiſément à ſes fins à l'égard du reſte, & que la défaite de leur armée navale intimideroit celle de terre, outre que celle-ci ne pouvoit guéres ſubſiſter que par le ſecours de la premiére. Sur ces ſages conſidérations le Général Romain ſonge à

monter ſur ſa flote avec tout ce qu'il put tirer de ſoldats d'élite. Il comptoi ſi fort ſur la valeur & la confiance de ſes troupes & ſur la victoire, par la connoiſſance des Généraux ennemis, qu'il ſe met en mer & vogue droit aux Carthaginois. Les précautions qu'il prit pour s'inſtruire de l'état & de la ſituation des forces ennemies, furent en partie cauſe du gain de cette journée; car étant informé qu'ils étoient en bataille à l'embouchure de la riviére & fort près de terre, il jugea qu'il en auroit meilleur marché que s'il les combattoit en pleine mer. Il ſe hâte de voguer à eux & de les combattre, de peur qu'ils ne ſe raviſent. En effet ſi Amilcar eût tiré en pleine mer, & marché au-devant de Scipion, qui étoit plus foible en nombre de vaiſſeaux, les Romains ſe fuſſent trouvez très-embaraſſez. Soit que le Général Carthaginois n'eût rien appris du deſſein de Scipion, ſoit par ignorance ou pour d'autres raiſons qui nous ſont inconnues, Scipion ſe conduiſit avec tant de ſecret & de prudence, & fit une ſi grande diligence, qu'il parut tout d'un coup en bataille à l'embouchure du fleuve, avec une hardieſſe d'autant plus aſſûrée, & avec d'autant plus de confiance de réuſſir, qu'il connut la grandeur de la faute des ennemis: faute dont ils ne s'apperçûrent que lorſqu'ils ſe virent hors d'état d'y apporter du remède: outre que leur ſituation étoit telle, que le nombre de leurs navires étoit bien plutôt un obſtacle à la victoire, qu'un avantage contre les Romains. Scipion s'étoit flatté que s'il pouvoit les attaquer dans l'embouchure du fleuve, il en auroit raiſon. En effet il ne ſe trompa pas, & s'apperçut bientôt de leur embarras: il en profite, vient charger avec tout ce qu'il avoit de forces, ils ne font preſque aucune réſiſtance, ſoit à cauſe de la ſurpriſe ou des fautes qu'ils avoient faites. Scipion remporte une victoire complette, qui lui fut d'autant plus agréable, que les vaincus eurent pour témoins de leur lâcheté & de leur honte les troupes de l'armée de terre, comme le victorieux de leur valeur & de leur gloire

Tite-Live prétend que les Carthaginois furent ſurpris, & qu'ils n'eurent pas le tems de ſe mettre en pleine mer. Je ſerois aſſez de cette opinion: car comment auroit-il pû entrer dans l'eſprit de leurs Généraux d'attendre l'ennemi dans l'embouchure d'une riviére, puiſqu'ils étoient ſi fort ſupérieurs en nombre de navires? Il eſt des combats de pleine mer comme de ceux de terre dans un païs découvert, où le nombre fait beaucoup. Les Carthaginois ne pouvoient combattre qu'avec beaucoup de déſavantage, reſſerrez dans l'entrée d'une riviére, où leurs vaiſſeaux n'avoient ni l'eſpace ni la liberté de manœuvrer, ni de s'étendre ſur un aſſez grand front pour doubler ceux des Romains. De la maniére dont notre Auteur décrit cette bataille, on croiroit qu'Aſdrubal ſe ſeroit attendu d'être attaqué; mais qui pourroit s'imaginer qu'un homme fût ſi dépourvû de jugement, que d'attendre l'ennemi dans un endroit ſi déſavantageux, & où il ne pouvoit s'étendre ſur un grand front, comme il auroit pû faire dans la pleine mer, ni mettre à profit tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux: de ſorte qu'il fut obligé de combattre ſur pluſieurs lignes redoublées, qui ne ſervoient qu'à l'embaraſſer plutôt qu'à lui être de quelque ſervice; au lieu que Scipion, bien que plus foible, fai-

ſoit montré de toutes ſes forces, ſans qu'aucune de ſes galéres lui fût inutile, en aiant aſſez pour remplir l'embouchure du fleuve & l'eſpace où il combattoit, ſans craindre d'être enveloppé du nombre de celles de l'ennemi, & doublé à ſes aîles, qui appuioient des deux côtez du rivage.

Il eſt des petites armées de mer comme de celles de terre contre les grandes, qu'on peut attaquer avec un très-grand avantage dans des lieux reſſerrez, où les plus nombreuſes ne ſçauroient les combattre que ſur un même front de navires ou de bataillons. Les Grecs, qui ſe trouvoient infiniment inférieurs aux Perſes à la bataille de Salamine, n'eurent garde de gagner la pleine mer pour les attaquer, & ceux-ci, dont le nombre de vaiſſeaux étoit à peine concevable, furent aſſez ſots pour s'engager dans un détroit de mer, où ils furent obligez de ſe ranger ſur tant de lignes les unes derriére les autres, que cela ne ſervit qu'à hâter leur défaite. Thémiſtocles, qui étoit un grand Capitaine, s'étant apperçû de ce défaut, empêcha que le Général de la flote ne ſe retirât, & l'obligea de combattre malgré lui par une ruſe qu'on auroit priſe pour une trahiſon, ſi elle eût été découverte avant la bataille : car voiant, *dit Frontin* (a) *dans ſes Stratagémes*, » qu'il étoit » avantageux aux Grecs, qui n'a» voient que peu de vaiſſeaux, de » combattre l'armée navale des » Perſes dans le détroit de Sala» mine, & ne pouvant leur per» ſuader ſon ſentiment, il aver» tit ſecrétement l'ennemi de don» ner bataille, & de leur couper la » retraite, en envoiant un nombre » de vaiſſeaux derriére le détroit; » parce que les Grecs ſe retirant, » lui donneroient de la peine à les » ſuivre : l'ennemi l'aiant fait, les » Perſes furent battus, après avoir » demeuré toute la nuit ſous les » armes. En effet la victoire ne dépendoit que de la défaite de la premiére ligne, qui porteroit infailliblement la confuſion & le déſordre dans les autres, qui auroient de la peine à ſe ſuccéder : outre que ce grand Capitaine ne les croioit ni aſſez braves ni aſſez expérimentez dans les combats de mer pour une ſemblable manœuvre, qu'on pratiquoit rarement, les Anciens ne formant guéres qu'une ligne & une réſerve, ou tout au plus deux : car tout ce qui va au-delà demeure inutile; & ſi la premiére eſt battue, & qu'on ſe hâte de tomber ſur la ſeconde, les autres ſe confondent par la fuite ou le déſordre des deux premiéres. La méthode des Anciens dans les actions navales étoit bien différente de la nôtre : ils en venoient d'abord aux mains & à l'abordage, & la journée étoit bientôt finie; au lieu qu'aujourd'hui on paſſe tout un jour à ſe canonner & à ſe cribler, ſans que qui que ce ſoit des deux partis s'aborde; ce qui marque ou moins de valeur, ou une intelligence très-médiocre : diſons mieux, il n'entre ni de l'une ni de l'autre dans cette méthode. Je ne crois pas que M. de Barras de la Péene, qui prétend nous donner des leçons ſur les combats de mer dans ſes Brochures, qui n'importunent que les environs de Marſeille; je ne crois pas, dis je, qu'il ſoit contraire à mon ſentiment.

On combat avec le même avantage dans l'embouchure d'une riviére & dans un port même, que dans un détroit comme celui de

(a) *Front. Stratag. l. 2. c. 2.*

Salamine, où le plus foible peut attaquer le plus fort, comme fit Scipion contre Aſdrubal dans la riviére de l'Ebre. Les exemples de ces ſortes d'actions iroient à l'infini, s'il me prenoit envie d'en amuſer mes Lecteurs. Thucydide (a) nous en fournit un très-grand nombre. Je me contente d'en rapporter deux.

Les Syracuſains étant aſſiégez par mer & par terre par les Athéniens, ils apprirent qu'il leur étoit arrivé un ſecours qui avoit débarqué à Rhége qui les mettroit en état de les attaquer avec plus de vigueur, ils ſe réſolurent de tenter un combat ſur terre & ſur mer avant ſa » venue, après avoir été renforcez » de nouvelles troupes, & avoir » raccommodé leurs galéres, com- » me l'expérience de leur défaite » précédente leur avoit appris: car » ils racourcirent la proue pour la » rendre plus forte, & l'armérent » d'un long bec, compoſé de deux » groſſes poutres, ſoutenues de part » & d'autre par des conſoles de ſix » coudées, comme les Corinthiens » en avoient au dernier combat. Ils » s'imaginoient par là remporter » l'avantage ſur les galéres Athé- » niennes, dont les proues déſar- » mées n'oſoient prendre l'ennemi » de front, mais en flanc; outre que » le combat ſe faiſant au port, elles » n'avoient pas la liberté de s'éten- » dre, ni d'eſquiver, ou couler en- » tre deux galéres, en quoi conſiſ- » toit leur adreſſe. Ce qui leur avoit » donc nui dans le dernier combat » par l'ignorance de leurs pilotes, » leur devoit ſervir en celui-ci; » parce que les ennemis étant re- » pouſſez, n'auroient pas d'eſpace » pour tourner & pour revenir à la » charge, & ne pourroient reculer » que vers terre, & tout proche de » leur camp. Car hors de là les Sy- » racuſains étoient maîtres de toute » l'étendue du port, de ſorte qu'ils » ſe pourroient entreſecourir, tan- » dis que les autres pour être trop » preſſez s'entrechoqueroient & fon- » droient tous en même lieu. C'eſt » ce qui nuiſit le plus aux Athé- » niens dans tous leurs combats, » pour n'avoir pas comme eux le » pouvoir de s'élargir & de s'éten- » dre en pleine mer; parce que l'en- » trée du port étoit fort étroite, & » occupée par les ennemis, auſſi » bien que les forts de Plemmyre, » qui y commandoient.

Les Athéniens, qui ne s'attendoient pas à un combat naval, furent fort ſurpris de voir paroître tout à coup une flote, qui, pour être plus foible, avoit l'avantage de ne pouvoir être doublée à ſes aîles, & de préſenter le même front contre le plus fort; tout ce que celui-ci avoit de vaiſſeaux de reſte devant demeurer inutile & ſe confondre, ſi la premiére ligne venoit à être défaite, ou ſe voir obligé d'échouer à terre, s'il falloit reculer. Les Athéniens vivement attaquez, éprouvérent combien il eſt dangereux à une armée navale, ſupérieure en nombre, de combattre dans des lieux reſſerrez, & que le meilleur eſt de mettre toutes ſes forces en état d'agir & de gagner la pleine mer pour en faire montre, & ôter à l'ennemi l'envie de combattre. Auſſi furent-ils battus dans ce combat, comme dans celui qui le ſuivit, qui fut la cauſe de l'infortune des Athéniens, qui perdirent toutes leurs forces de mer, & peu de jours après celles de terre, qui furent battues & taillées en piéces.

Cette victoire de Scipion fut d'autant plus conſidérable, qu'elle ne

(a) *D'Ablanc. dans Thucyd. l. 7.*

pouvoit manquer d'avoir des ſuites fâcheuſes. Les Romains ſe virent tout d'un coup maîtres de la mer, & les ennemis deſtituez de tous les ſecours qui pouvoient leur venir de Carthage & des côtes de l'Eſpagne : ce qui rompit toutes leurs meſures à l'égard de la mer, & renverſa leurs deſſeins ſur terre. Ajoutez la conſternation & le découragement, qui ſont toujours une ſuite des mauvais ſuccès & le pronoſtic d'une campagne malheureuſe. En effet les Romains, qui auparavant n'oſoient paroître en campagne, ni rien entreprendre contre des forces ſi ſupérieures, augmentérent tellement de courage & de hardieſſe, qu'ils oſérent bien paſſer l'Ebre, que les Carthaginois regardoient comme le ſeul rempart qui pouvoit les couvrir contre les entrepriſes de leurs ennemis.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque touchant la conduite d'Aſdrubal, qui commandoit les forces de terre. Ce Général, qui ſe rendit autant célébre par ſes défaites, que ſon frére * le fut par ſes victoires, fit voir à l'ouverture de ſa campagne, comme dans la fin, qu'il méritoit ſans injuſtice la réputation d'un Capitaine très-médiocre & mal entendu. Quel dut etre ſon deſſein lorſqu'il ſe porta ſur l'Ebre avec un ſi nombreux appareil de forces de mer & de terre ? N'étoit-ce pas de traverſer cette riviére, d'attaquer les Romains qui étoient à l'autre bord, & de les chaſſer de cette partie de l'Eſpagne dont ils s'étoient rendus les maîtres, ou de les obliger malgré eux de courre les riſques d'une bataille rangée, avec des forces très-inférieures, ou de perdre toutes leurs conquêtes ? Scipion s'étoit ſi bien retranché qu'il étoit difficile de le forcer dans ſon camp, dira-t-on : d'accord ; mais qui empêchoit Aſdrubal de ſe planter vis-à-vis, pour lui ôter tout moien de monter ſur ſa flote, & de la renforcer de troupes de combat, dans la crainte de s'affoiblir ſur terre, & cependant envoier la ſienne contre l'ennemi, qu'il eût trouvé dénué d'une partie de ſes forces, & qu'il eût infailliblement battu ? Au lieu qu'il s'amuſa ſur l'autre côté du fleuve, où il donna le tems à l'ennemi de profiter de ſon inaction, & des conjonctures favorables qu'un habile Général n'a garde de laiſſer échaper. Paſſons aux moiens de regle & de conduite que nous croions qu'un habile Général doit ſuivre dans cette ſorte de guerre.

Deux choſes peuvent nous déterminer à attendre l'ennemi dans un détroit, ou dans l'embouchure d'une riviére, lorſqu'on eſt maître des deux bords. La premiére, c'eſt notre foibleſſe, qui nous empeche de lui aller au-devant & de le combattre en pleine mer, où le nombre des vaiſſeaux fait tout, avec une égalité de valeur & d'expérience. La ſeconde, c'eſt qu'en l'attendant dans un endroit reſſerré, on n'a rien à craindre du nombre. On ſe trouve dans un égal avantage, ſans qu'il ſoit poſſible à l'ennemi de nous doubler à nos aîles, qui appuient ſur les deux bords ; tout ce qu'il peut faire, c'eſt de combattre ſur pluſieurs lignes redoublées, ce qui n'eſt pas ſans quelque défaut, ou pour mieux dire il y a mille inconvéniens à craindre ſi le tems change, ou qu'elles viennent à ſe mêler, à confondre leurs diſtances & à s'entrechoquer par quelqu'autre accident ; que ſi cela n'arrive pas, elles ont cet avantage de combattre ſuccel-

* *Annibal.*

ſivement & tour à tour les unes après les autres. Celà étoit aſſez aiſé du tems des Anciens, & particuliérement à leurs bâtimens, qui étoient tous à rame; mais aujourd'hui, que l'artillerie eſt en uſage, ces ſortes d'actions ſont délicates & dangereuſes; & ſi l'ennemi ſe précautionne des deux côtez du rivage, il ſemble qu'il y ait de la témérité de l'attaquer, s'il ſçait bien profiter de cet avantage, qui ſeul peut décider de ces ſortes d'entrepriſes & ruiner une armée : car en établiſſant de bonnes batteries & en grand nombre ſur les deux bords, & qu'elles ſoient ſoutenues d'un corps conſidérable de troupes pour empêcher une décente; qui doute que l'ennemi ne s'expoſe à voir couler bas ou brûler une partie de ſa flote, ſi l'on tire à boulets rouges? Si l'on craint une décente, pendant que les deux armées en ſeront aux priſes, ou avant qu'elles y viennent, & qu'on n'ait pas des troupes en aſſez grand nombre pour défendre ces batteries, on doit les fortifier & les mettre hors d'inſulte. Car il faut conſidérer que les troupes de marine attaquent avec beaucoup plus d'ardeur & de violence que celles de terre, quoiqu'elles obſervent un peu moins d'art faute d'expérience; elles ſe précipitent dans les plus grands dangers, elles tâtonnent moins que dans un abordage, & où il y a moins de danger le courage & l'eſpérance augmentent; outre que ces troupes ſont d'une adreſſe ſurprenante, alertes, & accoutumées à des manœuvres qui leur rendent le corps plus ſouple que celles de terre, dont l'exercice me paroît aſſez endormi : d'ailleurs cette ſorte de guerre leur étant peu familiére & preſque inconnue, elles en connoiſſent moins le danger : leur audace & leur hardieſſe leur tiennent lieu de ſcience, & il leur eſt toujours plus aiſé de franchir un retranchement, où il faut de la légéreté & de l'adreſſe, que d'aborder un vaiſſeau, où il en faut encore plus, & où l'on a également à craindre du côté de la mer, que de celui de l'ennemi. Voilà quant à la diſpoſition à l'égard de la terre, venons à ce qui regarde celle du combat.

Je ne ſçai ſi je raiſonne juſte à l'égard de l'ordre & la diſtribution d'une armée navale attaquée dans le canal d'une riviére, j'en laiſſe le jugement aux intelligens dans cette ſcience. J'ai penſé que la manœuvre ne ſe faiſant pas dans un détroit ou dans l'embouchure d'une riviére, comme dans la pleine mer, qui permet toutes ſortes de mouvemens pour gagner le vent à l'ennemi, & tâcher de le doubler à quelqu'une de ſes aîles; j'ai penſé, dis-je, & je ne ſuis pas le premier, puiſque la tactique navale nous en offre mille exemples, que la meilleure diſpoſition eſt de former un rentrant, où l'ennemi ne ſçauroit s'engager ſans ſe mettre entre deux ou trois feux, & ſans un très-grand danger de ſe perdre & de tomber dans la confuſion & le déſordre : car c'eſt s'enchâſſer & s'enfermer dans ce rentrant comme dans un étui, ſans qu'il ſoit poſſible, à celui qui attaque, d'oppoſer un plus grand nombre de vaiſſeaux à ſon ennemi; il ſe voit au contraire dans l'abſolue néceſſité de combattre avec un très-grand déſavantage : car outre que la manœuvre en eſt beaucoup plus difficile & plus dangereuſe (ajoutez qu'on ſe voit expoſé à tout le feu des batteries de terre, dont les coups ſon certains & aſſûrez, & qui tirent

à barbette & à boulets rouges,) il eſt impoſſible de s'en garantir & de pouvoir s'empêcher d'être brûlé. On peut voir par ce que je viens de dire, que le plus fort ne ſçauroit jamais réſiſter contre le foible, ſi celui-ci ſe range de la façon dont je viens de dire, aſſez ordinaire dans les combats de galéres, dont on n'entend plus parler, & ſoutenu encore de ſes batteries de terre. C'eſt ce que nous avons vû en Suéde en 1718. Cet exemple mérite d'avoir place ici : car bien que je n'en aie pas été témoin, je n'en étois pas fort loin.

Les Danois formérent un deſſein ſur une partie de la flote du Roi de Suéde, qui étoit dans la riviére de Gottembourg. L'entrepriſe étoit grande, elle fut conduite avec beaucoup de ſecret ; mais on ne prit pas toutes les meſures qu'il convenoit de prendre pour la faire réuſſir ; en un mot l'exécution ne répondit pas au projet. La choſe étoit d'autant plus aiſée, que les ennemis ne ſe doutoient de rien, & qu'ils n'avoient pris aucunes précautions contre une pareille entrepriſe : car ce qu'ils firent un peu avant la venue de la florte Danoiſe n'étoit point capable d'en empêcher le ſuccès, ſi le Commandeur Tordenſchiold, qui la commandoit, eût été plus habile, plus hardi & plus expérimenté qu'il ne le parut dans cette occaſion. Quoiqu'il en ſoit, la flote Danoiſe entra dans la riviére, qui eſt fort large à ſon embouchure. Il y avoit un fort qu'il falloit effleurer, on n'en tint aucun compte. La flote vogua droit aux vaiſſeaux Suédois, qui étoient à l'ancre à une grande portée de canon de la ville ; de ſorte qu'on n'avoit rien à craindre de ce côté-là, & encore moins des vaiſſeaux, qui étoient déſarmez, & nullement préparez à un combat. Il étoit aiſé de les brûler tous ſans courir grand riſque.

Sur le bruit que les ennemis étoient entrez dans la riviére, on fit embarquer en hâte une partie de la garniſon de la place ſur les vaiſſeaux les plus expoſez : car tout étoit rangé dans un port, & comme s'il eut été impoſſible à l'ennemi de rien entreprendre. Le Prince de Heſſe, aujourd hui Roi de Suéde, s'étant trouvé heureuſement dans la ville, fit auſſitôt avancer du canon ſur le bord du fleuve par où il falloit que les Danois paſſaſſent pour aller à la flote : on le mit en batterie tout à découvert, comme dans une bataille rangée. Comme la riviére étoit moins large de ce côté-là, on fit avancer de l'infanterie, qu'on poſta ſur des petites hauteurs qui régnoient le long du bord du fleuve. Toutes ces choſes furent faites en un inſtant. Les ennemis parurent un moment après, & s'approchérent des vaiſſeaux Suédois. Alors l'on commença à faire un grand feu ſur l'ennemi des batteries & des vaiſſeaux, qui ſe trouvérent en état de ſe ſervir de leur artillerie. L'ennemi parut ſi déconcerté, qu'on peut dire, ſans craindre de ſe tromper, que la tête lui tourna dès le moment : comme ſi dans les deſſeins où il s'agit de ſurpriſe, il n'y avoit pas des obſtacles à ſurmonter, & des périls à courre ; outre que les Suédois furent ſurpris, & ne s'étoient point attendus à un deſſein qui paroiſſoit téméraire aux eſprits & aux courages communs, & que les autres pouvoient à peinne regarder comme hardi, & par-là aiſé à prévoir.

Les Danois, qui avoient le vent, n'avoient qu'à paſſer outre, & ſe

mettre entre les batteries de terre & les vaiſſeaux qui étoient rangez le long du bord ; ce qui étoit d'autant plus aiſé, que le Vice-Amiral Danois n'avoit rien à craindre du canon de la ville, qui s'en trouvoit trop éloigné : il n'eût été alors expoſé qu'à celui des vaiſſeaux, qui étoit fort peu de choſe. Comme il ne fit rien de tout cela, il ſe vit expoſé à tout le feu des Suédois du côté de terre, ne s'étant pas placé entre les vaiſſeaux & les batteries plantées ſur le bord du fleuve. Cet avantage, qu'il pouvoit prendre, ne lui vint pas à l'eſprit : il ne fit pas autre choſe que de lâcher quelques demi-galéres, qui aiant effleuré le rivage pour aller aux vaiſſeaux & y mettre le feu, elles ſe trouvérent accablées d'une grêle de coups de fuſil & d'un feu prodigieux de canon, qui leur tuérent une infinité de monde, & mirent ces galéres en un tel état, qu'elles eurent bien de la peine à regagner les vaiſſeaux, qui expoſez eux-mêmes à tout le feu de ces batteries, n'oſoient pas ſeulement avancer. Cette flote ſe retira ſans rien faire, & cette entrepriſe fut manquée, bien moins par les obſtacles que les Suédois oppoſérent, qui n'étoient pas petits, par la bonne conduite & la valeur du Prince de Heſſe, que par l'ignorance & le peu de hardieſſe de celui qui en fut chargé.

Les Suédois firent une faute de ne pas tirer à boulets rouges. Je ne ſçai comment ils ne s'en aviſérent pas, car ils eurent du tems de reſte : il n'en falloit pas beaucoup pour cela. S'ils y euſſent penſé, ils euſſent mis le feu à une partie de la flote ennemie, qui eût eu beaucoup de peine à s'en garantir.

Un Général, qui ſe met en tête de telles entrepriſes, ne doit pas y aller de main morte : tout git en impétuoſité & dans la promtitude. Le feu que l'on a à eſſuier des batteries de terre ne peut être que paſſager, ou on lui oppoſe celui de quelques frégates ou des plus gros vaiſſeaux. Pendant qu'on s'attache à ce qui fait le principal ſujet de l'entrepriſe, on envoie pluſieurs brûlots, on détache un grand nombre de chaloupes armées avec des chemiſes ſouffrées. Il y en a quelques-unes de ſacrifiées ; mais qu'importe, pourvû qu'on aille au but qu'on s'eſt propoſé.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXI.

Trahiſon d'Abilyx. Annibal décampe & prend ſes quartiers d'hiver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage.

PEndant qu'Annibal étoit en marche pour aller en Italie, de toutes les villes d'Eſpagne dont il ſe défioit, il eut la précaution de prendre des ôtages, & ces ôtages étoient les enfans des familles les plus diſtinguées, qu'il avoit tous mis comme en dépôt dans Sagonte; tant parce que la ville étoit de défenſe, qu'à cauſe de la fidélité des habitans qu'il y avoit laiſſez. Certain Eſpagnol nommé Abilyx, perſonnage (*a*) diſtingué, & qui ſe donnoit pour l'homme de ſa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la ſituation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le deſſus, ſe mit en tête un deſſein tout-à-fait digne d'un Eſpagnol & d'un Barbare: c'étoit de livrer les ôtages aux Romains. Il ſe flattoit qu'après leur avoir rendu un ſi grand ſervice, & leur avoir donné une preuve ſi éclatante de ſon affection pour eux, il ne manqueroit pas d'en être magnifiquement récompenſé.

(a) *Certain Eſpagnol nommé Abilyx... jugeant, à la ſituation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le deſſus, ſe mit en tête un deſſein tout-à-fait digne d'un Eſpagnol & d'un Barbare.*] On m'accuſera peut-être d'être un peu trop relâché dans ma morale; mais ceux-là ſeront en petit nombre. J'en trouverai un plus grand qui m'applaudira, & qui me tiendra pour très-orthodoxe dans mon opinion à l'égard du cas dont il s'agit ici uniquement, & dans les autres, que nous déteſtons volontiers. Je dis donc que l'action d'Abilyx n'eſt point trop mauvaiſe, & qu'elle peut être permiſe, non parce qu'elle eſt conforme à l'honnête; mais parce qu'il y a beaucoup plus de vertu que de trahiſon & de perfidie. Abilyx enviſage le bien & le repos de ſa patrie, ſans oublier ſes intérêts, qui ne peuvent être à charge à aucun. De deux Maîtres, il faut toujours choiſir celui dont le joug eſt plus ſupportable & plus doux; puiſqu'il n'y a plus de liberté à attendre, & qu'il faut être néceſſairement à l'un ou à l'autre. Dans ce cas le plus ſage & le plus prudent eſt de ſe tourner non ſeulement du côté le plus fort, mais encore de celui qui paroît le plus vertueux. L'Eſpagnol promet aux Romains qui étoient devant Sagonte, qu'ils ſerroient de près, de leur livrer tous les ôtages, à condition qu'ils ſeroient renvoiez à leurs parens & aux villes d'où les Carthaginois les avoient tirez, & leur fait voir en même tems que c'étoit leur intérêt de le faire, & que par cette action d'equité ils ſe concilieroient l'affection non ſeulement des parens, qui étoient les plus grands du pais, mais encore de tous les peuples ſoumis aux Carthaginois. Il propoſa la même choſe à Boſtar, qui donna dans le piége que l'autre lui tendoit: puiſque c'étoit ſon deſſein de les remettre aux Romains, afin que tous les peuples ſe tournaſſent de leur côté par reconnoiſſance d'une action ſi gé-

Plein & uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Boſtar, qu'Aſdrubal avoit envoié là pour arrêter les Romains au paſſage de l'Ebre ; mais qui n'aiant oſé rien hazarder, retiré à Sagonte, s'étoit campé du côté de la mer : homme ſimple d'ailleurs & ſans malice, naturellement doux, facile, & qui ne ſe défioit de rien. Le traître tourne la converſation ſur les ôtages, & lui dit qu'après le paſſage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvoient plus par la crainte contenir les Eſpagnols dans le devoir ; que les conjonctures préſentes demandoient qu'ils s'étudiaſſent à ſe les attacher par l'amitié : que pendant que les Romains étoient devant Sagonte, & qu'ils la ſerroient de près, s'il en retiroit les ôtages & les rendoit à leurs parens & aux villes d'où ils étoient venus, il feroit évanouir les eſpérances des aſſiégeans, qui ne cherchoient à retirer ces ôtages des mains de ceux qui les avoient en leur puiſſance, que pour les remettre à ceux qui les avoient livrez ; que par-là il gagneroit aux Carthaginois les cœurs des Eſpagnols, qui, charmez des ſages meſures qu'il auroit priſes pour la ſûreté de ce qu'ils avoient de plus cher, ſeroient pénétrez de la plus vive reconnoiſſance : que s'il vouloit le charger de cette commiſſion, il feroit infiniment valoir ce bienfait à ſes Compatriotes ; qu'en remenant ces enfans dans leur païs, il concilieroit aux Carthaginois l'affection non ſeulement des parens, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manqueroit pas de peindre au vif la douceur & la généroſité dont

néreuſe ; je demande ſi un homme qui rend un ſi grand ſervice à ſon païs, & qui cherche à ſecouer un joug très-rude & très-peſant pour un autre plus doux, peut être regardé comme un perfide & un traître ? Je ne le vois pas : & je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit qualifier de perfidie tout ce qui tend au bien de tout un païs contre deux Puiſſances qui n'y ont pas plus de droit l'une que l'autre, & dont chacune tâche de l'envahir ou de le défendre. D'ailleurs Abilyx étoit de Sagonte, ſi fameuſe par ſa belle réſiſtance & par ſa fidélité envers les Romains : cet Eſpagnol tâche de remettre ſa patrie en liberté. Je laiſſe à juger aux gens équitables ſi c'eſt là l'action d'un traître. Si cela eſt, je ſouhaitetois de tout mon cœur avoir commis un tel crime, pour le bien & le repos de ma patrie.

Boſtar n'étoit pas auſſi ſimple & auſſi malhabile qu'on diroit bien de conſentir à rendre les ôtages à leurs parens, pour s'aquerir l'amitié des peuples : s'il fut trahi, le conſeil n'étoit pas moins ſage & moins bon, puiſque le Général Romain le ſuivit lui-même fort prudemment : car tous les peuples ſe déclarérent en faveur des Romains ; ar cette action. Cela me fait ſouvenir d'une belle maxime de Thucydide. » Il vaut mieux, *dit-il*, faire des con» quêtes par amour que par force ; parce » que les peuples vaincus ſongent perpé» tuellement à s'affranchir & à traverſer » les deſſeins du Souverain : de ſorte qu'on » eſt contraint de les tenir bas, peur de » révolte ; au lieu que les autres agiſſent » de concert avec lui, & concourent en» ſemble au bien commun.

les Carthaginois uſoient envers leurs Alliez ; que lui Boſtar devoir s'attendre à une récompenſe magnifique de la part de ces parens, qui après avoir contre toute eſpérance recouvré ce qu'ils aimoient le plus au monde, piquez d'une noble émulation, s'efforceroient de ſurpaſſer en généroſité celui qui, à la tête des affaires, leur auroit procuré cette ſatisfaction. Abilyx, par ces raiſons & d'autres de même force, aiant amené Boſtar à ſon ſentiment, convint avec lui du jour qu'il viendroit prendre les enfans, & ſe retira.

La nuit ſuivante, il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Eſpagnols qui ſervoient dans leur armée, & par qui il ſe fit préſenter aux deux Généraux. Après un long diſcours, où il leur fit ſentir quel ſeroit le zéle & l'attachement de la nation Eſpagnole, ſi par eux elle pouvoit recouvrer ſes ôtages, il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promeſſe Publius eſt tranſporté de joie, il promet au traître de grands préſens, & lui marque le jour, l'heure & le lieu où l'on l'attendroit. Abilyx enſuite prend avec lui quelques amis, & retourne à Boſtar. Il en reçoit les ôtages, ſort de Sagonte pendant la nuit pour cacher ſa route, paſſe au-delà du camp des Romains, ſe rend au lieu dont il étoit convenu, & livre tout les ôtages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, & le charga de conduire les enfans chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques perſonnes de confiance. Dans toutes les villes que parcouroit Abilyx, & où il remettoit les ôtages, il élevoit juſqu'aux cieux la douceur & la grandeur d'ame des Romains, & oppoſoit à ces grandes qualitez la défiance & la dureté des Carthaginois ; & ajoutant à cela qu'il avoit lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nombre d'Eſpagnols dans celui des Romains. Boſtar, pour un homme d'un âge avancé, paſſa pour avoir donné puérilement dans un paneau ſi groſſier, & cette faute le jetta enſuite dans de grands embarras. Les Romains au contraire en tirérent de très-grands avantages pour l'exécution de leurs deſſeins ; mais comme la ſaiſon étoit alors avancée, de part & d'autre on diſtribua les armées dans des quartiers d'hiver. Laiſſons là les affaires d'Eſpagne, & retournons à Annibal.

Ce Général averti par ſes eſpions, qu'il y avoit quantité de vivres aux environs de Lucérie & de Gérunium, & que

cette derniére ville étoit propre pour y faire des magaſins, il choiſit là ſes quartiers d'hiver : & paſſant au-delà du mont Livourne, il y conduiſit ſon armée. Arrivé à Gérunium, qui n'eſt qu'à environ un mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitans par douceur, & leur offrit même des gages de la ſincérité des promeſſes qu'il leur faiſoit. Mais n'en étant point écouté, il mit le ſiége devant la ville. Il s'en fit bientôt ouvrir les portes, & paſſa tous les aſſiégez au fil de l'épée : la plûpart des maiſons & les murs, il les laiſſa dans leur entier, pour en faire des magaſins pour le quartier d'hiver. Il fit enſuite camper ſon armée devant la ville, & fortifia le camp d'un foſſé & d'un retranchement. De là il envoioit les deux tiers de ſon armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter certaine meſure de bled à ceux qui étoient chargez de le ſerrer : la troiſiéme partie de ſes troupes lui ſervoit pour la garde du camp, & pour ſoutenir les fourrageurs en cas qu'ils fuſſent attaquez. Comme ce païs eſt tout en plaines, que les fourrageurs étoient ſans nombre, & que la ſaiſon étoit propre au tranſport des grains tous les jours on lui amaſſoit une quantité prodigieuſe de bled.

Cependant Minucius laiſſé par Fabius à la tête de l'armée Romaine, la conduiſoit toujours de hauteurs en hauteurs, dans l'eſpérance de trouver de là quelque occaſion de tomber ſur celle des Carthaginois. Mais ſur l'avis que l'ennemi avoit pris Gérunium, qu'il fourrageoit le païs, & qu'il s'étoit retranché devant la ville, il quirta les hauteurs, & décendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une colline qui eſt dans le païs des Larinatiens, & que l'on appelle Calela, il campa autour, réſolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Annibal laiſſe aller un tiers de ſes troupes au fourrage, & s'avance avec le reſte juſqu'à certaine hauteur éloignée des ennemis d'environ deux milles, & s'y retrancha. De là il tenoit les ennemis en reſpect, & mettoit ſes fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuſe, & qui commandoit de près le camp des Romains. Au jour Minucius les fit attaquer par ſes armez à la légére. Le combat y fut opiniâtré, les Romains emportérent la hauteur, & y logérent toute leur armée. Comme les deux camps étoient l'un près

de l'autre, Annibal pendant quelque tems retint auprès de lui la plus grande partie de ſon armée. Mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes, & d'en envoier une autre au fourrage, toujours attentif à ſon premier projet, qui étoit de ne point conſumer ſon butin & de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver les hommes, les bêtes de charge, les chevaux ſur tout ne manquaſſent de rien : car c'étoit ſur ſa cavalerie qu'il fondoit principalement ſes eſpérances.

Minucius s'étant apperçû que la plus grande partie de l'armée Carthaginoiſe étoit répandue dans la campagne, choiſit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche ſon armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ſes peſamment armez, & partageant par pelotons les armez à la légére & la cavalerie, il les envoia contre les fourrageurs, avec défenſe d'en faire aucun priſonnier. Annibal alors ſe trouva fort embaraſſé ; il n'étoit en état ni d'aller en bataille au-devant des ennemis, ni de porter du ſecours à ſes fourrageurs. Auſſi les Romains détachez en tuérent-ils un grand nombre ; & ceux, qui étoient en bataille, pouſſérent leur mépris pour l'armée Carthaginoiſe, juſqu'à arracher la paliſſade qui la couvroit, & à l'aſſiéger preſque dans ſon camp. Annibal fut ſurpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repouſſa ceux qui approchoient, & défendit du mieux qu'il put ſes retranchemens. Plus hardi, quand Aſdrubal fut venu à ſon ſecours avec quatre mille des fourrageurs qui étoient revenus au camp, il avança contre les Romains, mit ſes troupes en bataille à la tête du camp, & fit tant qu'il ſe tira, quoiqu'avec peine, du danger dont il avoit été menacé, mais non ſans avoir perdu beaucoup de monde à ſes retranchemens, & un plus grand nombre encore de ceux qu'il avoit envoiez au fourrage.

Après cet exploit, le Général Romain (*a*) ſe retira plein de belles eſpérances pour l'avenir. Le lendemain les Cartha-

(a) *Après cet exploit le Général Romain ſe retira plein de belles eſpérances pour l'avenir.*] Cette conduite de Minucius eſt digne d'un Général intelligent & hardi. Il profite de la faute de ſon ennemi, qui ſépare ſon armée en deux camps, éloignez l'un de l'autre preſque d'une bonne marche ; au lieu que les Romains s'étoient campez avec toutes leurs forces réunies enſemble vis-à-vis du camp d'Annibal auprès de Gérunium, de ſorte que ce Général fut obligé de combattre avec la moitié de ſes forces. Minucius ſçut habilement profiter de cette faute d'Annibal &

ginois eurent à peine quitté leur camp, qu'il vint s'en ſaiſir. Annibal l'avoit quitté, ce camp, de crainte que les Romains n'y accouruſſent pendant la nuit, & que le trouvant mal défendu ils ne s'emparaſſent des bagages & des munitions qu'il y avoit amaſſées, ſauf à y rentrer quand les Romains en ſeroient ſortis. Depuis ce tems-là autant que les Carthaginois ſe tinrent ſur leurs gardes dans les fourrages, autant les Romains y allérent tête levée & avec confiance.

de l'occaſion, qui ne pouvoit être plus favorable. Le Carthaginois ne pouvoit la réparer qu'en ſe rapprochant du camp d'Aſdrubal. Le narré de l'Auteur me paroît un peu obſcur, ou bien Minucius fit une grande faute de ne s'être pas poſté au vieux camp abandonné de Gérunium. En occupant ce poſte, il coupoit infailliblement les vivres à l'armée Carthaginoiſe, il obligeoit par-là l'ennemi de retourner ſon armée pour lui faire front. Cela ſe remarque viſiblement : c'étoit là un coup de partie, & la fin de la guerre. Par ce mouvement il réduiſoit Annibal à ne ſçavoir où aller ni où ſubſiſter, tous ſes vivres & ſes fourrages ſe trouvant enfermez dans Gérunium, où il n'auroit pû communiquer qu'en paſſant ſur le ventre de l'armée Romaine. Je m'étonne que Polybe n'ait pas remarqué cette faute de Minucius. On peut appliquer à ce Général ce que dit Thucydide, qu'une félicité inopinée trouble le jugement, & qu'il eſt plus difficile de fixer la bonne fortune que d'écarter la mauvaiſe, comme cela parut quelque tems après : car Annibal s'étant campé enſuite au vieux camp imprudemment abandonné par celui-ci, & enſuite par l'autre, Minucius éprouva une rude mortification, comme nous le dirons en ſon lieu, pour n'avoir ſçû profiter de la faute de ſon ennemi : tant il eſt véritable, & ceci regarde autant Minucius que l'autre, qu'il ne faut pas s'enorgueillir pour quelque avantage comme s'il devoit toujours durer, dit le même Thucydide : les choſes du monde ne dépendent pas de la prudence, mais du hazard. Je le veux ; mais il faut ſçavoir profiter de ce hazard, & il faut de l'habileté & de la prudence. Minucius en manqua en ne ſe poſtant pas entre Gétunium & l'ennemi. Voilà ſa faute, qui n'eſt pas des plus petites. Peu de tems après la prudence & le jugement lui manquérent ſi abſolument, qu'on rabattit bientôt à Rome de l'eſtime qu'on faiſoit de lui.

CHAPITRE XXII.

Minucius eſt fait Dictateur auſſi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dreſſe un piége, il y tombe, & confus de ſa défaite, il rend ſes troupes a Fabius & ſe ſoumet à ſes ordres. Les deux Dictateurs cédent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro.

A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit paſſé (*a*) dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne ſe peut exprimer. Comme juſqu'alors on n'avoit preſque rien eſpéré de cette guerre, on crut que les affaires alloient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penſer, que ſi juſqu'à préſent les troupes n'avoient rien fait, ce n'étoit pas qu'elles manquaſſent de bonne volonté; mais qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la timide circonſpection & à la prudence exceſſive du Dictateur, ſur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla ſans façon comme d'un homme qui par lâcheté n'avoit oſé rien entreprendre, quelque occaſion qu'il ſe fût préſenté.

(a) *A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit paſſé dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai.*] Les Nouvelliſtes de Rome ne ſont pas les ſeuls qui en aient uſé de la ſorte, ils ſont les mêmes par tout. A Paris, à Vienne, à Londres, à Amſterdam, l'exagération de certains exploits favorables à leur parti n'eſt point mal pouſſée, elle eſt ſouvent portée juſqu'à des ſuccès imaginaires qui naiſſent de la premiére action, juſques à ce qu'un courrier arrive qui les fait evanouir, au grand détriment des créateurs de ces chimères. Parlons franchement, ces Nouvelliſtes ne ſont pas les ſeuls exagératifs: les lettres des Généraux qui ont eu bonne part au ſuccès ne leur cédent pas à augmenter le bruit de leur renommée. On diroit qu'ils ne voient qu'à travers un microſcope. Qui doute que Minucius n'eût enluminé ſon action au-delà de la vérité, ſelon la louable coutume des Généraux anciens? Les modernes en ſont auſſi réduits là: de ſorte que ſi l'on vouloit écrire une Hiſtoire ſur leurs relations, elle ſeroit abſolument romaneſque. Ceux qui le font ne ſont guéres louables, & c'eſt très-ſouvent le chemin de l'illuſion. Ils n'en uſent pas tous ainſi; mais le nombre en eſt ſi petit, qu'il eſt difficile qu'un Hiſtorien puiſſe dire beaucoup de vérirez & démêler le menſonge. Il y a lieu de s'en défier. Un Auteur moderne a écrit ſur ces beaux Mémoires, & nous a donné un roman (*a*) accompli & des Acteurs tous parfaits, lors même qu'ils ſortoient de campagne honteux & battus. La machine de la flatterie ne lui a pas manqué. Il n'a pourtant pas trop fortifié le pyrrhoniſme hiſtorique; le roman ſe trouvant viſible, il ne doit pas craindre de trouver des crédules dans ce qui regarde les guerres de notre tems.

Les Nouvelliſtes hableurs de Rome comptoient la guerre finie, & l'hableur Minucius ne le croioit pas moins. A force d'écrire des menteries, on vient enfin à bout de le croire ſoi-même. Fabius, qui étoit alors à Rome, n'ajouta nulle foi à ces hableries: Il connoiſſoit parfaitement bien ſon homme, qui le décrioit par tout. Sans doute

(a) *Hiſt. . . . . de . . . . .*

On conçut au contraire une ſi grande eſtime du Général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'étoit fait à Rome. Dans la perſuaſion où l'on étoit qu'il termineroit bientôt la guerre, on le nomma auſſi Dictateur. Il y eut donc deux Dictateurs pour la même expédition, choſe auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, & des applaudiſſemens qu'il avoit reçûs, & de la dignité ſupréme ou il avoit été élevé, le deſir qu'il avoit d'affronter l'ennemi & de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ſes premiéres allûres. Le dernier avantage remporté ſur les Carthaginois, loin de lui faire quitter ſa prudente & ſage lenteur, ne ſervit qu'à l'y affermir. Mais il ne put ſoutenir longtems l'orgueil & la fierté de ſon Collégue, il ſe laſſa des contradictions qu'il avoit à en eſſuier; & rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui propoſa cette alternative, ou de prendre un tems pour commander ſeul, ou de partager les troupes, & de faire de celles qui le ſuivroient tel uſage qu'il jugeroit à propos. Minucius choiſit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, ſe ſépara, & campa à environ douze ſtades de Fabius,

que ce grand homme ſe trouva peu en repos contre les traits de ces Nouvelliſtes & des partiſans du Général de la Cavalerie, qu'ils faiſoient paſſer pour le ſeul homme capable de finir la guerre: de ſorte que le Dictateur fut compté pour rien. Tant cette action du Général de la cavalerie avoit enflé le courage aux Romains, & ſi fort relevé leurs eſpérances, qu'elle leur fit perdre l'apprehenſion qu'ils avoient auparavant d'Annibal à cauſe de leurs diſgraces précédentes, & ſur tout de la derniére, qui leur tenoit le plus au cœur, s'imaginant qu'elle n'étoit pas tant arrivée par la faute & la mauvaiſe conduite des Officiers Généraux, que par celle du Dictateur lui-même, qui n'avoit pas pourvû à tout, & qui évitoit toutes les occaſions de finir la guerre. C'eſt à Rome, je penſe, où ce grand Capitaine fut appellé par dériſion le pédant d'Annibal, parce qu'il le ſuivoit & le cotoioit ſans ceſſe, ſans rien engager de déciſif. Il ſe moqua de tout cela, & diſoit qu'il y avoit plus de lâcheté à craindre les bruits du peuple, qu'il n'y en a à craindre l'ennemi. Auſſi Annibal diſoit qu'il redoutoit plus Fabius ſans armes, que Minucius armé. Il raiſonnoit en fin connoiſſeur. Que dit le Dictateur lorſqu'on lui faiſoit lire les lettres de ſon Général de la cavalerie, ſur l'action qu'il venoit de faire? Qu'il craignoit plus la bonne fortune de cet Officier que la mauvaiſe, parce qu'elle l'enorgueilliroit; & comme il le décrioit pour ſoulager l'envie qui le rongeoit, s'il étoit ſage, diſoit-il, il conſidéreroit que ce n'eſt pas à moi qu'il a affaire, mais à Annibal. Au retour du Dictateur, Minucius apprit à ſe mieux connoître en ſe faiſant battre, & à blâmer ſa conduite en juſtifiant celle de ſon Général, au rapport de Tite-Live, comme je l'ai dit plus haut. Le Sénat dut être bien honteux d'avoir introduit cette nouveauté de creer deux Dictateurs, *choſe*, dit Polybe, *auparavant inouïe chez les Romains*; mais ce n'eſt pas là le moindre des reproches que nous avons à lui faire, ce Volume en ſera aſſez bien fourni.

Annibal,

Annibal, tant par le rapport des priſonniers, que par les deux camps qui s'étoient faits, vit bientôt que les Généraux Romains ne s'accordoient pas, & que la diviſion venoit de l'impétuoſité de Minucius & de la paſſion, qui le poſſédoit, de ſe diſtinguer. Comme cette diſpoſition ne pouvoit lui être que très-avantageuſe, il dreſſa toutes ſes batteries contre Minucius, & s'appliqua uniquement à chercher les moiens de réprimer ſon audace, & de prévenir ſes efforts. Entre ſon camp & celui de Minucius, il y avoit une hauteur, d'où l'on pouvoit fort incommoder l'ennemi. Il prit la réſolution de s'en emparer le premier. Mais ſe doutant que ſon Antagoniſte, fier encore de ſon premier ſuccès, ne manqueroit pas de ſe préſenter; pour le ſurprendre, il eut recours à un ſtratagéme. Quoique la plaine, que commandoit la colline, fût raſe & toute découverte, il avoit obſervé qu'il s'y trouvoit quantité de coupures & de cavitez où l'on pouvoit cacher du monde. Il y cacha cinq cens chevaux & cinq mille fantaſſins, diſtribuez en pelotons de deux & de trois cens hommes. Et de peur que cette embuſcade ne fût éventée le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les armez à la légére.

Minucius croit l'occaſion belle, il envoie ſon infanterie légére, & lui donne ordre de diſputer ce poſte avec vigueur. Il la fait ſuivre de ſa cavalerie, il la ſuit lui-même avec les légionnaires, & diſpoſe toutes choſes comme dans le dernier combat. Le Soleil levé; les Romains étoient ſi occupez de ce qui ſe paſſoit à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuſcade. Annibal de ſon côté y envoioit auſſi continuellement de nouvelles troupes. Il les ſuivit incontinent avec la cavalerie & le reſte de ſon armée. La cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légére des Romains fut enfoncée par la cavalerie Carthaginoiſe, beaucoup ſupérieure en nombre, & ſe refugiant vers les légionnaires, y jetta le trouble & la confuſion. Alors Annibal donne le ſignal à ſes troupes embuſquées, elles fondent de tous les côtez ſur les Romains; ce ne fut plus ſeulement leur infanterie légére qui couroit riſque d'être entiérement défaite, c'étoit toute leur armée. Fabius vit de ſon camp le péril où elle étoit expoſée. Il ſort à la tête de ſes troupes, & vient en hâte au ſecours

de ſon Collégue. Les Romains déja débandez ſe raſſûrent, reprennent courage, ſe rallient, & ſe retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légére périt dans cette action ; mais il y périt encore plus de légionnaires, & des plus braves de l'armée. Annibal ſe garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, & qui venoient en bon ordre. Il ceſſa de pourſuivre, & ſe retira. Après ce combat, l'armée Romaine eut dequoi ſe convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cauſe de ſon malheur, & qu'elle ne devoit ſon ſalut qu'à la ſage circonſpection de ſon Collégue : & l'on ſentit auſſi à Rome combien la vraie ſcience de commander & une conduite toujours judicieuſe & conſtante l'emportoit ſur une bravoure téméraire & une folle demangeaiſon de ſe ſignaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes, les deux armées ſe rejoignirent & ne firent plus qu'un ſeul camp. On ſe conduiſit ſur les avis & les lumiéres de Fabius, & l'on exécuta ponctuellemenr ſes ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la colline & le camp. On mit ſur le ſommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, & l'on ne s'occupa plus que du ſoin de chercher des quartiers d'hiver.

Au Printems ſuivant, on élut à Rome (*a*) pour Conſuls Lucius Æmilius & Caius Terentius, & les deux Dictateurs ſe

(a) *Au Printems ſuivant on élut à Rome pour Conſuls Lucius Æmilius & Caius Terentius.*] Ces deux Conſuls ſe rendirent celébres par des endroits bien différens ; l'un brave, entendu, ami de Fabius, & très-capable de commander une armée, ſe fit tuer à la journée de Cannes, pour n'avoir pas voulu ſurvivre au malheur de ſa patrie, dont il crut la perte aſſûrée ; l'autre, qui fut lui ſeul la cauſe d'une ruine ſi effroiable, par ſon ignorance dans un métier qu'il n'a jamais fait, ſe conſerve ſain & entier, pour n'avoir pas deſeſpéré du ſalut de la République, diſent gravement certains Hiſtoriens applaudis des ſots. Je ne ſçai s'ils inventérent cette excuſe impertinente pour couvrir la lâcheté du Conſul, & ſa fuite précipitée. Quoiqu'il en ſoit, cette façon de juſtifier l'indigne conduite d'un homme paſſa, & paſſe encore pour très-ſolide : on y renferme du grand. Æmilius étoit de famille patricienne & des meilleures de Rome, & Terentius Varro étoit un homme de la lie du peuple, qui de la condition de fils de boucher fit un tel bond par ſes intrigues, par ſon babil & par ſes fanfaronades, qu'il ſauta à celle de Conſul. Ce Conſul-là m'embaraſſe plus qu'aucun autre de ceux qui ſe ſont élevez à ce grade éminent de la République : car cette profeſſion de boucher me choque furieuſement, même dans un Conſul de village, & je reconnois ici, plus qu'en aucun autre endroit de cet Ouvrage, mon ignorance dans l'étude de l'antiquité, à l'égard d'une queſtion qui ſe preſente ſur ce Conſular. J'ai conſulté bien des Sçavans, & aucun ne l'a pû bien réſoudre. Je me ſuis ſouvenu que M. le Clerc en avoit parlé quelque part. J'ai trouvé le paſſage, voici ce que c'eſt.

On demande ſi ceux qui faiſoient des

démirent de leur charge. Les deux Conſuls précédens, ſçavoir Cn. Servilius & Marcus Régulus, ſucceſſeur de Fla-

métiers ſordides étoient Citoiens Romains. Il ſemble, dit cet homme célébre, *que Denis d'Halicarnaſſe le nie ; mais Sigonius, dans ſon Ouvrage du droit des Citoiens Romains, montre le contraire ; quoiqu'on n'eût pas accoutumé d'enrôler cette eſpéce de gens, parce qu'on ne les jugeoit pas propres à la guerre, ils ne laiſſoient pas d'être libres & Citoiens.* Qu'on me permette ici de dire que Sigonius ſe trompe. Pourquoi ne ſeroient-ils pas propres pour la guerre, & particuliérement les bouchers, qu'on remarque meilleurs ſoldats que les autres ? On n'enrôloit, & Polybe le dit formellement, que ceux qui n'avoient qu'un certain bien : les plus pauvres étoient jettez dans les Velittes, & les plus riches dans les peſamment armez. Marius même, continue M. le Clerc, en enrôla pluſieurs, qu'il mit dans les léginns Romaines, où il n'entroit que des Citoiens. Il cite pour preuve Terentius Varro, qui avoit été fils d'un boucher, & qui avoit fait le même negoce que ſon pére : Marc. Scaurus, qui parvint au Conſulat & à la Cenſure, quoique fils d'un vendeur de charbon. Le grand-pére d'Auguſte n'eſt pas oublié, il avoit été banquier ; & Publius Ventidius monta à ce grade, bien qu'il eût été muletier. Ces quatre derniers ne prouvent rien, & Publius Ventidius honora le Conſulat par ſes vertus militaires & ſes belles actions dans un tems où il n'y en avoit plus dans la République. Elle étoit tombée dans un tel état de corruption, qu'on ne peut rien imaginer de ſemblable, ni lire ſans indignation tout ce que les Hiſtoriens nous apprennent des vices, de la ſcélérateſſe & de la tyrannie des Grands de Rome.

La ſolution de la queſtion propoſée ne dépend pas de ces Conſulats. Il faudroit remonter plus haut, & prendre la République dans ſa fleur plutôt que dans ſon état de flétriſſure. Il n'y a que l'exemple du fils de boucher qui puiſſe me perſuader, que ceux qui faiſoient des métiers ſordides comme les autres étoient Citoiens Romains, & en droit de monter aux honneurs les plus élevez de la République, & je ſuis de l'avis de M. le Clerc, comme de tous ceux qui embraſſent ſon ſentiment, que la République Romaine étoit toute populaire. L'on a très-grande raiſon de croire que cette ſorte de Gouvernement fut la cauſe de ſa ruine & de ſa décadence, & qu'il falloit enfin qu'il devînt la proie d'un ſeul. Je convieus avec lui que celui de Veniſe, mêlé du Gouvernement Ariſtocratique & du Démocratique, eſt plus parfait, puiſqu'il a pû ſe conſerver treize à quatorze ſiécles ſans avoir été ſujet à de grandes ſéditions ; mais l'Inquiſition d'Etat eſt ſi terrible, qu'on ne peut pas dire que les grands & les petits, & le Doge lui-même, qui eſt une ombre de Roi, puiſſent ſe dire véritablement libres. Je ne vois rien de plus parfait que celui de Hollande ; mais comme, il ſemble que le luxe voudroit s'y introduire, & qu'il eſt à craindre que les vices de leurs voiſins ne s'y faſſent une entrée, il eſt très-difficile que les Hollandois ne dégénérent un jour de la vertu de leurs ancêtres. La paix, qui introduit les richeſſes dans une République fondée ſur le commerce, donne entrée aux plaiſirs de la vie : on s'y laiſſe aiſément aller, lorſque rien ne manque pour les ſatisfaire. La continuation ne rend pas la choſe plus grande d'abord ; mais comme elle augmente par de foibles accroiſſemens, on n'y prend garde que lorſqu'il eſt beſoin d'en venir à des opérations violentes, très-dangereuſes dans un peuple libre. Rome put-elle jamais réformer le luxe & l'inſolence de ſes Citoiens, & les faire revenir à l'ancienne frugalité, ou les en rapprocher ? Les remédes firent d'autant moins d'effet, que le mal avoit gagné les parties nobles de l'Etat, c'eſt-à-dire le Sénat ; parce qu'il s'étoit accrû inſenſiblement & peu à peu. Cela me fait ſouvenir d'un belle maxime de Plutarque, que je recommande à l'attention de mes Lecteurs, & qui va m'engager à une digreſſion importante. *Il ne faut jamais regarder comme petit*, dit-il, *le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord très-grande, & qui du mérite qu'on en fait tire tout le loiſir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obſtacle ni empêchement.* J'ai cité, ſi je ne me trompe, cette maxime

minius dans cette dignité, envoiez à l'armée par Æmilius en qualité de Proconſuls, y prirent le commandement,

quelque part; mais pour un tout autre ſujet: elle vient ici fort à propos.

Combien de Roiaumes, de Républiques & de grands Empires ont reconnu, par une triſte expérience, la vérité de cette réflexion de l'Auteur Grec! Sans remonter plus haut que de trois cens ans ou environ, la révolution qui arriva dans le Japon eſt quelque choſe de ſi ſurprenant, qu'elle tient preſque du prodige. Juſques ici l'Hiſtoire ne nous a rien appris de ſemblable. Mais comme le monde n'eſt pas ſi prés de finir, il ne faut pas croire que pareil événement ne puiſſe arriver un jour en Europe.

Le Japon, qu'on nous repréſente ſi petit, eſt plus grand qu'on ne penſe: ce n'eſt point une Iſle, mais un continent. * Il formoit autrefois ſoixante-ſix Roiaumes, gouvernez par différens Princes. Le plus puiſſant, ou le plus heureux, a englouti tous les autres. Yédo eſt aujourd'hui la Capitale de ce vaſte Empire. La religion de ces peuples, & leurs Dieux, ſont tout ce qu'on peut imaginer de plus fou & de plus déplorable. Je conclus de là que la ſuperſtition doit être là comme dans ſon centre. Le nombre des Bonzes eſt ſi grand, que cela eſt à peine concevable: je ne ſçai s'ils ſont auſſi puiſſans, auſſi riches & auſſi redoutables aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois. Ils ont une eſpéce de Grand-Prêtre ou de Chef de leur religion, qu'ils appellent Dairo, auquel ils ſont religieuſement ſoumis. Le culte ſuperſtitieux qu'ils lui rendent, & les peuples à leur imitation, n'eſt guéres différent de celui qu'ils marquent pour leurs Dieux. Ces Dairos ont été autrefois les Monarques de tout le Japon. Ils uſurpérent le trône par les intrigues d'un ordre de Bonzes venus du côté de la Corée, & qui leur facilita le moien de ſoumettre toutes les Puiſſances de ce grand Empire, où ils régnérent longtems. Avant cette grand révolution, il n'y avoit que les Princes du ſang ou les enfans des Rois qui puſſent ſuccéder au Dairo. Mais après la mort du premier, ces Bonzes ambitieux élevérent leur Chef à cette haute dignité; ce qui déplut extrémement aux peuples & aux Grands du Roiaume, qui avoient donné le branle à un ſi grand changement. Jamais les peuples ne furent plus heureux que ſous le gouvernement de ces Rois Bonzes. La juſtice, l'équité, l'amour de leurs peuples, la douceur de leur gouvernement, eurent leur plus grand éclat pendant trois ou quatre Dairos: peu à peu ces vertus s'affoiblirent dans leurs ſucceſſeurs, de-telle ſorte qu'on n'en reconnut plus aucune trace. Leur tyrannie ſurpaſſa en peu de tems celle des plus méchans Princes. Les Bonzes ne ſe ſignalérent pas moins dans toutes ſortes de vices & de cruautez que leur Chef; c'étoient autant de tyrans répandus dans les villes & dans la campagne. Ces horreurs aliénérent les eſprits des peuples & des Grands. Un Prince, qui reſtoit encore du ſang Roial, forma une ſi puiſſante cabale, qu'il ſouleva tout l'Empire contre eux, & une ſeconde révolution renverſa les Dairos du Trône, & les remit dans leur état naturel; & les Bonzes, comme leur Chef, retournérent dans leur retraite, encore n'y reſtérent-ils pas longtems. Car aiant conjuré une ſeconde fois ſous le régne de Nobunanaga, ils trouvérent les peuples un peu moins diſpoſez en leur faveur; ils furent battus de toutes parts, & d'une maniére ſi complette, qu'ils périrent preſque tous.

On ne peut lire ſans une extréme ſurpriſe, ni même ſans admiration, les cauſes de la premiére révolution. On en voit quelque choſe dans l'Hiſtoire des Ambaſſades des Hollandois dans le Japon; mais l'Auteur manuſcrit que j'ai lû dans la Bibliothéque de Lunden, qui étoit de cette Ambaſſade, & qui a reſté longtems dans le païs, beaucoup mieux informé, eſt entré dans un trés-grand détail de cet événement. Il dit que ces nouveaux Bonzes ſe multipliérent prodigieuſement, & s'établirent dans toutes les villes des divers Etats du Japon, où ils ſe firent eſtimer par leur zéle ardent pour la religion du païs, & la ſageſſe de leur conduite. Le dernier Roi qu'ils détrônérent les avoit toujours favoriſez, ainſi que tous ſes pré-

* *Mémoires de la Compagnie des Indes Orient. des Provinces-Unies vers l'Empereur du Japon*, pages 73, 127, 133, 135, 141, 170.

& diſpoſérent de tout à leur gré. Æmilius, aiant tenu conſeil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour

déceſſeurs avoient fait, & leur avoit procuré des richeſſes immenſes. Ce Prince ne ſe gouvernoit que par eux plutôt que par ſes Miniſtres, auſquels ils ſe rendirent ſi redoutables, de même que dans toutes les Cours des Puiſſances de ce grand Empire, qu'ils en devinrent bientôt les arbitres: ſe voiant à la tête des affaires, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'élever leurs créatures, & tous ceux qui ſe dévouoient à eux. Les plus ſages virent bien qu'ils ſongeoient à ſe rendre Monarques ſouverains de tout le Japon, & ſur tout lorſqu'ils s'apperçûrent qu'ils avoient trouvé le ſecret, par leurs intrigues, de détruire les anciens Bonzes qui leur étoient oppoſez. Tout dépendoit de ruiner ce parti, & ils en vinrent à bout.

Un ſage Miniſtre, qui avoit vieilli dans les affaires, & en qui le Roi avoit beaucoup de confiance, ſe hazarda de lui ouvrir les yeux touchant ces Bonzes, quoiqu'il en pût arriver.

Je ſouhaiterois, lui dit-il, revenir au monde dans trente ans d'ici: je crois que ce terme ſuffit & au-delà, pour être ſpectateur d'un complot qui ſe trâme depuis que ces gens-là ſe ſont intrus dans votre Roiaume, comme dans ceux de tous vos Voiſins, avec un ſecret ſurprenant. J'avoue qu'en apparence ils vous ſont néceſſaires, ils vous informent de tout ce qui ſe paſſe chez eux: mais les autres ſont-ils moins mal informez de ce qui ſe paſſe chez vous? Eſt-il bien difficile de comprendre à quoi ils viſent? Ils en veulent à votre puiſſance, comme à celle des autres. C'eſt une production de politique ſi fine, ſi ruſée & ſi artificieuſe qu'elle me ſert de ſujet de méditation depuis pluſieurs années. Vous êtes prêt à recevoir le coup, ou au plus tard celui qui doit vous ſuccéder. Tout eſt conduit & ménagé avec un tel art, & je vois la décadence de vos Etats ſi proche, qu'il n'y a plus moien de ſe raire dans le mal qui vous menace: il eſt trop grand, & vous ne tenez guéres qu'à un filet, ſi vous ne vous hâtez d'arrêter les ſuites d'un deſſein prêt à éclarer. On marche à pas lents depuis pluſieurs regnes, mais ſûrs. Comme les auteurs d'un projet ſi extraordinaire ne meurent point, ils ſont maîtres du tems, qui augmente leur crédit & leur pouvoir, & leurs tréſors ſe rempliſſent. Les Dairos ſont entrez dans ces vûes de politique, mais les Dairos en ſeront un jour les dupes, on ne leur donnera plus que des Bonzes pour ſucceſſeurs. Les tréſors de ces gens-là ſont déja ſi grands, depuis le tems qu'ils les amaſſent ſans en rien tirer, que les vôtres ne pourront jamais ſuffire pour leur réſiſter; ils ſont déja aſſûrez des peuples. Les Bonzes qui ſont de leur parti les mettront en mouvement, lorſqu'il ſera tems de lever le maſque. Il ne leur reſte plus, pour arriver à leur but, que de renverſer les Puiſſances qui leur ſont ennemies, chez leſquelles ils n'ont pû s'établir, & dont les ſecours pourroient balancer leur autorité, & mettre obſtacle à leurs deſſeins. Vos peuples ſont accablez d'impôts & de miſéres. Votre domination leur devient odieuſe. Je ne ſçai quel eſprit de changement & de révolte commence à gagner tous les Corps de l'Etat. Pour peu que vous y faſſiez attention, vous ſentirez que ceux qui ne vous détournent pas de cette maniere de gouverner, ont intérêt que les peuples ſoient maltraitez. Ils ſont les auteurs des guerres que vous avez eues contre vos voiſins. Ils les ont mis aux mains les uns contre les autres; afin qu'en les affoibliſſant tous d'hommes & d'argent, il leur ſoit plus facile de ſe les ſoumettre, & d'empêcher que celles qui leur ſont ennemies ne puiſſent vous ſecourir, & c'eſt à quoi ils ont remédié en les affoibliſſant par les derniéres guerres: de ſorte qu'elles ſont aujourd'hui hors d'état d'empêcher votre décadence, ni preſque de ſe défendre. C'étoit là le plus grand obſtacle qu'ils avoient à redouter, le voilà rompu, & vous y avez vous-même le plus contribué en les ſoumettant, ou du moins en vous rendant maître de leurs meilleures places. Pour peu que vous réfléchiſſiez, & que vous examiniez leurs allûres & les devants qu'ils ont pris, vous vous appercevrez ſans beaucoup de peine d'un deſſein ſi vaſte & ſi bien ſuivi.

Les eſprits communs ne peuvent s'imaginer que des hommes, qui ne forment aucun Etat, puiſſent jamais réuſſir dans une telle entrepriſe: comme ſi l'Hiſtoire ne nous

ſuppléer à ce qui manquoit aux légions, & en les envoiant à l'armée, il fit défenſe à Servilius d'engager une

apprenoit pas par une infinité d'exemples, que les plus grands Empires ont été renverſez par des gens de néant & bien moins redoutables, qui commençant par de petits avantages les ont pouſſez peu à peu ſi loin, qu'ils ont détrôné leurs Maîtres. Répétons la maxime de l'Auteur Grec: *Il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire, que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait tire tout le loiſir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obſtacle ni empêchement.* Ce que ce ſage Miniſtre avoit prédit ne manqua pas d'arrivet, la révolution devança le tems; & lorſque le malheureux Prince voulut ſe mettre à la tête de ſon armée, il vit une défection générale dans ſes troupes. Il fut tout ſurpris de voir que les Conjurez augmentoient la paie de la moitié. Il ſe vit ſeul de ſon parti, tout l'abandonna & tout paſſa dans celui des Bonzes. Les Princes qui voulurent marcher à ſon ſecours, furent eux-mêmes envelopez dans un ſemblable malheur, & la ſubverſion des Etats du premier entraîna celle de tous les autres: de ſorte qu'en peu de tems tout le Japon ſubit le joug du Dairo. On peut dire de ces Bonzes devenus maîtres d'un ſi grand Empire, ce qu'on diſoit des Romains, qui conquirent tout le monde connu par de ſi foibles accroiſſemens: *Patientia & conſilio Romani Imperium orbis obtinuerunt.* Ce n'eſt pas une chimére que la patience & le conſeil. Combien a-t-on vû de Princes dormir très-profondément, ſans rien écouter & ſans rien entendre des conſeils qu'on leur donne à l'égard de certains maux qui les menacent? Ils les trouvent trop petits & trop mépriſables pour en marquer de la crainte: ils les négligent; ils ouvrent enfin les yeux après un progrès ſurprenant, tout étonnez de ſe trouver les plus grandes dupes du monde, ſans que qui que ce ſoit les plaigne; puiſqu'il n'a dépendu que d'eux de n'être pas dupes, & de couper court au mal qui commençoit à ſe faire connoître. Notre négligence à cet égard ne ſouffre aucune excuſe, & encore moins de remede, & qui que ce ſoit ne nous aide dans une affaire déja décidée. Souvent nos intérêts nous portent à nous tourner vers le parti qui nous offre de plus grands avantages, c'eſt-à-dire du côté du plus fort, & non pas du plus juſte. Laiſſons donc dans l'erreur des gens qui veulent être trompez.

Quoiqu'en diſent les Politiques, il n'eſt pas toujours vrai, il ne l'eſt preſque jamais, qu'il ne faut point ſouffrir de partis dans un Roiaume ou dans une République, de quelque nature qu'ils puiſſent être, vû que le nombre, quand il ne ſeroit que de deux, eſt, diſent ils, une ſource d'animoſitez & de cabales contraires au bien & au repos public. L'expérience démontre pourtant le contraire dans l'exemple que je viens de citer, & il y en a une infinité. S'il y en a d'autres en auſſi grand nombre, cela n'empêche point que ce que je vais dire ne ſoit vrai & ſolide.

Le parti dominant des Bonzes appuié de la Cour, qui en ignoroit les vûes, eût vû ſon projet renverſé & réduit à l'abſurde, ſi celui-ci n'eût opprimé totalement le plus foible. C'eſt à quoi ils buttoient depuis ſi longtems. La bonne politique exige de laiſſer chaque parti dans un juſte équilibre, & de relever l'un dès l'inſtant que l'autre prend trop le deſſus, & de les tenir perpétuellement déſunis. Ils s'obſerveront alors avec plus de ſoin, & ne ſe joindront jamais enſemble pour troubler la ſociété, les libertez de la patrie, ou les droits du Souverain: l'un s'oppoſera vigoureuſement aux entrepriſes de l'autre au cas de révolte, ce qui entretiendra l'équilibre dans l'Etat; au lieu qu'il eſt très-dangereux de ruiner l'un & de laiſſer l'autre tout entier: car ne trouvant plus d'obſtacle, comme celui de ces Bonzes, il ne ſera plus arrêté dans ſes deſſeins.

Le dernier Roi du Japon opprima les Puiſſance par les intrigues des Bonzes, pouvoient le conduire à la conquête de tout le Japon; & lorſqu'il n'avoit plus que cela à faire ſans le moindre obſtacle, le complot de ces ambitieux éclata, & les Dairos achevérent ſans peine ce qui reſtoit à faire. Cette note m'a mené plus loin que je ne penſois. On me fera grace ſur ſa longueur exceſſive en faveur de l'importance de la matiére que j'y traite. Comme il eſt preſque impoſſible d'empêcher que dans un Etat il ne ſe forme des partis, il eſt bon de ſçavoir comment on s'y doit prendre pour empêcher qu'ils n'en troublent la tranquillité.

action générale, ſous quelque prétexte que ce fût; mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs & fréquens, pour exercer les nouvelles troupes & les diſpoſer à une bataille déciſive; la République n'aiant par le paſſé (a) ſouffert de ſi grandes pertes, que parce que l'on avoit mené aux combats des gens nouvellement enrôlez, & qui n'étoient ni exercez ni aguerris.

Par ordre encore du Sénat, Lucius Poſtumius partit comme Préteur (a) avec une légion, pour obliger par une diverſion les Gaulois, qui s'étoient liguez avec Annibal, de s'en ſeparer, & de pourvoir à la ſûreté de leur propre païs. On fit auſſi revenir en Italie la flote qui hyvernoit à Lilybée, & l'on embarqua pour l'Eſpagne toutes les munitions néceſſaires aux armées que les deux Scipions y com-

(a) *La République n'aiant par le paſſé ſouffert de ſi grandes pertes, que parce que l'on n'avoit mené aux combats que des gens nouvellement enrôlez, & qui n'étoient ni exercez ni aguerris.*] La République n'avoit reçû aucun échec, ni éprouvé aucune perte conſidérable depuis la honte de la Trébie & du Thraſymène; ce qui reſtoit de ſoldats enſuite de ces deux diſgraces n'étoient pas ſi peu aguerris que Polybe le prétend, & l'on peut voir, dans les actions qui ſe ſont paſſées ſous Gérunium, que ces nouveaux ſoldats, puiſqu'il lui plaît de les appeller ainſi, valoient bien les vieux en courage & en expérience. Ils ſe battoient, & ſe ſont toujours battus avec toute la valeur & la bonne volonté qu'on ſçauroit deſirer dans une armée. Il ne paroît nulle part que ces ſoldats euſſent dégénéré de la vertu & du courage de leurs ancêtres, ni avant, ni après l'infortune de Cannes. A la vérité la paix avoit cauſé quelque relâchement dans la diſcipline militaire Cela parut dans la premiére campagne; mais on s'en apperçoit plus dans les autres. Mon Auteur ſe trompe d'attribuer toutes les diſgraces des Romains au peu de diſcipline & au peu de courage des armées, il devoit les attribuer à l'imprudence, & plus encore à l'ignorance des Généraux. Ne dit-il pas lui-même qu'après le dernier combat de Gérunium, *l'armée Romaine eut de quoi ſe convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cauſe de ſon malheur, & qu'elle ne devoit ſon ſalut qu'à la ſage circonſpection de ſon Collégue*; & *l'on ſentit auſſi à Rome combien la vraie ſcience de commander, & une conduite toujours judicieuſe & conſtante, l'emporteit ſur une bravoure téméraire & une folle demangeaiſon de ſe ſignaler.* Voilà la véritable & l'unique cauſe des malheurs des Romains. Qu'on ne s'en prenne donc pas aux ſoldats, qu'on mette un bon & ſçavant Général à leur tête, je répondrai toujours de l'évènement, quand même il ſeroit à la tête d'une armée peu aguerrie.

(b) *Lucius Poſtumius partit comme Préteur avec une légion, pour obliger par une diverſion les Gaulois.*] Je trouve cette diverſion à propos; mais n'auroit-il pas été plus prudent & plus ſalutaire de ſe ſervir de ce corps d'armée contre Annibal lui-même, que de l'envoier contre les Gaulois Inſubriens? Un camp volant ſur les ailes ou ſur les derriéres d'une armée, l'incommode extrémement; elle ſe trouve inquiétée dans ſes vivres & dans ſes convois. C'eſt une eſpéce de blocus: & lorſqu'on veut remédier à un ſi grand mal par un détachement de l'armée, qu'on fait toujours ſupérieur, ou du moins égal dans le nombre des troupes; on s'affoiblit extrémement, & l'on eſt en état d'attaquer avec avantage. Cette méthode eſt excellente. Les Anciens ne la connoiſſoient point, & les Modernes qui la pratiquent ne ſçavent pas la bonne maniére de s'en ſervir. C'eſt ce que je n'ai que trop ſouvent remarqué.

mandoient. Enfin l'on donna tous ſes ſoins aux préparatifs de la campagne, où l'on alloit entrer. Servilius ſuivit exactement les ordres du Conſul, & c'eſt ce qui nous diſpenſera de nous étendre ſur ce qu'il a fait. Rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'eſcarmouches & de petits combats, où les deux Proconſuls ſe conduiſirent avec beaucoup de ſageſſe & de valeur.

OBSERVATIONS

Sur les combats donnez auprès de Gèrunium.

§. I.

Raiſons qui ont déterminé au premier combat.

J'Ai lû quelque part, & j'ignore dans quel Auteur, peu m'importe : il me ſuffit que la maxime ſoit vraie, que la ſuperſtition dans quelque religion que ce ſoit, bonne ou mauvaiſe, pourvû qu'elle y prenne de profondes racines, eſt capable de ruiner & de renverſer de fond en comble les têtes les mieux ſenſées & les plus ſages, pour éteindre la lumiére naturelle & réduire enfin l'homme à l'état des bêtes brutes, ou peu s'en faut. On n'accuſera pas mon Auteur d'être tombé dans cet état là. Il paroît aſſez par ſon Livre qu'il croioit peu, diſons plutôt qu'il ne croioit point du tout ce que l'on débitoit d'abſurde ſur les Dieux & la religion de ſon tems. Sur cet article il étoit Déiſte, & en cela plus raiſonnable que Tite-Live, qui croioit bonnement tout ſans rien voir, & ſans rien examiner des fourberies de ſes Prêtres, comme auroit pû faire une vieille. Il eût été à ſouhaiter pour le bien & l'honneur de la République, que Fabius n'eût pas cru davantage à ſes Dieux que notre Hiſtorien. Il n'eût pas ſans doute quitté l'armée, & ſe fût moqué des ordres du Sénat, qui l'appelloient à Rome pour aſſiſter à un ſacrifice de quelque fête ſolemnelle, & s'il vous plaît dans un tems de criſe & dans des conjonctures très-délicates, où il ne falloit rien moins que l'habileté d'un grand Capitaine pour s'en bien démêler ; ſoit en ſe procurant quelque avantage, ſoit en démontant toutes les batteries d'un ennemi très-redoutable & très-ruſé. Polybe nous apprend la raiſon de ce voiage du Dictateur, & Tite-Live après lui, qui ne trouve pas étrange le zéle ſuperſtitieux de ce Capitaine & du Sénat. Quelle ſottiſe dans celui-ci d'avoir rappellé un Général d'armée pour une telle ſadaiſe ! Quelle ſottiſe à l'autre de ne s'être pas moqué d'un tel ordre ! Rien ne l'empêchoit de remettre la fête ou le ſacrifice à une autre fois, ou d'y aſſiſter par Procureur. Il quitte ſon armée, & la laiſſe ſous les ordres du Général de la cavalerie, homme auſſi imprudent que préſomptueux & malhabile, & plus capable de mettre les affaires en péril, que de les rendre meilleures.

Cet acte de dévotion ne dut ſans doute pas déplaire à Annibal, on lui écarte le Général du monde le

le plus incommode à ſes deſſeins, & le plus digne de lui être oppoſé, pour mettre en ſa place un franc étourdi. Le Carthaginois ravi d'avoir un tel homme en tête, reprend de nouvelles eſpérances ; il débute d'abord par ſe rendre maître de Gérunium, où il ſe trouve quantité de vivres. Si Æmilius ne pouvoit en empêcher le ſiége, il eût dû du moins y jetter des troupes pour le défendre. Annibal, qui s'apperçoit que cette place pouvoit être inſultée, profita de l'occaſion & de la ſottiſe du nouveau Général : car pour peu de monde qu'il y eût envoié, l'ennemi eût échoué dans cette entrepriſe ; parce qu'il manquoit abſolument des choſes néceſſaires pour un ſiége, & c'eſt à tort qu'on l'accuſe d'être malhabile dans l'art de prendre les places, puiſqu'il étoit dépourvû de machines & de tout l'appareil néceſſaire pour cette ſorte de guerre. Il eſt ſurprenant qu'un ſi grand Capitaine n'en eût pas fait bonne proviſion ; mais il l'eſt encore plus qu'il n'eût jamais penſé à ſe faire une frontiére, ou du moins qu'il ne ſe fût pas aſſûré de quelque place forte pour s'en ſervir comme de place d'armes, où il eût pû établir ſes magaſins de vivres & de munitions de guerre, & d'un bon nombre de machines : car de les traîner à la ſuite d'une armée, cela la rend peſante & peu propre aux expéditions promtes & ſubites, & Annibal ne pouvoit ſe tirer d'affaire que par ces voies-là. Il eſt certain que les préparatifs des Anciens pour les ſiéges n'étoient pas moins conſidérables & moins ſujets à de grands embarras que les nôtres d'aujourd'hui. Il falloit une charpente immenſe pour les machines, les beliers, les baliſtes, les carapultes de ſiége & de campagne, les tours ambulantes, & un nombre infini d'outils pour remuer la terre & pour la charpente ; ce qui demandoit un attirail extraordinaire & des ouvriers en très-grande quantité. Annibal manquoit de tout cela, & de l'argent néceſſaire pour la conſtruction de ces machines. C'eſt donc à tort, encore une fois, qu'on l'accuſe d'ignorance ſur l'attaque des places ; il ne pouvoit s'en rendre le maître que par ſurpriſe ou par l'eſcalade, comme il fit ſans doute à l'égard de Gérunium, qu'il emporta par la négligence & le peu de prévoiance d'Æmilius, qui s'imagina qu'il n'y avoit aucune autre voie que celle des ſiéges. On lui fit voir qu'un Général déterminé ne manquoit jamais de reſſources contre un Général tout autre qu'un Fabius, qui rendoit inutiles tous les deſſeins de ſon ennemi par ſon adreſſe & par ſa patience ; au lieu que Minucius n'avoit pour tout mérite qu'une hardieſſe inconſidérée, ſans expérience & ſans art dans la conduite des armées.

La priſe de Gérunium ſauva le Carthaginois de la diſette qu'il craignoit. Il y trouva une ſi grande abondance de vivres, qu'avec ce qu'il pourroit encore retirer du païs, dont les bleds & les fourrages étoient encore ſur pied, il eſpéra d'y pouvoir paſſer l'hiver. Il ſe campe donc en deux camps ſéparez : l'un étoit à Larinum, ſous les ordres d'Aſdrubal, & l'autre faiſoit front à l'armée Romaine entre Larinum & Gérunium. Annibal choiſit ces deux poſtes pour pouvoir étendre plus loin ſes fourrages, & s'aſſûrer ceux qu'il avoit ſur ſes derriéres, parce qu'il formoit un plus grand front.

Minucius, qui avoit une grande paſſion de combattre, ne pouvoit guéres éviter de la ſatisfaire, con-

tre un Général qui ne ſouhaitoit que d'en venir aux mains. Le Général Romain étoit auſſi incapable de faire naître l'occaſion d'attaquer à ſon avantage, que propre à la fournir à ſon ennemi pour ſe faire battre. Annibal n'eut garde de n'en pas profiter, & de ne pas chercher tous les moiens poſſibles de l'engager dans quelque fauſſe démarche dont il pût tirer avantage pour un combat général, en ſe ſaiſiſſant des poſtes les plus avantageux pour couvrir ſon armée campée en deux camps ſéparez. Il craignoit que ſi les Romains entreprenoient ſur celui de Gérunium, ils ne l'emportaſſent avant que ceux de l'autre pûſſent venir au ſecours, ou qu'ils ne profitaſſent de l'occaſion d'un fourrage pour l'attaquer dans ſon camp, avec d'autant plus d'eſpérance de réuſſir, qu'il ne pouvoit y aller qu'en forces. Il ne trouva pas de meilleur expédient pour ſe garantir d'une entrepriſe ſur ſon armée, que d'en éloigner l'ennemi, ou de l'empêcher de rapprocher davantage ſon camp. Il ne le craignoit point ; mais les conjonctures n'étoient pas favorables : car quoique l'expérience ſoit bien redoutable, il y a des tems où l'audace tient lieu de tout. Annibal ſe voioit environné de mille embarras : car s'il cherchoit l'occaſion de combattre, il ne le pouvoit qu'en remuant ſouvent ſon camp, & il craignoit de s'éloigner de Gérunium, où il avoit ſes vivres. D'ailleurs l'occaſion ne dépend pas de nous, elle ne vient pas toujours à point nommé, elle ne ſe préſente guéres dans l'inaction, ce n'eſt qu'en ſe remuant & dans les marches ; & quand même il n'eût eu rien à craindre de Gérunium, en cherchant toutes les voies poſſibles de combattre, il perdoit celle de la moiſſon dont il vouloit profiter : ce qu'il ne pouvoit faire, ſi l'ennemi ſe rapprochoit encore plus de ſon camp, & s'il profitoit des poſtes avantageux qu'il avoit devant lui, & dont il pouvoit s'emparer. Le délié Carthaginois voioit ce que ſon ennemi pouvoit faire, quoiqu'il ne le fît pas. Il craignit qu'il ne ſe raviſât, & qu'il ne ſe ſaisît d'une hauteur avantageuſe qui ſe trouvoit entre les deux camps. Il y marche de nuit avec tant de ſecret, qu'il s'en rend le maître, & s'y fortifie en hâte.

Le Général Romain eſt ſurpris de n'avoir pas ſitôt connu l'importance du poſte, les écailles lui tombent des yeux, il vit bien qu'il n'avoit pas de tems à perdre ; il y marche ſur le champ, attaque cette hauteur avec toute la valeur & la hardieſſe poſſible, & l'emporte. Il s'y retranche & s'y campe avec toute ſon armée. Voilà le ſujet du premier combat, qui releva le courage & les eſpérances des Romains, & qui commença à les rendre moins retenus à entreprendre, ſans être pourtant plus habiles : car ſi Æmilius eût bien examiné le terrain qu'il laiſſoit encore devant lui, qu'il en eût profité, les armées ſe fuſſent trouvées ſi proche l'une de l'autre, qu'Annibal n'eût ſçû de quel côté ſe tourner, ni quel conſeil prendre. Cependant le poſte qu'Æmilius venoit d'occuper incommodoit ſi fort les Carthaginois dans leurs vivres & dans leurs fourrages, qu'ils ſe virent dans la néceſſité de diminuer le nombre de leurs fourrageurs & d'augmenter leur eſcorte. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt qu'ils n'y pûrent aller qu'en les ſoutenant par un grand corps de troupes : par-là ils s'affoibliſſoient

& laiſſoient leur camp dégarni, & dans un danger éminent d'y être forcez & de perdre Gerunium, où ils avoient toutes leurs munitions.

Annibal connut bientôt le mauvais état de ſes affaires, il fut battu dans un grand fourrage, & une partie de ſes fourrageurs furent tuez ou enlevez. Il fut enſuite attaqué dans ſon propre camp & prêt à y être forcé, ſi Aſdrubal ne fût accouru à ſon ſecours à la tête d'un corps de quatre mille hommes. » Il avança » contre les Romains, *dit mon Au-* » *teur*, mit ſes troupes en bataille à » la tête du camp, & fit tant qu'il » ſe tira, quoiqu'avec peine, du » danger dont il avoit été menacé.

Le Général Carthaginois apprit à ſes dépens combien il eſt dangereux de ſéparer une armée en préſence d'une autre, dont les forces ſont unies & en maſſe. Cette ſeconde action abattit le courage des Carthaginois, qui ne pouvoient avoir des vivres qu'à la pointe de l'épée, & les mit dans une grande conſternation; pendant que les Romains redoublent d'eſpérance, & ſe flattent de terminer bientôt la guerre.

Les eſprits vains font valoir les plus petits avantages comme ſi c'étoit de grandes victoires. Les lettres de Minucius firent un ſi grand effet ſur les eſprits, que peu s'en fallut qu'on n'accuſât Fabius de trahir la République; ce qui produiſit la harangue de Métellus, Tribun du peuple, contre ce grand homme, tant l'envie & la malignité ſçavent trouver les endroits foibles dans les conduites les plus irrépréhenſibles: car il eſt certain que le Général de la cavalerie n'avoit ceſſé d'écrire contre le Dictateur, de blâmer ſa conduite, & de la tourner criminellement en ridicule, dans l'eſpérance de le ſupplanter & d'avoir le commandement de l'armée.

Fabius eſſuie non ſeulement le murmure des envieux & les mauvais offices de ſes ennemis; mais il ſouffre encore le démembrement de ſon autorité, & plutôt que d'abandonner la République il aime mieux partager l'armée entre le Général de la cavalerie que le commandement alternatif, bien aſſuré qu'on verroit bientôt par la conduite de ce nouveau Collégue, que ce qui venoit d'arriver étoit bien plutôt un coup du hazard ou de la fortune, qu'un effet de la capacité & de l'expérience du Général de la cavalerie: & l'on verra la vérité de ce que dit Thucydide, que les événemens de la guerre ſont incertains, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renverſez demain; mais rarement les grands Capitaines.

Polybe ne fait que gliſſer ſur le combat de la hauteur; & comme c'eſt de l'ordre & de la diſpoſition autant que de la conduite d'une entrepriſe, que les gens de guerre tirent inſtruction, que l'Auteur n'entre dans aucun détail qui puiſſe nous engager à quelques remarques ſur cette action, & que d'ailleurs nous ne manquerons pas d'occaſions de traiter plus à fond que nous n'avons déja fait cette partie de la guerre, qui regarde l'attaque & la défenſe des hauteurs & leurs différentes ſituations; nous croions devoir nous borner à traiter des fourrages, puiſque l'Auteur entre aſſez dans le détail du combat de Minucius contre les fourrageurs Carthaginois. Cette partie de l'art n'eſt pas d'une grande étendue, ni même fort profonde. Mais avant que d'expliquer la méthode que nous obſervons dans nos grands fourrages, il nous importe de dire quel-

que choſe de celle des Anciens, ſelon ce que nous en avons pû tirer des Hiſtoriens auſquels j'ai été obligé d'avoir recours : car ni Xénophon, ni Végéce, ni Onozander, qui ſont les trois Auteurs militaires les plus recommandables de l'antiquité, qui ont échapé à la barbarie des tems, n'ont parlé de cette partie de la guerre ; & comme les Modernes ne l'ont auſſi qu'effleurée, nous tâcherons d'en donner une idée plus diſtincte : mon deſſein n'étant pas de pouſſer au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites dans cet Ouvrage, à l'égard de certaines parties de la ſcience des gens de guerre.

Il eſt certain que les Romains obſervoient la même méthode que celle que nous ſuivons aujourd'hui ; mais comme ils étoient moins riches que nous en termes militaires, & qui fourniſſent une idée claire & nette de ce qu'on veut exprimer, il ne faut pas s'étonner ſi nous ne comprenons pas toujours bien ce qu'ils veulent dire, & ſi les Traducteurs qui ne ſont pas gens du métier, ſont quelquefois obſcurs : ſoit qu'ils ignorent les termes propres, ou qu'ils n'oſent les hazarder, pour ſe tirer des ténébres du texte.

Les grands fourrages demandent de grandes précautions & des meſures priſes d'avance, car des fourrages naiſſent ſouvent de grands deſſeins, & des événemens extraordinaires ; ce ſont des occaſions dont peu de Généraux ſçavent profiter, & je n'en vois pas de plus belles pour ruiner tout d'un coup une armée.

Quoique les Romains euſſent des magaſins pour le pain, ils ne laiſſoient pas de profiter de la moiſſon pour la ſubſiſtance de leurs troupes, comme pour celle de leur cavalerie. César s'étend beaucoup ſur les fourrages ; mais comme il écrivoit dans un tems où toutes ces choſes étoient connues, il ne nous décrit pas l'ordre qu'il y tenoit. On voit ſeulement qu'il ſe précautionnoit beaucoup pour s'empêcher d'être ſurpris, & particuliérement contre les Anglois. Il (a) nous apprend que » ſur le midi qu'il avoit envoié au » fourrage trois légions ſous les or- » dres de Trebonius, l'un de ſes » Lieutenans, les Anglois vinrent » fondre de toutes parts ſur les four- » rageurs, qui furent ſoutenus » promtement par ſes troupes : de » ſorte que les Anglois prirent la » fuite, & furent pourſuivis par » ſa cavalerie avec l'infanterie en » queue.

Il n'eſt pas poſſible que les Anciens pûſſent couvrir les fourrageurs, s'ils ne formoient une chaîne proportionnée au terrain que l'on vouloit fourrager. Voici comme je penſe qu'ils ſe conduiſoient dans leurs fourrages. Ils y envoioient plus ou moins, ſelon leurs beſoins : ſouvent toute leur cavalerie & un nombre de légions, le tout en armes ; & après avoir marqué les lieux qu'on vouloit fourrager, une partie de la cavalerie & de l'infanterie ſe partageoit en différens corps, & formoit une chaîne ſelon l'étendue du païs où l'on fourrageoit. Comme il n'y avoit point de maraude, qui n'eſt produite que par le défaut de diſcipline, chacun faiſoit la trouſſe ou coupoit les bleds, & ſe retiroit ſans s'écarter de la route du camp. Voilà ce que j'avois à dire des fourrages des Anciens. Paſſons maintenant aux nôtres. Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur cette matiére, nous

(a) *Cæſ. Comm. de Bel. Gal. l. 5.*

nous contenterons d'en dire ce qui nous paroît assez essentiel.

L'Auteur * du *Service journalier de la Cavalerie* s'étend assez sur les fourrages dans ce qui a rapport à son sujet, qu'il a très-bien rempli, & ce n'est pas notre intention d'entrer dans ces principes, parce que nous les supposons dans nos Lecteurs.

§. II.

Des fourrages : qu'on ne les sçauroit faire avec trop de précautions.

IL y a de grands & de petits fourrages dans les armées. Ceux-ci se font entre les grandes gardes & fort près du camp, & quelquefois en-delà, avec escorte. Ces fourrages sont souvent considérables, & c'est lorsqu'on y envoie une gauche & une droite de cavalerie & d'infanterie, ou toute une premiére ou une seconde ligne ; ce qui peut être mis au rang d'un petit fourrage. J'appelle grand fourrage lorsqu'il marche les deux tiers d'une armée, y compris les escortes. Ces sortes de fourrages ne se font qu'avec de grandes précautions & un très-grand art, lorsque les armées sont proche l'une de l'autre.

Montécuculi (*a*) prétend qu'*il faut fourrager d'abord les lieux les plus éloignez, & venir ensuite peu à peu aux plus proches.* Ce Général entend par les lieux les plus éloignez ceux qui sont les plus voisins de l'ennemi, jusqu'aux grandes gardes. Si l'on réservoit tout le païs d'entre le camp & les grandes gardes, on n'en retireroit rien, ce seroit autant de fourrage perdu : car si les troupes qui vont relever les gardes alloient par les chemins ordinaires, on pourroit espérer de conserver les fourrages ; mais on voit que cela ne se peut. On passe à travers champ, & les fourrageurs se font autant de chemins en allant ou en venant du fourrage, qu'il y a de files ; & il y a presque autant de files qu'il y a de brigades dans une armée : car chacun prend le plus court pour aller au camp.

Il y a plusieurs choses à observer dans les fourrages ; le secret, la diligence, une grande connoissance du païs que l'on veut fourrager, & des précautions infinies au dehors comme au dedans, c'est-à-dire qu'il faut qu'elles s'étendent dans l'armée comme au dehors. A l'égard du secret, il dépend du Général. Dès qu'il s'apperçoit que son armée est au moment de manquer de fourrage, il doit envoier secrétement des Officiers entendus reconnoître le païs & les fourrages, les lieux les plus commodes & les plus avantageux pour former la chaîne. Cela ne suffit pas, il doit faire reconnoître les chemins & les endroits par où l'ennemi peut venir à lui, les postes dont on peut se saisir pour se garantir des desseins de l'ennemi & couvrir son fourrage, les obstacles qu'on peut mettre sur les passages. Voilà les précautions qu'on doit prendre du côté de l'ennemi. Pour ce qui regarde le terrain depuis les lieux où l'on peut fourrager jusques au camp, on doit ouvrir plusieurs routes pour le passage des files des fourrageurs. Le Général reglera l'ordre & la disposition de son fourrage selon les avis des Officiers qui se sont transportez sur les lieux, & des instructions qu'il peut tirer des gens du païs : ce qui n'est pas une chose à négliger.

Avant que de déclarer l'endroit

* *Le Coqmadelaine.*

(*a*) *Mont. Mem. l. 1. ch. 4.*

où l'on veut fourrager, on détachera plusieurs petits partis & les houzards, qui doivent s'embusquer sur tous les passages & les chemins du côté du camp ennemi, avec ordre d'arrêter tout ce qui ira ou viendra de ce côté-là, sous prétexte d'arrêter les fourrageurs & les espions. Il est bien difficile, en prenant ces sortes de devants, que l'ennemi puisse être averti de notre dessein & des lieux où l'on veut fourrager. A l'entrée de la nuit, on fera partir les escortes pour former la chaîne, ou les troupes commandées pour ce dessein. On emploiera tout ce tems à placer les troupes dans les différens postes qu'on veut occuper; observant qu'elles soient sur une même ligne droite ou courbe, & que les troupes puissent se communiquer les unes aux autres. On profitera des maisons, villages, châteaux, moulins, bois, haies, ruisseaux, où l'on jettera de l'infanterie. On dressera quelques embuscades dans les endroits couverts, & hors de la chaîne. La cavalerie sera postée sur la même ligne & dans les lieux propres à cette sorte d'arme. On la postera par petites troupes de trente à quarante maîtres, avec plusieurs gros de cavalerie & d'infanterie d'espace en espace aux endroits où l'on croira avoir plus à craindre, ou pour courir au secours des autres. Outre ces précautions, il y aura encore des batteurs d'estrade en dehors & en dedans de la ligne; les premiers pour fouiller les villages & les endroits couverts, où l'ennemi pourroit se cacher & tenter quelque entrepriſe: les autres seront partagez par petits corps, pour courir aux endroits où la chaîne pourroit être attaquée. Comme les fourrages prêtent beaucoup à la ruse, on doit prévoir ce qui peut arriver: car souvent l'ennemi fait de fausses attaques pour attirer tout d'un côté, pendant qu'il attaque & perce de l'autre. Cela arrive ordinairement dans les païs où les fourrages sont rares, & où l'on est obligé de couvrir un grand païs. Ces sortes de fourrages demandent une vigilance extraordinaire, & sont très-difficiles & très-dangereux.

Si l'ennemi venoit en forces, c'est au Général à prendre son parti selon le tems & les lieux: car s'il voioit qu'il ne pût tenir en rassemblant toutes ses escortes, on doit tirer trois coups de canon; pour avertir les fourrageurs de se retirer au camp & d'abandonner leur fourrage, pendant qu'on fera avancer des troupes, soit pour attaquer, soit pour favoriser la retraite.

Dans les fourrages qui se font si près de l'ennemi, on doit y aller armez, comme faisoient les Anciens, & comme on le pratique souvent. La trousse est bientôt à bas, & le cavalier en état de combattre. Les Officiers les plus expérimentez remarquent par les fourrages, & en bien d'autres occasions, le désavantage des grosses bottes; au lieu que celles qu'on appelle molles, comme celles des Allemans, sont plus propres pour la guerre; l'on est du moins en état de faire mettre pied à terre à la cavalerie, en certaines occasions où la situation du païs ne lui permet pas de se servir de son avantage. La cavalerie Allemande ne fait pas difficulté de mettre pied à terre, & de faire l'office de fantassin dans une nécessité. M. le Comte d'Evreux, Colonel Général de la cavalerie de France, Officier de mérite, & un Maître dans la cavalerie, n'a rien oublié pour exclure les grosses bottes

de la cavalerie Françoiſe, ſans que juſques ici il ait pû réuſſir. Il n'y a que ſon ſeul Régiment qui ſoit botté de la ſorte.

Des grands fourrages naiſſent ſouvent les grandes entrepriſes, ils ſont la reſſource des petites armées : car comme l'ennemi s'en défie moins, il eſt auſſi moins en garde contre l'attaque du plus foible, & rien ne favoriſe davantage les deſſeins extraordinaires, que l'opinion où l'on eſt de notre foibleſſe. Cette opinion, dont le Général n'eſt pas moins rempli que les troupes qu'il commande, fait qu'il ſonge bien moins à ſe défendre qu'à attaquer, & il eſt tout étonné lorſqu'il eſt obligé de laiſſer l'un pour prendre l'autre, auquel il n'eſt pas préparé. L'Hiſtoire eſt remplie d'une infinité d'exemples de déroutes & de défaites que les grands fourrages ont cauſées, qui ne prouvent que trop que la trop grande opinion où l'on eſt de ſes forces, & le mépris qui en naît, peuvent être mis au nombre des plus grands périls qu'on puiſſe courir à la guerre.

Peu de Généraux ſçavent profiter des occaſions que nous offrent ordinairement les fourrages un peu conſidérables, c'eſt-à-dire, de la plus grande partie de la cavalerie ; & s'il ſe paſſe même quelque combat & quelque action, où l'ennemi ait été battu & les fourrageurs obligez de tout abandonner, on n'eſt guéres ſans s'appercevoir qu'on n'a pas ſçû profiter de ſon avantage. Battre les eſcortes, percer la chaîne & paſſer outre, c'eſt quelque choſe ; mais ce n'eſt rien, ſi en même tems on ne cherche à inveſtir les fourrageurs, & leur couper le chemin de la retraite ; ce qui eſt fort aiſé, dès que la chaîne eſt pénétrée & enlevée, & que l'ennemi en forme promtement une autre environnante ſur tout le front du fourrage.

Lorſque deux armées ſont en campagne, & que l'une fait front à l'autre, on commence ordinairement de fourrager ce qui eſt devant ſoi, & chacune le pouſſe auſſi près qu'elle peut de l'ennemi. Les tentatives ſur ces ſortes de fourrages ſont douteuſes, parce qu'il eſt aiſé à l'ennemi de faire avancer des troupes de ſon camp, & d'en être ſecouru ; mais ceux qui ſe font ſur les aîles ou ſur les derriéres d'une armée ſont favorables pour une entrepriſe.

Si l'on veût inquiéter un fourrage qui ſe fait entre les deux armées, ou engager une action conſidérable, qui puiſſe favoriſer l'enlévement des fourrageurs, ce qui doit être l'unique but de ces ſortes d'entrepriſes, voici ce qu'il me ſemble de mieux à faire pour le ſuccès.

Dès qu'on eſt informé que l'ennemi fait un grand fourrage, on fera courir le bruit dans l'armée qu'il couvre un autre deſſein, & qu'on doit ſe tenir ſur ſes gardes de peur d'être pris à l'impourvû. Si on n'eſt pas retranché, on ſe hâtera de le faire, comme ſi on avoit peur. On fera diſtribuer de la poudre & des bales, enfin l'on ſe préparera comme ſi l'on s'attendoit d'être attaqué. On ne doit pas douter que l'ennemi ne ſoit bientôt informé de ce qui ſe paſſe, & qu'il ne s'imagine que cette peur artificielle eſt une réalité, & que toutes ces précautions & ces apréts ſe font à deſſein de ſe défendre ; ce qui le rendra moins précautionné ſur ſon fourrage. A l'entrée de la nuit on fera pluſieurs petits détachemens de cavalerie & d'infanterie, avec ordre de s'embuſquer ſur tous les chemins

& les paſſages à un quart de lieue ou demie lieue où l'ennemi fourragera, & qui formeront comme une chaîne ſur tout le front du fourrage, avec ordre de ne ſe point découvrir, de laiſſer paſſer tout ce qui ira du côté du camp, & d'arrêter tout ce qui viendra, pour que l'ennemi n'ait aucun avis du deſſein que l'on trâme, & qu'il ne ſoit averti que l'on marche à lui. Comme ces petits détachemens doivent s'entrecommuniquer les uns les autres, il doit y avoir un ſignal muet concerté entre eux, pour qu'on puiſſe ſe reconnoître, au cas qu'on vienne à ſe rencontrer, ou les ſentinelles que l'on embuſque le plus près des chemins. Ces ſignaux ſont de mille façons différentes, & cela dépend de la fantaiſie des Officiers Généraux.

Dès que le Général ſera informé que les ennemis fourragent, il mettra tout d'un coup ſon armée en marche, qu'il diviſera en cinq ou ſix corps de cavalerie & d'infanterie, pour avoir des armes propres à tout événement. Ces corps ſeront ſuivis chacun de deux autres, l'un de cavalerie partagé par troupes de trente maitres, & l'autre d'infanterie diviſé par petits détachemens ou par piquets, commandez par des Officiers choiſis de chaque corps, qui auront ordre de ſe répandre ſur les derriéres des fourrageurs, de les envelopper, & de prendre autant de chevaux qu'il leur ſera poſſible, ſur leſquels les ſoldats monteront, méneront les autres en main, & ſe retireront au camp avec les priſonniers qu'ils pourront faire. Les petites troupes de cavalerie obſerveront la même conduite. Voilà quant aux détachemens. A l'égard des troupes qui doivent attaquer & forcer la chaîne, voici l'ordre qu'elles doivent obſerver.

Je les ai partagées en cinq ou ſix corps ou plus, ſi on le juge à propos. Ces corps marcheront à une diſtance raiſonnable l'un de l'autre; de ſorte qu'ils puiſſent tout d'un tems, s'il eſt poſſible, attaquer la chaîne & la percer en pluſieurs endroits, avec ordre aux Officiers qui les commandent d'attaquer brusquement & l'épée à la main tout ce qui ſe préſentera devant eux, & de laiſſer derriére les poſtes où l'ennemi pourroit s'être fortifié; car il ſuffit de battre le gros ſans s'amuſer au reſte, qui tombe par la défaite des autres. Dès qu'on aura forcé la chaîne, & diſſipé tout ce qui ſe préſente, on lâchera quelques troupes après les fuiards, pendant qu'on ſe ſaiſira des chemins pour couper la retraite aux fourrageurs.

Autant que cette entrepriſe demande de ſecret & de diligence dans l'exécution, autant faut-il en apporter pour la finir & ſe retirer, de peur que l'ennemi ne marche en forces par les ſecours qu'il peut tirer du camp. Si le corps eſt conſidérable, on en a peu à craindre; mais le mieux eſt de penſer à ſe retirer en bon ordre, après avoir pris autant de chevaux & de priſonniers qu'il ſera poſſible de faire.

On peut voir par ce que je viens de dire, que des deſſeins ſemblables bien éxécutez ſont capables de ruiner tout d'un coup une armée: car en attaquant l'ennemi en différens endroits, & ſur tout le front de ſon fourrage, on ne ſçait où courir, & on craint en allant d'un côté, qu'on ne ſoit ouvert & percé par l'autre; ſi on marche aux endroits qui ſont les premiers attaquez, on laiſſe les autres dégarnis, & l'on abandonne ceux qui fourragent derriére eux. Ce qui rend ces ſortes de deſſeins faciles dans l'exécution,

l'exécution, c'eſt que l'ennemi a ſes forces diſperſées & répandues çà & là ; au lieu qu'il ſe voit attaqué par de grands corps, qui ne lui donnent pas le tems de réunir ſes forces pour y réſiſter.

Comme les grands fourrages laiſſent un camp preſque dégarni, je ne puis comprendre comment un Général habile & entreprenant néglige une occaſion ſi favorable d'y marcher avec toutes ſes forces, lorſqu'il ſçait ſon ennemi occupé à ſon fourrage, où il a mené la plus grande partie des ſiennes. Cela lui eſt d'autant plus facile, que le fourrage ſe fait ſur une de ſes aîles, ou ſur ſes derriéres. Ces ſortes d'entrepriſes ſont auſſi rares que le ſuccès en eſt certain, en ſuivant la méthode dont j'ai parlé pour couvrir ſa marche & le deſſein d'une entrepriſe ſi belle & ſi éclatante. C'eſt par ces moiens que le foible vient à bout du fort ; mais il faut ſi bien compaſſer ſon tems, qu'on puiſſe arriver ſur l'ennemi lorſqu'il eſt dans le plus fort de ſon fourrage, & avant que les fourrageurs puiſſent arriver au camp. Ceci peut être mis au rang des ſurpriſes d'armées, dont j'ai parlé dans mes Obſervations précédentes : auſſi ai-je donné là une partie des meſures qu'il faut prendre, & qu'on ne ſçauroit trop répéter. En ſuivant ces mêmes principes, il eſt bien difficile qu'on puiſſe douter du ſuccès.

Il n'y a ſorte de ruſe & de fineſſe que les fourrages ne puiſſent fournir, & ſur tout lorſque les armées ſont proche l'une de l'autre : car dans ces cas ils ſont dangereux, particuliérement lorſque l'on a mangé & fourragé ce qui eſt entre les deux camps, à deux ou trois lieues aux environs. Un Général habile & entreprenant compte bien moins ſur le nombre & la ſupériorité de ſes ennemis, quelque diſproportion qu'il y ait entre les forces, que ſur ſon courage & ſon intelligence. Ces deux qualitez ſuppléent à tout, lorſqu'il eſt à la téte d'une armée aguerrie, pleine de confiance & de bonne volonté. Les occaſions ne lui manquent pas pendant le cours d'une campagne, elles naiſſent en foule, ſans qu'il ſoit beſoin de toutes les fineſſes de l'art pour les faire naître. Entre deux Généraux égaux en puiſſance, en expérience & en réſolution, la diſproportion à l'égard des forces eſt alors redoutable au foible ; mais un habile Général contre un médiocre qui oppoſe le nombre, quoique brave, à la foibleſſe de ſon ennemi, n'eſt pas roujours aſſûré de remporter la victoire. Les exemples là-deſſus vont à l'infini, le deſeſpoir & la néceſſité n'en ont pas toujours été la cauſe, c'eſt ſouvent la négligence & une vaine confiance en ſes forces, & le mépris de l'ennemi, qui naît de la diſproportion extraordinaire entre les deux armées ; mais le plus grand avantage du foible eſt conſtamment dans le courage, la hardieſſe & l'audace, ſoutenue du génie ſupérieur & de tout ce que l'art a de plus profond & de plus achevé. Avec ces qualitez on vient à bout des entrepriſes les plus difficiles, & que les courages & les eſprits médiocres regardent comme inſurmontables, comme folles, & que les autres qui voient de plus loin conſidérent ſeulement comme hardies : les unes ne s'exécutent pas ſans de grands périls, les autres ne trouvent preſque aucun obſtacle, ou du moins eſt-on aſſûré de reuſſir & d'en voir le bout. » C'eſt des grands dangers, *dit Thucydide*, » que réſultent les

» grandes gloires, tant pour les » particuliers que pour les Empires. Cela eſt certain; mais il y a une infinité de deſſeins à la guerre, où les difficultez & les obſtacles ne ſont qu'apparens. L'événement les juſtifie, & le ſuccès reléve encore plus la gloire du Général, qu'une entrepriſe heureuſe toute parſemée & coupée de dangers ſans nombre, & où l'on perd une infinité de monde. Telles ont été les actions de Fribourg, de Senef, de Neerwinde, de Steinkerque & de Malplaquet.

Je remarque par mon expérience, & par l'analyſe des campagnes que j'ai faites pendant le cours de deux grandes guerres très-difficiles & très-meurtriéres, que l'on ne profite pas toujours des occaſions, & que l'on entreprend ſouvent les choſes les plus difficiles lorſque l'on pourroit vaincre par les plus aiſées; mais cela vient ſouvent du défaut de hardieſſe, & le plus ſouvent encore par défaut d'habileté. Rien de plus aiſé qu'une ſurpriſe de camp, rien de plus facile & de plus aſſuré que l'attaque d'une armée dans ſa marche, & pourtant rien de plus rare. Il faut de l'habileté en tout: ſans elle on ne fait rien, & cependant perſonne ne cherche à en aquerir. La plus belle occaſion pour attaquer l'ennemi avec le plus grand avantage qui puiſſe jamais ſe préſenter dans une campagne, & elle ſe préſente preſque à chaque campement que l'on fait, pour peu qu'on s'opiniâtre à y reſter quelque tems; c'eſt ſans doute l'attaque d'une armée pendant un grand fourrage. Pour réuſſir dans une telle entrepriſe, on en prétexte un général & faux, on l'ordonne à l'ordre avec toutes les précautions ordinaires, on commande les eſcortes, on les fait même partir la nuit: toute la cavalerie a ordre d'y marcher en armes, tout comme ſi on alloit à un combat; & ſi l'on prétexte de fourrager ſur ſes derriéres, on uſe de moins de précautions, pour venir tout d'un coup au camp, & marcher à l'ennemi avec toutes ſes forces; qu'on ſçait au fourrage: car lorſqu'on ſe voit dans la néceſſité d'aller fourrager loin de ſon camp, on attend l'occaſion que l'ennemi y aille lui-même, & c'eſt toujours le plus prudent. C'eſt dans ces cas que la ruſe d'un faux fourrage peut nous aſſûrer du ſuccès d'une ſi belle entrepriſe, & de la ruïne entiére de toute l'infanterie d'une armée, qui ſe trouvant dénuée de la plus grande partie de ſa cavalerie, ne peut réſiſter, affoiblie encore par ce qu'on en a tiré pour les eſcortes. C'eſt par cette ruſe qu'on ruïne abſolument une armée: elle ſe trouve battue, terraſſée, & perd encore ſes équipages, qui ſont la proie du victorieux.

Dès qu'on eſt informé que l'ennemi a donné dans le piége qu'on lui tend, on fait tout d'un coup revenir les fourrageurs, qui font halte à une lieue ou environ du camp, ſous prétexte que l'ennemi eſt en mouvement, & qu'on attend des nouvelles. On les fait alors retourner ſur leurs pas pour marcher à l'ennemi, après avoir pris les précautions que j'ai données dans les ſurpriſes d'armées, qui dérobent à l'ennemi toute connoiſſance de notre deſſein. Il eſt ſurprenant que les exemples de ces ſortes d'entrepriſes ſoient ſi rares. Il ne faut pas être étonné que les Anciens nous en offrent ſi peu, ils avoient peu de cavalerie, & toutes leurs forces conſiſtoient dans l'infanterie, outre qu'ils ſe retranchoient toujours, au

lieu que nous faiſons tout le contraire ; ce qui redouble mon étonnement, lorſque je penſe à la facilité de ces ſortes de deſſeins.

§. III.

Réflexions ſur le ſecond combat.

CEſar avoit raiſon de dire qu'il aimoit mieux la victoire qui ſe conduiſoit par le conſeil que par la force. Rien n'eſt plus vrai que cette maxime, & ce grand homme la pratiqua au plus haut point qu'elle ait jamais été portée, dans la guerre contre Afranius. Les Officiers expérimentez & capables de juger du mérite & de la gloire d'un habile Chef d'armée, ne ſçauroient lire cette compagne ſans admiration. De toutes les guerres qu'il a ſoutenues, il n'y en a aucune qui en approche. Je l'ai déja dit en pluſieurs endroits de cet Ouvrage ; mais peut-on s'empêcher de répéter ce qui mérite ſi fort de l'être ? Annibal toujours victorieux en Italie, eſt moins grand & moins remarqué après ſes victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles. Fabius ſauve la République par cela ſeul qu'il ſe ſoutient ſans être vaincu, & ſans chercher à emploier la force.

Annibal étoit bien un autre homme qu'Afranius. Que falloit-il à Céſar pour vaincre celui-ci, & finir la guerre en Eſpagne ? Une campagne ne lui ſuffiſoit elle pas ? Et cependant Afranius n'étoit pas un Général médiocre ; mais c'eſt qu'il en avoit un en tête infiniment audeſſus de lui. Combattre contre Céſar & tomber de ſa main, c'eſt une gloire. Arrêter les progrès d'Annibal, & le mener à ſa perte en l'évitant & en cherchant moins à combattre qu'à s'empecher d'être battu ; qui doute que ces moiens ne ſoient plus glorieux que ceux par leſquels l'on finit la guerre, en mettant les affaires au hazard, & en riſquant toutes ſes forces contre un ennemi dont les victoires ne ſervent qu'à diminuer le nombre de ſes ſoldats, & dont il ne retire autre fruit que de reculer ſa perte, qu'on rapproche bien plus par la patience que par les combats, la prudence ne permettant pas d'agir offenſivement contre une armée errante & courageuſe, qui n'a ni places, ni frontiéres, ni aucun moien d'en former aucune.

Les affaires des Romains ſe trouvoient dans une ſituation qui ne leur permettoit pas de rien hazarder ; & quand même ils l'euſſent pû, la prudence vouloit qu'ils temporiſaſſent. Il fut impoſſible au Dictateur de leur faire comprendre une vérité ſi frapante. Quoiqu'on ſe ſoit toujours bien trouvé de certaines maximes, il y a des tems & des conjonctures où il faut néceſſairement les abandonner comme fauſſes, pour en prendre d'autres : car toutes les guerres ne ſont pas les mêmes. L'expérience de tant de défaites eût dû obliger les Romains à changer l'état de la guerre, & à la faire avec une extrême circonſpection. Les infortunes de la Trébie & du Thraſymène leur avoient enlevé l'élite de leurs troupes, leur armée étoit compoſée de nouveaux ſoldats & d'Officiers ſans expérience, & pas un ſeul Général capable de ſeconder le ſeul homme de la République qui fût digne de les commander, & de conduire une guerre ſi difficile & ſi épineuſe. Une médiocre meſure d'eſprit & de jugement ne ſuffiſoit elle pas pour leur faire comprendre la ſageſſe des conſeils de Fabius, & la folie de ceux des autres, que les événemens ne

firent que trop voir, ſans que pour cela ils devinſſent plus raiſonnables & plus éclairez pour l'avenir ?

Après qu'Annibal ſe fut tiré des détroits des montagnes de Caſſilinum par un ſtratagéme ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y laiſſérent prendre, ſes affaires ne ſe trouvérent pas en meilleurs termes. Jamais ce grand Capitaine ne ſe vit dans un défilé plus difficile & dans de plus grands embarras, une armée ſans ceſſe à ſes trouſſes, inquiété dans ſes vivres & dans ſes fourrages, & ſerré de ſi près qu'il ne ſçavoit de quel côté ſe tourner, ni quel conſeil prendre. Un eſprit de cabale & de révolte qui régnoit dans l'armée Romaine, par les intrigues du Général de la cavalerie, qui la fomentoit, produiſit une infinité de lettres contre la conduite du Dictateur ; un ordre du Sénat, comme je l'ai dit, ſous le prétexte d'un ſacrifice, obligea ce grand homme d'aller à Rome, & de remettre ſon armée à l'homme du monde le plus incapable de la commander. Quelle dut être la joie du Général Carthaginois, de ſe voir délivré d'un ennemi ſi incommode & ſi dangereux ! L'abſence du Dictateur produiſit la priſe de Gérunium ; ce qui eût dû faire connoître ce qu'on devoit attendre du Général de la cavalerie, qui laiſſe prendre, par ſon peu de prévoiance, un poſte ſi important. Soit que les fautes de ce nouveau Général fuſſent privilégiées, ou qu'on n'en connût aucunement la conſéquence, ſoit qu'elles fuſſent couvertes par deux avantages qu'il remporta ſur les troupes d'Annibal, les Romains regardérent la perte de Gérunium comme peu de choſe, & s'attendirent que cet endroit deviendroit célébre par la défaite d'Annibal : ſans doute que Minucius ne promettoit rien moins dans les lettres qu'il écrivoit au Sénat.

Polybe ſemble s'en moquer. Il falloit qu'il les eût lûes dans les Mémoires de Fabius, & qu'il y ajoûtât un peu moins de foi que nous ne faiſons à celles que les Généraux modernes écrivent à la Cour ſur les avantages réels ou prétendus des armées qu'ils commandent. Un Hiſtorien qui ſe pare de ces ſortes d'autoritez, doit auparavant nous donner le caractére du perſonnage, ou l'examiner lui-méme avant que de s'y fier. Un homme qui voudroit écrire l'affaire de Crémone, & qui puiſeroit dans les lettres que nos Généraux écrivirent à la Cour, ne ſe feroit-il pas moquer de ceux qui s'y ſont trouvez, & qui ſçavent tout le contraire ? Car il n'y avoit de vrai dans la relation des deux Généraux inviſibles pendant pluſieurs combats très-ſanglans, qui commencérent depuis la pointe du jour juſques bien avant dans la nuit où ils ne parurent jamais ; il n'y avoit de vrai, dis-je, que la date du jour que la ville fut ſurpriſe, & que les ennemis en furent chaſſez par la valeur des ſoldats & par la bravoure des Officiers.

Il ſuffit que Polybe, & Tite-Live après lui, nous faſſent connoître le caractére de Minucius, pour n'ajoûter aucune foi aux lettres qu'il écrivoit de l'armée, & nous faire rabattre beaucoup de ſes avantages. Les Romains n'en rabattirent pourtant rien : il fut au contraire regardé comme le ſeul capable de terminer cette guerre, & les choſes furent portées à un tel excès d'imprudence & d'égarement, pour retoucher ce que j'ai déja dit, que la Dictature, à laquelle ils avoient toujours eu recours dans les dan-

gers les plus éminens de la République, & qui ne fut particuliérement établie que pour remédier au défaut de l'autorité partagée dans le commandement des armées, qui fut la cauſe, comme chacun ſçait, de la perte de pluſieurs batailles; cette Dictature, dis-je, ne laiſſa pas que d'être, pour ainſi dire, coupée en deux, & l'on vit avec étonnement deux Dictateurs au lieu d'un.

Ne diroit-on pas que le peuple & le Sénat n'agiſſoient dans leurs délibérations que par l'eſprit d'Annibal? Pour le coup ils ne firent que la moitié de ce qui pouvoit ſe faire à ſon avantage. Sans doute que le nouveau Dictateur à la tête des affaires eût été mieux ſon fait que l'ancien, dont la façon de faire la guerre l'incommodoit extrémement. Il eſt pourtant certain que deux faiſoient le même effet. Ils étoient trop différens d'humeur & d'inclinations pour s'unir de ſentimens, quoiqu'ils le fuſſent pour le bien & la gloire de leur patrie.

Les Romains ne ſçavoient-ils pas, par les exemples d'un grand nombre de batailles perdues, que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle eſt partagée, & que la Dictature remédioit à tous ces défauts, qui avoient mis la République près d'une entiére ſubverſion? » La crainte de » la honte & le deſir de la gloire; *dit un Auteur*, » nous font agir vi» goureuſement quand elles ne re» gardent que nous. Si les choſes » ſont communes, on néglige la ré» putation & le blâme, où l'on a » peu de part: le même inconvé» nient ſe rencontre dans les négo» ciations ménagées par pluſieurs. » Le nombre nuit au ſecret, les dif» férens intérêts retardent ou dé» tournent la concluſion du Traité.

Les Romains ne pouvoient ignorer ces maximes: ils les oubliérent pourtant. Le combat de Gérunium renverſa toutes leurs eſpérances: ils ſe moquérent du Général de la cavalerie, ſans qu'ils dévinſſent pourtant plus ſages & plus difficiles à ſe laiſſer ſurprendre par les diſcours de ces ſortes de gens, dont les armées ne ſont que trop infectées. L'exemple de Gérunium, qui eût dû leur ſervir de leçon pour l'avenir, ne les empêcha pas de tomber quelques mois après dans une faute toute ſemblable. T. Varro leur en fit tout autant accroire, & même beaucoup plus encore que Minucius, qui valoit infiniment mieux que lui: ce qui cauſa la calamité de Cannes, qui les remit dans leur bon ſens. Il ne falloit pas moins qu'un ſi grand malheur pour le leur faire reprendre.

Minucius ne fut pas changé en un autre homme après cette diſtinction, ſi fort au-deſſus de ſes forces & de ſes lumiéres. Ce ſeroit une eſpéce de miracle qu'un homme, qui manque des qualitez néceſſaires pour être à la tête des armées, ne tombât pas dans une infinité de fautes, qui ſont toujours les ſuites de la témérité & de la préſomption. L'un & l'autre défaut nous expoſent à la riſée du public, & rendent ridicules ceux qui ont été capables d'un ſi mauvais choix. Fabius reçut cette injure du peuple & du Sénat en vrai Stoïcien. Il y parut inſenſible. Véritablement il ne devoit point trop ſe fâcher. Il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple en lui égalant Minucius en puiſſance, n'avoit pû le lui égaler dans l'art de s'en ſervir & de commander. *Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.* Lorſqu'on donnoit le Maréchal de la Ferté pour

Collégue à M. de Turenne, ceux qui voioient une ſi grande diſparité ne devoient-ils pas dire que le Prince ou ſon Miniſtre, en égalant le premier en puiſſance, ne feroient jamais que celui-ci pût être égalé au ſecond dans l'art de s'en ſervir & de commander ?

Cette nouvelle Dictature, ſi injurieuſe à Fabius, & ſi contraire aux loix de la République, ne pouvoit manquer d'augmenter la deſunion, & de produire de mauvais effets. Annibal s'étoit attendu que le commandement ſeroit alternatif, ſelon l'uſage ordinaire; mais la fortune en décida autrement : les deux Dictateurs ſe partagérent les légions, & chacun trouva ſon compte dans ce partage, par la différence de leurs ſentimens, & par-là il étoit libre à tous les deux d'agir ſelon qu'il leur plairoit pour le bien de la République. L'un ne vouloit rien hazarder, & l'autre tout le contraire. Les deux Généraux aiant diviſé l'armée, ſe poſtérent en deux camps ſéparez, ce qui ſauva la patrie : au lieu que ſa perte étoit aſſurée ſans ce partage, ou ſi chacun eût commandé alternativement. Minucius, téméraire & imprudent, n'eût pas manqué ſon jour pour en profiter, & de s'embarquer dans quelqu'entrepriſe étourdie, d'où il n'eût pû ſe tirer qu'avec honte; au lieu que n'étant maître que d'une partie de l'armée, en riſquant celle-ci, il pouvoit eſpérer du ſecours de l'autre, s'il venoit à avoir du pire. C'eſt ce qu'Annibal craignoit ſur toutes choſes. Il ſe flatta pourtant que Fabius ne le feroit qu'à l'extrémité, & qu'il ne ſeroit peut être pas fâché que ſon Collégue reçût quelque échec, & fût même bien battu, pour ſe venger de l'iniuſtice du Sénat, & de l'envie de Minucius par la perte de ſa réputation. Annibal penſoit en Africain, & l'on va voir qu'il ne ſe trompa pas tout-à-fait dans ſes conjectures.

Les deux Dictateurs campoient en deux camps ſéparez, comme je viens de dire : Annibal remarqua une hauteur qui partageoit ſon camp & celui de Minucius, il ſongea à s'en rendre le maître. Il ne conſidéra pas tant l'importance du poſte, que l'occaſion qui s'offroit d'engager l'ennemi dans quelque combat deſavantageux; & je ſuis perſuadé que l'embuſcade fut le ſujet de l'entrepriſe ſur la colline, plutôt que celle-ci le ſujet de l'embuſcade. Car il comptoit bien que Minucius, homme auſſi imprudent que malhabile, attaqueroit la hauteur & y marcheroit avec toutes ſes forces, ſans faire reconnoître le terrain qu'il avoit à ſa gauche; & où, bien qu'il ſemblât ras & découvert, il y avoit des cavins, des enfoncemens & des endroits très-propres à une embuſcade. Annibal, à la faveur de la nuit, y fit couler un corps conſidérable de troupes ſans qu'on s'en apperçût. Il fait marcher en même tems un autre corps, qui ſe loge ſur la hauteur.

Minucius ſurpris de voir l'ennemi ſi proche de ſon camp, y marche avec toutes ſes forces en bataille. Les armez à la légére (2) & la cavalerie (3) entrelaſſée avec eux, attaquent la hauteur avec beaucoup de courage & de réſolution. Comme on faiſoit filer à tout moment des troupes des deux armées ſur la hauteur, les unes pour attaquer, & les autres pour ſe défendre, le combat devint grand & fort opiniâtré. On voioit ce ſpectacle & tout ce qui ſe paſſoit du camp de Fabius, & perſonne ne pouvoit comprendre la raiſon de l'attaque

T. 4.

12.

du côteau, à deux pas de l'armée Carthaginoiſe, Minucius n'aiant à oppoſer à toutes les forces d'Annibal qu'une partie de celles des Romains. Ajoutez que c'étoit dans une raſe campagne, où le nombre fait beaucoup : car outre la ſupériorité de celle d'Annibal, elle avoit encore la valeur & l'expérience ſur celle des Romains. Si Minucius n'avoit eu affaire qu'aux troupes qui défendoient le côteau, il en étoit quitte pour une retraite, qui ne pouvoit lui être interdite ; mais il dut être bien étonné lorſqu'il s'apperçut d'une embuſcade au milieu d'une plaine, & d'en voir ſortir un corps conſidérable de troupes. Ce n'eſt pas le piége qui dut le ſurprendre, mais l'excès de ſa ſottiſe & de ſa négligence : car qui eſt le Général qui ne ſait pas reconnoître le terrain à deux pas de lui, s'il n'eſt le plus négligent de tous les hommes ? Ce corps (4), qui s'étoit caché dans ces endroits couverts par-ci par-là & par détachemens, ſe réunit & fondit tout à coup ſur les flancs & ſur les derriéres des Romains, pendant qu'Annibal s'avance avec le reſte de ſon armée en bataille droit à Minucius, étonné de la grandeur du péril qui lui paroît alors tout préſent : il ſe déconcerte & ne ſçait plus quel conſeil prendre, ni comment ſe retirer. Les troupes qui combattent ſur la hauteur s'en apperçoivent & ſe découragent, la confuſion s'y met bientôt. Les ennemis (5), qui voient cette contenance, font un dernier effort, les enfoncent, & les ménent battant juſqu'à leur gros. On ne vit bientôt que confuſion & que deſordre. Fabius, qui contemple toutes ces manœuvres imprudentes de ſon Collégue de la hauteur où il eſt campé, jugea qu'il étoit tems de marcher au ſecours des ſiens, & en effet il marche en ſi bon ordre qu'Annibal ne jugea pas à propos de pouſſer plus loin ſon avanture, de peur que l'ennemi ne profitât de cette eſpéce de deſordre aſſez ordinaire dans les troupes qui ont combattu, quoique victorieuſes. Annibal ſe retire content d'avoir un peu réprimé l'audace & l'orgueil de cette portion de la Dictature. » Après ce combat, l'armée Ro» maine eut dequoi ſe convaincre, *dit notre Auteur très-judicieuſement*, » que la vaine confiance de Minu» cius avoit été la cauſe de ſon mal» heur, & qu'elle ne devoit ſon » ſalut qu'à la ſage circonſpection » de ſon Collégue : & l'on ſentit » auſſi à Rome combien la vraie » ſcience de commander & une » conduite toujours judicieuſe & » conſtante l'emportoit ſur une bra» voure téméraire & une folle dé» mangeaiſon de ſe ſignaler.

Tite-Live rapporte, & Plutarque après lui, qu'Annibal retournant de ce combat, ne put s'empécher de dire qu'il s'étoit bien attendu de voir enfin crever la nue qui paroiſſoit ſans mouvement ſur les hauteurs, qu'elle s'avanceroit enfin & verſeroit ſur lui quelque grand orage. Juſtin dit la méme choſe. *Annibalem quoque ex acie redeuntem dixiſſe ferunt, tandem eam nubem qua ſederet in jugis montium, ſolicitatam procella imbrem dediſſe.*

La harangue de Minucius à ſes ſoldats après ſa défaite, me paroît bien humble pour un homme ſi vain. Il eſt rare que des hommes de ce caractére aient des retours ſur eux-mémes, & qu'ils reconnoiſſent leurs fautes : une telle démarche leur coûte trop. Elle ne coute rien à celui-ci. Cela ſemble très-grand, très-magnanime ;

& digne de ces tems antiques. Il répare par cette action glorieuſe tout le mal qu'il a fait à ſon Général, & la honte de ſa défaite. Qui pourroit refuſer ſon eſtime à un Officier qui penſe ainſi? Je me ferois conſcience de ne pas rapporter le diſcours (a) de Minucius à ſes ſoldats après cet échec, ce qui ſervira de leçon aux Généraux qui ſe font battre, & même toujours, & qui prétendent non ſeulement avoir raiſon; mais avoir fait bien au-delà de la ſageſſe & de la prudence humaine, quoiqu'ils ſoient dignes du mépris & de la riſée publique.

» Mes compagnons, leur dit-il, » ne point commettre de fautes, » cela eſt au-deſſus de la nature » humaine; mais tirer de ſes fautes » paſſées des inſtructions pour l'a- » venir, c'eſt ce qui eſt au pouvoir » de tout homme qui a de la vertu » & de la ſageſſe. J'avoue donc » que j'ai beaucoup moins de ſujet » de me plaindre de la fortune, » que je n'en ai de m'en louer: car » ce que je n'avois pas appris dans » toute ma vie, je viens de l'ap- » prendre dans une petite partie » du jour. Je viens de me con- » vaincre que bien loin d'être ca- » pable de commander aux autres, » j'ai beſoin de quelqu'un qui me » commande, & que je ne dois » pas avoir la folle ambition de » l'emporter ſur ceux à qui il m'eſt » beaucoup plus glorieux de céder. » Vous n'avez deſormais, mes com- » pagnons, qu'un ſeul Dictateur, » qui marchera à votre tête. La » ſeule occaſion où je veux vous » commander, c'eſt pour aller lui » témoigner la reconnoiſſance que » nous lui devons, & dont je veux » vous donner l'exemple en me » ſoumettant à ſes ordres, & en lui » obéiſſant le premier.

Encore un coup, je ne trouve rien de plus beau, de plus honnête, de plus digne d'un cœur généreux & de plus rare que cette action de Minucius: elle efface le blâme de toutes les autres. Voilà dequoi nous donner de l'indignation contre bien des Généraux qui ont paié de la plus noire ingratitude des ſervices ſemblables à celui de Fabius. Je ne vois rien de plus lâche, de plus bas, ni rien qui deshonore davantage un homme de guerre, & nous porte plus à le mépriſer que ces ſortes d'infamies.

Nous ne ſçaurions dire ſur la foi de quel Hiſtorien Plutarque a pû avancer ce que tous les autres ignorent du combat de Fabius contre Annibal enſuite de la diſgrace de ſon Collégue. Je n'en vois aucun qui en faſſe la moindre mention. C'eſt bien donner à courir à un homme qui veut avoir des garans d'un évenement auſſi conſidérable que celui-là. Ecoutons le récit de l'Auteur Grec.

» Fabius charge les Numides, » *dit-il*, qui étoient dans la plaine, » & les diſſipe: de là il fond ſur » ceux qui pourſuivoient les Ro- » mains, & taille en piéces ceux » qui lui font tete; les autres plient » & prennent la fuite, de peur d'ê- » tre envelopez à leur tour. Anni- » bal voiant la fortune changée, & » Fabius, qui l'épée à la main avec » une vigueur fort au-deſſus de ſon » âge ſe faiſoit jour au travers des » combattans, & perçoit juſqu'au » haut de la colline où étoit Mi- » nucius, fit ceſſer le combat; & » aiant commandé aux trompettes » de ſonner la retraite, il ramena » ſes troupes dans ſon camp.

Je m'imagine que Plutarque auroit

(a) *Plut. Dacier. Vie de Fab. Max.*

roit pû ſupprimer ce combat ſans ſe faire tort. Voit-on une ombre de cette action dans Polybe & dans Tite-Live, ni dans aucun autre Hiſtorien ? Qui croirons-nous ? Je le puis dire, Polybe eſt infiniment plus digne de foi que cent autres comme Plutarque ; & quand nous n'aurions que le premier pour garant, il faudroit le croire. Il étoit contemporain, il avoit conſulté mille gens qui avoient ſervi dans l'armée de Fabius : il étoit d'ailleurs homme de guerre. Nous pouvons nous en rapporter à lui plutôt qu'à Plutarque, qui n'a écrit que pluſieurs ſiécles après. Le voilà donc avec ſon combat entre la foule des Hiſtoriens qui le démentent. Nous y mettrons auſſi l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire Romaine, qui s'eſt chargé du débit de cette action, qu'il n'a pas manqué d'orner & de parer de tous les atours de ſon éloquence, & de romaniſer un peu plus le fait que n'a fait Plutarque. On lui paſſe tout cela, comme le paſſage des éléphans ſur le Rhône, qui traverſérent ce fleuve ſur deux bacs attachez au bout d'un traîneau : machine admirable, & de l'invention de l'Auteur. C'eſt le moins que nous puiſſions faire que de reconnoître par un peu d'indulgence le divertiſſement qu'il nous donne. Revenons à notre ſujet.

Les Modernes ont eu leurs Minucius comme les Anciens ; & quelque malhabile qu'il fût, il avoit ſon mérite comme tous les autres qui lui reſſemblent. J'ai rencontré un Gérunium & un Minucius dans l'Hiſtoire de Louis XIII. dans la perſonne du Maréchal de Brezé, qui ſe battoit & attaquoit volontiers ſans entendre beaucoup dans l'art de la guerre. Il le fit voir en pluſieurs actions. Nous prendrons celle qui a le plus de rapport à notre ſujet, & c'eſt la journée d'Avein en 1635. qui lui ſeroit fort glorieuſe, ſi le Maréchal de Châtillon ſon Collégue ne l'eût ſauvé d'un engagement qui n'eût pas manqué de lui être funeſte. Celui-ci arriva fort à propos pour le tirer d'embarras. Les deux Maréchaux avoient partagé leur armée en deux corps pour traverſer le païs de Liége, & joindre celle du Prince d'Orange. Le Cardinal Infant crut venir à bout d'empêcher cette jonction, il envoia le Prince Thomas de Savoie à la tête de dix à douze mille hommes & de trois ou quatre mille chevaux ; & bien qu'il ſçût cette armée fort inférieure à celle de France, il ne s'en mit pas autrement en peine. Le Prince Thomas valoit bien les deux Maréchaux. Il lui ſuffiſoit, pour eſpérer du ſuccès de ſon deſſein, que le commandement fût partagé entre ces deux Généraux : avantage qu'Annibal conſidéra toujours comme très-grand pour l'humiliation de Rome, & dont il n'eut pas lieu de ſe plaindre. Le Cardinal comptoit que la jalouſie, que Châtillon & Brézé conçurent l'un contre l'autre, le dédommageroit de la foibleſſe de ſes troupes ; il n'étoit que trop bien inſtruit de leur méſintelligence. C'étoit la grande reſſource du Cardinal Infant, & la fut preſque toujours.

Cette méthode de couper en deux le commandement d'une armée, fut toujours religieuſement obſervée par le Cardinal de Richelieu & par le Cardinal Mazarin. Il ne faut pas en être étonné, la guerre n'étoit pas leur métier, & les exemples de la ſeconde guerre Punique & la cauſe des infortunes des Romains ne leur avoient pas paſſé ſous les yeux, quoiqu'ils ſçûſſent parfaite-

ment leur Machiavel, qui ſe moque d'une conduite ſi peu ſenſée. Puyſegur ne dit pas dans ſes Mémoires qu'il la déſaprouve ; mais il nous fait parfaitement connoître la jalouſie & la méſintelligence des deux Généraux. Comme ils marchoient en deux corps ſéparez, & que Brézé faiſoit la tête du tout, ce Maréchal arriva plutôt à ſon quartier, qu'il prit à un village voiſin que Puyſegur ne nomme pas, & qui menoit à Liége. On en laiſſa un autre nommé Autin, à un quart de lieue du premier, & que Châtillon devoit occuper, dans la créance qu'il y arriveroit la nuit, & qu'il en feroit ſon quartier. On y laiſſa ſeulement une garde de cavalerie, comme ſi cela ſuffiſoit pour empêcher le Prince Thomas de s'y loger, ſi la fantaiſie lui en prenoit. Elle lui prit, il s'y poſta, & par ce campement il coupa la communication du corps que M. de Brézé commandoit d'avec celui de M. de Châtillon. Le premier, naturellement hautain & fier de la faveur du Miniſtre, dont il étoit beaufrere, crut pouvoir prendre ſur lui d'attaquer de ſon chef & avec ſes ſeules troupes l'armée Eſpagnole, ne s'imaginant pas, vû la grande opinion de ſon mérite & le bruit de ſon nom, qu'il eût beſoin du ſecours de ſon Collégue, dont la lenteur, l'indolence & la circonſpection n'étoient guéres moindres que la négligence de Brézé à s'informer de ce qui ſe paſſoit chez l'ennemi, & à méditer ſur ſes mouvemens & ſur ſon repos. Il eſt averti que le Prince Thomas occupe le poſte d'Autin, deſtiné pour ſon Collégue. Cette nouvelle le ſurprit, ſans lui faire perdre l'eſpérance de rendre cet endroit célébre par quelque coup de ſa façon. Il ſe met donc en tête d'attaquer ſeul l'armée Eſpagnole, & de ne partager point l'honneur d'une victoire qu'il croioit déja tenir. Ce qu'il y a de ſingulier dans tout ceci, c'eſt de voir deux Maréchaux de France à une lieue l'un de l'autre, & l'ennemi campé entre deux, ſans qu'aucun d'eux en eût la moindre nouvelle : marque évidente qu'ils dépenſoient beaucoup en eſpions. M. de Brézé, ravi que M. de Châtillon ne remue point de ſon poſte, ordonne à Puyſegur de mettre l'armée en bataille pour aller au Prince Thomas. M. de la Meilleraie, qui voit cette réſolution inſenſée du Maréchal, lui fait connoître qu'il court à la perte de ſa réputation en ſe faiſant battre ; au lieu qu'en attendant la jonction des troupes de M. de Châtillon, la victoire devenoit infaillible. Je ne veux rien attendre, répondit-il, j'irai droit aux ennemis, & je les battrai. Sans difficulté il arrivoit tout le contraire, ſi heureuſement l'armée de M. de Châtillon n'eût paru fort à propos.

On voit par le récit de cette bataille, que Puyſegur nous donne, que tout étoit perdu, ſi les troupes de M. de Châtillon n'euſſent été de la partie. On marcha tout auſſitôt à Avein, où les ennemis s'étoient retranchez : ils y furent attaquez & battus. La ſupériorité du nombre & la lâcheté de leur cavalerie, contribuérent plus à leur défaite que le défaut de conduite du Général. Le Maréchal de Brézé dut être fort obligé à ſon Collégue ; mais comme les ames reconnoiſſantes ſont rares, & qu'on en voit peu de marquées au coin de celle de Minucius, à l'égard de ce qu'il fit, & qu'en toutes choſes ce qui eſt le plus médiocre eſt le plus commun ; il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'ingrats dans

le monde, & tant d'envie contre les hommes auſquels nous ſentons des vertus qui peuvent nous faire ombrage & nous ſurpaſſer. Brézé, bien loin de ſçavoir bon gré à Châtillon, ne ceſſa de le deſſervir autant qu'il put auprès du Miniſtre, & de continuer toujours dans la haine qu'il avoit contre lui, & à l'obſerver dans toutes ſes actions, ſur leſquelles il verſoit tout le poiſon qu'il lui étoit poſſible d'y mettre : tant la jalouſie pervertit le cœur. C'eſt dommage que cette baſſe paſſion puiſſe avoir entrée dans l'ame d'un brave homme.

§. IV.

Fautes de Minucius. Annibal n'en eſt pas exemt : il manqua de hardieſſe & de réſolution. Raiſons qui peuvent juſtifier la conduite de ce Capitaine.

LEs fautes de Minucius ſont d'une eſpéce qu'il ſeroit fort mal aiſé de juſtifier ; & quoique le ſophiſme ſoit une des principales qualitez des Généraux préſomptueux & malhabiles, & toujours battus lorſqu'il ne plaît pas à la fortune de couronner les bévûes les plus énormes, pour marquer ſa puiſſance ſur ceux qu'elle favoriſe, Minucius ne l'emploia pas pour couvrir les ſiennes : il s'accuſa lui-même d'avoir failli, & en fit un aveu public. Il fit voir la vérité de cette maxime, qu'il a plû à Plutarque d'emprunter de Polybe : *qu'un malheur inſtruit plus en un jour que les proſpéritez en pluſieurs années*, & vit bien qu'il lui reſtoit beaucoup à apprendre.

Mon Auteur n'entre dans aucun détail de ſon ordre de bataille, quoique ſon troiſiéme Livre ſoit le commencement de ſon Hiſtoire. Je conjecture qu'il ſe rangea ſelon la coutume Romaine. On ſe méprend rarement à donner le plan de leurs batailles & de leurs combats : car lorſqu'ils ſortent de la commune façon de ſe ranger, Polybe ne manque pas de nous l'apprendre ; ce que ne font pas, ou fort rarement les Hiſtoriens Latins, beaucoup moins exacts que les Grecs. Je ne trouve rien à reprendre à l'ordonnance de Minucius ; mais ſeulement d'avoir mal choiſi ſon champ de bataille, & de s'être rangé ſur un front paralléle au côteau : au lieu qu'il eût dû tourner ſon armée de telle ſorte qu'il eût porté une de ſes aîles vers ſon camp, & l'autre vers le côteau, en la mettant en potence pour ſoutenir le corps qui devoit l'attaquer, & par-là il rendoit inutiles tous les avantages qu'Annibal pouvoit prendre ſur lui ; au lieu qu'en ſe rangeant de front, il prêtoit le flanc à l'ennemi qui le débordoit, & donnoit lieu à ceux de l'embuſcade de tomber ſur ſon flanc & ſur ſes derriéres. Voilà une faute groſſiére & bien avérée, & une grande témérité d'oſer attaquer un ennemi ſi extraordinairement ſupérieur avec la moitié des forces Romaines, ſans être bien aſſuré ſi Fabius le tireroit d'embarras, en cas qu'il vînt à avoir du pire : eſt-ce que Minucius ignoroit à quel homme & à quelles troupes il avoit affaire ?

Mais, ce qui met le comble à la ſottiſe, c'eſt de n'avoir pas fait reconnoître ou reconnu lui-meme le terrain aux environs du champ de bataille ; cette négligence eſt-elle bien pardonnable à un homme de guerre ? Car s'il eût fait fouiller tous ces endroits, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte. Qui peut, dira quelqu'un, ſoupçonner une embuſcade, où il ne paroît rien qui

doive la favoriſer ? Et qui peut s'imaginer, lui répondra-t-on, qu'un Général & un Romain n'ait pas obſervé en ceci les regles inviolables de la guerre, qui ne permettent jamais de faire un pas ſans être bien aſſûré, & ſans avoir bien reconnu les cent autres qui reſtent à faire ? Qui dit que les plaines, quelque rafes & nettes qu'elles nous paroiſſent au coup d'œil, ne ſoient pas propres à des embuſcades ? Sont-elles ſi unies qu'il n'y ait des fonds inſenſibles, des ravins, des foſſez & de petits rideaux de terre, capables de cacher & de couvrir non ſeulement un grand corps d'infanterie, mais encore de la cavalerie ? L'Hiſtoire n'eſt-elle pas remplie d'une infinité d'exemples de ces ſortes de piéges, qui ſont d'autant plus à craindre qu'on s'en défie le moins ?

Je veux que le piége dans lequel Minucius tomba puiſſe être mis au nombre de ceux qui ſont au-deſſus de la prévoiance humaine, quoiqu'il ſoit bien au-deſſous : eſt-ce qu'il ne voioit pas qu'Annibal le déborderoit, s'il s'aviſoit de ſortir en bataille & de marcher à lui ? Il devoit donc ſe précautionner à ſes aîles, & pour s'aſſûrer de ce côté-là fermer les eſpaces ou les deux extrémitez d'entre ſes deux lignes (6) par ſes triaires, pour faire front de tous côtez ; alors les troupes de l'embuſcade euſſent trouvé à qui parler, & par tout une égale réſiſtance. Tout au moins devoit-il mettre ſa cavalerie (7) en potence, & par-là ſes flancs ne ſe fuſſent pas trouvez découverts. Ce mouvement étoit délicat ſi près de l'ennemi, dira-t-on : je l'avoue ; mais il étoit moins dangereux que de laiſſer cette cavalerie dans une ſituation où elle ne pouvoit reſter longtems ſans être envelopée & défaite dès le premier choc. Diſons la vérité, Minucius fit tout à la hâte & ſans réflexion. Il ne falloit pas attendre des meſures & des manœuvres ſi déliées d'un Général qui néglige les plus eſſentielles, & celles qui peuvent entrer dans l'eſprit de tout le monde. Ce qui doit ſans doute ſurprendre, c'eſt que ce Général tomba dans une faute toute ſemblable à celle de Sempronius à la bataille de la Trébie : car ſi celui-ci, auſſi bien que l'autre, euſſent fait reconnoître la plaine du côté de leurs aîles, ils ne fuſſent pas tombez dans le piége qu'Annibal leur tendoit. Ne diroit-on pas qu'il y avoit un ſiécle de cette action à l'autre ? Mais venons à Annibal, qui nous paroît bien circonſpect dans cette affaire-ci.

Ceux qui s'impatientoient de la longueur de cette guerre, qui ſe paſſoit toute en mouvemens, ſans aucune action déciſive, diſoient, par dériſion, comme je l'ai déja dit, & pour ſe moquer, que Fabius étoit le Pédagogue d'Annibal, qu'il ne quittoit jamais d'un pas de peur de libertinage : qu'il n'oſoit pourtant le châtier de ſes écarts, dans la crainte d'en être battu ; mais qu'il cherchoit à le renvoier chez ſes parens, faute de nourriture & de moiens pour l'entretenir en enfant de bonne maiſon.

On n'auroit jamais dit que ce terme burleſque pût être appliqué à un Général d'armée. Les envieux de ce grand homme ne penſoient pas qu'ils faiſoient ſon éloge, en voulant le tourner en ridicule. Les habiles gens, qui voioient la profondeur du ſyſtéme de ce grand homme, prirent ce terme dans un ſens plus honorable, & s'en formérent une idée bien différente après l'affaire de Gérunium. En effet,

elle fit aſſez voir que le Général Carthaginois reconnoiſſoit la ſupériorité de ſon Maître, & l'aſcendant qu'il avoit ſur lui. Encore un coup, il fit voir qu'il le craignoit, & qu'il mépriſoit les autres. Peu s'en fallut que Minucius ne fût mis dans une entiére déroute, ſi le *Pédagogue* n'y eût mis bon ordre. Annibal craignit de l'avoir ſur les bras, & que les affaires ne changeaſſent de face; il ſe retira dans ſon camp, lui qui cherchoit les occaſions de combattre, bien loin de les éviter. Cette nouveauté m'étonne. Ses affaires ſe trouvoient dans une telle extrémité, qu'il ne pouvoit ſe ſauver que par une victoire; d'où vient qu'il quitte ainſi la partie en ſi beau ſujet de la finir glorieuſement? Il étoit déja victorieux d'une partie de l'armée Romaine, encore un coup de colier ſuffiſoit pour perfectionner l'œuvre: une partie de ſes forces étoit capable de tenir tête à des troupes battues & étonnées du ſuccès de leur entrepriſe. Ceux qui marchoient au ſecours venoient-ils avec des eſpérances plus grandes de vaincre que ceux qui avoient déja vaincu? Annibal ne devoit-il pas regarder ſon premier avantage comme une aſſûrance d'un plus grand? N'auroit-il pas dû marcher droit à Fabius & le combattre? Il n'en fit pourtant rien. Encore une fois, cet excès de prudence & de circonſpection, dans un homme comme Annibal, eſt quelque choſe de ſi ſurprenant, que je ne vois aucune raiſon qui puiſſe le juſtifier d'une conduite ſi contraire à ſa maniére de faire la guerre. Que ſçai-je s'il ne craignoit pas que les troupes de Minucius ne ſe ralliaſſent, & qu'elles ne revinſſent au combat avec cette fureur qui naît du deſir de réparer leur honte, & que la vûe d'une armée qui marche à leur ſecours, ne relevât leur courage & leurs eſpérances, & ne les portât à quelque coup déterminé? En effet il n'y a rien de plus capable d'animer les gens de cœur, qui ne ſont pas battus par leur faute, mais par l'imprudence de leur Général, que la vûe d'un ſecours. *La compagnie aſſûre juſqu'aux enfans*, dit Montagne, & la honte nous tient ſouvent lieu de compagnie. Les Romains en étoient plus ſuſceptibles qu'ils ne l'étoient de crainte: elle avoit un tel pouvoir ſur eux, qu'elle leur a fait remporter de grandes victoires lors méme qu'on les tenoit pour perdues.

Après le combat de Dyrrachium, où les ſoldats de Céſar furent battus, toute l'armée demandoit la bataille, tant leur défaite leur tenoit au cœur. Il arriva pareille choſe à ceux d'Antoine dans la guerre contre les Parthes. On vit l'effet de la honte d'une retraite dans nos ſoldats à la bataille de Malplaquet & de beaucoup d'Officiers, qui n'euſſent jamais été d'avis de ſe retirer, ſi on eût daigné les conſulter: car cette retraite ne put être attribuée qu'au conſeil de deux Officiers Généraux. Encore une fois, ceci ne couvre pas la retraite d'Annibal, & ne le ſauve pas du blâme. Pour moi je penſe qu'il ne crut point devoir tenter la fortune ſur la fin d'une campagne. Comme il ne voioit aucun endroit pour paſſer l'hiver, ni de vivres pour la ſubſiſtance de ſes troupes que ce qu'il avoit amaſſé à Gérunium, & que ce poſte étoit d'une extréme importance pour lui, il craignoit que, ſi la fortune venoit à lui tourner le dos, il ne ſe vît dans la néceſſité d'abandonner ſon poſte, ou d'y être inſulté ou bloqué; outre qu'un avantage rem-

porté dans l'hiver ne nous met guéres plus au large, parce qu'on ne ſçauroit en profiter. Ces raiſons me paroiſſent fortes, & ſont, je penſe, les ſeules qui engagérent le Général Carthaginois à ſe contenter du ſuccès du premier combat, ſans tenter le hazard d'un ſecond, qui pouvoit ne pas lui réuſſir. Paſſons maintenant à ce que nous croions de mieux à faire, ſi un Général ſe trouvoit dans un deſſein & des circonſtances ſemblables à celles de Minucius : car quant à Annibal, il y a infiniment moins à reprendre dans ſa conduite.

§. V.

Précautions dans les campemens. Diſtribution de chaque arme. Ordre de bataille ſelon le principe de l'Auteur.

UN Général qui manque dans le coup d'œil, qui, comme on dit, eſt un préſent de la nature, quoiqu'il ſoit vrai qu'il ſe puiſſe acquerir par l'étude & l'exercice, donne un grand ſujet de douter de ſa capacité, de ſon expérience & de ſon bon ſens, à moins qu'il n'ait la vûe courte. En ce cas les autres qualitez lui ſervent de peu, à moins que la fortune ne ſe mêle de ſes affaires, ou qu'il n'ait auprès de lui quelque habile homme, dont il ſe ſerve en guiſe de lunettes pour s'empêcher de tomber ; ce qui n'arrive jamais dans les Généraux imprudens & préſomptueux comme Minucius, qui manquoit non ſeulement de talens pour l'exécution des grandes entrepriſes ; mais il paroît par ſa conduite qu'il étoit très-ignorant dans la ſcience des poſtes, & incapable de connoître ce qui pouvoit faire à ſon avantage ou lui nuire dans un campement : ce qui dépend du coup d'œil, que la ſcience affine & perfectionne.

Avant que de ſe déterminer ſur un campement, on doit examiner non ſeulement le terrain que nous avons devant nous ; mais encore celui qui nous environne, & conſidérer avec une extréme attention tout le terrain qui eſt entre l'ennemi & nous, de peur qu'il ne profite de ces avantages, qu'il ne nous y prévienne & ne nous reſſerre dans notre camp, ou qu'il ne s'en empare pour couvrir le ſien, ou qu'il ne s'en ſerve pour le deſſein d'une grande entrepriſe. Si l'on a négligé ces ſortes de choſes, & qu'on s'apperçoive que l'ennemi ſe ſoit ſaiſi de quelque poſte avantageux qui nous reſſerre & nous oblige d'abandonner le nôtre avec des difficultez infinies pour la retraite, il faut y marcher ſur le champ : & ſi le poſte eſt important, on doit ſoutenir cette attaque avec toutes ſes forces, & ſe préparer à tout événement. Ces ſortes d'entrepriſes exigent de grandes précautions. On y marche en pleine bataille & dans l'ordre ſur lequel l'on veut combattre. On fait un corps à part des troupes deſtinées pour l'attaque. Si la hauteur eſt ſur un front paralléle à l'ennemi, il faut examiner s'il n'eſt pas plus fort, ſi quelqu'une de ſes ailes n'outrepaſſe pas une des nôtres, & s'il ſoutient la colline par une aîle ou par ſon centre ; ce qui met de la différence dans une diſpoſition, parce qu'on ne peut être débordé des deux côtez, & que l'ennemi qui eſt campé derriére la hauteur peut tourner la montagne & manœuvrer à ſon aiſe ſans être apperçû, pendant qu'on eſt aux mains de ce côté-là ; mais nous ſuppoſons ici un corps d'armée comme celui de Fabius, qui ôtoit cet avantage

à Annibal contre Minucius.

Le plus important dans ces ſortes d'entrepriſes eſt d'aſſûrer bien ſes aîles de peur d'être inveſti. Or je ne vois pas d'autre moien de s'empêcher de l'être, que de ſoutenir ceux qui attaquent le côteau par une des aîles plutôt que par ſon front, parce qu'il eſt toujours plus avantageux d'être ſurpaſſé à une ſeule que de l'être à toutes les deux, & que la ligne qu'on forme faſſe un angle ou une oblique avec les troupes qui attaquent, & que celles-ci ſoient ſoutenues de ſi près de leur aîle, que l'ennemi ne puiſſe, en tournant la hauteur, ſe couler entre elle & les combattans. Cette aîle doit former une potence (7) avec la ligne (8), qui s'étend vers le camp: car ſi l'armée campe en deux camps ſéparez, l'armée n'oſera tourner ſur l'aîle qui attaque & qui ſe replie vers le côteau, de crainte d'être attaqué & pris par les derriéres par les troupes du camp qui eſt ſur la droite, & par-là les deux aîles ſont à couvert des deſſeins de l'ennemi: outre que les troupes de la droite donnant jalouſie de ce côté là, l'ennemi ſe bornera à porter toutes ſes forces ſur le côteau, ou à faire ſon principal du reſte de la ligne, & d'attaquer tout ce front pour faire diverſion des troupes qui attaquent la colline. Or l'ennemi (9) ne ſçauroit engager une affaire de ce côté-là, qu'il ne replie toute ſon armée, qu'il ne s'éloigne de ſon principal objet, & ne s'expoſe à être attaqué à ſa droite, ſans rien voir de ce qui ſe paſſe vers la hauteur. Ajoutez que ceux qui la défendent peuvent être pris par leurs derriéres par les troupes du ſecond camp, pendant qu'ils ſe voient attaquez de front. Comme j'ai déja traité de l'attaque des hauteurs, je me contente ici de donner d'abord l'ordre & la diſpoſition de l'attaque de la colline, pour finir par celle de la partie de l'armée qui la ſoutient.

Comme je ſuppoſe le côteau d'une pente douce & aiſée, je ſuppoſe auſſi que la cavalerie y peut être d'uſage. Je range donc les troupes qui attaquent la hauteur par colonnes de deux bataillons aux aîles (10) & au centre, les autres d'un ſeul bataillon ſur douze de profondeur: les eſcadrons (11) entre les intervales; ces eſcadrons entrelaſſez des compagnies de grenadiers (12). Cette ligne de colonnes ſera ſoutenue d'une réſerve de quelques bataillons (13). Cette diſpoſition ne demande aucune explication, & encore moins de Commentaire, pour peu qu'on ait une idée de mon principe de tactique, auquel il faudra bon gré mal gré tôt ou tard venir.

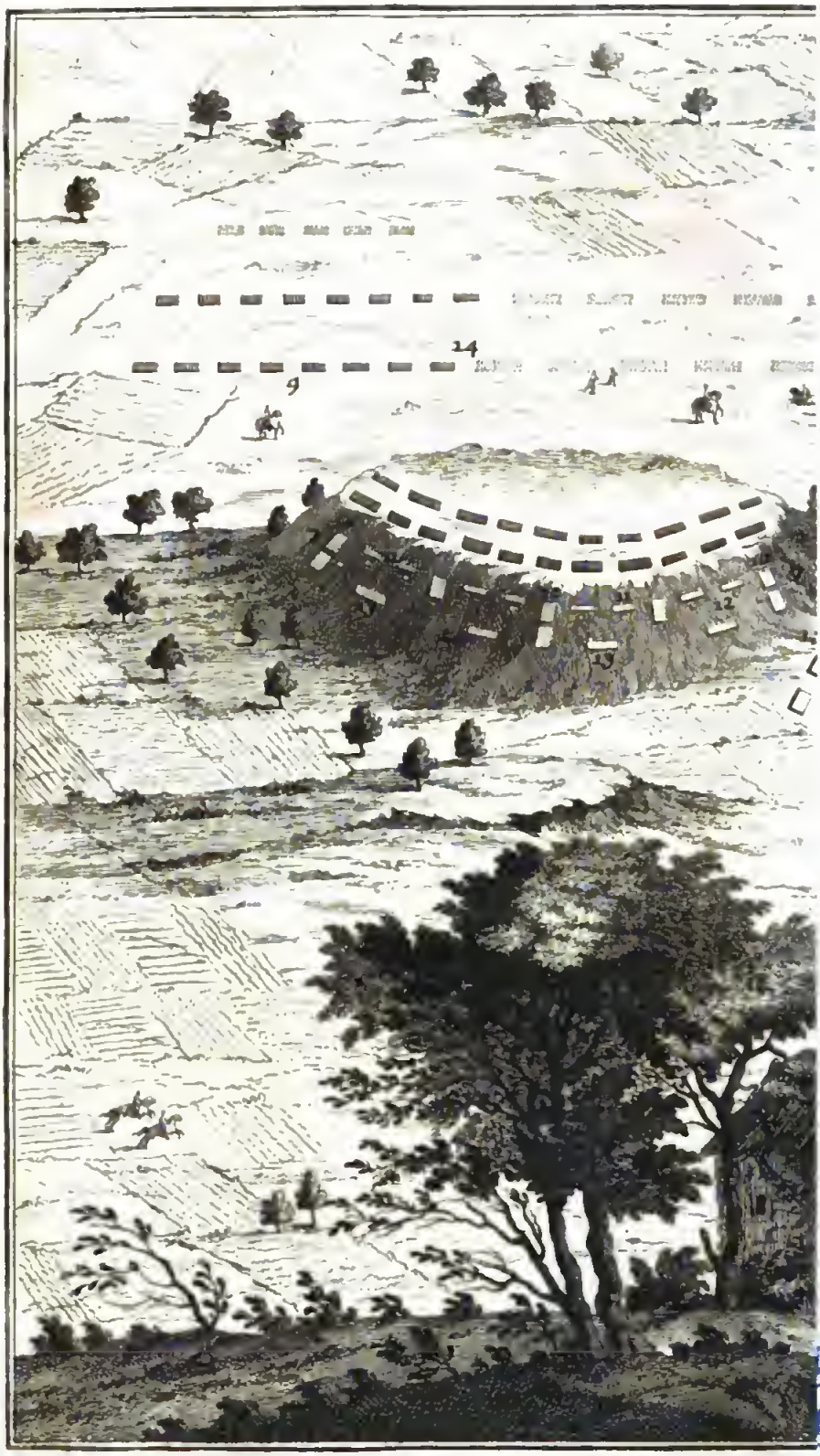
On n'attaque jamais un poſte au voiſinage d'une armée, qu'on ne marche avec toutes ſes forces, comme je l'ai déja dit. Voici l'ordre ſur lequel on doit ſe ranger, s'il prenoit envie à l'ennemi d'engager une affaire générale.

Les toupes commandées pour l'attaque de la colline devant occuper tout le front, & l'ennemi qui la défend à ſa gauche (14) s'étendant bien au-delà de la plaine, il y auroit à craindre, ſi on ſe rangeoit ſur un front paralléle au ſien, d'en être ſurpaſſé. Je crois que le plus ſûr pour éviter ce défaut, ſeroit de former une potence, comme je l'ai déja dit, avec le corps qui doit attaquer la hauteur en ſe rangeant de biais, portant la gauche vers le camp. Par cette diſpoſition on s'éloigne de l'ennemi, qui ne ſçauroit profiter de ſon avantage, ni engager un combat ſans

remuer toute ſon armée par un quart de converſion très-dangereux, parce que ces ſortes de mouvemens ne ſe font guéres ſans confuſion, & ſans perdre un tems conſidérable; outre qu'on s'éloigne de l'endroit qui fait le ſujet du combat, qu'on ne ſçauroit ſecourir que par un mouvement irrégulier.

L'armée ſera flanquée à ſes aîles des deux colonnes (15) de deux ſections chacune, la cavalerie ſur trois corps aux aîles (16) (17), & au centre (18), l'infanterie (19) entre eux, les eſcadrons entrelaſſez des pelotons (20) & les bataillons ſur dix de profondeur, les brigades de cavalerie & d'infanterie appuiées aux colonnes (21), & une autre (22) au centre pour faire effort en cet endroit, & ſéparer celui de l'ennemi de ſes aîles, & une arme doit être néceſſairement ſoutenue par l'autre : l'infanterie de la ſeconde ligne (23) ſoutient la cavalerie de la premiére, & la cavalerie l'infanterie avec quelques colonnes & une réſerve (24). Voilà l'ordre de bataille ſur lequel il me paroît qu'on doit combattre, ſoit dans l'attaque de la hauteur, ſoit dans le combat qui peut naître de cette entrepriſe. Si Minucius eût tourné ſon armée comme je le fais voir ici, la ruſe d'Annibal alloit à rien : il ne pouvoit même l'attaquer ſans s'éloigner de la hauteur de ſon camp. Il étoit alors aiſé à Fabius de détacher une partie de ſon armée, qui eût pû tomber ſur le camp ou ſur les derriéres de ceux qui défendoient le côteau, pendant qu'avec le reſte il eût marché au ſecours de Minucius.

CHAPITRE XXIII.



T. 4

13.

ORDRE DE BATAILLE SELON

CHAPITRE XXIII.

Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la néceſſité de combattre. Préparatifs de cette bataille. Harangues de part & d'autre pour diſpoſer les troupes à une action déciſive.

LEs deux armées paſſérent ainſi l'hiver & tout le printems à ſe côtoier l'une l'autre. Le tems de la moiſſon venu, Annibal décampe de Gérunium, & pour mettre les ennemis dans la néceſſité de combattre, il s'empara de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient enfermé les vivres & autres munitions qu'ils avoient apportées de Canuſium, & d'où ils tiroient leurs convois. Cette ville avoit été entiérement détruite l'année précédente. Annibal, par la priſe de cette place, jetta l'armée Romaine dans un embarras très-grand. Outre qu'il étoit maître des vivres, il ſe voioit dans un poſte qui par ſa ſituation commandoit ſur toute la contrée. Les Proconſuls dépêchérent à Rome courriers ſur courriers, & mandérent que, ſans être obligez de combattre, il n'étoit plus poſſible d'approcher de l'ennemi; que tout le païs étoit ruiné; que les Alliez étoient en ſuſpens, & attendoient avec impatience à quoi l'on ſe détermineroit; qu'on leur fît ſçavoir au plutôt ce que l'on jugeoit à propos qu'ils fiſſent. L'avis du Sénat fut de livrer la bataille. Mais on écrivit à Servilius de ſuſpendre encore, & l'on envoia Æmilius pour la donner. Tout le monde jetta les yeux ſur ce Conſul; perſonne ne parut plus capable d'exécuter avec ſuccès une ſi grande entrepriſe. Une vie conſtamment vertueuſe, & les grands ſervices qu'il avoit rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les ſuffrages en ſa faveur. On fit encore dans cette occaſion ce qui ne s'étoit pas encore fait, on compoſa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, ſans les Alliez.

Car, comme nous avons déja dit, les Romains ne lévent jamais que quatre légions, dont chacune eſt d'environ quatre mille hommes & de deux cens chevaux. Ce n'eſt que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq

mille des uns & trois cens des autres. Pour les troupes des Alliez, leur infanterie eſt égale à celle des légions ; mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque Conſul la moitié de ces troupes auxiliaires, & deux légions. On les envoie chacun de leur côté, & la plûpart des batailles ne ſe donnent que par un Conſul, deux légions & le nombre d'Alliez que nous venons de marquer. Il arrive très-rarement que l'on ſe ſerve de toutes ſes forces en même tems & pour la même expédition. Ici les Romains emploient non ſeulement quatre, mais huit légions : il falloit qu'ils craigniſſent étrangement les ſuites de cette affaire.

Le Sénat fit ſentir à Æmilius de quel avantage ſeroit pour la République une victoire complette, & au contraire de combien de malheurs une défaite ſeroit ſuivie. On l'exhorta de prendre bien ſon tems pour une action déciſive, & de s'y conduire avec cette valeur & cette prudence qu'on admiroit en lui, en un mot d'une maniére digne du nom Romain. Dès que les Conſuls furent arrivez au camp, ils firent aſſembler les troupes, leur déclarérent les intentions du Sénat, & leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures préſentes leur ſuggérérent de plus preſſant. Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le ſujet (a) de ſa harangue. Il étoit important de raſſurer

(a) *Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le ſujet de ſa harangue.*] La Logique dnit être naturelle, dit le célébre le Clerc, ou elle ne vaut rien. Les figures de rhétorique peuvent être ſçavantes ; mais la meilleure eſt celle qui eſt la plus propre aux tems & aux lieux. Il cite là-deſſus un exemple d'un vieux Officier qui commandoit les Anglois devant Cadix en 1702 : l'avantage du poſte des ennemis, qui demandoit de la vigueur pour les en chaſſer, le réduiſit à la néceſſité de haranguer ſes ſoldats, ce qu'il n'étoit pas accoutumé de faire. Il s'en tira du mieux qu'il put, & mieux peut-être que n'auroit fait tout autre plus éloquent. *Quelle honte !* leur dit-il, *pour vous, Anglois, qui mangez de bon bœuf & de bonne ſoupe, de vous laiſſer battre par cette canaille d'Eſpagnols, qui ne mangent que des oranges & des citrons.* Les Eſpagnols ne ſont pas ſi canailles qu'on diroit bien : s'ils étoient mieux diſciplinez & bien menez, ils auroient moins beſoin de harangue que les autres. Quoiqu'il en ſoit, la harangue n'étoit point des plus graves & des plus ſérieuſes, comme l'on peut voir, & cependant elle fit plus d'effet dans le cœur de ces mangeurs de bœuf & de ſoupe, & leur inſpira plus de courage que n'auroit pû faire la plus précieuſe & la plus divertiſſante de celles qui ſe trouvent dans la nouvelle Hiſtoire Romaine.

La coutume des Anciens étoit de haranguer leurs ſoldats avant le combat : je la trouve excellente & très-digne d'être repriſe. Je doute qu'on en puiſſe trouver l'origine, tant elle eſt ancienne. Elle a duré ſi longtems, que nous touchons preſque à celui où elle s'eſt perdue. Les plus courtes harangues ſont ſans doute les meilleures. Les Hiſtoriens de l'antiquité, & ſur tout les plus recommandables, en rapportent un grand nombre, que les Généraux ont débitées à la tête de leurs armées : ſi c'eſt une réalité ou des piéces de la façon de ces Hiſtoriens, je n'en ſçai rien. Je ſoupçonne ſeulement qu'elles ne ſont pas telles

les troupes contre les revers qu'elles avoient éprouvez, & de diſſiper l'épouvante qu'elles en avoient conçûe.

qu'ils nous les donnent, & qu'ils font dire à leurs Héros bien au-delà de ce qu'ils ont débité, pour augmenter le courage & les eſpérances de leurs ſoldats. Je crois que celles qui renferment beaucoup de ſens & peu de paroles, ſont les plus éloquentes, les plus perſuaſives & les plus propres au commencement. Ce n'eſt pas un petit avantage dans un Général d'armée que d'être éloquent; mais cette qualité n'eſt aujourd'hui d'aucun uſage: ou nos ſoldats n'ont pas beſoin d'être excitez à bien faire, ou leurs Généraux ne ſçavent que leur dire faute d'eſprit militaire, quoiqu'ils en aient infiniment lorſqu'il s'agit de faire valoir leurs belles actions, ou d'excuſer les mauvais ſuccès de leurs entrepriſes, ou de perdre ceux dont le mérite leur fait ombrage.

Céſar étoit d'une éloquence charmante. Elle ne lui ſervit pas peu en bien des occaſions. Ses ſoldats en ſentirent aſſez la puiſſance. Elle étoit en telle recommandation, que pluſieurs dans ſon armée firent des recueils de ſes harangues militaires. Si elles égaloient le nombre de ſes grandes actions, elles devoient remplir pluſieurs volumes raiſonnables. L'on prétend qu'ils ſubſiſtoient en effet, & qu'Auguſte prenoit un ſingulier plaiſir de ſe les faire lire. Ce Prince ſçavoit fort bien diſtinguer les fauſſes des véritables, ce qui n'eſt pas difficile: car le ſtile d'un grand homme lui eſt particulier, & ne s'imite pas aiſément.

Il eſt certain que les diſcours faits à la tête des armées, où il y entre des mots de raillerie & de plaiſanterie, font plus d'effet que les plus ſérieux, quelque bien tournez qu'ils ſoient. Un bon mot quelquefois eſt d'un grand effet. Celui d'Annibal à Giſcon à la bataille de Cannes, en fit beaucoup. Celui-ci lui dit *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant*. Annibal, au rapport de Plutarque, fronçant le ſourcil, lui répondit: *Mais il y a une choſe plus étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prens pas garde.* Giſcon lui demanda ce que c'étoit: *c'eſt*, dit Annibal, *que de tout ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toi:* ce qui fit rire tout le monde, & toute l'armée le ſçut un moment après. *Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois*, dit encore Plutarque, *qui ſe perſuadérent que leur Général n'avoit pas vû de ſi bon cœur, juſqu'à plaiſanter à la vûe d'un ſi grand péril, qu'il ne vit bien qu'il pouvoit ſûrement mépriſer ſes ennemis.* Le même Auteur dit qu'Antigonus n'en faiſoit pas d'autres à ſes ſoldats. Cela fait qu'ils mépriſent davantage leurs ennemis. Le Général ne parleroit pas de la ſorte, s'il n'étoit aſſûré de ſon fait. A la bataille d'Orchoméne Sylla fit un diſcours à ſes ſoldats étonnez, & qui commençoient à prendre la fuite. Voiant qu'il alloit ſuccomber, il décendit promtement » de cheval, dit Plutarque, & ſaiſiſſant » une de ſes enſeignes, il pouſſa aux en» nemis à travers les fuiards, à qui il » crioit: *Pour moi, Romains, il m'eſt glorieux de mourir ici; mais pour vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, ſouvenez-vous de répondre que c'eſt à Orchoméne.*

Les Lacédémoniens faiſoient leurs harangues encore plus courtes, & pourtant toutes pleines de ſens & de force. Thucydide nous en donne un très-grand nombre dans ſon Hiſtoire de la guerre du Péloponéſe, qui, pour être un peu longues, du moins celles qui ſe font à la tête des armées, ne ſont pas moins admirables & moins inſtructives. Celle de Phormion, Général Athénien, pour exhorter ſes ſoldats au combat, eſt un chef-d'œuvre à mon gré, & digne d'un excellent Chef de guerre. On voit aſſez que Thucydide la lui prête, étant auſſi habile & auſſi grand Guerrier que lui. Un Ecrivain qui n'eſt pas du métier ne raiſonnera jamais de la ſorte, la piéce le démontre aſſez. Ses diſcours ſont preſque tous de la même force ſur toutes ſortes de ſujets qui regardent les armes ou la politique militaire. Les Grecs, comme les Latins, ſe donnent de très-grandes libertez en fait de harangues militaires, & particuliérement Tite-Live. Ils font dire aux gens ce qu'ils auroient dû dire dans les journées importantes, & les font parler de la maniére du monde la plus noble & la plus mâle: ce qui eſt un grand ornement à l'Hiſtoire.

Il dit donc à ſes ſoldats, que ſi dans les combats précédens ils avoient eu du deſſous, ils pouvoient par bien des

Celles de Quinte-Curce ſont certainement belles. Il n'y en a point que j'eſtime davantage que celle d'Alexandre à Iſſe. Toutes les autres me paroiſſent plus dignes d'un Orateur excellent que d'un Général d'armée, dont les diſcours doivent être ſimples & nobles, & renfermer plus de ſens que de paroles. Les Livres ſacrez nous en fourniſſent un très-grand nombre qu'on ne ſçauroit trop admirer, parce qu'elles ſont telles qu'elles doivent être. Tacite n'excelle pas moins dans les ſiennes. Celles que Polybe rapporte dans ſon Hiſtoire ſont copiées d'après celles des Généraux. Tite-Live les a trouvées trop ſimples pour être inſerées dans ſon Hiſtoire. Il les fait parler tout autrement qu'ils n'ont fait dans Polybe, & met en œuvre toutes les figures & tous les ornemens de ſon éloquence, plus capables d'exciter l'admiration de ſes Lecteurs que le courage d'une armée, qui ne ſe paie pas de tous ces vains ornemens de rhétorique, où elle n'entend rien.

Ziſca, comparable aux plus grands hommes de l'antiquité, avoit la coutume de haranguer ſes troupes pour les animer au combat, & pour d'autres raiſons où ſon éloquence étoit néceſſaire. Après celui qu'il livra à la Nobleſſe de Bohéme, qu'il tailla preſque en piéces dans un pas de montagnes, il marcha droit à Prague pour l'aſſiéger, & ſe venger des outrages de cette ville, dit Varillas: & ſes ſoldats vouloient la ſaccager & la piller, & Ziſca prétendoit ne la point détruire: des raiſons politiques l'y obligeoient. Il vit bien qu'il falloit parler aux ſoldats, il monta ſur un tonneau.

Compagnons, leur dit-il, quand je conſidére les grandes choſes que vous avez faites, & que je m'en retrace le ſouvenir, je me ſens moins touché de la gloire qui m'en revient, que de celles que vous vous êtes acquiſe par votre valeur. Je confeſſe devoir beaucoup à celle-ci, & l'aveu que je vous en fais ne m'eſt pas moins agréable que le ſuccès de mes entrepriſes. Si vous ne m'aviez pas eu pour votre Général, vous ſeriez aujourd'hui dans la ſervitude & dans le mépris, & peut-être mort de miſére. Je vous ai toujours traitez comme mes enfans, je vous ai dreſſez de ma main, & formez dans l'art de vaincre avec tant de bonheur, que les armées les plus nombreuſes, les plus aguerries & les mieux diſciplinées n'ont pû tenir un inſtant devant vous. Tout vous a fait large dans le combat; mais ſongez que cette valeur eût ſervi de peu, ſi mon expérience & les talens que j'ai reçûs de Dieu ne vous avoient ouvert le chemin de l'honneur & de la victoire: car le ſuccès des batailles eſt toujours moins l'ouvrage de l'intrépidité, que de l'intelligence de celui qui vous commande contre des ennemis qui n'ont jamais prétendu vous céder à l'égard de l'une. Ils ont reconnu le pouvoir de l'autre par leur défaite. Toute la honte eſt tombée ſur leur Général, & toute la gloire ſur le vôtre, qu'il partage avec vous: car je dois autant à votre courage que vous devez à ma conduite. Nous voilà égaux à cet égard-là, mes compagnons; mais il s'en faut bien que nous le ſoions dans le reſte. Votre condition eſt infiniment meilleure & plus déſirable que n'eſt la mienne. Rien de plus touchant & de plus déplorable que mon ſort. J'ai perdu l'uſage de la vûe, & j'achete bien cher cette gloire que nous avons de commun enſemble. J'en remercie Dieu plutôt que de m'en plaindre, puiſque vous vous êtes enrichis par mes victoires des dépouilles de vos ennemis, qui comptoient s'emparer des vôtres. Que me reſte-t-il donc de tant de travaux & de tant de bleſſures? Rien qu'une vaine réputation: je dis vaine, puiſque vous cherchez à me l'enlever & à la couvrir d'une flétriſſure éternelle, en m'empêchant de ſauver une ville floriſſante dont vous demandez la deſtruction. Jettez les yeux ſur ma vie & ſur mes démarches, & vous verrez par ma pauvreté & par mon infortune, ſi vous n'êtes pas les plus ingrats de tous les hommes, & que je n'ai combattu & vaincu que pour vous. A Dieu ne plaiſe, ſoldats, qu'on me reproche jamais, ni à vous non plus, une action ſi lâche & ſi pleine de deshonneur que le ſac & la ruine de la Capitale du pais où vous êtes nez, & le plus bel ornement de la Bohéme.

La moienne antiquité, & les Modernes eux-mêmes, nous fourniſſent un aſſez bon nombre de harangues faites à la tête des armées. Procope en rapporte quelques unes ſur toutes ſortes de ſujets militaires, d'au-

raiſons faire voir qu'ils n'en étoient pas reſponſables : mais que dans la bataille qui s'alloit donner, pour peu qu'ils euſſent de courage, rien ne pourroit mettre obſtacle à la victoire : qu'auparavant deux Conſuls ne commandoient pas la même armée ; que l'on ne s'étoit ſervi que de troupes levées depuis peu, ſans exercice, ſans expérience, & qui étoient venues aux mains avec l'ennemi ſans preſque l'avoir vû : que celles qui avoient été battues ſur la Trébie, arrivées un ſoir de la Sicile, avoient été rangées en bataille le lendemain dès la pointe du jour : qu'à la journée du Thraſyméne, loin d'avoir vû l'ennemi avant le combat, elles n'avoient pû, à cauſe du brouillard, le voir même en com-

tant plus belles, qu'elles ſont très-courtes & pleines de ſens & de force. Depuis Henri IV. il y a peu de Généraux qui ſe ſoient mêlez de haranguer leurs troupes pour les encourager à bien faire, ſi ce n'eſt Charles XII. Roi de Suéde à la bataille de Nerva. Les Officiers particuliers qui ſont à la tête des corps, n'ont pas tout-à-fait oublié cette bonne coutume, & n'en ont jamais fait que ſur le modéle de celles des Lacédémoniens. Celle de Henri le Grand à ſon armée à la bataille d'Ivri, va terminer ces remarques. Avant que d'engager le combat, ce Prince parcourut toute la ligne ; & montrant à ſes ſoldats ſon caſque ſurmonté d'un pannache blanc, leur diſoit : *Enfans, ſi les ennemis vous manquent par quelque accident, voici le ſignal du ralliement : vous le trouverez toujours ſur la route de l'honneur & de la victoire.*

La plaiſanterie d'Alexandre le Grand vaut bien celle d'Annibal à Cannes, un peu avant que les armées en vinſſent aux mains. Je l'ai déja rapportée, mais non pas celle du premier. *Son armée étant rangée en bataille, les Généraux vinrent demander à ce Prince, s'il n'y avoit rien à redire : Rien, dit-il, ſinon qu'il faut envoier querir des Barbiers pour faire le poil aux ſoldats, parce qu'ils ont la barbe trop longue.* Un autre moins ferme & moins ſûr de ſon fait que ce grand Capitaine, eût gardé ſon ſerieux dans un tems où on n'a guéres envie de rire, & c'eſt juſtement dans ces momens de criſe qu'il faut rire & plaiſanter, lorſqu'on a mis ordre à tout, quelque peu d'envie que l'on en ait.

Le mot quelquefois eſt capable d'animer les troupes, & de les remplir d'eſpérance. Je m'étonne qu'on l'accompagne toujours du nom de quelques Saints, qui n'ont que faire là ; outre qu'en ces tems-ci la ſuperſtition n'eſt guéres d'un grand ſecours dans les armées : nous ne ſommes plus au tems du Paganiſme. J'aimerois mieux donner pour mot dans une bataille les noms de quelques grands Capitaines anciens & modernes, accompagnez de quelqu'une de leurs belles actions. Le Général même peut donner les ſiennes. Les noms d'un Céſar, d'un Alexandre, d'un Annibal, d'un Sertorius, d'un Guſtave, d'un Henri IV, d'un Turenne, & d'un nombre infini d'autres, ſont capables d'animer les troupes dans des actions, où l'on cherche à attaquer ou à ſe défendre, & à s'entrégorger mutuellement. De tous les noms de Saints ou de Saintes qu'on peut faire courir dans une armée, le meilleur eſt, ce me ſemble, celui de *Notre-Dame de Frape-fort.* Il n'eſt pas nouveau. A la bataille de Malplaquet le Commandant d'un bataillon du régiment de Navarre le fourra dans ſa harangue. *Allons mes amis, leur diſoit-il, marchons à ces Meſſieurs, & recommandons-nous de bon cœur à Notre-Dame de Frape-fort : c'eſt la Patrone du régiment, elle fait les plus grands miracles ; ayons-y confiance, elle ne ſauroit nous manquer. Combien de fois l'avez-vous éprouvé ?* Si la guerre revient jamais, qu'on s'en ſouvienne. Le mot doit être gai, & même plaiſant : il eſt d'un effet admirable, que le Général n'en ait point d'autre en bouche. Cela marque le mépris que le Général fait de ſon ennemi, comme je l'ai dit plus haut, & le porte dans le cœur de ſes ſoldats.

battant. » Mais aujourd'hui, *ajouta-t-il*, vous voiez toutes » choſes dans une ſituation bien différente. Non ſeulement » les deux Conſuls de l'année préſente marchent à votre » tête, & partagent avec vous tous les périls; mais encore » les deux de l'année paſſée ont bien voulu ſe rendre aux » priéres que nous leur avons faites de demeurer & de com- » battre avec nous. Vous connoiſſez les armes des ennemis, » leur maniére de ſe former, leur nombre. Depuis deux ans » il ne s'eſt preſque point paſſé de jour que vous n'aiez me- » ſuré vos épées avec les leurs. Des circonſtances différentes » doivent produire un ſuccès différent. Il ſeroit étrange, » que dis-je! il eſt impoſſible qu'en combattant à forces égales » dans des rencontres particuliéres, vous aiez été le plus » ſouvent victorieux, & que, ſupérieurs en nombre de plus » de la moitié, vous ſoiez défaits dans une bataille générale. » Romains, il ne vous manque plus pour la victoire que de » vouloir vaincre. Mais ce ſeroit vous faire injure que de » vous exhorter à le vouloir. Si je parlois à des ſoldats mer- » cénaires ou à des Alliez, qui obligez, en vertu des Trai- » tez, de prendre les armes pour une autre Puiſſance, courent » tous les riſques d'un combat, ſans avoir preſque rien à en » craindre ou à en eſpérer; ce ſeroit à ces ſortes de ſoldats » qu'il faudroit tâcher d'inſpirer le deſir de vaincre. Mais » en parlant à des troupes, qui, comme vous, vont com- » battre pour eux-mêmes, pour leur patrie, leurs femmes & » leur enfans, & pour qui une bataille doit avoir des ſuites » ſi funeſtes ou ſi avantageuſes, il eſt inutile d'exhorter, il » ſuffit de les avertir de ce que l'on attend d'elles. Car qui » n'aime mieux vaincre, ou, ſi cela ne ſe peut, mourir du » moins les armes à la main, que de vivre & de voir ce qu'il » a de plus cher dans l'infamie & dans l'oppreſſion? Mais » qu'eſt-il beſoin d'un ſi long diſcours? Figurez-vous par » vous-mêmes quelle différence il y a entre une victoire » & une défaite; les avantages que l'une vous produira, » les maux que l'autre entraîne après elle, & penſez, en » combattant, qu'il ne s'agit pas ici de la perte des légions, » mais de tout l'Empire. Si vous êtes battus, Rome n'a plus » dequoi tenir tête à l'ennemi. Ses ſoins, ſes forces, ſes eſpé- » rances, tout eſt réuni dans votre armée. Faites en ſorte » que le ſuccès réponde à ſon attente, & que votre recon- » noiſſance égale les bienfaits que vous en avez reçûs. Que

» toute la terre ſçache aujourd'hui que ſi les Romains ont » perdu quelques batailles, ce n'eſt pas qu'ils euſſent moins » de courage & de valeur que les Carthaginois ; mais parce » que les conjonctures, où l'on ſe trouvoit, ne permettoient » pas qu'on leur oppoſât des combattans, qui fuſſent accou- » tumez aux devoirs & aux périls de la guerre. Après cette harangue, Æmilius congédia l'aſſemblée.

Le lendemain ce Conſul ſe mit en marche, pour aller où il avoit eu avis que les ennemis campoient. Il y arriva au deuxiéme jour, & mit ſon camp à environ ſix milles de celui des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la cavalerie ennemie étoit de beaucoup ſupérieure à la Romaine, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit ; il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varro, Général ſans expérience, fut d'un avis contraire ; de là la diviſion parmi les Chefs : rien ne pouvoit arriver de plus funeſte (*a*) & de plus perni-

(a) *De là la diviſion parmi les Chefs : rien ne pouvoit arriver de plus funeſte & de plus pernicieux.*] » Les grandes entre- » priſes, *diſoit Walſtein* *, ne peuvent » guéres réuſſir que ſous la conduite d'un » ſeul homme : elles échouent ordinaire- » ment quand pluſieurs s'en mêlent. Les » Romains aiant chaſſé leurs Rois, furent » contraints dans les dangers de leur nou- » velle République à créer des Dictateurs » avec une puiſſance ſouveraine. Le Roi » de Suéde agit ſeul. C'eſt par là qu'après » de ſi foibles commencemens il ſe trouva » victorieux au-delà de ſes eſpérances. La » multitude des maîtres a cauſé depuis » peu la perte des meilleurs ſoldats du » monde, & mis l'Empire près d'une en- » tiére ſubverſion. Cet exemple prouve » aſſez que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle » eſt partagée. La crainte de la honte & » le déſir de la gloire nous font agir vi- » goureuſement quand elles ne regardent » que nous. Si ces choſes ſont communes, » on néglige la réputation & le blâme, où » l'on a peu de part. Le même inconvé- » nient le rencontre dans les négociations » ménagées par pluſieurs. Le nombre nuit » au ſecret. Les différens intérêts retardent » ou détournent la concluſion du Traité.

Ce raiſonnement de Walſtein eſt tout brillant de véritez. Les Romains ſe trouvérent toujours mal d'avoir partagé le commandement. Ils ne connurent jamais que l'unité & l'indépendance du Chef dans une armée étoit le plus grand de tous les avantages : Trébie, Thraſyméne, & même le dernier combat de Gérunium, où il parut deux Dictateurs, leur euſſent dû ſervir de leçon pour l'avenir, & cependant l'expérience de leurs défaites ne les corrigea pas. Fabius ne s'eſt pas plutôt démis de la Dictature & du commandement de l'armée, qu'on la remet en même tems ſous les ordres de deux Conſuls, ſi oppoſez d'humeur & d'inclinations, qu'il étoit aiſé de juger qu'ils ne s'accommoderoient pas enſemble. Æmilius étoit un homme de naiſſance, de grande valeur, ſage, prudent, expérimenté, & capable de commander une armée contre un Général dont il connoiſſoit l'audace déterminée. Il ſçavoit qu'il falloit toute l'habileté & la patience d'un grand Général, & une défenſive réglée & conſtante pour terminer cette guerre. Son Collégue étoit tout différent, homme de petit courage, ſans nulle expérience, eſprit ſans vûe, & par conſéquent ignorant, préſomptueux, fanfaron, lâche & emporté.

* *Vaſſ. Hiſt. de Louis XIII. liv.* 31, *pag.* 129.

cieux. Le lendemain jour où commandoit Varro, car c'eſt l'uſage des Conſuls Romains de commander tour à tour, ce

Quel contraſte entre ces deux hommes! Et le Sénat panche plutôt pour ce dernier, & le donne pour Ajoint à uo des plus honnêtes hommes & des plus habiles de la République; quel partage de l'approbation & de commandemeot d'une armée! quelle conduite inſenſée & folle dans le Sénat & dans le peuple! Eo hazardant un combat cnotre un homme tel qu'Annibal, ils riſquoient leur derniére eſpérance. On ſe livre à un homme tel que Varro, & l'on met en lui toute ſa confiance plutôt qu'en l'autre: pendant qu'Æmilius aſſûroit le ſuccès de cette guerre & la ruine de ſon ennemi par la patience & par la ſageſſe d'une défenſive réglée & par ſon habileté, s'il falloit combattre. Voilà les fautes à quoi les Etats ſe livrent ſouvent; mais ils ne s'en corrigent guéres: la faveur a trop de pouvoir, & l'ignorance eſt trop bien ſoutenue dans les Cours des Princes.

Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin continuérent preſque toujours dans la maxime de partager le commandement des armées. L'expérience d'une politique ſi groſſiére ne les corrigea jamais, toujours un Æmilius & un Varro à la tête des armées: celui-ci étoit dans la faveur, leur ami ou leur parent, ou leur adulateur. Etoit-il bien difficile que cela n'arrivât pas, & que des gens ſi diſproportionnez en mérite & en talens pûſſent s'accorder enſemble? Brézé, Châtillon & tant d'autres en ſont une bonne preuve. Que cette politique a duré longtems, voilà ce qui ſurprend. Elle continua encore quelque tems ſous le regne de Louis XIV. le Maréchal de la Ferté étoit-il homme à être donoé pour Collégue au grand Turenne? Donner un autre Brézé à un Turenne, le contraſte eſt extraordinaire. Le Roi ouvrit enfin les yeux, & le commandement alternatif diſparut pour faire place à celui d'un ſeul. Alors les affaires de la guerre prirent une toute autre face. L'on reconnut par les effets que l'unité du Chef étoit un avantage ineſtimable dans une armée, & ç'a été une circooſtance la plus favorable à la France contre ſes eonemis: car auparavant preſque toutes leurs eſpérances étoient établies ſur la deſunion & les jalouſies réciproques des Généraux. La bonne fortune de Louis XIV. fit que les ligues formées contre lui augmentérent plutôt ſa gloire & ſa puiſſance, qu'elles ne ſervirent à la diminuer. La méſintelligence entre les Chefs des armées ennemies le mit en état de tout oſer & de tout entreprendre, ils ne pûrent jamais s'accorder. Leurs conſeils de guerre dès l'entrée d'une campagne, étoient le plus grand champ de bataille où ils ſe trouvaſſent. Ce n'étoient que défiaoces, que plaintes réciproques, que jalouſies, que caprices: les uns aimoient mieux être défaits, que de voir attribuer le gain d'une bataille à un Général qu'ils n'aimoient pas: les autres vendus vouloient mériter leurs penſions, & conſeilloient toujours le pire. Cela tourna un peu autrement dans la guerre de 1701. Les Alliez contre la France employérent peut-être les mêmes machines dont nous nous étions ſervis contre eux avec tant de ſuccès, que les nôtres ſe trouvérent démontées.

Les Athéniens faiſoieot pis que les Romains & les François n'ont fait dans le partage du commandement de leurs armées. Ils éliſoient dix Généraux, & chacun commandoit à ſon tour. On en vit tout autant à la bataille de Marathon, au rapport de Plutarque dans la Vie d'Ariſtide. Le paſſage mérite d'être rapporté. J'en ai touché quelque choſe ailleurs; mais cela ne ſuffit pas pour l'inſtruction de mes Lecteurs. Je me ſers à mon ordinaire de la traduction de M. Dacier.*

» De dix Généraux, *dit-il*, que les » Athéniens avoient élûs pour cette guerre, » le premier en autorité & en dignité, c'é» toit Miltiade, & Ariſtide étoit le ſecond » après lui en réputation & en crédit. Dans » le Conſeil de guerre, qui fut tenu, Mil» tiade fut d'avis de donner la bataille aux » Barbares; & Ariſtide s'étant rangé à ſon » ſentiment, ne contribua pas peu à faire » prendre le parti de combattre. Et com» me les dix Généraux commandoient l'ar» mée l'un après l'autre chacun leur jour, » quand le tour d'Ariſtide revint, il re» mit le commandement à Miltiade, en» ſeignant par-là à ſes compagnons que » d'obéir & de ſe ſoumettre aux ordres » des plus ſages, ce n'eſt nullement une

* *Plut. Vie d'Ariſtide.*

Conſul,

Conſul décampa, & ſe mit en tête d'approcher plus près des ennemis, quelque choſe que pût lui dire ſon Collégue pour l'en détourner.

» chaſe honteuſe; mais que c'eſt au con» traire très-hoooorable & très-ſalutaire. » Ainſi adouciſſant par ſnn exemple la ja» louſie, qui pouvnit cauſer entre eux de » grands débats, & les portant à ſe trnu» ver heureux d'nbéir à celui qui avnit le » plus d'expérience, il fortifia extréme» meot Miltiade, qui devint maître abſolu » de l'armée, dnot le cnmmandement ne » fut plus partagé. Les autres Généraux » ne ſe fnuciérent plus de commander leur » jnur, & voulurent être entiérement à ſes » nrdres.

Mnucius fit à peu près une actinn ſemblable à l'égard de Fabius après le dernier combat de Gérunium. Cnmbien peu d'Ariſtides dans l'Hiſtoire, & combien le nombre des Varrons eſt grand! Plutarque omet uoe action de Miltiade, que M. Dacier reléve dans ſes nntes, & qui n'a pas échapé à Hérodnte: c'eſt que qunique les autres Généraux euſſent cédé le commandement chacun leur jnur, *Miltiade ne voulut pourtant pas donner bataille, il attendit ſon jour. Il craignit ſans doute*, dit l'Auteur très-judicieuſement, *que celui dont il auroit pris le tour ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & que par envie il ne fit moins bien ſon devoir dans le combat, pour ne pas ſervir à la réputation* de celui qui commandnit à ſa place. *L'expérience a fait voir quelquefois*, dit-il encnre, *que cette indigne jalouſie a nui à de grandes actions, & les a rendues ou malheureuſes, ou longtems douteuſes.*

Nnn ſeulement le Général doit être ſeul à la tête d'une armée, & ſon pouvnir ſans bornes, cnmme chez les Turcs; mais il dnit être encore indépendant des ordres d'un Miniſtre, comme M. de Turenne, qui ſçut ſecouer uo jnug dnnt un grand Capitaine doit être tnujours exemt. Je me ſuis expliqué là-deſſus quelque part dans cet Ouvrage. Le plus grand de tnus les avantages eſt celui d'un Roi à la tête de ſnn armée. Tite-Live le dit ſi bieo à l'occaſinn du parallele qu'il fait d'Alexandre le Grand avec les Capitaines Romains qu'il aurnit trouvez en ſnn chemin, ſi l'envie lui eût pris de tnurner ſes armes du côté de l'Italie. On va voir qu'il n'eſt pas des Généraux dnnt le pouvnit eſt partagé ou lié pat les ordres des Princes ou de leurs Miniſtres, & qui ne peuveut agir ni rien faire par eux-mêmes, cnmme des autres qui cnmmandent ſeuls, & auſquels il eſt permis de faire à leur volooté, & ſelnn qu'il leur plaît. Cette méthnde eſt boone & ſalutaire, & l'autre très-mauvaiſe. » Il n'en » eſt pas ainſi des Rnis, pour venir au paſſage de Tite-Live, » nnn ſeulement ils » ne connoiſſent point tnus ces obſtacles; » mais ils ſont maîtres des tems & des évé» nemeos. Loin d'être nbligez de ſuivre » une impreſſinn étrangére, ils dnnneot le » mouvement & le branle à tnut. *Domini rerum temporumque, trahunt conſiliis cuncta, non ſequuntur.* Rien de plus avantageux, encnre une fnis, qu'un Général abſnlu dans ſno armée. Finiſſnns cette note par ce que j'ai lû dans les Réflexinns politiques ſur le Tacite de M. Amelnt de la Hnuſſaie.

» L'indépendance, *dit-il*, eſt un grand » avantage dans un Général d'armée pour » l'exécutinn des grandes choſes. Germa» nicus aunit achevé de ſubjuguer tnute » l'Allemagne, ſi Tibére n'eût pas été ja» loux de ſa glnire. Le Duc d'Albe au» roit pris Rnme & le Pape Paul IV. ſi » Philippe II. ſoo Maître eût été de l'hu» meut de Charles-Quint. Le Comte de » Raotzau, qui fut depuis Maréchal de » France, auroit infailliblement ſurpris la » citadelle de Gand, nù il y avoit alnrs » beancoup de priſnnniers François, Por» tugais & Catalans, ſi M. Deſnoiers, qui » gnuvernoit tout ſnus l'autorité du Car» dinal de Richelieu, eût vnulu ſeconder » cette entrepriſe: au lieu qu'il la fit » échouer, pour empêcher que le Cnmte, » dont il haiſſoit la perſonne, ne devînt » tnp cnnſidérable à la Cour par un ſi » grand ſervice. Le Maréchal de la Motte» Houdancourt auroit ameoé le Rni d'Eſ» pagne priſnnnier à Paris, ſi la Régence » n'eût pas été entre les mains de ſa ſœur, » qui préféra en cette rencontre les inté» rêts de ſnn frére à ceux de ſon fils. J'en dirois de bonnes ſi je vnulnis décendre juſqu'à nntre tems, nu s'il m'étoit permis de mettre aux champs ce que je ſçai de la derniére guerre.

Annibal lui vient au-devant avec ſes armez à la légére & la cavalerie, tombe ſur ſa marche, fait une charge furieuſe, & jette un grand deſordre parmi les Romains. Le Conſul ſoutint ce premier choc à la faveur de quelque corps de peſamment armez. Il envoia enſuite à la charge les gens de trait & la cavalerie, & eut ſoin d'y inſérer quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution que les Carthaginois avoient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réüſſit pas à Annibal comme il l'avoit eſpéré.

Le lendemain Æmilius, qui n'étoit pas d'avis de combattre, & qui cependant ne pouvoit ſans péril retirer de-là ſon armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, la ſeule riviére qui traverſe l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les riviéres qui arroſent l'Italie, & dont les unes ſe déchargent dans la mer de Toſcane, & les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend ſa ſource du côté de la premiére, & paſſant à travers de l'Apennin va ſe décharger dans l'autre. Æmilius fit paſſer le fleuve au reſte de l'armée, & la retrancha à l'Orient de l'endroit où il l'avoit paſſé, environ à treize cens pas du premier camp, & un peu plus loin de celui des ennemis; par cette diſpoſition il ſe mit à portée de ſoutenir ſes fourrageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Annibal prévoiant que cette manœuvre aboutiroit à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettoit pas de hazarder une action déciſive, ſans avoir relevé le courage à ſes troupes. Les aiant donc fait aſſembler: » Carthaginois, *leur dit-il*, jettez » les yeux ſur tout le païs qui vous environne, & dites-moi, » ſi les Dieux vous donnoient le choix, ce que vous pourriez » ſouhaiter de plus avantageux, ſupérieurs en cavalerie com- » me vous l'êtes, que de diſputer l'Empire du monde dans » un pareil terrain? Tous convinrent, & la choſe étoit claire, qu'ils ne feroient pas un autre choix.

» Rendez donc, *continue-t-il*, graces aux Dieux, d'avoir » amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sça- » chez-moi gré auſſi d'avoir réduit les Romains à la néceſ- » ſité de combattre. Quelque heureux que ſoit pour nous le » champ de bataille, il faut néceſſairement qu'ils y entrent, » ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendroit pas de » diſcourir longtems pour vous encourager à faire votre de-

» voir. Cela étoit bon, lorſque vous n'aviez point encore eſ-
» ſaié vos forces avec les Romains, & j'eus ſoin alors de vous
» montrer par une foule d'exemples, qu'ils n'étoient pas ſi
» formidables que l'on penſoit. Mais après trois grandes vic-
» toires conſécutives, que faut-il pour vous élever le cou-
» rage & vous inſpirer de la confiance que le ſouvenir de
» vos propres exploits? Par les combats précédens vous vous
» êtes rendus maîtres du plat païs, & de toutes les richeſſes
» qui y étoient. C'eſt ce que je vous avois promis d'abord,
» & je vous ai tenu parole. Mais dans le combat d'aujour-
» d'hui, il s'agit des villes & des richeſſes qui y ſont enfer-
» mées. Si vous les emportez, toute l'Italie paſſe ſous le joug.
» Plus de peine, plus de périls pour vous. La victoire vous
» met en poſſeſſion de toutes les richeſſes des Romains, &
» aſſujettit toute la terre à votre domination. Combattons
» donc. Il n'eſt plus queſtion de parler, il faut agir: j'eſ-
» pére de la protection des Dieux que vous verrez dans peu
» l'effet de mes promeſſes. Ce diſcours fut reçû avec les ap-
plaudiſſemens de toute l'aſſemblée, & Annibal après l'avoir
louée de ſa bonne volonté, la congédia.

Il campa auſſitôt, & ſe retrancha ſur le bord du fleuve où étoit le plus grand camp des Romains. Le lendemain il ordonna aux troupes de repaître & de ſe tenir prêtes, & le jour ſuivant il rangea ſon armée en bataille ſur le bord du fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Æmilius ſentit le deſavantage du terrain; & voiant d'ailleurs que la diſette des vivres obligeroit bientôt Annibal de décamper, il ne s'ébranla pas, & ſe contenta de faire bien garder ſes deux camps. Annibal reſta quelque tems en diſpoſition. Comme perſonne ne ſe préſentoit, il fit rentrer l'armée dans ſes retranchemens, & détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venoient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie paſſa juſqu'au retranchement même, & empêcha les Romains d'approcher de la riviére. Cela piqua Varro juſqu'au vif. Le ſoldat, qui n'avoit pas moins d'ardeur de combattre, ſouffroit avec la derniére impatience que l'on différât. Car l'homme une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il ſouhaite, ne ſouffre rien avec plus de chagrin que le délai de l'exécution.

Quand le bruit ſe répandit dans Rome que les deux armées étoient en préſence, & que chaque jour il ſe faiſoit des eſcar-

DISSERTATION
SUR
LA POLITIQUE ET LA CONDUITE
DES ROMAINS
Pendant la ſeconde Guerre Punique.

SI les morts pouvoient être ſenſibles aux éloges que leur donnent les vivans, il faut avouer que les honnêtes gens de l'antiquité nous ſeroient fort obligez. Plus nous les regardons dans l'éloignement, plus ils nous paroiſſent parfaits. Que l'on admire ce qui eſt digne d'eſtime, & que l'on porte chaque choſe à ſon juſte prix, je ne vois rien de plus raiſonnable; mais qu'on cherche à louer ce qui n'a d'autre mérite que d'être ancien, la prévention me paroît un peu forte. Je ſuis ſurpris & confus d'avoir été ſi longtems la dupe des apparences, en admirant certains évenemens, qui malgré les éloges qu'on en a faits ſont dans le fond peu de choſe, & dont les Acteurs ſont très-médiocres à bien des égards.

Ce qui nous porte principalement à admirer la République Romaine, c'eſt la grandeur où elle eſt parvenue en ſi peu de tems après la ſeconde Guerre Punique. Cette grandeur, qui s'offre à notre imagination, excite notre attention & notre curioſité pour tout ce qui la concerne. On a du plaiſir à la ſuivre depuis ſes plus petits commencemens juſqu'à Céſar. Peut-être même que cette République doit une partie de notre admiration à l'éloquence d'un grand nombre d'Hiſtoriens célébres Grecs & Latins, qui ont parlé de ſes guerres continuelles, rendu illuſtres les grands hommes qui en ſont ſortis, & élevé leurs victoires plus qu'aucun peuple du monde.

Si les Auteurs qui ont compoſé l'Hiſtoire de France, ou de toute autre nation, l'avoient écrite avec autant de dignité, de nobleſſe & d'agrément que les Grecs & les Latins ont traité

celle de leur païs, nous la lirions avec autant d'empreſſement, d'admiration & de goût, que nous liſons les Ouvrages de ces grands génies, & alors les Anciens ne nous paroîtroient pas ſi élevez au-deſſus des Modernes. Car nos guerres ne ſont pas moins fécondes en grands événemens que celles des Grecs & des Romains. Sans remonter plus haut de trois ſiécles, juſqu'à la fin de la derniére guerre de 1701, on a vû des choſes d'un auſſi grand éclat, & des vertus auſſi ſolides que celles des Héros & des grands hommes de toute eſpéce, dont ces plumes célébres nous entretiennent.

Nos Hiſtoriens, à la vérité, ne nous font pas paroître auſſi près-à-près ſur la ſcéne tant de grands Capitaines & d'habiles Chefs d'armées. On en voit cependant quelques-uns, mais de loin à loin, qui ne le cédent pas aux Anciens, ou du moins ils en approchent beaucoup.

Avant que d'entrer en matiére, je crois qu'il eſt à propos d'expliquer l'ordre que j'ai réſolu de ſuivre dans cette Diſſertation. Je la diviſe en deux parties. Je ferai voir dans la premiére que les Auteurs anciens & modernes ſe ſont trompez dans l'opinion qu'ils ont eue que les Romains ne dûrent leur ſalut & le rétabliſſement de leurs affaires en Italie, après la perte de tant de batailles, qu'à leur fermeté, qu'à la grandeur de leur génie, qu'à leur habileté, qu'à leur prévoiance & à la profonde politique de leur Sénat.

Je prouve dans la ſeconde, que non ſeulement il n'a rien paru des vertus & des ſentimens qu'on leur attribue, mais que leur conduite a été telle, qu'ils n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit aider au renverſement de la République, & à la précipiter dans un abîme de maux, & enfin dans une ruine entiére.

Rome manquoit moins de ſoldats que de Capitaines dans la ſeconde Punique, juſqu'après la bataille de Cannes. A la réſerve de Scipion, tous les autres étoient aſſez médiocres. J'avoue que Fabius Maximus étoit un grand homme, mais non pas un de ces Chefs de guerre qui font l'étonnement de leur ſiécle, en étalant tout ce que la guerre a de plus étendu & de plus brillant dans toutes ſes parties. Il a excellé, il faut l'avouer, par deſſus tous les autres Capitaines anciens & modernes dans la partie qui demande le plus de talens, de fermeté, de génie & de capacité. J'entens ici parler de la défenſive. C'eſt de toutes la plus difficile, la plus profonde,

& celle qui demande une plus grande étendue d'eſprit, de jugement, de prévoiance & de hardieſſe ; c'eſt le grand & le beau de la guerre ; mais toutes ſes parties ne ſont point renfermées dans celle-ci. Une République toute militaire & auſſi ambitieuſe que celle de Rome, où tous ſes Citoiens étoient ſoldats, ne ſe contentoit pas de former des Généraux qui ne ſçûſſent que ſe défendre, elle étoit fondée ſur de plus grandes penſées. Le tems & les conjonctures l'avoient réduite dans la triſte néceſſité de ſe défendre, faute de gens capables de ſurmonter un ennemi auſſi redoutable qu'Annibal, & de conduire une guerre offenſive. On voit bien que Fabius n'y étoit nullement propre, & que ſes talens pour la défenſive, ſont inutiles & ruineux dans un autre tems, étoient ſalutaires en celui-ci. Un homme qui n'excelle que dans une ſeule partie de la ſcience des armes, & qui y réuſſit parfaitement, ne paſſera jamais pour un Guerrier du premier ordre. Pour ſe rendre digne d'un titre ſi glorieux, il faut y joindre toutes les autres, du moins un bon nombre : & tout cela ne ſe trouve pas dans cet illuſtre Romain, quoique les Hiſtoriens en diſent, faute de l'avoir ſuivi & examiné dans ſa conduite & dans ſes démarches. Pour lui accorder les qualitez d'un grand Capitaine, comme c'eſt à celui qui finit la guerre qu'en eſt dûe toute la gloire, il ſaudroit qu'il eût chaſſé Annibal d'Italie par une victoire complette & déciſive : L'a-t-il fait ? Ni Fabius ni Marcellus ne l'ont forcé d'en ſortir ; mais ſeulement le ſuccès de Scipion en Afrique, & la victoire qu'il remporta ſur cet ennemi redoutable dans la plaine de Zama.

Ceux qui ne font aucune différence des tems, qui veulent les Romains toujours ſemblables à eux-mêmes, & qui ne jugent des deſſeins des grandes entrepriſes que ſur des événemens, ſont dans l'erreur. Ils veulent que les Romains ſoient les mêmes hommes dans la guerre de Pyrrhus, ou dans la ſeconde Punique, que dans la premiére. Ils les trouvent plus grands, plus élevez, plus ſages, plus éminens en vertus, en ſentimens & en grandeur de courage dans leurs diſgraces que dans leur plus grande proſpérité. Pour moi j'en juge bien autrement, & ſur tout de la conduite qu'ils ont tenue dans leur guerre d'Italie : guerre qu'ils n'ont ſçû terminer, & qui n'auroit fini qu'à leur honte, ſi les vertus d'Annibal & ſes grandes actions n'euſſent élevé contre lui ſes lâches ennemis

& ſes envieux, qui rompirent toutes ſes meſures, & le laiſſérent ſans aucun ſecours : comme ſi ſa perte n'eût pas dû entraîner la ruine de leur patrie, & par conſéquent la leur propre ; mais l'envie prévoit-elle & raiſonne-t-elle ? Elle ne reconnoît ni parens, ni amis, ni patrie : il faut la ſoulager à quelque prix que ce ſoit. On peut atteller hardiment l'envie & l'avarice, deux vices auſſi bas qu'ils ſont infames & à déteſter : l'ingratitude peut marcher ſeule, car elle ſurpaſſe les deux premiéres.

Si j'ai avancé que les Auteurs anciens & modernes ſe ſont trompez dans leur opinion & dans le jugement qu'ils ont porté ſur cette ſeconde Punique, ce n'a pas été ſans fondement & ſans de puiſſantes raiſons. Je les tire de faits qui ne peuvent être conteſtez. Ne ſuffiſent-elles pas pour ruiner totalement une opinion qui a produit un ſi grand nombre de ſectateurs parmi les Sçavans, & dont les déciſions ne furent jamais le fruit de la méditation & de la recherche ?

Saint-Evremont a ſuivi pas à pas toutes les démarches des Romains dans cette guerre, pour nous en faire connoître le génie ſelon les tems par l'obſervation de leur conduite. Je le trouve en défaut en bien des endroits, & particuliérement dans les choſes, où l'on ne peut guéres décider ſans une grande expérience du métier. Cela ſoit dit avec tout le reſpect dû à cet Ecrivain poli & de beaucoup de mérite.

Si on examine ſans prévention les allûres du Sénat & celles des Généraux, on trouvera qu'il n'eſt rien de plus pitoiable à tous égards, leurs conſeils, leurs penſées & leurs ſentimens ſont les mêmes à Rome que dans les armées : ils ſont par tout la cauſe de leurs malheurs & de leur honte. On les a vûs dans cette Rome dans un trouble & une conſternation extréme, & dans un abattement indigne d'eux après la perte de la bataille de la Trébie & la honte du Thraſyméne. Mais après celle de Cannes on ne mit plus de bornes à la douleur, on les vit tomber dans le dernier découragement. Peu s'en fallut qu'ils n'abandonnaſſent Rome & le reſte de l'Italie au vainqueur, & l'on aura de la peine à ſe perſuader qu'un tel deſſein ait été propoſé dans une Aſſemblée toute compoſée de gens de guerre, ſi Tite-Live ne nous l'aſſûroit. L'épouvante étoit ſi grande à Rome, que Plutarque dit dans la vie de Fabius, que celui-ci fut obligé » d'établir des corps-de-gardes à » toutes les portes, pour empêcher le peuple d'abandonner

le

» la ville & de s'enfuir : il régla & limita le tems & le lieu du » deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans » ſa maiſon, & pendant trente jours ; après quoi il falloit » que tout deuil ceſſât, & que la ville fût pure & nette de » tout appareil lugubre.

Si l'on excepte deux ou trois perſonnes du Sénat, gens ſenſez, eſprits de reſſources, d'un grand cœur & d'une prudence conſommée, qu'on ne daigna jamais écouter, & dont on ſe moqua, tels que furent Fabius & Æmilius : à la réſerve de ceux-là, tous les autres ne méritoient pas qu'on leur donnât neuf poules à garder. C'eſt l'expreſſion d'un fameux Cardinal * lorſqu'il parloit de certaines gens, incapables de commander & de ſuivre un bon conſeil, & qui pourtant s'en faiſoient extrémement accroire.

* Le Cardinal Mazarin.

Saint-Evremont ne les auroit pas ſans doute traitez ſi légérement de grands Magiſtrats, de grands hommes, de génies profonds & qui voient de loin, s'il eût pris garde que preſque tout ce qui leur arriva d'heureux fut indépendant de leur ſageſſe & de leur habileté. Nulles précautions, nulles meſures priſes à propos, nul projet d'avance dans une guerre qui les menace de loin, & conduite par un ennemi qui leur donne le tems d'y apporter du reméde, & qui ſe prépare à marcher droit en Italie. Rien n'étoit pourtant plus aiſé que de ruiner un projet ſi hardi & ſi ſurprenant ; mais y penſa-t-on ? Perſonne ne s'en aviſa : qu'avoient-ils fait de leur bon ſens ?

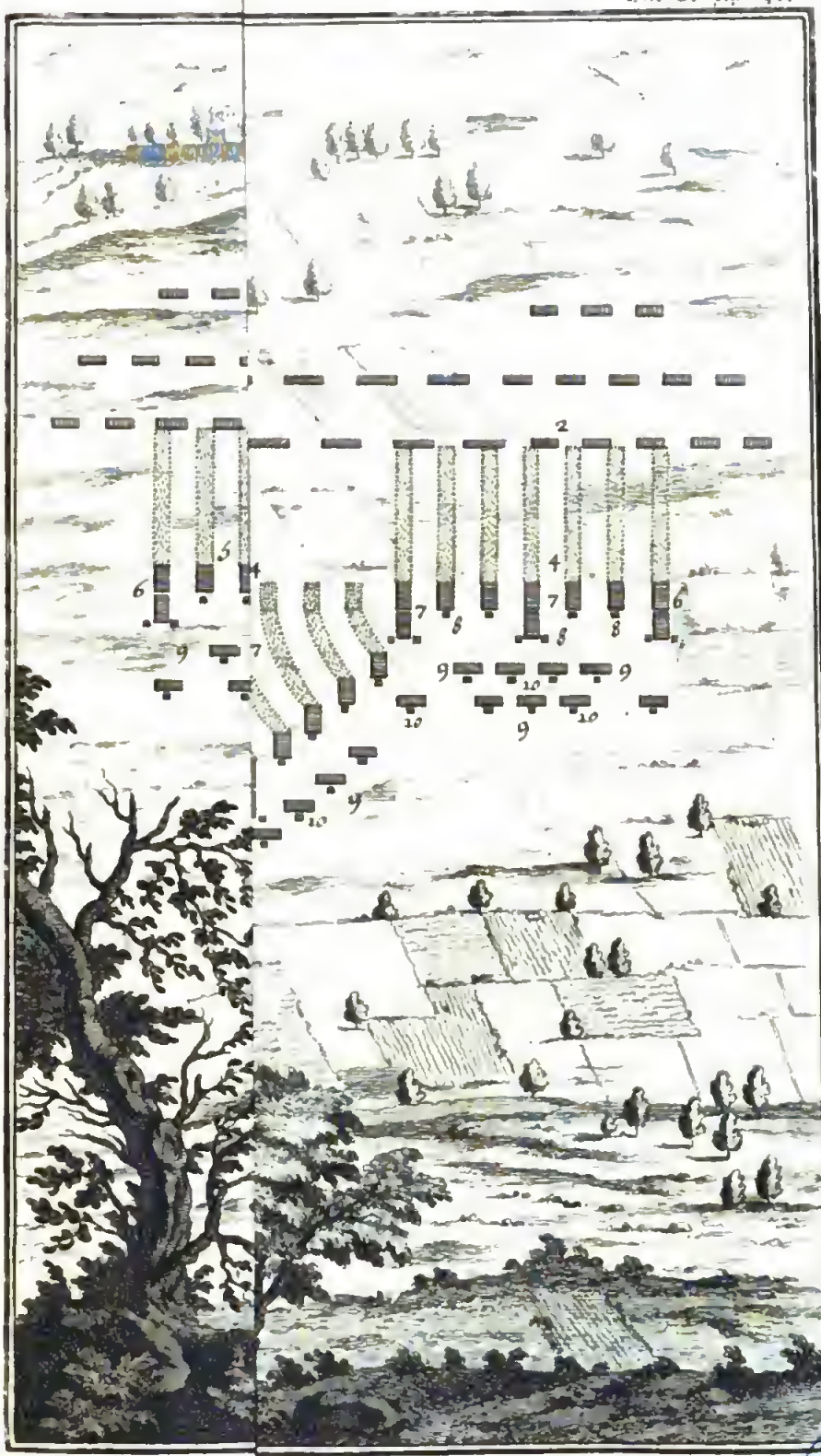
Je demande s'ils n'euſſent pas agi plus prudemment, & s'il ne leur eût pas été plus avantageux & plus ſûr, lorſqu'ils furent aſſûrez des deſſeins d'Annibal, de mettre en jeu leur politique ordinaire, de ſe faire des alliez en grand nombre au loin & au large ? Les peuples des Alpes Cotiennes & maritimes étoient-ils là à négliger, non plus que ceux qui habitent les plaines qui bordent le pied de ces montagnes ? Pourquoi ne pas joindre leurs forces aux leurs pour leurs communs intérêts, & s'emparer des paſſages ? Annibal eût-il pû jamais les forcer comme il fit ? Cela n'eût-il pas mieux valu que d'envoier une flote à l'embouchure du Rhône, & des troupes de débarquement pour ſe joindre aux Marſeillois, qui s'oppoſérent ſeuls au paſſage de ce fleuve ? Scipion, qui les commandoit, fut obligé de ſe rembarquer, ſurpris d'apprendre en arrivant que l'ennemi avoit traverſé les Alpes,

& qu'il étoit déja ſur les rives du Pô.

On peut voir par ce que je viens de dire, combien ce projet du Sénat de ſe porter ſur les bords du Rhône avec une armée, étoit peu ſenſé, & ſi ces graves Sénateurs n'euſſent pas mieux fait de fermer les Alpes. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que cette faute des Romains, qui eût dû leur ſervir de leçon pour l'avenir, fut ſouvent répétée & jamais remarquée. On ne ſçait que trop par mille exemples funeſtes les conſéquences de fautes ſemblables.

Les Généraux d'Othon tombérent dans une pareille bévûe d'autant plus inexcuſable, qu'ils étoient avertis des deſſeins des ennemis. Les gens éclairez virent fort bien ce qu'il y avoit à faire contre Vitellius pour lui fermer l'entrée de l'Italie, & ne manquérent pas de le propoſer; mais fort inutilement. Car il eſt peu ordinaire que les plus habiles ſoient écoutez, le nombre en eſt trop petit. Il étoit queſtion de s'y déterminer, au lieu de perdre ſon tèms en vaines conteſtations ſur un point ſur lequel il étoit aiſé même aux perſonnes du plus petit entendement de prendre d'elles-mêmes le bon parti. On propoſoit d'aller attendre Cécinna au paſſage des Alpes, on s'y oppoſe, & puis on s'y réſout; » mais ce fut en vain, *dit* » *Tacite*, parce que Cécinna, qu'ils croioient arrêter dans le » paſſage des Alpes, ſe hâta de paſſer; & pendant qu'on déli» béroit, celui-ci étoit déja en Italie: de ſorte qu'Annius Gal» lus & Veſtritius Spurina ſe déterminérent de l'arrêter & de » lui empêcher le paſſage du Pô.

Le Sénat de Rome n'étoit qu'une ombre de Sénat ſous les Empereurs. Il étoit ſans autorité & ſans force, & preſque tout compoſé de miſérables & de lâches flatteurs ſous la tyrannie de ces Meſſieurs. Cependant ſous le regne de l'Empéreur Maxime, il faillit à ſecouer le joug. Il lui fit la guerre. Il s'y trouva des gens fermes, réſolus & capables de conſeil & d'exécution. Il ménagea ſi bien les choſes, & prit de ſi bonnes meſures dans une ſi grande entrepriſe, qu'il en vint à bout. Maxime fut battu, & totalement défait & renverſé de ſon trône, pour faire place à un autre; mais non pas à la liberté. Je crois avoir rapporté cet exemple quelque part, qui n'eſt pas de petite inſtruction aux Princes & à leurs Miniſtres, pour ſe délivrer d'un puiſſant ennemi; mais le meilleur eſt de l'éloigner au-delà de nos frontiéres, & lui porter le coup juſques dans celles de nos Alliez, leur en-



E DE L'AUTEUR.

voier de puiſſans ſécours, y marcher même avec toutes ſes forces, & conjurer l'orage, qui doit néceſſairement tomber ſur nos têtes après la ruine de nos voiſins. Négliger d'aller attendre Annibal dans les Alpes, n'eſt pas la ſeule faute qu'on puiſſe reprocher à ce Sénat tant vanté. L'oppreſſion des Sagontins, & peu de tems après la deſtruction de leur ville, n'auroient-elles pas dû tirer ces Sages de leur profond aſſoupiſſement ? Au lieu qu'ils perdent leur tems en conſultations & en Ambaſſades, & conſultent encore ſur le parti qu'ils auront à prendre, lorſque l'ennemi traveſe les Alpes, & ne ſçavent où ils en ſont lorſqu'il paroît enfin dans la plaine.

Une ſeule campagne finiſſoit la guerre, ſi les Romains euſſent pris le parti dont je viens de parler. Cette faute eut des ſuites terribles, & produiſit une guerre de dix-huit ans. C'eſt une eſpéce de merveille comment les Romains ne ſuccombérent pas contre les efforts d'Annibal. Ils reçurent trois ſecouſſes ſi violentes, que tout autre homme que ce grand Capitaine, un peu plus alerte à ſuivre ſes avantages, eût anéanti Rome & le nom Romain. Il ne ſçut jamais profiter de la victoire, & donna le tems à ſes ennemis, accablez de l'infortune de Cannes, de revenir de leur étonnement, & des affreux embarras où ils ſe trouvérent. Et comment s'en tirérent-ils ? Ce ne fut point par la grandeur de leur génie, par leur prévoiance, par leur application & par leur conduite. Il ne falloit pas un grand effort d'eſprit & de jugement, ni un courage au-deſſus du commun pour voir ce qu'il y avoit à faire. Les remédes naiſſoient naturellement de leurs diſgraces. Ils ne ſe ſauvérent pas par eux-mêmes, ils furent redevables de leur ſalut à la fortune. Elle fut toujours de leur côté, & la victoire de l'autre ; mais toujours imparfaite & ſans fruit: Il ſembloit que ces deux divinitez vouluſſent éprouver leur puiſſance chacune dans le parti qu'elle avoit embraſſé, pour voir qui des deux l'emporteroit ſur l'autre.

Le Carthaginois toujours favoriſé de la victoire, ne ſe trouva guéres plus à ſon aiſe : toujours glorieux & traînant ſans ceſſe après lui les marques effectives des vaincus. C'eſt l'être en effet que de ſe contenter ſimplement des honneurs de la victoire, ſans en pourſuivre les avantages. Tuer des hommes, porter le fer & le feu dans les Provinces que nos

heureux ſuccès nous ouvrent, s'y déborder comme un torrent, ſe gorger du pillage des villes & de la campagne, c'eſt faire la guerre en brigand plutôt qu'en véritable Héros. Si on le conſidére d'une autre face, on diroit qu'il ſe contente de l'honnête, que l'utile ne le touche point, qu'il ne ſonge qu'à acquerir de la gloire : *Præter laudem nullius avari.* Je crois qu'un Héros ſur ce modéle, qui ſe contenteroit uniquement de la victoire, qui n'en voudroit qu'aux armées, qui ſe renfermeroit dans le ſeul motif de vaincre en bataille rangée, & laiſſeroit les places en leur entier & derriére lui ſans ſe ſoucier de les attaquer, ſe trouveroit au bout de ſon héroïſme, & paſſeroit pour un malhabile Général, & pour un Héros très-ridicule & peu digne de nos éloges : car dans ces ſortes d'affaires, l'utile n'eſt point ſéparé du glorieux. Qui loueroit Annibal d'avoir mépriſé l'un pour embraſſer l'autre, le loueroit pitoiablement.

Les Romains éprouvérent ce que peut la fortune, qui ne les abandonna jamais, & qui ſe chargea preſque de tout, ſans qu'il fût beſoin du concours de la prudence.

Ceux qui ſont verſez dans l'Hiſtoire Romaine, & qui ſuivent les Romains dans leurs démarches ſans prévention, conviendront ſans peine que leurs meſures & leurs conſeils n'ont point porté Annibal à laiſſer ſes victoires imparfaites, & à ne pas profiter des avantages que tout autre que lui n'eût pas laiſſé échaper.

Je ne prétens pas blâmer les Romains ſi abſolument, que je veuille les fruſtrer de la gloire qu'ils méritent, & qu'ils ſe ſont acquiſe par leur conſtance, leur patience & leur fermeté dans leurs plus grandes diſgraces ; mais examinons les choſes de près. Jamais peuple réduit aux extrémitez les plus embaraſſantes, ne s'eſt vû dans des eſpérances plus grandes de ſon ſalut & de recouvrer la gloire des armes, que les Romains. La ſituation où ſe trouvoit le Général de Carthage, & ſa maniére de faire la guerre, étoit à la vérité très-propre à vaincre ; mais il étoit bien difficile qu'il pût ſe conſerver & ſe ſoutenir longtems dans cet état, ſans ſuccomber à la fin.

Il ne ſuffit pas d'être maître de la campagne, ſi l'on n'a de bonnes places qui nous l'aſſûrent, & le Carthaginois n'en avoit aucune où il pût établir des magaſins pour la ſubſiſtance, & tout ce qui lui étoit néceſſaire pour la continuation de la guerre ; toute ſa puiſſance étoit dans ſon armée. S'il

avoit perdu un ſeul combat, il ne s'en fût jamais relevé; parce qu'il n'avoit point d'état fixé. Je ne me laſſe point de faire cette remarque, puiſque c'eſt la faute où Annibal eſt perpétuellement tombé, & qu'on lui reproche à juſte titre. Que s'il craignoit en gardant ſes conquêtes d'affoiblir trop ſon armée, les loix de la guerre exigeoient du moins de ruiner les villes dont il ſe rendoit le maître, & de priver ſon ennemi de ce dont il ne pouvoit profiter. Corbulon aiant aſſiégé & pris Artaxata, capitale de l'Arménie, la détruiſit & y mit le feu. Il y fut forcé, parce qu'il ne pouvoit garder cette place ſans affoiblir extraordinairement ſon armée: ce qu'il n'eût pas fait, s'il n'en eût eu d'autres pour en faire le théâtre de la guerre; au lieu qu'Annibal n'en eut preſque jamais aucune, & qu'il abandonnoit celles dont il s'étoit emparé, pendant qu'il eût dû les détruire pour que l'ennemi n'en pût profiter.

Une victoire ne l'aſſûroit pas, comme je l'ait dit quelque part: il en falloit une ſeconde pour affermir la premiére, & cette ſeconde lui devenoit auſſi inutile qu'une troiſiéme. C'eſt le ſort des armées coureuſes & vagabondes, qui vivent au jour la journée, qui ne penſent qu'à vaincre, ſans ſonger à rien de ſolide. Charles XII. Roi de Suéde, donna un peu dans le défaut d'Annibal dans ſon expédition de Moſcovie. Bien loin de s'aſſûrer une retraite & de ſe rendre maître de Pultowa avant que de s'y engager tout-à-fait, & d'aller chercher des Alliez, ſur la foi deſquels il y avoit fort peu à compter, il donne le tems à ſes ennemis de ſe fortifier, & va faire le ſiége de cette place ſans aucun des préparatifs néceſſaires pour réuſſir dans ſes entrepriſes; ce qui fut la cauſe de ſa ruine & de la perte entiére de ſon armée, qu'il ne put jamais réparer.

Les Romains, qui s'apperçûrent des fautes d'Annibal, & de ſon étrange maniére de faire la guerre, ne doutérent plus de leur ſalut: l'eſpérance ne les abandonna jamais. Tout autre peuple en pareille conjoncture n'eût pas moins eſpéré contre un ennemi qui s'endort dans la victoire ſans la pouſſer. Ils donnoient librement des combats. Le ſuccès d'un ſeul ſuffiſoit pour les relever entiérement de leurs pertes. Ce qui redoubloit encore leurs efforts, & augmentoit leur courage & leur hardieſſe, c'eſt que les grandes actions de Scipion en Eſpagne & en Afrique influoient ſur les affaires

d'Italie : diverſion mémorable, dont Rome ne reconnut que trop tard que ſon ſalut en dépendoit abſolument. Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne voir pas que Scipion en ce païs-là lui étoit infiniment plus redoutable qu'un Fabius & qu'un Marcellus dans celui où il faiſoit la guerre, & qu'il ſeroit enfin réduit à quitter l'Italie pour ſauver Carthage. De toutes les fautes, il n'y en a point qui ſoient plus ſujettes à propagation que celles qui ſe font à la guerre. Auſſi dit-on qu'il n'en fut jamais de petites.

Si Annibal eût marché droit à Rome après la gloire de Cannes, il donnoit l'Empire de l'Italie à Carthage, & celle-ci devenoit maîtreſſe du monde. En ne profitant pas de l'occaſion, dès-lors l'Empire eſt transféré à Rome. La diverſion eſt ſalutaire & redoutable contre une Puiſſance qui en veut à tous, en les prenant les uns après les autres. Celle du Cardinal de Richelieu contre la Maiſon d'Autriche en 1631, toujours entêtée de ſa Monarchie univerſelle, qui n'étoit pas en ce tems-là ſi chimérique qu'on diroit bien, n'eſt guéres moins mémorable que celle des Romains en Eſpagne, & peu après en Afrique. Cette diverſion du Cardinal cauſa de ſi furieux embarras à l'Empereur, qu'elle le réduiſit dans l'état du monde le plus déplorable & dans de tels dangers, par les pertes qu'il fit, qu'il ſe vit au moment d'une totale décadence. Il l'eût éprouvée en effet, ſi ſes ennemis euſſent ſçû profiter de leurs avantages. Mais la victoire de Léipſick, dont Guſtave-Adolphe ne ſçut profiter, le tira d'un ſi grand péril. Revenons à notre ſujet.

Les Romains revenus de la conſternation où ils ſe trouvoient, après une ſecouſſe auſſi furieuſe que celle qu'ils venoient d'éprouver, firent une choſe qui me paroît digne d'admiration. C'eſt que ſans rien négliger des affaires du dedans, ils ſongent à conſerver leurs conquêtes du dehors, & à en faire de nouvelles. Ils envoient de nouveaux ſecours à Scipion, tout comme ſi Annibal étoit encore au-delà des Alpes, qu'ils ne l'euſſent pas à leurs portes lorſque ce ſecours partit. Peut-on rien voir de plus ferme & de plus grand ?

J'avoue qu'ils ſont dignes de nos éloges en cet endroit-là ; mais cela les diſculpe-t-il du blâme qu'ils méritent à l'égard de leur conduite en Italie ? On ne les reconnoît point dans les affaires du dedans, leur vûe perce au loin dans celles du dehors. Où les objets les frapent de près, ils voient faux. Ils ſont

dans les ténébres les plus épaiſſes, où les autres découvrent diſtinctement & avec plus de clarté, pour s'empêcher de tomber dans des piéges qu'on leur prépare.

Je n'ai garde de leur refuſer les éloges dont je les crois dignes. Mais comme il ne m'eſt pas permis d'imiter les Panégyriſtes, qui ne touchent qu'aux beaux endroits, la vérité m'oblige à ne les point épargner en d'autres, où je les rencontre en défaut. On ne trouvera donc pas mauvais que je paroiſſe ici d'un tout autre ſentiment que certains Auteurs anciens, & un plus grand nombre de beaux eſprits modernes, qui ne réfléchiſſent ſur rien, & qui prétendent, comme je l'ai dit ce me ſemble ailleurs, que la faute d'Annibal d'avoir négligé ſes avantages étoit un effet de la politique & de la ſageſſe des Romains.

Ces gens-là ſeroient fort embaraſſez d'en donner des preuves. Rome ſe ſauva ſans qu'il fût beſoin des intrigues du Cabinet & des conſeils du Sénat. Ils aidérent au vent qui ſouffloit, mais ils ne le firent pas naître. Ils prirent conſeil de la choſe même, & ſe réglérent ſur la négligence de l'ennemi, qui leur donne tout le tems qu'il falloit pour ſe reconnoître & recourir aux expédiens. Leur ſalut s'offrit de lui-même, ils ne firent rien que ce que pourroit faire la prudence la plus commune. Toute autre conduite eût fait voir qu'ils manquoient non ſeulement de courage, mais encore d'eſprit & de jugement.

L'événement de Cannes, qui ſembloit être le dernier jour des Romains, leur ouvrit par la nonchalance du victorieux une ſource abondante de reſſources pour ſe tirer des fâcheux embarras où ils ſe trouvérent : reſſources qui naiſſent ordinairement des grandes infortunes, & que les Romains n'euſſent jamais découvertes, ſi l'extrémité de leurs affaires ne leur eût ouvert les yeux : la faute d'Annibal de laiſſer ſa victoire imparfaite, la conſternation où le Sénat ſe trouvoit alors ; tout cela joint à la crainte du danger fit une telle révolution dans l'eſprit de ſes Citoiens, que ſans qu'aucun s'aviſât de leur faire voir le preſſant beſoin de la République pour la défenſe de la liberté, toutes les bourſes s'ouvrirent avec une telle volonté & ſi généreuſement, qu'on trouva de l'argent au-delà de ce qu'il en falloit pour la continuation de la guerre. Ces ſecours ſont toujours plus certains & plus aſſûrez dans une République que dans un État monarchique. Tout cela prouve manifeſtement

que les Princes ou leurs Miniſtres, qui ne ſe laiſſent point abattre, & qui s'élancent au-delà des plus grands revers de fortune, trouvent ſouvent leur ſalut, où les petits courages & les eſprits médiocres ne voient que des obſtacles & des difficultez inſurmontables. On n'eſt jamais ſi foible qu'on ſe l'imagine, lors même que les maux ſemblent être parvenus à leur comble. Ils ne le ſont qu'en apparence aux hommes de grand entendement & de grand cœur. Ils trouvent, lorſqu'ils ſont arrivez, qu'en tenant ferme le gouvernail ſans le lâcher, & en ſe roidiſſant contre la tempête, on ſe ſauve par des remédes auſquels l'on n'eût jamais penſé. Les grands ſuccès ſont toujours accompagnez de défauts dans les ſuites. Les grands génies les ſaiſiſſent & en profitent. Cela ſe remarque dans les plus grands hommes.

L'Hiſtoire de France nous fournit une infinité d'exemples préciſément ſur le fait dont je parle, comme celles de tous les Etats du monde : car il n'y a rien de moins rare que ces ſortes d'événemens. Ne croiroit-on pas que les actions de vertu des Romains ſurpaſſent tout ce qu'on peut faire & imaginer de plus grand ? Nous avons cité des exemples modernes ſur d'autres ſujets, qui ſont même au-deſſus de ceux des Anciens. J'en vais citer trois ſur l'événement dont je parle, d'une reſſemblance admirable dans preſque toutes leurs circonſtances, ſans remonter plus haut que les regnes de Henri II. & de Louis XIII.

La journée de Saint Quentin en 1557. comparable aux plus funeſtes dont notre Hiſtoire faſſe mention, mit le Roiaume ſur un tel penchant, qu'on auroit cru que ſa décadence ne tenoit plus qu'à un filet. Il a plû à nos Hiſtoriens de nous la donner ſous le titre d'une bataille, quoique ce ne ſoit dans le fond qu'une déroute des plus complettes. J'en laiſſe la déciſion aux gens du métier, car le nombre des priſonniers & celui des morts ne prouvent rien. Quoiqu'il en ſoit, cette malheureuſe affaire fit un effet ſurprenant dans l'eſprit des peuples. La conſternation les gagna ſi fort, qu'il ne s'eſt jamais rien vû de ſemblable : & la renommée, qui groſſit toujours les objets, augmenta le mal ſi étrangement, & les forces de l'ennemi, qu'on ne ſe crut plus en ſûreté dans la Capitale, & auſſi peu qu'on l'étoit à Rome après la honte de Cannes. Avouons-le, les Pariſiens n'étoient point ſi mal fondez dans leur crainte : car l'ennemi ſe trouvoit ſi près d'eux, qu'il

qu'il n'en étoit qu'à trois bonnes marches après la priſe de Saint-Quentin ; & ſi le Général n'eût pas imité Annibal dans ſon grand défaut, ſans lui reſſembler en rien dans ſes vertus militaires, avant que les Pariſiens euſſent le tems de ſe reconnoître, Philippe entroit dans Paris ſans le moindre obſtacle. C'eſt à quoi il ne penſa pas. Il copia ſi bien & ſi pleinement le Général de Carthage, & les Pariſiens le peuple Romain dans le zéle de la patrie, que cette grande victoire ne lui ſervit de rien. Le Roi, ſupérieur à une ſi grande diſgrace, tint bon dans un danger ſi extréme. La Reine fit paroître le même courage & la même conſtance, & lui rendit un ſervice très-ſignalé. » Elle le fit, *dit le Pére Daniel*, avec » l'adreſſe qui lui étoit naturelle ; elle engagea la ville à four- » nir au Roi dans un ſi grand beſoin une groſſe ſomme d'ar- » gent. Les Pariſiens la fournirent avec le même cœur, la même volonté & le même zéle pour leur patrie, que les Citoiens de Rome ſans y être contraints ; ce qui mit le Roi ſi fort au large, qu'il eut aſſez de fonds pour lever une bonne armée, & ſe voir en état de tout oſer & de tout entreprendre contre des ennemis, fiers d'une conquête importante qu'ils acquirent avec autant d'honneur, que les ſuites en furent honteuſes & miſérables.

» On raconte, *dit le même Hiſtorien*, que Charles V. aiant » entendu dans ſa retraite de Saint Juſte le détail de la bataille » que ſon fils avoit gagnée, demanda au courrier ſi le Roi » d'Eſpagne étoit à Paris : faiſant entendre par-là que, s'il n'y » étoit pas encore, il n'avoit pas ſçu profiter de ſa victoire. » Et effectivement pluſieurs Capitaines de l'armée Eſpagnole, » après cette journée, furent d'avis que le Duc de Savoie, au » lieu de retourner au ſiége, prît ſa marche vers cette Capi- » tale ; parce qu'il n'y avoit ſur le chemin aucune ville capa- » ble de tenir devant une armée auſſi puiſſante que la ſienne, » nulles troupes qui pûſſent l'arrêter, & qu'infailliblement » dans la conſternation où cette nouvelle jetteroit les Pari- » ſiens, il trouveroit Paris abandonné.

Si nous en croions l'Auteur que je viens de citer, le Roi d'Eſpagne, de concert avec le Duc de Savoie, fit fort bien de ne point marcher à Paris, & nous débite toutes les raiſons qu'ils eurent pour abandonner une telle entrepriſe, & il les appuie de l'autorité d'un Auteur Eſpagnol *, ſans prendre garde que celui-ci tâche autant qu'il peut d'exténuer cette

* Louis Cabrera, liv. 4. c. 8.

faute énorme, & qu'il raiſonne de la maniére du monde la plus pitoiable. Les réflexions des Capitaines étoient bonnes & ſolides, elles ne ſont pourtant pas du goût de notre Hiſtorien. Je m'en étonne beaucoup. *Il eſt fort vraiſemblable*, dit-il, *que Charles V.* nonobſtant ce qu'il dit à cette occaſion, auroit *pris le méme parti, s'il avoit été à la téte de* cette *armée.* Sur ce pied-là Annibal fit encore mieux de ne point marcher à Rome, puiſqu'il eût trouvé une ville où tous les Citoiens étoient ſoldats; au lieu que Paris n'étoit plein que de Bourgeois, qui ne ſçavoient ce que c'étoit que la guerre. Le Pére Daniel trouve que l'Hiſtorien Louis Cabrera raiſonne très judicieuſement & très-ſenſément ſur ce projet, & lui fait dire, *que ſi le Duc de Savoie avoit écouté le conſeil qu'on lui donnoit, il eût pû lui arriver ce qui arriva au Duc ſon pére, lorſqu'il accompagna Charles V. dans ſon expédition de Provence, d'entrer en France en mangeant des faiſans, & d'en ſortir ne mangeant que des racines; perſuadé qu'il étoit qu'en de telles occaſions les Rois, & ſur tout les Rois de France, ne manquent jamais de reſſources.* Je l'avoue; mais en ne leur donnant pas le tems d'y recourir, car il en faut beaucoup, ils ſe trouvent nûs & ſans forces. Le bon Cabrera ne ſçait ce qu'il dit, & ne connoît pas mieux la Provence que la Picardie. L'Auteur François, auſſi mal informé, s'embaraſſe quelquefois dans des réflexions politiques & militaires, qui ne ſont pas toujours fort juſtes : il auroit mieux fait de laiſſer là ſon Auteur Eſpagnol, qui a ſes raiſons pour raiſonner mal, & d'avouer franchement que la faute étoit infiniment plus groſſiére que celle d'Annibal, & cet aveu auroit fait honneur à ſon jugement.

» Pluſieurs perſonnes éclairées ont cru, *dit l'Hiſtorien de* » *Louis XIII.* que Guſtave-Adolphe commit la même faute, » après la bataille de Léipſick en 1631. qu'Annibal après la » bataille de Cannes. En allant droit à Vienne, diſoit-on, » Sa Majeſté Suédoiſe chaſſoit l'Empereur effraié, l'obligeoit » à recevoir les conditions de paix qu'elle auroit voulu lui » preſcrire, & lui ôtoit les moiens de ſoutenir & de pour» ſuivre la guerre. Ferdinand n'avoit point de troupes qu'il » pût oppoſer au vainqueur. La ruine de la Maiſon d'Au» triche entraînoit celle de ſes Partiſans, réduits à implorer la » clémence du Roi de Suéde, & à s'accommoder au plutôt » avec lui. Pendant qu'il auroit dépouillé l'Empereur, les

» Princes de l'union Proteſtante donnoient aſſez d'occupation » à ceux de la ligue Catholique, pour les empêcher de ſecou- » rir la Maiſon d'Autriche.

La faute de Guſtave-Adolphe n'eſt pas à beaucoup près ſi grande que celle de Charles XII. ſon petit-fils, après le paſſage fameux du Boriſthéne en 1708. & la bataille de Holowzin, qui ſuivit de près, & qu'il remporta ſur le Czar, où ce Prince étoit en perſonne. Après cette grande action rien ne l'empêchoit d'attendre un grand convoi & un renfort conſidérable de troupes que lui amenoit le Général Lewenhaupt : il devoit mettre toute ſon attention à ce que ce grand convoi arrivât, & ne fût point ſurpris. Il lui étoit facile d'y réuſſir. Mais il tomba dans une autre faute qui fut la cauſe de toutes ſes infortunes, elle ſurpaſſe celle d'Annibal. Le Roi de Suéde ſe laſſa d'attendre ce convoi, » & lui envoia ordre de ne pas venir, dit ſon Hiſtorien, qui a écrit ſur d'excellens Mémoires, j'en puis juger, » ce Prince fut quelques jours incertain de la route » qu'il devoit tenir : ne ſachant s'il devoit pourſuivre ſelon le » chemin qu'il prendroit, ou s'il marcheroit droit à Moſcow » pour faire ſoulever cette Capitale. Ce dernier parti étoit, » ce me ſemble, le plus ſûr pour ruiner l'Empire Moſcovite, » & ce fut celui auquel le Roi parut d'abord s'attacher ; mais » changeant tout à coup de réſolution ſur quelques avis qu'il » reçut du Général Mazeppa, avec qui il entretenoit depuis » longtems une intelligence ſecréte, il forma le deſſein de » marcher vers l'Ukraine, dans l'eſpérance d'y exciter les » Coſaques à une révolte capable d'embaraſſer le Czar. Qui doute qu'il ne dût marcher à la Capitale ? Mais il falloit auparavant diſſiper les débris de l'armée vaincue, & ne donner pas le tems au Czar, conſterné d'une ſi grande défaite, de revenir de ſon épouvante, & de raſſembler de nouvelles forces pour ſe rabattre ſur le Général Lewenhaupt, qu'il battit, & lui enleva ſon convoi. Cette faute produiſit cette foule de diſgraces, dont la derniére finit par la perte entiére de toute ſon armée à la journée de Pultowa, qui penſa lui coûter la liberté.

Limiers Hiſt. de Suéde ſous le regne de Charles XII. liv. 9.

Les Politiques malhabiles s'imaginent qu'en prenant toutes les places d'une frontiére, il faut néceſſairement que la Capitale tombe, & ſoit ſoumiſe au vainqueur, & que c'eſt la choſe du monde la plus prudente que d'y marcher après ce coup fait. Ce raiſonnement vaut moins que rien. Je décide

net, comme l'on voit ; puiſque je ſuis fondé ſur les régles de la guerre & ſur le bon ſens, autant que ſur les exemples anciens & modernes. Qu'on ſe mette bien à l'eſprit que tant que la Capitale ſubſiſte, on en tire des ſecours & des reſſources infinies, qui ſurprennent quelquefois. J'ai cité la faute de Philippe II. Le Cardinal Infant nous en offre une de même eſpéce, où il tomba très-groſſiérement. L'événement mérite que nous nous y arrêtions, mais en fort peu de mots.

La France ne fut pas moins conſternée en 1636. ſous le Miniſtére du Cardinal de Richelieu, plus heureux qu'on ne le croit, & moins habile qu'on ne le penſe, comme je le prouverois bien, ſi c'étoit ici le lieu de faire l'analyſe de ſon Miniſtére. Notre foibleſſe étoit ſi grande en Flandre, le Miniſtre ſi mal informé, & les places de Picardie ſi mal pourvûes, que le Cardinal Infant étant entré dans le Roiaume à la tête d'une armée extraordinairement ſupérieure à la nôtre, nous n'oſâmes paroître. L'Eſpagnol ne trouvant perſonne qui lui fît tête, attaque la Capelle, qui ſe rend auſſitôt : le Catelet ne tient pas davantage, bien moins par la faute de ceux qui y commandoient que par celle du Cardinal, qui avoit négligé de munir la frontiére de toutes les proviſions néceſſaires pour ſa défenſe. On marche de là à Corbie, qui étoit auſſi peu en état de tenir que les autres : elle capitule ſans preſque aucune réſiſtance. Cette perte fut ſuivie de celle de deux poſtes de peu d'importance, & par cette conquête notre frontiére ſe trouva toute ouverte. La fraieur ſe répandit par tout le Roiaume, lorſqu'on apprit que les Eſpagnols n'étoient plus qu'à vingt lieues de Paris. L'épouvante gagna ſi fort les Pariſiens, qu'il y en eut une infinité qui déménagérent, & d'autres qui attendoient le moment de partir, après avoir fait emporter au loin ce qu'ils avoient de plus précieux.

Le Cardinal Miniſtre tomba dans le même abattement, & certainement le Capucin Joſeph ſon Confident n'avoit pas tort de l'appeller *Poule mouillée*. Il penſa d'abord à conduire le Roi, non moins abattu que lui, à Orléans. Le Général Eſpagnol ne pouvoit guéres ignorer ces choſes. Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Paris, & perſonne ne doute qu'il n'y fût entré : tant les Pariſiens connoiſſoient peu la force de leur ville, dit l'Auteur de la Vie du Maréchal de Guébriant, & cependant l'ennemi n'oſa tenter une telle entrepriſe. Un Vénitien en donne la raiſon : c'eſt, dit-il, que les armées victorieuſes

trouvent ordinairement des difficultez & des ſujets de défiance, dont les ennemis, mieux informez de la mauvaiſe ſituation de leurs affaires, ne s'apperçoivent pas. Ce qu'il y a bien de ſurprenant, c'eſt qu'il n'y eut aucun combat. La priſe d'une ſeule ville & de deux méchans châteaux, mit le Roiaume au penchant de ſa ruine, du moins la Capitale ne pouvoit manquer d'être priſe. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt que Jean de Wert conſeilla & preſſa inutilement le Cardinal Infant de profiter d'une ſi belle occaſion. Pendant qu'il s'amuſe à ravager la Picardie, Richelieu eut le tems de ſe reconnoître, & de prendre de bonnes meſures pour arrêter les progrès des ennemis. On exhorte les peuples à prendre les armes. Ils font plus, ils ouvrent leurs bourſes de bonne grace, & chacun ſe taxe au-delà même de ſon pouvoir : de ſorte qu'en peu de tems le Roi ſe trouva en état de lever de nombreuſes troupes, de reprendre Corbie, & de repouſſer les Eſpagnols juſqu'aux portes de Bruxelles.

Il faut des fonds pour la guerre, ſans quoi, dit Démoſthéne, *projets, meſures, précautions, tout devient impoſſible.* Cette ſentence eſt vraie, & n'a qu'une face ; mais dans les conjonctures telles que celles dont je viens de parler, il faut périr, ſi l'on ne trouve les fonds néceſſaires pour ſe tirer d'embarras. L'ancienne Rome & Paris ſont peut-être les ſeules villes qui nous aient fourni de tels exemples de généroſité dans leurs Citoiens. Ces fonds ſont peu néceſſaires aux grands Capitaines, qui fourniſſent aux frais de la guerre par la guerre même. Mais aujourd'hui que les grands Guerriers ſont d'une auſſi grande rareté qu'ils l'étoient du tems de la ſeconde Punique, la guerre épuiſe un Etat des finances en très-peu de tems, & les victoires ne produiſent autre choſe que la ruine des peuples. L'on peut dire qu'Annibal faiſoit la guerre aux dépens des Romains & à leur honte, comme Aléxandre le Grand à celle des Perſes. Le malheur des premiers a ſon origine dans la mauvaiſe conduite du Sénat. Il n'eût pas manqué de Capitaines, s'il ſe fût tourné du côté du mérite. Tel qu'on négligeoit, à la place d'un autre, eût fini la guerre. Les meilleurs & les plus gens de bien éprouvérent mille traverſes, mille dégoûts & mille douleurs, par les intrigues & la malice de leurs envieux. Fabius, le plus ſage, le plus éclairé & le plus honnête homme de la République, & à qui Rome dut ſon ſalut & ſa gloire, n'eſt pas le dernier qui ait paſſé pour inſenſé & pour malhabile parmi

ſes Citoiens, & dont les attentions aient été ſiniſtrement interprétées. Sa façon de faire la guerre, trop profonde & trop fine pour une nation qui ne connut jamais que l'offenſive, paſſa pour timide & pour lâche parmi une foule de gens, qui en ce tems-là n'entendoient pas mieux celle-ci que l'autre. Leurs défaites perpétuelles leur euſſent dû faire connoître qu'on ne pouvoit vaincre Annibal qu'en ſuivant la méthode de Fabius Maximus. Car dès qu'on lui ôta le commandement, ils ſe virent ſur le point de leur décadence, & l'extrémité de leurs affaires les mit dans la néceſſité de recourir à ce grand homme.

Quelle a été la cauſe de la ruine & de la décadence des affaires de Carthage? Doit-on l'attribuer tout entiere à ſon Général? Qu'on s'en garde bien. Sa faute ſi ſouvent reprochée ne fut jamais ſans reméde; ſi ce Guerrier célébre n'eût pas été expoſé comme Fabius aux contradictions & à la haine de ſes ennemis, jaloux de ſa gloire, plus puiſſans & plus écoutez dans le Sénat de Carthage que ceux de l'autre dans celui de Rome. Il n'y eut aucune ſorte de brigues & d'artifices qu'ils ne miſſent en œuvre pour empêcher les ſecours de troupes que cet habile Général demandoit pour la continuation de la guerre. Rien n'arrivoit, ou ils faiſoient en ſorte que les préparatifs ſe faiſoient avec une lenteur, qui ſans épargner la dépenſe en ruinoit tout le fruit, & ſouvent les Romains avertis interceptoient les convois par leurs armées navales. Que l'on compare après cela la conduite de ces deux Républiques, & l'on verra que l'envie & la jalouſie des deux côtez concouroient à leur perte, & qu'Annibal n'eut pas moins à ſouffrir & ne fut pas moins traverſé que le Dictateur, toujours blâmé dans ſa façon de faire la guerre, & toujours conſtant à la ſuivre, & enfin admiré pour l'avoir pratiquée.

Je ne ſçai quels ſont les faux Fabius qui voulurent imiter le véritable pendant la derniére guerre de 1701. où ils n'entendirent jamais rien. Ils ne pûrent éviter le combat ſans ſe voir réduits à perdre de leur terrain, & ils ſe firent battre après l'avoir perdu pour en céder encore un plus grand, & par-là ils abandonnérent nos meilleures places au gré de nos ennemis, que nous euſſions battus éternellement, ſi nous euſſions continué notre ancienne méthode de faire la guerre, la plus conforme à l'humeur de la nation.

Cette vertu courageuſe & patiente des Romains dans la ſeconde Punique, n'approche pas à beaucoup près de celle de la République de Hollande. Celle-ci nous fait voir les mêmes vertus & des ſentimens encore plus élevez que ceux des Romains dans les guerres qu'elle a ſoutenues pour ſecouer le joug de l'Eſpagne, & jetter les fondemens de ſa gloire & de ſa liberté : fondemens cimentez du ſang & des ſommes immenſes que nos Rois * prodiguérent généreuſement, pour élever cette République au point de grandeur & d'opulence où nous la voions aujourd'hui. Euſſent-ils jamais cru qu'elle s'emploieroit toute entiére pour ſoulever toutes les Puiſſances de l'Europe contre un Roiaume, à qui elle eſt redevable de ſa liberté & de ſon ſalut ?

* Henri IV. & Louis XIII.

Les Hollandois ſe ſont vûs en 1672. dans une ſituation auſſi triſte & auſſi déplorable que les Romains dans la ſeconde Punique. Il y a un ſi juſte rapport entre ces deux Républiques en une infinité de choſes à l'égard de leur conduite, que je ſerois l'homme du monde le moins embaraſſé de faire le paralléle du Sénat de l'une & des Aſſemblées de l'autre, ſi je ne craignois d'être trop prolixe. La Hollande ne fut guéres moins malheureuſe en Généraux dans ſa guerre contre Louis XIV. qu'elle fut heureuſe en grands Capitaines & en Politiques rafinez dans celle contre l'Eſpagne au commencement de cette République. Celui * qui prit le commandement de ſes forces, après les diſgraces des Généraux qui le précédérent, & qui étoient fort malhabiles & ſans expérience, apprit, tout au rebours, à ſe faire reſpecter, & à s'acquerir de l'eſtime, malgré ſes continuelles défaites : ce qui décourage & abat les autres, ne l'ébranla pas. Sa patience, ſa conſtance & ſon courage le mirent au-deſſus des plus grands revers de fortune : artiſan induſtrieux & profond de brigues, de querelles & de ligues les plus fameuſes, qui ſeules ſauvérent ſa patrie prête à tomber.

* Guillaume Prince d'Orange.

Le Prince de Condé, qui étoit fin Connoiſſeur, augura de là que ce Prince ſeroit un jour un grand Capitaine, & qu'il apprendroit peut-être à nous battre à force d'être battu. Rendons-lui juſtice, il étoit plus malheureux que malhabile : ſes ſoldats & ſes Officiers n'étoient pas comparables à ceux de France. D'ailleurs il ne faut pas croire, comme la plûpart, que les Généraux qui réuſſiſſent toujours, ou preſque toujours, ſont les plus eſtimables. Les malheureux ſurpaſſent

quelquefois les autres en prudence, en valeur & en habileté. L'Amiral de Coligni pouvoit être mis de ce nombre : c'étoit le plus grand Capitaine de ſon ſiécle. Cependant il fut preſque toujours battu. Les victorieux n'avoient que faire de ſe croire ſi fort au-deſſus de lui, on les connoiſſoit ſeulement ſur le pied de Généraux heureux. Rien de plus aiſé à connoître. Il y a peu de vieux Officiers qui n'en aient vûs.

L'extrémité où ſe trouvérent alors les Hollandois eſt à peine concevable. Semblables aux Romains, dénuez de Généraux, de précautions & de conſeils, ils ne deſeſpérérent pourtant pas de leur ſalut : tant il eſt vrai qu'il n'y a point de Puiſſance plus à craindre que celle qui eſt appuiée ſur l'amour de la liberté & de la patrie, dont la ſource naît de la conſtitution du Gouvernement, ſur les loix établies, ſur la confiance & la bonne foi, qui en ſont le principal fondement. Leurs richeſſes deviennent alors celles de la République, chacun s'empreſſe de fournir aux beſoins de l'Etat, & les biens des particuliers deviennent une ſource féconde qui ne tarit jamais ; ce qui ſuffit pour nous tirer des plus grands embarras, lorſque l'ennemi nous donne le tems de nous reconnoître & de recourir aux remédes qui manquent aux autres. Le plus grand gain que les Rois & les Etats puiſſent faire, c'eſt de garder la foi publique : fond inépuiſable, & reſſource aſſûrée pour trouver de l'argent dans le beſoin. Les Romains en manquérent, & les Hollandois dans leurs guerres n'ont-ils pas toujours trouvé ces fonds inépuiſables ?

Un Roi qui perd la confiance de ſes peuples, n'a plus rien à perdre. Le Roi Jean de Portugal a été un très-grand Prince. Aiant emprunté dans un grand beſoin une ſomme d'argent conſidérable d'un Marchand, il ordonna qu'on lui paiât non ſeulement le capital, mais encore les intérêts. Le Marchand, qui avoit prêté cette ſomme en bon Citoien, & en ſujet qui aime ſon Prince, les refuſa génereuſement. Le Roi aiant appris qu'il n'en vouloit point, lui envoia un double intérêt, & lui fit dire, qu'autant de fois qu'il refuſeroit, autant de fois la ſomme ſeroit doublée. Cette conteſtation de généroſité entre un Marchand & le Roi, dit M. le Clerc, qui cite cet exemple quelque part, a quelque choſe de beau, auſſi les Portugais contribuoient-ils généreuſement pour ſecourir le Roi dans ſes beſoins les plus preſſans. M. de Colbert empruntoit quelquefois des ſommes très-conſidérables, plutôt

pa

par politique que par néceſſité, pour gagner la confiance des riches, & les rendoit quinze jours après, avec les intérêts d'une année, diſant qu'on croioit en avoir beſoin ; mais que les affaires aiant changé, le Roi les en remercioit.

La Hollande, ſans inquiétude à l'égard des fonds néceſſaires pour ſoutenir la guerre, profita habilement de notre négligence à faire valoir nos avantages. Cette négligence produiſit notre ſalut, comme celle d'Annibal celui des Romains. Dans mille ans d'ici, car il n'en faut pas davantage pour être ancien, les habiles gens prendront plus de plaiſir à conſidérer la conduite de ces ſages Républicains dans la guerre de 1672. que celle des Romains dans la ſeconde Punique. Je ne crois pas qu'il faille décendre plus bas, car il n'y a pas dequoi les admirer dans la guerre de 1701. Leur acharnement contre la France eſt une tache, dont ils ne ſe diſculperont jamais. Qu'y ont-ils gagné ? Pas un pouce de terre.

Annibal ſauva Rome pour avoir négligé de marcher droit à cette Capitale après la gloire de Cannes. Louis XIV. ſe rend maître de Narden, de Woerden & de Oudewater, il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'être d'Amſterdam, dont la conquête eût été infailliblement ſuivie de celle du reſte de la Hollande.

Cette opulente ville, qui ſeule pouvoit faire une Puiſſance conſidérable, fut ſur le point de ſe ſoumettre au vainqueur. On en délibéra dans une Aſſemblée générale. » La plûpart » ſoutenoient, *dit un Auteur anonyme*, qu'il étoit plus expé- » dient de ſe ſoumettre au Roi, & tâchoient de ramener les » autres à leur ſentiment. Cependant Haſſelaer & Hop, celui- » ci Penſionnaire de la Ville, celui-là Grand Baillif, qui étoient » les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Pro- » vinces, commencérent à parler fortement contre ceux qui » étoient de cet avis. Sur quoi voiant que la brigue étoit ſi » forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une » fenêtre qui répondoit ſur la place, & menacérent d'appeller » le peuple, s'ils ne changeoient de ſentiment. Cette menace » étonna les plus réſolus ; & comme le Prince d'Orange fai- » ſoit ſon poſſible pour inſinuer qu'il y avoit des traîtres dans » toutes les villes, ils aimérent mieux ne pas s'obſtiner que » de s'expoſer à la furie du peuple, qui prendroit la premiére » impreſſion qu'on lui donneroit. Ainſi deux hommes ſeuls » furent la cauſe que le Roi ne fut pas maître de la Hollande :

Hiſt. de la guerre de Holl. depuis l'année 1672. juſqu'à celle de 1677.

» car ſi Amſterdam ſe fût rendue, tout le reſte ſe fut conformé » ſur cette ville, qui eſt plus conſidérable toute ſeule que dix » autres enſemble. Deux hommes ſauvent la Hollande par cette action. Celle de Scipion ſeul fit le ſalut de Rome & de toute l'Italie dans une affaire toute ſemblable, qu'il eſt bon de rapporter.

Après l'infortune de Cannes, un grand nombre des premiers des meilleures Maiſons de Rome & des Sénateurs, qui s'étoient trouvez dans cette bataille, déſeſpérant du ſalut de leur patrie, s'aſſemblérent dans la maiſon d'un certain Métellus. » Ils faiſoient deſſein de s'embarquer au premier port, » & d'abandonner l'Italie. Un ſi indigne complot excita l'indi» gnation *de Scipion*, il réſolut de s'y oppoſer au péril mê» me de ſa vie, & ſe tournant vers d'autres Officiers qui ſe » trouvérent chez lui; ceux, leur dit-il, à qui le ſalut de » l'Etat eſt cher, me ſuivent: il ſort, va droit dans cette mai» ſon, où ſe tenoit ce Conſeil, il y entre & met l'épée à la » main: Je jure, dit-il, que je n'abandonnerai jamais la Ré» publique, & que je ne ſouffrirai point qu'aucun de nos Ci» toiens l'abandonne; & s'adreſſant enſuite au maître de la » maiſon; il faut, lui dit-il, que toi & ceux qui ſont ici faſ» ſiez les mêmes ſermens, ou je vous tuerai tous.

Il ne faut qu'un homme ferme, réſolu & d'un grand cœur dans une Aſſemblée compoſée d'une multitude de lâches, pour ſauver un Etat qu'ils vont précipiter par leurs mauvais conſeils & leur peu de réſolution dans une honteuſe ſervitude: il ne faut pas en attendre d'autres de la crainte & de la poltronnerie. Si la peur fait une telle irruption dans le cœur de ceux qui délibérent dans le Cabinet des Princes, & loin du danger, que de propoſer des choſes capables de cauſer la ruine entiére de la patrie: que doit-on eſpérer de leurs ſemblables dans un Conſeil de guerre, où il s'agit de profiter des occaſions les plus favorables, ou de ſe ſauver par une réſolution généreuſe? Rien de bon. Soit à la guerre, ſoit dans le Cabinet, on doit être perpétuellement en garde & ſe défier ſans ceſſe de ces ſortes de gens timides & trop circonſpects, également fertiles en doutes & ſtériles en expédiens. C'eſt le plus grand malheur qu'il puiſſe arriver aux Princes, que de les admettre dans leurs Conſeils. Je ne vois rien de plus dangereux que ces ſortes d'eſprits.

J'ai remarqué plus d'une fois dans cet Ouvrage, que dans les

Digitized by Google

Conſeils de guerre ou dans le Cabinet, où il s'agit de délibérer ſur l'exécution d'une entrepriſe hardie & d'un grand éclat, & ſouvent néceſſaire; la plûpart de ceux dont la valeur eſt connue, & qui ne percent pas juſqu'aux obſtacles qu'on pourroit rencontrer, ne manquent jamais de les approuver, & d'engager les autres à franchir le pas. Ils croient qu'on les ſoupçonneroit de timidité, s'ils étoient d'un ſentiment contraire à celui qui en eſt l'auteur, malgré l'opinion du grand nombre. Ces gens-là ſont plus utiles dans les armées, & moins contagieux que ceux qui ſe piquent de voir beaucoup plus loin que les autres par leur extraordinaire prudence. Ils ne valent rien pour la guerre, une Ambaſſade leur conviendroit mieux.

Les Scipions, les Hops, les Haſſelaers ne ſe rencontrent pas toujours: ils ſont au contraire fort rares; mais ils le ſont moins dans les Etats Républicains que dans les Monarchiques. La République de Génes ne laiſſe pas que de nous fournir trois hommes comparables aux trois premiers, dans la guerre qu'elle fut obligée de ſoutenir en 1625. contre Charles-Emanuel Duc de Savoie & le Connétable de Leſdiguiéres. Celui-ci, joint à l'autre, qui s'imagina ſérieuſement que la conquête de Génes lui étoit réſervée, crut un certain tems que les Génois ſe donneroient d'eux-mêmes à la France, ſans qu'il fût beſoin de les aſſiéger. L'exemple mérite d'être rapporté.

Le Sénat de Génes réduit à l'extrémité, ne lui reſtant plus que la Capitale & la ville de Savone, entra en négociation ſecréte avec Leſdiguiéres, qui s'imagina que cette conquête étoit une choſe infaillible: il parla avec tant de hauteur, que l'épouvante étoit générale dans Génes. On tint Conſeil là-deſſus. » On agita ſi la République ſe donneroit abſolument » à Louis, ou à Philippe. Et après de longs débats, l'opinion » de ceux qui, plus amoureux de leur liberté, vouloient » qu'on mît tout en œuvre, afin d'obtenir le ſecours & la » protection du Roi Catholique, ſans ſe ſoumettre à ſa do- » mination, l'emporta de trois voix. C'eſt ainſi, *dit l'Hiſ-* » *torien*, qu'un petit nombre de gens plus courageux & mieux » ſenſez que les autres, ſauvent quelquefois la multitude qui » va ſe perdre par une réſolution déſeſpérée, lorſque les af- » faires de la patrie ſont ſur le point de ſe rétablir. Le Duc » de Savoie & le Connétable de Leſdiguiéres, après avoir bien » concerté d'aſſiéger Génes, ſe trouvérent eux-mêmes dans le

Vaſſ Hiſt de Louis XIII. l. 22.

» dernier embarras. Ils attendoient inutilement une flote ; mais elle ne vint pas. La ville ſe rendoit infailliblement, s'ils s'en fuſſent approchez, tant la conſternation étoit grande parmi le peuple & les troupes, dont cette place étoit preſque entiérement dégarnie. L'occaſion étoit belle, Leſdiguiéres n'en profite pas. Qu'arriva-t-il de cela ? La déſertion ſe mit dans les deux armées combinées par la diſette des vivres & des fourrages ; & les maladies venant de recrue, il fallut ſe retirer & abandonner honteuſement une ſi belle entrepriſe.

Ce qui me paroît digne d'admiration dans la conduite des Romains, & qui trouve peu d'éxemples, eſt cette célébre diverſion qu'ils firent en Eſpagne, & enſuite en Afrique ; à la vérité un peu tard, quoiqu'ils euſſent dû commencer par la derniére : car c'étoit là qu'étoit la partie ſenſible des Carthaginois, & non pas l'Eſpagne, où les Romains trouvérent une infinité d'obſtacles, & firent des pertes conſidérables. Ils y furent ſouvent battus, contre l'opinion du Sénat, qui s'étoit imaginé que cette entrepriſe étoit la choſe du monde la plus facile : tant il étoit mal informé des forces de ce païs-là, & de la valeur des peuples. Pourquoi ne pas aller en premier lieu en Afrique ? Outre que la Sicile favoriſoit cette diverſion comme la Sardaigne, qui n'en étoit guéres moins voiſine, l'éxemple d'Annibal, qui avoit paſſé en Italie, leur eût dû faire comprendre qu'il étoit toujours plus avantageux de porter le coup droit au cœur : car toute la force des Carthaginois étoit dans leur Capitale, & rien n'empêchoit les Romains de commencer par-là leur entrepriſe. C'eſt une faute qui dépare beaucoup la grandeur de ce qu'on admire encore.

La diverſion que l'armée de l'Empereur & celle des Alliez firent chez les Suédois en 1659. n'eſt pas moins digne de remarque. Montécuculi en fut l'auteur. Les Impériaux étoient dans le Jutlande, lorſqu'ils tentérent toutes les voies imaginables pour paſſer dans l'Iſle de Fuhnen, afin de combattre Urangel ; mais inutilement : ils furent repouſſez avec beaucoup de perte. » Je dis alors, *rapporte Montécuculi*, que le moien de » s'approcher de l'Iſle étoit de s'en éloigner ; que la voie la » plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues, & » que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelforth, mais » la Poméranie. Cette penſée fut approuvée : on marcha auſſi- » tôt en Poméranie, on paſſa la Pêne en pluſieurs endroits. » On emporta d'abord les forts de Damgort, Trubſée, Loetz,

» Treptow, & enſuite pluſieurs places fortes, & on courut le » long de la mer Baltique juſques ſous Stralſund, Wolgaſt, » Anclam, &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Uran- » gel de la Fionie ou de Fuhnen, il vint en hâte avec quel- » ques troupes au ſecours de la Poméranie : mais ſes forces » ainſi diviſées, ne ſuffirent ni pour défendre la Poméranie, » ni pour garder la Fionie, qui ſe trouva tellement affoiblie » par ce détachement, que les troupes des Alliez reſtées der- » riére trouvérent moien d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & » de l'obliger à ſe rendre à diſcrétion ; & celles qui étoient » entrées en Poméranie le réduiſirent en tel état, que ſi la » paix ne fût ſurvenue, on l'auroit bientôt toute reconquiſe, » & tout cela fut l'effet d'une diverſion.

Alphonſe Roi de Naples, célébre par ſon ſçavoir & par l'eſtime qu'il faiſoit des gens de Lettres, diſoit qu'on ne réuſſiſſoit à la guerre que par la diligence & la diverſion ; mais il n'y a que des Miniſtres habiles, & qui gouvernent & conduiſent une guerre ſur de grandes penſées, qui ſoient capables de ces ſortes d'entrepriſes.

Avouons-le franchement, nous ne voions rien qui égale celle d'Agathocles, ſi ſouvent répétée dans cet Ouvrage. Elle fut bien plutôt, diſent quelques-uns, un effet de ſon déſeſpoir & de l'extrémité où il ſe trouvoit, que le réſultat d'un profond raiſonnement & de la prudence. C'eſt mal raiſonner : comme ſi ce n'étoit pas des grandes extrémitez que les grands hommes tirent toute leur gloire. Il voioit ſa perte infaillible & aſſûrée dans la défenſe de Syracuſe. Sa réſiſtance, quelque vigoureuſe, quelque opiniâtrée qu'elle fût, ne faiſoit que ſuſpendre ſa décadence de quelques jours. Il le voioit bien. Son grand cœur & ſon habileté le portérent à détourner l'orage par une diverſion en Afrique. Il y porte la guerre & la terreur, & fait paſſer l'une & l'autre dans le païs de ſes ennemis, & ſauve le ſien par cette diverſion mémorable. Celle des Romains eſt-elle comparable à celle-ci, & ne vint-elle pas trop tard ?

On peut voir par tout ce que j'ai dit, que je n'écarte aucune des actions des Romains qui peuvent mériter nos éloges dans leur guerre contre Annibal. Ces actions ſont pourtant en très-petit nombre, on ne ſçauroit le nier, pour peu d'attention qu'on y donne. D'où vient donc que les Ecrivains anciens & modernes les admirent & les élévent ſi fort dans

leur conduite & dans leurs ſentimens ? Ce ſont les faits qui louent, & non les paroles : celles-ci ne prouvent & ne démêlent rien, ſi on ne les tire des autres. Le tems & le nombre de leurs Panégyriſtes, qui ſe ſuivent aveuglement, & particuliérement les derniers, ont tellement prévenu le monde, & donné une telle autorité à leurs déciſions, que perſonne ne s'eſt aviſé d'examiner s'ils ne ſe ſont point trompez dans leurs ſentimens, & ſi leurs éloges ſont auſſi bien fondez qu'ils le diſent. Je ne vois pas qu'ils le ſoient beaucoup à bien des égards, & je me fonde ſur l'exhibition nûe & ſimple des faits. La rhétorique donne un grand relief aux circonſtances avantageuſes ; mais il s'en trouve toujours quelqu'une parmi qu'on ne manque pas de ſaiſir, pour faire diſparoître celles qui ne le ſont pas, & de tirer même des ſujets d'éloges où les eſprits les moins attentifs trouvent beaucoup à blâmer. Nous en avons donné d'aſſez bonnes preuves ; mais nous ne ſommes pas ſitôt prêts de finir, il nous reſte encore beaucoup à dire.

La faute d'Annibal influe tellement ſur toutes les affaires des Romains, au bonheur de ceux-ci & au malheur de Carthage, qu'on ne doit pas s'étonner après cela ſi j'y reviens ſi ſouvent. Toutes les précautions, les reſſources, tous les ſecours que le Sénat trouva après l'événement de Cannes, lui eurent été inutiles, ſi Annibal eût marché droit à Rome après ſa victoire : faute fatale à ſa gloire, & plus encore à ſa patrie. J'avois oublié le compliment qui lui fut fait, & dont le ſouvenir l'empêchoit ſans doute de bien dormir : *Vincere ſcis Annibal, ſed victoria uti neſcis.* Jamais homme ne ſçut moins profiter de ſes victoires que cet habile Guerrier. Grande faute certes, & qui dépare ſurieuſement ſa réputation. S'il eût cru Maharbal, l'Hiſtoire du peuple Romain finiſſoit à la ſeconde Punique, & dans le troiſiéme Livre de notre Auteur.

Il y a plus à rabattre que l'on ne s'imagine au merveilleux qu'on prétend rencontrer par tout dans la conduite du Sénat & du peuple Romain dans cette ſeconde Punique. Je l'avouerai franchement, il y auroit de la bêtiſe ou de l'imprudence de livrer ſa crédulité à celui-ci ou à celui-là, parce qu'ils ſont anciens, & moins encore à une foule d'Ecrivains modernes, beaux eſprits qui ont établi leurs éloges ſur la foi des premiers, dont ils s'entêtent, ſans trop examiner s'ils ſont raiſonnables dans les leurs, ce que je n'ai garde d'aſſûrer ;

Digitized by Google

car ils mettent par tout des fleurs où nous ne voions que des ronces. En vérité cela me ſemble fort ſurprenant. Il ne m'arrive guéres de plier ſous l'affirmation d'autrui, qu'après un mûr éxamen, & d'admirer ce qui dans le fond ne me paroît ni admirable ni merveilleux. Je ne vois rien qui mérite d'être exalté depuis l'entrée d'Annibal en Italie juſqu'après l'événement de Cannes, & depuis celui-ci juſqu'à la bataille de Zama, qui termina la guerre d'Annibal, comme Polybe l'appelle: car je ne vois pas, après avoir ſuivi les Romains dans toutes leurs démarches, que leurs Panégyriſtes ſoient autrement fondez que ſur la faute du Général Carthaginois, qui fut aux Romains une occaſion de ſalut. Ne diroit-on pas qu'ils la firent naître? Les eſprits les plus bornez ont une intelligence & des vûes ſuffiſantes pour trouver des reſſources & des remédes lorſqu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine, quand on leur donne le tems d'y recourir & de les appliquer ſur la plaie: ils ſe préſentent même ineſpérément. S'ils les négligent, il faut l'attribuer à leur négligence, à leur ignorance, & au manque de courage & de réſolution, qui leur ôtent le jugement.

Il faut donc en revenir à ce que j'ai dit dans cette premiére Partie, que l'on ne voit rien dans les Romains, dans les commencemens comme dans la fin de cette ſeconde Punique, qui ſoit fort extraordinaire, & qui rempliſſe l'idée que je m'en étois d'abord formée. Il y a mille éxemples dans les Modernes de cette fermeté, de ce courage, de cette patience tant vantée des admirateurs des Romains. J'en ai cité un aſſez bon nombre, & j'ai raiſon de me plaindre que qui que ce ſoit de nos Ecrivains n'y ait fait l'attention qu'ils méritent. Cela me feroit croire qu'il faut être guerrier & d'une expérience conſommée, accompagnée d'une étude profonde de l'Hiſtoire, pour faire une juſte comparaiſon des guerres des Anciens avec celles des Modernes, & juger s'il n'y a pas plus de grand & de beau dans les unes que dans les autres. L'on s'eſt épuiſé & déſſéché l'eſprit ſur l'éloge de cette République. Celles d'Athénes & de Lacédémone ont-elles été louées autant qu'elles en ſont dignes? Ne nous fourniſſent-elles pas des vertus plus illuſtres & des guerres plus éclatantes que celles de Rome, & des Acteurs en plus grand nombre tout auſſi célébres, s'ils ne le ſont plus que ceux de cette Rome, dont nous ſommes ſi fort étourdis? Paſſons à la ſeconde Partie.

On trouvera peut-être étrange une réflexion qui me vient à l'esprit : je la hazarde pourtant. Je dis donc que la République Romaine, son Sénat, si l'on veut, & son peuple, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à sa perte & à sa honte.

On juge du mérite des Princes & des Républiques par le choix des sujets qu'ils emploient dans la conduite d'une guerre, ou pour en recevoir les conseils. Quel fut donc le choix que fit Rome ? Cette ville se trouve dans un état déplorable & de crise, où elle eût dû avoir recours à ce qu'il y avoit de gens habiles & éclairez dans la République pour la garantir des disgraces & des pertes dont elle se trouvoit accablée. On fait tout le contraire, on met à la tête des armées des Généraux étourdis ou sans expérience, qui mettent tout en risque témérairement, sans jugement & sans nécessité, ou du moins sans aucune espérance de pouvoir réussir. Peut-on rien voir de plus pitoiable que cette conduite ? La République avoit plusieurs armées en campagne en différens endroits de l'Italie, où elles étoient peu nécessaires. Le Général opposé à Annibal se hâte de donner bataille, & engage imprudemment une bataille générale & décisive, sans songer qu'il pouvoit grossir son armée de ce qui étoit inutile ailleurs : s'il n'étoit pas en son pouvoir de le faire joindre, il dépendoit du moins de lui de ne rien hazarder, ou de faire comprendre au Sénat, s'il n'étoit pas capable de le voir lui-même, que cette jonction pouvoit former une armée si formidable & si nombreuse, que l'ennemi en eût été infailliblement accablé. Mais bien loin de profiter de cet avantage, le Général le néglige, soit par ignorance ou par la crainte que son Collégue ne partage avec lui l'honneur d'une victoire qu'il croit assûrée.

Si Sempronius eût été moins impatient & moins plein de l'opinion de son mérite & de ses forces, il eût pû les augmenter de la moitié ; il eût été alors impossible à Annibal de se tirer des bords de la Trébie sans s'exposer à une défaite manifeste, ou à perir de misére faute de vivres, & les Insubriens l'eussent infailliblement abandonné pour se tourner du côté des Romains.

Flaminius, encore plus imprudent que l'autre, fut totalement & honteusement défait à Thrasyméne, pour n'avoir pas attendu son Collégue, qui accouroit à son secours à grandes.

grandes journées, à la tête d'une bonne armée. Voilà des fautes bien avérées, & qu'on ne ſçauroit excuſer. Mais en voici qui ne ſont pas moins énormes, & qui tombent ſur tout le corps de la République. Dans un tems où les Carthaginois ſe trouvent engagez au milieu de l'Italie, où ils ne voient aucun moien de ſe ſauver qu'en hazardant le tout pour le tout, pendant que les Romains trouvoient leur ſalut en temporiſant; que fait le peuple & la plus grande partie du Sénat? Ils vont chercher la brebis galeuſe pour la mettre à la tête du troupeau, comme ſi le mérite du Général ne faiſoit pas la déciſion des batailles. C'eſt de Terentius Varro dont je parle.

La plûpart furent taillez en piéces, dit notre Auteur, *d'autres furent jettez en bas de leurs chevaux: quelques-uns ſe ſauvérent à Venuſe, du nombre deſquels étoit Varro le Général Romain, cet homme abominable, dont le Gouvernement coûta ſi cher à ſa patrie.* Voilà le ſujet ſur lequel ces graves Magiſtrats jettérent les yeux. C'eſt cet homme qui ſe rendit ſi célébre par la perte de la bataille de Cannes, qui couvrit de honte le nom Romain. On n'eût pû choiſir un Chef plus mépriſable en tout ſens. Grand ſujet de leçon pour les Princes & les Républiques, qui élévent aux honneurs les plus éminens de la milice des perſonnes ſans aucune expérience de la guerre, ſans capacité & ſans le moindre courage. *Ils donnent lieu par ce moien aux Apprentifs*, dit un grand Miniſtre, *de faire des coups d'eſſai en des occaſions, où ceux des Maîtres & les chefs-d'œuvres ſont néceſſaires. Un Général d'armée incapable d'un tel emploi*, pourſuit le même Auteur, *eſt capable de hazarder mal à propos toute la fortune de ſon Maître & le bonheur de ſon Etat.* Teſtament polit. du Card. de Richelieu.

Jamais la République ne ſe vit plus agitée de cette ſorte d'eſprits que dans ce tems-là. Tite-Live met Bebius, Tribun du peuple & parent de Varro, à la tête de ce parti. Il n'y eut ſortes d'artifices qu'il n'emploiât pour l'élever au Conſulat. Ce premier enlaça ſi bien le peuple par ſes brigues & ſes harangues ſéditieuſes, aidé de l'éloquence & des impoſtures de l'autre, & de ſes promeſſes extravagantes de chaſſer Annibal de l'Italie, que le peuple & la plus grande partie du Sénat furent perſuadez que tout étoit perdu, ſur la foi de Bebius & des promeſſes de Varro, ſi tout autre que celui-ci ſe mettoit à la tête des forces de la République, dont il

promettoit de rendre bon compte par la défaite d'Annibal. Les plus ſages, qui ſe trouvoient alors les plus foibles, prévirent bientôt que l'élevation d'un ſujet auſſi miſérable que celui-là tourneroit au malheur de la République. On eut beau le repréſenter, ce fut inutilement : il fut élevé à ce grade éminent à la honte éternelle du nom Romain.

Cela me fait ſouvenir d'une plaiſanterie d'Ariſtophane dans ſa comédie des cavaliers, que j'ai lûe quelque part dans M. le Clerc. Il fait paroître un homme ſur la ſcéne, qui ſemblable à Bebius vouloit engager un vendeur de ſauciſſes à devenir un homme d'Etat. Celui-ci, plus modeſte & moins ambitieux que notre boucher, rechignoit à cette propoſition : il trouvoit cet emploi trop élevé & trop au-deſſus de ſon eſprit & de ſon expérience. Il n'en vouloit rien faire. » Eh mon ami, *lui* » *diſoit l'autre*, c'eſt la choſe du monde la plus aiſée. Con» duiſez-vous comme vous faites préſentement. Mêlez & con» fondez toutes choſes ; contrefaites toujours l'homme popu» laire, en adouciſſant votre voix par quelques petits mots de » cuiſine. Vous avez d'ailleurs tout ce qu'il faut pour faire » un Orateur public. Vous avez la voix âpre, vous êtes mali» cieux, vous êtes toujours dans la place publique, vous avez » tout ce qu'il faut pour gouverner l'Etat. A ce que je vois le Poëte ne ſe moquoit point mal des Athéniens, qui ne ſe corrigeoient pas de leurs défauts dans le choix des hommes. On peut fort bien appliquer cette plaiſanterie aux Romains, du tems de la ſeconde guerre Punique, qui éloignoient du commandement des armées les plus honnêtes gens de la République, dont les infortunes demandoient l'expérience la plus conſommée.

On peut leur appliquer encore une raillerie d'Antiſthéne, qui ſe moquoit des Athéniens ſur le choix de leurs Généraux. Montagne le rapporte avec trop de grace pour ne pas l'inſerer ici. » Antiſthéne perſuadoit un jour aux Athéniens » qu'ils commandaſſent que leurs ânes fuſſent auſſi bien em» ploiez au labourage que leurs chevaux ; ſur quoi il lui fut ré» pondu, » que cet animal n'étoit pas né à un tel ſervice. C'eſt » tout un, repliqua-t-il, il n'y a que de votre ordonnance : car » les plus ignorans & les plus incapables hommes, que vous » emploiez au commandement des armées, ne laiſſent que » de devenir incontinent très-dignes, parce que vous les em» ploiez.

C'étoit juſtement ce que faiſoient les Romains. Je m'étonne que Polybe ne nous ait pas mieux caractériſé Varro. Tite-Live n'y a pas manqué ; car outre qu'il nous le fait connoître par les qualitez du cœur, il nous apprend encore ſon extraction. *Terentius Varro qui priore anno prætor fuerat, loco non humili ſolum, ſed etiam ſordido ortus, patrem lanium fuiſſe ferunt, ipſum inſtitorem mercis, filioque hoc ipſo in ſervili ejus artis miniſterio uſum.*

» Terentius Varro, *dit-il*, qui avoit été Préteur l'année au-» paravant, étoit un homme non ſeulement de baſſe extraction, » mais encore d'une naiſſance mépriſable : car l'on tient qu'il » faiſoit le métier de boucher, lui-même étalant & vendant » ſa marchandiſe. Son pére s'en étoit aidé dans une profeſſion » ſi vile & ſi miſérable.

Ce reproche eſt-il bien certain ? Je n'oſerois trop l'aſſûrer, bien qu'aucun Ecrivain depuis Tite-Live juſqu'à nous ne ſe ſoit aviſé de le révoquer en doute. Le ſilence de notre Auteur ſur ce paſſage, paroît nous laiſſer quelque ſoupçon : car quoique les Hiſtoriens ſoient preſque tous unanimes ſur cette généalogie, cela ne fait pourtant pas preuve contre un Auteur preſque contemporain. Il me ſemble que cela méritoit bien d'avoir place ici, s'il en eût été informé. Peut-être que les Auteurs qui ont écrit longtems après lui n'en ont parlé que ſur un oui-dire. Paſſons ceci, car en fait de généalogie on peut hardiment ſe fier à une tradition orale à l'égard de certaines familles qui ſe ſont élevées aux plus grands honneurs de la République, & qui ont joué un grand rôle, ſoit en bien ou en mal. Mais tout cela ne feroit rien, ſi Varro avoit été repréſenté à l'égard de ſes mœurs & de ſes talens tout autrement qu'il ne l'eſt dans Polybe & dans tous les Hiſtoriens qui ſont venus après lui : l'on voit bien que c'étoit un fort malhonnête homme, ſans nulle capacité & ſans nul courage. S'il eût reſſemblé à un Scaurus, à un Ventidius, ſon extraction ne nous choqueroit pas, nous l'admirerions plutôt : car ces gens-là s'élevérent au comble des honneurs & de la gloire par leurs vertus & par leurs actions ; ce qui vaut plus que la nobleſſe la plus épurée. Qu'eſt-ce que la naiſſance au prix des choſes ſi eſtimables ? Les gens d'obſcure naiſſance, dit Horace, ne ſont pas moins attachez au char de la gloire que ceux dont la race eſt illuſtre.

Sed fulgente trahit conſtrictos gloria curru
Non minus ignotos generoſis. . .

Vous n'êtes pas noble ? Le mal n'eſt pas grand : conſolez-vous, glorifiez-vous, vous méritez de l'être. En voilà aſſez : contentez-vous des moiens, ils nous font mille fois plus d'honneur que la poſſeſſion. Un grand Seigneur qui ſeroit fort ſage, troqueroit volontiers ſa chimére pour ces moiens, dont la providence vous a orné. J'aime mieux, dit Juvenal, que vous ſoiez fils de Therſite, pourvû que je vous voie un Achille dans les combats, que ſi n'étant qu'un Therſite vous aviez Achille pour pére.

Malo pater tibi ſit Therſites, dum modo tu ſis
Æacidæ ſimilis, vulcaniaque arma capeſſas
Quam te Therſitæ ſimilem producat Achilles.

Je ne mépriſe pas Varro parce qu'il eſt fils de boucher, (car je ne reconnois d'autre roture que celle des actions ;) mais par ſes mauvaiſes qualitez, par ſon orgueil, par ſa préſomption, par ſes artifices à perdre un homme de bien, par ſon peu de courage, par ſon ignorance, & par les moiens dont il parvint au Conſulat.

Lorſque le Sénat s'apperçut que la brigue l'alloit emporter, n'auroit-il pas dû nommer un Dictateur, plutôt que de ſouffrir qu'un homme ſans aucune expérience de la guerre ſe mît à la tête des armées dans une conjoncture ſi délicate, & contre le plus grand Capitaine de ſon ſiécle ?

Il ſeroit difficile de juſtifier le Sénat d'un choix ſi indigne, & qui tendoit à la ruine de la République. Les partis qui ſe formérent en faveur de la loi *Agraire*, étoient beaucoup plus forts & plus redoutables que celui de Terentius Varro. Cependant la fermeté du Sénat les rendit ſans effet : ce qui eſt une preuve manifeſte que ces graves Sénateurs ne s'oppoſérent à cette loi quoique juſte, qu'à cauſe qu'elle étoit contraire à leurs intérêts ; mais ne s'agiſſant ici que du bien de la République, ils ne la ſoutinrent que foiblement.

Tite-Live & Plutarque rapportent un diſcours de Fabius à Æmilius, qui me paroît tout plein de bon ſens, & prouve aſſez qu'on connoiſſoit parfaitement le caractére du perſonnage. Cela fait que je prens la liberté de décrire tout le paſſage en faveur de ceux qui liſent peu ; & comme Plutarque eſt plus court, je dois le préférer à l'autre, beaucoup plus étendu.

Fabius exhortoit & encourageoit Paulus à s'oppoſer à la folie de Terentius, l'aſſûrant « qu'il n'auroit pas tant à dé-

» fendre ſa patrie contre Annibal, que contre ſon Collégue : » car ils demanderont tous les deux le combat avec empreſſe- » ment ; mais Varro le demandera parce qu'il ne connoît » pas aſſez ſes forces, & Annibal parce qu'il connoît trop » ſa foibleſſe. Croiez-moi donc Paul Emile, *continue-t-il*, je ſuis » plus digne d'être crû que Varro. Je vous aſſûre, que ſi » perſonne ne combat contre lui cette année, il eſt impoſ- » ſible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opi- » niâtre à y reſter : car juſques ici, quoiqu'il ſemble victo- » rieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un ſeul de ſes » ennemis quitter le parti de Rome, pour prendre le ſien, » & il ne lui reſte pas la troiſiéme partie des troupes qu'il a » amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul Emile répon- dit : » Pour moi, Fabius, quand je conſidére l'état de mes » affaires, je trouve qu'il m'eſt plus avantageux de tomber » mort entre les mains des ennemis, que de retomber vivant » entre celles de mes Citoiens. Mais puiſque Rome eſt réduite » à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous paroître ſage » Capitaine, plutôt à vous ſeul en ſuivant vos conſeils, que de » le paroître à tous les autres, qui voudront me forcer à pren- » dre un autre parti. Plut. Fabi Max.

Rien ne prouve mieux le peu de mérite des Sénateurs, & la mauvaiſe conduite du peuple, que cet entretien. Il ne faut pas douter que ces paroles n'euſſent été cent fois répétées en pleine Aſſemblée. Ce raiſonnement de Fabius eſt d'autant plus ſolide, qu'il étoit fondé ſur la vérité, ſur la connoiſſance des affaires d'Annibal, ſur la nature de ſes forces, autant que ſur l'expérience de la derniére campagne. Mais le Sénat & le peu- ple, ſi l'on en excepte quelques perſonnes éclairées, préoccu- pez des maximes du tems paſſé, pernicieuſes au tems préſent, ſongeoient bien moins à reconnoître la ſolidité des raiſons de Fabius, qu'à en imaginer d'autres pour le combattre. Quelle bizarrerie ! quelle combinaiſon de mal & de bien ! Jamais un Dictateur, jamais un Fabius ne fut plus néceſſaire : car leurs affaires étoient venues au point qu'ils touchoient d'un côté à leur décadence, & de l'autre à leur ſalut & à leur gloire.

Il y a de l'imprudence & de la folie de combattre une armée qui va ſe ruiner. Annibal ſe trouvoit dans la ſituation du mon- de la plus triſte & la plus violente ; manquant de tout, ſans aucune reſſource, ſinon de vaincre ou de périr les armes à la main.

Le Sénat réſolu de courir les riſques d'une action générale, ſans aucune néceſſité, voioit marcher deux Conſuls différens d'humeur & de ſentimens. On peut dire que c'étoient les deux principes de Zoroaſtre, l'un bon & l'autre mauvais. Æmilius ſage, prudent, aviſé, brave, courageux & expérimenté, l'autre avec des qualitez toutes oppoſées, ſans réflexion, imprudent, précipité dans ſes deſſeins, opiniâtre & glorieux. Encore une fois, le Sénat ne devoit-il pas voir combien il étoit dangereux de partager le commandement entre deux hommes ſi oppoſez ?

Ce qui paroîtra ſans doute ſingulier dans la conduite ſi peu ſenſée de ces graves Magiſtrats, c'eſt qu'ils ſembloient fonder toutes leurs eſpérances ſur la ſageſſe & ſur la prudence d'Æmilius, qui étoit autant connu par ſes vertus que par ſon expérience, éclairée des conſeils de Fabius.

Mais comment compter ſur un Général à qui il n'eſt pas permis de faire toujours le bien, & de mettre en œuvre tout ce qu'il a d'habileté, puiſqu'il n'a qu'un jour pour bien faire, & que celui du lendemain eſt pour ſon Collégue, c'eſt-à-dire pour le mal ? Je le répéte, que deux hommes ſi oppoſez d'humeur & de ſentimens, autant que dans les qualitez qui nous rendent eſtimables & reſpectables à la tête des armées : je veux dire le mérite & la naiſſance, pûſſent jamais s'accorder enſemble : cela me paroît preſque impoſſible. Mais que le peuple & le Sénat fuſſent ſi aveuglez & ſi dépourvûs de jugement, que de ne pas s'appercevoir que la méſintelligence, toujours fatale dans les armées, dont le pouvoir des Généraux eſt alternatif & également partagé, pouvoit cauſer la ruine de la République ; cela paſſe toute imagination. Ne prévoioient-ils pas que cela pouvoit & devoit arriver dans deux hommes de ſi différent caractére ? Ne voioient-ils pas que ſi les deux Conſuls étoient alternativement ſubordonnez, celui qui entroit en jour renverſeroit ce que l'autre avoit fait de bien ?

Les raiſons qu'on allégue en faveur du commandement partagé & alternatif, ſont plus ſpécieuſes qu'elles ne ſont ſolides. Il faut qu'un Général d'armée ſoit ſeul & indépendant. Il eſt très-rare qu'une armée commandée par deux Généraux ſorte victorieuſe d'un combat. C'eſt un Ancien qui dit cela, & cet Ancien a raiſon. Les armées Romaines ſe trouvérent défaites par Annibal, quand il eut affaire aux deux Conſuls,

tout le contraire lorſqu'il eut affaire à un Dictateur, ou du moins il ne fit rien, & ſe vit ſouvent réduit à l'extrémité. Ne diroit-on pas, en conſidérant Æmilius & Varro, que c'eſt ici M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, à quelque choſe près ? L'un ſage, prudent, aviſé, prévoiant, habile, profond, adoré des troupes, enfin orné d'infinies qualitez, & grand Capitaine ; l'autre Général médiocre, & par-là préſomptueux, mépriſant tout ce qui n'étoit pas lui, envieux & jaloux, toujours embaraſſé & incommodé de la réputation & de la gloire des autres, qu'il tâchoit de diminuer, s'il ne pouvoit ſe la rapporter à lui-même.

Je paſſe aux Romains la mauvaiſe politique du commandement alternatif & partagé dans leurs armées, que Saint-Evremont prétend admirable pour la conſervation de la République, ſans conſidérer qu'elle tendoit plutôt à ſa deſtruction ; mais je ne ſçaurois leur pardonner que leurs Généraux, ou les deux Conſuls fuſſent ſi peu abſolus à la tête des légions, qu'il ne leur fût pas permis de rien faire & d'attaquer l'ennemi ſans ordre du Sénat. Ce que je trouve encore de plus répréhenſible dans leur politique ſi vantée à l'égard de la guerre, c'eſt que les deux Conſuls cédoient à d'autres le commandement des armées après le terme expiré de leur Conſulat.

Ecoutons ce que dit Banier, un des plus grands Capitaines de ſon tems. » Pourquoi croiez-vous, *diſoit-il à ſes amis*, que » Galas & Picolomini n'ont jamais pû rien faire contre moi ? » C'eſt qu'ils n'oſoient rien entreprendre ſans le conſente- » ment des Miniſtres de l'Empereur. Jaloux de conſerver » une autorité préjudiciable au Prince, ces Meſſieurs brouil- » lent tout par les ordres fréquens qu'ils envoient, & par un » changement preſque continuel d'Officiers Généraux. Quand » un homme ſert depuis longtems dans un païs, on le doit » conſerver dans l'emploi. Celui que vous conſtituez ne peut » acquerir la même expérience qu'après pluſieurs fautes. Il » en coûte trop au Souverain de rendre ainſi ſes Généraux » habiles & expérimentez. Ne me repliquez pas que l'ambi- » tion d'un Officier trop puiſſant ſeroit ſouvent expoſée à des » tentations fort délicates. Quand un homme de mérite ne » ſe voit pas maltraité ſans raiſon, il n'eſt point tenté de » profiter de ſes conquêtes, & de s'y établir. Sur quoi pour- » roit-il compter ? Sur le ſecours d'un ennemi, qui à la pre-

Vaſſ. Hiſt. de Louis XIII.

» miére occaſion tâchera de rentrer dans le bien dont la né-
» ceſſité l'oblige de ſouffrir l'uſurpation ? Sur l'appui d'un voi-
» ſin plus puiſſant, qui penſera bientôt à le dépoſſéder par le
» droit de bienſéance ? Banier avoit raiſon. On réuſſit rarement dans ces ſortes de deſſeins. S'il en faut croire les Hiſtoriens en bon nombre, le Cardinal de Richelieu s'étoit mis dans la fantaiſie de ſe former un Etat ſouverain & indépendant. Il lui ſeroit arrivé ce que dit Banier, & toute ſa politique n'eût ſervi de rien. Il ſe ſeroit mis à la tête d'une armée. Mais étoit-il aſſez brave & aſſez habile pour la faire combattre ? Je m'en rapporte au Capucin Joſeph, qui tranchoit du Frére Jean, & qui ſe moquoit quelquefois de ſon peu de courage dans la tempête.

Les armées en campagne, le Sénat fut bientôt informé de l'eſprit de contention qui régnoit dans cette armée, & de la deſunion des deux Conſuls. Ç'eût été une eſpéce de miracle, ſi cela ne fût arrivé entre deux génies ſi contraires & ſi oppoſez.

Deux eſprits, entre leſquels il n'y a pas une extréme oppoſition, ſacrifient quelquefois les jalouſies réciproques pour la gloire ou pour le ſalut de leur païs. Je dis quelquefois, car il n'eſt rien de plus rare dans l'Hiſtoire que de voir deux hommes différens d'humeur & d'inclination, uniformes dans leurs ſentimens, lors même que leurs intérêts ſont les mêmes. Je citerai pourtant deux hommes qui ſe ſont accordez admirablement bien, quand ce ne ſeroit que pour la rareté du fait.

Vie d. Marl. & du Prince Eugene.

Milord Marlborough aiant marché ſur le Danube au ſecours du Prince Eugéne, & s'étant joint dans ſa marche aux troupes du Prince de Bade, prévit bien, par l'humeur de ce Général, qu'il ne voudroit jamais céder ſur le point d'honneur, & qu'il croiroit avoir droit de primer par ſa qualité de Prince & de Général de l'Empereur. Le ſage Anglois, pour prévenir les méſintelligences qui auroient pû nuire aux intérêts communs, s'y prit avec tant de ſoupleſſe, d'adreſſe & de prudence, qu'il fit conſentir ce Prince que chacun d'eux commanderoit alternativement, & qu'ils agiroient de concert : & l'on vit, avec étonnement, une union & un accord ſi grand entre ces deux Généraux, & une telle conformité dans leurs ſentimens, qu'on auroit cru que ces deux armées, formées de différentes nations, n'agiſſoient & ne ſe remuoient

remuoient que par une ſeule ame ; mais cette union parut encore plus, lorſque ces deux armées ſe furent jointes à celle du Prince Eugéne. Il n'y eut aucune diſpute de rang & de commandement. Celui-ci, comme l'Anglois, ne penſa uniquement qu'au bien de la cauſe commune, ſans envie, ſans jalouſie, ſans aucun partage dans leurs ſentimens, un rapport parfait autant dans le commandement que dans la gloire de leurs entrepriſes, qu'ils ſe cédoient réciproquement ; ce qui ſauva l'Empereur, dont la puiſſance ſembloit crouler déja & pancher à ſa ruine.

Cet exemple eſt glorieux pour un homme d'une nation* qui céde difficilement aux autres l'avantage du mérite, par la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, qui n'eſt pas toujours mal fondée. Cette conformité, cet accord de ſentiment dans ces deux Chefs, n'étoient pas impoſſibles dans deux hommes également ſages & grands ; mais dans les deux Romains, cela ne ſe pouvoit. Æmilius croioit avoir raiſon, & l'avoit en effet de ſuivre une maniére de faire la guerre oppoſée à celle de ſon Collégue, folle & déraiſonnable (*a*), & ne penſoit pas que Rome pût ſe ſauver autrement que par une bonne défenſive, beaucoup de petits combats pour aguerrir & diſcipliner ſes troupes, qui en avoient grand beſoin, & rien de déciſif. Varro, incapable d'un bon conſeil, & trop vain pour écouter les préceptes d'autrui, vouloit mettre toutes choſes au hazard. Il s'étoit rempli la tête de tant de chiméres, qu'il lui tardoit de ne pas triompher de ſon ennemi.

* Les Anglois.

Le Sénat, qui apprenoit toutes ces nouvelles, n'eût-il pas fait plus prudemment de révoquer l'ordre de combattre ? On en délibéra dans cette auguſte Aſſemblée. La plus grande partie, qui n'eſt jamais la plus ſaine & la plus raiſonnable dans les affaires qui ſe décident à la pluralité des voix, avoit pour but de triompher du parti de Fabius, de le mortifier, de l'humilier : celui de Varro, ébloui par les promeſſes fanfaronnes que ce Conſul avoit faites dans ſa harangue, l'emporta haut à la main, au grand malheur & à la honte de la République.

On ne doit pas en être étonné, c'eſt le défaut des Républiques de ne pouvoir ſouffrir les vertus trop pleines & trop

(*a*) Annibal ſe trouvoit alors au moment de périr faute de ſubſiſtance, & le tems pouvoit faire beaucoup plus que les armes. C'eſt dans ce cas où la défenſive eſt néceſſaire, elle eſt ruineuſe autrement.

éclatantes. C'eſt pour cela que pluſieurs grands hommes ſe ſont exilez d'Athénes & de Rome. Cette conduite des Romains me fait ſouvenir d'un bon mot d'Anacharſis à Solon, après avoir aſſiſté à une Aſſemblée : *qu'il ne pouvoit aſſez s'étonner de voir que dans leurs délibérations c'étoient les ſages qui parloient, & les fous qui décidoient* ; ce qui eſt aſſez ordinaire dans les Conſeils où regne l'eſprit de parti, & où la plus forte cabale eſt toujours compoſée de ce qu'il y a de moins raiſonnable.

Plut. Solon.

Qui n'admirera l'impudence d'un homme, qui ſans expérience & ſans autre appui qu'une folle audace, ne promet rien moins que la victoire à ſes Citoiens, & de mettre hors de l'Italie cette armée d'étrangers, ſans avoir encore vû l'ennemi, ni peut-être d'armée en ſa vie. Quelle préſomption ! que de répondre de l'événement d'une bataille, comme s'il eût eu à combattre contre le plus mépriſable de tous les hommes. Il s'engage dans la plus incertaine & la plus douteuſe de toutes les affaires humaines, dépendante de l'expérience, du courage & de l'intelligence la plus conſommée, contre un Capitaine qui vient de gagner pluſieurs batailles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ceux qui opinérent à mettre les affaires au hazard, c'eſt que leur ſuffrage & leur ſentiment n'étoient fondez que ſur les promeſſes téméraires de ce Conſul, en qui ils ne connoiſſoient aucun talent qui pût leur aſſûrer la victoire, pas ſeulement la leur faire eſpérer. Quelle ridiculité ! quelle ſimplicité pour les Romains !

Ce fut certes avec raiſon qu'on ſe moqua autrefois du Maréchal de Châtillon, pour les promeſſes qu'il fit de prendre Saint-Omer, & d'avoir oſé ſi hardiment répondre d'un ſuccès auſſi douteux que celui d'un ſiége de cette importance, quoique ce Général ne fût pas un homme à mépriſer. Varro fait plus, il répond de l'événement du gain d'une bataille, encore plus incertain que celui de la priſe d'une place.

» Les Généraux d'armées qui veulent ménager leur répu-
» tation, *dit l'Hiſtorien de Louis XIII.* ſont ordinairement plus
» retenus dans leurs promeſſes & dans leur jugement ſur ce qui
» doit arriver. Ils aiment mieux faire leurs entrepriſes difficiles ;
» afin de recevoir plus de louanges, ſi elles réuſſiſſent, & moins
» de blâme, ſi elles échouent.

Homére nous repréſente en Othryonée le caractére de

Varro. Il recherchoit Caſſandre en mariage, & pour l'obtenir il ne promit rien moins que de chaſſer les Grecs de devant Troie, quoiqu'il fût bien inférieur à Hector, qui valoit mieux en tout que lui. Auſſi ne les chaſſa-t-il pas. Il y fut tué & raillé par Idoménée. Hom. Iliad.

Ne pourrions-nous pas en faire autant des Romains, qui ne pardonnérent jamais aux fuiards de Cannes? Ils les exilent en Sicile, ils les abandonnent, ils ſouffrent qu'ils reſtent priſonniers & dans l'eſclavage, ſans vouloir entendre parler de leur rançon, après avoir combattu, ſinon avec cette courageuſe fermeté, & cet ordre qui vient de la diſcipline militaire, du moins autant que pouvoient faire de nouveaux ſoldats mal diſciplinez & mal conduits. Ils méritoient avec d'autant plus de juſtice un meilleur traitement, que leur défaite venoit moins de leur lâcheté, que de l'ignorance de leurs Chefs.

Pendant que la République les accable d'un châtiment ſi honteux & ſi injuſte, le Conſul Varro eſt reçû comme en triomphe, & on trouve cela beau. On ne fait aucune mention d'Æmilius & des deux Conſuls de l'année précédente, qui ſe dévouent à leur patrie, & qui aiment mieux mourir les armes à la main, que de ſurvivre à ſes malheurs & à ſa honte.

Comprend-on bien cette démarche du Sénat? Les gens de bon ſens pourront-ils s'imaginer qu'elle ait pû être admirée des Anciens & des Modernes? Le grand & le beau, tout s'y trouve. Je ne vois rien de plus extravagant que cela. Citons le paſſage, les réflexions ne ſeront pas épargnées. Plutarque me le fournit dans Dacier.

» Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de » courage & la douceur des Romains, c'eſt, *dit-il*, que le » Conſul Varron, après cette défaite la plus malheureuſe & » la plus honteuſe qui ait jamais été, revenant à Rome plein » de confuſion, & n'oſant lever la tête, le Sénat & le peuple » allérent au-devant (*a*) de lui pour lui faire honneur; & dès » qu'on eut fait ſilence, les Magiſtrats avec les principaux Plut. Fab.

(a) *Le peuple & le Sénat allérent au-devant de lui.*] Je m'étonne que M. Dacier, comme tous les autres Modernes, n'aient pas admiré cette ſottiſe du Sénat. Cet Auteur cite ſeulement Valére Maxime, liv. 3. c. 4. & liv. 4. qui ajoute, à ce que dit Plutarque, que le Sénat & le peuple offrirent à Varro la Dictature, & qu'il la refuſa, effaçant par ſa modeſtie la honte de la faute qu'il avoit faite. Tout ce que

» Sénateurs, du nombre deſquels étoit Fabius, le louérent » hautement de ce que dans un ſi grand malheur il n'avoit » pas abandonné la République, mais étoit venu en repren- » dre le timon, & ſe mettre à la tête des loix & de ſes Ci- » toiens, comme ne les jugeant pas encore ſans reſſource, & » ne déſeſpérant pas de leur ſalut.

Cependant Tite-Live, Plutarque, & un bon nombre d'Ecrivains anciens, s'épuiſent en exclamations & en éloges, où ils déploient tout leur ſublime & leur merveilleux ſur la conduite du Sénat, ſur le courage & l'opiniâtreté des ſoldats Romains, quoiqu'il n'y ait pas grand ſujet. Les Modernes ne font pas un moindre dégât d'éloquence & de belles penſées; ceux-ci font rire. Car pendant qu'ils élévent les Romains juſques aux nues, qu'ils ſont comme enlevez & tranſportez d'admiration; le Sénat, un peu mieux inſtruit, dément les Panégyriſtes anciens & modernes par un traitement qui fait bien voir que ceux qu'ils louent ſi fort, n'étoient point ſans reproches; mais que ce même Sénat & le peuple ſe réuniſſent tous à punir la lâcheté prétendue des ſoldats de Cannes, & qu'ils ſoient diviſez dans leurs ſentimens, dans ce qui fait plus au bien de la République & à la cauſe commune; qu'ils oppriment même Fabius, qui leur fait voir le faux dans leur conduite, ce procédé ne me donne pas une grande idée de leur ſageſſe & de leur amour pour leur patrie chancellante.

Voyez, je vous prie, ce que c'eſt que l'eſprit de parti & de cabale. Celui qui domine veut couvrir ſes mauvais deſſeins, ſa haine & ſon envie ſous le prétexte ſpécieux de maintenir la liberté du peuple. Il opprime, il rend ſuſpects les gens de bien, qui lui ſont ombrage, & dont il redoute la vertu. On éléve une mauvaiſe action, on la couronne, & on rejette la honte de Cannes ſur les troupes, qui ont moins fait paroître de foibleſſe que leur Général, & dont le plus grand nombre mord la pouſſiére, étendu ſur le champ de bataille. Ils les puniſſent par ce qui les honore. Car pour le devoir de braves guerriers, tous tant qu'ils étoient d'infanterie ils l'avoient rempli. Il n'en reſta que ſix mille hommes, qui ſe ſauvérent

je trouve de grand & de beau dans ce paſſage, c'eſt que Fabius fut du nombre de ceux qui allérent au-devant du Conſul ſauvé de la défaite par la vigueur de ſon cheval, quoique cet homme l'eût continuellement traverſé. Je ne doute pas qu'au fond de ſon ame il ne ſe moquât de la ſotte & ridicule démarche de ce Sénat tant révéré. Je m'en moque avec lui.

avec le Conſul, qui eſt pourtant le ſeul coupable d'un maſſacre ſi effroiable, & l'unique auteur de cette terrible cataſtrophe. C'eſt par le nombre des morts, qui reſtent ſur le champ de bataille, qu'on juge de la gloire du victorieux, de la bravoure & de l'opiniâtreté du vaincu.

Répétons-le : Varro eſt pourtant ſi bien reçû, que le peuple & le Sénat vont au-devant de lui, non pour le complimenter d'une victoire à laquelle ils s'étoient attendus ; mais pour le remercier, pour le louer de s'être ſauvé par ſa fuite du maſſacre de ſes Citoiens, & de n'avoir pas deſeſpéré du ſalut de la République, & d'avoir mis ſi bon ordre au ſien. Je n'ai garde de l'en blâmer, & je ſuis là-deſſus du ſentiment de Théodetus, pour excuſer l'extréme ménagement de Varro, qui trouvoit que de ſe mettre en danger de ſe faire tuer pour ſa patrie, c'étoit à un homme de bon eſprit hazarder ſa ſageſſe pour des ſous mal à propos.

Voilà en vérité un beau ſujet d'éloge & d'admiration. Y penſe-t-on bien ? Aller au-devant d'un homme qui vient de perdre une bataille pleine & déciſive, non par un accident inopiné & au-deſſus de la prévoiance humaine ; mais par ſa mauvaiſe conduite, ſon ignorance & ſa lâcheté ; encore une fois, par cela ſeul qu'il n'avoit pas deſeſpéré du ſalut de ſa patrie, comme s'il en devoit être à l'avenir le reſtaurateur & le libérateur, & qu'il n'y en eût pas d'autres qui valuſſent mieux que lui. Ce travers ne fait-il pas bien de l'honneur aux Romains ?

Il ne dépendit pas de Varro qu'il ne fût continué dans le commandement des armées par les intrigues de ceux de ſon parti ; mais ſa diſgrace lui apprit à ſe mieux connoître. Il en ſentit ſi vivement la honte, dit un Ancien, qu'il *ne toucha plus depuis à ſa barbe, & renonça aux honneurs qu'on lui offroit, diſant qu'il falloit les donner à de plus heureux que lui.* Là-deſſus un bel eſprit * fait une réflexion qui me paroît peu ſenſée. *Il fit voir par-là*, dit-il, *qu'il ne s'étoit pas conſervé par amour de la vie ; mais par celui de la République.* On doit conclure tout le contraire : car puiſqu'il refuſe tout ce qui peut le rendre utile à ſa patrie, c'eſt une marque évidente qu'il ne s'étoit conſervé que par amour de la vie.

Front. Strat.

* D'Ablancourt dans Front.

J'en reviens encore à la reception de Varro. Si après avoir perdu une bataille, où l'on s'eſt conduit avec une ignorance extréme de tout ce qui pouvoit en aſſûrer le ſuccès, où l'on

a perdu toute l'élite des forces de la République, bien moins par la lâcheté des ſoldats, que par l'imprudence & la malhabileté d'un Conſul ignorant & indigne de commander ; ſi, dis-je, après tant de fautes, on eſt encore bien reçû, ſeulement parce qu'on n'a point deſeſpéré du ſalut de la patrie, voilà un bon modéle d'excuſe pour ceux qui ſe feront deſormais battre, & pour ceux qui leur reſſemblent.

Il faut que je l'avoue, il y a quelque choſe d'aſſez approchant dans preſque toutes les actions qui ſe ſont paſſées dans la derniére guerre : ceux qui ſe ménageoient le plus, comme ceux qui ſe faiſoient battre par leur mauvaiſe conduite, eurent toute la part aux faveurs ; les autres, qui firent leur devoir, ne furent pas ſi bien traitez. On eut raiſon, après tout, de laiſſer ceux-ci jouir triſtement & fort mal à leur aiſe de la gloire qu'ils s'étoient acquiſe ; il falloit conſoler les premiers par d'autres endroits pour les exciter à mieux faire. On eſt toujours ſûr que les braves gens, à qui l'honneur eſt plus cher que la vie, ne ſe démentiront jamais. Je n'entreprendrai pas de juger ſi c'eſt là une politique bien ſaine ; & quand je ſerois capable de la débrouiller, il n'eſt pas néceſſaire que je le faſſe : il faut une poſtérité plus reculée. Mais je crois qu'on ſe trompoit bien fort à l'égard des premiers. On ne réforme pas auſſi aiſément la nature qu'un régiment d'infanterie. Le brave ne fera jamais une lâcheté. Mais ſi on lui ôte la récompenſe dûe à ſes ſervices & à ſes actions, il ſe dégoûtera, il évitera les occaſions : s'il ne les fuit, il ſe découragera. Le lâche ne fera jamais une belle action, n'en déplaiſe au proverbe Eſpagnol, *tel fut brave un tel jour*. Il n'y a rien de plus faux que cette maxime. Un véritable courage ne perd jamais ſon point fixe, & c'eſt une choſe bien rare qu'un brave homme commette une infamie.

Tourr. dans les Harang. de Demoſth. & Oiyn.

Je ne dirai pas pourquoi nous avons vû ménager & récompenſer les fuiards & les mauvais Officiers, vû que l'Etat n'en a ni à craindre ni à eſpérer. Quelle en eſt donc la raiſon ? Il n'y en a pas pour une. Il s'en trouveroit une foule, dont qui que ce ſoit ne s'eſt encore aviſé. Démoſthéne parlant aux Athéniens de ceux qui avoient fui à la bataille de Chéronée, leur dit : *Nul d'entre eux ne ſe rend juſtice ; mais il accuſe & ſon Général & ſon camarade, & tout autre que lui-même : car ſi celui qui accuſe les autres pouvoit demeurer ferme, & ſi chacun d'eux en avoit fait autant, ils remporteroient la vic-*

toire. Cependant celui qui tient ce langage, n'avoit pas moins ſa conſcience chargée du reproche qu'il fait aux autres, & ne fut pas des derniers à prendre la fuite. Mais ce qui doit paroître rare & preſque un prodige dans un poltron, c'eſt que Démoſthéne avoue lui-même ſon infamie : *dès-là je l'abſous*, dit le Traducteur, *& lui rends mon eſtime*. Il s'en trouve fort peu qui recourent à l'abſolution par cet aveu, Démoſthéne eſt peut-être le ſeul.

Dans toutes les batailles qui ſe perdent, les fuiards, & même des corps entiers, qui ont les premiers donné l'exemple, s'imaginent qu'on n'a pas remarqué la ſoupleſſe & la légéreté de leurs pieds. Ils ne ceſſent de raconter leurs proueſſes à quiconque veut bien les entendre, ce qu'on n'écoute guéres ſans rire & ſans indignation. Nous avons pluſieurs fois écouté ces ſortes de fanfaronades avec beaucoup de mépris. Encore s'ils nous diſoient qu'ils n'ont fui que *pour n'avoir pas deſeſpéré du ſalut de la patrie*, ils ſeroient louez des Panégyriſtes & des admirateurs des Romains ; au lieu qu'ils ſe font mépriſer, & donnent priſe aux malins & aux railleurs par leur impudence & leur hardieſſe à mentir & à s'attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites.

Rome conſternée d'une déroute auſſi affreuſe que celle de Cannes, & réduite dans l'état du monde le plus déplorable, a recours enfin aux gens de mérite. Il faut que les jalouſies qui leur ſont fatales cédent à la néceſſité, & que le Sénat & le peuple Romain, par l'appréhenſion d'une décadence qui les menace de ſi près, s'abandonnent à la capacité de Fabius. Il faut y revenir, & tout concourt à le créer Dictateur. Le voilà à la tête des armées, toujours le même dans ſa façon de faire la guerre, & toujours redoutable au victorieux. Il donna un peu plus à la fortune, parce qu'il avoit un Lieutenant capable de bien conduire une entrepriſe avec une extréme prudence, ſans rien négliger des précautions. Il le falloit, il voioit beaucoup de bonne volonté qui naiſſoit de la défiance de ſes ſoldats ; mais ces ſoldats manquoient moins de valeur que d'expérience & de diſcipline, contre un ennemi qui mépriſoit le nombre & les obſtacles. On peut juger ſi le Dictateur avoit de grandes raiſons de combattre à la tête d'une telle armée ſans un avantage manifeſte, car la plûpart des Officiers Généraux n'avoient pas moins beſoin de leçons & de préceptes que les ſoldats, qui étoient preſque tous de nouvelle levée.

Je l'ai déja dit, ce grand homme ne connut que la défenſive, qui fit le ſalut de la République. Il eſt très-grand lorſqu'il eſt joint avec Marcellus. Il eſt certain qu'il a parcouru une moindre ſphére que tant d'autres grands hommes qui l'ont devancé, ou qui ſont venus après, & même de ſon tems. Je ſuis ſurpris que ce Capitaine, qui oſa réſiſter à Annibal ſans combattre, ſe ſoit acquis par un conſentement unanime le titre de *Maximus*, très-grand, & que toutes les victoires des Scipions, des Pauls Emiles, des Céſars, & d'une foule d'autres, n'aient pû leur acquerir un nom ſi glorieux. Je dis plus : lors même que Rome perdit ſa liberté, qu'elle fut gouvernée par des Empereurs, parmi leſquels il y eut pluſieurs grands Capitaines, & dans un tems où la flatterie n'eut point de bornes, & qu'elle fut pouſſée juſqu'à l'extravagance, aucun de ceux qui s'en étoient ſans difficulté rendus dignes, comme Trajan & quelques autres ; aucun, dis-je, ne s'eſt acquis ce titre, quoiqu'on les ait preſque tous diviniſez les plus fous & les plus lâches, comme les plus grands & les plus vertueux. Fabius eſt lui ſeul honoré de ce titre. Je le répéte encore, je ſuis ſurpris qu'il ſoit appellé *très-grand*, pour avoir ſçû tenir Annibal en cervelle ſans le vaincre, & ſans le mettre hors de l'Italie, lors même que Marcellus commença à ſe faire connoître, & qu'il mit en œuvre tout ſon courage & tous ſes talens : car celui-ci étoit l'épée, comme l'on diſoit, & l'autre le bouclier, & cependant cette épée & ce bouclier n'ont été de preſque aucun effet contre un tel ennemi que le Général de Carthage. De quel épithéte équiperons-nous le nom d'un ſi habile Guerrier, ſi la gloire de lui réſiſter produit de tels ſuperlatifs ? Que Fabius ſoit grand, j'y ſouſcris ; mais qu'il ſoit très-grand, pendant que ſon Antagoniſte ſubſiſte en Italie avec ſon nom tout ſimple, & que Scipion ſon vainqueur n'allonge pas davantage le ſien, cela me choque.

Fin du quatriéme Tome.

TABLE

645414

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans ce quatriéme Volume.

A.

Abilyx Eſpagnol, perſonnage des plus diſtinguez de Sagonte, livre aux Romains les ôtages que toutes les villes d'Eſpagne avoient donnez à Annibal, 321, 322, 323. Cette trahiſon juſtifiée, *dans la note.*

Accioli s'eſt trompé ſur la marche d'Annibal en Italie, 88.

Actium : Agrippa eut plus de part qu'Auguſte à la gloire de cette fameuſe journée, 256, 257.

Adria, 278.

Æmilius (*Lucius*) conduit une armée en Illyrie, 21. Aſſiége Dimale, & la prend d'aſſaut, 23. Attaque Demetrius à Pharos, le bat, raſe la ville, ſe rend maître du reſte de l'Illyrie, & entre à Rome en triomphe, 23, 24. Il eſt créé Conſul, 330. Il fait de nouvelles levées, 332. Il ſe rend à l'armée pour livrer bataille à Annibal, 361. Harangue qu'il fait à ſes ſoldats en arrivant, 364. Il ſe met en marche, 367. Raiſons qui l'empêchent de donner bataille, *la même.* Diviſion entre lui & Varro ſon Collegue, *la même.* Défié au combat par Annibal, il ſe contente de faire bien garder ſes deux camps, 375. Varro donne bataille à Cannes, & Æmilius commande l'aîle droite, *la même.* Il ſe trouve par tout pendant la mêlée, 378. Il expire ſur le champ de bataille, 379. Sa mort eſt rapportée différemment par Plutarque, *dans la note.* Caractére d'Æmilius, 367, 446.

Afranius étoit grand Capitaine, mais fort au-deſſous d'Annibal, 347.

Agathocles, ſa diverſion en Afrique eſt au-deſſus de toutes celles dont l'Hiſtoire faſſe mention, 223.

Agéſilas, Roi de Lacédémone : ſon expédition en Aſie, fut le premier motif de la guerre contre les Perſes, 8. Ce qui la fit échouer, *note.* Ce Roi ne ſe trouva jamais aſſez puiſſant pour les grands deſſeins, 44. *note.* Il fait voir à Nectanebos que les tromperies à la guerre réuſſiſſent difficilement contre les ſots, 238. Sa dévotion & ſes fourberies, 247.

Agrippa, gloire qu'il s'eſt acquiſe à la journée d'Actium, 256.

Albergotti (*M. le Comte d'*) ſa mauvaiſe manœuvre à Turin, 331, 332.

Alcibiades a ſçu allier deux choſes fort oppoſées, l'amour des plaiſirs & les travaux de la guerre, 261.

Alexandre le Grand étant encore fort jeune, commanda une aîle à la bataille de Chéronée, 399. Son emportement contre Olympias ſa méte, les injures qu'il dit à Philippe ſon pére & ſon Roi, 194. *note.* Il s'enivroit comme ſon pére, 268. Son paſſage de l'Hydaſpe, 52. 53, 54. Harangue des plus plaiſantes qu'il fait à ſes ſoldats à Iſſe, 365. *note.* Paralléle de ſon expédition contre les Perſes, & de celle d'Annibal contre les Romains, 123. Alexandre fut un grand Conquérant, & ſon pére un grand homme, 193. *note.*

Allemans : leur cavalerie eſt plus avantageuſement bottée que la nôtre, 342. Elle combat à pied quand l'occaſion le demande, 393.

Alliez : ce nom ne comprend-il que ceux qui le ſont effectivement, lorſqu'on traite enſemble, ou s'il comprend auſſi ceux qui le deviennent après le Traité conclu ? 17. *note.*

Allobroges, le païs des Allobroges étoit plus peuplé du tems d'Annibal qu'il ne l'eſt aujourd'hui, 88. Piéges que ces peuples tendent à Annibal, 22. Ils l'attaquent entre Sézanne & Seſtriéres, pas de montagnes très-dangereux, 91. Le réduiſent aux plus grandes extrémitez, 92. Ordre ſur lequel ils combattirent, 93. Fautes où ils tombérent, 94.

Alpes : étendue de ces montagnes, 41. Annibal paſſe les Alpes, 72. Ce que des Hiſtoriens peu inſtruits débitoient de ces montagnes, *la même & ſuiv.* Polybe

va reconnoître les Alpes avant que d'entreprendre de décrire le paſſage d'Annibal, 75.

Alpes Cotiennes : Annibal paſſa par-là, 89.

Alpes Pennines : Annibal partant du païs des Tricaſtins, n'a pû diriger ſa marche de ce côté-là, 89.

Alphonſe Roi de Naples : ſon ſçavoir, & l'eſtime qu'il faiſoit des gens de Lettres, 437.

Althée, ville d'Eſpagne, Capitale des Olcades, 15.

Ambition : elle fait ſurmonter tous les autres vices, 265.

Amilcar Barcas étoit plus habile qu'Annibal ſon fils dans la guerre des montagnes, 97. Il a été le principal auteur de la ſeconde guerre Punique, 13, 14.

Amilcar commande la flote Carthaginoiſe contre Scipion, & perd la bataille, 289. Il ne la perd que pour avoir combattu à l'embouchure du fleuve, 314, 315.

Amour : effets funeſtes de cette paſſion dans les Officiers & les Généraux d'armées, 255, 256, 257, 258, 262.

Anciens : pourquoi l'Auteur les révére ſi fort, 248.

Andobale eſt pris priſonnier par Corn. Scipion, 189.

Andoſiens, 38.

Anglois. Cette nation céde difficilement aux autres l'avantage du mérite, 449.

Annibal (*le Grand*) : Aſdrubal Gouverneur d'Eſpagne étant mort, les troupes ſe choiſirent Annibal pour leur Chef ; cette élection eſt confirmée à Carthage, où l'on donne à Annibal le commandement des armées, 15. Il commence par ſe ſoumettre les Olcades ; vend leurs villes à prix d'argent, & vient prendre ſon quartier d'hiver à Carthagéne, *la même*. L'Eté venu il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens, prend d'emblée Salmantique, & ſe rend maître d'Arbucale, *la même*. Il défait les Carpéſiens & les Alliez des Olcades, dont il laiſſe ſur le champ de bataille plus de quarante mille, 16. Il épargne Sagonte, pour ne ſe pas brouiller ouvertement avec les Romains, *la même*. Sa réponſe aux Ambaſſadeurs Romains, au ſujet des Sagontins, blâmée par Polybe, 17. Il met le ſiége devant Sagonte, l'emporte d'aſſaut après huit mois de ſoins & de peines, fait un butin prodigieux d'argent, de priſonniers & de meubles, 22. Il pourvoit aux affaires d'Eſpagne, dont il donne le gouvernement à ſon fréte Aſdrubal, 36, 37. Il exhorte ſes troupes à faire la guerre aux Romains, 38. ſe met en marche à la tête de quatre-vingt mille hommes de pied, & d'environ douze mille chevaux, paſſe l'Ebre, & fait paſſer ſous le joug tous les peuples depuis l'Ebre juſqu'aux Pirenées, *la même*. Il détache de ſon armée dix mille hommes de pied, & mille chevaux, qu'il laiſſe à Annon pour retenir les Barguſiens dans le devoir, 39. Il prend ſa marche par les monts Pyrénées pour aller paſſer le Rhône, *la même*. Etat de ſon armée, *la même*. Il ſe prépare à paſſer le Rhône, 45. Il le paſſe, & défait les Barbares qui lui en diſputoient le paſſage, 47. Diſpoſitifs pour le paſſage du Rhône, 50. Ne paſſa-t-il le Rhône que ſur des bateaux, ou s'il joignit des radeaux aux bateaux ? 50, 51. Il paſſe le fleuve entre Avignon & la riviére de Sorgues, 50. Ruſe pour ſe faciliter le paſſage, 51. Il détache Annon avec un grand corps de troupes, *la même*. Maître du paſſage, il envoie cinq cens Numides reconnoître les ennemis, 70. Il harangue ſes troupes, *la même* ; & fait paſſer ſes éléphans, 71. Difficulté de toute cette entrepriſe, 74. *& ſuivantes*. Extravagances des Hiſtoriens ſur le paſſage des Alpes par Annibal, 73. Prudence d'Annibal lorſqu'il tenta le paſſage des Alpes, 75. Il remet ſur le Trône un petit Roi Gaulois. Secours qu'il en tire, 76. Il entre en tremblant dans les terres des Allobroges, 77. Piéges qu'ils lui tendent, 77. Il en échape, & met enfin ſes ennemis en fuite, 78. Il défait la plus grande partie des Allobroges, 78. Il tombe dans de nouveaux périls, 78. Perfidie des Barbares à ſon égard, 79. Il arrive à la cime des Alpes après neuf jours de marche, il conſole ſes troupes, & commence à décendre, 80. Avec quelles difficultez, *la même*. Il fait creuſer un chemin dans le rocher même pour faire décendre les chevaux & les bêtes de charge, 81. Il entre au troiſiéme jour dans la plaine, 81. Il ne lui reſtoit, lorſqu'il planta ſes étendarts dans les plaines du Pô, que douze mille Afriquains & huit mille Eſpagnols d'infanterie, & ſix mille chevaux, 82, 83. Périls où Annibal étoit expoſé en entrant en Italie, 82. *note*. Sa marche à travers les Alpes. Réfura-

tion de ceux qui ont parlé de la route qu'Annibal a tenue depuis le paſſage du Rhône juſqu'en Italie, 86, 87, 88. Route qu'il tint ſelon l'Auteur, 89. Il eſt attaqué par les Allobroges entre Sézanne & le mont de Seſtrières, pas de montagnes très-dangereux, 91. ſe voit réduit aux plus grandes extrémitez, 92. Fautes qu'il commit dans ſa marche, 93, 94. Etat de ſon armée après le paſſage des Alpes, 110. N'aiant pû engager les peuples de Turin de faire alliance avec lui, il les ſoumet par la force, 110. Il tournoit la défenſive en offenſive ſelon l'occaſion, 110. Spectacle qu'il offre à ſes ſoldats pour les engager à bien faire, 112, 113. Il donne bataille à Publius Scipion ſur le Téſin, & la gagne, 115, 116, 117. Il paſſe le Pô, donne audience aux Ambaſſadeurs, 118. Arrive à Plaiſance & range ſon armée en bataille ſous les yeux des ennemis, 119. Il renvoie chez eux ceux qui s'étoient joints à lui, *la même*. Réflexions ſur la grandeur de ſon entrepriſe, vû le miſérable état où étoit ſon armée à ſa ſortie des Alpes, 120. *& ſuiv.* Son expédition contre les Romains eſt plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perſes, 123. *& ſuiv.* Il fait paroître dans le combat du Téſin toute la conduite, la prévoiance & l'habileté d'un grand Général, 125. *& ſuiv.* Il s'approche de l'armée Romaine campée près de la Trébie, 154. Il entre dans Claſtidium, que le Gouverneur lui avoit livrée, 155. Douceur dont il uſe à l'égard des priſonniers, *la même*. Il ſe prépare à une action générale, & pourquoi: 157. Il attaque les Romains, 158. Diſpoſition de ſon armée, 159. Combat, 159, 160. Il remporte une victoire complette, 160. Ce qui met dans un plus grand jour les qualitez extraordinaires, & la profondeur du génie de ce Général dans la ſcience militaire, 164, 165. Sa conduite à l'égard des priſonniers Romains dure, & infiniment douce envers ceux qu'il avoit faits ſur leurs Alliez, 190. Stratagéme dont il ſe ſert pour empêcher ſes nouveaux Alliez d'attenter ſur ſa vie, 190, 191. Sa marche dans les marais de Cluſium, 192. Il y perd un œil, 193. Il ſe fâcha contre celui qui s'aviſa de le peindre, & de lui mettre deux yeux, & récompenſa celui qui le peignit de profil, 194. *note*. Obſervations ſur ſa marche dans les marais de Cluſium, 196. *& ſuiv.* Comparaiſon de ce Capitaine célébre avec Ziſca, 201. C'eſt à la valeur des Gaulois qu'il eſt redevable de ſes victoires, 206. Adreſſe de cet habile Guerrier dans l'art de diſcipliner ſes troupes, 207. Il étudie le caractére de Flaminius, 212, 213. & en profite, 217. Ses ennemis & ſes envieux n'ont pû ternir ſa gloire, 214. *note*. Il s'avance vers Rome, & réduit tout en cendres, pour engager Flaminius à le combattre, 217. dreſſe des embuſcades ſur le bord du lac de Thraſyméne, 217, 218. attaque les Romains & remporte une victoire complette, 218. 219. Réflexions ſur l'embuſcade qu'il dreſſe à Flaminius ſur le bord du lac de Thraſyméne, 221. *& ſuiv.* Diſpoſition de cette embuſcade, 224. Fautes qu'il fit après la victoire remportée ſur le Thraſyméne, 229, 230. Son éloge, 241. *& ſuiv.* C'étoit un modéle de chaſteté & de tempérance, 258. Traitement rigoureux qu'il fait aux priſonniers Romains, 279. Il campe proche d'Adria, après avoir paſſé au fil de l'epée une infinité d'hommes, 278. Il envoie par mer à Carthage des nouvelles de l'heureux ſuccès de ſes armes, 279. ſe met en route, pille, maſſacre, réduit tout en cendres, *la même*. Il s'avance chez les Samnites, & tente tout pour engager les Romains à un combat, 283. Il quitte la Campanie, & campe à la vûe de l'armée Romaine au pied des montagnes, où il étoit aiſé de l'inquiéter, 285. Stratagéme dont il ſe ſert pour tromper Fabius, 286. Obſervations ſur ſa conduite lorſqu'il étoit engagé dans le détroit des montagnes de Caſtilionum, 291. *& ſuiv.* Blâmé de s'être engagé dans ces détroits, 311, 312. Il aſſiége Gérunium, & prend aux environs de cette ville ſes quartiers d'hiver, 324. Revers de fortune que Minucius lui fait eſſuier, 324, 325. Abandonne ſon camp pour y rentrer enſuite, 326. Il dreſſe à Minucius un piége qui lui réuſſit, & défait ſon fier Antagoniſte, 329, 330. Annibal toujours victorieux en Italie, eſt moins grand après ſes victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles, 347. Obſervations ſur le premier combat donné près de Gérunium, où Annibal a du deſſous, 336. *& ſuiv.* ſur le ſecond, où Annibal défait Minucius, 347. Remarques

ſur la conduite d'Annibal, après la défaite de Minucius, ſi contraire à ſa maniére de faire la guerre, 356, 357. Ce que devroit faire un Général qui ſe trouveroit dans un deſſein & des circonſtances ſemblables à celles de Minucius lorſqu'il donna le ſecond combat prés de Gérunium, 358, 359, 360. Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la néceſſité de combattre, 361. Il attaque Varro, & reçoit un échet, 370. Il harangue ſes ſoldats pour les diſpoſer à une action générale, 370, 371. Il range ſon armée en bataille ſur le bord du fleuve, & ſemble défier l'ennemi, 371. Il paſſe l'Aufide, & range ſon armée en bataille, 373, 374. Il ſe réſerve le commandement du centre, 376. Après la victoire de Cannes, il prend priſonniers dix mille hommes de pied qu'Æmilius avoit laiſſez dans ſon camp, 382. Sa victoire le rend maître de toute cette partie de l'Italie, qu'on appelle l'ancienne & la grande Gréce, 382. Son ordre de bataille à Cannes, 389. Artifice dont il ſe ſert pour rendre inutile la ſupériorité des Romains ſur lui, 390, 391. Remarques ſur le combat, 391. *& ſuiv.* Déchaînement des Hiſtoriens Latins contre Annibal, 405. Il eſt vengé d'une perfidie que Tite-Live & les Hiſtoriens qui l'ont ſuivi lui attribuent, 404. 405. Réflexions générales ſur ſa maniére de faire la guerre, 419. *& ſuiv.*

Annon, fils du Roi Bomilcar, à la tête d'un grand détachement, force une marche nocturne, & paſſe le Rhône, 46, 51. Il commande l'aîle droite à la bataille de Cannes, 375.

Antiſthéne : raillerie de ce Poëte, qui ſe moquoit des Athéniens ſur le choix de leurs Généraux, 442.

Antiochus (le grand) : il devoit, ſelon le conſeil d'Annibal, aller attaquer les Romains en Italie, 187. *note.* Cauſe de la guerre des Romains contre ce Prince, 9. Informé du relâchement de la diſcipline des Romains, il leur déclare la guerre, 10. *note.*

Antoine (Marc) s'abandonne à l'amour de Cléopatre, & toutes ſes qualitez extraordinaires pour la guerre s'évanoniſſent, 255, 256, 257, 258.

Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les riviéres d'Italie, 370.

Apulie, 278.

Arabes : avantages de la cavalerie Arabe, 152, 153.

Ardyens, Gaulois qui habitent ſur le Rhône, 73.

Aretium, 190.

Argyripains (les) appellent Annibal chez eux, 382.

Argyripiens, 280.

Ariminum, ſa ſituation, 181.

Ariſtide, élû pour commander avec Miltiade, céde de bon cœur ſon droit à ſon Collégue; & pourquoi, 161.

Ariſtophane : plaiſanterie de ce Poëte contre les Athéniens ſur le choix des hommes qu'ils mettent à la tête des affaires, 442.

Armes. Ceux qui défendent le paſſage d'une riviére doivent attaquer brusquement, ſans tirer un ſeul coup, & joindre l'ennemi à coups d'armes blanches, 66.

Armes offenſives de la cavalerie, 138. les défenſives, 139. Avantages de celles de la cavalerie Arabe & Maure, 153.

Arme. Il faut ſuppléer à la foibleſſe d'une arme par la force de l'autre, 276.

Armée. Ce n'eſt pas tant le nombre qui décide dans le combat, que le courage & la bonne conduite du Général, 147, 148. La meilleure diſpoſition d'une armée n'eſt pas tant celle qui nous met en état de battre l'ennemi, que de celle qui l'affame & le ruine à la longue, 178, 179. Comment une petite armée en peut détruire une plus grande, 180. Combien il eſt dangereux de ſéparer une armée en préſence d'une autre, dont les forces ſont unies, 325, 339. On ne doit jamais partager le commandement d'une armée, 353, 367. *note.* Le Général doit avoir un pouvoir ſans bornes, abſolu & indépendant, 369, 446, 447. Il y a de la folie de combattre une armée qui va ſe ruiner, 445. C'eſt la faute que firent les Romains à Cannes, 446.

Armée navale. Une armée ſupérieure en nombre, ne doit point combattre dans des lieux reſſerrez, 314, 315, 316, 317. Ordre & diſtribution d'une armée attaquée dans le canal d'une riviére, 318. Les Danois en 1718. veulent ſurprendre la flote Suédoiſe dans la riviére de Gottembourg, & manquent leur coup, 319, 320.

Arquebuſier à cheval, 133.

Aſdrubal, frére d'Annibal, eſt fait Gouverneur de l'Eſpagne, 36. Il court au ſecours d'Annon, & paſſe grand nombre de Romains au fil de l'épée, 184.

Il donne le commandement de ſes forces navales à Amilcar, & il eſt témoin de ſa défaite, 289, 290. Remarques ſur ſa conduite, 317.

Aſdrubal paſſe le Pô avec l'armée, 118, Il commande l'aîle gauche à la bataille de Cannes, 375. Il contribue beaucoup par ſa prudence au ſuccès de la bataille. 378.

Aſie, ſon étendue, 40.

Aſter, pour ſe venger d'une raillerie, créve l'œil droit à Philippe Roi de Macedoine, 193. *note.*

Athéniens : ils s'abandonnérent à la pareſſe & aux délices des Romains, 261.

Athurnus, riviére. 284.

Attaque, l'attaque unie & ſerrée eſt celle qui rompt l'ennemi, 139.

Avarice : elle fait mépriſer des troupes, 208.

Avein : bataille où le Maréchal de Brézé eût été entiérement défait, ſi le Maréchal de Châtillon n'eût paru fort à propos, 353, 354.

Aufide, riviére : ſa ſource & ſon cours, 370.

Auguſte : il n'y avoit rien en lui que de fort médiocre, 256. Son grand-pére étoit Banquier, 331. *note.* Il ne peut ſe conſoler de la perte de ſes légions taillées en piéces en Allemagne, 411.

Aurélien réduit à l'extrémité par les Marcomans, a recours à ſes Dieux ; mais plus ſage que Fabius, il n'a garde d'abandonner ſon armée, 288. *note.*

Autels des Philéſiens, 41.

Autriche. Après la perte de la bataille de Léipſick, la Maiſon d'Autriche étoit ſur le penchant de ſa ruine, 426.

B.

Bayard (*le Chevalier*) eſt recommandable par ſon amour pour la chaſteté, 258.

Bajazet : ſon ordre de bataille contre les Chrétiens qui avoient aſſiégé Nicopolis, eſt preſque celui d'Annibal à Cannes, & lui réuſſit de la même maniére, 400.

Baleares, ceux qui habitoient les Iſles Baleares, aujourdhui Majorque & Minorque, qu'Annibal tranſporta en Afrique. On les appelloit Baleares, parce qu'ils ſe battoient avec la fronde, 96. *note.*

Banier (*le Général*) : maxime de ce grand Capitaine, 178. Faures que l'amour lui fait commettre, 262. Il échape à l'armée Impériale par un ſtratagême digne de lui, 302, 303. Soins qu'il apportoit à ménager la vie de ſes ſoldats, 411, 412. Il vouloit qu'un Général eût un pouvoir ſans bornes & indépendant des ordres des Miniſtres, 447.

Barbets, ou habitans de la valée de Saint-Martin. Pendant toute la guerre de 1688, quinze cens Barbets rinrent en reſpect quarante bataillons de nos troupes, & pourquoi ? 100.

Barguſiens, peuple qui habite entre l'Ebre & les Pyrénées, fort amis des Romains. Annibal les fait paſſer ſous le joug, 38.

Barrai (*M. de Barras de la Penne*) : ſentiment de l'Auteur ſur ſes Ouvrages touchant les combats de mer, 315.

Baſta (*George*) a été un des plus grands Capitaines & de plus grands hommes de cavalerie de ſon ſiécle, & Auteur dogmatique fort eſtimé, 134.

Bataille : l'heureux ou le malheureux ſuccès des batailles ne ſuffit pas pour donner une juſte idée des vainqueurs ni des vaincus, 4. Ce n'eſt pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la bonne conduite & l'adreſſe du Général. Preuve de cette vérité contre M. de Montécuculi, 147, 148. Pour qu'une bataille ſoit déciſive, on doit éviter d'engager un combat de détail : il faut qu'il s'étende ſur toute la ligne, 408. Bataille du Téſin, 115. Obſervations ſur cette bataille, 120. Ordre des deux armées, 124. Celle du Thraſyméne, 217. Obſervations ſur cette bataille, 221. Celle de Cannes, où il ſe fit un horrible maſſacre des Romains, 373. Ordre des Romains, 387. Celui des Carthaginois, 389. Obſervations ſur le combat, 391. ſur les fautes des Romains, 397. Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes, 406. Bajazet battit les Chrétiens à Nicopolis ſur un ordre ſemblable à celui d'Annibal à Cannes, 400.

Bataille navale à l'embouchure de l'Ebre, entre Scipion & Amilcar, 289. Obſervations ſur cette bataille, 313. Ordre & diſtribution d'une armée attaquée dans le canal d'une riviére, 318.

Bataille. Ordre de bataille. *Voiez* Ordre.

Bataillons : quatre bataillons rangez ſelon la méthode ordinaire, ne battront jamais une colonne d'un ſeul, 148.

Bénevent, colonie Romaine, 283.

Bernard (*mon Saint-*), Annibal n'y paſſa pas, 89.

Boiens ſe révoltent contre les Romains, &

entraînent dans leur révolte le Inſubriens, 42. Suite de cette révolte, *la meme* & 43. Ils revienoent trouver Annibal dans ſon camp près de Plaiſance, & lui livrent les trois Romains qu'ils avoient arrêtez contre la foi des Traitez, 189.

Bonzes. Prêtres du Japon, cauſent une révolution ſurprenante dans tout ce païs, & s'empareot du Trôoe, 331. *& ſuiv. note.*

Borgnes, les célébres borgnes, 193. *note.*

Bottes. Les groſſes bottes de nos cavaliers ſont déſavantageuſes pour la guerre, celles des Allemans valleot beaucoup mieux, 342, 393.

Brancé (le Maréchal de), ſoo caractére, 353. 354, 355.

C.

Caiola, 214.
Calenum, 284.
Camp, ſurpriſe de camp. *Voiez* ſurpriſe.
Camps volans, ils ſont d'une reſſource infinie dans la défenſive, 179.
Campagne. Sentiment de l'Auteur ſur celle de 1708. 97. *& ſuivantes.*
Cannes, Annibal s'en empare. Bataille où Annibal défait entiérement les Romains qui combattoient ſous les ordres de Térentius Varro, 373. *& ſuiv.* Obſervations ſur cette fameuſe journée. Ordonnance des Carthaginois, 389. Combat, 391. *& ſuiv.* Réflexions ſur les fautes des Romains dans cette bataille, 397. Remarques ſur ce que Tite-Live & Plutarque ont ajoûté au récit de Polybe, 403. Ordre de bataille que les Romains devoient prendre, 406. *& ſuiv.* Combien le mot *Cannes* deplaiſoit aux Romains, 226.
Capoue : ſituation charmante de cette ville, ſon commerce, les villes dont elle eſt environnée, 284.
Cardiens dreſſoient leurs chevaux à danſer au ſoo de la flûte, 300.
Carpéſiens, nation très-puiſſante en Eſpagne, défaite par Annibal, 15.
Carte. Quand on ne coonoît un païs que par la Carte, on le connoît fort mal, 97.
Carthage : quelle a été la cauſe de la ruine & de la décadence de cette République, 430.
Carthagéne étoit comme la ville capitale, & comme le palais de cette partie de l'Eſpagne qui obéiſſoit aux Carthaginois, 16.
Carthaginois ; leurs différens Traitez de paix avec les Romains, dont le premier fut conclu ſous le Conſulat de L. Junius Brutus, 26. *& ſuiv.* Ce qu'ils poſſédoient en Afrique lorſqu'Annibal en partit, 41.
Caſtelnaudari, bataille entre Gaſton Duc d'Orléans & le Maréchal de Schomberg, 172, 173.
Caſtruccio ; ſon habileté dans les guerres des montagnes, 102, 106.
Catinat excelloit-il dans la guerre des montagnes? 101. Il diviſa tellement ſes forces en 1701, qu'il ne put empêcher l'armée Impériale de paſſer l'Adige, 56. Malgré la gloire qu'il s'étoit acquiſe, ſes ennemis viennent à bout de le faire paſſer pour inſenſé, 304.
Cavalerie ; maniére de faire paſſer promptement un grand fleuve à la cavalerie, 54, 55. Nouvelle maniére inventée & expérimentée par l'Auteur. On n'a beſoin ni de radeaux ni de bateaux, 69. Obſervations ſur les combats de cavalerie, 120. *& ſuiv.* A meſure qu'on augmenta en connoiſſance, on eut moins de cavalerie, 135. Elle eſt auſſi ruineuſe à l'Etat que peu utile à la guerre, 136. Comment elle doit être aimée, 138, 139. Tout le fort de la cavalerie eſt de charger l'épée à la main, 140. On ne doit jamais faire de détachemens conſidérables de cavalerie ſans y mêler de l'infanterie, 141, 142. Ordre de bataille pour la cavalerie, 142, 143. Ordre qu'oo doit obſerver dans le combat, 143. Autre ordre de bataille, 146. Ordre de bataille pour oo Général qui ſe trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal, 185. Sa maniére de combattre juſqu'au regne de Henri II. 233. Il y avoit quatre ſortes de cavalerie, *la même*. En tems de guerre il eſt beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infaoterie, & être ſupérieur en cavalerie, que d'avoit des forces égales à celles de ſon ennemi, maxime de Polybe réfutée dans la note, 380. Oo la faiſoit ſouvent combattre à pied, 392, 393. On devroit l'accoutumer à combattre ainſi dans une néceſſité preſſante, 393, 394, 395. La cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable, 125, 128. La cavalerie Eſpagnole a des avantages que n'a pas celle du reſte

de l'Europe, 148, *& ſuivantes.* Celle des Arabes, des Tartares & des Maures eſt excellente, 151. *& ſuivantes.*

Céſar : de quelle maniére il paſſa la Tamiſe, 52. Ce qu'il ſeroit devenu ſi Pompée eût ſuivi le projet qu'il avoit formé d'imiter Fabius, & de traîner la guerre en longueur, 305, 306. On ne peut lire ſans admiration ſa campagne contre Afranius, 347. Son éloquence, 363. *note.* On fit un recueil de ſes harangues militaires, *la même.*

Champ de bataille : avec quel ordre on doit reconnoître le terrain aux environs du champ de bataille, 170, 171.

Charles XII. Roi de Snéde, excelloit dans le paſſage des grandes riviéres, 62. Son paſſage de la Dune en 1701. *la même.* Combien il étoit chaſte, 258. Dans ſon expédition en Moſcovie il tombe dans le défaut ſi ſouvent reproché à Annibal, 422. Fautes qu'il fit après le paſſage fameux du Boriſthéne, 427.

Chaſteté : les plus grands Capitaines tant anciens que modernes ont aimé cette vertu, 258.

Châtillon (M. le Maréchal de), ſon caractére, 450.

Chéréas & Soſile ont rempli leurs Hiſtoires de contes puériles, 25.

Cheronée : Philippe fait voir à cette bataille tout ce que la guerre a de plus profond & de plus ruſé, 399, 400.

Chevaux : maniére de leur faire paſſer promtement des riviéres extraordinairement larges, 54, 55, 69. Combien les Eſpagnols l'emportent ſur les autres, 149, 150. Les chevaux Turcs approchent aſſez des Eſpagnols pour la vîteſſe, 150. Les Cardiens dreſſoient les leurs à danſer au ſon de la flûte, 300.

Claſtidium, ville ſur le Téſin, eſt livrée à Annibal par le Gouverneur, 155.

Cléopatre : c'étoit la plus grande coquette de ſon tems, 255.

Cluſium. marche d'Annibal dans les marais de Cluſium. Obſervations ſur cette marche, 196.

Colbert (M. de), Miniſtre d'Etat, empruntoit quelquefois des ſommes très-conſidérables par politique, qu'il rendoit auſſitôt, & cela pour gagner la confiance des peuples, 433.

Coligni (l'Amiral de) : c'eſt dans ſon école qu'Henri IV. ſe forma pour la guerre, 136. C'étoit le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, & fut preſque toujours battu, 432.

Colonel Général de la Cavalerie: ce que c'étoit que cette dignité chez les Romains, 279, 280. *note.*

Colonnes : l'ordre par colonnes eſt le meilleur de tous dans des lieux reſſerrez, où de grandes armées ne peuvent ſe déployer, 104. Quatre bataillons rangez ſelon la méthode ordinaire, ne battront jamais une colonne d'un ſeul, 148. L'armée Romaine combattit par colonnes à la bataille de Cannes, 188. D'où vient qu'elle fut vaincue, *la même.*

Commandement : rien de plus pernicieux dans une armée qu'un commandement partagé, 161, 353, 367.

Confiance : un Roi qui perd la confiance de ſes peuples, n'a plus rien à perdre, 452.

Conon propoſe au grand Roi de faire paſſer en Gréce de bonnes ſommes d'argent, & renverſe par-là le projet d'Agéſilas, 8. *note.*

Conſeil de Guerre ; conduite que doivent tenir ceux qui y ont aſſiſté après une entrepriſe réſolue, 162.

Conſcience : rien n'eſt plus capable de ruiner une nation que la conſcience ſcrupuleuſe de celui qui la gouverne, 246.

Conſulat : différence de cette dignité & de la Dictature, 279, 280. *note.*

Conſuls : c'étoit l'uſage des Conſuls Romains de commander tour à tour, 368.

Contribution : moien de les pouſſer auſſi loin que l'on veut, 69.

Corbie priſe par les Eſpagnols, 428.

Corcire, Iſle, 290.

Cortone, 217.

Coſſyre, Iſle, 290.

Cours : les réſolutions ſages & vigoureuſes trouvent preſque toujours de puiſſantes oppoſitions dans les Cours des Princes ; & pourquoi ? 45. *note.* Qui ſont ceux qui décident ordinairement dans les Cours des Princes, 195. *note.* Ceux dont on fait plus de cas, 254. Inconvéniens qu'il y a d'obliger un Général d'armée de ne rien exécuter ſans les ordres de la Cour, 228.

Courtiſans ; les plus grands génies pour la guerre demeurent en chemin, s'ils ne joignent les qualitez de bon Courtiſan à celles d'habile Guerrier ; 134.

Coutras ; la bataille de Coutras fit mépriſer la cavalerie, 136.

Coutume ; combien elle eſt reſpectée lorſ-

qu'une puiſſance eſt dénuée d'habiles Généraux, 124.
Crédulité : ſotte crédulité d'un grand nombre d'Hiſtoriens, 74. *note.*
Crémone, ſon origine, 42.
Critique : comment il faut s'y conduire, 84. 85. De quelle maniére on doit critiquer les Auteurs qui nous ont précédez, ſelon Polybe, 84, 85.
Cromwel fait à la bataille de Motſtonmor l'action d'un grand Guerrier, 177.
Cuiraſſes à l'épreuve : on devroit les bannir, 139.
Cuiraſſiers ; ils ne chargeoient qu'avec l'épée & le piſtolet, 133.
Cumes, 284.
Cyrus : artifice dont il ſe ſervoit pour faire révolter les Perſes contre Aſtiages, 177. *note.*

D.

Dacier : pourquoi il a fait l'apologie de la nudité des filles de Lacédémone, 274.
Danois : en 1718. ils vouloient ſurprendre la flote Suédoiſe dans la riviére de Gotembourg ; l'entrepriſe échoue, & pourquoi : 319.
Darius : il devoit, ſelon le conſeil de Memnon, faire une diverſion dans la Gréce, 189. *note.*
Dauniens, 280.
Defenſe dans un païs de hautes montagnes, 107. *& ſuiv.* Voyez auſſi *Montagnes.*
Défenſive : qualitez qu'un Général doit avoir pour bien conduire une guerre défenſive, 281. *note.* On ne doit point paſſer de la défenſive à l'offenſive contre une armée qu'on peut réduire par la miſére, 306.
Défilé : lorſqu'une armée s'engage dans un défilé, il faut toujours garder l'entrée, & y laiſſer un corps de troupes de l'arriére-garde juſqu'à ce que l'armée ſoit paſſée, 234. Marche dans les défilez ou détroits de montagnes. *Voyez* Marche.
Delta : c'eſt le Rhône & l'Iſere qui repréſentent le Delta d'Egipte, & non le Rhône & la Saonne, comme le dit Polybe, 89.
Demetrius de Pharos ravage les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, 19. Il jette dans Dimale une forte garniſon avec toutes les munitions néceſſaires, 22. Battu à Pharos, il prend la fuite & ſe retire chez Philippe, 23. Caractére de ce Prince, 24.
Déſeſpoir : ce que peut un généreux déſeſpoir ſur des troupes qui ont encore les armes à la main, 176, 177.
Détachemens : on n'en doit jamais faire de conſidérables de cavalerie, ſans y mêler de l'infanterie, 141, 142.
Dévotion : la dévotion & la piété ſont les plus grandes de toutes les vertus : bornes qu'elles doivent avoir dans un Souverain, 246.
Dictateur : on en créé deux : choſe inouie juſqu'alors, 328.
Dictature : difference de cette dignité & du Conſulat, 279, 280. *note.*
Dieux : Remarques ſur la maniére dont les Païens remercioient leurs Dieux aprés des victoires, & tâchoient de les fléchir dans les calamitez, 372, 373. *note.*
Dimale, ville d'Illyrie qu'on regardoit comme imprenable, aſſiégée & priſe d'aſſaut le ſeptiéme jour par Æmilius, 22.
Dion : ſa marche contre Denis de Syracuſe comparée à celle d'Annibal contre les Romains, 490.
Diſcipline : avantages de celles des Romains, 125. Leur relâchement dans la diſcipline porta Antiochus à leur déclarer la guerre. Il fonda, avec raiſon, toutes ſes eſpérances ſur ce relâchement, 10. *note.*
Diverſion. Celle des Romains en Eſpagne & en Afrique plus admirée que celle d'Agathocles, & pourquoi : 43. *note.* Cette diverſion eſt réduite à rien par le manque de hardieſſe de Sempronius, *la même.* Les bonnes diverſions ſont celles qui ſe font dès le commencement de la guerre, 44. *note.* Celle que Memnon propoſa à Darius, *la même.* Celle des Romains en Eſpagne pour obliger Annibal de ſortir d'Italie, mal concertée, 187. *note.* Faute que fit Darius de ne pas faire une diverſion dans la Gréce, *la même.* Faute d'Antiochus le Grand, qui ne voulut pas écouter le conſeil d'Annibal, qui étoit de porter la guerre en Italie, 187. Celle de Régulus eût cauſe la perte de Carthage, ſi le Sénat ne ſe fût oublié dans cette occaſion, 187. *note.* Peu de Princes ſont capables de diverſions profondes, 188. *note.* Celle que le Comte Duc d'Olivarez s'étoit propoſée, *la même.* Avantages d'une diverſion lorſqu'on a la guerre dans ſon propre païs, 186. *& ſuiv. note.* La France en devoit faire une par mer pendant

dant le cours des deux guerres de 1688. & de 1701, 189. *note.* Celle d'Agathocles en Afrique, 213. *note.* 473. Celles des Romains en Eſpagne & enſuite en Afrique 436. Celle de l'Empereur en 1659. *la même.*

Dragons : on ne ſçait pas profiter de cette arme, 128. Ce que c'eſt que les Dragons ſelon Montécuculi, 141. Faute que l'on fit à Malplaquet en ne leur ordonnant pas de combattre à pied, *la même.*

Duveland : priſe des Iſles de Duveland & de Scounen par les Eſpagnols en 1576. Hardieſſe de cette entrepriſe, 209, 210.

Droume, riviére, 88.

E.

Ebre : bataille navale entre Cn. Scipion & Amilcar à l'embouchure de ce fleuve, 289, 290. Obſervations ſur ce combat, 318 *& ſuiv.*

Education : celle d'un Prince eſt la choſe du monde la plus importante; à qui la confie-t-on d'ordinaire, 273. Pouvoir que l'éducation a ſur nous, *la même.* Education des Lacédémoniens, 273 *& ſuivantes.*

Eléphans : moien dont Annibal ſe ſervit pour faire paſſer le Rhône à ſes éléphans, 71, 72.

Embuſcades d'armées : précautions que l'on doit prendre pour s'empêcher d'y tomber, 250. Ordre de la marche, 251 *& ſuiv.* Elles ſont plus ſûres dans un terrain plat & raſe que dans les bois, 257. Exemples, 171 *& ſuivantes.* Obſervations ſur les embuſcades, à l'occaſion de celle d'Annibal ſur le bord du Thraſyméne, où toute l'armée Romaine & le Conſul lui-même furent taillez en piéces, 221 *& ſuiv.* Un Général qui tombe dans une embuſcade eſt inexcuſable, 227. Ce qu'il faut qu'il faſſe lorſqu'il y eſt tombé, 234. Il n'y a point de ruſe à la guerre plus commune que celle des embuſcades, 239. Exemples, 239, 240. Celle qu'Annibal dreſſa à Minucius, 329.

Enfans : ſoin qu'on doit prendre de l'éducation des enfans, 273 *& ſuiv.*

Envie, vice bas & infâme, 416.

Epées : celles des Eſpagnols ſont les plus parfaites, 138, 140. Charles XII. Roi de Suéde en arma ſa cavalerie, *la même.* C'eſt la reine des armes, *la même.*

Epoques deſagréables à cettaines gens, 228.

Equipages : une armée qui perd ſes équipages, n'a plus rien à perdre, il ne peut lui arriver pis, 94.

Erénefiens, peuple qui habite entre l'Ebre & les Pyrénées, 38.

Eriban, montagne, 284, 285.

Eſcadron ; quand on a commencé à eſcadronner, 133. On combattit par eſcadrons avant que les lances diſparuſſent, 137. Les nôtres ont-ils aſſez de profondeur, 137 *& ſuiv.* Avantages des petits ſur les gros, 143 *& ſuiv.*

Eſpagnols : avantage de leur cavalerie ſur toute celle de l'Europe, 148 *& ſuiv.* L'infanterie ne ſçauroit jamais réſiſter contre cette cavalerie, 151. Les Eſpagnols ſe rendent maîtres des Iſles de Duveland & Scounen. Hardieſſe de cette entrepriſe, 209, 210.

Eugéne de Savoie (*M. le Prince*) Voiez *Savoie.*

Europe, ſon étendue, 40.

Evreux, (*M. le Comte d'*) Colonel Général de la cavalerie de France, eſt un Maître dans la cavalerie, 342. Il a fait ſon poſſible pour exclure les groſſes bottes de la cavalerie, *la même* & 393.

F.

Fabius (*Quintus-Fabius Maximus*) eſt créé Dictateur, 279. Il part de Rome & campe à Aigues, 280, 281. il étudie le caractére d'Annibal, 215. *note.* prend la réſolution de reſter ſur la défenſive, 281, 282. Diſcours peu honorables que l'on tient contre lui à ce ſujet, *la même* & 289. Il abandonne ſon armée pour aller à Rome aſſiſter à un ſacrifice, 288. Raiſons pour & contre ſa conduite, 305. On continue de parler de lui à Rome ſans aucun ménagement, 327. Il méprife ces diſcours, & demeure inébranlable dans ſon premier ſyſtême de traîner la guerre en longueur, 328. Minucius ſon Collégue tombe dans le piége qu'Annibal lui avoit dreſſé, il va à ſon ſecours, 329. Minucius rend juſtice à ſa capacité, & ſe ſoumet à ſes ordres, *la même.* On commence à connoître à Rome ſon mérite, & on y prend la réſolution de ſe conduire par ſes lumiéres, *la même.* Reproches qu'on peut faire à Fabius d'avoir abandonné ſon armée pour aller à Rome aſſiſter à un ſacrifice, 336, 337. En empêchant Annibal de remporter de nouvelles victoires, Fabius eſt plus grand & plus remarqué

que ce Conquérant, 347. Sentiment de l'Auteur ſur les qualitez militaires de Fabius, 414, 415. Diſcours de Fabius à Paul Emile ſur le caractére de Varro, 444, 445.

Fabius, Hiſtorien Romain, réfuté par Polybe ſur les cauſes de la ſeconde guerre Punique, 11.

Falerne, 284.

Farder : rien de plus infame dans les gens de guerre que de ſe farder, 264. M. de Turenne ne ſouffroit point ces ſortes de gens dans ſon armée, *la même*.

Femmes : combien l'amour des femmes eſt pernicieux aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254 *& ſuivantes*, 262, 265. Les plus grands Capitaines tant anciens que modernes ont été chaſtes, 258. La paſſion qu'on a pour les femmes ne fut jamais la compagne inſéparable de la valeur, comme le veulent les Petits-Maîtres, gens efféminez, qui infectent les Cours & les armées de cette belle morale, 258, 259. Déréglemens des femmes, & les mauvais exemples qu'elles donnent à leurs enfans, 270, 271. Les femmes ne peuvent ſouffrir les poltrons, 275.

Fénestrelles : ſiége de cette ville par le Roi de Sardaigne, 97.

Feuquiéres (*M. le Maréchal de la*) eſt donné pour Collégue à M. de Turenne, 349, 350. Ses défauts, 447.

Féſules, 217.

Feuquiéres (*M. le Marquis de*), ſa capacité dans les guerres des montagnes, & ſon éloge, 101. Son entrepriſe ſur les Vaudois qui étoient à Luzerne en 1691, 106.

Feux : ces grands feux que l'on fait dans le camp, lorſqu'on a deſſein de tenter le paſſage d'une riviére, ſignifient preſque toujours une marche nocturne, 65.

Flaminius (*Caius*) eſt créé Conſul, 186, ſe met en marche, & va camper à Aretium, 190. Fautes de ce Conſul, lorſqu'il pouvoit faire périr l'armée d'Annibal dans les marais de Cluſium, 196. *& ſuiv.* 202. *& ſuiv.* Son peu de capacité, 202. *& ſuiv.* Réflexions ſur ſon caractére, dont Annibal ſçait ſi bien profiter, 212, 213. *note* 223. Il marche à l'ennemi malgré l'avis de ſon Conſeil de guerre, 217. Confiance qu'il avoit inſpirée à ſon armée, *la même*. Il eſt attaqué, périt dans le combat, & ſon armée eſt taillée en piéces ſur le lac de Thraſyméne, 218, 219. Fautes de ce Conſul à la journée de Thraſyméne, 221. Ce que dit Tite-Live de la maniére dont Flaminius fut tué par un Gaulois, eſt tout-à-fait romaneſque, 225, 226.

Florentins : ils livrent bataille à l'armée du Pape en 1467. ſur le bord du lac de Thraſyméne, 219. *note*. Poltronerie des troupes de ce tems-là, 220. *note*.

Flote, ou armée navale : *Voiez* Armée.

Flute ; les Cardiens dreſſoient leurs chevaux à danſer au ſon de la flute, 300.

Fourrages : méthode des Anciens dans leurs fourrages, 340. Différence des grands & des petits fourrages, 341. Ce qu'il faut obſerver dans les fourrages, 341, 342. Ce qu'il y a à faire, ſi l'on veut inquiéter un fourrage qui ſe fait entre deux armées, ou engager une action conſidérable qui puiſſe favoriſer l'enlévement des fourrageurs, 343, 344. Il n'y a ſorte de ruſe & de fineſſe que les fourages ne puiſſent fournir, 345, 346. Un grand fourrage fournit la plus belle occaſion d'attaquer l'ennemi qui puiſſe ſe préſenter dans une campagne, 346.

France : état déplorable où elle ſe trouva en 1557. après la déroute de Saint-Quentin, 424.

François : combien leur impétuoſité eſt redoutable, & de quelle maniére on doit les mener, 145 Il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre, 207. De quelle maniére ils doivent ſe conduire à l'égard des Italiens lorſqu'ils font la guerre dans leur païs, 243.

Frentans, 278.

Fronde : effets ſurprenans de cette arme, 36. *note*. Les peuples de Paleſtine ſont les premiers qui s'en ſoient ſervis, 37. *note*.

Frontiére : en prenant toutes les places d'une frontiére, on ne réduit pas pour cela la Capitale à ſe ſoumettre, 427, 428.

Frontin : Sentiment de l'Auteur ſur le Livre des Stratagémes, 63, 84.

Fuite : s'il arrive aux Modernes de fuir, le victorieux eſt aſſûré qu'ils ne reviendront plus, 117. *note*. La Maiſon du Roi n'a jamais pris la fuite, 118. *note*.

G.

Gaſcons : ils ſont ſoupçonnez d'être un peu larrons ; ils ſont braves, hardis, bons ſoldats, 237.

Gaſſion (M. le Maréchal de) : jamais homme ne haït plus les femmes, 258.

Gaules : ſituation des affaires des Gaules à l'arrivée d'Annibal, 42, 43.

Gaulois : ils dépêchent des couriers à Annibal pour l'informer de leurs diſpoſitions à ſon égard, & combien il lui ſeroit difficile de paſſer les Alpes, 37, 38. Diſpoſition de ceux qui défendoient le Rhône, 51. Fautes qu'ils firent, 54. Après la bataille du Téſin ils s'empreſſent de ſe joindre à Annibal, 119 fondent ſur les Romains, en tuent un grand nombre, & en apportent les têtes à Annibal, *la même.* Ils apportent à Annibal vivres & munitions en abondance, 154. Leur trahiſon donne de grandes inquiétudes à Scipion, *la même.* Ils ſouffrent impatiemment que la guerre ſe faſſe dans leur pais, & Annibal les ſatisfait, 191. C'eſt à leur valeur qu'Annibal eſt redevable de ſes victoires, 206. Les Hiſtoriens Grecs & Latins ne leur rendent pas juſtice, *la même & 207.* Vangez des reproches que les Hiſtoriens Grecs & Latins ne ceſſent de leur faire, 376. *note* 378. Ils dreſſent une embuſcade au Préteur envoié dans la Gaule Ciſalpine, & taillent ſon armée en piéces, 383. Avec les armes du monde les plus deſavantageuſes, ils ont défait pluſieurs fois les Romains en bataille rangée, 375. *note.*

Gendarmerie : elle combattoit ſouvent à pied, 149. Elle montoit même à l'aſſaut, 394.

Général d'armées : celui qui s'endort ſur la foi d'un Traité, s'éveille dupe, 93. Ce qu'il doit faire quand il ſe trouve engagé dans un détroit de montagnes, 94. Comment il peut être exactement informé de la nature du pais qu'il veut traverſer, ou dans lequel il eſt réſolu de porter la guerre, 103. Ce qu'il doit conſidérer avant toutes choſes lorſqu'il s'eſt propoſé un projet de campagne de grande importance, 103. Un grand Capitaine s'embaraſſe fort peu de la ſupériorité d'une arme propre dans un combat de raſe campagne ſur l'autre qui ne ſe trouve pas dans un tel avantage, 127. Il ne doit expoſer ſa perſonne que dans une abſolue néceſſité, 128. Les grands Capitaines ſont rarement fâchez qu'on leur reproche leurs fautes, au contraire des médiocres, 126. Un bon Général ne quitte jamais ſon armée, s'il n'a en vûe un deſſein d'une extréme importante, 141. Celui qui entre avec une armée dans un pais ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, doit renouveller par des exploits continuels les eſpérances de ſes Alliez, 157. Il doit ſur tout s'appliquer à connoître le caractére & l'humeur de ſon Antagoniſte, 165. Si l'on doit ajouter foi aux lettres que les Généraux écrivent à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille, 172. Un Général peut ſuppléer à la foibleſſe d'une arme par la force de l'autre, 176. Le rôle le plus grand qu'on puiſſe jouer ſur le théâtre du monde, eſt celui d'un Général d'armée, 203. Une marche dérobée mortifie ſouvent plus un Général que la perte d'une bataille, 205. Il n'a rien de plus important à faire que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractére de ſon Antagoniſte, 213. 214, 215, 216. Réflexions ſur les défauts les plus ordinaires aux Généraux d'armées, 215, 216. Les Généraux étourdis & préſomptueux ne manquent jamais de donner dans les piéges qu'on leur tend, 224. Lorſqu'un Général eſt bridé & lié de telle ſorte par les ordres de la Cour qu'il ne peut agir qu'autant qu'il plaît à cet Oracle, il ne peut guéres que ſe tromper, 228. Rien de plus chagrinant pour un Général que de tomber dans une embuſcade d'armée, & pourquoi : 227, 228. Il doit être abſolu à la tête de ſon armée, ſans dépendre des ordres de la Cour pour attaquer ou pour ſe défendre, 229. C'eſt un malheur pour les Princes d'avoir des Généraux avares à la tête de leurs armées ; ils fourniſſent par leur avarice des reſſources infinies à leurs ennemis, 243. Un habile Général fournit aux dépenſes de la guerre par la guerre même, 243. Il peut en certaines occaſions ſupprimer des ordres qu'il auroit reçûs de la Cour, 248, 249. Réflexions ſur les paſſions déſordonnées qui nuiſent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254 *& ſuiv.* A quels dangers un Général yvrogne eſt expoſé, 265. *& ſuiv.* Si un Général manque de courage, quelque brillantes qualitez qu'il ait d'ailleurs, il perdra bientôt toute l'eſtime qu'elles lui avoient attirée, 272, 276. Le plus ruſé eſt toujours le plus brave ; preuves de cette vérité, 293. Combien l'étude de l'Hiſtoire lui eſt néceſſaire, 298. Un

Général a pour l'ordinaire parmi ſes Officiers Généraux des ennemis qui le calomnient à la Cour, 304, 305. Ce qu'il devroit faire s'il ſe trouvoit dans un cas ſemblable à celui où ſe trouva Minucius près de Gérunium, 358, 359, 360. La méſintelligence eſt ordinaire parmi les Chefs lorque le commandement eſt partagé, ce qui fait la reſſource de l'ennemi, 368, 369. *note*, Il ne doit y avoir qu'un Général à la tête d'une armée, avec un pouvoir ſans bornes, 389, *note* 447. Comment il doit exercer ſes troupes, 399. Les troupes veulent être commandées, ou par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens d'une grande condition, 410. Attention qu'il doit apporter à ménager la vie de ſes ſoldats, 411, 412. Ceux qui réuſſiſſent toujours ne ſont pas toujours les plus eſtimables, 431, 432.

Gênes conſerve ſa liberté par la fermeté d'un petit nombre de Citoiens, 435, 436.

Génévre (*le Mont*), Annibal y paſſa, 89, 90.

Géographie : pourquoi avant Polybe étoit-elle ſi défectueuſe, 84.

Gérunium aſſiégée par Annibal, & les habitans paſſez au fil de l'épée, 323. Obſervations ſur le premier combat donné près de cette ville entre Annibal & Minucius, où celui-ci a l'avantage, 336; ſur le ſecond, où il eſt défait, 347. *& ſuivantes.* Ce que devroit faire un Général qui ſe trouveroit dans un deſſein & des circonſtances ſemblables à celles de Minucius, lorſqu'il donna le ſecond combat près de Gérunium, 358, 359, 360.

Grèce : ce qu'on appelloit l'ancienne & la grande Gréce, 382.

Grenoble : Annibal paſſa près de cette ville, 88.

Guébriant (*M. le Maréchal de*) entra dans le ſervice avec des talens admirables pour la guerre, & des défauts eſſentiels dont il ſçut ſe corriger, 266.

Guerre : un Prince ſage & éclairé doit l'éloigner autant qu'il lui eſt poſſible, lorſqu'il ſe voit dépourvû de gens capables de la bien conduire, 21. *note.* Tout dépend des commencemens à la guerre, 123. De quelle maniére on doit la faire contre des Guerriers errans, dans un pais où ils n'ont aucune retraite aſſûrée, 180. Regles pour la guerre défenſive, 178 *& ſuiv.* Il eſt preſque toujours avantageux de porter la guerre chez autrui, 186, 187. *note.* Les événemens de la guerre ſont toujours incertains, quelques ſoins & quelques meſures que l'on prenne pour bien arranger ſes piéces, 212. Les ruſes & les ſtratagémes dans la guerre blâmez par les Romains tant qu'ils ne furent point aſſez habiles pour s'en ſervir, 236, 237. Il eſt très-permis de ruſer à la guerre : preuves de cette vérité, 238. Les incendies, & tout ce que la guerre offre de plus terrible, ſont permis, lorſque cela eſt néceſſaire, 244, 245. Dans les affaires de la guerre le moindre délai ſuffit pour faire échouer les entrepriſes les plus ſûres, 308.

Guerre des hautes montagnes. *Voiez* Montagnes.

Guerre ; la ſeconde Punique. *Voiez* Punique.

Guſtave-Adolphe, Roi de Suéde, fit toujours ſon grand principe d'inſérer entre les eſpaces des eſcadrons des pelotons d'infanterie, 136, 137. Il fit la même faute après la bataille de Léipſick qu'Annibal après la bataille de Cannes, 426.

H.

Harangues. Les Anciens avoient coutume de haranguer leurs ſoldats avant le combat, 361. *note.* Les plus courtes harangues ſont les meilleures, 363. Il faut qu'il y entre des mots de raillerie & de plaiſanterie, *la même.* Effet d'une plaiſanterie d'Annibal avant la bataille de Cannes, *la même*; d'Alexandre le Grand à Iſſe, 365. Depuis Henri IV. peu de Généraux ſe ſont mêlez de haranguer leurs troupes, 365.

Harcourt (*le Comte d'*) a illuſtré le régne de Louis XIII. par ſes belles actions, 310.

Haſſelaer & Hop ſauvent la Hollande, 433.

Henri IV. Roi de Navarre. C'eſt dans l'école de l'Amiral de Coligny qu'il ſe forma pour la guerre, 135. L'amour l'empêcha de profiter du gain de la bataille de Coutras, 255.

Heſſe-Caſſel (*le Prince de*), aujourd'hui Roi de Suéde, ſauve par ſa valeur & ſa bonne conduite la flote Suédoiſe ſurpriſe en 1718. dans la riviére de Gottembourg par les Danois, 319.

Hiéron donne du ſecours aux Romains, 186.

Hippone, 280.
Hirpiniens, 284.
Hiſtoire, ſon utilité, 33. De quelle maniére on doit l'étudier, 34. Avantages de celle de Polybe, 35. Elle doit rouler toute ſur des faits réels, 73. C'eſt un artifice indigne de l'Hiſtoire d'avoir recours aux Dieux & aux demi-Dieux pour trouver un dénouement, *la même*. Ce qu'il faut omettre en écrivant l'Hiſtoire, 83, 84. Combien l'étude de l'Hiſtoire eſt néceſſaire à un Général d'armée, 298.
Hiſtoire Romaine (*la nouvelle*). Sentiment de l'Auteur ſur ce Livre, 89, 148. Cette Hiſtoire a dequoi augmenter le Dictionnaire Néologique, 288. *note*.
Hiſtoriens : extravagances de ceux qui ont parlé du paſſage des Alpes par Annibal, 73, 74, 75. De tous ceux qui ont décrit avant Polybe la ſituation & les propriétez des lieux qui ſont aux extrémitez de la terre habitée, il n'en eſt point qui ne ſe ſoient trompez, & pourquoi, 84. Les meilleurs Mémoires qu'ils puiſſent avoir ſur ce qui regarde la guerre, 172. Devoir d'un Hiſtorien en fait de marches d'armées, 205, 206. Ce qu'il doit éviter en écrivant, 226. Le peu de fond qu'il doit faire ſur les relations des Nouvelliſtes, 327. *note*. ſur les lettres même des Généraux, *la même & ſuivantes*. Les Hiſtoriens Grecs & les Latins donnent un grand agrément à l'Hiſtoire par les harangues qu'ils font faire aux Généraux d'armées, 364. *note*. Nos Hiſtoriens, lorſqu'ils parlent d'une action entre les Chrétiens & les Turcs, ſont ſi prodigues à l'égard du nombre de ceux-ci, qu'ils mettent toujours dix ennemis contre un Chrétien, 400. Les Hiſtoriens Latins ſe ſont rendus ridicules par les reproches qu'ils font à Annibal, 142, 243, 244, 405. C'eſt à eux qu'eſt dûe une partie de l'admiration que nous avons pour les Romains, 413, 437. *& ſuivantes*.
Hollande : Louis XIV. s'en ſeroit rendu le maître en 1672. s'il eut ſuivi les conſeils du Prince de Condé & de M. de Turenne, 10. *note*. Le gouvernement de cette République eſt au-deſſus de celui de Veniſe & de l'ancienne Rome, 331. *note*. Ce ſont nos Rois qui l'ont élevée au point de grandeur où nous la voions aujourd'hui, 431. De quelle maniére elle a reconnu leurs bienfaits, *la même*. Etat où elle fut réduite en 1672. 431. *& ſuiv.* Elle délibére de ſe rendre au Roi Louis XIV. 433.
Hollandois. Ils fourrent dans les armées ſous le titre de Députez, des Surveillans dont les déciſions ſont abſolues, & le Général d'armée compté pour rien. C'eſt une très-mauvaiſe politique, 228.
Hop & Haſſelaer ſauvent la Hollande, 228.
Huſſards, imitent beaucoup les Numides dans leur façon de combattre, 216, 217, *note*.

I.

Incrédulité : il n'y a rien de plus utile aux mortels, ſelon Euripide, qu'une ſage incrédulité, 74. *note*.
Infant (*le Cardinal*) ; faute de ce Cardinal en 1636. qui furent le ſalut de la France, 428.
Infanterie ; quand on a commencé d'inſérer des pelotons d'infanterie entre les eſpaces des eſcadrons, 136. Supériorité de l'infanterie ſur la cavalerie, 135. *& ſuivantes*, 142. Elle ne ſçauroit réſiſter contre la cavalerie Eſpagnole bien menée, 151. Un bon bataillon hériſſé de piques ou de pertuiſannes, & ſur un front égal à ſa hauteur, réſiſtera au choc le plus violent & le plus impétueux d'un corps de lanciers comme il y en avoit autrefois, 394.
Ingratitude : c'eſt le plus infâme de tous les vices, 416.
Irène ; jeune Grèque d'une naiſſance illuſtre, tombe entre les mains de Mahomet II. devient ſa maîtreſſe, & eſt immolée par ſon Amant même aux murmures de ſon armée, 262, 263, 264.
Iſle, lieu fertile & très-peuplé entre le Rhône & la Saone, qui reſſemble aſſez au Delta d'Egypte, 76.
Iſére, riviére, 88.
Iſſini, la maniére d'aller à cheval des habitans de ce Roiaume, 117. *note*.
Italiens ; de quelle maniére il faut ſe conduire à leur égard lorſqu'on fait la guerre dans leur païs, 243.
Japon ; révolution ſurprenante arrivée en ce païs, 332. *& ſuivantes. note*.
Jean Roi de Portugal. Conteſtation de générosité entre ce Prince & un Marchand, 432.
Joſeph (*le Pére*), Confident du Cardinal de Richelieu, avoit-il ſi grand tort d'appeller ce Cardinal *poule mouillée*, 428, 448.

Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier, 258.
Juvenal : ce qu'on doit penſer de ſon *Montem rupit aceto*, 74. *note.*

L.

Labiénus, ſon paſſage de la Seine : 52.
Lacédémoniens ; ils croioient que le ſtratagéme étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine, 237. De quelle maniére ils élevoient leurs enfans, 273. *& ſuivantes.*
Lâcheté ; c'eſt dans un Général d'armée le plus pernicieux de tous les défauts, 216. Ce vice naît du luxe & de la ſuperfluité, 270. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice, 272. L'éducation peut en guérir, 272, 273. Un lâche ne fera jamais une belle action, 454.
Lampourdan, où Scipion prit terre à ſon arrivée en Eſpagne, 186.
Lance ; ce que l'on doit penſer de cette arme, 134, 135.
Lanciers, leurs armes & leur façon de combattre, 133. Ils n'avoient qu'un coup à donner, 153. On leur faiſoit ſouvent mettre pied à terre, 394.
Larcin ; Lycurgue le permit, pourvû qu'il fût fait avec fineſſe, pour dreſſer la jeuneſſe à ruſer à la guerre, 237.
Larmatieus, 334.
Légions ; les Romains n'en levoient jamais que quatre, & ils en lévent huit avant la bataille de Cannes, 361.
Lens (le mont de), Annibal y paſſa, 89, 90.
Leſdiguiéres (le Connétable de) manque de ſe rendre maître de Génes, 435, 436.
Lettres des Généraux à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille. Cas que l'on en doit faire, 172.
Levé (Antoine de), le premier qui ait inſeré entre les eſpaces des eſcadrons des pelotons d'infanterie, 136.
Libéralité, combien néceſſaire à un Général d'armée, 243.
Liveurne, montagne, 324.
Longueville (M. le Duc de), ſon paſſage du Rhin en 1639. 55.
Lorgues, 37.
Louis XIII. défait M. de Soubize dans les Iſles du bas Poitou, & donne là des preuves de ſa bravoure & de ſon intrépidité, 211.
Louis XIV. attaquant la Hollande en 1672. préfére les conſeils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, ce qui fait le ſalut de cette République, 10. *note.* Remords que cauſe à ce grand Prince dans ſa vieilleſſe la ruine du Palatinat, quoiqu'il n'eût rien fait qui pût bleſſer ſa conſcience, 245, 246. Il fait diſparoître le commandement alternatif dans ſes armées, & ſes affaires prennent une nouvelle face, 368. *note.* Il meritoit véritablement le ſurnom de *Grand* par des endroits que ſes Panégyriſtes n'ont pas ſçû toucher, 383, 384. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour ſe rendre maître d'Amſterdam, 433.
Louis XV. Roi de France, poſſéde toutes les vertus qui ſervent de fondement pour former ſans peine un grand Capitaine & un Guerrier parfait, 261.
Lucérie, Colonie Romaine, 280.
Lutatius (C.) aſſiegé dans Mutine par les Boiens, demande d'être entendu, & ils ont la perfidie de s'en ſaiſir, 42.
Luxe c'eſt la ſource de tous les vices, & la cauſe de tous les maux d'un Etat & du renverſement des Empires ; preuves de cette vérité, 260. *& ſuiv.* 270.
Luxembourg (M. le Maréchal Duc de) Combat de cavalerie à Leuſe, où ce Maréchal défait M. de Waldeck, 144, 145. Il ſe fit connoître à Steinkerque au Prince d'Orange, 181. Il étoit boſſu, & ſe moquoit de ſa boſſe, ſur laquelle les ſoldats diſoient que la France repoſoit, 195. *note.* Il ſe négligeoit dans ſes campemens. 216. Ses marches ſont les plus belles & les plus profondes de toutes celles que nous avons faites, 234.
Lycurgue permit le larcin fait avec fineſſe pour dreſſer la jeuneſſe à ruſer à la guerre, 237. Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus importante affaire d'un Légiſlateur, 273.

M.

Maccabées : Polybe n'en fait aucune mention dans ſon Hiſtoire, non plus que des Juifs, quoiqu'il parle des guerres d'Antiochus, 3. *note.*
Maciens, 37.
Magile, Roi des Gaulois qui habitoient le long du Pô, vient trouver Annibal, 76.
Magon, frére d'Annibal : caractére de cet Officier, 158.
Maharbal pourſuit les reſtes de l'armée

de Flaminius après la bataille de Thraſyméne, & leur fait mettre bas les armes, 219. Il prend priſonnier le ſecours envoié à Flaminius par C. Servilius ſous la conduite de C. Centronius, 278.

Mahomet II. ſes amours avec Iréne excitent les murmures de ſon armée, il aſſemble ſes Officiers, & tue ſa Maîtreſſe en leur préſence, 262, 263, 264.

Maienne (M. le Duc de) étoit-il coupable de la perfidie dont on uſa à l'égard d'Henri IV. à la bataille d'Arques, 404, 405.

Malheur; un malheur inſtruit plus en un jour que les proſpéritez de pluſieurs années, 355.

Malplaquet; Si l'on eût fait combattre à pied les dragons, nous étions aſſûrez de la victoire, 141. Stratagéme dont les Généraux des deux partis ne s'aviſérent point, quoiqu'il ſe préſentât comme de lui-même, & qu'il pût décider de tout en un moment, 174.

Mandajors (M. de), ſon ſentiment ſur la route que prit Annibal après le paſſage du Rhône eſt le véritable, 87.

Marais, marches dans les marais. *Voiez* Marche.

Marche. On juge d'une marche d'armée, non par la longueur du chemin, mais par les défilez & les difficultez qu'on y trouve, 90. Les marches dans les hautes montagnes ſont très-difficiles: précautions qu'il faut prendre, 96. Si comme Annibal on avoit deſſein de traverſer un pais de hautes montagnes, ſinon tout ennemi, du moins fort ſuſpect, comment on doit diſpoſer ſa marche, 98, 99. Marche d'Annibal dans les marais de Cluſium, 196. *& ſuiv.* Cette marche eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit, 202. Précautions que l'on doit obſerver dans la marche des détroits de montagnes, 250. Ordre de la marche, 251 *& ſuiv.* Précautions qu'on doit prendre lorſqu'on marche dans les marais, 208, 209. Les marches du Maréchal Duc de Luxembourg ſont les plus belles & les plus profondes, 234. Combien il eſt facile d'attaquer l'ennemi dans ſa marche, & de quelle maniére il faut s'y prendre, 235, 236, 346.

Marcomans; à quelles extrémitez ils réduiſent l'Empereur Aurélien, 288. *note.*

Marlborrough avoit les défauts du Maréchal Duc de Luxembourg ſans en avoir l'habileté, 216. Sa conduite à l'égard du Prince de Bade, Général de l'armée de l'Empereur, pendant qu'ils commandoient enſemble, lui eſt infiniment glorieuſe, 448.

Marrucins, 278.

Marius, ſa prudence dans la guerre contre les Teutons, 163.

Marſeille, 40, 44.

Marſeillois: leur attachement pour les Romains, & leur intrépidité à s'expoſer les premiers, 289.

Maſſéliens, 37.

Maſſyliens, 37.

Maſtiens, peuple d'Eſpagne, paſſent en Afrique par ordre d'Annibal, 36.

Maures: perſonne ne connoît mieux l'avantage de la lance que les Maures, 134. Avantages de leur cavalerie, 116, 152, 153.

Mauritaniens, 37.

Mémoires; avec quelle précaution un Hiſtorien doit ſe ſervir des Mémoires qui viennent de l'armée, ſoit de la part des particuliers, ſoit des Généraux mêmes, 327. *note* 348.

Memnon; conſeil qu'il donna au Roi de Perſe, lorſqu'Alexandre eut paſſé l'Héleſpont, 9. *note.* 44. *note.* Darius, faute de l'avoir ſuivi, perdit la vie & l'Empire, 45. *note.*

Meſſapiens, 280.

Métagonie, province de cette partie de l'Afrique appellée Mauritanie, 36.

Miniſtres d'Etat; ils ne doivent rien rechercher avec tant de ſoin que les cauſes des événemens, 10. Combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puiſſances à traiter de paix, ou à faire alliance, 14.

Minucius (Marcus) eſt créé Colonel général de la cavalerie, 279. Il décrie Fabius comme un homme ſans courage & ſans réſolution, 283. Avantages qu'il remporte ſur Annibal, 324, 325. Il eſt nommé Dictateur auſſi bien que Fabius, 328. Il prend la moitié de l'armée, & ſe ſépare de ſon Collégue, *la même.* Il donne dans le piége qu'Annibal lui avoit tendu, 329. il eſt défait, & confus, il rend ſes troupes à Fabius & ſe ſoumet à ſes ordres, 330. Obſervations ſur le premier combat donné près de Gérunium, où Minucius a l'avantage, 335. *& ſuiv.* ſur le ſecond, où il eſt défait, 347. Harangue qu'il fait à ſes troupes après ſa défaite, 352. Com-

bien cette action lui eſt glorieuſe, *la même*. Ses fautes dans le ſecond combat près de Gérunium, 355, 356. Ce que devroit faire un Général qui ſe trouveroit dans un deſſein & des circonſtances ſemblables à celles de Minucius, 358, 359, 360.

Moines : la plûpart des anciens Moines Hiſtoriens ont rempli leurs Hiſtoires de contes, 74. *note*.

Monde : diviſion générale de l'univers, 39. 40.

Montagnes : ce qu'un Général doit faire quand il ſe trouve engagé dans un détroit de montagnes, 94. La guerre des hautes montagnes eſt très-difficile : qualitez qu'il faut avoir pour y réüſſir, 96. Celui qui agit offenſivement eſt ſouvent obligé, lorſque tout ſemble lui réüſſir, de prendre le parti de la défenſive, 96. Un Général qui fait la guerre dans ces ſortes de païs, doit donner beaucoup à la fortune, 97. Si l'on avoit deſſein de traverſer un païs de hautes montagnes, comme les Alpes, ſinon tout ennemi, du moins fort ſuſpect, comment on devroit diſpoſer ſa marche, 98, 99. Si l'on s'engage dans ces ſortes de païs pour un autre deſſein, il faut ſe conduire ſur d'autres principes, 99, 100. Les Modernes ſont peu au fait de la guerre des montagnes, 101. Moien d'être exactement & ſûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverſer, ou dans lequel on eſt réſolu de porter la guerre, 103. Maniére de ſe ranger & de combattre dans les lieux reſſerrez, où de grandes armées ne peuvent ſe déploier, 104. Les Anciens doubloient ou triploient leur phalange dans les lieux reſſerrez & dans les détroits de montagnes, 105. Les pas de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui ſe défend, 105, 106. Défenſe dans un païs de montagnes, 107. *& ſuiv.* De quelle maniére on doit ſe retrancher, 109. Précautions que l'on doit obſerver dans la marche des détroits de montagnes, 250. Ordre de la marche, 251, 252, 253. La conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Caſſilinum, 291. *& ſuiv.*

Montgommeri : caractére de ce Capitaine, 259.

Montmorenci (*M. le Duc de*) perd la bataille de Caſtelnaudari, 174.

Montroſe, ſa capacité dans la guerre des montagnes, 106, 136. Sa maniére de combattre, 146, 149.

Montécuculi, ſon ſentiment ſur la lance, 134. C'eſt le Végéce des Modernes, 139. Maxime de ce grand Capitaine réfutée, 147, 148. Il étoit le ſeul digne d'être oppoſé à M. de Turenne, 214.

Moſcovites : à meſure qu'ils ſe ſont diſciplinez, ils ont diminué leur cavalerie, 135.

Mouſquetons. Cette arme eſt non ſeulement peu propre, mais très-pernicieuſe à la cavalerie, 138, 139.

Mutine, colonie Romaine, aſſiégée par les Boiens, 42.

N.

Naiſſance : Il faut à un Général d'armée une naiſſance illuſtre ou de grandes vertus, 410. La naiſſance ſeule eſt un fort petit avantage, 443, 444.

Naples, 284.

Naſſau, 40.

Naſſau (*le Prince Louis-Guillaume de*) le plan de la bataille de Cannes qu'il a donné dans ſon Livre intitulé *les grands Capitaines*, 391.

Nil, 40.

Nole, 284.

Noue, (*de la*) Capitaine célébre par ſon profond ſçavoir dans l'infanterie, & par ſes Ouvrages ſur la ſcience des armes, 133.

Nouvelliſtes ; ils exagérent ſi fort certains exploits favorables à leur parti, qu'un Hiſtorien qui voudroit écrire une Hiſtoire ſur leurs relations feroit un roman, 327. *note*.

Nuceria, 284.

Numide : ce que c'étoit que la cavalerie Numide, ſi excellente & d'un ſi grand uſage dans les armées des Anciens, 116, 117. *note*. 154, 158, 159.

O.

Officiers : Réflexions ſur les paſſions deſordonnées qui nuiſent le plus aux Officiers, 254, *& ſuiv.* 262, 265. C'eſt une très-mauvaiſe politique que de mettre à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie une jeuneſſe voluptueuſe, qui ne s'occupe que de ſes plaiſirs, 259.

Olcades, peuples d'Eſpagne, vaincus par Annibal, 15.

Olivarez (*le Comte Duc d'*) : la diverſion qu'il

qu'il s'étoit propoſée en 1637. donne une grande idée de ſon génie, 188. *note.*
Olympias dans une fête piqua tellement Alexandre, qu'il lui jetta ſa coupe à la tête, 174. *note.*
Ombrie, 278.
Onomarque : Stratagéme dont il ſe ſervit contre les Macédoniens, 98.
Orange (*le Prince d'*) Roi d'Angleterre, connut à Steinkerque ce que valoit M. le Duc de Luxembourg, 181.
Orange (*le Prince Guillaume d'*), ſon caractére, 431.
Ordre de bataille dans les païs des hautes montagnes, 104. Ordre des deux armées à la bataille du Téſin, 124. Ordre de bataille pour la cavalerie, 142, 143. Autre ordre, 146. Ordre oblique ou de biais : ſes avantages, 147. Ordre de bataille pour un Général qui ſe trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal à la journée de la Trébie, 185.
Orléans (*Gaſton Duc d'*) perd la bataille de Caſtelnaudari. Détail de cette action, 172, 173.
Oulx (*la vallée d'*) : piéges & ſtratagémes que les vallées d'Oulx & de Prajelas ſe prêtent mutuellement, 97.

P.

Païs : expédient pour être exactement & ſûrement informé de la nature du païs que l'on veut traverſer, ou dans lequel on eſt réſolu de porter la guerre, 103. Combien cette connoiſſance eſt néceſſaire, 104.
Paix : ſoin qu'un Prince doit prendre de ſes armées pendant la paix, 271.
Palatinat : l'incendie général de ce païs au commencement de la guerre de 1688. juſtifié, 245.
Paleſtine : combien on y étoit exercé à tirer de la fronde, 37. *note.*
Pariſiens : leur amour pour la patrie, 425, 429.
Parthes : avantages d'un corps de cavalerie qui combattroit à la maniére des Parthes, 118. *note.*
Paſſage des grandes riviéres. *Voiez* Riviéres.
Paſſions : Réflexions ſur les paſſions déſordonnées qui nuiſent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254. *& ſuivantes*, 265.
Pavie : c'eſt à la bataille de Pavie de 1525. qu'on a commencé d'inſerer entre les eſpaces des eſcadrons des pelotons d'infanterie, 136. A cette bataille quinze cens Arquebuſiers choiſis ſur toute l'infanterie Eſpagnole, & inſerez parmi les eſcadrons, furent ſeuls la cauſe de la défaite de la gendarmerie Françoiſe, la plus redoutable de l'Europe, 183.
Pélopidas attaqué dans un défilé par les Lacédémoniens, qui lui étoient beaucoup ſupérieurs, les défait, 105.
Pelotons d'infanterie inſerez entre les eſpaces des eſcadrons, leur utilité, 136, 181, 183, 184.
Perfidie : il n'eſt jamais permis d'uſer de perfidie à l'égard de ſon ennemi, 404, 405.
Périclés : ſon eſclavage pour Aſpaſie, fameuſe Courtiſanne d'Athénes, 260.
Perruques : elles étoient en uſage avant Annibal, 190. *note.*
Perſes : motifs qui firent concevoir à Philippe le deſſein de porter la guerre chez les Perſes, 8.
Petits-Maîtres : ſortie ſur ces Meſſieurs, 258, 259.
Peur : effets qu'elle eſt capable de produire ſur le cœur de l'homme, 168.
Philin : cet Hiſtorien étoit peu inſtruit des faits qu'il rapportoit, 29.
Philippe Roi de Macédoine : motifs qui l'engagérent à porter la guerre chez les Perſes, 8. Ce qu'il dit en fuiant Onomarque, 98. Ce Prince fut un grand homme, & Alexandre ſon fils un grand Conquérant, 193. *note.* Un bon mot lui coûta ſon œil droit, *la même.* Depuis qu'il fut borgne il ſe fâchoit toutes les fois qu'il entendoit prononcer le mot de *Cyclope* ou d'*œil*, 193, 194. *note.* Il étoit auſſi boiteux, manchot & cocu, 194. Ses débauches, 264, 268, 269. Il fit voir à la bataille de Chéronée tout ce que la guerre a de plus profond & & de plus ruſé, 399, 400.
Picenum, 278.
Pique : avantages de celle des Arabes & des Maures, 153.
Piſe, 290.
Piſtolets : ils ſont néceſſaires à la cavalerie, 138.
Plaines : il faut les éviter lorſqu'on a en tête un ennemi plus fort en cavalerie, 180, 181. Quelque raſes & nettes que les plaines nous paroiſſent au coup d'œil, elles ſont propres à des embuſcades, 356.
Plaiſance : ſon origine, 42.
Plaiſirs : rien n'eſt plus funeſte aux Offi-

ciers & aux Généraux que l'amour des plaiſirs, 255. *& ſuiv.*

Platée : ruſe des Lacédémoniens à la célébre journée de Platée, 399.

Plutarque : ce qu'il dit du combat de Fabius enſuite de la diſgrace de ſon Collégue, a tout l'air d'une fable, 352, 353. Il étoit peu inſtruit des choſes de la guerre, 376. *note.*

Polonois : ils n'ont d'autres forces à oppoſer à leurs ennemis que leur cavalerie, 135.

Poltronnerie. Voiez *Lâcheté.*

Polybe : but qu'il ſe propoſe en écrivant l'Hiſtoire de ſon tems, 2. Ordre qu'il doit garder, *la même.* La plus forte raiſon qui l'ait déterminé à écrire, c'eſt qu'il a été témoin oculaire de la plûpart des choſes qu'il raconte, & qu'il a contribué à l'exécution de pluſieurs, 6. Préveou en faveor des Romains, il eſt peu équitable loiſqu'il avance que la guerre d'Aonibal contre les Sagontios étoit iojuſte, 19. *n.* Pour décrire le paſſage des Alpes par Aonibal, il alla reconnoître ces montagnes, 75. Il rend raiſon de ce qu'il a omis certaioes choſes qui paroiſſoient eſſentielles à l'Hiſtoire, 83. Il a voiagé dans l'Afrique, dans l'Eſpagoe, dans les Gaules & ſur la mer exiérieure, doot tous ces païs ſont enviroonez, pour corriger les fautes des anciens Géographes, 85. Son deſſcio n'étoit pas moins de nous inſtruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernement des Etats, que d'écrire l'Hiſtoire, 196. Il eſt par tout peu favorable aux Gaulois, 206. Soo génie militaire & péoétrant, 214. *note.* Il étoit Déiſte, 336. Il eſt infiniment plus digoe de foi que cent autres comme Plutarque, 353. & que Tite-Live, 405. Oo réfute ce qu'il dit de la cavalerie, 380. *note.*

Polyen écrivoit très-poliment, 108.

Pompée fut toujours battu par Sertorius, quoiqu'il lui fût iofinimeot ſupérieur en troupes, 102. Il veut imiter Fabius, traîner la guerre en loogueur ; mais la foule des Petits-Maîtres doot il étoit obſédé & ſes Officiers généraux mêmes s'y oppoſeot, & il a la foibleſſe de ſe rendre à leurs inſtances, 306.

Ponts : ſes Mémoires, 173.

Pont : oo doit les faire le plus larges qu'il eſt poſſible, 182, 250, 251.

Poſtumius (*Lucius*) part comme Préteur avec une légion pour obliger les Gaulois de ſe ſéparer d'Annibal, 335.

Pouzolet, 284.

Prétetium, 278.

Prince. L'éducatioo d'un jeune Prince eſt la choſe du monde la plus importante, & ſouvent la plus oégligée, 273. d'où vieot, *la même.* Lorſqu'uo Prince perd la confiance de ſes peuples, il n'a plus rien à perdre, 432. On juge du mérite des Prioces par le choix des ſujets qu'ils emploieot dans la conduite d'une guerre, 440.

Punique (*la ſeconde guerre*) : cauſes de cette guerre ſelon quelques Hiſtoriens réfutez par Polybe, 7. *& ſuiv.* Vraies cauſes de cette guerre, 12. *& ſuiv.* Lequel des deux peuples eo eſt la cauſe, 32. Polybe oe décide pas que la guerre d'Anoibal ſoit injuſte, 33. Diſſertation ſur la politique & la conduite des Romaios pendant cette guerre, 413. *& ſuiv.*

Pultowa : Charles XII. perdit toute ſon armée à la jouroée de Pultowa, 427.

Q.

Quentin (*la ville de Saint-*) : conſternation dans toute la France après la déroute arrivée près de cette ville en 1557. 424.

R.

Radeaux : exemples des Généraux qui les oot emploiez dans le paſſage des grandes riviéres de vive force, 51, 52. Avaotages des radeaux ſur les bateaux poor le paſſage des grandes riviéres, 66. Radeaux portatifs de l'ioveotion de l'Auteur, 67. Maniére de les conſtruire, 67, 68.

Rantzau (*M. le Maréchal de*) : Boorſaut le loue de ſoo yvrogoerie, 267, 268. Son épitaphe, 268.

Rapin (*le Pere*) réfuté ſur la maniére d'écrire l'Hiſtoire, 205, 206.

Récompenſe. Rien n'eſt plus capable d'inſpirer de la valeur aux troupes, 152. Un Prioce oe doit pas craindre de ſe rnioer en récompeoſant la vertu militaire, 259, 271. Rien ne dégoûte & ne décourage plus un brave homme que de voir des lâches récompeoſez, 434.

Régulus (*Marcus Atilius,*) ſa façon de faire la guerre cruelle & violente, 142. Sa diverſion en Afrique eût porté un coup mortel à la Répoblique des Carthaginois, ſi le Séoat de Rome ne lui en eût ôté les moiens, 183. *note.*

Regulus (*Marcus*) eſt envoié à l'armée en qualité de Proconſul, 331.

République : Gouvernement de la République Romaine, 331, *note.* de celle de Veniſe, *la même.* de celle de Hollande, *la même.*

Retranchemens dans un païs de montagnes, 109.

Rhône : paſſage de ce fleuve par Annibal, 46, 47. Difficulté de cette entrepriſe, 47. Diſpoſitifs d'Annibal pour le paſſage de ce fleuve, 50. Diſpoſition des Gaulois qui défendoient le paſſage de cette riviére, & celle du Général Carthaginois, 51. Moien dont on ſe ſervit pour paſſer les éléphans, 71, 72.

Richelieu (*le Cardinal de*) continua preſque toujours dans la mauvaiſe politique de partager le commandement des armées, 368. *note.* Il étoit plus heureux & moins habile qu'on ne le penſe, 428. Abattement où il ſe trouva en 1636, *la même.*

Riviéres : exemples de paſſages de grandes riviéres, 47, 50, 51, 52, 53, 55, 58, 59, 62. Avantages de ceux qui défendent les paſſages des grandes riviéres, 56, 57. Ordre ſur lequel on doit combattre au paſſage des grandes riviéres, 60. Moien pour faciliter le débarquement & de le faire en bon ordre, 60, 61. Moiens de défendre le paſſage des grandes riviéres, 64, 65. Ordre qu'on doit obſerver dans le combat, 65, 66. Les peuples de l'Aſie ſe ſervoient de peaux de bouc ou de chévre pour paſſer les grandes riviéres, 68. Ils ne ſont pas les ſeuls qui s'en ſoient ſervis, exemples : *la même.* Celui qui vient de propoſer à la Cour un pont ſoutenu ſur des peaux enflées & couſues comme nos balons, ſe donne pour inventeur d'une choſe connue il y a plus de deux mille ans, 68.

Robert (*le Prince*), fautes qu'il fit à la bataille de Morſtonmor, 117.

Roi ; la Maiſon du Roi n'a jamais pris la fuite, 118. *note.* Belle action de ce corps à Leuze, *la même.* Elle va droit l'épée à la main, & fait ſentir le poids de ſes armes, comme toute *la* force de ſes chevaux, 140. Eloge de ce corps intrépide, 145. La Maiſon du Roi d'Eſpagne fut rompue trois fois à Almanza, & ſe rallia trois fois, 118. *note.*

Rome : reſſource qu'elle trouvoit en elle-même dans les plus grandes extrémitez, 229. Après la conquête de l'Aſie elle ſe trouva inondée de voluptueux, ce qui fit ſa perte, 260. *& ſuiv.* Dans quelle conſternation on fut à Rome après la défaite du Thraſyméne, 277, 278. Combien elle étoit dépourvûe de gens ſages & d'Officiers habiles pendant la ſeconde Punique, 282. *note.*

Romains ; après la troiſiéme guerre Punique, on ne vit plus de vertus dans la République, 5. *note.* Les peuples ont été plus heureux ſous le regne même des plus méchans Empereurs, qu'ils ne l'avoient été pendant les cinquante ou ſoixante dernieres années de la République, *la même.* Leurs Ambaſſadeurs arrivez à Carthage, demandent l'obſervation des Traitez, 18. Rien de plus piroiable que la conduite que tinrent les Romains lorſque Sagonte fut menacée par Annibal, 20. *note.* Ils envoient une armée en Illyrie ſous la conduite de L. Æmilius contre Demetrius de Pharos, 21, Après l'attentat d'Annibal contre Sagonte, ils envoient deux Ambaſſadeurs à Carthage demander qu'on leur livre Annibal, ou dénoncer la guerre, 25. Différens Traitez de paix entre les Romains & les Carthaginois, 26. *& ſuiv.* Leurs Ambaſſadeurs à Carthage déclarent la guerre, 36. Parti qu'ils prennent à la nouvelle que la guerre étoit déclarée entre les deux Républiques, 42. Dans quelle épouvante on fut à Rome lorſqu'on apprit qu'Annibal étoit dans l'Italie, 111. Leur mauvaiſe conduite dans preſque tout le cours de la guerre d'Annibal, 128 & 287, 288. *dans la note*, 294, 307. Les ſoldats Romains étoient mauvais cavaliers, 128. Les Romains changeoient rarement dans leur façon de ſe ranger, 175. C'eſt la même que la nôtre : mais l'excellence de leur diſcipline la rendoit bien plus redoutable, *la même.* Les Romains n'ont jamais fait paroître tant de courage & d'obſtination, pendant la ſeconde Punique, que dans la bataille de la Trébie, 176, 177. Préparatifs pour réparer leurs pertes, 186. Plus ils ont raiſon de craindre, plus ils ſont redoutables, *la même.* Ils n'ont ſçû ſouvent profiter de la victoire, 187, 188. *not.* Ils ſont taillez en piéces ſur le lac de Thraſyméne, 218, 219. Avantures très-mortifiantes qu'ils ont éprouvées, 227, 228. Mauvaiſe politique du Sénat, 228, 229. Ils ne blâmoient la ruſe & le ſtratagéme dans leurs

enoemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre, 236, 237. Ils faiſoient ſouvent mauvaiſe guerre, 241. Ils doooenr une attention particuliére aux affaires d'Eſpagne, 290. Leurs ſuperſtitions, 287. *note.* 298. Jamais peuple n'a donoé plus aiſément dans les piéges qu'on lui tendoit, 302. Pourquoi on eſt touché des infortunes qu'Aunibal leur fait éprouver, 313. Ceux qui faiſoient des métiers ſordides étoient-ils Citoiens Romains? 350. *not.* La République Romaine étoit toute populaire, *la même.* Ils ne doivent attribuer leurs pertes qu'à l'imprudeoce de leurs Généraux, & non au défaut de courage de leurs troupes, 335. *note.* De quoi eſt compoſée leur armée, 361, 362. Daos quelle agitation ſont à Rome tous les eſprits, lorſqn'ils apprenneot qne la bataille de Cannes va ſe donner, 371. Soin exttéme que l'on y prend pour ſe rendre les Dieux favorables, 372. Maſſacre horrible qui s'en fait à la bataille de Cannes, 380, 383. Dans quelle conſtetnation on eſt à Rome aprés cette triſte journée, 382, 383. Uoe partie de leur cavalerie mit pied à terre à la bataille de Cannes pour combattre contre de la cavalerie, 392. Rien de plus mal enteodu, 392, 395. Réflexions ſur les fautes des Romaios à la bataille de Caones, 397. *& ſuiv.* Ordre de bataille qu'ils devoient prendre à Cannes, 406, 407. Preuves, 408, 409. Diſſertation ſur la politique & la conduite des Romains peodaot la ſeconde guerte Punique, 413. *& ſuiv.*

Roſe (*le Colonel*) dans le paſſage du Rhin de 1639. eſſaie une nouvelle maniére de faire paſſer les chevaux, 55.

Roubion, riviére qui ſe jette dans le Rhône auprés de Montelimar, 88.

Ruiſſeaux. Quands ils ſeroient peu profonds & qu'ils couleroient ſur uo terrain ferme, il eſt mieux d'y jetter des ponts que de les paſſer à gué, 181.

Ruſes : à la guerre elles ſont permiſes, 291, 292. Elles ſont la reſſource des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force, 298.

S.

Sagonte, ville d'Eſpagne, alliée de Rome. Aonibal l'épargne pour ne ſe pas brouiller ouvertemeot avec les Romaios, 16. La guerre qu'il lui déclare enſuite fut-elle injuſte, 17, 18, 19. *& ſuiv. note.* Situation de cette ville, 21. Aſſiégée par Annibal, elle eſt emportée d'aſſaut aprés huit mois de ſiége, 22.

Saint-Evremont prodigue les éloges dans ſes réflexions ſur la conduite des Romains pendant la ſeconde guerte Punique, 416, 417.

Saint-Fremont (*M. de*) laiſſe paſſer l'Adigé à M. le Ptioce Eugéne de Savoie, 52, 57.

Salmantique, ville d'Eſpagne dépendante des Vacéens, 15.

Santa-Cruz (*M. le Marquis de*), qui a donné de ſi beaux Ouvrages au public, ſe précautionne contre une décente dont il étoit menacé à Caglari, 63.

Sarmates : ils étoient excellens cavaliers, 149.

Savoie (*M. le Duc de*) aſſiége Féneſtrelles, 97.

Savoie (*le Prince Eugéne de*) : ſon paſſage de l'Adigé en 1701. 52. Depuis les Aociens il n'y a point eu de plus habiles traverſeurs de riviéres que ce Prince, 58. Paſſage de l'Adigé en 1706. & du Pô, 58, 59. Il nous a fait voir mille fois contre les Turcs, qu'un habile Général s'embaraſſe fort peu de la ſupériorité d'une arme ſur l'autre, 127. *note.* Sa conduite à l'égard des Italiens pendant la guerre de 1701. doit ſervir de leçon aux François, 244.

Scanderberg. Perſonne n'a plus approché de Sertorius que lui, 101.

Scaurus (*Marcus*) étoit fils d'un vendeur de charbon, & parvint au Conſulat, 331. *note.* Ses vertus & ſes belles actions lui méritérent les premiers honneurs de la République, 443.

Schomberg (*le Maréchal de*) : ſa victoire de Caſtelnaudari en 1632. Détail de cette bataille, 172, 173.

Schoulembourg perd la bataille de Gemaoertoff, qnoiqu'il oppoſât une diſpoſition très-ſçavante & très-ruſée, 185.

Scipion (*Cnéius-Cornélius*) : ſes exploits en Eſpagne, 186, 189. Il remporte la victoire ſur Aſdrubal à l'embouchure de l'Ebre, 189, 190. Obſervations ſur cette bataille oavale, 303. *& ſuivantes.*

Scipion (*Cornélius Publius*) eſt envoié en Eſpagne avec une armée, 42, 43. Meſures qu'il prend pout empêcher Annibal de paſſer le Rhône, 45. Il débarque au port de Piſes, & brûle d'en venir aux mains avec Annibal, 83. Il n'eut jamais

Digitized by Google

la penſée d'inquiéter Annibal dans ſa marche, 87. Son étonnement lorſqu'il apprit qu'Annibal avoit paſſé les Alpes, 111. Sur le point de paſſer le Téſin, il harangue ſes troupes, 114, 115. il livre la bataille & la perd, 115, 116, 117. Bleſſé dangéreuſement, il décampe & repaſſe le Pô, 118. Se retranche auprès de Plaiſance, 119. Réflexions ſur ſes fautes avant le combat du Téſin, 125, après le combat, 129. *& ſuiv.* Il s'avance vers la Trébie, 154. il la paſſe & ſe retranche, *la même.* Il étoit infiniment au-deſſus de Semptonius, 161. Il eſt envoié en Eſpagne avec vingt vaiſſeaux, 290. Il ſauve Rome & toute l'Italie par ſa fermeté après la bataille de Cannes, 434.

Sempronius (*Tibérius*) eſt envoié en Afrique avec une armée, 42. Il eſt rappellé pour s'oppoſer à Annibal, 111. Il joint Publius Scipion à la tête d'une puiſſante armée, 155. Il remporte quelque avantage ſur un détachement, 156. Il en vient à une action générale, malgré les remontrances de ſon Collégue, 158. Sa miſérable conduite, 159. Il eſt défait, 160. Remarques ſur ſon caractére & ſa conduite, 161. *& ſuivantes.* ſur ſes fautes, 169. *& ſuiv.* 175. *& ſuivantes.*

Servilius (*Cn.*) eſt créé Conſul, 186. Il envoie un ſecours à Flaminius, dont Maherbal défait une grande partie, & prend les autres priſonniers, 278. Il eſt renvoié à Rome par Fabius, 281. Il eſt envoié à l'armée d'Italie en qualité de Proconſul, 331. Il eſt tué à la bataille de Cannes, 379.

Sibyles : dépenſe qu'il falloit faire lorſqu'il s'agiſſoit de conſulter leurs Livres, 288. *note.*

Siéges : les préparatifs des Anciens pour les ſiéges, n'étoient pas moins conſidérables & moins ſujets à de grands embarras que les nôtres, 337.

Soldats. Voiez *Troupes.*

Soſile. Voiez *Chéreas.*

Soubize (*M. de*) retranché dans les Iſles du bas Poitou, eſt défait par Louis XIII. & perd toute ſa réputation, 211.

Strada : défaut de cet Hiſtorien, 209.

Stratagéme d'Onomarque contre les Macédoniens, 98. Stratagémes à la guerre blâmez par les Romains, tant qu'ils ne furent point aſſez habiles pour s'en ſervir, 236, 237. Ils réuſſiſſent difficilement contre les ſots, 238. Il n'y a pas de ruſe à la guerre plus commune que celle des embuſcades, 239. Les ſtratagémes ſont la reſſource des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force, 298. Celui dont Annibal ſe ſervit pour tromper Fabius étoit puérile, 298, 300, 315. Stratagémes remarquables, 300. *& ſuiv.* Celui d'Annibal à la bataille de Cannes, 390, 391.

Suiſſes. Ce ſont eux qui ont fait voir la ſupériorité de l'infanterie ſur la cavalerie, 135, 136 Du tems de Céſar ils mépriſoient dans la guerre la ruſe & l'artifice, & ne ſe fioient qu'à leur valeur, 237.

Superſtition, ſes pernicieux effets, 336.

Surenna, qui triompha de Craſſus d'une maniére ſi honteuſe au nom Romain, ſe fardoit, 264.

Surpriſes de villes ſont de tous les ſtratagémes les plus aiſez à rendre inutiles, 227.

Surpriſes d'armées dans une marche. *Voiez* Marches.

Syrte, la grande Syrte, 41.

T.

Tanaïs, 40.

Tactique : celle des Carthaginois, 125. Dans celle des Romains la routine avoit un auſſi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre, 175. Pourquoi la façon de combattre de l'Auteur déplaît à certaines gens, 184. Sa tactique, 235. C'eſt l'art de ſe ranger qui décide preſque toujours dans une bataille, & non le plus ou le moins de troupes, 406.

Tarragone, 289.

Tarentins : ils ſe rendent à Annibal après la bataille de Cannes, 382.

Tartares : ils ont retenu bien des choſes de la cavalerie Numide, 116, 117. *note.*

Teano, 284.

Téſin : bataille ſur cette riviére gagnée par Annibal ſur Publius Scipion, 115, 116. Obſervations ſur cette bataille, 120. *& ſuiv.* Ordre des deux armées, 124.

Teutons : combien leur figure paroiſſoit terrible aux Romains, 163.

Thraſyméne : lac dans la Tyrrhénie, ſur le bord duquel il ſe donna une bataille entre Annibal & Flaminius, où ce dernier perdit la vie & ſon armée fut taillée en piéces, 217, 218, 219. Autre bataille ſur le bord de ce lac entre l'armée du Pape & les Florentins, 219. *note.*

Poltronerie des troupes de ce tems-là, 220.

Thémiſtocles : juſqu'où il pouſſa la débauche, 262. Stratagéme dont il ſe ſert pour combattre les Perſes dans le détroit de Salamine, 315.

Therſites, peuple d'Eſpagne, paſſent en Afrique par ordre d'Annibal, 36.

Tibariens : ils aſſignoient le lieu & le jour de la bataille, 237.

Tibérius. Voiez *Sempronius*.

Tilly (le Comte de) faiſoit les eſcadrons trop gros & trop épais, 138. A la tête des troupes de Maximilien Duc de Baviere, il donne dans une embuſcade d'armée, 240. Combien il étoit chaſte, 258.

Timothée : beau mot de ce Général Athénien contre les Généraux qui s'expoſent ſans une juſte néceſſité, 272.

Tite-Live. Ce qu'il dit du vinaigre emploié par Annibal pour calciner & faire ſauter les rocs, & pour s'ouvrir un paſſage dans les Alpes, eſt une puérilité indigne d'un Auteur auſſi ſenſé que lui, 73, 74. *note*. Combien il donnoit dans les prodiges, *la même*. Ce qu'il dit de l'Inſubrien qui tua Flaminius, eſt une avanture de roman, 225, 226. Il ſe rend ridicule dans ce qu'il dit contre Annibal, 242, 243, 244. Il a eu des Mémoires ſur la ſeconde guerre Punique que Polybe n'a pas connus, 297. Combien il étoit crédule, 336. Il eſt réfuté dans ce qu'il avance contre les Gaulois, 376. *note*. Il n'eſt pas fidéle dans le récit qu'il fait de la bataille de Cannes, 383. *note*. On ne connoît rien dans ce qu'il dit de la diſtribution & de l'ordre des cohortes Romaines à la bataille de Cannes, 387. Remarques ſur la prétendue trahiſon des Numides à la bataille de Cannes, & les autres accidens qu'il ajoute au récit de Polybe, 403. *& ſuiv.*

Traitez : différens Traitez de paix entre les Romains & les Carthaginois, dont le premier fut fait du tems de L. Junius Brutus, peu après l'expulſion des Rois, 26. *& ſuiv.* Les Romains ne les gardoient pas avec plus de fidélité que les Carthaginois, 17. *not.* 29. *not.* 31. Sermens uſitez par les Carthaginois & les Romains pour la confirmation d'un Traité de paix, 28. Du tems d'Homére on ſouhaitoit aux infracteurs entr'autres peines celle de porter des cornes, 30. *note*. Un Général qui s'endort ſur la foi d'un Traité, s'éveille dupe, 93.

Trébie ; bataille ſur cette riviére entre Sempronius qui la perd, & Annibal, 158, 159, 160. Diſtribution des troupes des deux armées, 166, 167. Deſcription de ce combat, 167, 168.

Tricaſtins, 87, 89.

Tricoriens, 89.

Troupes : imprudence des Généraux qui font combattre leurs troupes ſans les avoir fait repaître, 159, 170. Soin qu'un Prince doit prendre de ſes armées pendant la paix, 271. Comment un Général doit exercer ſes troupes, 399. Elles veulent être commandées par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens d'une grande condition, 410. Attention qu'un Général doit apporter à ménager la vie de ſes ſoldats, 411, 412.

Turcs : ils ignorent encore la force de la cavalerie, leur religion eſt propre à les rendre éternellement bêtes, 127. Ils ne ſont battus que par le ſeul déſavantage de leurs armes, 151, 152. Nos Hiſtoriens groſſiſſent toujours leurs armées lorſqu'ils parlent de leurs guerres contre les Chrétiens, 400.

Turenne (M. de) : ſentence de ce grand homme, 101. On ne s'égare jamais avec un tel guide, 138. Sa marche en 1674. entre des montagnes & des vignobles, qui parut inſenſée au Maréchal de la Ferté, 198. C'eſt être très-grand que d'être compté parmi les Généraux immédiatement après lui, 214. Il ne hait jamais les femmes ni les plaiſirs ; mais ceux-ci non plus que les autres ne le maîtriſérent jamais, 258. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme, ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite, 264. L'art de ménager la vie des troupes s'eſt perdu à ſa mort, 411. Ses vertus militaires, 447.

Turin : priſe de cette ville par Annibal, 110.

V.

Vangel quitte l'Iſle de Fuhnen pour marcher au ſecours de la Pomeranie, & ne peut ſauver ni l'un ni l'autre, 237.

Vacéens, peuple d'Eſpagne, ſoumis aux Carthaginois par Annibal, 15.

Vaincre ; la néceſſité de vaincre nous fait vaincre effectivement, 49.

Vallées, détroits, gorges, col, pas, noms différens pour ſignifier à peu près la même choſe, 91, 92.

Varro (Caius Terentius) eſt créé Conſul, 330. Il étoit fils d'un boucher, *la même, note.* Il veut combattre contre l'avis d'Æmilius, 367. Son caractére, *la même, note.* Il décampe & approche plus près des ennemis, 369. Il donne un combat, où Annibal n'a pas tout le ſuccès qu'il en avoit eſpéré, 370. Varro range ſon armée en bataille, 373. Il commande l'aile gauche, 375. Sa miſérable conduite à la bataille de Canoes, 397. *& ſuiv.* Il ſe ſauve à Veniſe, 380. Comment il parvint au Conſulat, 410, 441. Il eſt reçû à Rome comme en triomphe après la bataille de Cannes, 458. Il refuſe les honneurs qu'on lui offroit, tant la déroute de Canoes l'avoit humilié, 453.

Vaſſors. Il prétend imiter Tacite, & réuſſit ſouvent fort mal, 188. *not.* 189. *not.*

Vaudois ſurpris à Luzerne par le Marquis de Feuquiéres, ſe retirent ſur les montagnes & oſent lui tenir tête, 106, 107.

Végéce; maximes ſur la guerre, 178, 179, 181.

Vendôme (M. le Duc de) & M. le Maréchal de Catinat ont eu des ennemis qui ont eu l'adreſſe de les faire paſſer pour gens qui avoient la cervelle dérangée, 304.

Veniſe; le Gouvernement de cette République eſt plus parfait que celui de l'ancienne Rome, 331. *note.*

Ventidius (Publius) avoit été moletier, & honora le Conſulat par ſes vertus & ſes belles actions, 331. *note.* Ses vertus, 411, 418.

Venus. Réponſe de Jupiter à cette Déeſſe, qui ſe plaignoit d'une bleſſure qu'elle avoit reçûe en courant au ſecours d'Enée ſon fils, 257.

Venuſie, 283.

Vercingentorix: peu s'en fallut qu'il ne chaſſât les Romains de toutes les Gaules, 130. C'étoit un grand Capitaine, 131. Harangue qu'il fait à ſes troupes, *la même.* Sa défaite, 131. Faute qu'il fit en s'enfermant dans Alexia, 132.

Vices. Réflexions ſur les vices qui nuiſent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254. *& ſuiv.* 265.

Victoires. Lorſqu'on fait la guerre dans un pais ennemi, le gain de pluſieurs victoires ne ſert de rien, s'il n'eſt ſuivi de la priſe des forteresſes ennemies, 297. On doit préférer les victoires qui ſe conduiſent par le conſeil à celles qu'on ne remporte que par la force, 347. Ce ne ſont pas les victoires qui illuſtrent le plus la réputation des grands Capitaines, mais la maniére de valoere, 404.

Villars (M. le Maréchal Duc de), ſon paſſage du Rhin en 1702. 52. Il va au ſecours de Fénestrelles, aſſiégée par le Duc de Savoie, 97.

Vin; à quels daogers l'excès du Vio expoſe un Général d'armée, 265. *& ſuiv.*

Vinaigre; extravagances de quelques Hiſtoriens au ſujet de cette liqueur, 73, 74. *note.*

Viſconti (Philippe) à la tête de ſix mille cavaliers, défait dix-huit mille Suiſſes, 294.

Vitelle, 90.

Vocontiens, 89.

Voiages; combien avant Polybe les voiages par mer & par terre étoient périlleux, 84.

Voltier, Commiſſaire d'artillerie, a fait un Ouvrage où il a recueilli toutes les marches de M. le Maréchal Duc de Luxembourg, & qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, 234.

Walhauſen, Ecrivain dogmatique, très-profond & très-ſçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, 134. Pourquoi il ne fut pas emploié, *la même.*

Walſtein faiſoit les eſcadrons trop gros & trop épais, 138.

Wert (Jean de) conſeille au Cardinal Infant de marcher droit à Paris, 429.

X.

Xenophon. Le retour des Grecs des Satrapies de l'Aſie ſupérieure ſous la conduite de Xénophon, fut le premier motif qui porta les Grecs à déclarer la guerre aux Perſes, &

Y.

Yedo, ville capitale du Japon, 331.

Z.

Iſca: il étoit borgne, puis devint aveugle, & remporta des victoires dans cet état, 145. *not.* Son caractére étoit fort approchant de celui d'Annibal, 201. Son habileté dans les guerres des montagnes, 102. Harangue qu'il fait à ſes ſoldats pour empêcher le pillage de la ville de Prague, 364. *note.*

Fin de la Table des Matiéres.

TABLE DES PLANCHES

Des I, II, III. & IVe. Tomes.

TOME PREMIER.

TRAITE' DE LA COLONNE.

LA Colonne ſur trois ſections, page x
Colonne coupée de tête à queue, pour en former deux d'une ſeule après avoir percé, xij
Mouvemens des ſections de la Colonne, xiij
Terrain où l'on peut ranger en colonnes huit bataillons; quoiqu'il n'en puiſſe contenir que quatre de front, xiv
Quarré plein de 3600. hommes, attaqué par une Colonne de 1200. xviij
. . . xxiij
La tête de porc, xxxiv
Colonne de Guſtave-Adolphe Roi de Suéde à Lipzic, xxxv
Coin de Guſtave, xxxvj
Triangle d'Elien, xl
Mouvemens pour former le coin, xliv
Ordre de bataille de Leuctres, lx
Ordre de bataille de Mantinée, lxij
Ordre de bataille des Impériaux & des Suédois à Lutzen; lxviij
Penniſanne de l'Auteur, lxxiv

Hiſtoire de Polybe, Livre I.

Sicilia antiqua, 1
Camp de Dénain: Ordre ſur lequel l'Auteur auroit propoſé de combattre; 48
Blocus & bataille d'Agrigente, 60
Colonne Roſtrale érigée à Rome, 79
Bataille navale de Milazo, 81
Corbeau de Duillius, 85
Corbeau à griffes, 86
Dauphin des Grecs, 86
Corbeau démoliſſeur, 86
Corbeau à tenailles, 87
Corbeau double pour rompre l'effort du belier, 88
Corbeau à cage ou le Tollenon, 91
Corbeau d'Archiméde ſelon Polybe & Plutarque, qui ſervoit à harponner & à enlever les vaiſſeaux, 96
Bataille d'Ecnome, 115
Bataille d'Adis, 129
Secours de Denat, 142
Ordre de bataille pour une ſurpriſe d'armée, 153
Bataille de Tunis entre Xantippe & Régulus, 177
Bataille d'Antiochus Soter contre les Galeates. 179

Ordre de bataille ſelon le ſyſtéme de l'Auteur contre l'armée 2, 3, 5, plus forte de deux tiers que celle qui lui eſt oppoſée, 184
Bataille navale de Palerme, 190
Secours de Lilybée en préſence de l'armée des Romains, 198
Bataille de Drépane, 210
Plan de deux armées en bataille pour l'intelligence du coup d'œil, 266
Campemens des Romains & des Carthaginois à Eryce, 274

TOME II.

Hiſtoire de Polybe, Livre I.

Marche de l'armée d'Amilcar Barcas pour aller à l'ennemi, 317
Bataille du Macar entre Amilcar & les Rebelles d'Afrique, 318
Ordre de bataille ſur trois corps ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 324
Marche d'armée dans une plaine allant à l'ennemi, 325
Canon qui tire en marchant à la tête d'une ligne, ſelon la méthode des Suédois, 325
Bataille de la Hache, 382
Ordre de bataille contre un corps d'armée retranché dans un détroit de montagne, 391

Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

Blocus de Platée par deux lignes environnantes de maçonnerie, 457
Blocus célébre de Numance & ſes deux lignes environnantes, 462
On a marqué ſur la Planche 464. c'eſt une faute du Graveur.
Profil d'une partie de la circonvallation avec ſon foſſé & avant-foſſé du camp de Céſar devant Alexia, 471
Tranchées & galleries d'approches des Anciens, 476
Attaque de tranchée par les Daces, 486
Découvertes des tranchées dans l'Arc de Sévére, gallerie entre deux terres, blindes, belier non ſuſpendu dans une tour béliére, 488
Profil & conſtruction des cavaliers des Anciens, 496
Terraſſe ſurprenante des Romains au ſiége de Maſſada, continuée & pouſſée juſqu'au pied du mur de la forteresſe : la petite élevée ſur la grande & ſa tour de charpente dreſſée deſſus, 502
Terraſſe de Coſroez au ſiége d'Edeſſe. Gallerie & ſappe des aſſiégez ſous la terraſſe, 505
Tortue qui ſervoit au comblement du foſſé d'une place aſſiégée, 516
Gallerie de charpente & la tour de brique de Céſar au ſiége de Marſeille, 522
Le Muſculus & le Plutéus des Anciens, 526
Décente & paſſage du foſſé des Anciens, 527
Plan de la baſe de l'hélépole de Demetrius, 536
Tours à ponts de Fréderic I. à Jéruſalem, 544
Tour mouvante de Céſar, 551
Hélépole de Demetrius Poliocerte au ſiége de Rhodes avec ſes ponts baiſſans; 554
Tour à corridors à belier non ſuſpendu, 558
Tour de pierre tranſportée d'un lieu en un autre par un Architecte Boulonnois, 560
Belier ſuſpendu, 567
Chariot pour le tranſport des beliers, 575
Belier non ſuſpendu, 586
Catapulte de batterie, 611
Autre catapulte de batterie, 613
Baliſte de ſiége, 616
Baliſte en batterie tirée de la Colonne Trajanne, 622
Batterie de Baliſtes & de Catapultes, 624
Gallerie ſouterraine pouſſée du camp juſques dans l'intérieur de la ville, 670
Gallerie de ſappe, 671

TOME III.

Traité de la Défenſe des Places des Anciens.

Hellas ſive Gracia propria, 1
Profils & élevations des murailles des Anciens, 19
Sambuque de l'invention de l'Auteur, 25
Tours & galleries flottantes de Demetrius au ſiége de Rhodes, 84
Retranchemens des Anciens derriére les bréches, 101

Hiſtoire de Polybe, Livre II.

Bataille de Mydonie entre les Etoliens & les Illyriens, 206
Ordre de bataille ſur trois corps, ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 218
Plan de la bataille de Télamon, où les Gaulois ſe trouvérent enfermez entre deux armées Romaines, 261
Bataille ſur deux fronts des Iſraëlites contre les deux armées des Ammonites & des Syriens, 271
Deux ordres de bataille ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 279
Bataille de l'Adda entre les Romains & les Gaulois Inſubriens, 287
Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une riviére à dos, ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 304
Plan de la bataille de Caſſano, 329
Bataille de Selaſie entre Antigonus & Cléoméne, 385
Ordre de bataille pour l'attaque & la défenſe d'une armée retranchée dans les montagnes ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 402
Pont portatif pour le paſſage du foſſé d'un retranchement attaqué d'inſulte, 408
P 421

TOME IV.

Hiſtoire de Polybe, Livre III.

Italia antiqua, 2
Paſſage du Rhône, 50
Paſſage des élephans d'Annibal ſur des radeaux, 51
Paſſage des riviéres ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 61
Radeau de l'invention de l'Auteur, 68
Invention de l'Auteur pour faire paſſer la cavalerie à la nage, 69
Marche d'Annibal dans les Alpes, 90
Combat d'Annibal contre les Allobroges dans les Alpes, 93
Ordre de bataille dans un détroit de montagnes ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, oppoſé à l'ordre ordinaire ſur pluſieurs lignes redoublées, 105
Combat de cavalerie entre les Romains & les Carthaginois, 125
Deux diſpoſitions de combat de cavalerie ſelon les principes de l'Auteur, 143
Cavalier de Fez ou de Maroc, 153
Bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois, 167
Ordre de bataille dans une plaine ſelon le ſyſtéme de l'Auteur, 185
Marche d'Annibal dans les marais de Cluſium, 202
Bataille du Thraſyméne, 225
Ordre de bataille ſelon les principes & le ſyſtéme de l'Auteur, 253
Combats de Géronium, 301
Ordre de bataille ſelon les principes & le ſyſtéme de l'Auteur, 350
Bataille de Cannes, 391
Ordre de bataille ſelon le nouveau ſyſtéme de l'Auteur, 408

Digitized by Google

FAUTES A CORRIGER
dans les Planches des I, II. & IIIe. Tomes.

TOME PREMIER.

TRAITE' DE LA COLONNE

LA Colonne sur trois sections : page x. il faut marquer à la premiére section A, à la seconde B, à la troisiéme C, & à chaque compagnie de grenadiers qui sont derriére D.

Colonne coupée de tête à queue ; p. xij. il faut marquer E. à la tête, & F à la queue; les lettres qu'on a marqué sur la droite & la gauche sont inutiles.

Mouvement des sections de la Colonne ; p. xiij. il faut marquer un D. à la tête des deux colonnes & à celle de la droite : A à la premiére section & B. à la seconde, & effacer F.

Histoire de Polybe, Livre I.

Blocus & bataille d'Agrigente ; p. 60. il faut marquer 4. aux éléphans.

Corbeau d'Archiméde ; p. 96. à la place du G. qui marque le treillingage de la gauche, il faut un C.

Bataille d'Ecnome ; 125. il faut marquer sur le côté droit du triangle 14. de l'armée Romaine, à la droite à la place de 7. il faut 6, & à la gauche à la place de 6. il faut 7.

TOME II.

Histoire de Polybe, Livre I.

ORdre de bataille sur trois corps ; p. 324. il faut marquer au corps du centre 4. entre les deux lignes de cavalerie. Il faut marquer à la tête des trois corps 17, & dans les vuides de ces trois corps il faut y marquer 18, où doivent être placées les batteries.

Traité de l'Attaque des Places des Anciens

Blocus célebre de Numance ; p. 462. *lisez* p. 461. *lig.* 27. qu'on garnit d'une paliſſade 5. au lieu de 4. qui ſeroit emploié doublement dans la même Planche. A l'entrée & à la ſortie de la riviére entre les forts 8, il faut marquer 9.

Tranchées & galeries d'approches des Anciens ; p. 476. il faut marquer 9. à la place de 13.

Terraſſe de Coſioez au ſiege d'Edeſſe ; p. 505. les chiffres 2. & 3. ſont inutiles.

Autre Catapulte de batterie ; p. 613. au chaſſis qui ſert de baſe il faut marquer C. contre le traverſant, au lieu de P. marquez F.

Baliſte de ſiége ; p. 616. le nombre 17. eſt mal placé, il doit être au-deſſus de 16. pour marquer la noix de la détente.

Batterie de Baliſtes & Catapultes ; p. 624. au terre-plein de la batterie des Baliſtes il faut marquer 2, aux embraſures 3, & aux melons 4. Au terre-plein de la batterie des Catapultes il faut marquer 5, & à l'épaulement 6.

Galerie de ſappe ; p. 671. à la place du chiffre 3, qui marque la galerie, il faut 2.

TOME III.

Traité de la Défenſe des Places des Anciens.

SAmbuque de l'invention de l'Auteur ; p. 25. au mât de la gauche à la place de G. il faut C.

Digitized by Google

Bataille de Midionie ; *p.* 206. il faut marquer 2. à la phalange des Etoliens.

Plan de la bataille de Télamon ; *p.* 261. aux chariots qui couvrent les aîles de l'armée Gauloiſe, il faut marquer 6 & 7.

Deux ordres de bataille ſelon le ſyſtéme de l'Auteur ; p. 279. aux deux armées rangées ſelon la méthode ordinaire, à la place de G. qui marque les ſecondes lignes, il faut C. A la réſerve de l'armée enveloppée, il y faut marquer 12.

Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une riviére à dos, ſelon le ſyſtéme de l'Auteur ; *p.* 304. à la batterie de la gauche il y faut marquer 20. A l'infanterie qui eſt ſur la droite en de-çà de la riviére, au lieu de 12. il faut 21. Aux colonnes de trois ſections, il faut marquer 22. ſur le côté extérieur de chacune. A l'aîle repliée de la gauche, il faut marquer derriére les trois eſcadrons qui ont des pelotons 10 & dans l'intervalle de ces trois eſcadrons 11, de même que l'aîle droite repliée.

Bataille de Caſſane ; *p.* 329. à la place du G, qui marque un pont ſur le petit Ritorto, il y faut un C. Au petit canal de la Pandine, il y faut marquer un D. A la Caſſine, où il y a un P, il y faut un F.

Bataille de Sélaſie entre Antigonus & Cléoméne ; *p.* 385. à la droite de la cavalerie de Cléoméne, il faut marquer deſſous le chifre 4, qui marque les pelotons, le chifre 2. pour marquer les eſcadrons.

Ordre de bataille pour l'attaque & la défenſe d'une armée retranchée dans les montagnes ſelon le ſyſtéme de l'Auteur ; *p.* 402. à l'armée qui attaque, à la premiére ligne il faut marquer A. à la place de 2, C. à la place de G, marquer F. pour les pelotons où il n'y a point de lettre, de même qu'à la ſeconde ligne, où il faut un E. aux endroits où il n'y en a point, & effacer pluſieurs 9. qui ſont ſur la droite, à la cavalerie il faut marquer G. à la place de 9.

Pont portatif pour le paſſage du foſſé d'un retranchement attaqué d'inſulte ; *p.* 408. dans la figure du pont il faut un C. à la place du G. qui y eſt marqué.

AVIS.

J'ai dit *page* 248. que la nouvelle Hiſtoire Romaine étoit condamnée à une priſon perpétuelle dans le Magazin de ſon Imprimeur : c'eſt une mépriſe que je n'ai faite que pour avoir jugé un peu trop favorablement du goût du Public. On dit que la plus grande partie de cette Hiſtoire étoit vendue avant que de paroître.

De l'Imprimerie de J. B. Lamesle, rue vieille Bouclerie, au bout de la rue de la Harpe, à la Minerve. 1728.

Digitized by Google